A PROPOS DE L'ÉVANGILE

DU MÊME AUTEUR

Les Chemins qui montent, in-12, 200 pages.
Le Combat de la pureté, 5e édit., in-12, 370 pages.
Ceux qui ne croient pas, 2e édit., in-12, 45 pages.
La Question scolaire. Épuisé, in-12, 47 pages.
Lueurs d'au-delà, 2e édit., in-12, 73 pages.
Vos Lectures, 4e édit., in-12, 64 pages.
Baptême d'urgence (en collabor.), 3e édit., in-12, 32 pages.
Catalogus praecip. quae abrogavit Jus canon., in-12, 16 pages.
De Recollect. sacerdotum, in-12, 16 pages.
Intelligence et cerveau (Tracts de l'A. C. J. B.), in-12, 8 pages.
Éducation moderne (id.).
St Jean Berchmans (id.).

A PROPOS DE L'ÉVANGILE

PAR G. HOORNAERT, S. J.

PRÉFACE DE S. G. MGR HEYLEN,
ÉVÊQUE DE NAMUR

DEUXIÈME ÉDITION

ALMA COLLEGE
246.723
LIBRARY
H768
Alma, California

LIBRAIRIE ALBERT DEWIT
53, RUE ROYALE, BRUXELLES

1929

44467

IMPRIMI POTEST :
Bruxellis, 20 Jul. 1928.
F. WILLAERT, S. J.
Praep. Prov. Belg.

IMPRIMATUR :
Mechliniae, 6 Aug. 1928.
J. THYS, can., lib. cens.

LETTRE DE S. S. LE PAPE PIE XI

Le Vatican, le 21 décembre 1928.

Mon très Rév. Père,

Le Souverain Pontife a vivement agréé l'hommage que vous Lui avez fait de votre travail si important : *A propos de l'Évangile.* Sa Sainteté vous en remercie de cœur et vous félicite d'avoir suivi, dans toutes vos instructions, le Maître et le plus éloquent Modèle des Prédicateurs et des Missionnaires.

Aimant à croire que ces pages feront le plus grand bien possible aux âmes, le Saint Père vous envoie comme gage de Sa bienveillance, pour vous et pour votre ministère, une spéciale Bénédiction Apostolique.

Veuillez agréer, mon Rév. Père, l'assurance de mon religieux dévouement.

(s.) Cardinal GASPARRI.

PRÉFACE DE S. G. MGR HEYLEN

Mon Révérend Père,

Depuis plusieurs années, vous êtes surtout l'apôtre du prêtre. Outre vos retraites pastorales, vous donnez au clergé du diocèse de Namur et même de toute la Belgique, vos excellentes Récollections trimestrielles.

Vos méditations ont été tellement appréciées, que vous avez été invité à les faire paraître dans la belle revue *Prêtre et Apôtre* sous la rubrique « Pour la retraite du mois ».

Vous vous proposez aujourd'hui de les réunir en un volume, auquel vous donnez le titre bien modeste : *A propos de l'Évangile.*

Laissez-moi, mon Révérend Père, vous en féliciter et vous en remercier. Vous rendrez, par là, un très grand service au clergé.

D'ailleurs, vous avez retouché ces pages, de manière qu'elles pussent convenir aux âmes de tous les fidèles. Vos méditations, composées d'abord pour les prêtres, prêchées dans plusieurs Récollections, ont le grand avantage d'être maintenant accommodées à n'importe quelle catégorie de personnes. Vous avez supprimé tout ce qui est exclusivement sacerdotal, de telle sorte que la portée du livre n'est plus limitée à une seule classe, mais gagne un intérêt général.

Vous vous appuyez toujours sur le saint Évangile et c'est ce qui justifie le titre de votre ouvrage.

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le souverain Prêtre, que vous avez l'ambition de faire mieux connaître, de faire aimer davantage et de faire imiter plus fidèlement par vos auditeurs, prêtres et autres.

Ce sont ses exemples que vous proposez ; c'est sa doctrine

que vous prêchez ; c'est à son école que vous ramenez sans cesse. Vous voulez aider les prêtres à réaliser pleinement la parole des Saints Pères « Sacerdos, alter Christus » et tout lecteur à mieux revêtir le Christ Jésus.

Ceux qui ont eu l'avantage de vous entendre retrouveront avec plaisir et reliront avec fruit les pensées que vous leur avez suggérées dans les Retraites trimestrielles. Ils pourront les approfondir, se convaincre davantage des vérités que vous leur avez rappelées et les faire entrer plus complètement dans la pratique de leur vie sacerdotale.

Tous les prêtres trouveront dans votre ouvrage de précieuses indications, de nombreuses références, qui leur serviront et pour leur vie spirituelle et pour leur apostolat en chaire ou au confessionnal.

Quant aux autres lecteurs, ils auront aussi grand profit à vous lire.

Je bénis votre travail, mon Révérend Père ; je lui souhaite plein succès et je le recommande volontiers à l'attention du clergé.

Avec toute ma reconnaissance pour le bien que vous faites à mes prêtres, agréez, mon Révérend Père, l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

† Th. Louis, évêque de Namur.

A JÉSUS-CHRIST...

Maître divin, j'ai parfois essayé de balbutier quelques mots sur vos enseignements, sur la pureté que vous chérissez tant.

Cette fois, il ne s'agit plus de vos leçons, mais de vous-même.

Incomparable Ami, Frère en humanité, Père qui nous avez aimés au delà de tout ce que l'on peut dire, Christ adoré,

Vous m'avez créé librement,
racheté miséricordieusement,
chéri indiciblement,
Que je vous fasse connaître mieux!
Que moi-même je vous comprenne mieux!
Et je m'estimerai assez riche.

Je sais bien, mon Seigneur et mon Roi, que, l'atome ne pouvant mesurer l'infini, je vais être absolument débordé par votre grandeur, réduit à un bégaiement ridiculement disproportionné avec le sujet divin dont la majesté m'écrase.

Mais il me sera bon d'être le vaincu de Dieu.

« Il est difficile de bien parler et cependant il n'est pas permis de se taire, alors qu'il s'agit d'un tel mystère d'amour. Nous ne dirons jamais assez... Que l'infirmité humaine succombe devant la gloire de Dieu et remarque son impuissance!... Manquons de parole : il est salutaire d'éprouver combien nos sentiments restent inférieurs à la sublimité de Dieu. » (Saint LÉON, IIe sermon sur la Passion.)

C'est une souffrance de constater que l'expression trahit perpétuellement la pensée, que tant de choses se perdent sur le chemin allant du cœur qui aime et de l'esprit qui adore, à la main qui écrit.

Défaillance des mots humiliante!

Mais enfin, ce livre, tel qu'il est, Maître, moi votre pauvre prêtre, je vous l'offre à deux genoux.

LE LIVRE DES LIVRES

Que de livres! Que de livres!

Six mille trois cent quinze volumes ont paru en France, l'année 1920; sept mille six cent vingt-six, l'année 1921; plus encore, les années suivantes.

La *Revue des lectures*, dans son numéro du 15 décembre 1922, analysait cent cinq romans nouveaux. Vous entendez? cent cinq ouvrages, rien que pour un genre spécial, rien que pour un numéro d'une publication paraissant deux fois par mois. Et la production des périodiques, revues, opuscules, tracts, magazines de tous formats!... Et la réclame tapageuse, nous assurant, à l'apparition de chaque nouvelle œuvre, que celle-ci va renouveler la face de la terre!...

Devant ce déluge, il importe de se rappeler que nous avons un livre à part, un livre qui n'est comparable à aucun autre, l'Écriture sainte et, plus spécialement, l'Évangile. Il y a *des* livres; il y a *le* livre : la *Bible*, c'est-à-dire, d'après le sens grec, le livre par excellence [1].

Les travaux écrits pourraient devenir (ô calamité!) encore mille fois plus nombreux; ils se diviseront toujours en deux catégories : tous les autres, quels qu'ils soient, en bloc, d'un côté et, de l'autre côté, seule, l'Écriture sainte.

Précisément parce que c'est l'Écriture *sainte :* le livre de Dieu.

Certes, il nous est donné parfois de trouver des romanciers captivants, de grands historiens, de profonds philosophes et cependant, entre tout ce qu'ils ont écrit et l'Évangile, restera toujours l'incommensurable écart de l'humain au divin.

Les plus beaux recueils de *Morceaux choisis*, les plus excellentes

1. Un médecin, M. Denys Gorce, dans le petit livre *Beatus vir*, dont le Cardinal Mercier écrivit la préface, fait ces justes réflexions : « Lire, c'est là, quoi qu'il en paraisse, un art que notre génération semble avoir en partie désappris. Parcourir ou feuilleter n'est pas lire. En nos temps de production littéraire intense, une sorte de hâte fébrile empêche les meilleurs esprits de s'appliquer à la lecture spirituelle, à la *lection divina*, avec l'attention qui conviendrait. Il en résulte qu'une des sources de vie mystique est méconnue. »

chrestomathies ou anthologies pâlissent nécessairement devant les divins « morceaux choisis » qui constituent la Bible.

C'est une réelle jouissance de lire les pensées de Pascal, de Joubert, de La Rochefoucauld. Quelle profondeur! Quelle finesse! Mais que sont les « Pensées de Pascal » près des pensées de Jésus-Christ, consignées dans l'Évangile?

Nous devons hiérarchiser nos lectures, d'après leur importance relative et mettre nettement, au-dessus de tous les livres des hommes, le livre de Dieu et, au-dessus des écritures, l'*Écriture*.

***

Cette Écriture comprend l'Ancien Testament, paru avant Jésus-Christ, et le Nouveau Testament, composé après lui.

Voici la division généralement adoptée pour les quarante-cinq livres de l'Ancien Testament :

Les cinq livres mosaïques du *Pentateuque;*

Les seize livres historiques;

Les sept livres sapientiaux et poétiques : *Proverbes*, *Ecclésiaste*, *Cantique des cantiques*, *Sagesse*, *Ecclésiastique*, *Livre de Job* et *Psaumes* (dont David est l'auteur principal : Commission biblique, 1er mai 1910);

Les douze Prophètes, parmi lesquels les quatre « grands » Prophètes : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel.

Les vingt-sept livres du Nouveau Testament comprennent :

Les quatre Évangiles : de saint Matthieu (un des douze Apôtres), de saint Marc (disciple et interprète de saint Pierre, au témoignage de saint Jérôme), de saint Luc (qui est éclairé par saint Paul, pour parler comme Tertullien) et de saint Jean (l'Apôtre bien-aimé).

Saint Jean a écrit vers l'an 100; les trois autres évangélistes, entre les années 60 et 70. C'est probablement l'Évangile de saint Marc, et non pas, comme on le croyait jadis, celui de saint Matthieu, qui est le premier en date. Il fut lui-même précédé d'un Évangile écrit par saint Matthieu en araméen. Notre premier Évangile, qui porte le nom de saint Matthieu, en est une traduction, au sens large du mot. L'Évangile de saint Marc y est utilisé déjà.

Outre les Évangiles, nous trouvons dans le Nouveau Testament :

Les *Actes des Apôtres;*

L'*Apocalypse* de saint Jean ;

Les *Épîtres* de saint Jacques, de saint Pierre, de saint Jean, de saint Jude, de saint Paul.

Parmi les quatorze Épîtres de saint Paul, distinguons :

Quatre antijudaïsantes *(Gal., Rom.*, deux *aux Cor.) ;*

Trois christologiques *(Éphés., Philip., Coloss.) ;*

Trois pastorales *(Tit.*, deux *à Tim.) ;*

L'*Épître à Philémon*, en faveur de l'esclave Onésime, celles *aux Thessaloniciens* qui croyaient à l'imminence de la Parousie (retour prochain du Seigneur-Juge) et *aux Hébreux* tentés de retourner au Judaïsme.

Les soixante-douze livres énumérés [1] constituent le « Canon des Écritures » et le Concile de Trente, les ayant énumérés, les déclare tous inspirés [2].

Dans cette œuvre si vaste, nous considérons, pour le moment, une partie spéciale et bien déterminée : celle des quatre Évangiles.

***

L'œuvre des quatre Évangiles est irréductible à n'importe quel livre humain. Voici pourquoi :

1. Elle a un caractère particulier : l'inspiration.

2. Elle a un sujet incomparable : la vie et la doctrine de Jésus-Christ.

L'*inspiration*. Le fait lui-même de l'inspiration a été proclamé

1. Recommandons, comme édition portative, celle du chanoine Crampon. Cette belle traduction française de toute la Bible ne coûtait, avant la guerre, que 5 francs.

2. L'Ancien Testament fut écrit en hébreu, parfois en araméen, et rarement en grec.

Quant au Nouveau Testament, il fut composé en grec, à part le saint Matthieu araméen primitif. Papias, dans le fragment conservé par Eusèbe, nous dit : « Matthieu a recueilli en araméen les discours de Notre-Seigneur, *Logia Dominica ;* chacun les a interprétés comme il pouvait. » Notre Évangile actuel de saint Matthieu est une de ces interprétations, enrichie par des emprunts faits à saint Marc, et garantie par l'inspiration. La majeure partie de l'Ancien Testament fut traduite par saint Jérôme directement sur le texte primitif. Avec la version ancienne du Nouveau Testament, qu'il se contenta de reviser et certains livres (par exemple les Psaumes), traduits sur l'édition grecque des *Septante*, elle forme le fond de la vieille *Vulgate* latine que le Concile de Trente déclare « authentique », c'est-à-dire courante et officielle. Ce texte, revu par Sixte V et Clément VIII, devient la *Vulgate Clémentine*.

par de nombreux Pères de l'Église. Le R. P. Pesch, S. J., en énumère une centaine.

Mais il faut reconnaître que l'analyse intime et la définition ne furent absolument précisées qu'au Concile du Vatican et dans l'encyclique *Providentissimus* de Léon XIII [1].

Résumons cette doctrine.

L'inspiration n'est pas seulement l'absence d'erreur. Quand vous affirmez : 2+2=4, vous ne commettez aucune erreur et cependant vous n'êtes pas inspiré. Dans le cas d'un pape parlant « ex cathedra », donc infailliblement, intervient l'assistance divine, mais pas encore l'inspiration.

Cette dernière suppose, outre la notion purement négative de l'inerrance, deux faits : une motion divine poussant à écrire et l'assistance divine pendant qu'on écrit.

Nous avons dit que la motion divine poussait à écrire, et non pas qu'elle révèle (du moins, nécessairement) les choses à exposer. Lorsque saint Jean est « inspiré » d'écrire son Évangile, il n'apprend pas les faits évangéliques, puisqu'il les savait déjà depuis soixante ans environ, ayant vécu près de Notre-Seigneur. Mais il est sollicité de consigner ce qu'il connaissait.

En plus de cette motion antécédente, l'écrivain sacré a une assistance concomitante par laquelle, pendant qu'il travaille, « le Saint-Esprit veille à ce que l'idée inspirée soit fidèlement rendue, sans être affaiblie, ni exagérée ». (R. P. Lahousse, S. J., *Apologie de la divinité de J.-C.*, t. Ier, p. 97.) L'auteur sacré exprime les choses d'une manière convenable : « modo apto ». Cette formule nous met en garde contre deux exagérations opposées : celle des minimisants et celle des maximisants. Les premiers soutiennent que l'inspiration ne couvre pas les assertions qui ne sont point dogmatiques ou morales, ni les incidents sans importance « obiter dicta ».

Les maximisants, eux, prétendent que, dans le phénomène de l'inspiration, Dieu est comme un souffleur divin ; l'écrivain ne ferait que noter la dictée divine et, pour expliquer la théorie par une comparaison moderne, on apporte l'exemple d'une copie dactylographique, où Dieu serait l'agent actif, l'homme

1. Lire aussi l'encyclique *Spiritus Paraclitus* de Benoît XV (15 septembre 1920), pour le quinzième centenaire de saint Jérôme et sur l'Écriture sainte. Traduction en français, dans la *Documentation catholique*, 16 et 23 octobre 1920.

n'étant plus qu'une touche passive, frappée par le doigt de Dieu.

C'est une erreur.

Les écrivains inspirés ont une activité très réelle.

Ils consultent des documents, comme l'atteste saint Luc ; ils gardent leur personnalité et même la couleur propre de leur style, en sorte qu'il y a une langue Johannique, Pétrinienne, Paulinienne. Chacun a son angle spécial de vision.

Saint Jean écrit l'Évangile pneumatique, ou spirituel.

Les trois autres Évangiles, parallèles ou synoptiques (littéralement : qu'on peut suivre d'un seul regard), font l'objet de ce « problème synoptique » qu'on a pu définir : l'unité divergente. Unité de fond. Divergence de plans, de points de vue.

L'Évangile de saint Matthieu est didactique, enseignant. Ce qu'il voulait surtout prouver aux Juifs Palestiniens, était la messianité du Christ. De là, le souci de rappeler les prophéties messianiques et d'en montrer la réalisation.

L'Évangile de saint Luc est géographique [1].

L'Évangile de saint Marc est historique [2].

Les mêmes paroles, ou les mêmes faits, peuvent être groupés diversement par les évangélistes.

Exemple : « Sermon de la montagne » de saint Matthieu, paraît être une mosaïque artificielle. Non pas en ce sens que chaque affirmation ne serait point du Maître, mais en ce sens que leur juxtaposition, dans ce discours unique, n'est pas de Lui.

Cela revient à dire : dans cette mosaïque, chaque pièce est authentiquement divine, mais la réunion en cette forme spéciale

1. Saint Luc a écrit également les *Actes des Apôtres*, qui sont géographiques en sens inverse, si l'on peut ainsi s'exprimer. Dans l'Évangile de saint Luc, tout aboutit à Jérusalem, où Notre-Seigneur vient mourir ; au contraire, dans les *Actes*, Jérusalem n'est plus le point d'arrivée, mais le point de départ d'où rayonnera l'action diffusante de l'Église. « Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Actes*, ch. I, v. 8.)

2. Parce que c'est lui qui suit de plus près l'ordre chronologique. Mais, à proprement parler, les quatre Évangiles sont historiques. On le comprend par un exemple. Songez à la vie de Napoléon Ier, telle que nous l'ont racontée Thiers, Frédéric Masson, Vandal, Welschinger, etc. Malgré les différences des points de vue, chacun de ces auteurs est historique, dès lors qu'il raconte la réalité des faits. Prenons un autre exemple bien moderne : la guerre de 1914-1918 peut être racontée de manières très variées et qui cependant restent toutes rigoureusement exactes.

est de l'auteur. Saint Matthieu a mis ensemble plusieurs paroles de Jésus-Christ, prononcées, peut-être, à deux, trois ans d'intervalle, ou dans d'*autres* circonstances. Ainsi le Pater est placé dans un autre contexte par saint Luc (ch. XI, v. 1).

En général, saint Matthieu nous avertit lui-même qu'il recourt à une manière personnelle de grouper les paroles, ou les faits, par une expression consacrée : « Et cum consummasset Jesus... »

Dès lors, les formules trouvées en cours de route : « Alors, en ce temps-là, etc. » ne sont plus que de simples sutures rédactionnelles.

De même que saint Matthieu, aux chapitres V, VI et VII de son Évangile, a rapproché dans le seul « Sermon de la montagne » plusieurs paroles de Jésus, de même, aux deux chapitres suivants, il rapproche ses miracles. Encore une fois, procédé artificiel, semble-t-il, car il paraît bien peu probable que Notre-Seigneur ait opéré ces dix miracles coup sur coup. D'ailleurs les autres Évangélistes répartissent autrement les mêmes prodiges.

Voyez encore saint Matthieu réunir les sept paraboles (ch. XIII) et les huit malédictions (ch. XXIII), à la différence des autres évangélistes.

On le constate, les évangélistes ont mis le cachet de leur personnalité, non seulement dans le choix du plan général de leur Évangile respectif, mais dans la narration spéciale des événements.

Les quatre évangélistes sont inspirés et cependant chacun reste *lui*, garde son but et sa manière.

L'un raconte ce que l'autre omet, et chacun présente les faits d'une façon historique et cependant personnelle.

Les divergences de détails rendent d'autant plus frappant l'accord sur le fond.

Tel est le phénomène de l'inspiration : deux auteurs travaillent ensemble : l'écrivain sacré, gardant son activité réelle, son genre et, d'autre part, Dieu qui pousse cet homme à écrire et qui l'assiste pendant toute la rédaction.

Deux auteurs réels.

***

Deux auteurs, oui.
Mais quel est le principal ?
Dieu.

Si bien que la Bible devient le livre divin [1].

De là, le grand respect dont elle fut toujours entourée.

Aux débuts de l'Église, on enfermait dans le tabernacle l'Eucharistie et l'Évangile.

La « Passion de saint Philippe, évêque d'Héraclée » nous dit que, sous la persécution de Dioclétien, un juge ordonnait de jeter au feu les Évangiles des martyrs. « Cruel inquisiteur, lui répondit l'un d'eux, quand même tu t'emparerais de toutes nos Écritures, en sorte qu'il n'en restât plus de trace sur la terre, cependant nos fils n'auraient qu'à consulter leur propre cœur, pour y trouver gravée la parole de Dieu. Déchire, si tu le peux, déchire cet Évangile intérieur écrit dans nos âmes. »

Les premiers chrétiens transcrivaient l'Évangile, le portaient sur eux et, après la mort, on le déposait sur leurs poitrines.

Les chrétiens d'aujourd'hui, à la sainte Messe, doivent se tenir debout et se signer trois fois, dès qu'on commence la lecture de l'Évangile.

Nos enfants font le renouvellement des vœux de baptême, la main sur l'Évangile. Le prêtre, avant de lire l'Évangile, aux saints offices, récite deux prières spéciales ; après la lecture, il doit baiser le livre.

Aux messes solennelles, on encense l'Évangile.

Il y a un seul livre au monde qu'on encense régulièrement : celui-là !

C'est que « l'Évangile est la bouche de Jésus-Christ ». (Saint AUGUSTIN, *Serm.* 85 *in Matth.* XIX.)

***

L'Évangile est le livre par excellence, non seulement, comme nous venons de le voir, par son caractère : l'inspiration, mais aussi par son *contenu :* la vie de Jésus-Christ et son enseignement.

Nous étudions, dès le collège, la vie des hommes célèbres : *De Viris illustribus* et nous serions très morfondus d'avouer que

1. « L'inspiration consiste essentiellement en cette action surnaturelle : Dieu voulant nous enseigner lui-même, avec l'autorité qui lui est propre, au moyen d'un livre, compose ce livre par l'intermédiaire d'un hagiographe. » (Chan. ANCIAUX, *Collat. Torn.*, janvier 1923, p. 58.)

Si l'écrivain inspiré affirme une chose et la prend à son compte, elle est certainement vraie. S'il rapporte une chose erronée ou impie, le rôle de l'inspiration est, non point de ratifier le mensonge ou le scandale, mais de les rappeler, pour de justes motifs.

nous ignorons les gestes de ceux qui sont entrés dans l'histoire, ou qui sont en train d'y conquérir une place : Napoléon autrefois, Mussolini aujourd'hui.

Mais nous qui lisons avidement ces biographies, rappelons-nous que la première de toutes est celle de Jésus-Christ et que cette biographie divine se nomme l'Évangile. « Que votre principale occupation soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ. » (*Imitation*, l. I, ch. I.)

Quelle pitié! de constater que des catholiques très bien au courant de l'histoire, n'ont jamais lu une seule fois, en entier, cette histoire de l'Homme-Dieu, cette histoire si courte qu'on pourrait facilement la terminer en une petite heure : l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ par saint Matthieu, ou par saint Marc, par saint Luc, ou par saint Jean!

Ils trouvent le temps de lire dix romans de Paul Féval, ou les feuilletons du jour, mais ils se disent trop occupés pour lire, une fois dans leur vie, les quelques pages de l'Évangile. Ils se passionnent pour des héros surfaits et, en tout cas, humains, et pas pour le héros divin : Jésus-Christ.

Pareille anomalie est signalée et déplorée par le pape Pie XI, dans son encyclique du 23 décembre 1922. Il assure que ce qui l'afflige le plus, lorsqu'il considère le monde, de ce point culminant où l'a placé le Souverain pontificat, c'est de voir Notre-Seigneur si peu connu. « Croissez dans la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » (*II^e Épître de saint Pierre*, ch. III, v. 18.)

De toutes les vies, celle de notre Christ est la plus importante. Elle a coupé en deux, nettement, les faits de l'humanité, comme ces grandes montagnes qui partagent en deux versants le cours des eaux [1].

La division de l'histoire, à proprement parler, n'est pas chronologique, mais christologique. Nous sommes de l'ère chrétienne, c'est-à-dire que nous prenons le Christ comme point de départ. Quand nous datons la plus simple des lettres, nous rappelons implicitement l'avènement de Jésus-Christ, puisque, devant compter, c'est à partir de Lui que nous commençons à le faire.

Depuis deux mille ans, toutes les civilisations portent, fût-ce

1. Lire l'excellent *Christus*, *Manuel d'Histoire des religions* (R. P. HUBY, S. J.). Beauchesne, Paris, 1912.

d'une manière inconsciente, l'empreinte de son influence. Il est le soleil divin et « Rien ne se dérobe à sa chaleur ». (*Ps.* XIX, v. 7.)

Avant que le Christ parût, le monde était rempli de son attente [1].

***

La vie du Christ est celle qui nous intéresse le plus personnellement.

1. « On était généralement persuadé, dit Tacite, sur la foi d'anciennes prophéties, que l'Orient allait prévaloir et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. » (*Histoires*, V, 13.)

Mêmes témoignages chez Suétone (*Vespasianus*, IV) et Josèphe.

Les nombreuses révoltes des Juifs, avant la ruine de Jérusalem, s'expliquent, en grande partie, par cette attente du Libérateur : ils suivirent maint factieux se faisant passer pour précurseur du Christ, ou pour le Christ lui-même.

Voltaire reconnaît, dans ses *Additions à l'histoire générale*, que, par une remarquable coïncidence, l'Europe croyant que le Sauveur viendrait de l'Orient, les Indiens et les Chinois, eux, pensaient qu'il surgirait de l'Occident.

Tous les regards se tournaient vers ce que l'incrédule Boulanger nomme « le pôle de l'espérance de toutes les nations ».

De nombreux livres « extra-canoniques » et les quatre Évangiles attestent que le Christ était attendu :

Siméon « attendait la consolation d'Israël ». (Saint LUC, ch. II, v. 25.)

Anne « se mit à parler de l'Enfant à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la rédemption ». (*Ibid.*, v. 38.)

Quand Hérode inquiet demanda aux princes des prêtres et aux Scribes où devait naître le Christ, ceux-ci, sans hésiter, « lui dirent : à Bethléem de Judée, selon ce qui a été écrit par le Prophète... Bethléem... de toi sortira un Chef qui doit paître Israël, mon peuple ». (Saint MATTH., ch. II, v. 5 et 6.)

Les disciples de saint Jean-Baptiste interrogent Jésus. « Êtes-vous celui qui doit venir ? ou devons-nous en attendre un autre ? » (Saint LUC, ch. VII, v. 19.)

Joseph d'Arimathie « attendait lui aussi ». (Saint MARC, ch. XV, v. 43.)

André dit à son frère Simon : « Nous avons trouvé le Messie, ce qui se traduit le Christ. Et il l'amena à Jésus. » (Saint JEAN, ch. I, v. 41.)

« Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé celui dont Moïse a écrit dans la Loi, ainsi que les Prophètes. » (Saint JEAN, ch. I, v. 45.)

La Samaritaine dit à Jésus : « Je sais que le Messie, celui qu'on appelle le Christ, va venir. » (Saint JEAN, ch. IV, v. 25.)

« Quelques-uns, ayant entendu ces paroles, dirent... : C'est le Christ. Mais, disaient les autres, est-ce de la Galilée que doit venir le Christ ? l'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la race de David et du bourg de Bethléem, que le Christ doit venir ? « (Saint JEAN, ch. VII, v. 40 et suiv.).

Marthe s'écrie : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir en ce monde. » (Saint JEAN, ch. XI, v. 27.)

Voyons! Ce n'est pas pour vous, n'est-ce pas, que Richelieu, ou Condé, a vécu, est mort?

Mais c'est pour vous que Jésus-Christ a vécu, est mort.

Il nous a rachetés.

Le récit de ce rachat, de mon rachat, s'appelle l'Évangile.

***

Ajoutons que la vie du Christ nous est souverainement utile.

Il est l'exemplaire divin de la sainteté.

« Aspice et fac secundum exemplar. » Regarde, imite! (*Ex.*, ch. XXV, v. 40, et *Épître aux Hébreux*, ch. VIII, v. 51.)

A une époque où l'on prône tellement un mysticisme excellent en lui-même, sans doute, mais qui peut, s'il est mal compris, exposer à tant d'illusions [1], il faut rappeler que la spiritualité la plus solide et la plus sûre consistera toujours à méditer la vie de Notre-Seigneur, pour y conformer sa propre vie. On devient ce qu'on lit.

Tous reconnaîtront, je pense, que le sain et robuste ascétisme des *Exercices spirituels de saint Ignace* a fait ses preuves et l'on nous excusera de rappeler que le pape Pie XI, par sa Constitution apostolique du 25 juillet 1922, a nommé saint Ignace « Patron de toutes les œuvres de retraite [2] ».

Or, étudiez la méthode de ces *Exercices*.

Faits intégralement, ils durent tout un mois, partagé en quatre « semaines » :

1re semaine : les grandes vérités prêchées par le Christ;

2e semaine : la vie cachée et publique du Christ;

3e semaine : la vie souffrante du Christ;

4e semaine : la vie glorieuse du Christ.

Vous le constatez : ces *Exercices*, prétendument mystérieux, se ramènent à contempler la vie du Christ et à faire passer tout ce qu'elle comporte d'exemples et d'enseignements dans sa conduite personnelle.

***

L'Évangile nous rapporte les paroles et les actions de Jésus et (s'il n'est pas choquant de recourir à l'anachronisme d'une

1. Lire « L'abus de la mystique » par le R. P. Pierre CHARLES, S. J. (*Nouvelle Revue théologique*, Louvain, mai 1923, pp. 225-231.)

2. « Le Pape et les Exercices spirituels », par le R. P. HOCEDEZ, S. J. (*Nouvelle Revue théologique*, juillet-août 1923, pp. 337-348.)

telle comparaison) le Maître est, à la fois, photographié et phonographié.

Quelle illusion de vouloir modifier le récit évangélique et de l'exposer à sa manière, dans le but naïf et illusoire de l'enjoliver!

Enjoliver le divin! Retoucher le Christ!...

Soyons en garde contre cette manie moderne du roman évangélique avec ses fantaisies littéraires.

Exemple : La *Samaritaine* de Rostand [1]. Nous ne critiquons pas l'intention de l'auteur. Elle est certainement excellente. Rendons la même justice... et faisons le même reproche... à Papini, pour son *Histoire du Christ*. Ce livre est écrit avec un réel amour de Jésus-Christ; il a des pages superbes, comme l'explication du « Pater » et la parabole de l'enfant prodigue.

Forte originalité, termes saisissants, admiration émue du héros divin : voilà certes de grandes qualités.

Mais, d'autre part, nous déplorons beaucoup d'expressions réalistes et nettement choquantes, des commentaires d'un subjectivisme suspect et des jugements plus que discutables, comme celui porté sur Joseph d'Arimathie et sur Nicodème, ces « amis avortés », ces « nécrophores ». « Ils oubliaient que la complicité, même passive, fait le jeu des assassins et que l'abstention, quand on a le pouvoir de s'opposer... équivaut au consentement. Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient donc pris part, bien qu'absents, et invisibles, au meurtre du Christ et leur douleur posthume, si elle diminue leur responsabilité, ne l'abolit pas.

» Mais le soir, quand leurs collègues ne peuvent plus prendre ombrage... quand il n'y a plus de risque de se compromettre... les disciples nocturnes pensent adoucir leurs remords en donnant au condamné une sépulture. Joseph — ce lièvre en toge — se présente à Pilate et demande le corps de Jésus. » (Pp. 405 et 406.)

La traduction de la « Storia di Christo » est souvent lamentable : *Cefa*, au lieu de : Céphas ou Kepha; *la récolte des loges*, au lieu de : le recueil de logia; *l'erreur de Jésus*, au lieu de : sa vie errante (erramento?).

La traduction est malheureuse encore dans ces formules d'une allure protestante : « Christ a fait ceci... Christ a dit cela... »

Enfin ce livre est-il en règle avec le canon 1385 du nouveau

1. Autre exemple : Alb. MALAURIE, *La Femme de Judas*. Grasset, Paris, 1924.

Code, exigeant la censure de l'autorité ecclésiastique pour tout livre traitant un sujet religieux? Qu'est-ce qu'un sujet religieux, si la vie de Jésus ne l'est pas?

***

L'Évangile n'expose pas seulement la première de toutes les *biographies*, celle de Jésus-Christ, mais également la première de toutes les *doctrines :* la sienne. Comme elle diffère des systèmes humains!

« Il y eut des philosophes qui, à propos des vertus et des vices, accumulaient les subtilités, les subdivisions, les définitions et les plus subtiles spéculations; ils remplissaient des livres; de leur bouche grandiloquente sortait le vain bruit d'une prétendue sagesse. » (Saint AUGUSTIN, *Tract.* 45 *in Jo.*)

Les ayant lus et relus, nous concluons : Que d'obscurités demeurent! Où trouver la pleine clarté?

Et le Christ répond : « Moi! Je suis la Lumière. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. »

— Nous restons perplexes, malgré le cliquetis des vains mots et le fatras des doctrines. Quel est le vrai chemin? Où est la vérité?

Et le Christ répond : « Moi! Je suis la voie, la vérité, la vie. »

— Nous sommes tristes. La science peut flatter l'esprit, mais ne dit rien au cœur. Elle nous éclaire (quand elle éclaire!...), mais ne résout pas le problème de la souffrance. « L'impératif catégorique » n'a jamais consolé personne.

Et le Christ répond : « Venez à moi, vous qui souffrez et qui ployez sous le fardeau. Je vous soulagerai. »

— Qui nous donnera la paix, la délicieuse paix, à nous les fils de l'inquiétude?

Et le Christ répond : « Moi! Je vous donne ma paix, celle que le monde ne peut pas donner. »

— Il est donc possible de trouver la source de joie et d'y boire avidement, toujours?

Et le Christ répond : « Je vous donnerai l'eau vive, la source d'eau jaillissant jusque dans la vie éternelle. »

Vraiment, jamais homme n'a parlé comme cet homme et le salut pour nous est de « tout instaurer dans le Christ » (*Épître aux Éphés.*, ch. I, v. 10) puisque en Lui « tout a sa cohésion et sa consistance ». (*Épître aux Coloss.*, ch. I, v. 17.)

Oh! que la doctrine évangélique répond bien à toutes nos aspirations! Comme elle est, à la fois, sublime et douce!

« Prodigieuse vertu, persuasive suavité de l'Évangile, où, dans chaque mot, j'ai vu la vérité briller comme une étoile, je l'ai sentie palpiter comme un cœur. » (F. Coppée [1].)

J'ai, moi-même, connu un homme épris de littérature et d'études métaphysiques. Il avait, pendant plus de trente ans, inutilement cherché la recette du bonheur près de tous les bâtisseurs de morales. Je lui donnai l'Évangile. Il promit de le lire. Loyal, il tint parole.

Une semaine après, il écrivait : « Ce que je cherchais existe. Comment! ce livre est là et je ne le connaissais pas! Punition de mon orgueil : je m'enfonçais dans un dédale ténébreux, je m'adressais aux vains constructeurs des systèmes les plus compliqués, alors que ce petit livre brille d'une lumière si pure et satisfait si complètement l'intelligence et le cœur! » Il vécut encore quelques mois et mourut en pressant sur sa poitrine l'Évangile rédempteur.

Celui qui ne connaît pas l'Évangile, ne sait point quel trésor lui échappe.

Nous qui avons la T. S. F., nous plaignons les devanciers qui, faute d'avoir su capter les ondes hertziennes, traversaient les concerts, les conférences les plus brillantes, sans même se douter qu'ils étaient dans toute cette harmonie et qu'ils baignaient dans cette mélodie.

Beaucoup plus malheureux est celui qui, étant près de l'Évangile et de ses merveilles, l'ignore et n'en profite pas.

Un auteur détestable, dans un livre détestable, a la franchise de faire un parallèle entre la sagesse humaine et la sagesse évangélique. « La majesté des Écritures m'étonne. La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe. Qu'ils sont petits près de celui-là! » (J.-J. Rousseau, *Émile*, l. IV.)

Celui-là est parfait.

1. « Quand on veut sérieusement écouter battre le cœur de l'homme, ce même vieux cœur immortel dont le rythme profond et mystérieux, sous toutes les latitudes et dans tous les siècles, est scandé toujours par les mêmes énergies — toutes les fois qu'on veut écouter battre le cœur de l'homme, avec sérieux, avec respect, toujours il faut chercher le Christ. » (R. P. Eymieu, S. J., *Païens*, p. 145.)

Il a tout : clarté pour l'intelligence et force pour la volonté ; certitude des principes ; lumière des applications ; distinction entre le précepte et le simple conseil, entre la faute grave et le péché véniel ; efficacité des stimulants, des moyens réparateurs, des secours sacramentels ; garantie de la récompense, qui est le ciel, et de la sanction, qui est le purgatoire ou l'enfer ; idéal réalisé dans l'Homme-Dieu ; critérium de l'expérience, puisque cette morale où tout est rationnel et beau a renouvelé le monde.

Voulez-vous juger les doctrines ? « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits », disait le Maître. Or les fruits, et les fruits *logiques* de la doctrine évangélique sont la pureté, le désintéressement, la générosité.

L'Évangile justifie son sens étymologique : bonne nouvelle.

***

Il reste un code incomparable de *vérité*, de *devoir*, de *bonheur* et d'*amour*.

Un code de *vérité*. La sagesse en une trentaine de pages [1] !

1. Nous ne disons pas *toute* la sagesse. Le catholique a deux sources d'enseignement religieux : l'Écriture sainte, mais aussi la Tradition : Pères, Conciles, définitions et déclarations de l'Église. Les protestants se trompent en voulant : « La Bible, rien que la Bible. » Notre-Seigneur lui-même n'a pas écrit, mais parlé.

Il a recommandé à ses Apôtres, non pas d'écrire, mais de prêcher. Sept Apôtres ne nous ont pas laissé une seule ligne.

Quant à saint Pierre, saint Jacques et saint Jude, ils ont composé quelques pages ne traitant que des points particuliers.

Deux Apôtres seulement (saint Matthieu et saint Jean) ont écrit un Évangile. Chacun des quatre Évangiles est rédigé pour un auditoire spécial, dans un but spécial. Saint Jean nous dit clairement que son travail est incomplet. Saint Marc et saint Jean omettent tout l'Évangile de l'enfance et de la vie cachée, trente ans sur trente-trois ! Saint Jean ne raconte que la promesse eucharistique et non l'institution.

Si le Christ avait voulu que l'Évangile fût le véhicule principal, ou même unique, de sa parole, les Apôtres n'auraient point attendu tant d'années après la mort du Maître, avant d'exécuter son ordre. Parus assez tard, les Évangiles ont été connus plus tard encore.

Actuellement, édition et diffusion coïncident. Un ouvrage paraît aujourd'hui et demain est vendu sur tous les marchés de livres.

Mais ce serait une illusion d'optique de considérer les temps anciens avec nos yeux de maintenant et de les interpréter en fonction de notre vingtième siècle. A cette époque-là, l'imprimerie n'était pas inventée et la transcription étant laborieuse, les exemplaires se multipliaient, sans doute, mais demeuraient relativement rares, surtout au début.

Autre considération, réfutant le principe : « Rien que la Bible. » La reli-

On peut appliquer à l'Évangile ce que Jouffroy disait du catéchisme : « Dans ce petit livre, se trouve la vraie philosophie. Posez à l'enfant qui l'a lu les plus graves questions. Il a réponse à tout. »

Si cela est vrai pour le catéchisme qui, après tout, est une rédaction humaine, à combien plus forte raison cela est exact pour l'Évangile qui est une œuvre authentiquement divine [1] !

Dans le domaine religieux, nous avons de fort beaux livres.

gion doit être abordable pour tous. Mais tant d'hommes ne savent pas lire ! Pensez aux pays sauvages, à ce Congo, environ quatre-vingts fois plus grand que la Belgique. Dieu n'a pas décrété l' « instruction obligatoire » et lié le salut éternel à une question de lecture. Vous représenterez-vous Dieu nous disant : « L'école Froebel, ou pas de ciel ? »

Ajoutez que plusieurs prétexteront n'avoir pas le temps de lire les soixante-douze livres de la Bible, qu'ils sont incapables de vérifier si chaque livre est inspiré, ce qui revient à dire s'il fait réellement partie de la Bible.

Nous avons dit que l'Écriture sainte n'est pas complète. Certaines choses, rares d'ailleurs, n'y sont pas du tout (nombre septennaire des Sacrements, validité du baptême administré par un hérétique, du moment que celui-ci réalise les conditions de matière, de forme et d'intention). Certaines choses y sont, mais plutôt suggérées que clairement formulées (transsubstantiation, accusation numérique et spécifique des péchés mortels).

Allons plus loin : même si l'Écriture était complète, il faudrait encore l'interprétation « autoritative » de l'Église.

Le texte est souvent malaisé à comprendre, comme saint Pierre l'avoue explicitement pour certains passages de saint Paul : « Sunt quaedam difficilia intellectu. » (*II^e Épître*, ch. III, v. 16.)

« Philippe accourut et, entendant l'Ethiopien lire le prophète Isaïe, il lui demanda : Comprends-tu ce que tu lis ? Celui-ci répondit : Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide ? » (*Actes*, ch. VIII, v. 30.)

Ces vérités, souvent mystérieuses pour l'intelligence, sont, en plus, incommodes pour les passions.

Et puis, il est fatal que surgissent des doutes, des controverses. Dira-t-on : Chacun a grâce d'état pour interpréter lui-même ? Mais l'expérience est là. Voyez le désarroi et le gâchis des protestants, qui abandonnent la Bible à ce libre-examen et n'ont pas de tribunal pouvant trancher les débats. Chez eux, c'est l'émiettement doctrinal et la confusion des désaccords, voire pour les points fondamentaux (présence réelle dans l'Eucharistie, mode de rémission des péchés, etc.). « Même la Révélation étant supposée, reste la nécessité d'une autorité doctrinale, exposant la doctrine révélée... comme le prouvent à l'évidence les dissensions du protestantisme. » (*Concile de Malines*, 1923, n° 13.)

1. « Nous ne connaissons la vie, la mort, que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est... Hors de Lui, il n'y a que... misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir. » (PASCAL, *Pensées*, art. XXII, 1.)

Mais nous devrions prendre l'habitude de remonter plus directement à ce livre-là, dont tous les autres ne sont, en définitive, que l'application et l'explication. Buvons à la source!

Que sont les plus beaux traités d'ascétique près de la doctrine de Jésus? Les plus belles vies de saints doivent passer après sa vie, à Lui. Donnons toute l'admiration qu'ils méritent à des livres comme la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, l'*Introduction à la vie dévote*, le *Christ vie de l'âme*, les *Grâces d'oraison*... Mais n'oublions pas de garder à l'Évangile la seule page qui lui convienne : la première. Heureux celui qui recueille des lèvres mêmes du Sauveur la vérité, sans intermédiaire ni écran! « La doctrine du Christ est plus excellente que toutes les doctrines des saints... Que ce ne soit ni Moïse, ni quelqu'un des prophètes, qui me parle! Toi-même, mon Dieu, parle-moi, toi qui as inspiré et éclairé tous les prophètes. Toi seul, sans eux, tu peux me pénétrer de toute vérité ; eux, sans toi, ne peuvent rien. Donc que Moïse ne me parle pas, mais toi, mon Dieu, éternelle vérité! » *Imitation*, l. I, ch. I, et l. III, ch. II.)

Nous cherchons parfois un beau sermon et nous ouvrons Bourdaloue, Monsabré... Un sermon signé, non plus « Bourdaloue... Monsabré... » mais « Jésus-Christ », serait évidemment la prédication incomparable. Cela est-il? Eh! oui, et nous l'appelons le « Sermon sur la montagne ». Force est de reconnaître cette vérité manifeste : « Le Sermon sur la montagne ne sera jamais dépassé. » RENAN, *Vie de Jésus*, p. 447.)

Le premier *Docteur* est Jésus-Christ.

***

L'idéal serait, non seulement de remonter directement à l'Évangile, mais (autant que possible) de le méditer lui-même, sans paraphrases, ou, tout au plus, avec un liseré fort discret d'explication. Goûtons l'Évangile dans sa vraie saveur primitive et non pas dans l'affaiblissement de ces commentaires qui, fatalement, humanisent un peu le divin.

Ainsi agissait le vieux prêtre qui écrivait : « Je puis heureusement me passer de commentaires et de ces glorieux parasites qui coupent la parole du Maître. Point de badigeon sur la statue de marbre et d'or ; point de plâtrage sur l'architecture céleste. Vu ainsi, face à face, dans ce complet dégagement de l'humain et comme sortant du moule primitif, sous sa forme inspirée, le

récit sacré, lu dans le texte original, garde une candeur et prend un relief qui le fait jaillir aux yeux.

» L'impression est incomparable et toujours nouvelle. »

Toujours nouvelle! Oui. C'est un fait. On peut lire cinquante fois, cent fois, le même texte évangélique, on y trouve toujours de l'inattendu. Cette particularité est déjà un indice que l'Évangile est un livre de sagesse divine. Tentez la même expérience avec le roman le plus passionnant. Sans doute, il en est qu'on relit, mais quelques fois seulement et, de plus, l'intérêt s'use davantage à chaque lecture : le dénouement est connu, l'impression défraîchie. Si on reprend le volume et si l'on reste charmé par le style, en tout cas on ne fait plus de découvertes.

Pour l'Évangile, phénomène inverse : on n'a jamais fini de le découvrir. Chaque lecture devient plus attachante et constitue une vraie révélation. Le saint qui a médité, trente ans, le même texte évangélique, ces mots apparemment si simples, aperçoit, sans cesse, d'autres horizons et les perspectives vont s'élargissant.

Celui qui craindrait d'épuiser l'Évangile serait beaucoup plus ridicule que l'enfant naïf qui, sur la plage, pendant les grandes vacances, croit qu'il va tarir l'océan, à force d'y prendre l'eau avec sa petite coquille. Cet enfant mettrait à sec l'océan, qui est immense, mais qui, somme toute, reste fini, plutôt qu'on ne trouverait enfin le dernier fond de l'éternelle sagesse.

Le divin ne s'épuise pas.

La moindre maxime de Jésus a des ondes d'ébranlement qui durent toujours.

Est-il permis d'introduire ici une image moderne?

Les savants disent que le radium si actif n'a qu'une usure imperceptible. Mais il en a une. Tout verset de l'Évangile est comme une parcelle de radium qui, après avoir tant rayonné, n'a rien perdu.

L'Évangile, écrit il y a deux mille ans, reste le livre le plus actuel. Il répond à toutes les questions morales d'aujourd'hui. Il ne doit pas être modernisé ; il est moderne.

Oh! qu'il est admirable, ce livre « que les peuples mendient, quand ils ne l'ont pas ». (V. Hugo.)

Et d'où vient son mérite?

Rien ne vaut, dit-on, que par le style.

Mais l'Évangile n'a point souci des phrases.

Alors, pourquoi a-t-il survécu aux sentences lapidaires, bien ciselées ? Il possède la richesse du fond.

Un livre fort est un accumulateur de pensée.

L'Évangile est un accumulateur de pensée divine.

Impossible de trouver une parole de Jésus qui ne soit un noyau de ferme vérité.

Les mots de Jésus-Christ sont des centres d'idées, gonflés de sagesse.

***

L'Évangile est un code de *devoir*.

Et quel devoir !

Jésus a prêché une doctrine si élevée, qu'elle arrache à Renan ces aveux que je note, au milieu de nombreux blasphèmes, dans cette *Vie de Jésus* [1], si traîtresse qu'on pourrait l'appeler l'Évangile... selon Judas !

L'enseignement évangélique est « le plus beau code de la vie parfaite, qu'aucun moraliste ait tracé ». (P. 84.)

« Une idée absolument neuve, l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur, faisait son entrée dans le monde. » (P. 90.)

« Par là, il a posé une pierre éternelle, fondement de la vraie religion. » (P. 90.)

« Sa gloire reste entière et sera toujours renouvelée. » (P. 93.)

« Il a fondé ce haut spiritualisme... L'Évangile a été un perpétuel *Sursum corda*. Grâce à Jésus, l'existence la plus terne, la plus absorbée par de tristes ou humiliants devoirs, a eu son échappée sur un coin de ciel. » (P. 176.)

« Il fonda le culte pur, sans idole, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées, jusqu'à la fin des temps. » (P. 134.)

« Ce mot de Jésus a été un éclair dans une nuit obscure. Après avoir parcouru tous les cercles d'erreurs, l'humanité reviendra à ce mot-là, comme à l'expression immortelle de sa foi et de ses espérances. » (P. 235.)

« Il a posé la morale éternelle, celle qui a sauvé l'humanité... Il a conçu... l'apothéose du faible, l'amour du peuple, le goût du pauvre, la réhabilitation de tout ce qui est humble, vrai et naïf. Chacun de nous lui doit ce qu'il a de meilleur. » (P. 282.)

« Jésus restera le créateur du sentiment pur. Aucune révolution ne fera que nous ne nous rattachions à la grande ligne

1. 3e édit. Édit. Michel Lévy. Paris, 1863.

intellectuelle et morale, en tête de laquelle brille le nom de Jésus. » (P. 447.)

Il « reste pour l'humanité un principe inépuisable de renaissances morales ». (P. 451.)

Après Renan, écoutez Baur et Richter.

« Quel est-il, s'écrie le premier, cet être extraordinaire, qui, il y a dix-neuf siècles, au sein d'un petit pays et d'un peuple obscur, a mis sur le monde sa main souveraine et a fondé, pour l'humanité tout entière, l'éternel royaume de la vraie et parfaite religion? »

Et le second répond : C'est Jésus « cet être le plus pur parmi les puissants et le plus puissant parmi les purs, qui, de sa main percée, a soulevé les empires hors de leurs gonds et changé le lit du torrent des siècles ». (*De Dieu dans l'histoire et dans la vie*, p. 6.)

***

L'Évangile est un code de *bonheur*.

Pourquoi ne sommes-nous pas heureux?

Parce que nous avons un double gâte-joie : la souffrance, la mort.

Le Christ a mis si haut notre félicité, qu'elle demeure à cet étage supérieur, toujours au-dessus de ces deux misérables ennemies et décidément hors de leurs atteintes.

Relisez les Béatitudes :

« Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui souffrent persécution... Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi... Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse. » (Saint MATTH., ch. v.)

Nous sommes presque tentés de nous écrier : « Seigneur, est-ce que je comprends bien? ou n'y a-t-il pas erreur? Quoi donc! Je dois me réjouir quand je suis injurié et accusé sans raison? Mais il y a contradiction dans les termes, puisque cela revient à dire : heureux les malheureux. »

Vingt siècles de christianisme nous ont accoutumés aux maximes de l'Évangile. Mais, dans le vieux monde païen, quelle dut être la stupéfaction de ceux qui entendirent, pour la première fois, la déconcertante définition que le Christ donnait des bienheureux!

Jésus-Christ a voulu que ses huit Béatitudes, ses huit paradoxes divins, fussent le renversement foncier de la sagesse

humaine et que, désormais, tous les hommes, tous : les pauvres, les sacrifiés, les perclus, connussent la joie profonde. Notez que Dieu ne change pas les conditions de notre épreuve terrestre. Nous sommes et nous restons dans une « vallée de larmes » où la coupe la plus remplie sera toujours celle des pleurs.

Petits enfants, nous croyons au frais sourire du bonheur, à la vie rose et jolie. Au début de la route se cueillent les roses de la jeunesse, ensuite les fleurs d'oranger du mariage, et puis, pour certains, les lauriers de la gloire, mais finalement, pour tous, se rencontrent les cyprès de la mort.

Nous murmurons ce chapelet de l'existence, en égrenant ses quelques mystères joyeux, ses rares mystères glorieux et tous ses mystères douloureux.

Mais, en dépit de tout, nous restons substantiellement heureux, consolés par ces huit Béatitudes nous affirmant que le malheur du temps fera le bonheur de l'éternité et que les combats, les deuils illuminés par la foi, transfigurés par l'espérance, animés par l'amour, se convertiront en un poids incommensurable de gloire céleste.

En dehors de cet enseignement divin, cherchez une consolation sérieuse, une vraie raison de garder la vie devenue insupportable. Dans les désespoirs extrêmes, il faut choisir entre l'Évangile ou le revolver.

***

L'Évangile est un code d'*amour* [1].

Amour de Dieu pour l'homme! L'Évangile n'est pas autre chose que le récit de cette merveille : un Dieu nous aimant d'une éternelle charité, s'incarnant, vivant parmi nous et restant parmi nous, grâce au Sacrement d'amour.

Amour des hommes entre eux.

« Un Scribe... s'approcha et demanda : Quel est le premier de tous les commandements? Jésus lui répondit : Le premier de tous est celui-ci : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme... C'est là le premier commandement.

1. Saint Paul l'a si bien compris et rappelé! *Épître aux Rom.*, ch. XII, v. 10; ch. XIII, v. 8, 9, 10. *Ire Épître aux Cor.*, ch. XIII. *Épître aux Gal.*, ch. V, v. 6, 13, 22. *Épître aux Éphés.*, ch. IV, v. 2, 3; ch. V, v. 2. *Épître aux Phil.*, ch. III, v. 2. *Ire Épître aux Thess.*, ch. III, v. 12; ch. IV, v. 9. *IIe Épître aux Thess.*, ch. I, v. 13. *Épître à Tite*, ch. II, v. 2. *Épître aux Hébr.*, ch. X, v. 24.

Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là. » (Saint MARC, ch. XII, v. 28 et suiv.)

A quel signe reconnaîtra-t-on le chrétien? « In hoc... » à cette note caractéristique : la charité.

Saint Jean, très âgé, répétait toujours cette recommandation : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres [1]. » Et les auditeurs, un peu lassés de l'éternel refrain, murmuraient : l'Apôtre vieillit, et tombe dans la manie des redites séniles.

Un jour, ils s'enhardirent à lui demander : « Mais pourquoi rappelles-tu toujours le même principe? »

Alors lui, le bien-aimé, répondit : « Croyez-moi! Le Christ parlait ainsi. Je le sais, moi le témoin, moi l'intime de la Cène et de la Croix, je le sais, vous dis-je et je l'atteste : tout l'enseignement du Maître se ramenait à la grande loi de la charité. Il ne disait pas autre chose. »

« Il ne disait pas autre chose [2]. »

Nos adversaires le reconnaissent.

Et aujourd'hui même, à la « Maison du peuple » de Bruxelles, dans la salle des conférences et, faisant face à l'orateur, se dresse (ô étonnement!) une grande peinture du Christ. Il reçoit (là!...) des hommages, non pas en tant que Dieu, il est vrai, mais en tant que bienfaiteur de l'humanité à laquelle il prêcha la grande loi de fraternité universelle. « Vous êtes tous frères... Aimez-vous les uns les autres. » Pour parler comme ceux de là-bas, il est le premier socialiste.

Il serait regrettable de mal comprendre. Jamais nous ne nous habituerons à voir accoupler ces deux mots : Jésus-Christ, socialiste, parce que resteront toujours, entre les deux termes, des différences essentielles. Mais au moins peut-on noter que le socialisme, si on exclut la partie de révolte, d'exagération, pour ne garder que la partie saine de dévouement au peuple, est du christianisme démarqué. Ce que le socialisme a de vraiment bon en lui, ne date pas de lui, mais de l'Évangile.

Loti, le sceptique, ne peut s'empêcher de reconnaître que le Christ vint apprendre aux hommes la grande loi de charité,

1. Voir aussi *Évangile selon saint Jean*, ch. XIII, v. 34 et suiv.; ch. XV, v. 12, 13, 14, 17. *Ire Épître de saint Jean*, ch. II, v. 10; ch. III, v. 10, 14, 15, 16; ch. IV, v. 7, 8, 10, 11, 20, 21; ch. V, v. 1.

2. Saint JÉRÔME, *Commentaire de l'Épître aux Gal.*, l. III, c. 6.

l'inimitable doctrine d'amour. « Ce qu'il disait, le Maître, était tellement divin, que nous en vivons, ou que nous en mourons encore... Nous n'avons rien trouvé qui le vaille, ni seulement qui en approche. Et nous restons, à notre insu, tellement imprégnés de cet enseignement du Christ, que nos théories en apparence les plus nouvelles découlent encore de lui.

» ... Il a énoncé le vrai principe de paix et de moindre souffrance, qui n'avait jamais été écouté avant lui, sur terre, et qui seul pourrait calmer encore nos tourments modernes : Aimez-vous les uns les autres.

» Il disait des choses inouïes et merveilleuses... Des villes et des sociétés humaines fermentaient à son souffle... Il parlait de pardon, de miséricorde infinie, en un temps où les hommes ne connaissaient que les dieux sombres, dictateurs des anciennes lois de vengeance et de sang.

» Il disait des choses inouïes et merveilleuses. Nous pouvons à peine comprendre, nous qui avons maintenant au fond de nous-mêmes de si longues hérédités chrétiennes, combien étaient neuves et bouleversantes les paroles de Jésus, à l'époque où il les prononçait. Il parlait de fraternité, à une époque où ce mot déchu à présent de sa grandeur par l'emploi hypocrite que nous en avons fait, était nouveau, stupéfiant et sublime.

» Tous les hommes frères ! Tous les peuples frères !

» Les murs du vieux temple en tremblèrent, car on était encore à l'âge des haines irréductibles.

» Il parlait d'abnégation, de charité, d'amour.

» Et c'était une musique fraîche et délicieuse, qu'on n'avait encore jamais soupçonnée autour de lui et qui ravissait les âmes...

» Et ce chant-là, voici que, de nos jours, au triste déclin des temps, les hommes se meurent de ne plus l'entendre. » *(La Galilée.)*

N'oublions pas ces aveux, à l'heure où les grèves sont là grondantes sans arrêt. On a l'impression d'entendre déjà le pas des « damnés de la terre » en marche pour venir faire leur terrible besogne...

L'Évangile unit toute l'humanité dans l'amour.

Les démagogues et les révolutionnaires emploient, pour résoudre la question sociale, des procédés bien dangereux. Leurs théories s'insèrent dans les principes d'ordre comme des coins d'éclatement. Certains discours sont des bombes. Terrible est leur pouvoir explosif.

Défiez-vous du calme momentané. Une poudrière est tranquille, une minute avant de sauter. Les torpilles dormantes sont redoutables.

Combien il serait préférable de vouloir « annoncer l'Évangile de la paix »! (*Épître aux Éphés.*, ch. VI, v. 15.)

***

L'Évangile, code de *vérité*, de *devoir*, de *bonheur* et d'*amour*, a ceci de très remarquable qu'il est à la fois universel et souple, convenant à tous et à chacun.

Chacun y trouve une règle de vie : le besogneux, le travailleur, mais aussi le roi Louis de France et le noble Fénelon, et le savant Pasteur, et Foch le stratège. Les peuples les plus sauvages, quand nos missionnaires leur apprennent l'Évangile, en saisissent la douceur et ce même enseignement convient aux nations les plus civilisées du vingtième siècle. Il s'adapte aux pauvres Indiens, comme aux membres de l'Académie française. Il fut expliqué aux Peaux-Rouges d'Amérique, aux Brahmes, aux Singhalais, aux Bengalis. Il est prêché dans nos capitales. Partout il fait fleurir des vertus aussi pures qu'à l'origine de l'Église. Embrassé par les Grecs, les Romains, les Barbares, il est admiré par les forts penseurs du XX^e^ siècle.

Les mots de Jésus ont ensemencé les siècles. Chacun est un germe prometteur de moissons sans fin.

Les paroles du Sauveur ont porté haut et loin. On admire aujourd'hui les merveilles de ces « haut-parleurs » répétant partout les concerts de Paris, ou les choses dites en un pays fort éloigné du nôtre. Voilà vingt siècles que Jésus de Nazareth a prononcé des oracles ayant un bien autre retentissement. Voilà vingt siècles que l'Évangile parle à tous et partout, divin « haut-parleur » jetant à tous les coins du monde, à tous les échos des âmes, la pensée et l'enseignement du Maître.

Nous avons dit que la doctrine évangélique a l'universalité de convenance dans le temps et dans l'espace. Elle garde ce don merveilleux d'accommodation, sans altérer un seul de ses principes moraux ou dogmatiques. Elle n'a pas varié dans le but de se mettre mieux en harmonie avec les différentes circonstances. Identique à elle-même et si définitivement fixée que nul ne peut ajouter un seul point de croyance réellement nouveau, à cette Révélation close à la mort du dernier Apôtre, elle a su répondre

aux besoins infiniment nuancés, ou totalement disparates, des races et des temps.

Strictement une, elle suffit à tout et à tous [1].

***

C'est que le Christ, à la fois auteur et réalisateur, point d'arrivée et de départ de la doctrine évangélique, était lui-même plus qu'une personnalité individualiste ou temporaire.

Il débordait son pays, son époque.

Il n'était pas un homme, mais *l'Homme*.

« Ce qui limite la personnalité, c'est le temps, le lieu, la race. Si grand qu'on soit, on est né ici ; on a vécu là ; on est sorti d'un peuple, on en porte l'empreinte. Voyez les plus grands hommes ; ils sont de leur temps. Ils en épousent vivement les intérêts, les passions, les joies, les douleurs. Cela est évident des hommes politiques, des législateurs, des conquérants. Sur quoi s'appuieraient-ils pour gouverner le monde et pour le soulever, s'ils n'étaient pas de leur temps ? Mais même les hommes de la pensée pure, les philosophes, les artistes, ceux dont la vie vouée au culte de l'idéal va plus loin dans l'humanité et passe moins vite, est-ce qu'ils ne sont pas, eux aussi, de leur temps ? Est-ce qu'à travers les strophes de leurs poèmes on n'entend pas, avec les cris de l'humanité, les cris de leur époque ; avec les soupirs de l'âme humaine, les soupirs du peuple, du siècle, de la ville où cette âme humaine a prié, a pleuré, a souffert, a aimé ? Nommez les plus grands : Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Socrate, Phidias, Sophocle, Platon, Virgile, Tacite, Dante, Michel-Ange, Shakespeare, Milton, Corneille, Racine, Bossuet.

» Que sont-ils ? les incarnations de la Grèce, de l'Arabie, de la Judée, de Rome païenne, de l'Italie chrétienne, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre. Et plus ils sont grands, mieux ils incarnent en eux, avec le génie de l'humanité, le génie de cette partie de l'humanité dont ils sont plus directement les fils. Le grand Pélasge, c'est Homère ; le grand Hellène, c'est Eschyle ; le grand Arabe, c'est Job ; le grand Hébreu, c'est Isaïe ; le grand Romain, c'est Tacite ; le grand Italien, c'est Dante ; le grand Anglais, c'est Shakespeare ; le grand Français, c'est Bossuet.

1. Lire la belle Revue française : *L'Évangile dans la vie*. (18, rue d'Armaillé, Paris, XVII[e].)

Et Jésus-Christ, qu'est-il? Ni Hébreu, ni Grec, ni ancien, ni moderne. Dans les autres, vous ne trouvez pas l'humanité tout entière; vous en touchez les bornes; en Jésus-Christ, jamais.

» Et notez bien que cette universalité n'est pas, en Jésus-Christ, l'impersonnalité. Car quelle personnalité fut jamais plus haute, plus nettement accentuée? Qui fit jamais un plus magistral usage du moi?

» Où trouver une plus complète indépendance? Cherchez de qui il dépend.

» Ni de la multitude qui l'acclame, ni de ses disciples, ni de son siècle, ni des idées et des mœurs qui l'entourent. Personne ne put jamais se flatter d'avoir été son maître. Moïse est Juif par ses vues, ses sentiments, ses mœurs, ses habitudes, encore plus que par son origine. Socrate ne s'est jamais élevé au-dessus du type grec. Mahomet était Arabe. La Fontaine, Molière sont si Français, que les Anglais ont autant de peine à les comprendre que nous en avons nous-mêmes à goûter Goethe.

» Dans tous ces grands hommes il y a des parties locales, transitoires, qui ne sont pas comprises au delà de la montagne ou de l'océan, qui ne pourraient pas être imitées partout, qui passent avec le siècle, qui renaissent quelquefois avec un autre siècle, mais pour passer de nouveau. Oscillation singulière, qui les montre de purs hommes, quoique les plus grands d'entre les hommes! En Jésus-Christ rien de pareil; tout ce côté manque à sa physionomie. On y voit l'humanité, on n'y voit pas ce qui la limite, ce qui la borne. Aussi est-il le modèle universel, proposé à l'universelle imitation. Tous les âges le copient : l'enfant, la jeune fille, la mère, le vieillard; toutes les conditions s'approchent de lui pour y trouver une consolation, une force... tant cette figure est universelle et accessible à tous les hommes; imitée par tous et toujours, quoique jamais égalée.

» Ce que nous disons de sa beauté morale, de sa personnalité, il est bien inutile de le dire de son action. Cela va de soi. Elle n'a point de limites, ni dans le temps, ni dans l'espace. Rien ne la borne nulle part, dans aucun sens. L'humanité marche, elle va vite, c'est un coureur pressé. Elle bénit, elle acclame sur son passage les génies qui se lèvent pour lui tenir le flambeau. Puis bientôt elle les laisse derrière elle. La philosophie de Platon a été bonne, mais elle ne suffit pas. La science de Newton a été admirable, mais elle est dépassée. La géologie de Cuvier a été

une révolution, elle s'en va ; l'humanité marche. Allumez, allumez de nouveaux flambeaux ! Hippocrate est dépassé ; Archimède est dépassé ; Galilée est dépassé ; Lavoisier est dépassé ; Montgolfier est dépassé. Jésus-Christ ? Non !

» C'est l'honneur des grands maîtres et en même temps leur faiblesse de poser, à force de génie, des formules d'où on partira pour aller plus loin et de se créer ainsi des disciples qui les font oublier. Quoique nous ne les valions pas, nous savons mille choses qu'ignoraient Socrate et Platon, Cicéron et Sénèque. Nous en voyons d'autres qui auraient jeté dans l'étonnement Newton ou Pascal. Jésus-Christ est, après dix-huit siècles, inépuisé et inépuisable.

» Il semble même que plus l'humanité marche, plus l'action de Jésus-Christ devient frappante. Et en même temps qu'elle se prolonge ainsi à travers les siècles, qu'elle se renouvelle avec les moindres mouvements de la civilisation, cette action de Jésus-Christ ne perd rien de son intensité. » (Mgr BOUGAUD, *Jésus-Christ*. Poussielgue, Paris, 4e édit., 1904, pp. 47 à 58.)

***

Tout ce qui précède concerne la doctrine de Jésus-Christ, le *fond* de l'Évangile.

Comment caractériser la manière dont cet enseignement est proposé, la *forme* ?

Quand un livre s'adresse aux petits, la façon est enfantine : contes du petit Chaperon-Rouge, de Barbe-Bleue, récits de fées.

Si, au contraire, l'ouvrage est destiné à une élite intellectuelle, il prend une élévation répondant à la grandeur des sujets, au sérieux des lecteurs. Les grands esprits ont peine à s'exprimer très simplement. Ces millionnaires n'ont pas de menue monnaie...

Il faut même tout un entraînement et l'initiation d'une technique spéciale, pour comprendre la *Raison pure* de Kant, l'*Action* de Blondel, la *Relativité* d'Einstein...

Vous ne vous représentez pas l'enfant devant la théorie de l'absolu !

Vous ne vous représentez pas l'auteur de cette théorie sur l'absolu devant le « Petit-Poucet » de l'enfant.

La règle paraît évidente :

Aux enfants, des choses enfantines.

Aux génies, des choses géniales.

Or, voici un livre qui fait mentir ce principe.

D'une part, il s'adresse aux plus petits. Nous racontons aux enfants de sept ans les histoires évangéliques : il y avait, un jour, un berger, un berger qui avait cent brebis dans sa bergerie...

Et l'enfant comprend. Pas entièrement, c'est vrai, mais nous-mêmes nous n'épuisons jamais la richesse évangélique.

D'autre part, les mêmes récits, exactement, s'adressent aux sages, aux doctes. Et les sages et les doctes avouent que tant de sublimité les confond [1].

Le *même* enseignement est, à la fois, du lait pour les enfants, du pain substantiel pour les plus robustes.

L'Évangile réalise ce paradoxe d'être suffisamment compris par tous et de n'être jamais compris à fond par personne ; de descendre jusqu'à l'enfant et de monter plus haut que le génie.

Quelle chose étrange : être à la portée de tous et au-dessus de tous ! Être l'intelligible incompréhensible.

Tel est cependant le phénomène.

L'Évangile est le livre le plus mystérieux... le plus facile...

***

Cette facilité vient de ce que Notre-Seigneur exprimait de sublimes vérités en un langage d'une extrême simplicité. « Personne n'a renouvelé et divinement enrichi l'humanité, avec moins de fracas [2]. » Jamais le breuvage d'un enseignement si beau ne fut servi dans la coupe verbale d'expressions si aisées.

Lorsque Melchior de Vogüé veut faire comprendre combien une certaine littérature russe est limpide, étrangère à toute affectation, il estime ne pouvoir trouver de meilleure comparaison que la Bible. « En lisant ces ouvrages où rien ne fait mesurer l'espace parcouru, il semble qu'on descende insensiblement dans une eau profonde ; elle n'a rien de particulier, elle est pareille à toutes les eaux. Soudain je ne sais quel frisson vous avertit que c'est l'eau de l'océan et que vous y êtes abîmé... On lit des pages, des pages : ce sont des mots simples... vous les auriez écrits et moi aussi. Et tout à coup, sans motif, sans événement tragique, par la seule pression de cette grandeur invisible qui s'accumule, une larme tombe sur le livre. C'est que c'est beau comme si Dieu parlait. C'est beau comme la Bible. » *(Le Roman russe.)*

1. Bossuet, *Élévations sur les mystères. Méditations sur l'Évangile.*
2. R. P. Lemonnier, O. P., *Notre Christ.*

Notre-Seigneur veut bien nous dire des choses non seulement simples, mais tellement *évidentes* que nous, pauvres orgueilleux, nous n'oserions presque pas les formuler, craignant d'énoncer des truismes manifestes.

Lui, le Dieu condescendant, ne dédaignait pas de les proposer.

« Une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée.

» On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau. » (Saint MATTH., ch. V, v. 14 et 15.)

« Recueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? » (*Ibid.*, ch. VII, v. 16.)

» Personne ne coud une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement, autrement la pièce neuve emporte un morceau du vieux vêtement et la déchirure est pire. » (*Ibid.*, ch. IX, v. 16.)

« Qui de vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas auparavant pour calculer la dépense et s'il a de quoi l'achever?... Ou quel roi, s'il va faire la guerre à un autre roi, ne s'assied d'abord pour délibérer s'il peut, avec dix mille hommes, faire face à un ennemi qui vient l'attaquer avec vingt mille? S'il ne le peut, tandis que celui-ci est encore loin, il lui envoie une ambassade pour négocier la paix. » (Saint LUC, ch. XIV, v. 28 et suiv.)

***

Jésus-Christ, pour rendre sa pensée plus expressive, l'incarne dans l'image.

Prenons, au hasard, quelques exemples dans l'Évangile de saint Matthieu et montrons, sous forme de tableau en deux colonnes, comment Jésus fut le grand et divin imagier qui, s'accommodant à l'esprit des foules, substituait à l'idée abstraite le détail sensible.

ABSTRAIT.	CONCRET DE L'ÉVANGILE.
Ayez une intention pure.	Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues... Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme les hypocrites qui exténuent leur visage, pour faire paraître aux hommes qu'ils jeûnent. Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage. (Saint MATTH., ch. VI, v. 2 et suiv.)

ABSTRAIT.	CONCRET DE L'ÉVANGILE.
Pardonnez.	Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi je vous dis : Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre. Et, à celui qui veut t'appeler en justice pour avoir ta tunique, abandonne encore ton manteau. Et si quelqu'un veut t'obliger à faire mille pas, fais-en avec lui deux mille. (*Ibid.*, ch. v, v. 40.)
Soyez circonspects.	Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux. (*Ibid.*, ch. vii, v. 6.)
Ne jugez pas témérairement.	Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil? (*Ibid.*, ch. vii, v. 4).
Ne soyez pas crédules.	Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravissants. (*Ibid.*, ch. vii, v. 15.)
Évitez le scandale.	Celui qui scandalisera un de ces petits, il vaudra mieux pour lui qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne et qu'on le précipitât au fond de la mer. (*Ibid.*, ch. xviii, v. 6.)
Croyez à ma Providence.	Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as? (Monnaie romaine, en cours chez les Hébreux et valant environ 6 centimes.) Et il n'en tombe pas un sur la terre, sans la permission de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point. Vous êtes de plus de prix que beaucoup de passereaux. (*Ibid.*, ch. x, v. 29 à 32.)
Ayez confiance en ma bonté.	Qui de vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre? Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera un serpent? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes

ABSTRAIT.	CONCRET DE L'ÉVANGILE.
	choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le prient? (*Ibid.*, ch. VII, v. 9 et suiv.)
Le Christ est plus fort que ses ennemis.	La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissent est devenue le sommet de l'angle... celui qui tombera sur cette pierre se brisera. (*Ibid.*, ch. XXI, v. 42 et suiv.)

***

Lorsque nous récapitulons nos souvenirs d'enfance, nous constatons que les fables de La Fontaine sont restées profondément gravées dans notre mémoire.

S'il nous avait dit simplement : Il faut prévoir ; les grands aiment la flatterie, etc., nous aurions oublié ces froides leçons. Mais, parce que l'enseignement devenait une *histoire*, il a frappé nos imaginations. Jésus-Christ (s'il est permis de comparer le divin et l'humain) a daigné recourir au même procédé [1] et ces histoires de l'Évangile s'appellent *paraboles*.

Se penchant sur notre faiblesse, connaissant si bien notre nature [2], le bon Maître recourait régulièrement à ce mode de vulgarisation. « Il leur dit beaucoup de choses en paraboles. » (Saint MATTH., ch. XIII, v. 3.)

« Jésus dit à la foule toutes ces choses en paraboles et *il ne leur disait rien sans paraboles.* » (Saint MATTH., ch. XIII, v. 34.)

« Alors ses disciples s'approchant lui dirent : Pourquoi parlez-vous en paraboles?... Il dit : Je leur parle en paraboles... » (*Ibid.*, v. 10 et suiv. [3].)

Le chapitre XIII de l'Évangile selon saint Matthieu nous

1. Saint-Marc Girardin fait ce rapprochement dans *La Fontaine et les fabulistes*. (T. I, 5e leçon.) Ce passage est cité dans les *Modèles français* du R. P. PROCÈS, S. J. (Cours supérieurs, pp. 423-427.)

2. « Si incorporeus esses, nuda et incorporea tibi dedisset... Sed, quoniam anima corpori conserta est, in sensibilibus intelligibilia tibi praebet. » (Saint Jean CHRYSOSTOME, *Hom.* 60 *ad pop. Antioch.*) Si vous n'étiez qu'esprit, Dieu vous proposerait des choses abstraites et spirituelles. Mais, parce que votre esprit est uni à un corps, il vous présente, d'une manière sensible, ce que vous devez comprendre.

3. Lire *Revue ecclésiastique de Liége*, septembre 1923 : chan. RONGY, *Les Paraboles évangéliques*.

donne, sur le royaume des cieux, les sept paraboles de la semence, de l'ivraie, du grain de sénevé, du levain, du trésor caché, de la perle, du filet.

« Écoutez une autre parabole. Il y avait un père de famille qui planta une vigne. Il l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir et y bâtit une tour et, l'ayant louée à un vigneron, il partit en voyage... » (Saint MATTH., ch. XXI, v. 33 et suiv.)

En parlant ainsi, Jésus « a présenté aux peuples anciens une coupe d'or, décorée d'images brillantes... Poésie de ces merveilleuses histoires si bien adaptées aux besoins de ces peuples-enfants qui grandirent sous le mirage du soleil oriental! » (Abbé DESGRANGES, *Vingt ans de controverses*, p. 172.)

Eh! mon Dieu, ne sommes-nous pas tous, plus ou moins, ces grands enfants qui écoutent volontiers les *histoires?*

Au reste, il se peut fort bien que plusieurs de ces paraboles ne soient pas une simple mise en scène, mais soient arrivées, en tout, ou en partie, et contiennent, au moins, un noyau historique. Ainsi, le mauvais riche et le pauvre Lazare ont-ils existé? Nous l'ignorons.

« Plusieurs Pères ont pensé que Jésus avait raconté une histoire vécue. Aujourd'hui on ne parle plus que d'une parabole, ou plutôt d'un récit imaginé... » (R. P. LAGRANGE, O. P., *Évangile selon saint Luc*, p. 441.)

Parmi toutes ces paraboles, la plus touchante est celle du fils prodigue. Elle a inspiré, non seulement les prédicateurs, mais les écrivains profanes. Papini en fait un commentaire très beau malgré un certain excès de réalisme et d'imagination dans l'invention des détails. Jules Lemaître écrivait humblement : Cette parabole nous va au cœur, parce que tous, qui que nous soyons, nous y reconnaissons notre propre histoire.

Péguy trace cette page dont on peut aimer ou ne pas aimer le style à ritournelles qui lui est cher, mais dont on ne peut nier l'émotion sincère :

« Voici la Parabole de l'espérance,
Et celle-là, mon enfant, cette Parabole de l'espérance,
Elle est neuve comme au premier jour
Et dans les siècles elle sera neuve,
Depuis deux mille ans qu'elle sert
Et qu'elle fut contée à des hommes innombrables.
A moins d'avoir un cœur de pierre, mon enfant,

Qui l'entendrait sans pleurer ?
Depuis deux mille ans elle fait pleurer
Des hommes innombrables,
Elle a touché au cœur
Un point inaccessible aux autres,
On ne sait quel point comme plus intérieur et plus profond.
Dans les siècles, dans l'éternité, des hommes pleureront sur elle, [par elle.

» Fidèles, infidèles.
C'est la parole de Jésus qui a porté le plus loin, mon enfant,
Elle est célèbre même chez les impies :
Elle a trouvé, là même, un point d'entrée.
Seule, peut-être, elle est restée plantée au cœur de l'impie,
Comme un clou de tendresse.
Or, elle dit : « Un homme avait deux fils »
Et celui qui l'entend pour la centième fois,
C'est comme si c'était la première fois...
C'est la parole de Jésus qui a eu le plus grand retentissement,
Qui a trouvé la résonance la plus profonde.
Quel point sensible a-t-elle trouvé
Que nul n'avait trouvé depuis !
Point de douleur, point de détresse, point d'espérance,
Point douloureux, point d'inquiétude,
Point de meurtrissure au cœur de l'homme.
« Un homme avait deux fils. » De toutes les paroles de Dieu
C'est celle qui a éveillé l'écho le plus profond ;
C'est la seule que le pécheur n'a jamais fait taire dans son cœur.
Quand cette parole a mordu au cœur
Le cœur infidèle et le cœur fidèle,
Nulle volupté n'effacera plus
La trace de ses dents.

» Telle est cette Parabole : c'est une parole qui accompagne ;
Elle accompagne l'homme dans ses plus grands débordements.
Quand le pécheur s'éloigne de Dieu, mon enfant,
Il jette au bord du chemin la parole de Dieu.
Mais il y a une parole de Dieu qu'il ne rejettera point,
Sur laquelle tout homme a pleuré tant de fois...
C'est une parole qui suit dans les plus grands éloignements.
Les autres paroles de Dieu n'osent pas accompagner l'homme

Dans les plus grands débordements.
Mais, en vérité, celle-ci
Elle tient l'homme au cœur, en un point qu'elle sait, et ne le [lâche pas.
» Elle n'a pas peur, elle n'a pas honte.
Et si loin qu'aille l'homme, cet homme qui se perd,
En quelque pays, en quelque obscurité, loin du foyer, loin du [cœur,
» Et quelles que soient les ténèbres où il s'enfonce,
Toujours une lueur veille,
Toujours un point de douleur cuit : « Un homme avait deux fils »...
Toutes les autres paroles de Dieu sont pudiques.
Elles n'osent accompagner l'homme dans les hontes du péché.
Elles ne vont pas assez avant dans le cœur, dans les hontes du [cœur ;
» Mais celle-ci, en vérité, n'est pas honteuse...
Un point douloureux demeure, un point d'inquiétude, un bour- [geon d'espérance,
» Une lueur ne s'éteindra point, et c'est
La Parabole « Un homme avait deux fils ».

***

Même quand Notre-Seigneur n'exploitait point la parabole, il aimait à employer, au moins, la comparaison.

« Je vous envoie *comme* des brebis au milieu des loups. » (Saint MATTH., ch. X, v. 16.)

« A qui *comparerai-je* cette génération? Elle ressemble à des enfants assis sur la place publique et qui crient à leurs compagnons : Nous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé. » (*Ibid.*, ch. XI, v. 16.)

« *De même que* Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. » (*Ibid.*, ch. XII, v. 40.)

L'homme sage « *ressemble* à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes ». (*Ibid.*, ch. XIII, v. 52.)

« Le soir vous dites : Il fera beau, car le ciel est rouge ; et le matin : Il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est d'un rouge sombre. Hypocrites, vous savez donc discerner les aspects du

ciel et vous ne savez pas reconnaître les *signes* des temps. » (*Ibid.*, ch. XVI, v. 4.)

« Jérusalem, Jérusalem!... que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, *comme* une poule rassemble ses poussins sous ses ailes. » (*Ibid.*, ch. XXIII, v. 37.)

« Écoutez une *comparaison* prise du figuier. Dès que ses rameaux deviennent tendres et qu'il pousse ses feuilles, vous savez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous verrez ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, à la porte. » (*Ibid.*, ch. XXIV, v. 32 et 33.)

« Le royaume des cieux est *semblable* à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. » (*Ibid.*, ch. XVIII, v. 23.)

« Le royaume des cieux est *semblable* à un père de famille qui sortit, de grand matin, afin de louer des ouvriers. » (*Ibid.*, ch. XX, v. 1.)

« Le royaume des cieux est *semblable* à un roi qui faisait les noces de son fils. » (*Ibid.*, ch. XXII, v. 2.)

On le voit : la lecture de l'Évangile est attachante, même pour les enfants, tant la forme est intéressante, perpétuellement agrémentée de paraboles, de comparaisons.

Le fait est d'autant plus frappant que ces mots simples portent des vérités sublimes, que cette forme aisée exprime les plus profonds mystères. Scrutez-les et vous restez confondus de vous trouver devant l'inaccessible, de ne pouvoir mesurer l'ampleur d'une pareille doctrine. Le Christ, prenant en pitié notre intelligence humaine, nous a dit facilement les choses difficiles. Il nous a épelé les mystères.

L'Évangile est le premier catéchisme en images.

***

Nous ne trouvons pas de meilleure conclusion que ce texte du Concile de Malines, dont les décrets furent promulgués le 25 mars 1923 : « Que le prêtre ayant charge d'âmes... guide les fervents dans la vie intérieure et excite les autres à une plus grande générosité. Ce qu'il faut faire, pratiquement, pour obtenir ce but, c'est d'exhorter à lire, chaque jour, l'Écriture sainte, spécialement les Évangiles... »

LE VERBE S'EST FAIT CHAIR

L'Incarnation est la grande réponse divine à la grande aspiration humaine.

Nous crions instinctivement au Seigneur qui règne dans les cieux : « Viens, montre-toi ! » Nous voudrions supprimer l'écrasante immensité de la distance qui sépare l'homme de Dieu.

Mais comment faire ?

Ou bien monter jusqu'à lui.

Ou bien l'attirer jusqu'à nous. Ce dernier essai explique, peut-être, l'idolâtrie, le fétichisme, par lesquels le pauvre sauvage prétend réaliser d'une manière simpliste, mais touchante, ce rêve : Dieu tout près, sous la main ! Le contact du divin !

***

Voilà donc la remarque préjudicielle : l'homme désire se rapprocher de Dieu.

Or, dans ce rapprochement, on peut distinguer plusieurs étapes. La première consiste à connaître Dieu en étudiant son œuvre : la mer, dont les soulèvements sont admirables ; la magnificence d'un beau soir et la somptuosité du couchant ; les cieux qui racontent sa gloire et manifestent la grandeur de celui que Platon appelait l'ingénieur céleste, le divin géomètre.

Cette contemplation de la nature est donc une « théophanie » : la divinité se révèle aux hommes, qui lisent Dieu dans la transparence des choses et remontent, sans peine, de la créature visible au Créateur invisible.

Nous constatons la puissance du « Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent ». (*Actes*, ch. XIV, v. 14.) Celui-là ferme volontairement les yeux, qui, voyant l'œuvre admirable, ne veut pas en reconnaître l'artisan.

« Insensés, tous les hommes qui ont ignoré Dieu
Et qui n'ont pas su, par les biens visibles,
S'élever à la connaissance de Celui qui est,

Ni, par la vue des œuvres, reconnaître l'Ouvrier.
Ils ont regardé le feu, le vent, l'air mobile,
Le cercle des étoiles, l'eau impétueuse, les flambeaux du ciel...
Qu'ils sachent combien le Seigneur l'emporte sur ces choses,
Car c'est l'auteur même de la beauté qui les a faites
Et, s'ils en admirent la puissance et les effets,
Qu'ils comprennent combien est plus puissant Celui qui les fit,
Car la grandeur et la beauté des créatures
Font connaître, par analogie, celui qui en est le Créateur. »

(*Sagesse*, ch. XIII, v. 1 à 9.)

Il est donc possible de s'élever ainsi jusqu'à Dieu, et le Concile du Vatican définit : « Si quelqu'un prétend que Dieu, unique et vrai, notre Créateur et Seigneur, ne peut pas être connu, d'une manière certaine, par *les choses qui ont été faites* et avec la lumière naturelle de la raison humaine, que celui-là soit anathème [1]. »

Le Concile ne condamne pas seulement l'Agnosticisme intégral prétendant qu'on ne sait rien de l'existence divine, mais aussi l'Agnosticisme mitigé, disant : En tout cas, on ne connaît rien de sa nature. Cette deuxième thèse est réfutée par les précisions : « Dieu unique et vrai, notre Créateur et Seigneur. »

Le Canon du Vatican, que nous avons cité, ne condamne pas les autres systèmes tâchant d'expliquer notre connaissance de Dieu : l'Innatisme de Descartes, l'Ontologisme, le système de saint Anselme, l'Immanence, ni même le Traditionalisme, visé par le texte. Ces doctrines ne sont pas rejetées par le texte conciliaire en question, *à condition* qu'on admette aussi le procédé de connaissance indiqué. Le Concile indique une manière de connaître Dieu, mais signaler et même adopter une méthode apologétique ou dogmatique, ce n'est pas exclure les autres ; la déclarer possible, ce n'est pas déclarer les autres impossibles. « Positio unius non est negatio alterius » : l'affirmation d'une vérité n'est point la négation d'une autre hypothèse.

Quelle est la signification précise de cette possibilité « posse » affirmée par le Concile ? Les auteurs ont écrit des livres entiers de commentaires et ils se demandent : Est-ce un « possible » facile ou difficile ? prochain ou éloigné ? Se réalise-t-il dans l'état de nature déchue à cause du péché originel ? Vaut-il seul ? Ou a-t-il besoin, pour être actué, d'un autre moyen comme la

1. *Vatican.*, Sess. III, de Revelat. C. I.

tradition? Quoi qu'il en soit de pareilles subtilités et des arguties sur les nuances de la chose, la chose elle-même, la possibilité, est définie.

Et telle est cette possibilité de connaître Dieu par la nature, que les hommes n'en profitant pas « sont inexcusables ». (*Sagesse*, ch. XIII, v. 9.) Saint Paul est du même avis. « Ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'homme par le moyen de ses œuvres. Ils sont donc inexcusables... » (*Épître aux Rom.*, ch. I, v. 20.)

Mais, d'autre part, en regardant le monde, nous percevons la divinité indirectement, comme on voit une personne dans la vision réfléchie d'un miroir.

La nature est l'image de la grandeur divine, mais une image seulement. Lorsqu'un être cher est absent, est-on consolé entièrement parce qu'on a son image?

Sans doute, nous possédons sa photographie. C'est quelque chose, c'est même beaucoup, mais enfin ce n'est pas lui-même.

Nous avons des souvenirs de lui ; lui reste éloigné.

Ainsi, en contemplant la nature, nous voyons, selon l'expression du Concile, « ea quae facta sunt », ce qu'Il a fait, une œuvre de Lui, mais pas Lui.

***

Dieu se révèle à nous, d'une manière plus parfaite, par un deuxième procédé : l'étude.

Platon, recourant à ce moyen, a écrit sur la divinité de si nobles pages, qu'un prêtre serait fier de pouvoir les signer.

Cette méthode rationnelle s'efforce de scruter la nature divine et nous apprend, par exemple, que Dieu connaît tout : les réalités existantes, les possibilités, les « futuribles », par un mode de perception qui n'a point les imperfections de la nôtre. Notre connaissance humaine est, à l'origine, sensorielle, car il n'est rien dans l'intelligence qui n'ait passé d'abord par les sens. « Nihil in intellectu, nisi prius fuerit in sensu. » De plus, nous devons *raisonner*, c'est-à-dire faire la conquête laborieuse et successive de la vérité. Dieu ne raisonne pas, mais *voit ;* il perçoit toute chose, non pas dans une suite chronologique, mais dans la connexion logique des causes et des effets. Tandis que nous parcourons le chemin de la vérité pas à pas, Lui embrasse, dans une intuition unique, tout le panorama étalé.

La Théodicée nous apprend encore que Dieu est un acte pur, sans les lacunes des « potentialités » ; un être infini, comparable à une mer qui n'aurait aucun rivage ; un être parfait dont l'essence est l'être.

Notions sublimes, mais d'ordre spéculatif.

Science de l'esprit, mais non possession du cœur.

En sorte que la deuxième méthode tentée pour nous rapprocher de Dieu est plus parfaite que la première et néanmoins reste imparfaite.

***

Un troisième moyen de pénétrer plus intimement encore dans la nature divine est la Révélation.

Elle n'est pas humiliante pour la raison, puisque, loin de la nier, elle l'enrichit, comme le télescope ne supprime pas la vue, mais la fait porter plus loin et lui découvre des objets qui autrement resteraient insoupçonnés. De même, l'esprit qu'illumine la Révélation connaît des merveilles dont il faut dire : « Voilà ce que le docte Platon ne savait point. Voilà ce que l'éloquent Démosthène ignorait. » (Saint JÉRÔME, *Ad Paul.*)

Il y eut, avant la Révélation faite par Jésus-Christ, « auteur et consommateur de la foi [1] », la triple Révélation primitive, patriarcale et mosaïque.

Cette dernière, faite à Moïse sur le mont Sinaï et aux Prophètes, était plus riche que les deux précédentes et cependant elle restait doublement limitée : dans l'espace, puisqu'elle s'adressait, directement, au seul peuple juif ; dans le temps, puisqu'elle valait seulement pour l'Ancien Testament, à part certains éléments éternels gardés dans le Nouveau Testament.

La Révélation fut orale ou écrite.

Orale, elle était la parole divine prêchée à l'homme. Relations établies entre Dieu et nous ; commerce tendre, sans doute !

Néanmoins on n'y trouve qu'une expression de volonté, et un échange de pensée *indirects ;* un peu comme si un roi envoyait à ses sujets un légat. L'honneur est réel, l'intention flatteuse, mais, après tout, il s'agit d'un simple représentant et pas du monarque lui-même.

Ou encore, supposez qu'une personne nous parle, cachée par un voile ; nous serions tentés de lui dire : « Je vous entends, mais

1. *Épître aux Hébr.*, ch. XII, v. 2.

ce que je souhaite c'est de vous voir, face à face et de vous presser sur mon cœur. »

Écrite, la Révélation s'appelle la Bible. Les saintes Écritures sont, comme le disaient souvent les Pères de l'Église, « des lettres envoyées du ciel ». La lettre constitue un mode de communication intime. Elle est plus qu'un portrait : c'est la main amie qui a tracé chaque signe ; c'est le cœur dévoué qui a trouvé ces formules...

Malgré tout, la lettre n'est qu'une *manifestation* et, quand on aime, on ne désire pas seulement une manifestation de la personne, mais la personne. Lorsque, pendant la guerre, une mère recevait une missive de son fils luttant là-bas, très loin, elle était heureuse, certes, mais toute son âme criait : « Mon bien-aimé, ce que je veux ce n'est pas quelque chose envoyé par toi, mais toi! Toi! Toi! »

Révélation orale, ou voix de Dieu, ce n'est pas assez.

Révélation écrite, ou lettres de Dieu, ce n'est pas assez.

Manifestation, ou enseignements quelconques de Dieu, ce n'est pas assez.

Ce dont nous avons faim et soif, ce n'est pas de *savoir*, mais d'*avoir*, ce n'est pas de *connaître* Dieu, mais de le *posséder* d'une manière concrète, chaude et vivante.

***

C'est pourquoi, « Après avoir, à diverses reprises et en plusieurs manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils... ». (*Épître aux Hébr.*, ch. I, v. 1.)

Nous avons l'Incarnation!

« L'Incarnation! » Songez à l'étymologie glorieuse de ce mot-là : Dieu prenant notre chair.

Le même sang d'homme coule dans ses veines et dans les nôtres. Nous sommes de même famille et nous nous rattachons à la même souche primitive. « Omnes ex uno [1]. » Il y a désormais une grande fierté à être homme.

Jésus-Christ devient vraiment mon frère en humanité, mon grand frère aîné. « Primogenitus [2]. »

1. *Épître aux Hébr.*, ch. XI, v. 12.
2. *Épître aux Rom.*, ch. VIII, v. 29 ; *Épître aux Coloss.*, ch. I, v. 15 et 18.

« Notre chair et sa chair ne sont pas d'une nature différente. Notre âme et son âme ne sont pas d'une nature différente. Il prit cette nature qu'il voulut sauver. » (Saint AUGUSTIN, *De Verbis ap., serm.* 8 [1].)

« En la 752e année de Rome ; la 42e du règne d'Auguste ; la 194e olympiade ; la 65e semaine de Daniel, naquit Jésus. » *(Martyrol. rom.)*

Cette fois, le problème du contact à établir entre Dieu et l'homme a enfin une solution parfaite dans la personne de « l'Homme-Dieu ».

Je ne vois plus Dieu *indirectement* dans son œuvre, comme je devinerais un artiste en regardant son chef-d'œuvre ; je n'ai plus seulement les rayons réfléchis de la Révélation.

Je possède Dieu *lui-même.*

Lui-même ! Je le serre cœur contre cœur. Je lui parle bouche à bouche. Il me répond et me tutoie.

Voilà donc réalisé ce que les hommes ambitionnaient, lorsqu'ils songeaient à Dieu : ne plus entrevoir, mais voir.

Cette aspiration était hardie. Car enfin « personne ne l'a jamais vu [2] » et « il habite une lumière inaccessible [3] ».

N'empêche que le miracle eut lieu : l'infini devint concret, palpable, tangible. Pareilles expressions vous semblent-elles audacieuses, au point d'être inadmissibles ? Elles se bornent à répéter ce que le prêtre dit aux trois Préfaces des messes de Noël : Maintenant nous connaissons Dieu d'une manière visible. « Deum visibiliter cognoscimus [4]. »

Même affirmation énergique dans la messe de l'Épiphanie : Celui qui est ton Fils unique et partage l'éternité de ta gloire

1. Dans *L'Espoir en Dieu*, A. DE MUSSET dit au Seigneur :

« Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon. »
— *Mais c'est fait !*

2. *Ire Épître de saint Jean*, ch. IV, v. 12.

3. « Roi des rois et Seigneur des seigneurs, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu. » (*Ire Épître à Tim.*, ch. VI, v. 16.)

4. « Tout ainsi que la glace d'un miroüer ne sçaurait arrester nostre veuë, si elle n'estoit ensuite d'estain ou de plomb par derrière, aussi la divinité ne pourrait estre bien contemplée par nous en ce bas monde, si elle ne se fust jointe à la sacrée humanité du Sauveur. » (Saint François DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, 2e partie, ch. I.)

est apparu dans la vérité de notre chair, d'une manière visible et corporelle.

« Unigenitus tuus, in tua tecum gloria coaeternus, in veritate carnis nostrae, visibiliter corporalis apparuit. »

Saint Jean, le disciple qui se distingue lui-même des autres par cette expression pleine de grâce et de simplicité : « Celui que Jésus aimait » s'écrie émerveillé : Nous l'avons vu, vu de nos deux yeux. Nous l'avons palpé, palpé de nos deux mains, le Verbe de vie [1].

« Le Verbe s'est fait chair et Il est venu habiter au milieu de nous [2]. » Le texte grec de saint Jean devrait se traduire : « Il a planté sa tente » au milieu de nous. Condescendance divine!

Albert Vandal raconte que, pendant ses campagnes, Napoléon Ier ne voulait choisir ni palais ni maison, dans la ville voisine. Par un calcul de popularité, il faisait dresser sa tente au milieu de toutes les autres, en plein camp et cette camaraderie impériale lui conciliait l'amour des soldats. Flattés et reconnaissants ils se disaient : « L'Empereur est tout proche. Quel monarque fut aussi familier? Là, près de notre tente, voici la sienne, rayée de bleu et de blanc, surmontée du panache de pourpre. »

Les chrétiens ne peuvent-ils pas dire la même chose, non d'un empereur, mais de Dieu?

Il est parmi nous, « Emmanuel »!

Il a planté sa tente au sein des nôtres. « Habitavit in nobis. »

Vit-on jamais pareille familiarité? « Je placerai ma tente parmi vous. Je me promènerai au milieu de vous. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. » (*Levit.*, ch. XXVI, v. 11 et 12.)

Vraiment aucun peuple n'a un souverain s'approchant de lui comme le fait notre Dieu avec une intimité si touchante. « Quelle est la grande nation qui ait des dieux près d'elle, comme nous avons... notre Dieu [3]? »

Des empereurs ont daigné descendre jusqu'à leurs sujets. Mais nul n'a été capable de descendre comme notre Dieu : si bas! et de si haut!

Si bas, qu'il s'est fait esclave [4] ou plutôt qu'il s'est anéanti [5].

1. Saint JEAN, *Ire Épître*, ch. I, v. 1.
2. Saint JEAN, *Évangile*, ch. I, v. 14.
3. *Deutér.*, ch. IV, v. 7.
4. *Épître aux Philip.*, ch. II, v. 7.
5. *Épître aux Philip.*, ch. II, v. 7.

De si haut, que (notre *Credo* le rappelle) il descendit du ciel, « Descendit de caelo ».

Et que tu as bien fait, ô miséricordieux, de descendre ainsi!

Moi si petit je ne pouvais pas monter jusqu'à toi si grand. J'étais incapable d'escalader ton ciel. Alors c'est toi qui as fait généreusement le premier pas, ou plutôt tout le trajet.

Oui, oui, tu as très bien fait de descendre. Tu étais distant, vois-tu et lointain au fond de ton grand firmament, au point que tu me faisais peur.

Maintenant tu ne me fais plus peur, mais écoute : Je t'aime et j'approche de toi avec confiance, parce que tu n'es plus seulement Dieu, mais Dieu incarné, parce que tu es Jésus-Christ, « plein de grâce et de vérité ». (Saint JEAN, ch. I, v. 14.)

« Celui qui est Créateur, aujourd'hui s'est fait Sauveur ; Dieu est devenu homme, afin que l'homme devînt Dieu.

» L'homme ayant péché était devenu coupable ; l'Homme-Dieu nous est né, afin de délivrer ce coupable.

» L'homme est tombé, mais Dieu est *descendu ;*

» L'homme est tombé misérablement, mais Dieu est descendu miséricordieusement ;

» L'homme est tombé par orgueil, mais Dieu est descendu par bonté. » (Saint AUGUSTIN, *Sermon* 13 *sur le temps de l'Épiphanie.*)

***

Tout ce que nous avons dit n'est que le commentaire de cette forte page du R. P. Henusse, S. J. :

« Jésus-Christ c'est Dieu. Mais un Dieu accessible, familier et vivant, dont il ne faut plus chercher un vague reflet dans le flamboiement des soleils couchants ou dans les « admirables » soulèvements de la mer » mais dont le reflet éclate dans les *yeux* vivants d'un homme, des yeux comme les nôtres, des yeux aux bords desquels nous voyons luire la divinité, comme au bord des nôtres on voit luire notre âme, des yeux qui pleurent.

» C'est Dieu, dont il ne faut plus chercher un écho de la voix, dans la foudre brisant les cèdres au flanc des monts, ou grondant sur la Méditerranée, « Vox Domini in Cades », mais dans une voix d'homme qui dit des mots humains, comme nous, dans des inflexions d'amour ou de tristesse.

» C'est Dieu, dont il ne faut plus chercher laborieusement la

loi dans l'auscultation profonde de la conscience humaine, mais qui donne cette loi en paroles claires et fortes, en paroles de lumière tombant de ses lèvres avec l'impérial accent de l'autorité.

» C'est Dieu, qu'il ne faut plus adorer dans l'éloignement mystérieux des espaces ultra-sidéraux, les yeux sur les étoiles, mais qu'on peut adorer, maintenant, les lèvres sur sa face, tout près, selon le vieux désir de l'humanité, avoir enfin son Dieu près d'elle, contre elle, en elle...

» Mais tu l'as, pauvre race humaine!... Le Verbe s'est fait ta chair et il a planté sa tente parmi nous, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous l'avons palpé de nos mains.

» C'est toujours saint Jean qui dit cela dans sa première Épître, ayant encore le frémissement dans sa chair, d'avoir touché la chair de Dieu, et sous sa paupière l'éblouissement de l'avoir vu dans la grâce de sa gloire et la splendeur de son humaine réalité. »

(Discours à la Société de Saint-Vincent de Paul, Bruxelles, 24 juillet 1910.)

L'ADORATION DES MAGES

L'évangéliste saint Matthieu a un but didactique : montrer que Jésus est le Messie.

Ce point de vue apologétique, qui d'ailleurs n'empêche point l'historicité la plus rigoureuse, apparaît clairement au chapitre II^e^, par l'insistance à répéter que Jésus a bien accompli les prophéties messianiques. (V. 5, 15, 17, 23.)

L'Ancien Testament annonçait Notre-Seigneur. La même pensée se retrouve chez saint Paul : « Ce n'est là que l'ombre des choses à venir, mais la réalité se trouve dans le Christ. » (*Épître aux Coloss.*, ch. II, v. 17 [1].) « Vous voyez que toute la série de l'ancienne Loi fut le type de la nouvelle. » (Saint AMBROISE, l. II, in c. 2. Saint LUC.)

Saint Matthieu veut encore nous faire voir et l'appel des Gentils représentés par les Mages et l'infidélité des Juifs. Il nous expose, dès ce chapitre II, ce qui justifiera la parole du Maître, rapportée au chapitre VIII (v. 10, 11, 12) : « En vérité, dans Israël même, je n'ai pas trouvé une si grande foi. Je vous le dis, beaucoup viendront de l'Orient, alors que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. »

Tandis qu'à Bethléem il n'y avait point de place dans l'hôtellerie pour Jésus, tandis que Jérusalem se troublait avec Hérode, que les Princes des prêtres et les Scribes disaient où naîtrait le Messie, mais n'allaient pas l'adorer, les Mages, eux, arrivent du fond de l'Orient.

Serrons de près le récit de saint Matthieu.

« *Jésus étant né à Bethléem de Judée.* » (V. 1.)

L'évangéliste précise le mot Bethléem « parce qu'il y avait un autre Bethléem dans la tribu de Zabulon [2] ».

« *Au temps du roi Hérode.* » (V. 1.)

1. Voir aussi *Épître aux Hébr.*, ch. X, v. 1, et ch. XII, v. 27 et 28.

2. R. P. DURAND, S. J., *Évangile selon saint Matthieu.* Beauchesne, Paris, 1924, p. 11.

L'Hérode de la Nativité n'est point celui de la Passion. Il est question ici d'Hérode le Grand, l'Iduméen, qui régnait depuis plus de trente ans.

C'était un prince cruel et débauché.

Cruel! c'est l'adjectif mis par l'Église en tête de l'hymne : « *Crudelis* Herodes. » Il avait tué sa femme, trois de ses fils. (JOSÈPHE, *Bell. Judaic.*, I, 338.) Une ambassade juive alla trouver Auguste, lui disant que la condition des morts était plus enviable que celle des vivants persécutés par le tyran. (JOSÈPHE, *Antiquit.*, XVII, II, 2.)

Hérode menait une vie de débauches. A une époque où les mœurs étaient peu édifiantes, surtout chez les princes, ses dérèglements faisaient scandale. Atteint d'une maladie répugnante et devenu comparable à une pourriture vivante, il mourut dévoré par les vers. (JOSÈPHE, *Antiquit.*, XVII, 5, 5 ; 8, 1.)

Les grands persécuteurs ont fini, en général, d'une manière si tragique et si impressionnante qu'il est permis d'y voir un châtiment divin. Lisez LACTANCE, *De mortibus persecutorum* et Mgr RUTTEN, *Les Persécuteurs (Les promesses divines de l'Église.* Dessain, Liége, 1888, 2e partie, pp. 315 à 485 : *Les Persécuteurs).*

« *Des Mages arrivèrent d'Orient.* » (V. 1.)[1].

Saint Matthieu emploie ce mot assez vague : *Orient.*

Les Mages probablement venaient de Perse.

Telle est la tradition de l'Église syrienne et des Pères grecs.

Les peintures des Catacombes représentent les Mages portant le costume perse : long bonnet, tunique ceinte aux reins, manteau rejeté en arrière, jambes nues ou couvertes de chausses étroitement serrées.

Les Mages étaient membres de la Caste sacerdotale.

Ils n'étaient *point rois.*

1° Saint Matthieu veut nous montrer les Gentils adorant le Messie.

Doublement remarquable eût été cette adoration, si elle avait été faite, non par des Gentils quelconques, mais par des rois!...

Saint Matthieu, qui n'aurait pas manqué de noter une circonstance rehaussant la valeur de l'événement, ne parle pas de royauté. Silence d'autant plus significatif que saint Matthieu signale, deux fois, pour le persécuteur, le caractère de roi.

1. Lire *Revue pratique d'Apologétique*, 1 janvier 1910. *Épiphanie, Mages.*

2° Les Pères de l'Église, eux aussi, auraient exploité le titre royal des Mages. Ils ne le font pas. Tout au plus, quelques-uns risquent un rapprochement entre le passage de saint Matthieu et celui des Psaumes : « Les rois de Tharsis et des îles... » (*Ps.* LXXII, v. 10.)

Saint Césaire d'Arles est le premier auteur qui donne aux Mages le titre de rois qui devint populaire. Mais cet auteur est du VI^e^ siècle ;

3° Les représentations primitives nous montrent les Mages ayant, non la tiare, insigne perse de la royauté, mais le bonnet et « celui-là que, maintenant encore, les Mages perses emploient dans les offices sacrés. D'où il faut nécessairement conclure qu'au premier siècle l'opinion de la dignité royale des Mages était absolument inconnue [1]. »

Fouard est du même avis. « Tout concourt à prouver que les Mages n'étaient pas rois. » (*La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Lecoffre, Paris, 1880, t. I, p. 88, note.) Sur cette royauté inventée après coup l' « Évangile et la tradition primitive se taisent ». (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, Collection *Verbum salutis.* Beauchesne, Paris, 1924, p. 12.)

La première mosaïque où l'on voit les Mages couronnés est du VIII^e^ siècle. (Ciampini, cité par Patrizzi.)

Combien y eut-il de Mages ?

L'Église syrienne parle de douze, l'Église latine de trois.

Saint Léon (440-461) est le premier à proposer formellement ce chiffre de trois. Sur les fresques des Catacombes, les Mages sont généralement au nombre de trois. Il y a cependant quelques exceptions. Les partisans du nombre trois ne s'en émeuvent pas et disent : « Ce n'est point là un argument historique, mais un simple caprice d'artiste aimant à multiplier les figurants pour animer la scène. »

D'autres auteurs sont plus hésitants. « Le nombre des Mages est assez incertain. L'opinion d'aujourd'hui est qu'ils furent trois, mais les monuments de l'antiquité laissent planer un doute sur ce chiffre. » (KNABENBAUER, S. J., *Commentaire de saint Matthieu*, p. 78.)

« On ne connaît avec certitude ni leurs noms, ni leur nombre. » (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, p. 12.)

1. *Cours d'Écriture sainte*, par CORNELY, KNABENBAUER, HUMMELAUER et d'autres prêtres de la Compagnie de Jésus. *Commentaire des quatre Évangiles*, par KNABENBAUER. Lethielleux, 1892, p. 75.

Noms des Mages.

Est-il besoin de dire que nous les ignorons? Les trois noms de Melchior, Gaspar et Baltazar apparaissent, pour la première fois, au IXe siècle. Le vénérable Bède a, dans ses *Collectanea*, un curieux passage.

« Le premier Mage s'appelait Melchior. C'était un vieillard aux cheveux blancs, à la longue barbe. Il offrit l'or au Seigneur comme à son roi.

» Le deuxième, nommé Gaspar, jeune, sans barbe, rouge de couleur, offrit à Jésus, dans l'encens, l'hommage dû à sa divinité.

» Le troisième, au visage noir, portant toute sa barbe, s'appelait Baltazar; la myrrhe qui était entre ses mains rappelait que le Fils de l'homme devait mourir. »

Le vénérable Bède n'a pas retrouvé une photographie de l'époque!... et l'on n'a évidemment qu'une mise en scène dans le texte cité.

« Le signe lumineux apparut aux Mages, très probablement dès la naissance du Christ. » (CORNELIUS A LAPIDE, S. J., *Commentaire de l'Écriture sainte*. Vivès, Paris, 1857. *Commentaire de saint Matthieu*, p. 77.) « L'opinion commune et vraie est que l'étoile apparut à la naissance du Christ. » (KNABENBAUER, S. J., *Commentaire de saint Matthieu*, p. 84.)

Quand les Mages arrivèrent-ils à Bethléem?

L'enfant Jésus adoré par les Mages fut presque toujours représenté, non tout petit, mais déjà « grandelet ». (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, p. 72.)

Hérode fit massacrer tous les enfants « depuis l'âge de deux ans et au-dessous, d'après la date qu'il connaissait exactement par les Mages ». (V. 16.)

Ces mots ont fait croire à plusieurs interprètes que Jésus n'avait pas beaucoup moins que cet âge de deux ans.

« *Où est le roi des Juifs?* » (V. 2.)

Comment les Mages arrivant à Jérusalem pouvaient-ils poser cette question?

Qui leur avait révélé que Jésus était roi des Juifs?

Certains répondent : les prêtres perses, fort érudits dans les sciences sacrées, connaissaient l'attente du Messie et la prophétie de leur ancêtre Balaam : « Un astre sort de Jacob. » (*Nombres*,

ch. XXIV, v. 17.) Les Juifs, nombreux chez les Perses, depuis la captivité, avaient parlé du Messie et Daniel qui, à la cour du roi de Babylone, montrait plus de sagesse que les Mages de Perse et de Chaldée (*Daniel*, ch. v, v. 11), avait prédit, par années et semaines, la venue du Messie.

Dieu, ajoutant la lumière intérieure au signe extérieur, avait pu révéler aux Mages qu'à Bethléem naîtrait le roi des Juifs.

« *Nous avons vu son étoile.* » (V. 2.)

Qu'était *cette étoile?*

Képler a parlé d'une conjonction planétaire *(De J. C. anno natalitio.)*

Quelques auteurs ont soutenu qu'il s'agissait d'une véritable étoile. (KNABENBAUER, S. J., les énumère. *Commentaire de saint Matthieu*, pp. 85-86.)

Mais leur avis se heurte à des objections évidentes.

Comment une étoile peut-elle indiquer un village et, dans le village, une demeure?

Comment peut-elle s'arrêter?

Comment, après avoir été de Perse en Judée, peut-elle obliquer sa course vers Bethléem, qui est au sud de Jérusalem?

Comment l'ordre des autres astres n'est-il pas troublé?

« Dira-t-on qu'un *rayon* tomba et s'arrêta sur la demeure de Jésus?

» Mais ce rayon n'a pu être que miraculeux et il paraît plus simple d'admettre que l'astre lui-même l'était. L'antiquité chrétienne n'a jamais eu d'autre sentiment. Elle voit dans l'étoile des Mages un météore embrasé par la main de Dieu et suivant, près de la terre, une voie tracée, non par les lois astronomiques, mais par la libre volonté de Celui dont elle est la messagère. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 492.)

Si le phénomène lumineux était proche de la terre, nous comprenons qu'il put indiquer la route, s'arrêter au-dessus d'une maison.

Pareille explication ne va-t-elle point contre l'interprétation ancienne et commune?

Non! Saint Jean Chrysostome, saint Thomas d'Aquin, Cajetan, Suarez, Sanchez adoptent cette opinion. Knabenbauer, S. J., et Durand, S. J., sont du même avis.

Le « brillant météore... avançait comme autrefois la colonne lumineuse devant les Hébreux, au désert ». (LESÊTRE, *Jésus-*

Christ dans son saint Évangile. Lethielleux, Paris, 1892, p. 54.)

Nous ne connaissons avec certitude, par l'Évangile, que deux choses relatives à l'étoile : elle brilla aux deux points de départ et d'arrivée, lorsqu'elle parut en Orient et lorsqu'elle s'arrêta là où était l'enfant divin.

Lumière créée, elle guidait les pèlerins d'Orient vers la Lumière créée.

Car Dieu est lumière.

« Lève-toi, Jérusalem, et resplendit. Car ta lumière paraît
Et la gloire de Jéhovah s'est levée sur toi...
Sur toi, Jéhovah, se lèvera
Et sa gloire resplendira sur toi.
Les nations marcheront vers ta lumière
Et les rois vers la clarté de ton soleil. » (Is., ch. IX, v. 1 à 4.)

Jésus est la « lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations et illustrer Israël ». (Saint LUC, ch. II, v. 32.)

Le Christ dira lui-même : « La lumière n'est plus que pour un temps au milieu de vous. Marchez, pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. » (Saint JEAN, ch. XII, v. 35 et 36.)

Le Verbe est « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière ». (Credo.)

« *Le roi Hérode... fut troublé.* » (V. 3.)

Lui roi, lui qui avait déjà un fils en âge de régner, il entendait l'inquiétante question : « Où est le roi des Juifs, qui vient de naître? » (V. 2.)

D'ailleurs « la piété naissant, l'impiété s'agite ». (Saint AUGUSTIN, 2e *Sermon sur les Innocents.*)

« *Et tout Jérusalem avec lui.* » (V. 3.)

Courtisanerie et aussi aveuglement. « Le fait que les Mages, eux, ont vu clair, est une grande preuve de l'aveuglement des Juifs. » (Saint AUGUSTIN, 2e *Sermon sur l'Épiphanie.*)

Des païens venus du fond de l'Orient préviennent la capitale du peuple élu que le Sauveur est né, « assez étonnés, sans doute, de trouver inconnu dans sa propre patrie celui qu'ils viennent adorer de si loin ». (LESÊTRE, *Jésus-Christ dans son saint Évangile,* p. 54.)

Comment ne pas se rappeler les paroles de saint Jean? : « Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point

reçue... Il vint chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. » (Saint JEAN, ch. I, v. 5 et 11.)

« *Il assembla tous les Princes des prêtres et les Scribes.* » (V. 4.)

Hérode ne convoqua point les soixante et onze membres du Sanhédrin, mais seulement les prêtres et les Scribes, qui avaient seuls autorité pour interpréter les saintes Lettres où se trouvaient les prophéties relatives à la naissance du Christ.

« *Ils lui dirent : A Bethléem de Judée.* » (V. 5.)

« Et ayant indiqué où était la source de grâce, eux sont morts dans la sécheresse de leur infidélité. » (Saint AUGUSTIN, *Sermon* 199, 1er *sur l'Épiphanie.*)

Ils ressemblaient, dit le même saint, à ces pierres milliaires qui, le long des routes, indiquent le chemin aux voyageurs, sans avancer elles-mêmes.

« *Selon ce qui a été écrit par le Prophète...* » (V. 5.)

Voici le texte exact du Prophète Michée (ch. v, v. 1 et 2) : « Et toi, Bethléem Ephrata, tu es trop petite pour former des chiriades (groupes de 1,000 citoyens) de Juda ; cependant de toi sortira le dominateur en Israël. »

Saint Matthieu n'a donc pas reproduit les mots textuellement ; mais, comme dit saint Augustin, si nous voyons l'*intention*, le sens reste le même.

Le Messie était donc annoncé, attendu. Nous l'avons déjà dit.

« *Hérode, ayant fait venir les Mages, apprit d'eux la date précise à laquelle l'étoile était apparue.* » (V. 7.)

Hérode voulait connaître toutes les circonstances.

De plus, déjà il préméditait, semble-t-il, le massacre des Innocents.

« *Ils partirent.* » (V. 9.)

Les Mages s'en allèrent « poursuivis, peut-être, par les moqueries des courtisans ». (LESÊTRE, *Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 54.)

L'étoile « *venant au-dessus du lieu où était l'enfant, s'arrêta* ». (V. 9.)

Ainsi l'endroit était indiqué.

Et puis, le signe miraculeux prévenait le scandale, pour ces Mages qui, accourus d'Orient, auraient pu se dire : « Eh ! quoi, ce pauvre enfant est le Roi chanté par les Prophètes ? »

« *Ils entrèrent.* » (V. 11.)

Où ? Jésus était-il encore dans l'étable ? Oui, répondent saint

Augustin, saint Justin, saint Jean Chrysostome, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, Suarez. Saint Jérôme écrit : « Ici, il fut entouré de langes ;

Ici, il fut trouvé par les pasteurs ;

Ici, il fut adoré par les Mages. » *(Épître 14 à Marcell.)*

Malgré des autorités si hautes, beaucoup de commentateurs soutiennent que Jésus n'était plus dans l'étable.

Les habitants de Bethléem connaissaient les lois de l'hospitalité orientale. Ils n'avaient pas reçu la sainte Famille dans l'hôtellerie, non par dureté de cœur, mais « parce qu'ils n'avaient plus de place ». (Saint Luc, ch. II, v. 7.) Auraient-ils laissé Jésus, Marie, Joseph, dans une étable, plusieurs mois ?

C'est d'autant moins probable que les bergers, ayant trouvé l'enfant divin, « publièrent la révélation qui leur avait été faite au sujet de cet enfant. Et tous ceux qui les entendaient furent dans l'admiration de ce que disaient les bergers ». (Saint Luc, ch. II, v. 18.)

Saint Matthieu dit que les Mages entrèrent dans la « maison ». (V. II.)

Enfin, parmi tous les monuments antérieurs au XI^e^ siècle, deux seulement nous représentent les Mages dans l'étable.

« *Ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère.* » (V. II.)

Et saint Joseph ?

Puisque l'Évangile note avec qui était Jésus « avec Marie » et ne prononce pas le nom de saint Joseph, nous pouvons croire que ce dernier n'était point là. Toujours l'effacement, pour lui. A un moment si glorieux, saint Joseph semble avoir été absent. Peut-être, était-ce voulu par Dieu, pour que les Mages ne crussent point que saint Joseph était le père de l'enfant. (Jansénius, de Louvain, *Tetratenchus*, sur le ch. II de saint Matthieu.)

« *Ils l'adorèrent.* » (V. II.)

S'agit-il d'une adoration strictement telle ? On peut croire que oui. Le mot grec correspondant signifie seulement mettre le genou en terre. Mais il faut se rappeler tout le contexte et l'interprétation des Pères de l'Église. Les Mages étaient déjà prévenus par le miracle d'un signe lumineux et par la révélation faite à leur intelligence.

Ils offrirent de l'encens comme à leur Dieu. (Bréviaire de l'Épiphanie, Hymne : *O Sola.*)

« Voyez ce qu'ils offrirent et reconnaissez ce qu'ils crurent. » (Saint Fulgence, *Sermon sur l'Épiphanie.*)

Les Grecs appellent l'Épiphanie « Théophanie », c'est-à-dire révélation de Dieu.

« *Puis ouvrant leurs trésors...* » (V. 11.)

L'or d'Ophir, roi des métaux, était un hommage à la royauté.

L'encens d'Arabie, destiné à fumer sur l'autel, proclamait la divinité.

La myrrhe d'Éthiopie (gomme résineuse servant à embaumer les morts) s'adressait à l'humanité.

Les Pères de l'Église proposent aussi d'autres interprétations symboliques. Par exemple, saint Grégoire le Grand nous dit : L'or figure la sagesse ; l'encens symbolise la prière et la myrrhe rappelle la mortification.

L'Épiphanie ou adoration des Mages est, dans l'Église, une des fêtes les plus solennelles.

Sa signification est l'appel des Gentils. Cette vocation constituait, aux débuts de l'Église, une question très grave, à laquelle se rattacheront plus tard la vision de Pierre [1], l'apostolat de Paul [2], le Concile de Jérusalem réglant les conditions auxquelles seront reçus les Gentils [3].

L'Épiphanie est, pour ainsi dire, la fête des Gentils.

« Seigneur qui aujourd'hui avez révélé votre Fils unique aux Gentils guidés par l'étoile... » (Oraison de l'Épiphanie.) Pendant toute l'Octave, la conclusion des hymnes est :

« Gloire à vous, Jésus, qui êtes apparu aux Gentils. »

« Les pasteurs furent les prémices des Juifs ;

» Les Mages furent les prémices des Gentils.

» Les premiers furent amenés de près.

» Les seconds furent amenés de loin. » (Saint FULGENCE, 5e *Sermon sur l'Épiphanie.*)

« Les Mages étaient les prémices des Gentils. » (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, p. 12.)

***

N'envions pas ces heureux « marcheurs à l'étoile ».

Nous avons, nous, tant d'étoiles ! les Prophètes, la doctrine des Apôtres, les miracles, les épreuves et les bonheurs de notre vie.

1. *Actes des Apôtres*, ch. X et ch. XI, v. 1 à 19.

2. R. P. PRAT, S. J., *La Théologie de saint Paul*. Beauchesne, Paris, 1923, 6e édit., 2e vol., p. 593 : *l'Apôtre des Gentils*.

3. *Actes des Apôtres*, ch. XV, v. 1 à 35.

Autant d'étoiles et qui n'ont pas d'éclipse et de défaillance.

L'Écriture sainte, l'enseignement de l'Église, ne sont pas seulement des étoiles, mais des soleils.

Les Mages ont trouvé Jésus et sont restés près de lui quelque temps.

Nous, grâce à l'Eucharistie, nous le trouvons quand nous voulons, nous demeurons près de lui aussi longtemps que nous le désirons.

Ils ont offert des présents. Nous pouvons offrir un cadeau d'un plus grand prix : notre cœur. « Dieu te cherche, toi-même, plutôt que ton offrande. » (Saint AUGUSTIN, *Sermon* 16, *De verbis Domini*, t. XVI.) Donner son cœur, c'est donner plus que tout l'or du monde, plus que toute la myrrhe et tout l'encens de l'univers. Dieu n'a pas besoin de richesse. « A moi est l'argent ; à moi est l'or, dit Jéhovah. » (AGGÉE, ch. II, v. 8.) Il peut en avoir autant qu'il veut, il peut même en créer.

Si notre offrande est agréable à Dieu, c'est parce qu'elle symbolise le don moral de notre amour. « De même que les Mages ont présenté au Seigneur les cadeaux mystiques de leurs présents, ainsi, nous puisons dans nos cœurs ce qui est digne de Dieu. » (Saint LÉON, 2e *Sermon sur l'Épiphanie*.)

LA FUITE EN ÉGYPTE

Les Mages avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, avaient regagné leur pays en prenant une autre direction, « probablement celle de la mer Morte, pour s'enfuir directement dans le désert ». (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*. Collection *Verbum Salutis*. Beauchesne, Paris, 1924, p. 14.)

« *Après leur départ...* » (Saint MATTH., ch. II, v. 13.)

L'ordre de fuir en Égypte fut probablement donné à saint Joseph tout de suite après le départ des Mages, comme le suggèrent clairement les paroles de l'évangéliste et comme l'exigeaient évidemment les circonstances.

Si donc la fuite a été immédiate, il faut admettre que la Purification avait eu lieu précédemment. C'est d'ailleurs l'avis que l' « on admet assez communément ». (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, p. 14.)

« *Un ange du Seigneur apparut à Joseph, pendant son sommeil.* » (V. 13.)

Saint Joseph eut, quatre fois, l'honneur d'un avertissement angélique ou surnaturel.

« Comme il était dans cette pensée, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. » (Saint MATTHIEU, ch. I, v. 20.)

« Un ange du Seigneur apparut à Joseph, pendant son sommeil et lui dit : « Lève-toi... fuis en Égypte. » (Ch. II, v. 13.)

« Hérode étant mort, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph. » (V. 19.)

« Ayant été averti en songe, il se retira dans la Galilée. » (V. 22.)

« *Fuis!* » (V. 13.)

Jésus était déjà « un signe en butte à la contradiction ». (Saint LUC, ch. II, v. 24.)

« *En Égypte.* » (V. 13.)

Les exégètes ne manquent pas d'explications.

1° Certains croient, d'ailleurs sans motif suffisant, voir la réalisation de cette prophétie : « En ce jour-là, Jéhovah aura un autel au milieu de la terre d'Égypte...

» Quand ils crieront vers Jéhovah, à cause des oppresseurs, il leur enverra un sauveur... Jéhovah se fera connaître en Égypte et les Égyptiens connaîtront Jéhovah en ce jour-là. » (Is., ch. XIX, v. 19-20-21) ;

2° « Le Sauveur fut porté en Égypte, afin que cette nation, qui n'avait pas encore abjuré les superstitions, accueillît déjà la Vérité. » (Saint LÉON, 2e *Sermon sur l'Épiphanie.*)

L'Égypte, terre classique de l'idolâtrie, adorait le crocodile, le bœuf, le tigre, le chat sacrés. Comme le dira plus tard Bossuet, tout était dieu excepté Dieu ;

3° Jésus prit en pitié ce pays où régnait « une famine plus cruelle que toutes les famines ». (Saint LÉON, *Sermon* 33 ; *l'Épiphanie*) et il voulut, pain vivant, y séjourner ;

4° Bethléem n'avait point donné hospitalité au Messie ; Jérusalem s'était troublée à la nouvelle de sa naissance. Le voyage en Égypte « s'interprète, non sans raison, comme le passage de l'évangile et du royaume chez les Gentils ». (KNABENBAUER, S. J., *Commentaire de saint Matthieu*, p. 98.) Le vénérable Bède, saint Thomas d'Aquin, etc., pensent de même ;

5° En Égypte s'était immolé l'agneau pascal et le sang de l'agneau avait été mis sur les portes, en signe de protection. (*Exode*, ch. XII) ;

6° L'Égypte était une province romaine, administrée par un préfet, placé sous l'autorité directe de l'empereur.

Circonstance providentielle : beaucoup de Juifs se trouvaient en Égypte. On en comptait, d'après Josèphe, un million, c'est-à-dire à peu près le huitième de la population totale. Ils avaient, à Léontopolis, un temple remplaçant, pour eux, celui de Jérusalem. La sainte Famille arrivant en Égypte trouvait donc l'aide et la sympathie de nombreux compatriotes ;

7° Il ne faut pas trop subtiliser sur les raisons mystiques pour lesquelles l'Égypte fut désignée comme refuge de la sainte Famille. On peut croire que, si un autre pays avait été choisi, les exégètes auraient également trouvé beaucoup de motifs ingénieux. Même remarque, quant aux sens allégoriques imaginés parfois pour les *nombres* de l'Écriture.

Sans vouloir exclure les considérations rapportées plus haut, nous pouvons, peut-être, dire très simplement que, pour une fuite précipitée, le pays le plus proche s'imposait assez naturellement. Cornelius a Lapide, S. J., fait cette remarque de bon sens. L'Égypte était la terre voisine. « Deux ou trois jours de marche suffisaient à la sainte Famille pour franchir les frontières de la Judée. » (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, p. 16 [1].)

***

L'obéissance de saint Joseph fut admirable.

Rappelons-nous les circonstances.

« *Un ange apparut.* » (V. 13.) Dieu n'a point parlé directement. Presque toujours il agit par Providence déléguée.

« *Lève-toi.* » (V. 13.) Parole impérative. Brusque départ.

« *Prends l'enfant et sa mère.* » (V. 13.) La fuite se complique de cette double présence : un nouveau-né, sa mère.

« *Fuis.* » (V. 13.) « Saint Joseph ne fut pas scandalisé. Il ne dit point : Quel mystère! Tantôt vous m'assuriez que Jésus sauverait tout son peuple et il ne peut se sauver lui-même? Contradictions!... » (Saint JEAN CHRYSOSTOME.)

« *En Égypte.* » (V. 13.) Pourquoi pas chez les Mages? On était séparé de l'Égypte par le désert. Quelle était la route? L'hiver était là.

« *Jusqu'à ce que je t'avertisse.* » (V. 13.) Indétermination pénible!

***

« *Joseph se leva et, la nuit même, prenant l'enfant avec sa mère, il se retira en Égypte.* » (V. 14.)

Simplicité de l'Évangile! A lire ces mots, on croirait qu'il s'agit de la chose la plus naturelle.

L'Évangile porte en lui les preuves de sa sincérité. Il narre tout d'une manière tranquille et objective.

Au contraire, les Apocryphes se trahissent par leur mise en scène. Ainsi, l'Évangile arabe de l'enfance (ch. XI-XXV), l'Évangile apocryphe de saint Matthieu (ch. XVIII et XXIV) représentent

1. KNABENBAUER, S. J., croit que ce voyage dura huit ou dix jours. (*Commentaire de saint Matthieu*, p. 97.) — LESÊTRE pense que la route représentait environ 90 lieues. (*Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 56.)

« les dragons du désert prosternés devant Jésus ; les lions et les tigres accourant pour l'adorer ; sous ses pas, les sables fleurissant, comme les champs de roses de Jéricho et les palmiers se penchant pour offrir leurs fruits aux fugitifs ». (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 92.)

Plusieurs Apocryphes racontent qu'à l'entrée de Jésus en Égypte, les statues des faux dieux se brisèrent et tombèrent à ses pieds : ces auteurs interprètent trop matériellement (comme l'a fait saint Jérôme lui-même) le texte prophétique : « Voici que Jéhovah... entre en Égypte. Les idoles de l'Égypte tremblent en sa présence. » (Is., ch. XIX, v. 1.)

Les peintres nous représentent la sainte Famille sur une barque traînée par la guirlande fleurie que tiennent les anges. Ou encore, ils nous montrent la Vierge dormant avec Jésus entre les pattes du Sphinx d'Égypte. Tout près, saint Joseph a planté un poteau, pour attacher l'âne ; puis, au pied du monstre, il s'est couché roulé dans un manteau. La nuit d'Orient est criblée d'étoiles.

Tout cela est très poétique, mais très peu évangélique. Saint Matthieu ne donne sur le voyage lui-même que la sobre expression : « Il se retira en Égypte. » (V. 14.) Sans plus. La piété du chrétien aime à méditer ce mystère.

Tout l'*Évangile de l'enfance* doit se considérer avec une âme fort simple. Il faut se faire enfant, pour comprendre l'Enfant. Laissons les théories prétentieuses, les raisonnements trop ingénieux et dans une *contemplation* affective, voyons ce spectacle : La sainte Famille doit fuir et cependant quelle paix! En dépit d'Hérode, comme le sommeil est paisible!

Saint Joseph a près de lui son double trésor. Quel devait être l'orgueil du batelier antique auquel il était dit : « Tu portes César et sa fortune! » Avec plus de simplicité, saint Joseph portait Dieu et sa fortune, que le Seigneur daignait lui confier.

La Vierge « theotochos », qui enfanta Dieu, est maternellement attentive.

Jésus est si petit qu'il ne parle pas encore, ou qu'il vagit ; il ne marche pas seul! Il ne fuit même pas, mais on l'aide à fuir. Sans doute il a voulu librement se réduire à cet état et cependant le mystère du Dieu-homme, du Dieu-enfant est tel qu'il fut la pierre d'achoppement pour les Docètes, les Ariens, les Monophysites, etc.

Saint Joseph fut en Égypte « *et il y resta* ». (V. 15.)

Saint Anselme, avec d'autres auteurs, désigne Héliopolis « près de laquelle la tradition fixe communément le séjour de la sainte Famille ». (LESÊTRE, *Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 56.) On y montre encore « le sycomore de la Vierge », rejeton de l'arbre qui aurait ombragé la sainte Famille.

Mais, en réalité, le lieu du séjour en Égypte reste incertain.

Et d'ailleurs, sur toute l'enfance de Jésus, nous avons si peu de renseignements! Il y a une chose plus précieuse que la précision des documents historiques, c'est l'enseignement d'humilité se dégageant d'une vie obscure.

Notre-Seigneur vécut en Égypte.

Rien n'est triste comme l'exil et sa nostalgie. Une chanson célèbre dit : « Pauvre exilé sur la terre étrangère!... »

Jésus fut un pauvre exilé sur la terre étrangère.

Ou plutôt, Jésus est encore exilé aujourd'hui : exilé de plusieurs écoles, de plusieurs hôpitaux, de plusieurs gouvernements, de plusieurs âmes. Personne n'est mis à la porte, plus que Lui. Jésus est l'exilé par excellence.

Pourquoi voulut-il, dès l'Égypte, connaître l'exil?

Il entendait montrer l'exemple du courage, lui qui dirait bientôt à ses Apôtres : « Lorsqu'on vous poursuivra dans une ville, fuyez dans une autre. » (Saint MATTHIEU, ch. x, v. 23.)

Il savait que l'Église devrait se réfugier dans les Catacombes ; qu'on chasserait tant de saints de leurs pays, comme saint Athanase, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille, lequel « souffrit la rigueur de l'exil ». (Bréviaire, 18 mars.) « Le Christ a fui, afin d'adoucir l'amertume de nos fuites pendant les persécutions. » (Saint CHRYSOLOGUE.)

Il prévoyait que des religieux et des religieuses, pour lui, seraient expulsés de leur patrie ; que des milliers de missionnaires, volontairement, s'exileraient et pourraient répéter le mot de saint Grégoire de Nazianze : « Aucun pays et tout pays est ma patrie. » Le même saint Grégoire rapporte qu'on demandait à saint Basile : « D'où es-tu, citoyen? » et qu'il répondit : « Citoyen du monde, je suis cosmopolite. »

Outre l'exil proprement dit, il y a, comme dit l'*Imitation*, « l'exil du cœur », pour celui qui est séparé des siens, qui languit dans un village perdu, qui se trouve isolé dans un milieu antipathique ou malveillant.

Chacun, somme toute, a son *Égypte*, son épreuve d'abandon physique ou moral.

La vie elle-même n'est qu'une suite de séparations et le ciel sera enfin la patrie « après cet *exil* » (prière finale de la messe).

***

Combien de temps la sainte Famille est-elle restée en Égypte? « On ne peut rien affirmer. » (CORNELIUS A LAPIDE, S. J., *Commentaire de saint Matthieu*, p. 84.)

« C'est incertain. » (KNABENBAUER, S. J., *Commentaire de saint Matthieu*, p. 98.) On connaît le moment du départ (mort d'Hérode), mais pas celui de l'arrivée.

Les auteurs avancent les chiffres les plus divers, qui vont de quelques mois à huit ans.

Cependant la plupart ne parlent que d'une petite année (KNABENBAUER, S. J., *Commentaire de saint Matthieu*, p. 99) ou admettent « un temps relativement court ». (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 93, note.)

Ce séjour de Dieu en Égypte y a fait éclore les vertus des ermites. « Lisez les Vies des Pères; il deviendra évident pour vous que le Christ n'a pas été en Égypte sans utilité pour elle. » (Saint PASCHASE.) « Le ciel n'a pas autant de constellations que l'Égypte a de moines et de vierges. » (Saint JEAN CHRYSOSTOME.)

« *Il y resta jusqu'à la mort d'Hérode.* » (V. 15.)

Cette date est la seule de tout l'Évangile qu'on puisse fixer avec certitude. » (LESÊTRE, *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 59.)

« Hérode mourut au printemps de l'an 750 de Rome, sept jours avant la fête de Pâque. Et, d'autre part, comme on ne peut guère reculer la date de la nativité de Jésus-Christ au delà de l'an 747, il s'ensuit que tous les événements racontés par saint Matthieu et saint Luc, dans leurs deux premiers chapitres, y compris le séjour en Égypte, ont dû se passer en l'espace de trois ou quatre ans, savoir de l'an 7 à l'an 4 avant notre ère, si l'on suppose que la sainte Famille reçut l'ordre de revenir en Palestine immédiatement après la mort du tyran. » (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, p. 16.)

« *Afin que s'accomplît ce qu'avait dit le Seigneur par le Prophète : J'ai rappelé mon Fils d'Égypte.* » (V. 15.)

A proprement parler, ce *fils* était le peuple élu.

Mais pour saint Matthieu, l'Ancien Testament symbolise Jésus-Christ et puis « l'habitude qu'avait le peuple juif de regarder sa vie et son histoire comme une ébauche des traits du Messie rendait le rapprochement frappant pour les premiers lecteurs de l'Évangile. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 99.)

Donc l'affirmation que Dieu rappelle son *fils* d'Égypte « se rapporte au peuple d'Israël, qui est mené hors d'Égypte, mais elle s'applique parfaitement au Christ ». (Saint JÉRÔME, *Commentaire du prophète Osée*, XI.)

« *Joseph apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée... n'osa y aller.* » (V. 21-22.)

Archélaüs était fils d'Hérode, non seulement par la naissance, mais par la cruauté. Les Juifs s'étant révoltés, les impôts étaient écrasants (déjà!...). Archélaüs fit massacrer trois mille hommes.

« *Averti en songe, il se retira en Galilée.* » (V. 22.)

Saint Joseph avait probablement compté revenir à Bethléem de Judée, lieu de la Nativité.

« *Il vint habiter une ville nommée Nazareth.* » (V. 23.)

Ville gracieuse, coupée d'oliviers et de myrtes, de clématites et de vignes.

Des poètes l'ont comparée à un nid de verdure, posé dans une coupe de granit.

« *Afin que s'accomplît ce qu'avaient dit les prophètes : Il sera appelé le Nazaréen.* » (V. 23.)

Nazareth était jolie, mais sans gloire. L'Ancien Testament n'en parle pas une seule fois. Mais alors comment peuvent se réaliser les prophéties, puisque les Prophètes se sont tu? Il y a rapprochement non de mots, mais d'idées. En effet, Nazareth veut dire la fleur, ainsi que le rappelle saint Jérôme : « Nous irons à Nazareth et nous verrons comme le signifie ce mot, la fleur de Galilée. » (Lettre 46.)

Or, Jésus est souvent comparé à une fleur, laquelle couronnera la tige de Jessé. (JÉRÉM., ch. XXIII, v. 5 ; Is., ch. LIII, v. 2 et 11.)

LE MASSACRE DES INNOCENTS

Les Mages, avertis en songe, étaient retournés chez eux sans prévenir Hérode.

« *Alors Hérode, voyant que les Mages s'étaient joué de lui, entra dans une grande colère et envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, d'après la date qu'il connaissait exactement par les Mages.* » (Saint MATTH., ch. II, v. 16.)

Dans une touchante prosopopée, saint Matthieu nous représente Rachel, qui, d'après la tradition, était ensevelie près de Bethléem, à Rama, se levant du sépulcre, pour mêler ses cris à ceux des mères inconsolables.

Combien y eut-il d'enfants massacrés?

« Le nombre des saints Innocents a été exagéré. Bethléem était un simple village; il ne pouvait donc guère se trouver qu'un petit nombre d'enfants mâles atteints par l'arrêt d'Hérode. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 96, note.)

« Ils furent environ de vingt à trente, dans un petit village dont les habitants n'étaient guère plus d'un millier. » (LESÊTRE, *Jésus-Christ dans son saint Évangile*. Lethielleux, Paris, 1892, p. 58.)

Les enfants qui périrent furent « de vingt à trente ». (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*. Collection : *Verbum salutis*. Beauchesne, Paris, 1924, p. 16.)

Si on n'a tué que quinze ou vingt petits, on comprend que « ce massacre fit peu de bruit en Judée. Qu'était-ce dans ces temps, qu'un petit nombre d'enfants immolés? » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 96.)

Au reste l' « Évangile ne dit pas que l'exécution se soit faite partout le même jour » (R. P. DURAND, S. J., *L'Évangile selon saint Matthieu*, p. 16), ni qu'elle ait eu lieu avec la farouche mise en scène que représente, par exemple, le tableau de Rubens, conservé à Munich.

Les enfants massacrés étaient de famille obscure.

Enfin l'antiquité avait peu de respect pour la vie de l'enfant.

Le grave Quintilien déclare : « Tuer un homme est souvent un crime, mais tuer ses propres enfants est souvent une très belle action [1]. »

***

Les saints Innocents doivent être considérés comme martyrs et comme les prémices des martyrs.

On objectera, sans doute, que le martyre ne suppose pas seulement le fait matériel de souffrir, mais des actes moraux de patience, d'acceptation inspirée par la foi.

Réponse : « Les actes moraux ne sont requis que chez le martyr qui en est capable. Cela est prouvé par l'enseignement des Pères, sur les Innocents. Parce que les enfants sont incapables d'actes moraux, le martyre leur confère, par le fait même, la couronne. » (R. P. LAHOUSSE, S. J., Beyaert, Bruges, 1900. Traité des Sacrements. *Du Baptême*, p. 364.)

Les Pères de l'Église sont formels.

« L'enfance obtint les palmes du martyre. » (Saint JEAN CHRYSOSTOME, *Sermon* 4.)

« L'Église nous les propose comme ayant reçu l'honneur du martyre... L'ennemi, s'il les avait comblés de prévenances, leur eut été moins utile qu'en les tuant. » (Saint AUGUSTIN, 10e *Sermon sur les Saints*.)

« Ceux qu'un roi impie retranche du monde, le Christ les met au ciel et il leur donne déjà la dignité du martyre. » (Saint LÉON.)

« Ils ont la couronne du martyre. » (Saint BERNARD.)

« Ils furent lavés dans un sang mêlé de lait. » (Saint CYPRIEN.)

L'Église célèbre leur fête le 28 décembre et formule alors cette prière : « O Dieu, dont les Innocents *martyrs* confessèrent la gloire, non en parlant, mais en mourant... »

1. Voir *Cours d'Apologétique chrétienne*, 19e édit., par le R. P. DEVIVIER, S. J. Casterman, Tournai, 1907, pp. 563 et 524 : la famille avant Jésus-Christ.

« A Rome, quand un enfant venait de naître, on l'étendait aux pieds de son père. Si celui-ci le prenait dans ses bras, il lui était permis de vivre ; de là, l'expression *suscipere liberos*. Si, au contraire, il le laissait par terre, l'enfant était étranglé ou jeté avec les immondices au grand cloaque, ou exposé au vélabre et là, le plus souvent, il périssait de faim. » (P. 564.)

Un cantique, gracieux entre tous, commence par ces mots : « Salvete flores martyrum. » Salut, fleurs des martyrs !

***

Le vrai massacre des Innocents n'a pas eu lieu sous Hérode, mais il se passe aujourd'hui.

Il ne s'agit plus de quinze ou de vingt enfants immolés, mais de millions de vies infantiles sacrifiées et ce sont les parents qui maintenant organisent le massacre.

On n'a point le droit, sous prétexte de sauver la vie maternelle, de tuer directement un innocent. La fin ne justifie pas les moyens et l'on ne peut faire le mal pour arriver au bien.

L'Église, en rappelant ces principes, défend les faibles, une fois de plus.

Le prêtre est l'homme des âmes, mais il protège la vie, même naturelle, et sauve les corps eux-mêmes, lorsqu'il commente le cinquième commandement de Dieu : « Tu ne tueras point. »

Celui qui immole un petit innocent s'imprime aux mains une tache indélébile ; pareil à Lady Macbeth et comme elle, ne parvenant point à effacer des doigts l'obsédante marque rouge, il devra répéter : « Je n'aurais jamais cru qu'il y avait dans un cadavre une telle quantité de sang. »

NAZARETH, ÉCOLE DE SAINTETÉ

Plusieurs écoles sont demeurées célèbres : celle d'Alexandrie ; le Lycée d'Athènes, où Aristote instruisait ses disciples en se promenant avec eux, ce qui leur valut le nom de Péripatéticiens ; à mille pas d'Athènes, le jardin d'Academus (d'où vient le mot Académie) fameux par l'enseignement de Platon ; les chaires d'Universités où parlaient des professeurs illustres...

Considérons, pour le moment, une autre école, bien modeste, celle de Nazareth.

Cette école de village est, pour nous, l'incomparable école de sainteté : nous y voyons trois professeurs, que jamais on ne dépassera : Jésus, Marie, Joseph, nous donner cinq grandes leçons de vie surnaturelle.

1re Leçon. L'humilité.

A Nazareth, Jésus mène la « vie cachée ».

On serait même tenté de lui dire : « Seigneur, vous avez dit qu'il n'est pas bon de mettre la lumière sous le boisseau, mais qu'elle doit briller pour tous. Vous, la lumière du monde, n'oubliez-vous pas cette recommandation ? »

On lui crierait volontiers avec les disciples : « Manifestez-vous au monde ! » (Saint Jean, ch. VII, v. 4.) Mais il nous répondrait : « Vous ne savez pas quel esprit vous guide. » (Saint Luc, ch. IX, v. 55.)

Jésus voulait nous apprendre l'effacement.

Nous aimons tant à être en vue ! Paraître ! Avoir son nom dans les revues, sur les affiches !...

Notre vanité invente des excuses, d'ingénieux prétextes : talents à faire valoir, influence à exercer pour le bien des âmes et pour la gloire de Dieu.

O Jésus ! vous aviez autrement que nous la richesse des talents, l'amour de Dieu et des âmes. Personne ne fut plus zélé que vous.

Néanmoins, « vous êtes vraiment un Dieu caché » (Is., ch. XLV,

v. 15) : caché pendant neuf mois dans le sein virginal, caché si longtemps à Nazareth!

« Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon? » (Saint JEAN, ch. I, v. 46.)

Les Juifs s'attendaient à un Messie glorieux et qui ne viendrait pas de Nazareth, le village le plus méprisé de la Galilée méprisée. On dira plus tard au Christ : « Es-tu Galiléen? Examine avec soin les Écritures et tu verras qu'il ne sort point de prophète de la Galilée. » (Saint JEAN, ch. VII, v. 52.)

Le R. P. DURAND, S. J., écrit dans l'*Évangile selon saint Matthieu* (Beauchesne, 1924, p. 19) : « C'est un fait que les origines nazaréennes de Jésus furent d'abord un obstacle à sa mission. Nous savons aussi que, du temps de saint Paul, les Juifs voulaient humilier les chrétiens, en leur donnant le nom de Nazaréens (*Actes*, ch. XXIV, v. 5) et les Musulmans font encore de même. Julien l'Apostat entendait bien flétrir Jésus et ses disciples en les appelant Galiléens. »

Eh bien! Jésus « sera appelé Nazaréen ». (Saint MATTHIEU, ch. II, v. 23.) Vingt et un textes, au moins, des Évangiles et des *Actes* en témoignent [1].

Alors que les nobles sont fiers de leurs titres de noblesse et les empruntent souvent au lieu d'origine, Notre-Seigneur ne se nommera point Jésus de Bethléem, mais Jésus de Nazareth. L'appellation écrite sur la croix sera encore : Jésus de Nazareth.

Le Christ est né dans un village. Vous avez déjà entendu dire : « J'aime la ville intéressante, vivante, plus intellectuelle à cause des conférences et de la société, mais, au village, l'existence est monotone et grise, *petit genre.* »

Jésus-Christ a connu, pendant la plus longue partie de sa vie, ce *petit genre.*

Dieu au village...

Au village, encore y a-t-il les humbles et les notables.

Jésus est né chez les humbles.

Les humbles de la sainte Famille étaient trois.

Notre-Seigneur a choisi la troisième place.

1. Saint MATTH., ch. II, v. 23 ; ch. XXI, v. 11 ; ch. XXVI, v. 71. — Saint MARC, ch. I, v. 24 ; ch. X, v. 47 ; ch. XIV, v. 67 ; ch. XVI, v. 6. — Saint LUC, ch. IV, v. 34 ; ch. XVIII, v. 37 ; ch. XXIV, v. 19. — Saint JEAN, ch. I, v. 45 ; ch. XVIII, v. 5 et 7 ; ch. XIX, v. 19. — *Actes*, ch. II, v. 22 ; ch. III, v. 6 ; ch. IV, v. 10 ; ch. VI, v. 14 ; ch. X, v. 38 ; ch. XXII, v. 8 ; ch. XXIV, v. 5 ; ch. XXVI, v. 9.

Résumons : Il a vécu au village, au village chez les obscurs et parmi ces obscurs, il fut le dernier.

« Il leur était soumis. » (Saint Luc, ch. II, v. 51.)

Généralement, on est, en partie, inférieur, mais, en partie, supérieur. Car, si on obéit à certains, on commande à d'autres.

Jésus ne commandait à personne et ne faisait qu'obéir. Jusqu'à trente ans!... Plus d'un jeune homme s'écrie : « Me voilà majeur. Je fais ce qui me plaît. »

Jésus n'était pas seulement majeur ; il avait trente ans. Et, en ces pays précoces, l'âge de trente ans équivaut à un âge plus avancé que chez nous. Le Sauveur reste soumis.

Dans ce qu'il fait, rien de reluisant. Aucun relief ; la grisaille. Ses occupations ne sont pas seulement modestes, mais, dirait-on, inutiles, indignes de lui. Le premier enfant venu de Nazareth n'aurait-il pu le remplacer ? Était-il besoin d'être Dieu, pour balayer une maison, ranger les choses d'un ménage et d'un atelier ? Dieu faisait des riens!...

Des riens ? Est-ce bien sûr ?...

N'est-il pas grand de nous apprendre à devenir petit ?

Dieu humble, Dieu aimant l'obscurité, inculquez-moi l'estime des postes modestes.

« Votre vie est cachée avec le Christ [1]. » (*Épître aux Coloss.*, ch. III, v. 3.)

Aimez, dit l'*Imitation*, à être inconnu et estimé de nulle valeur.

Nous cherchons, à notre époque, les événements sensationnels, dignes d'être filmés.

Comme Nazareth était simple!

Jésus, Marie, Joseph y vécurent cachés, tellement cachés qu'il est presque impossible d'écrire ces trois vies.

De Jésus, pendant ces trente années, que pouvez-vous dire ? Et de Marie ? Nous connaissons les faits et gestes de plusieurs reines, de plusieurs saintes. Mais, de Marie nous ne savons, par l'Évangile, que peu de traits. Comment raconter sa *vie ?* à moins de recourir à un procédé de suppléance (faisant des suppositions pieuses, ou même vraisemblables, mais enfin des suppositions) ou de substitution (exposant, non ce que fit la mère, mais plutôt ce que fit, surtout pendant les trois dernières années, son fils Jésus). Quant à Joseph, quelle discrétion dans l'Évangile! Son panégyrique tient en un mot : *Justus*.

1. Nous citons ce texte dans un sens accommodatice.

2e Leçon. Le silence.

C'était le beau siècle de l'éloquence.

Les rostres, les tribunes aux harangues retentissaient de discours.

Jésus, en qui étaient tous les trésors de la sagesse et de la science, Jésus qui avait tant de choses à dire, gardait le silence.

Le Verbe se taisait.

On a conservé les œuvres oratoires de Cicéron, de Démosthène, les mots historiques des grands hommes.

Quant à Jésus-Christ, point d'œuvres oratoires, ni de mots historiques, gardés par l'Évangile, pour ce long séjour à Nazareth.

Une seule réflexion (pour trente ans) est rappelée : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père? » (Saint Luc, ch. II, v. 49.)

Certains auteurs font des traités prolixes sur le silence. Ils sont bavards en nous recommandant de nous taire. Jésus, lui, nous a appris le silence par le silence.

De la Vierge, nous avons quelques mots. Mais si peu!

De saint Joseph, strictement rien.

Les fondateurs d'Ordres religieux ont bien compris l'enseignement donné tacitement par les trois silenciaires de Nazareth. La loi du silence admet certains tempéraments, si l'Ordre est hospitalier, enseignant, actif. Mais, quelle qu'en soit la forme adaptée aux circonstances, elle existe dans tous les couvents du monde.

Il ne s'agit point de se taire pour se taire. Le silence n'est pas sa propre fin, mais un moyen de recueillement, de vie profonde, de réaction énergique contre l'éparpillement de l'esprit et l'extériorisation.

Il est la « patrie des forts [1] ». Il faut que le monde se taise, pour que Dieu parle.

Dans notre vie courante, que d'heures précieuses perdues en conversations stériles, en paroles oiseuses dont il faudra rendre compte!

1. R. P. de Ravignan, S. J.

Rodriguez, S. J., *Pratique de la perfection chrétienne*, t. II, 2e traité : *De la modestie et du silence. — Imitation de Jésus-Christ*, l. I, ch. x : « Qu'il faut éviter les entretiens inutiles » et ch. xx : « De l'amour de la solitude et du silence. » — Cardinal Mercier, *A mes Séminaristes*, 2e conférence : *Recueillement et silence.* — R. P. Henusse, S. J., *Les vertus du silence.* (Dewit, Bruxelles, 52 pages.)

Quelquefois nous *devons* nous taire : à l'église, pendant nos prières, lorsque nous sommes tentés de critiquer, de médire, de calomnier...

Parfois le silence, sans être obligatoire, est fort beau, par exemple, lorsqu'on ne répond pas, alors qu'on pourrait le faire, à des propos désobligeants...

« Que vaut la parole aux lèvres, si elle n'y monte chargée des précieux silences du cœur? Infortunées, les âmes trouées, qu'ont désertées, goutte à goutte, les eaux profondes. Hélas! il faut parler. Mais surtout il faut se taire.

» Au-dessus des hommes d'État ou des orateurs, des financiers ou des romanciers, qui font du bruit, trônent les grands silencieux.

» O Jésus incarné! ta parole, aux matins de Galilée, n'était que la fleur lourde de rosée et de parfums de ta prière.

» O Marie! l'Évangile a mesuré tes mots, préférant ton silence! » (*Études*, 20 avril 1926. *Élévation sur le silence*, par M. Louis THÉOLIER.)

3e LEÇON. LE TRAVAIL.

Il existe maintes formes de labeur :

Le labeur intellectuel du penseur, du philosophe, du poète; le labeur manuel. Mais, ici même, il y a encore des différences.

Certains travaux, comme la ciselure, restent fins, délicats; d'autres sont très communs et abîment les mains.

Jésus a choisi ce dernier genre d'occupations. « N'est-ce pas le charpentier? » (Saint MARC, ch. VI, v. 3.) Saint Justin (114-168) atteste que, de son temps, on avait encore des instruments aratoires, faits par les mains de Jésus, le jeune charron de Nazareth.

De même que Notre-Seigneur voulut relever le pauvre, il voulut relever aussi l'ouvrier, pour qui l'antiquité professait un grand dédain [1].

1. « Quant au travail, on peut dire, en général, qu'il était, chez les païens, un objet de mépris : l'agriculture et toutes les branches de l'industrie étaient considérées comme choses essentiellement serviles et déshonorantes. Depuis longtemps, Aristote avait proclamé que le travail est indigne de l'homme libre. Platon, Hérodote, Xénophon, Cicéron, Sénèque pensaient et parlaient de même. Les ouvriers n'étaient pas même regardés par les Grecs comme dignes du nom de citoyens. » R. P. DEVIVIER, *Cours d'Apologétique chrétienne*, 19e édit., pp. 562-563. — Voir aussi P. ALLARD, *Les esclaves chrétiens*, pp. 49 et 379.

Or, il est deux manières de s'intéresser à l'ouvrier.

La première est de lancer de belles phrases sur sa condition miséreuse et de tonner contre les infâmes capitalistes. De pareilles tirades, nous en avons assez! plus qu'assez! cette première méthode étant banale et facile.

Mais il est un autre procédé, bien plus rare : se faire pauvre soi-même. En connaissez-vous plusieurs qui, ayant gagné le gros lot, y renonceraient pour demeurer parmi les prolétaires, et qui, étant millionnaires, abandonneraient leurs millions pour se mettre au rang de ceux qui peinent?

Dieu était beaucoup plus que millionnaire et, volontairement, il a choisi la rude vie de travailleur. Il a eu le courage d'adopter la seconde méthode.

Dieu du peuple! Dieu ouvrier!

Il savait bien que la majorité des hommes serait composée d'ouvriers.

Il a voulu gagner le droit de leur dire :

« Moi le grand travailleur, moi non plus je ne fus pas estimé [1]. »

La vie à l'atelier te paraît dure, humiliante pour ta dignité d'homme. Ouvrier, mon frère, entre, par la pensée, dans un autre atelier, tu y verras un ouvrier : Jésus-Christ.

Lorsque tel beau parleur vient déclamer, avec une fausse émotion dans la voix, sur la question sociale, tu devrais lui crier de montrer ses mains. Tu ne les vois pas : elles sont gantées.

Qu'il commence par enlever ses gants. Alors tu apercevras ses mains, oui, mais tu ne les reconnaîtras point. Elles ont des bagues. Elles sont trop blanches ses mains, trop fines ses mains et trop aristocratiques.

Mais, fais donc, ouvrier, la même expérience avec moi le Christ. « Montre tes mains! »

Et moi je n'aurai à enlever ni gants, ni bijoux, mais simplement je te répondrai : « Tiens! regarde-les! Elles sont blessées par le travail. Je vais les mettre dans les tiennes et, à cette pression, tu

1. « Il n'y a, dans tout l'univers, qu'un ouvrier, un ouvrier véritablement digne de ce nom ; un ouvrier qui a fait tous les ouvriers.

» Et cet ouvrier, c'est Dieu.

» Et je dis qu'on ne rend pas justice à cet ouvrier, à l'Ouvrier. » (Raymond BRUCKER, discours prononcé à Paris, dans l'église Saint-Laurent, après la Révolution de 1848.)

sentiras que, comme les tiennes, elles sont durcies, calleuses. Elles ont manié le rabot, la scie, la varlope. J'ai eu les membres inondés de sueur, à Nazareth [1] avant de les avoir inondés de sang, au Calvaire. »

Et il travailla ainsi, longtemps, longtemps.

Autrefois, l'empereur de Chine, pour inspirer à ses sujets l'amour de l'agriculture, traçait, au début de l'année, un sillon d'honneur.

Les rois ou les ministres viennent poser la première pierre de certains monuments.

Jésus-Christ a fait plus que tracer, une fois, un sillon d'honneur, que de poser un peu de mortier avec une truelle d'argent.

Il n'a point donné, quelques instants, une belle démonstration de travail ; il a peiné jusqu'à la trentième année dans la divine monotonie de Nazareth.

Trente-trois ans ne lui suffiront pas, semble-t-il, pour les voyages à travers le monde...

Eh bien ! voulez-vous voir le Christ à trente ans ? Pénétrez dans le petit atelier d'un petit village ; vous le trouverez rabotant et sciant des planches, fabriquant des meubles.

Qu'on nous permette ici une réflexion. Comment ne pas être impressionné par la véracité des Évangiles ? S'ils proposaient une vie légendaire du Christ, ils n'auraient pas choisi pour cadre une chaumière, et n'auraient point placé le Seigneur dans une menuiserie. Ils auraient exalté et non pas diminué leur héros.

Tâchons de *voir* Jésus à Nazareth.

Saint Joseph lui apprend à travailler le bois.

Je n'ai aucune intention de calomnier le bon saint Joseph ; mais je soupçonne que ses méthodes nous paraîtraient arriérées, désuètes.

Malgré tout, Jésus demande : « Comment fait-on cela ?... » Il questionne, lui qui aurait pu enseigner à saint Joseph des procédés merveilleux. Il se fait apprenti, lui qui est l'idéal des plus grands artistes, lui qui pouvait *créer*. Seigneur, vous saviez confectionner bien autre chose que des jougs et des charrues. « Vous avez fabriqué la lune et le soleil. » (*Ps.*, LXXIV, v. 16.)

L'ouvrage fini, Jésus sortait pour aller le porter à domicile et, en route, certainement il laissait la droite à son père adoptif.

1. « Irriget sudor mea membra, dixit,
» Antequam sparso madeant cruore. » (Fête de la sainte Famille. Bréviaire ; hymne des Laudes.)

Dans le village de Nazareth, comme partout, devaient se trouver des clients difficiles, qui murmuraient : « Ce n'est pas bien fait! Si vous n'exécutez pas mieux nos ordres, vous n'aurez plus notre clientèle. » Ou bien, sournoisement ils marchandaient. Ils étaient *juifs*...

Puis Jésus revenait, toujours à la gauche de saint Joseph et ils prenaient le très simple repas qu'avait préparé la Vierge.

Elle aussi travaillait. « Mais, quand nous nous imaginons la Vierge au travail, nous la voyons dans l'illusion, avec je ne sais quelle élégante et riche simplicité, cousant des linges, tournant le rouet et filant au fuseau. Ce travail doux, propre, a un cachet de distinction.

» Ne rougissons pas de l'Évangile. Marie n'était pas la gracieuse fileuse.

» Elle était la femme du charpentier. Vous les voyez, ces femmes-là, dans vos visites aux pauvres. Ne rougissez pas ; Dieu n'a pas rougi. Il voulut que Marie fût cela : la travailleuse du peuple. » (R. P. Van Tricht, S. J.)

La Vierge devait régler les choses courantes et prosaïques d'un ménage ; quand elle sortait, c'était pour puiser l'eau à la fontaine voisine, pour faire les achats, pour aller trouver les clients de saint Joseph.

Ce dernier était menuisier. Vous rencontrez dans la rue, vous faites entrer chez vous le menuisier portant ses outils dans le sac suspendu à l'épaule. Saint Joseph aussi était travailleur en bois et tous les travailleurs de cette corporation, pour être parfaits, n'ont qu'à lever les yeux sur un tel patron.

Sainte loi du travail, si méconnue aujourd'hui, mais si doucement enseignée par Jésus, Marie, Joseph!

A leur exemple, saint Paul travaillait manuellement. « Je n'ai désiré ni l'argent, ni l'or, ni le vêtement de personne. Vous savez vous-mêmes que *ces mains* ont pourvu à mes besoins. » (*Actes*, ch. xx, v. 33 et 34.) Il montrait donc *ces mains* qui fabriquaient des tentes [1].

Les moines ont défriché les champs, les ermites ont tissé des nattes.

Dans les noviciats, aujourd'hui même, on donne aux religieux

1. Voir *Actes des Apôtres*, ch. xviii, v. 2 et 3.
Quel était le travail de saint Paul? Lire le R. P. Prat, S. J., *La Théologie de saint Paul*, 6e édit., p. 414.

des « œuvres manuelles », pour inculquer l'esprit d'humilité, et rappeler qu'il est bon d'imiter Jésus.

Et quant aux ouvriers, il leur suffira toujours, pour aimer leur condition, de contempler Nazareth.

4e Leçon. L'estime du devoir d'état.

Beaucoup d'hommes ont une idée bien curieuse de la sainteté.

Pour eux, la perfection est une cime, tellement haute, qu'elle est à peu près inaccessible. « Excusez! je n'ai pas le pied alpin... »

Les pratiques d'ascèse leur paraissent un sport difficile, où l'on regarde avec admiration les concurrents, mais sans rêver le prix réservé à une souplesse et à un entraînement particuliers.

L'erreur fondamentale d'une pareille conception est de se représenter la perfection comme une chose extraordinaire.

Ou bien encore, ne songeant qu'à de très grandes occasions, on dit : « S'il le fallait, je serais martyr. Supposez que survienne une persécution sanglante, une insurrection bolcheviste ou l'horreur du *grand soir;* je me laisserais fusiller, guillotiner, pour la cause religieuse. »

Fort bien! Mais tout cela n'arrivera, peut-être, jamais.

En tout cas, si cela arrive, ce ne sera qu'une fois.

Vous parlez d'être fusillé, guillotiné. Vous ne serez pas fusillé, guillotiné souvent...

Or, la vertu doit être pratiquée toujours.

Elle doit compénétrer, imbiber notre vie.

Il ne faut pas être un héros intermittent, mais un brave constant.

Quelle illusion, de tant songer à ces événements tragiques, pouvant ne pas se présenter et d'oublier la réalité concrète de nos journées!

Eh! non, ne rêvez pas de courir en Chine et d'y être supplicié pour la foi.

Vous rentrez chez vous, vous trouvez une personne au caractère acariâtre, vous apprenez une mauvaise nouvelle, et voici, faux martyr de Chine, que vous ne supportez pas même cet ennui domestique.

Que le disciple de Jésus « porte *sa* croix »! (Saint Matth., ch. xvi, v. 24, et saint Marc, ch. viii, v. 34.) Non une croix imaginaire, non celle des autres, mais *sa* croix réelle.

Les actions éclatantes entretiendraient la vanité spirituelle et

d'ailleurs coûteraient moins que l'obscur devoir de chaque jour. La sainteté est ordinairement faite de petites choses additionnées.

Voulez-vous avoir la conception juste de la vie parfaite?

Regardez les trois professeurs : Jésus, Marie, Joseph.

Ont-ils cherché le lustre des actions sensationnelles?

Cela vous paraît-il si remarquable d'équarrir des planches, de ramasser des copeaux? Jésus faisait cela...

Cela vous paraît-il si remarquable de préparer les repas, de mettre en ordre les objets d'un ménage? Marie faisait cela...

Cela vous paraît-il si remarquable d'exercer le métier de menuisier? Saint Joseph faisait cela...

Ils n'ont pas voulu se retirer dans un désert, sur une montagne sauvage, pour y pratiquer plus librement l'oraison, l'austérité. Ils priaient, en travaillant aux choses très humbles qu'ils devaient faire.

Voilà donc la vraie sainteté : remplir son devoir d'état.

Mais en esprit de foi [1].

Car Dieu ne regarde pas seulement *ce que* nous faisons ; il voit surtout *comment* nous agissons.

La sainteté ne tient pas nécessairement à l'emploi.

Un simple fidèle peut avoir autant de mérites qu'un religieux, l'habit ne faisant pas le moine.

Un vicaire peut avoir autant de mérite qu'un évêque, la crosse et la mitre ne constituant point, par elles seules, la perfection.

Le Seigneur ne considère point si la charge est brillante, mais si la manière de la remplir est généreuse.

Comme il est consolant de penser que nous pouvons tous nous sanctifier dans notre fonction, quelle qu'en soit l'humilité!

Si Dieu exigeait que, pour atteindre la sainteté, nous soyons docteurs en théologie, que nous fassions des pénitences effrayantes, que nous écrivions des livres savants, que nous partions en Missions, nous pourrions lui répondre : « Seigneur, je n'ai pas le talent, la santé, l'argent. » Mais, pour que nous devenions *parfaits*, il nous demande simplement d'accomplir, pour lui, notre devoir d'état et il nous offre le triple modèle encourageant de Nazareth.

1. Rodriguez, S. J., *Pratique de la perfection chrétienne :* t. I, 2e traité : « De la perfection chrétienne des actions ordinaires, de la droiture et de la pureté d'intention que nous devons avoir dans nos actions. » — T. I, 6e traité : « De la présence de Dieu. »

5e Leçon. La prière, la vie intérieure.

Comme saint Joseph et Marie devaient bien prier!

Et Notre-Seigneur! A la prière, il consacra la plus longue partie de son séjour parmi nous.

Trois ans de ministère actif.

Trente ans d'oraison. Les dix onzièmes de sa vie!

Le noviciat peut paraître long aux apôtres.

Nazareth fut le noviciat volontaire de Jésus.

Le Maître nous a enseigné la fécondité des lentes préparations, la nécessité de l'union avec Dieu, avant l'action [1].

Le calice qui se remplit, c'est l'oraison.

Le calice qui s'épanche, c'est l'apostolat.

Parler de Dieu, c'est le zèle.

Parler à Dieu, c'est le recueillement.

Dans le recueillement, on puise cet amour de Dieu et des âmes qui est de l'apostolat en disponibilité, comme l'apostolat effectif ne sera plus que de l'oraison communiquée. La meilleure préparation à un excellent sermon est une excellente méditation.

« La méditation prépare le labeur du jour. Être seul à seul avec Dieu, nous aide à être ensuite au milieu des hommes et à leur distribuer un peu de notre provision matinale. Le don de soi est plus facile, lorsque l'âme a refait sa provision intérieure. » (Mme Élis. Leseur.)

Au contraire, vouloir convertir et ne compter, pour ce résultat, que sur les moyens d'ordre humain, c'est le pélagianisme d'autrefois ou l'américanisme d'aujourd'hui.

Avec du naturel, on ne fera jamais du surnaturel.

Entre ces deux ordres, il y a disproportion, non qualitative ou quantitative, mais entitative, essentielle.

Saint Ignace avait bien compris ce principe. Voulant fonder un Ordre apostolique, il rappelle à ses enfants la nécessité de la vie intérieure.

« Que tous ceux qui sont entrés dans la Compagnie s'adonnent aux choses spirituelles et à l'étude des vertus solides et parfaites et qu'ils se persuadent qu'elles sont de bien plus grande importance que la doctrine ou les autres dons naturels et humains,

1. Rodriguez, S. J., *Pratique de la perfection* : t. I, 5e traité : « De l'oraison. »

car les premières sont intérieures et c'est d'elles que les autres, qui sont extérieures, doivent tirer leur efficacité. » (*Sommaire des Constitutions*, n° 16.)

Que d'exemples prouvent cette thèse!

L'*Imitation* est écrite sans aucune prétention littéraire. Cependant chaque verset pénètre dans l'âme et semble toujours d'un à-propos merveilleux. C'est que l'auteur est manifestement un saint moine, un homme de Dieu.

Les sermons du R. P. de Ravignan convertissaient, parce que, selon le mot d'un auditeur, ils « sentaient la cellule » et le recueillement. Un protestant qui était venu par curiosité et qui l'avait vu faire le signe de la croix, disait : « Cela suffit! Il a déjà prêché ; le prêtre qui se signe avec un pareil esprit de foi est un convaincu. Son maintien vaut un sermon. »

Un saint prêche toujours bien. Peut-être les phrases ne seront-elles pas ciselées, l'harmonie des finales ne sera-t-elle pas heureusement ménagée.

Mais il y a plus important que cela dans la prédication : l'onction divine! Celui qui l'a, convertit par quelques mots très simples, ou même par le seul fait de se montrer, sans même devoir proférer une seule parole.

Deux prêtres disent une chose identique. Le premier touche ; le deuxième pas, ou moins.

Pourquoi? Le premier est plus surnaturel.

Nous sanctifions les autres dans la mesure où nous sommes saints.

La ferveur féconde l'apostolat et le manque de ferveur le stérilise.

Nous devons rester fort unis au bon Dieu et implorer continuellement sa grâce pour nos œuvres. Car c'est elle, la grâce, qui fait tout.

Un homme d'esprit expliquait ce principe par une comparaison originale : Imaginez, disait-il, les plus belles installations électriques. Tout est là : accumulateurs, ampoules, fils, commutateurs, mais... le courant ne passe pas.

De même, un homme d'œuvres peut avoir beaucoup de talents et la préparation soignée de longues études. Bel appareil inerte! S'il n'y a point contact avec Dieu, l'influx animateur ne circule pas. Prier c'est charger ses accumulateurs.

L'apôtre le plus actif doit être homme d'oraison.

L'homme vaut par la vie profonde *du dedans* [1].

Plaignons celui qui n'a point cette réserve intérieure, donnant à la vie extérieure sa valeur sanctifiante.

L'action ne doit être qu'un débordement de la conviction surnaturelle.

Et puis, rappelons-nous que l'apostolat ne s'improvise pas.

Un jour, en Angleterre, à un congrès célèbre, l'orateur annoncé fit défaut.

Une demi-heure avant la séance, on pria Mgr England, évêque de Charleston, de prendre la parole.

Il le fit brillamment et comme, ensuite, on le félicitait d'un si facile jaillissement de pensées, il demanda :

« Combien de temps, croyez-vous, ai-je mis à me préparer?

— Monseigneur, nous en sommes témoins : trente minutes.

— Erreur! Trente ans. Oui, voilà trente ans que je remue ces idées qui n'ont qu'une apparente soudaineté.

» Ce que vous croyez une improvisation, consiste à prendre quelques pièces d'or dans une vieille fortune. »

Il était le sage « qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes ». (Saint MATTH., ch. XIII, v. 52.)

L'homme convaincu par plusieurs années d'intense recueillement, profite de sa richesse patiemment accumulée.

La moisson germe facilement sur un terrain longtemps préparé.

Mais, autant les couches profondes garantissent une solide récolte, autant les floraisons hâtives n'ayant pas de sous-sol périssent vite. « D'autres grains tombèrent... où ils n'avaient pas beaucoup de terre et ils levèrent aussitôt, parce que la terre était peu profonde, mais... la plante n'ayant pas de racines sécha. » (Saint MATTH., ch. XIII, v. 5 et 6.)

1. Il s'en rendait compte, le jeune soldat de France, qui, pendant la guerre, écrivait :

« Heureusement que nous avons les factions à monter!

» Vous ne sauriez croire combien la faction est utile à un militaire catholique.

» D'abord, c'est le seul moment où il est seul avec lui-même. Tout repose : il peut réfléchir, penser, prier.

» Rien ne rapproche davantage de Dieu, que de se sentir isolé... sous un ciel criblé d'étoiles. Là, on peut s'examiner, élever son âme vers Dieu. Voyez-vous, sans les factions de nuit, je vivrais presque comme un païen. » (Lettre d'un membre de l'Association catholique de la jeunesse française, 20 juin 1917, Bulletin n° 17.)

Pour que nos âmes germent, il faut que l'Esprit d'en-haut « les féconde, en les pénétrant jusqu'au fond, de sa rosée céleste ». (Oraison au Saint-Esprit.)

Malheur à ceux qui « dans leur sécheresse, n'ont rien de la rosée de la grâce [1] ».

« Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit...

» C'est moi qui vous ai choisis pour que vous portiez du fruit. » (Saint JEAN, ch. XV, v. 5 et 16.)

Les hommes d'œuvres, emportés par les occupations, sont exposés au péril de se prodiguer pour les autres et de s'oublier eux-mêmes.

Ils objectent : « Je n'ai plus le temps de prier. »

C'est aussi ridicule que de dire : « J'ai tant de travail, que je n'ai plus le loisir de manger. »

Imprudents ! Plus vous devez fournir de besogne, plus vous devez vous nourrir.

Quand on veut enrichir les autres, il faut se ménager un capital.

Quand on doit réchauffer, il faut d'abord faire provision de calories. La glace réchauffe-t-elle ?

« Personne ne donne ce qu'il n'a point. »

La déperdition de chaleur est fatale, lorsqu'on n'entretient pas le foyer. Le foyer intérieur de l'apostolat est la prière.

Si on puise perpétuellement dans une vasque, si on emprunte constamment à une banque, la vasque se tarira, la banque s'appauvrira (c'est une pure affaire de temps), à moins qu'on ne renouvelle la provision d'eau ou d'argent.

Ainsi, vous devez perpétuellement reconstituer votre trésor spirituel, ne pas entamer votre capital, mais donner de vos intérêts.

Il faut remplir votre âme, jusqu'aux bords, de la grâce. Sans cela, vous ressemblerez à un canal transmetteur, communiquant l'eau dont il ne garde rien lui-même.

Le temps de la prière, loin d'être pris sur l'apostolat, en garantit le succès près de Dieu. Méditez ces mots : *L'apostolat de la prière.*

« Ceux qui prient, disait Donoso Cortès, font plus pour le monde que ceux qui combattent. »

1. « Ab omni gratiae rore siccantur. » (Saint GRÉGOIRE, *Ex libro moralium*, l. IV, c. 3.)

A l'église Sainte-Geneviève de Paris, une peinture expressive représente sainte Geneviève priant, la nuit, sur une haute terrasse et veillant sur la cité endormie. Ce qui protège la grande ville, ce n'est pas une robuste armée, mais la frêle femme en oraison.

« Les mains levées enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. » Bossuet, parlant ainsi, songeait à Moïse qui, sur la montagne, les mains tendues vers le ciel, assurait le triomphe de ceux qui luttaient dans la plaine.

La guerrière française, sainte Jeanne d'Arc, savait bien de quoi dépend le triomphe. « Les hommes d'armes batailleront, mais Dieu seul donnera la victoire. »

M. François Veuillot, dans l'*Univers* de 1912, rapporte le trait du célèbre O' Connell, relancé, pendant une retraite, par des amis qui l'appelaient à la tribune, mais répondant : « C'est en priant que je travaille aujourd'hui pour le salut de la patrie. Je fais plus pour elle à mon prie-Dieu, qu'à la tribune. » Et c'était le grand agitateur de l'Irlande!

Jetons-nous, s'il le faut, dans la bagarre, mais sans oublier Dieu. Imitons ces anges veillant sur les hommes sans perdre de vue la face du Père qui est dans les cieux.

Ainsi nous resterons calmes. Il est suspect l'apostolat fait d'agitation et de nervosité.

Humblement Mgr Dupanloup l'avouait, dans cette note personnelle et de retraite : « J'ai une activité terrible, qui ruine ma santé, trouble ma piété et ne sert pas à ma science. C'est à régler. Dieu m'a fait la grâce de reconnaître que ce qui s'oppose surtout en moi à l'établissement d'une vie intérieure paisible et fructueuse, c'est l'activité naturelle et l'entraînement des occupations. J'ai reconnu, en outre, que ce défaut de vie intérieure est la source de toutes mes fautes, de mes troubles, de mes sécheresses, de ma mauvaise santé. » Il faut, comme le buisson ardent, brûler sans se consumer.

Un ministre accablé de soucis demandait à un évêque le moyen pratique de suffire à tout. L'évêque lui répondit : « A toutes vos occupations, ajoutez une demi-heure de méditation le matin et vous verrez que le reste de la journée sera mieux ordonné, plus paisible. »

Le bruit ne fait pas de bien et le bien ne fait pas de bruit.

Ce n'est pas l'abondance des paroles qui convertit. Les mots

sont des vibrations sonores ; elles vont frapper le tympan de l'oreille, mais ne vont pas nécessairement ébranler les âmes. Il faut qu'ils soient détrempés d'onction, bénis par Dieu, pour amollir les cœurs.

Les Prophètes parlent. Vous seul, ô mon Dieu, vous touchez.

« Ils peuvent prononcer des paroles, mais non les rendre efficaces.

» Leur langage est sublime ; mais, si vous vous taisez, il n'échauffe point le cœur.

» Ils exposent la lettre ; mais vous en découvrez le sens.

» Ils montrent la voie ; mais vous donnez des forces pour marcher.

» Ils n'agissent qu'au dehors ; mais vous éclairez et instruisez les cœurs.

» Ils arrosent extérieurement ; mais vous donnez la fécondité.

» Leurs paroles frappent l'oreille ; mais vous ouvrez l'intelligence. » (*Imitation*, l. III, ch. II.)

Il faut veiller à ne pas travailler sans Dieu, sans quoi on se dépense beaucoup, mais stérilement. « Faites le bien avec grande prudence, de peur que ce qui paraît au dehors ne soit, à l'intérieur, creux et vide de récompense. Que l'action soit faite devant tous, mais de telle sorte qu'il y ait une intention secrète. » (Saint GRÉGOIRE, *Homélie* 11 *et* 12 *sur l'Évangile.*)

***

Le livre qui, peut-être, inculque, le mieux de tous, le devoir de la prière dans l'action est *L'âme de tout apostolat* [1], par Dom Chautard [2].

Nous empruntons, en partie, à ce livre, les réflexions ou exemples qui suivent.

Celui qui prie traite avec la cause première. Il agit directement

1. Titre exact! De même que, sans l'âme, il ne reste qu'un cadavre, de même, sans principe surnaturel, on n'a, pour ainsi dire, qu'un cadavre de ministère apostolique ; l'œuvre, au point de vue religieux, est réellement morte, puisqu'elle n'a plus le principe qui devrait la vivifier.

2. Le cardinal Mercier écrivait à l'auteur : « J'ai été frappé de la similitude de vos enseignements avec le thème d'une retraite que j'ai prêchée, en 1910, au clergé de mon diocèse. » (Lire, à ce point de vue, trois œuvres du cardinal Mercier : *Retraite pastorale ; La vie intérieure, Appel aux âmes sacerdotales ; A mes Séminaristes.*)

sur elle. De la sorte, il a en mains les causes secondes, celles-ci ne recevant leur efficacité que du principe supérieur.

Les solitaires de la Thébaïde semblaient, dit saint Augustin, abandonner le monde plus qu'il ne fallait. Mais, ajoute-t-il, on ne fait pas réflexion que leurs prières, rendues plus pures par ce grand éloignement, n'en étaient que plus précieuses pour le monde.

Ces principes servent à nous faire comprendre l'influence des Ordres contemplatifs [1].

Nul ne sait, ici-bas, le pourquoi expliquant les lointaines conversions, chez les païens, l'endurance héroïque de ces chrétiens persécutés, la joie céleste de ces missionnaires martyrisés. Tout cela est, peut-être, invisiblement relié à la prière d'une humble cloîtrée. Le doigt sur le clavier des pardons et des grâces divines, elle fait de grandes choses, sans même le savoir et son âme solitaire préside au salut des âmes, aux conquêtes de l'Évangile. Le pape Pie XI, dans son Encyclique sur les Missions (28 février 1926) nomme sainte Thérèse de Lisieux patronne de l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre (Œuvre du clergé indigène). Choisir une contemplative pour patronne des actifs, quel enseignement! Pareille mesure est tout un sermon!

« Je veux des Trappistes dans ce Vicariat apostolique, disait Mgr Favier, évêque de Pékin. Je désire même qu'ils s'abstiennent de tout ministère extérieur, afin que rien ne les distraie de la prière, de la pénitence. Car je sais quel secours apportera aux missionnaires l'existence d'un monastère fervent de contemplatifs, au milieu de nos pauvres Chinois... Nous avons enfin réussi à pénétrer dans une région jusqu'ici inabordable. J'attribue ce fait à nos chers Trappistes. »

De saints religieux peuvent, sans quitter leur pays, convertir, par la prière.

Rien ne marquerait mieux l'inintelligence des choses divines, que de penser : « La vie intérieure est égoïste et stérile. »

Égoïste et stérile, la vie de Marie et Joseph?

On ne connaît d'eux aucune œuvre extérieure et cependant l'irradiation de leurs vertus a suffi pour constituer Marie la reine des *Apôtres* et saint Joseph le patron de l'*Église militante*.

1. A la Chambre prussienne, pendant le Kulturkampf, on demandait à Mallinckrodt : « Espérez-vous encore? » Il répondit : « Oui, j'espère dans les millions qui prient. »

Jésus-Christ, surtout, reste le grand modèle de la longue prière.

***

Tous les traits cités plus haut ont-ils fait digression?

Nous ne le pensons pas. Ils sont tout simplement les applications du grand principe de prière et de vie intérieure, prêché par Jésus de Nazareth. Les gestes humains doivent s'inspirer des gestes divins et c'est pourquoi les hommes surnaturels se recueillent, comme le Maître, avant de travailler. Celui qui fut transformateur du monde a d'abord fait une oraison de trente ans.

Il faut que la vie *cachée* précède la vie publique et, si nous voulons aboutir à Jérusalem, nous devons d'abord prier à Nazareth.

LA TENTATION DE JÉSUS AU DÉSERT

(LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.)

L'épisode de la Tentation a inspiré des peintres comme Fra Angelico, Ary Scheffer, Hofmann et des littérateurs comme de Laprade, dans ses *Poèmes évangéliques* (p. 89.)

Saint Marc résume, en trois versets, la tentation au désert ;

Saint Luc et saint Matthieu la racontent en détail.

Voici le texte de saint Matthieu :

« *Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.*

» *Après avoir jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim.*

» *Et le tentateur, s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

» *Alors le diable le transporta dans la ville sainte et, l'ayant placé sur le pinacle du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a donné pour vous des ordres à ses anges et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. Jésus lui dit : Il est écrit aussi : Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu.*

» *Le diable, de nouveau, le transporta sur une montagne très élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde, avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai tout cela, si, tombant à mes pieds, vous m'adorez. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul.*

» *Alors le diable le laissa ; aussitôt des anges s'approchèrent et ils le servaient.* » (Ch. IV, v. 1 à 11.)

***

Reprenons les mots du récit évangélique.

« *Alors* » c'est-à-dire tout de suite après le baptême de Jésus par saint Jean-Baptiste.

Saint Luc parle dans le même sens : « Jésus, rempli de l'Esprit saint, revint du Jourdain et il fut poussé par l'Esprit dans le désert. » (Ch. IV, v. 1.)

Plus explicite encore, saint Marc écrit : « Immédiatement après (le baptême) l'Esprit poussa Jésus au désert. » (Ch. I, v. 12.)

Or, le baptême de Jésus eut lieu le 6 janvier, comme l'atteste le Bréviaire, dans l'office récité à cette date [1].

Cornelius a Lapide, S. J., en conclut, dans son commentaire sur la tentation de Notre-Seigneur : « Il semble donc que, le jour même où Jésus fut baptisé, c'est-à-dire le 6 janvier, il fut aussi poussé au désert par le Saint-Esprit et qu'il commença son jeûne, le soir de ce jour, ou le lendemain matin, 7 janvier, pour le terminer le 15 février. »

« *Il fut conduit...* »

« Il ne fut pas enlevé dans les airs, mais il s'avança vaillamment, se hâtant vers l'arène où il devait lutter avec Satan... et, là, engagea ce duel dans lequel il allait triompher de Lucifer. » (ID., *ibid.*).

Il était poussé « *par l'Esprit* ».

C'est de l'Esprit saint qu'il est question ici et non de l'esprit mauvais, car l'Évangile met intentionnellement l'article (L'Esprit par excellence) ; le lien s'impose avec ce qui précède (l'Esprit vient de descendre sur lui, au baptême) et surtout l'opposition entre les deux activités du bon esprit et du mauvais est nettement distinguée par le contexte : « Il fut conduit par l'*Esprit*, pour être tenté par le *diable*. » (Ch. IV, v. 1.)

« *Dans le désert.* »

L'Évangile insinue que ce désert avait une altitude plus élevée que le Jourdain d'où Notre-Seigneur venait, car le verbe grec signifie « conduire en haut ».

La tradition désigne le « désert de Jéricho », situé près de cette ville et du Jourdain. Il était fort sauvage, coupé de ravins, hérissé de rochers nus. Les géographes sont unanimes à décrire un endroit affreux et désolé.

La tentation du premier Adam s'était passée dans un lieu de délices ; la tentation du deuxième Adam se déroule dans un lieu d'horreur « image d'un monde où sont gravés les stigmates de la chute et de la condamnation. Il ne s'agit plus seulement de con-

1. « Hodie in Jordane a Joanne Christus baptizari voluit. » Aujourd'hui le Christ a voulu être baptisé par Jean-Baptiste.

server l'union bienheureuse avec Dieu, mais de la reconquérir, dans les amères conditions qui ont été le résultat de sa rupture ». (DE PRESSENSÉ, cité par FILLION, *Commentaire de la tentation de Notre-Seigneur*.)

« *Pour être tenté.* »

Et pourquoi Jésus s'est-il librement soumis à la tentation?

Écoutez ces belles réponses.

« ... Afin d'être un Pontife miséricordieux... C'est parce qu'il a souffert et a été lui-même éprouvé, qu'il peut secourir ceux qui sont éprouvés. » (*Épître aux Hébr.*, ch. II, v. 17 et 18.)

« Notre Général a daigné se laisser tenter, pour apprendre à ses soldats comment ils doivent se battre et vaincre...

» Le Christ fut tenté, pour que le chrétien ne fût pas vaincu... afin que, Lui vainqueur, nous fussions vainqueurs aussi. » (Saint AUGUSTIN, *in Ps.* LX et CX.)

« Les maîtres de la science athlétique agissent ainsi. Pour apprendre à leurs élèves comment il faut vaincre, eux-mêmes descendent dans l'arène et se battent. » (Saint JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur saint Matthieu*, ch. IV.)

« Il a vaincu nos tentations par les siennes, comme il a vaincu notre mort par sa mort. » (Saint GRÉGOIRE, *Hom.* 16 *in Ev.*)

Mais le fait d'une tentation diabolique n'est-il pas invraisemblable pour le Christ et choquant?

Une remarque de saint Grégoire doit couper court au scandale :

« Il faut bien savoir que la tentation agit de trois manières : par suggestion, par délectation et par consentement.

» Le Christ a pu être tenté par suggestion, mais la délectation du péché n'a eu aucune prise sur lui ; aussi la tentation fut purement extérieure et n'eut pas lieu en lui. » (*Homélie* 16.)

Nous autres nous sommes tentés intérieurement. « Les pensées du cœur de l'homme sont portées au mal, dès la jeunesse. » (*Gen.*, ch. VIII, v. 21.) « Chacun est sollicité par sa concupiscence, qui l'amorce et l'entraîne. Ensuite la concupiscence, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché. » (Saint JACQUES, *I^re Épître*, ch. I, v. 14 et 15.)

Mais Notre-Seigneur n'ayant pas, lui, un foyer de convoitises déréglées, « fomes peccati », ne connut aucune propension au mal. Tandis que, chez nous, les suggestions du démon trouvent dans les passions la complicité des appétits malsains, la tentation, pour Jésus, restait tout au dehors et consistait

uniquement dans l'impuissant assaut et dans la provocation du diable.

***

En dépit de ces explications, la tentation de Dieu par Satan reste surprenante pour certains et ils demandent, déconcertés, si l'on est obligé d'interpréter rigoureusement le récit évangélique.

Cinq avis sont en présence.

Strauss, de Wette, Meyer prétendent que cette tentation n'est qu'un mythe.

Usteri et d'autres disent : Non! ce n'est pas un mythe, mais une des nombreuses paraboles de l'Évangile.

La réalité d'un combat, mais intérieur et naturel, est admise par Eichhorn, Dereser, etc.

Ce combat fut surnaturel, mais intérieur, croient Origène, saint Cyprien, Théodore de Mopsueste.

La tentation fut une lutte et extérieure et surnaturelle. En d'autres termes, elle fut objective et miraculeuse. Cette dernière théorie est l'interprétation traditionnelle. « Si on enlevait ce double caractère, nous ne voyons pas auquel des événements de la vie de Jésus on ne pourrait pas l'arracher. » (FILLION, Commentaire de ce passage.)

Objectera-t-on qu'ici se présente un détail tellement extraordinaire qu'il permet de mettre en doute l'objectivité du fait ; le pouvoir attribué au démon de tenter Notre-Seigneur et de le transporter?

Mais le Christ a bien voulu, pendant la Passion, abandonner son humanité sainte aux méchants qui étaient les instruments du démon ; il a souffert des humiliations inénarrables : crachats, soufflets, coups de pieds.

« La tête de toute iniquité, c'est le diable et les mauvais ne sont que les membres de cette tête. Pilate n'a-t-il pas été un membre du démon? Les Juifs persécuteurs et les soldats crucifiant le Christ, n'ont-ils pas été des membres du démon?

» Dès lors, quoi d'étonnant à ce que le Christ voulût se laisser transporter sur la montagne, par celui-là, aux membres duquel il daignait s'abandonner pour être crucifié? » (Saint GRÉGOIRE, *Hom.* 16 *in Ev.*).

Il n'y a donc pas de raison péremptoire pour abandonner le sens propre du récit évangélique.

Nous devons être en garde contre la manie de « naturaliser » l'Écriture sainte, reculant le plus possible les miracles et voulant donner des explications purement humaines à des faits qui sont essentiellement divins.

Nous adoptons l'interprétation directe et naturelle de la Tentation.

***

Est-ce à dire que nous taxons d'erreur, ou d'hérésie, ceux qui sont d'un autre avis? Non pas!

Le R. P. Lagrange, O. P., dans son explication du chapitre IV de saint Luc, écrit : « Même nous catholiques... nous pouvons nous demander comment la tentation s'est effectuée... Plusieurs ont opiné pour de simples visions. »

Mgr Le Camus exprime nettement son avis : « C'est le langage des esprits qu'il (le démon) aurait parlé, selon nous... il aurait sollicité intérieurement son âme; c'est en imagination qu'il l'aurait placé en haut du temple et de la montagne et c'est devant son esprit seulement qu'il aurait évoqué les royaumes du monde. » (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 219.)

« ... *Le diable.* »

Rappelons très brièvement ce que la théologie nous enseigne sur le démon.

Suarez, S. J., qui a si bien résumé dans son traité *Les Anges*, tout ce qu'on avait dit avant lui, assure que, très probablement, la création des anges coïncida, ou à peu près, avec celle du monde.

C'étaient de purs esprits, chaque individu constituant, semble-t-il, une espèce.

Élevés à l'état surnaturel par la grâce divine, ils s'en trouvèrent déchus [1], à cause d'une faute qui fut, selon toute vraisemblance, l'orgueil et cette dégradation leur est donc entièrement imputable [2].

L'ange mauvais reste si puissant que Jésus l'appelle, trois fois,

1. Saint Luc, ch. x, v. 18. — Saint Jean, ch. viii, v. 44 et 45. — *Épître à Tim.*, ch. iii, v. 6. — *II*e *Épître de saint Pierre*, ch. ii, v. 4.

2. Concile de Latran IV, c. I. « Le diable et les autres démons avaient été créés par Dieu bons, de leur nature, mais eux-mêmes, par leur faute, sont devenus mauvais. »

Jadis, on demandait aux évêques d'Afrique, avant de les sacrer : « Croyez-vous que le diable, non par sa nature, mais par abus de sa liberté, est devenu mauvais? »

le « prince de ce monde [1] » et que saint Paul ose le nommer le « dieu de ce siècle ». (*II^e Épître aux Cor.*, ch. IV, v. 4.)

Et, d'autre part, ce pouvoir du démon a plusieurs limites, que le R. P. Hurter, S. J., dans son *Résumé de théologie dogmatique* (t. II, n^os 404 et suiv.), formule par les thèses ainsi conçues :

« Nous devons tenir que les anges (bons ou mauvais) ne connaissent pas, avec certitude, les secrets du cœur humain. »

« Les anges ne peuvent pas connaître d'avance, par leur propre intelligence, ce que nous déterminons librement. »

« Il semble certain que les anges n'ont pas le pouvoir de créer. »

« Les anges ne peuvent pas faire des miracles proprement dits. »

Toute tentation ne vient pas du démon, mais peut être imputable à un facteur externe, ou au facteur interne de la concupiscence. « Plusieurs commettent le péché, sans qu'intervienne le diable. Ce dernier n'explique pas tout. » (Saint JEAN CHRYSOSTOME, *Hom.* 54 *in Actus.*)

Que le démon existe, c'est un fait souvent attesté dans la Bible. Alors que l'Écriture sainte est tellement discrète pour des points importants ; alors qu'elle reste silencieuse pour des faits aussi graves que l'institution de tel ou tel Sacrement, voici qu'elle parle cinquante fois environ de Satan, et quatre-vingts fois, à peu près, du démon, sans compter tous les autres endroits où elle nous signale le Malin, l'antique Serpent, les puissances des ténèbres, l'esprit mauvais, Belzébuth, Bélial.

Le passage le plus frappant de l'Ancien Testament, au point de vue qui nous occupe, est, après celui de la tentation au Paradis terrestre, celui où nous voyons le diable demander à Dieu la permission d'éprouver Job.

Quant au Nouveau Testament, l'histoire la plus significative est celle des possédés de Gérasa, relatée par les trois Synoptiques.

Dans l'Évangile, nous voyons très souvent intervenir des possédés. Et ils étaient vraiment possédés, car Notre-Seigneur interpelle le démon, lui ordonne de sortir. Jésus n'a pas joué cette comédie d'appeler par son nom un adversaire qui n'eût pas été là, d'engager tout un dialogue avec un absent.

La « possession » n'était pas seulement réelle, mais parfois multiple. « Jésus disait : Esprit impur, sors de cet homme. Et

1. Saint JEAN, ch. XII, v. 31 ; ch. XIV, v. 30 ; ch. XVI, v. 11.

Il lui demanda : Quel est ton nom? — Il répondit : Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux. » (Saint MARC, ch. v, v. 9. Voir aussi saint LUC, ch. VIII, v. 30.)

« Jésus étant ressuscité... apparut d'abord à Marie-Madeleine de laquelle il avait chassé sept démons. » (Saint MARC, ch. XVI, v. 9.)

Toujours la « possession » exercée par le démon, était cruelle.

La Chananéenne gémit : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » (Saint MATTH., ch. XV, v. 22.)

Le père de l'enfant possédé adresse au Christ une plainte déchirante que les trois Synoptiques ont notée :

« Seigneur, ayez pitié de mon fils qui est lunatique et qui souffre cruellement : il tombe dans le feu et souvent dans l'eau. » (Saint MATTH., ch. XVII, v. 14.)

« L'esprit s'empare de lui, il le jette contre terre et l'enfant écume et grince des dents et il se dessèche. » (Saint MARC, ch. IX, v. 17.)

« Maître, je vous en supplie, jetez un regard sur mon fils, car c'est mon seul enfant. Un esprit s'empare de lui et aussitôt il pousse des cris ; l'esprit l'agite avec violence, en le faisant écumer et, s'il le quitte, c'est très difficilement et après l'avoir tout meurtri. » (Saint LUC, ch. IX, v. 39.)

Même quand le démon sort, c'est avec violence. « L'esprit impur, l'agitant cruellement, sortit de lui en jetant un grand cri. » (Saint MARC, ch. I, v. 26.)

« Le démon l'ayant jeté par terre, au milieu de l'assemblée, sortit de lui. » (Saint LUC, ch. IV, v. 35.)

« Jésus menaça l'esprit impur, en disant : Sors de cet enfant. » Alors, ayant poussé un grand cri et l'ayant agité avec violence, il sortit et l'enfant devint comme un cadavre, au point que plusieurs disaient : Il est mort. » (Saint MARC, ch. IX, v. 24 et 25.)

Les possédés se montraient farouches, inspiraient la terreur. « Deux démoniaques sortirent des sépulcres et s'avancèrent vers lui ; ils étaient si furieux, que personne n'osait passer par ce chemin. » (Saint MATTH., ch. VIII, v. 28.)

« Et comme Jésus sortait de la barque, tout à coup vint à lui, du milieu des sépulcres, un homme possédé d'un esprit impur. Il avait sa demeure dans les sépulcres et nul ne pouvait plus le

tenir attaché, même avec une chaîne. Car on l'avait souvent chargé de liens aux pieds et de chaînes et il avait brisé les chaînes et rompu ses liens, au point que personne ne pouvait en être maître. » (Saint MARC, ch. v, v. 2 à 4.)

***

L'Église nous parle souvent du démon : dans ses Litanies, « Ab insidiis diaboli, libera nos Domine », dans ses prières après la messe, lorsqu'elle invoque l'archange saint Michel « contre la méchanceté et les embûches du démon... Repoussez dans les enfers Satan et les autres esprits mauvais qui rôdent dans le monde pour perdre les âmes [1] »!

Rappelons aussi l'Extrême-Onction : « Que s'enfuient les démons! Que viennent les anges de paix! »; le Baptême avec l'exorcisme; le renouvellement des vœux de Baptême : « Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres »; l'exorcisme de l'eau et du sel, dans les cérémonies de l'eau bénite; l'exorcisme personnel, qui suppose une vraie possession, comme l'attestent saint JUSTIN, saint IRÉNÉE, saint CYPRIEN, saint JEAN CHRYSOSTOME, saint JÉRÔME, TERTULLIEN et les Conciles parlant des énergumènes : IVe Concile de Carthage, Ier Concile d'Orange, XIe Concile de Tolède.

Le Droit canonique formule cette règle : « Nul ne peut, même s'il a pouvoir d'exorciser, exercer légitimement ce pouvoir sur les possédés, s'il n'a reçu de l'Ordinaire la permission spéciale et explicite. » (Canon 1151.)

La Théologie morale signale les cas où peut se glisser une intervention diabolique : divination, vaine observance, magie,

1. Louis BRÉMOND, *Le diable existe-t-il? Que fait-il?* (Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, 1924); Georges BERNANOS, *Sous le soleil de Satan*.

Qu'on aime ou non ce livre étrange, tout au moins on rendra cette justice à l'écrivain qu'il eut le courage de rappeler au monde frivole d'aujourd'hui l'existence du démon et l'intervention diabolique dans plusieurs événements. Le démon est rentré dans la littérature contemporaine.

Lucien ROURE, S. J., *Études*, 20 oct. 1926, p. 214 : *Diables, sorciers et possédés*.

La possession diabolique, dit fort justement l'auteur, a des formes et des degrés différents. Elle existe encore de nos jours; mais souvent elle est moins épileptique, plus mentale ou morale et consiste, par exemple, en une perversité froide, en une corruption des âmes délibérée. Pas de convulsions, mais une rage *satanique* contre l'Église et Dieu; d'affreuses profanations eucharistiques.

maléfices et, tout particulièrement, spiritisme. « Les pratiques spirites, dit le Concile provincial de Malines, au n° 42, ont littéralement pullulé, pendant la guerre. » Pendant la guerre... et après ! Ce péril a été signalé, un peu partout, dans les Revues. L'Église avait déjà élevé la voix, spécialement par le décret du 30 mars 1898. Cette dernière condamnation n'atteint que le spiritisme, c'est-à-dire l'invocation (explicite ou implicite) du démon. L'hypnotisme, comme tel, n'est pas visé, mais il est clair que, s'il se complique de spiritisme, il est englobé dans la réprobation de ce dernier.

Les tables parlantes, les tables tournantes ne sont proscrites qu'à la même condition.

Est-ce à dire qu'en dehors de là, ces dernières pratiques soient recommandables ?

D'après les circonstances, elles sont indifférentes ou suspectes, ou répréhensibles et, d'une manière générale, elles ont le grave inconvénient de troubler l'esprit, de détraquer les nerfs. Mais enfin elles ne tombent point, par elles-mêmes, sous le coup du présent décret.

Il ne faut pas mettre le démon partout, c'est vrai, mais le spiritisme, proprement dit, est diabolique.

Il suffit de se rappeler ce qu'en disaient des Pères comme saint Augustin et saint Jean Chrysostome, des païens comme Porphyre et, récemment, le marquis de Potet. Ce dernier fut longtemps Grand Maître du spiritisme et, après sa conversion, il avouait : « Je ne croyais pas au démon. Expérience faite, j'y crois et pour cause !... »

Les Pères du II^e^ Concile de Baltimore s'expriment d'une manière très nette et le cardinal d'Annibale n'hésite point à nous donner cet avis : Ceux qui recourent aux pratiques spirites pensent consulter les morts. Mais Dieu n'a pas laissé les âmes des défunts à la disposition d'une curiosité malsaine ; en sorte que, dans la réalité, c'est le démon qui intervient.

Quel est le grand acteur du spiritisme ?

« Le démon est cause de ces phénomènes », répond le R. P. HURTER, S. J., dans son *Résumé de théologie dogmatique* et le R. P. SALSMANS, S. J., affirme dans la 9^e^ édition de sa *Théologie morale :* « Ces prétendus esprits ne sont autre chose que les démons. »

Tout le monde le sait : il y a souvent du pseudo-spiritisme et

les phénomènes ne relèvent que de la supercherie, ou des manifestations mystérieuses du subconscient, de la conscience subliminale, etc.

Mais, lorsque le simili-spititisme fait place au spiritisme rigoureusement tel, on se trouve devant une action ou intervention diabolique.

Le diable ne s'est pas seulement montré, il y a deux mille ans, au désert, où il tenta Notre-Seigneur. Il agit, en plein XX^e siècle, par le spiritisme et surtout par la perpétuelle provocation au péché. Aussi le Christ nous enseignant le *Pater*, le termine par la double invocation : « Et ne nous laissez point tomber dans la tentation, mais délivrez-nous du mal. » De nombreux Pères ne traduisent point ce dernier mot par un neutre « le mal », mais par un masculin « le malin ».

Le démon reste bien, selon le mot de Jésus, le prince de ce monde. Combien de pécheurs lui obéissent !

« Jésus leur dit : Le père dont vous êtes issus, c'est le diable et vous voulez accomplir les désirs de votre père. » (Saint JEAN, ch. VIII, v. 42 et 44.)

Le démon ne veut que du mal.

« Il a été homicide, dès le commencement... Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et père du mensonge. » (Saint JEAN, ch. VIII, v. 44.)

Ce voleur n'entre dans la bergerie que pour dérober et massacrer. Il pénètre dans le champ du père de famille, pour y semer la zizanie.

Proprement, diable veut dire calomniateur et Satan doit se traduire adversaire. Saint Pierre rappelle cette signification : « Votre adversaire, le démon, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui dévorer. » (*I^re Épître*, ch. V, v. 8.)

« *Après avoir jeûné.* »

S'agit-il d'un jeûne intégral ?

Oui. « Pendant quarante jours et quarante nuits. » (Saint MATTH., ch. IV, v. 2.)

« ... Dans le désert, pendant quarante jours... Il ne mangea rien, durant ces jours-là. » (Saint LUC, ch. IV, v. 2.)

« *Pendant quarante jours.* »

Déjà Moïse, Élie, ces deux types de Notre-Seigneur, avaient jeûné pendant quarante jours, Dieu leur accordant cette force. (*Deutér.*, ch. IX, v. 18 ; 3^e *Livre des Rois*, ch. XIX, v. 8.)

Pourquoi ce chiffre : quarante?

Il est inutile de trop commenter le symbolisme de ce nombre ; mais nous pouvons remarquer, en passant, que souvent le chiffre quarante a un caractère pénal. Le déluge dura quarante jours ; le peuple des Hébreux erra quarante ans, au sein du désert et Moïse dit à la nation juive : Dieu t'a maintenue « au désert, pendant quarante ans, afin de t'humilier et de t'éprouver ». (*Deutér.*, ch. VIII, v. 2.)

« *Il eut faim.* »

Peut-être avait-il eu faim précédemment, mais d'une manière moins impérieuse ; peut-être n'avait-il pas connu la faim, la divinité suspendant les exigences de la nature.

« *Le tentateur s'approchant...* »

Le R. P. Lagrange, O. P., estime qu'il ne s'agit point d'une apparition visible. Il fait remarquer que, dans l'Ancien Testament, le diable n'a aucune manifestation sensible et que le passage de saint Paul « Satan se déguise en ange de lumière » (*IIe Épître aux Cor.*, ch. XI, v. 14) est susceptible de plusieurs interprétations. L'expression « s'approchant », que d'ailleurs saint LUC évite, pourrait donc se comprendre dans un sens relatif et moral, tout comme les deux autres textes : Voici qu'*arrive* le Prince de ce monde et Satan *entra* dans le cœur de Judas.

En définitive, le diable serait venu à Notre-Seigneur de la même manière qu'il vient à nous, dans les tentations, c'est-à-dire en agissant sur les sens de la vue, de l'ouïe... ou sur l'imagination elle-même, mais, à supposer toujours que ces impressions ou visions n'éveillaient en Jésus la correspondance d'aucune convoitise.

Fillion, qui, en cela, représente mieux l'interprétation ordinaire, soutient que le démon prit une apparence visible (humaine ou angélique).

Cornelius a Lapide, S. J., croit à une manifestation sous forme humaine, en sorte que le démon aurait parlé à Notre-Seigneur « comme un homme à un homme ».

« *Il lui dit...* »

Il se peut que le vrai discours fut plus long, ou précédé d'une entrée en matière. Dans ce cas, l'Évangile ne rapporterait qu'à titre d'abrégé les trois formules tentatrices.

« *Si vous êtes le Fils de Dieu...* »

Lien manifeste avec l'événement du Baptême qui a précédé immédiatement. « Voyons, dit équivalemment le diable, si elles sont exactes, ces paroles qui viennent d'être prononcées. »

« Fils de Dieu. » Voilà ce qu'avait déclaré, au Baptême, une voix du ciel. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. »

Nous l'expliquerons, au cours d'un chapitre suivant : l'appellation « Fils de Dieu » n'a *par elle-même* qu'une signification assez générale.

Dans le langage de Notre-Seigneur, la « filiation » suppose la divinité non à cause de l'expression seule, mais vu les privilèges spéciaux qu'elle représente.

« Fils de Dieu », chez les contemporains du Christ, avait un sens messianique.

Au Baptême, la formule « Fils bien-aimé » et la suite « en qui j'ai mis mes complaisances » (proprement : que j'ai choisi) avaient aussi une portée messianique.

Nous ne disons nullement que Jésus prit alors conscience de sa messianité, ni qu'alors se précisa en lui une notion messianique, devant subir une lente évolution, ni qu'alors il devint Messie.

En réalité, Notre-Seigneur, au Baptême, ne fut pas *constitué* Messie, mais *manifesté* comme tel. « Celui-ci *est*... »

Ce Baptême fut, non la création messianique, mais l'investiture messianique, le sacre, conformément aux paroles du prophète Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance. Je ferai reposer sur lui mon Esprit. » (Saint MATTH., ch. XII, v. 18 ; IS., ch. XLII, v. 1-4.)

Satan a connu cette investiture messianique du Baptême et il veut vérifier si Jésus est revêtu d'un pareil caractère. Fort clairement, il l'avoue. « « Si tu es réellement le Fils de Dieu... », si tout cela est exact, prouve-le, en opérant les prodiges que je te propose.

A proprement parler, la tentation de gourmandise et celle d'orgueil ne sont que des prétextes, des occasions. « Ce que le diable a directement voulu, dans les deux premières tentations, c'est de contrôler si le Christ était le Fils de Dieu ; indirectement, il le pousse à la gourmandise et à la vaine gloire. » (CORNELIUS A LAPIDE, S. J., sur ce passage.) Saint Ambroise dit, avec une fine justesse : « Le diable tente, de manière à sonder et sonde, de manière à tenter. »

La tentation du désert fut essentiellement messianique.

Messianique, elle le fut :

Par les personnages (les deux chefs des deux royaumes) ;

Par le temps (tout de suite après la proclamation faite au Baptême) ;

Par le but de Satan (mettre à l'épreuve la messianité de Jésus) ;

Par la nature même des tentations. Les Juifs s'imaginaient que le Messie ferait des prodiges, apparaîtrait dans un cadre d'apothéose, aurait une monarchie universelle et glorieuse. Tout cela Satan le propose dans ses trois tentations.

Il résume le programme juif de la messianité : ambition terrestre, domination. Notre-Seigneur, au contraire, corrige cette conception et substitue, à l'idéal faussé, l'idéal spirituel et vrai de la messianité.

Mgr Le Camus, Knabenbauer, S. J., Crampon et les autres commentateurs sont unanimes à signaler l'allure messianique de la tentation au désert.

« *Que ces pierres...* »

La forme des pains, dans cette région, rappelait très fort celle des galets roulés par le Jourdain. Ce détail explique un autre verset encore de l'Évangile. « Quel est, parmi vous, le père qui, si son fils lui demande du pain, lui donne une pierre? » (Saint Luc, ch. xi, v. 12.)

On reste, un instant, tout surpris, devant la haute invraisemblance d'une pareille confusion. Mais il faut se rappeler que, là-bas, pain et pierre se ressemblaient au point de ne pouvoir être distingués, d'assez loin.

La similitude des deux choses suggère donc au diable l'idée de les rapprocher ; montrant cet endroit du désert qu'on aurait cru jonché de pains, tant l'illusion des yeux était forte, il dit : Fais que ces pains apparents deviennent des pains réels.

« *Qu'elles deviennent des pains.* »

En quoi consiste, ici, la tentation?... Tentation signifie provocation au mal. Mais où est le mal de manger après un long jeûne? Le Christ avait le droit de se nourrir dès le premier jour. Pourquoi ne pourrait-il pas le faire après quarante jours? Il ne devait pas jeûner, un seul instant ; il l'a fait néanmoins, très librement, très longtemps et maintenant, s'il voulait cesser enfin, contre quelle loi pècherait-il?

Ce serait « en soi, très légitime. Mais il y aurait désordre à

user de son pouvoir surnaturel, du moins, sur la provocation du diable. La faute ne serait donc pas précisément de sensualité, ni dans l'exercice d'un pouvoir surnaturel... ce qui pourrait être légitime ; le diable espère plutôt exciter la vanité. Il y aurait précipitation... dépit qu'on semble douter de son pouvoir, désir frivole de l'étaler ». (LAGRANGE, O. P., *loc. cit.*)

En résumé, il y aurait eu :

A l'égard du Père, défiance,

Pour lui-même, vanité,

Envers le démon, consentement,

Quant à l'action elle-même, désordre et, peut-être, gourmandise.

Saint Thomas d'Aquin nous donne, comme il le fait si souvent, une formule définitive : « Le diable tâcha d'exploiter le désir de la nourriture, pour le faire céder au désir vaniteux d'opérer, sans motif, des miracles. »

« Le diable tâcha d'exploiter... » ce qui revient à dire que la gourmandise ne fut pas l'objet propre de la tentation, mais plutôt l'occasion et la matière indirecte. C'est également l'avis de Cornelius a Lapide, S. J. : La tentation était « directement contre la religion, qui défend tout commerce avec le diable, tout consentement à ce qu'il suggère ; indirectement contre la tempérance, c'est-à-dire contre la vertu constituant la matière de l'acte en question ».

« *Jésus répondit : Il est écrit...* »

Le texte que cite partiellement Notre-Seigneur est pris dans le discours de Moïse au peuple : « Tu te souviendras de tout le chemin par lequel Jéhovah, ton Dieu, t'a fait marcher pendant ces quarante années dans le désert... Il t'a fait avoir faim et il t'a nourri de la manne que tu ne connaissais pas et que n'avaient pas connue tes pères, afin de t'apprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. » (*Deutér.*, ch. VIII, v. 2 et 3.)

« *Alors le diable le transporta...* »

Le transporta ! Voilà l'expression qui a suscité le plus d'étonnement et provoqué le plus de discussions parmi les commentateurs. Saint Cyprien, fidèle à son plan initial d'interpréter la tentation d'une manière idéaliste, nie toute réalité extérieure. Rappelons, en passant, que saint Cyprien n'est pas « docteur » de l'Église.

Le R. P. Lagrange, O. P., trouve choquante une mainmise de Satan sur Dieu. « On ne comprend guère le Christ s'élevant dans les airs, à la suite du diable. Ou faut-il imaginer le diable prenant le Christ à bras le corps? » (*Études bibliques*, Évangile selon saint Luc, p. 131.)

Origène, saint Anselme, Maldonat comprennent « transporter » dans le sens large de « conduire ». Mais cette explication paraît encore plus déconcertante que celle qu'on vient d'éluder. Eh quoi! le Christ aurait eu Satan comme compagnon de route, ou comme guide, pendant tout ce voyage du désert à Jérusalem, ce qui représente un trajet d'environ huit heures?

Knabenbauer, S. J., opine pour l'interprétation au sens propre. C'est elle, semble-t-il, qu'il faut adopter.

Que, du reste, Jésus restât visible ou se rendît invisible, il permit au démon de le transporter, comme le prophète Habacuc fut porté par un ange. (DANIEL, ch. XIV, v. 35.)

S'écriera-t-on qu'il est choquant, incroyable, de supposer que le Christ se livra lui-même, de pareille manière?

Maintenant encore, il s'abandonne ainsi entre les mains d'un sacrilège, d'un indigne ministre de ses autels (si pareil cas se présente) et ne les empêche pas de porter cette Hostie où il est avec sa divinité et la vraie humanité qu'il avait lors de la Tentation.

Vous demanderez : « Mais *pourquoi* interpréter rigoureusement ce texte : « Le diable le transporta? »

D'abord, parce que c'est l'avis traditionnel, et spécialement celui de saint Thomas d'Aquin, dont le jugement n'est jamais méprisable. Ensuite, parce que l'expression « transporter » est employée deux fois (pour la deuxième et la troisième tentation) et même trois fois, puisqu'il est dit : « Le diable le transporta... et, l'*ayant placé*... »

Il paraît malaisé d'échapper à la force d'une locution répétée avec cette insistance.

Néanmoins Cornelius a Lapide, S. J., partisan de cette théorie, l'apprécie en disant qu'elle n'est pas absolument certaine, mais la plus vraisemblable : « verisimile ».

C'est la note juste et la doctrine prudemment dosée.

D'une part, l'auteur déclare ce qu'il pense ; d'autre part, il ne l'impose pas comme une évidence et ne qualifie pas d'ignorance ou d'hétérodoxie celui qui ne partageait point son opinion.

Plaise à Dieu que toute controverse reste aussi digne et raisonnable!

« *Le diable le transporta dans la Ville sainte.* »

Jérusalem garde cette appellation depuis le prophète Isaïe. On retrouve ce titre sur les monnaies des Machabées, parvenues jusqu'à nous et aujourd'hui encore dans le langage des Arabes.

« *Si vous êtes le Fils de Dieu...* »

Toujours la même préoccupation, avouée par le démon : Jésus était-il vraiment Messie?

L'appellation « Fils de Dieu » sera pourtant omise dans la troisième tentation, de même que le fait de citer l'Écriture sainte : il y aurait contradiction trop manifeste entre la Filiation divine, l'Écriture et l'énormité d'adorer le diable.

« *Jetez-vous en bas.* »

Si le Christ était ainsi descendu, apparaissant aux fidèles, aux prêtres groupés dans le Temple, quelle apothéose!

Le démon suggère ce plan : au lieu de s'imposer par la voie pénible de la prédication et de l'exemple, il serait plus simple de recourir à une apparition merveilleuse, qui emporterait d'assaut l'enthousiasme des foules.

« *Car il est écrit...* »

Comme c'est vrai que « le diable est le singe de Dieu »! Le Christ a, lors de la première tentation, allégué l'Écriture sainte. Satan, à son tour, allègue l'Écriture sainte.

Il la cite d'ailleurs en faussaire, car il tronque le vrai texte : « ... que les anges te gardent dans toutes tes voies ». Ces derniers mots indiquent, pour ainsi dire, la condition et les limites. Or, le Christ recourant à un misérable prestige ne serait pas resté dans « ses voies » tracées par la sagesse divine. Aussi le diable a soin d'escamoter cette fin de phrase.

« *Jésus répondit : Il est écrit aussi...* »

Aussi... En latin « rursum », qu'il ne faut pas traduire « au contraire », mais « également », puisque dans la Bible il n'y a pas contradiction, mais explication.

« *Le diable, de nouveau...* »

La troisième tentation d'après saint Matthieu, est la deuxième, dans l'Évangile de saint Luc. Il y a donc, chez ces deux évangélistes, permutation de place entre la deuxième et la troisième tentation.

L'ordre chronologique et réel est celui de saint Matthieu, sans quoi toute gradation disparaît et, de plus, le démon aurait déjà été chassé avant la dernière tentation.

Mais alors, pourquoi saint Luc a-t-il adopté un plan ne répondant point à la succession des événements ?

Fillion croit que « saint Luc observe la *gradation* des lieux différents et décrit le désert, la montagne, le Temple ».

Cette réponse est-elle satisfaisante ? La montagne d'où l'on voyait « tous les royaumes du monde » n'avait-elle pas une plus grande altitude que le Temple ? Et, même en supposant que le Temple était plus élevé, ne reste-t-il pas étrange de transformer un évangéliste en géomètre arpenteur ayant le souci de mesurer les écarts des hauteurs ?

Mieux vaut rappeler que saint Luc, et dans son Évangile et dans les *Actes*, adopte un plan géographique. Étant donné ce point de vue « local », il paraît tout naturel que saint Luc, nous parlant des tentations, désigne d'abord le désert où elle a eu lieu, puis la montagne qui se trouve dans ce désert, ou à sa lisière, et, en dernier lieu, la ville de Jérusalem assez éloignée, puisqu'elle est située à une distance de huit heures environ.

« *Une montagne très élevée...* »

La montagne dite « de la Quarantaine », à l'ouest de Jéricho, était fort haute. Du sommet, on apercevait toute la plaine du Jourdain.

« *Le diable, lui montrant...* »

Nous trouvons dans Cornelius a Lapide, S. J., sept interprétations différentes.

Il semble qu'il y eut un phénomène, non pas simplement subjectif, mais objectif ; non un pur phantasme cérébral, mais une perception sensorielle, visuelle. Laquelle ?

Pour autant que nous puissions le conjecturer, ce fut une sorte de mirage. Rappelez-vous le mot de saint Luc. « En un clin d'œil » et, proprement, en une piqûre de temps.

D'ailleurs, même pour une vision si rapide, on comprend que, le but diabolique étant d'éblouir Notre-Seigneur, « un lieu élevé est comme le belvédère qui convient ». (R. P. LAGRANGE, O. P., *loc. cit.*).

« *Tous les royaumes du monde...* »

Faut-il, par là, entendre, avec Fillion, la Terre sainte, les provinces voisines ? ou, avec le R. P. Lagrange, O. P., toute la terre habitée ?

Impossible d'aboutir ici à la certitude et puis, à quoi bon subtiliser sur une pareille question?

« *Je vous donnerai tout cela.* »

C'était la promesse d'une monarchie universelle et glorieuse, avec suzeraineté du démon.

« Je te donnerai tout cela.. » et l'Évangile de saint Luc ajoute « car tout cela m'a été livré et je le donne à qui je veux ». Mensonge évident, puisque : « A Jéhovah est la terre et tout ce qu'elle renferme, le monde et tous ceux qui l'habitent. » (*Ps.* XXIV, v. 1.)

« *Si, tombant à mes pieds, vous m'adorez.* »

Comment le démon a-t-il osé faire une proposition aussi monstrueuse?

Peut-être était-ce la rage de l'adversaire jetant le masque et jouant son va-tout.

Peut-être croyait-il que Jésus n'était pas Fils de Dieu. Car, aux deux questions : « Si tu es Fils de Dieu... » Jésus n'a pas répondu directement, mais il a seulement rappelé des textes de l'Écriture sainte. « Il laissa le démon perplexe et incertain... en sorte que ce dernier ne put connaître par ses tentations si, oui ou non, Jésus était le Fils de Dieu. » (CORNELIUS A LAPIDE, S. J.)

Peut-être Satan songeait-il à feindre qu'il était lui-même Fils de Dieu.

Quoi qu'il en soit, le démon venait de faire un suprême et dernier assaut.

La *gradation* des trois tentations est évidente.

Dans la première, il s'agit d'un bien-être corporel et encore est-il légitime en lui-même, et plutôt une occasion que l'objet direct de la tentation.

Dans la seconde, est proposée la vaine gloire.

Dans la troisième, l'orgueil se complique de domination avare et d'idolâtrie.

Elle est donc juste, la note de Crampon : « La première tentation s'adresse au foyer de la concupiscence inférieure, la sensualité ; la seconde à la concupiscence d'en haut, l'orgueil ; la troisième à l'ambition, cette passion de l'âge mûr, ce composé des deux premières. C'est l'ordre dans lequel se succède la tentation dans toutes les âmes. » Oui, c'est comme l'épitome des manœuvres diaboliques.

« *Et tu ne serviras que Dieu seul.* »

Notre-Seigneur ajoute au texte du *Deutéronome* (ch. VI, v. 13) ces mots, qui d'ailleurs en sont l'explication exacte.

Dans les trois tentations, comme d'ailleurs en d'autres circonstances de sa vie, Jésus cite l'Écriture un peu librement, et n'entend point s'assujettir à la servilité d'un mot à mot.

« *Alors le diable le laissa.* »

Mais saint Luc ajoute : « Pour un temps. » Le démon intervient spécialement au début de la vie publique et à la Passion, le Christ lui-même déclarant alors : « Il vient, le Prince de ce monde. » (Saint JEAN, ch. XV, v. 30.)

LA TENTATION AU DÉSERT. (SES LEÇONS.)

Nous venons d'étudier le *fait* de la Tentation.

Tâchons d'en saisir la valeur parénétique, l'enseignement.

Le *départ pour le désert* est une leçon de détachement et de solitude.

Le *séjour au désert* m'apprend la mortification et la tempérance.

Le *triomphe au désert* m'encourage à surmonter la tentation et me révèle quelle récompense suivra cette victoire.

***

Notre-Seigneur, par son éloignement des siens, m'apprend, tout d'abord, l'austère détachement de la famille.

S'en allant au désert pour si longtemps, il a certainement contristé sa mère.

Et ce n'était point la première fois qu'il l'affligeait.

Il fut perdu au Temple.

Représentez-vous les transes mortelles d'une mère ne parvenant plus à retrouver son fils égaré dans la foule.

Telle avait été l'indicible inquiétude de la Vierge, pendant trois longues journées.

« L'enfant Jésus resta dans la ville, sans que ses parents s'en fussent aperçus. Pensant qu'il était avec leurs compagnons de voyage, ils marchèrent tout un jour, puis ils le cherchèrent parmi leurs amis et connaissances. Ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple... Sa mère lui dit :

» Mon enfant, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. » (Saint LUC, ch. II, v. 43 à 48.)

Jésus fera encore saigner le cœur de sa mère, pendant sa vie publique, pleine de dangers, pendant sa Passion, à la Croix où Marie sera la mère de douleur. « Mater dolorosa. »

Le vieillard Siméon avait prédit à la sainte Vierge qu'un glaive de douleur lui transpercerait l'âme. Marie est la Vierge des sept douleurs, la « Reine des martyrs ».

Quel étonnement!

Le plus aimant des fils fait pleurer la meilleure des mères.

L'enfant idéal attriste la mère idéale.

Certes, le Christ n'agissait pas de la sorte *intentionnellement*, dans le but de la peiner ; mais, d'autre part, il agissait *sciemment*, puisqu'il posait les moindres actes avec une parfaite connaissance, distinguant chacune des conséquences dans chacune des causes.

Et très certainement le Christ, au cœur délicat, était le premier à souffrir, lorsqu'il affligeait sa mère.

Mais alors, comment a-t-il pu se résoudre à pareille conduite?

Pour nous apprendre que, dans le domaine des affections, la première place doit toujours revenir à l'amour de Dieu.

Nous devons l'aimer, Lui, le Créateur, le Maître, plus que toute chose, plus que toute personne et, le cas échéant, lui sacrifier tout autre attachement.

L'impérieux devoir d'immoler, sur l'autel sanglant du cœur, un amour, même très pur, à un amour supérieur ne s'impose-t-il pas, quelquefois, même dans la société et dans l'ordre des choses humaines, par exemple pour le soldat quittant sa mère, sa femme, ses enfants, et allant affronter la mort?

Pourquoi agit-il ainsi? Parce que, au-dessus de la mère la plus chérie, est la mère commune : la patrie.

Au-dessus du cœur, est le devoir.

Quand il y a conflit, c'est le cœur qu'il faut broyer et c'est le devoir qu'il faut choisir.

Toujours.

Le Christ a eu le courage d'abandonner sa mère parce qu'il allait demander le même renoncement à ses disciples [1], et, dans

1. « Aussitôt, ramenant leurs barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent. » (Saint Luc, ch. v, v. 11.)

« Après cela, Jésus sortit et, ayant vu un publicain, nommé Lévi, assis au bureau de péage, il lui dit : Suis-moi!

» Et lui, quittant tout, se leva et le suivit. » (Saint Luc, ch. v, v. 28.)

Jacques et Jean « ayant laissé leurs filets et leur père, le suivirent ». (Saint Matth., ch. iv, v. 22.)

la suite des temps, à des milliers et des milliers de missionnaires, de religieux, de religieuses.

Quoi que pense le monde, on garde son cœur sous la bure et la soutane.

Le Dieu jaloux, le divin Cruel qui allait proposer à tant d'âmes l'intime déchirement de la vocation, voulait qu'on pût rapprocher ces deux textes : « L'homme laissera pour moi son père, sa mère... » « Moi je vous ai donné l'exemple. »

Au reste, il *propose* la sublimité de la vocation sacerdotale ou religieuse, mais il ne l'impose pas sous peine de péché. Nous sommes devant un *conseil* évangélique et non devant un précepte [1].

S'il y a libre et courageuse réponse à son invitation, Dieu ne se laissera pas vaincre en générosité. Ce n'est point dans ses habitudes divines...

La récompense déborde le sacrifice consenti et elle attend, non seulement les enfants qui partent, mais aussi les parents qui laissent partir, alors que la séparation, parfois, est encore plus dure pour eux, à cause de l'âge, du soutien manquant à leur vieillesse approchante, du grand vide à jamais creusé au foyer.

Aussi Notre-Seigneur unit-il les généreux parents aux généreux enfants, dans une seule et même promesse d'une seule et même récompense :

« Quiconque aura quitté... ou un père, ou une mère, ou *des enfants*... à cause de moi, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » (Saint MATTH., ch. XIX, v. 29 [2].)

***

Jésus, laissant là sa mère et partant pour le désert, nous donne une deuxième leçon : l'estime du recueillement, de la prière mieux faite dans la solitude.

1. *Si vis* suppose qu'il n'y a pas d'obligation stricte.

Celui qui ne suit pas sa vocation sacerdotale ou religieuse commet la folie de perdre un trésor, un incomparable capital de lumières et de grâces, le plus noble emploi de sa jeunesse et de sa vie, mais enfin il ne pèche pas. (R. P. VERMEERSCH, S. J., *De Relig.*, t. I, n° 125 et, du même auteur, le commentaire de « Liberi estis », dans le *Recrutement sacerdotal*, mai 1923, p. 74.)

2. Mais quelle responsabilité pour les parents disputant à Dieu l'âme qu'il appelle! *Comment j'ai tué mon enfant.* (P. L'ERMITE.)

Notre dévouement, notre activité d'hommes s'accommode fort bien du travail.

Mais parfois nous comprenons moins la nécessité du commerce avec Dieu.

Aujourd'hui, nous avons beaucoup de grands travailleurs.

Avons-nous beaucoup de grands priants?

Nous apercevons les hommes d'œuvres dans les trains, dans les autos ou les taxis, dans les salles de réunions et les cercles d'ouvriers.

Mais les surprend-on beaucoup à l'église, au prie-Dieu?

On consacre ses veillées à faire répéter une pièce.

Mais où sont les veillées devant le Saint-Sacrement?

Lorsqu'on voit quelqu'un se dépenser sans mesure, on s'écrie émerveillé : « Voilà un abatteur de besogne! »

Dieu, peut-être, juge plus sévèrement et plus réellement :

« Cet homme, n'ayant qu'une activité tout extérieure, fait une œuvre tout extérieure.

» Il n'entre pas dans les âmes.

» Son activité dévorante reste inféconde, parce qu'elle est purement humaine et *naturelle*.

» Il ferait plus en cinq minutes s'il était un homme intérieur, que maintenant en cinq jours et il convertirait plus par quelques paroles que par tant de longs discours. »

C'est ainsi.

Un monsieur ayant le prurit de la parole et cette maladie moderne de la « bougeotte », ayant chaud et donnant chaud à tous, ne tenant pas en place et cédant chaque jour à la fièvre des déplacements, n'est pas pour cela un apôtre. Sa vie n'est plus qu'une alerte!

Qu'il se démène moins!

Qu'il se recueille plus!

Qu'il soit moins fébrile, plus uni à Dieu!

Qu'il aime un peu moins les gares, un peu plus le désert.

Le désert! comme nous en avons tous besoin, surtout à notre époque!

Un réel danger, celui auquel les prêtres eux-mêmes sont exposés, en raison directe de leur zèle, est de ne plus songer qu'aux « œuvres ».

Or, elles *peuvent* devenir un gouffre : gouffre d'argent, d'études, de préoccupations, de temps,de santé et parfois, hélas! de ferveur.

Jamais on ne vit une telle multiplicité d'œuvres qu'à notre époque. Et cependant, lorsqu'on en fait le bilan avec une humble loyauté, on se demande attristé à quoi tant d'efforts aboutissent.

Évidemment on obtient un certain résultat, mais y a-t-il *proportion*, équation, entre ce maigre fruit et une si prodigieuse dépense d'activité [1] ?

Un vice est latent quelque part.

Il n'est pas dans les œuvres elles-mêmes : elles sont excellentes de par leur nature, authentiquement approuvées ou même prescrites, par l'autorité religieuse.

Puisque, dans le problème étudié, se rencontrent deux facteurs : les œuvres et celui qui les fait et que le mal n'est point dans les œuvres elles-mêmes, il doit se trouver dans l'*homme* d'œuvres n'accomplissant point sa tâche assez bien.

Il faudrait à notre travail une couche sous-jacente de prière, en sorte qu'il soit alimenté par ce fonds comme une flore par l'humus fertile. Le chêne va chercher la vie dans ses racines, qu'il ne méconnaît pas.

Ce qu'on aperçoit chez l'apôtre devrait être peu de chose à côté de sa vie intérieure, une manifestation partielle de cette activité invisible qui explique et actionne l'activité visible.

Que l'action soit le fruit de la contemplation !

N'allons pas abandonner les œuvres ; mais faisons-les comme elles doivent être faites : surnaturellement.

Conçue d'une pareille manière, l'œuvre la plus minime devient féconde. Dieu bénit.

Conçue autrement, l'œuvre la plus brillante est frappée de stérilité. Dieu se retire.

Et si Dieu se retire, nous sommes perdus. « Sine me, nihil. » Sans moi, vous ne ferez rien. Vous entendez ? Rien ! Pas la moitié, pas le quart ou le dixième : rien !

Le résultat extérieur sera peut-être beau.

Le fruit surnaturel sera zéro. « Nihil. »

Supposez le succès apparent, les comptes rendus élogieux des journaux et des revues. Qu'importe ? si Dieu porte le verdict : « Vie factice ! Œuvre morte ! »

Zéro, vous dis-je !

1. « Comme l'herbe des toits, qui sèche avant qu'on l'arrache. Le moissonneur n'en remplit pas sa main, ni celui qui lie les gerbes. » (*Ps.* XXIX, v. 6, 7.)

Imaginez (ce qui n'arrivera jamais !) que nous ayons des œuvres montées « à la moderne » comme nos adversaires, des séances se clôturant régulièrement par des bonis, des locaux spacieux pour nos patronages et des sociétés de gymnastique et des chorales florissantes, qu'est-ce que tout cela, *en soi ?*

Vous croyez sauver l'Église avec ces exercices de gymnastique, avec vos barres fixes et vos trapèzes, vos tambours et vos trombones ? avec tout cela *seul ?*

L'œuvre de Dieu se fait autrement.

En définitive, les âmes ne se convertissent que par les moyens religieux et, dans l'ordre normal de la Providence, ne se sauvent que par les hommes de prière vraiment unis à Dieu [1].

Ils l'ont bien compris, ceux-là qui, ayant à remplir une grande mission religieuse, ont commencé par se retirer dans la solitude : Élie, saint Jean-Baptiste, saint Ignace dans la grotte de Manrèse. Ces grands solitaires ont imité le Solitaire divin.

N'objectons pas l'accablement des affaires, prétendant que l'action empêche l'oraison.

Le Christ est la réponse péremptoire à nos pauvres petites raisons.

Quelle que soit votre œuvre, elle n'est point comparable, n'est-il pas vrai ? à la sienne.

1. Les hommes les plus frustes distinguent parfaitement le prêtre qui est simplement agréable, du prêtre vraiment saint. Avec le premier, ils causeront d'une manière intéressante ; au second seulement ils s'abandonneront et découvriront le dernier secret caché au tréfonds inviolé du cœur.

« Les Musulmans ne s'y trompent pas. D'un prêtre, bon cavalier, bon tireur, ils disent : C'est un excellent cavalier ; nul ne tire comme lui. Ils ne disent pas : C'est un saint.

» Qu'un missionnaire mène la vie de saint Antoine au désert, ils diront : « C'est un saint. » Avec la raison naturelle, ils donneront souvent leur amitié au premier. S'ils donnent leur confiance pour ce qui regarde l'âme, ils ne la donneront qu'au second. »

Ces lignes sont du R. P. Charles de Foucauld, qui, dans l'ermitage de Beni-Abbès, au Sahara, imitait si généreusement l'exemple du divin Maître, au désert pendant quarante jours.

Charles de Foucauld, ermite au Sahara, par René Bazin, p. 255.

Psichari connut aussi la vertu bienfaisante du désert.

Nulle compagnie ne vaut la solitude avec Dieu.

Désert en apparence stérile, mais en réalité si riche !

Désert qui semble infécond, mais où se récoltent les robustes moissons.

Désert où l'on trouve des fruits de componction. Désert qu'embaument et parfument le lis de la pureté, la violette de l'humilité, la rose de la charité.

Vous prétendez renouveler une paroisse, une ville? Jésus devait renouveler le monde.

Il commence par prier.

Si on vous proposait une retraite de trente jours, quelles exclamations! « Moi qui me dois à des occupations multiples et graves, leur soustraire trente jours!... »

Le Christ, lui, consacra non point trente jours, mais trente années à cette prière précédant la vie active.

Alors, au moins, c'est bien fini?

Il va le commencer, enfin, le cher apostolat?

Non! On dirait que cette retraite de trente années n'a pas suffi et, sur le point d'entreprendre les courses d'évangélisation, il commence une autre retraite, plus dure encore, au désert.

Il avait donc bien besoin de retraite?

Eh! non, mais nous autres nous en avons besoin.

Il savait que l'homme aime mieux se dépenser, que se recueillir et que le grand écueil de l'apôtre serait toujours de faire prédominer l'action sur la prière.

Voilà pourquoi, lui, qui était l'Apôtre type, l'exemplaire idéal des sauveurs d'âmes, il a voulu corriger cette conception misérable qui confond perpétuellement l'activité dévorante avec le ministère surnaturel et le surmenage avec le zèle.

Le zèle! mais il brûlait le cœur de Jésus. « Je suis venu apporter le feu sur la terre et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume? » (Saint Luc, ch. XII, v. 49.)

D'autant plus significative est la leçon de désert que nous donne Jésus-Christ, avant et pendant toute sa vie active.

***

Nous venons de prononcer les mots « sa vie active ».

Jésus a magnifiquement uni l'amour de la solitude et le dévouement aux hommes.

Ainsi devons-nous faire.

Car, de ce que nous avons dit plus haut, il ne faudrait nullement conclure : C'est entendu! J'abandonnerai le tourbillon des œuvres, pour l'idéal d'une vie contemplative et pour le calme de la Thébaïde.

Non, non! Le Maître a montré comment il convient de fusionner harmonieusement ces deux vies : l'intérieure et l'extérieure.

Nous pouvons, nous devons concilier l'action et le désert.

Et comment?

Entrons, si possible chaque année, au désert par une bonne retraite.

Entrons au désert, chaque soir, par la prière, pour n'en sortir que le matin, lorsque se terminent nos exercices spirituels. Ainsi nos journées seront, pour ainsi dire, reliées par des ponts de silence. Vers le milieu du jour, retirons-nous encore, quelques minutes au désert; je veux dire : faisons l'examen de conscience. « Ce matin, que de courses et de visites et de tracas matériels! Après-midi, je vais retourner aux mêmes occupations. Maintenant, je m'accorde une halte divine, et je vais profiter de ces instants pour reprendre contact avec le surnaturel. Afin d'éviter la dispersion de la vie et la fièvre de l'action, je veux me retremper en Dieu, retourner à mon vrai Centre. »

Nous pouvons faire mieux qu'*entrer* au désert, nous devons, par le recueillement, y *demeurer*.

Y demeurer! Quoi donc? Ce Pape entouré de visiteurs qui l'acclament, cet évêque en tournée de voyages ininterrompus de confirmation, ce prêtre accablé de travail, cet homme d'œuvres traversant les rues, bousculé par les passants affairés, tous ceux-là oseraient prétendre qu'ils restent au désert?

Parfaitement!

On peut être au milieu d'une capitale trépidante et, en même temps, au désert.

Comment cela?

Saint Bernard l'explique dans une très belle formule : « En pleine multitude, on porte, en soi, son désert! » On se réserve, au plus intime du cœur, une oasis de paix; on reste un calme dans l'agitation ambiante, un silencieux dans le bruit, un recueilli dans l'universelle agitation.

On va, on vient, mais c'est pour Dieu. « In ipso, et cum ipso, et pro ipso. »

En réalité, on se *prête* aux hommes, on se donne à Dieu, puisqu'on lui rapporte tout. « Quoi que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus. » (*Épître aux Coloss.*, ch. III, v. 17.)

***

« Jésus-Christ est resté quarante jours au désert, parmi les bêtes sauvages », note saint Marc. C'était l'hiver. Aucun toit.

Il n'en fallait pas moins pour nous apprendre ce dont notre nature a le plus horreur : la mortification.

Certains auteurs de spiritualité moderne nous proposent leurs méthodes simplifiées, ou leur perfection abrégée.

Je reconnais que pareils titres peuvent se justifier : tout dépend de l'explication.

Malgré tout, je suis un peu en défiance, lorsque j'entends ces promesses de sainteté tellement facilitée.

A la route large et commode, Notre-Seigneur opposait le sentier étroit et raide. Dès lors, comment voulez-vous que la perfection devienne un chemin de roses ?

« Je suis venu apporter le glaive », disait-il. Et vous voudriez faire de la sainteté une chose bien confortable, un bon petit poste de tout repos ?

La vertu réelle a deux pierres de touche : l'obéissance et la mortification.

L'obéissance [1] ! Quels que soient nos états de services dans la sainte Église, et notre expérience et nos cheveux blancs, nous devrions, devant notre confesseur ou notre Directeur spirituel, devenir de petits enfants.

De tout petits enfants, candides et dociles.

Dieu permet que les prêtres eux-mêmes, et ceux-là qui dirigent excellemment les autres, ne puissent être bons juges dans leur propre cas et doivent se mettre à genoux devant un confrère dans le sacerdoce, en disant : « Éclairez-moi ! »

Ils sont la lumière des autres, mais doivent mendier humblement un conseil, quand il s'agit d'eux-mêmes.

C'est l'ordre.

Aussi que penser d'une âme qui, se croyant appelée à des grâces spéciales d'oraison, se soustrait à toute direction ?

Si le confesseur, étonné par certaines manifestations de piété sentimentale ou excentrique, pose une question on se borne à lui répondre : « Dieu m'a instruit dans l'oraison !... »

Vraiment ? Et vous qui parlez ainsi, vous êtes, peut-être, cette créature de sensibilité et d'impressionnabilité qu'on appelle une jeune fille ou un jeune homme de vingt ans ou bien un novice de la vie spirituelle. Qui m'est garant que, dans votre dévo-

1. Un mystère où Notre-Seigneur n'eut point à pratiquer l'obéissance nous fournit indirectement l'occasion de dire quelques mots de cette vertu toujours si utile *pour nous*.

tion étrange, n'entre aucune hallucination et que la prétendue valeur n'est pas du faux brillant, du strass?

Ame qui posez à l'incomprise, quelles sont, en fin de compte, vos preuves de sérieux?

« J'entends mes voix! »

Hélas! Après quelques années d'expérience dans le ministère des âmes, on sait où peut mener l'illusion de ces voix!...

Sainte Jeanne d'Arc en avait et de sérieuses.

Mais vous n'avez pas encore, comme elle, mérité par la sainteté cette grâce exceptionnelle qu'est la direction miraculeuse et immédiate de Dieu.

En attendant, obéissez! C'est humble et sûr.

Le second critérium de vertu solide est la mortification.

Une spiritualité affadie prétend remplacer l'abnégation par des états ultra-affectifs, où l'âme se fond dans une ineffable douceur.

Beaucoup d'amour.

Peu d'effort.

Arrière, les disciplines et les cilices!

Sombres ascètes, mettez fin à vos sermons attristants sur la pénitence.

Qu'on nous serve, dans des conférences encourageantes, le miel exquis de la tendresse divine.

Remplacez le pain austère par la pâtisserie spirituelle et les pralines pieuses.

Tout cela est peut-être délicat pour des dames ou de jeunes demoiselles aimant une impression spéciale de piété à la bergamote.

Mais une vague religiosité, très commode, est trompeuse.

Nous sommes dans l'ordre de la Rédemption, c'est-à-dire du sacrifice et du relèvement par l'effort : l'effort divin, dont nous devons nous appliquer les mérites par l'effort personnel. Prenons les écrits qui ont fait leurs preuves et qui livrent la doctrine authentique du Maître, par exemple l'*Imitation*. N'est-ce pas, à chaque ligne, la recommandation de se vaincre soi-même [1]?

1. « Vous avancerez dans la mesure où vous vous ferez violence. » (*Imitation*, l. I, ch. XXV.) « Seigneur, combien de fois me renoncerai-je? et en combien de choses?

— Toujours et à toute heure, dans les petites choses, comme dans les grandes : je n'excepte rien. » (*Imitation*, l. III, ch. XXXVII.)

Lire aussi RODRIGUEZ, S. J., *Perfection chrétienne*, t. II, 1er traité : *De la mortification*.

Retournons à l'Évangile. « Quiconque, parmi vous, ne renonce pas à ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple... » (Saint Luc, ch. XIV, v. 33.)

« S'adressant à tous, il dit : Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce lui-même. » (Saint Luc, ch. IX, v. 23.)

Le renoncement! Mais voilà les quatre Évangiles en un seul!

Même leçon dans toutes les Épîtres.

Après la doctrine, voyez les exemples. Contemplez tous les saints, du premier au dernier, et le roi des saints : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ah! nous voudrions le bien-être d'une existence moelleuse, alanguie dans la commodité d'une chaise longue, tout ce qui flatte l'égoïsme et ce qu'on est convenu d'appeler « une bonne vie »!

Regardons le Maître au désert : avait-il « une bonne vie »?

Tant que l'homme sera l'homme, il devra se mortifier et, par là, imiter le Christ, satisfaire pour lui-même et pour les autres, apaiser la colère de Dieu, se dompter lui-même, obtenir des grâces.

Sans doute, la mortification doit rester discrète ; sans doute, la pénitence extérieure est moins noble que la pénitence intérieure et surtout que cette union à Dieu, par la charité, qui constitue la perfection ; mais enfin elle s'impose impérieusement.

Elle est d'ailleurs parfaitement raisonnable, quoi qu'on en dise.

En effet (et nous touchons ici à la racine de toute la question), on ne mortifie que les facultés ayant une tendance à se révolter, à nous écarter du bien.

Ce principe explique pourquoi la mortification est restreinte à la vie présente et n'a plus d'application chez les élus, pourquoi la sainte Vierge et Notre-Seigneur, à proprement parler, ne pouvaient pas exercer la « mortification », mais seulement nous donner des exemples d'austérité et nous enseigner la valeur impétratoire et déprécatoire du sacrifice volontaire.

La mortification n'est pas une fin, mais un moyen de rétablir l'ordre ou, tout au moins, de l'assurer.

Dieu n'est pas un tortionnaire cherchant la douleur pour la douleur, mais aimant les actes qui rapprochent de lui, parce qu'ils éloignent énergiquement du mal.

Nous-mêmes, nous ne cédons pas à une espèce de Manichéisme farouche, haïssant le corps.

Ce que je déteste en me mortifiant ce n'est pas le moi, mais les instincts qui dégradent le moi. Je n'en veux pas à ma nature, mais à ses propensions morbides.

Je prétends ne m'interdire que la déformation vicieuse et ne pas faire *mourir* telle faculté, mais la *mortifier* seulement.

Discipliner n'est pas tuer : au contraire, c'est assurer le plein rendement de vie.

***

Parmi les différentes pratiques de mortification, celle qui s'impose le plus à quiconque médite le séjour du Christ au désert, est la *tempérance*.

La sobriété spiritualise.

L'intempérance matérialise [1].

« Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du manger et du boire. » (Saint Luc, ch. xxi, v. 34.)

L'auteur de l'*Imitation*, humilié par l'assujettissement au corps et par les nécessités de la table, se prend à soupirer : « Je vous conjure, ô Dieu infiniment bon, de me préserver des soins de cette vie, de peur que je ne m'embarrasse trop des divers soins du corps, de peur que le plaisir ne me séduise. Je ne demande pas seulement que vous me préserviez de ces choses que la vanité du monde recherche avec tant d'ardeur, mais de ces misères qui, par une malédiction et une punition communes à notre nature mortelle, appesantissent l'âme de votre serviteur et l'empêchent d'entrer dans la véritable liberté de l'esprit... Le manger, le boire... sont à charge à une âme fervente. Faites que j'use de ces soulagements avec modération et que je ne m'y attache point par un désir trop grand. Il n'est pas permis de les rejeter tous, parce qu'il faut soutenir la nature ; mais votre loi sainte nous défend d'y chercher la superfluité et le plaisir, parce qu'autrement la chair se révolterait contre l'esprit. Que votre main, je vous prie, me conduise entre ces extrémités et m'enseigne à ne tomber dans aucun excès. » (Livre III, ch. xxvi.)

L'*Imitation* admire le moine maigre et frugal qui gémit de devoir se rendre à table. (Livre I, ch. xxv.)

Certains hommes n'en sont pas là.

1. Saint Ambroise, *Lib. de Elia et jejunio*. — Saint Basile, *Hom.* 1 *de Jejunio*. — Saint Léon, *Serm.* 8 *de Jejunio*.

Soyez tranquilles! Ils ne pleurent pas, eux, d'en être réduits à se sustenter.

Ils se réjouissent franchement.

Natures épaisses, pour lesquelles les repas sont les « bons moments » de la vie.

Les « bons moments » pour ces vulgaires et ces alourdis, ne sont pas les heures de l'existence, où l'homme s'élève par l'idéal, se penche par la bonté.

Idéal, charité! Allons donc! Du rêve!

La réalité, c'est de bien manger.

Têtes creuses! Cœurs vides!

Ventres pleins!

Leur vie ne remonte pas au cerveau, mais descend plus bas.

Copieusement, ils cultivent les cinq défauts signalés par saint Thomas d'Aquin : « Se nourrir hâtivement, somptueusement, avec excès, avec empressement et recherche. » (2, 2, Q. 148, art. 4.)

D'autres cèdent à la sensualité, mais d'une manière moins grossière.

Ils ne sont pas gourmands, mais gourmets.

Pas de vice; seulement un péché mignon.

Un simple « faible » pour les sucreries, les crèmes perlées, ou bien encore pour les liqueurs et les vins remplissant le verre de rubis ou d'émeraude liquide.

Devant ces douceurs, les graves résolutions d'austérité s'amollissent et ce n'est plus même une tentation, mais une chute pure et simple.

Les mauvaises langues prétendent que les dévots sont exposés à ce genre de concessions. Peut-être, chez ces pieux gourmands, y a-t-il une réaction de la nature comprimée, une manière de compensation, pour des sacrifices autrement durs, l'inconséquence de l'homme qui se donne en grand, mais se reprend lui-même en détail.

Nous avons des conseils formels, dont les auteurs s'appellent saint Pierre, saint Paul, et Notre-Seigneur lui-même.

« Soyez sobres! Veillez! » (Saint PIERRE, *I^re Épître*, ch. v, v. 8.)

« Sois sobre! » (Saint PAUL, *II^e Épître à Tim.*, ch. IV, v. 5.) Saint Paul avait dit au même Timothée : « Puisque vous souffrez de l'estomac, prenez un peu de vin. » (*I^re Épître à Tim.*, ch. v, v. 23.) Et cependant, lui, si raisonnable, recommande à son disciple de garder la mesure.

« Ce genre de démon n'est chassé que par le jeûne et la prière. » (Saint MATTH., ch. XVII, v. 20.)

Notre-Seigneur n'a pas seulement *recommandé* le jeûne, il l'a *pratiqué* au désert.

En souvenir de cet exemple, l'Église a institué le carême.

Le Christ a jeûné quarante jours.

Que le chrétien jeûne quarante jours!

Il est vrai que l'affaiblissement des santés et l'ébranlement des systèmes nerveux surmenés par l'agitation de la vie moderne exigent des ménagements.

Mais, à notre excessive prudence, ne mêlons-nous pas beaucoup de lâchetés ou d'illusions?

La prière récitée par l'Église, le premier samedi du carême, est significative : « Célébrons d'une manière dévote ce jeûne solennel, institué, d'une manière salutaire, pour le bien de nos âmes et de *nos corps. Animabus, corporibusque curandis...* »

On peut l'affirmer : depuis que le monde existe, plus d'hommes sont morts de manger trop, que de manger trop peu.

« J'ai remarqué, écrit sainte Thérèse, que j'ai commencé à me porter mieux lorsque j'ai commencé à me nourrir moins. »

Le R. P. Lessius, S. J., ne prenait, par jour, que treize onces de nourriture et un peu plus de boisson, ce qui ne l'empêcha pas de vivre jusqu'à soixante-dix ans.

Interrogez, sur le régime qu'ils ont suivi, ceux qui atteignent un âge fort avancé. Presque tous attribuent leur longévité à la tempérance.

Ils ont évité, notamment, l'abus de l'alimentation carnée.

Avouez-le : jeûne et abstinence ne sont pas seulement saints, mais sains [1].

***

Il n'entre pas dans notre rôle d'ouvrir un cabinet de consultations médicales ou de recommander une recette de longue vie.

1. Le docteur Pol Demade a publié, le 6 mars 1924, un article : « Ce bon carême! » dont nous détachons quelques mots : « J'ai regretté de n'être pas évêque, en même temps que médecin, afin d'être tout à fait sévère en matière d'alimentation.

» J'aurais donné rudement, de ma crosse épiscopale, sur les tables trop bien garnies. Les docteurs s'accordent unanimement à regretter que les prescriptions jadis rigoureuses de l'Église soient moins respectées aujourd'hui. Vous tenez à la vie? Eh bien! jeûnez, abstenez-vous! Faites carême

Mais nous tenions à noter, en passant, cette loi assez générale : tout dérèglement moral risque d'avoir sur le corps un contre-coup fâcheux, comme toute vertu a chance d'avoir sur lui un effet bienfaisant.

Au reste, un chrétien a des vues mille fois plus élevées que les simples considérations physiologiques.

Plus haut qu'une recommandation hygiénique, est une recommandation évangélique.

Nous avons le courage de nous mortifier, dans la nourriture, non pas pour éviter les troubles gastriques, l'indigestion ou simplement l'embonpoint, mais parce que nous avons les conseils du Maître et l'exemple du divin Jeûneur. « Après avoir jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim. » (Saint MATTH., ch. IV, v. 3.)

***

Que nous enseigne encore le Maître au désert?

Nous voyons Satan venir tenter Jésus-Christ et Jésus-Christ dans la solitude.

C'est donc vrai que le diable rôde partout [1]

Il est entré au paradis terrestre, où il induisait au mal les protoparents de l'humanité;

Au désert, où il tentait saint Jérôme;

A la Thébaïde, où il inquiétait saint Antoine;

A la Cène, où il pénétrait dans le cœur de Judas et où le Christ avertissait saint Pierre lui-même : « Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamé, pour vous cribler comme le froment. » (Saint LUC, ch. XXII, v. 31.)

Le démon a pénétré dans la primitive Église et fait tomber Ananie et Saphire. « Ananie, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur au point que tu mentes au Saint-Esprit? » (*Actes*, ch. V, v. 3.)

Il clabaude autour des presbytères, des couvents, des cellules

rigoureusement. Acceptez le carême de l'Église. Le carême laïc, s'il devait être imposé au nom de la médecine, serait autrement redoutable. »

Le même article cite l'avis de ce Paul Adam qui n'est pas suspect de cléricalisme : « Les Pontifes, en prescrivant les menus de ces journées expiatoires, se montraient hygiénistes avertis. Ils assuraient, à la fois, le salut de l'âme et du corps. Les libres-penseurs, en s'insurgeant contre les formules ecclésiastiques, en l'honneur de la science, allaient à l'encontre de la science même. »

1. RODRIGUEZ, S. J., *Perfection chrétienne*, t. II, 4e traité : *Des tentations.*

dans lesquelles prient les cloîtrés et ce serait pour lui un triomphe très grand de saccager une âme sacerdotale. Atteindre un pasteur, c'est, indirectement, atteindre le troupeau entier. Quand on frappe à la tête, disait Jésus, les brebis sont dispersées.

Voilà pourquoi Satan a tâché de faire succomber le Maître lui-même. « Le diable a coutume d'assaillir par plusieurs tentations ceux qu'il devine remarquables, afin de détruire dans le germe les fruits spirituels qu'il craint de voir naître dans les âmes. Ainsi a-t-il voulu, pour ainsi dire, étouffer tous les chrétiens dans le Christ, leur principe et leur père. » (CORNELIUS A LAPIDE, S. J.).

Très probablement, l'Évangile ne cite que les trois tentations finales, plus caractéristiques, mais, en réalité, les assauts du démon paraissent avoir été plus nombreux.

« Sur qui et sur quoi vous basez-vous, pour parler ainsi? »

Sur qui?

Sur Cajétan, Origène, Bède, saint Augustin, Cornelius a Lapide, S. J., Lagrange, O. P., et plusieurs autres.

Sur quoi?

Sur le texte même des trois évangélistes qui rapportent cet événement.

« Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. » (Saint MATTH., ch. IV, v. 1.)

« L'Esprit poussa Jésus au désert. Et il y demeura quarante jours, tenté par Satan. » (Saint MARC, ch. I, v. 12 et 13.)

« Il fut poussé par l'Esprit dans le désert, pendant quarante jours, en butte aux tentations du diable. » (Saint LUC, ch. IV, v. 1 et 2.)

Il est vrai que ces trois textes ne sont pas d'une évidence péremptoire, mais le sens le plus naturel de chacun est que les tentations furent réparties tout le long de ces quarante jours.

Le diable a donc tenté Jésus persévéramment, habilement, graduellement, diversement [1].

En revanche, Notre-Seigneur lui a résisté immédiatement, énergiquement. *Vade Satana!*

Aux trois attaques du démon, le Christ a opposé trois textes de l'Écriture. La Bible est l'arsenal divin où nous devons trouver des armes et une forte épée, pour lutter contre Satan. « Prenez

1. « L'ayant tenté de toutes manières... » (Saint LUC, ch. IV, v. 13.)

le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. » (Saint PAUL, *Épître aux Éphés.*, ch. VI, v. 17.)

***

Jésus avait à peine chassé le démon, que les bons anges survinrent.

« *Ils s'approchèrent et ils le servaient.* » (Saint MATTH., ch. IV, v. 11.)

L'histoire du Christ est la nôtre.

A peine a-t-on résisté à la tentation, que c'est la joie, la récompense du ciel.

Les bons anges veillent sur nous.

Et c'est très consolant de finir par cette pensée.

Toujours la religion conclut à la confiance.

Sans doute, les démons sont fort nombreux.

Mais les bons anges aussi.

Jésus pouvait en demander à son Père douze légions.

« Mille milliers servaient le Juge et une myriade de myriades se tenaient debout devant lui. » (DANIEL, ch. VII, v. 10.)

La doctrine commune nous parle des neuf chœurs angéliques et, sans être un dogme, est théologiquement certaine [1].

Parmi les anges, certains sont nos « anges gardiens » et voici, à ce propos, quatre thèses en lesquelles le R. P. Hurter, S. J., résume toute la question :

« C'est un dogme, que des anges sont chargés de garder les hommes. »

« Il est certain (au moins quand il s'agit des fidèles) que chacun d'eux a un ange gardien. »

« L'avis commun des théologiens est que chaque homme a son ange gardien. »

1. « Qu'il y ait des anges et des archanges, presque toutes les pages de l'Écriture sainte l'attestent. Les livres prophétiques parlent souvent des Chérubins et des Séraphins. Saint Paul énumère aussi les noms de quatre Ordres, en disant, dans son *Épître aux Éphésiens :* ... Au-dessus de toute Principauté, Puissance, Vertu, Domination... Le même, dans son *Épître aux Colossiens*, écrit : Que ce soient les Trônes... Donc, puisqu'il unit les Trônes aux quatre Ordres déjà cités dans l'*Épître aux Éphésiens*, voilà cinq Ordres. Ajoutez-y les anges et les archanges, les Chérubins et les Séraphins, vous trouverez neuf Ordres angéliques. » (Saint GRÉGOIRE, *Hom.* 34 *in Ev.*).

« Plusieurs Pères enseignent que des anges sont préposés [1] à chaque royaume, province, église. » (*Résumé de Théologie dogmatique*, t. II, nos 418 à 421.)

***

Nous sommes donc pris entre deux milices invisibles : celles des mauvais et des bons anges.

Les premiers rôdent autour de nous.

Mais les seconds veillent sur nous.

Le bon ange est à la fois :

Le compagnon le plus noble,

Le conseiller le plus précieux,

L'ami le plus fidèle,

Le défenseur le plus fort.

Son rôle est décrit, d'une manière touchante, dans l'histoire de Tobie. Il est maintes fois représenté par cette image que, probablement, vous avez déjà vue : un petit enfant veut cueillir, au bord du précipice, la fleur chatoyante. Mais heureusement son ange le prend dans la protection et la douceur de son aile.

Chacun de nous, s'il est sincère, reconnaîtra qu'il est ce petit enfant attiré par la fleur chatoyante et se penchant sur les abîmes...

Nous sommes remarquablement ingrats envers le bon ange.

Lorsqu'on a été bon pour nous, lorsque, tout simplement, un domestique nous a rendu service, nous disons : « Merci ! »

Notre ange gardien, lui, nous rend service à chaque instant ; mais nous, ayant bénéficié pendant quarante ans, soixante ans, de cette complaisance inlassable, nous arrivons au soir de notre vie, sans avoir une seule fois, peut-être, remercié notre ami dévoué.

Ce n'est pas beau.

C'est même fort laid.

Les anges sont, pour nous, force et suavité, la main qui dirige et le bouclier qui défend.

Saints anges, alliés des bons combats, vous nous aidez puis-

1. Quand saint François de Sales entra dans le Chablais, son premier soin fut de saluer l'ange de cette région.

Le saint curé d'Ars, arrivant dans sa paroisse, s'agenouilla et invoqua l'ange de la localité. (Abbé ROUGEMONT, *Procès apostolique continuatif*, p. 743.)

samment; vous nous encouragez délicatement; vous nous récompensez délicieusement. Dès que Satan a été mis en fuite, vous survenez et votre présence nous console de toutes les luttes.

Ainsi en est-il pour nous.

Ainsi en fut-il pour le Christ.

« *Alors le diable le laissa; aussitôt des anges s'approchèrent et ils le servaient.* » (Saint MATTH., ch. IV, v. 11.)

L'HOMME-DIEU

Dieu parfait. Homme parfait.
(Symbole de saint Athanase.)

Cette double affirmation coupe par la racine toutes les erreurs christologiques et résume, pour ainsi dire, tout ce que la théologie nous enseigne sur Jésus-Christ :

Il était vraiment Dieu ;

Il était réellement homme.

Prouvons successivement chaque partie.

Divinité de Jésus-Christ.

Loin de nous la prétention de tenter un exposé dogmatique et complet. Il existe déjà et l'on peut facilement le trouver chez les auteurs compétents.

Nous demandons la permission de faire une simple remarque sur la manière de prouver la divinité du Christ.

Il nous paraît qu'il y a deux méthodes principales.

La première consiste à prouver la thèse par quelques textes.

Les passages les plus exploités sont les suivants :

1° « Les Pharisiens étant assemblés, Jésus leur fit cette question :

» Que vous semble du Christ? De qui est-il fils?

» Ils lui répondirent : De David.

» Comment donc, leur dit-il, David, inspiré d'en haut, l'appelle-t-il Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds?

» Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils? » (Saint Matth., ch. xxii, v. 41 à 46.)

Jésus ne veut pas nier sa filiation Davidique. Sa mère descendait de David, comme en témoigne toute la Tradition primitive depuis saint Justin. Saint Joseph avait reconnu Jésus comme fils légitime. Celui-ci, dès lors, avait les droits de filiation que les tribunaux, à l'occasion, auraient reconnus juridiquement.

Mais Jésus revendique, outre l'origine Davidique, une autre qui seule est le fondement adéquat de cette haute dignité : siéger à la droite de Dieu.

2° « Toutes choses m'ont été données par mon Père ; personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler. » (Saint MATTH., ch. XI, v. 27.)

Il ne s'agit donc pas d'une connaissance comme la nôtre, accidentelle, dérivée, participée dans une certaine mesure, mais d'une connaissance exclusive, mutuelle et parfaite.

Loisy en convient et lui-même établit le rapprochement entre ce texte et celui de saint Jean : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître. » (Saint JEAN, ch. I, v. 18.)

3° « Allez enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Saint MATTH., ch. XXVIII, v. 19.)

Ce passage où Jésus est placé entre le Père et le Saint-Esprit est d'autant plus frappant qu'à cette époque toute assimilation avec Jéhovah était inouïe.

4° Jésus remet les péchés. Rappelons, par exemple, l'histoire du paralytique. « On lui amena un paralytique porté par quatre hommes. Et, comme ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule, ils découvrirent le toit [1] à l'endroit où il était et, par l'ouverture, ils descendirent le lit où gisait le paralytique. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, tes péchés te sont remis. Or, il y avait là quelques Scribes assis qui pensaient dans leur cœur : Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu ? Jésus, ayant aussitôt connu par son esprit qu'ils pensaient ainsi en eux-mêmes, leur dit : Pourquoi avez-vous de telles pensées dans vos cœurs ?... Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés, je te le commande, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison. Et, à l'instant, celui-ci se leva, prit son lit et sortit en présence de tous. » (Saint MARC, ch. II, v. 3 à 12.)

1. Les maisons de Palestine avaient un toit aménagé sous forme de terrasse. Il est fait allusion à cette terrasse orientale, dans le verset : « Que celui qui sera sur le toit ne descende pas dans sa maison. » (Saint MARC, ch. XIII, v. 15.)

Ne dites pas que, si Jésus remet les péchés, c'est en vertu d'un pouvoir concédé par un autre. Vous introduiriez ainsi une glose portant sur le mot principal : « Le Fils de l'homme *a* le pouvoir de remettre les péchés. »

5° L'Apôtre saint Thomas s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Jésus ne proteste pas.

6° Saint Jean déclare : « Et le Verbe était Dieu... et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » (Saint JEAN, ch. I, v. 1, 14.)

Le même Évangile fournit deux textes particulièrement précieux :

« Philippe, celui qui m'a vu a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montrez-nous le Père? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : le Père qui demeure en moi fait lui-même ces œuvres. Croyez, sur ma parole, que je suis dans le Père et que le Père est en moi. » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 9 à 12.)

« Mes brebis entendent ma voix; je les connais et elles me suivront. Et je leur donne une vie éternelle et elles ne périront jamais et nul ne les ravira de ma main : mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous et nul ne peut les ravir de la main de mon Père.

» Mon Père et moi, nous sommes un.

» Les Juifs ramassèrent, de nouveau, des pierres pour le lapider.

» Jésus leur dit... : Pourquoi me lapidez-vous?

» Les Juifs lui répondirent : Pour un blasphème et parce que, étant homme, vous vous faites Dieu. » (Saint JEAN, ch. X, v. 28 à 34.)

***

Voilà les passages classiques, lorsqu'on veut prouver la divinité du Christ.

Mais, contre chacun de ces textes, l'adversaire accumule les objections.

Nous concédons, disent-ils, que Jésus-Christ revendique une origine plus haute encore que sa filiation Davidique. Mais cette origine supérieure est-elle nécessairement divine? ne suffirait-il pas d'admettre une préexistence spéciale?

Sans doute, continuent-ils, le Christ se place, dans la formule

trinitaire, entre le Père et le Saint-Esprit, mais, aujourd'hui même, nous réunissons dans une seule et même invocation Dieu et deux créatures : « Jésus, Marie, Joseph. »

Jésus n'a point protesté quand saint Thomas a dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Qu'en savez-vous ? objecte-t-on. L'Évangile ne rapporte pas tout.

Et puis, si le Christ n'a point protesté oralement, ne l'a-t-il pas fait par geste ?

D'ailleurs, les mots de saint Thomas ne sont-ils pas une simple formule exclamative ? un peu semblable à celle que nous employons souvent : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! [1] ».

Telle autre objection n'est qu'une échappatoire déloyale. Ainsi ne pouvant nier la force probante du texte : « Toutes choses m'ont été données par le Père ; personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler [2] », les adversaires prennent le parti d'en nier l'authenticité.

Ils appellent ce passage le *bloc erratique* et prétendent que la foi primitive a composé ces versets, s'inspirant du chapitre LI de l'*Ecclésiastique*.

Explication misérable ! car une seule pensée est commune aux deux textes : la louange de Dieu et encore a-t-elle, dans l'*Ecclésiastique*, une cause différente : la reconnaissance pour avoir échappé au péril.

Quant à saint Jean, évidemment il croit à la divinité du Christ et il va jusqu'à conclure ainsi l'Évangile : « Ces prodiges-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu [3] », expression qui, à cette époque, désignait la divinité.

Mais voilà précisément, riposte l'adversaire, pourquoi nous récusons saint Jean ; il avoue son but apologétique et plie les faits à ses préoccupations doctrinales, ou, du moins, les raconte en fonction de son point de vue.

De plus, les fameux textes Johanniques, dont nous avons parlé, sont subtils et appellent une interprétation fort délicate.

1. C'est oublier qu'on n'a pas le vocatif de l'exclamation, mais le nominatif de l'affirmation. Notre-Seigneur approuve : « Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et ont cru. »
2. Saint MATTH., ch. XI, v. 27.
3. Ch. XX, v. 31.

Nous serions désolés de mal nous exprimer.

Nous ne disons pas que les textes cités plus haut n'ont aucune force probante et que les objections apportées contre eux sont irréfutables. Parmi elles, certaines sont positivement négligeables, comme la théorie du *bloc erratique*.

Mais, pour le moment, nous constatons *un fait :* tant qu'on apporte tel ou tel texte, il est possible d'accumuler contre lui des arguties.

Une parole détachée du contexte et non éclairée par les alentours, peut être éludée à force de subtilités.

Seulement, s'il y a moyen d'échapper cauteleusement à la portée d'une seule expression, on n'a plus la même ressource devant la force impressionnante de l'ensemble.

C'est pourquoi, mieux vaut ne pas ramener la question à la discussion minutieuse et un peu énervante d'un seul verset, ou de quelques versets, mais choisir un terrain ferme : l'Évangile tout entier. En cela consiste la deuxième méthode [1].

Expliquons-la [2].

1. Il est clair qu'une telle position n'a rien de commun avec celle de Loisy. Loisy prétend que la divinité du Christ se démontre par autorité, celle-ci s'appuyant sur l'action du Christ au sein de l'Église et des âmes. Mais, affirme-t-il, cette divinité ne peut se prouver par l'Évangile examiné au point de vue critique.

En d'autres termes, la divinité de Jésus se démontrerait « autoritativement », mais non historiquement.

Nous disons : la divinité de Notre-Seigneur est établie historiquement par l'Évangile étudié au point de vue critique.

Mais deux méthodes de démonstration évangélique sont possibles.

Nous préférons la seconde.

2. Cette même méthode ne peut-elle pas s'appliquer à la preuve des prophéties messianiques ?

Sans doute, la portée messianique d'un passage spécial peut être discutée.

Mais l'adversaire est acculé à deux constatations d'allure plus vaste, à deux grands faits. C'est un premier fait, que, avant Jésus, existait l'attente générale d'un Messie, aux caractères bien déterminés.

C'est un second fait que Notre-Seigneur a réalisé ces caractères, qu'il les a vérifiés parfaitement et lui seul.

Si l'application messianique d'un texte nous paraît peu convaincante, qu'importe ?

Les Juifs vivaient sous une Providence spéciale d'interprétation.

En tout cas, on se heurte à cet événement historique dont les proportions sont autrement larges qu'une phrase examinée à la loupe des critiques : le Messie était partout attendu ; le Christ a répondu pleinement à cette attente. On est pris entre les deux membres de ce raisonnement à tenailles. L'adversaire le plus retors ne peut plus échapper. Il est dans un étau.

L'Évangile est convergent.

Les multiples passages du saint livre finissent par se ramener à une conclusion maîtresse expliquant tous les récits : Jésus était Dieu.

Considérons les *faits* et rappelons-nous quelles étaient les relations de Jésus avec son Père, avec le Saint-Esprit, avec les anges et les hommes ; quel était son pouvoir sur la Loi, sur la nature et sur les démons.

***

Relations de Jésus avec le Père.

Nous sommes « fils ». Mais Jésus est « le Fils » d'une tout autre manière.

Lorsqu'il parle de ses rapports avec le Père, il distingue sa propre filiation et la nôtre, d'une manière radicale et permanente.

« Je vais envoyer sur *vous* le don promis par *mon* Père. » (Saint Luc, ch. xxiv, v. 49.)

« Venez les bénis de *mon* Père. Prenez possession du royaume qui *vous* a été préparé. » (Saint Matth., ch. xxv, v. 34.)

Jusque dans les textes où il exprime comment nous sommes appelés à nous trouver près de lui, dans une touchante intimité, il se garde soigneusement de jamais réunir, ou de confondre dans une appellation commune, les deux expressions : Mon Père, votre Père. « Je vous le dis : je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec *vous*, dans le royaume de *mon* Père. » (Saint Matth., ch. xxvi, v. 29.)

« Il y a beaucoup de demeures dans la maison de *mon* Père... je vais vous y préparer une place. » (Saint Jean, ch. xiv, v. 2.)

Sans doute, l'oraison dominicale dit « *Notre* Père... » mais cette prière est la nôtre. Nous seuls, pauvres pécheurs, nous devons prier de la sorte : « Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal ! »

L'oraison du Christ était différente. Il disait « *Mon* Père ». Jésus qui poussait la familiarité jusqu'à nous appeler ses frères, qui s'unissait ineffablement à nous par l'institution du Sacrement d'amour, se séparait de nous nettement et toujours, dès qu'il venait à parler du Père et nous déclarait que sa filiation, à lui, était incommunicable.

Cette manière incomparable pour Jésus d'être « Le Fils » ne tient pas à un degré spécial de vertu.

Les plus grands saints, la sainte Vierge elle-même, auraient-ils jamais songé, à cause de leur suréminence morale, à s'isoler de tous et à dire : Dieu est mon Père, autrement que pour le reste de l'humanité ?

Et puis, lorsque le Christ nous recommande la perfection, il sépare, même alors, notre filiation et la sienne. « Soyez parfaits, comme *votre* Père céleste est parfait. » (Saint MATTH., ch. v, v. 48.)

Cette filiation du Christ n'a donc point comme base la vertu, si haute soit-elle, et ne tient point à une pure question de degré dans la valeur morale, mais elle est d'ordre ontologique, fondée sur une raison de nature même.

Voilà pourquoi la filiation de Jésus est *exclusive*.

Voilà pourquoi elle n'est *en dépendance de rien*.

Nous sommes aussi appelés les enfants de Dieu, mais nous savons par quel exercice de vertu nous pouvons acquérir ce nouveau titre. « Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux. » (Saint MATTH., ch. v, v. 45.)

Notre filiation, à nous, dépend de notre générosité ; dès lors, elle court des risques et même elle peut se perdre, ce qui nous oblige à veiller et à prier. Elle est soumise à certaines conditions pour sa naissance, son accroissement, sa durée.

La filiation de Jésus nous apparaît, au contraire, inconditionnée dans son origine et dans sa permanence.

Elle s'impose comme la simple constatation d'un fait absolument supérieur.

Enfin elle est *entourée de privilèges* dépassant l'ordre naturel.

Pareille connaissance et pareil pouvoir sont, d'après le texte, basés sur la filiation propre à Jésus.

On l'aura remarqué, nous avons raisonné en analysant le triple *caractère* de cette filiation exclusive, inconditionnée, privilégiée, et nullement en nous basant sur la simple *expression* « Fils de Dieu ».

Le Christ s'appelait « Le Fils » et nous livrait par ses actes et ses paroles le sens profond et vrai de cette formule.

***

Les contemporains adressaient volontiers au Christ la même appellation « Fils de Dieu ». Mais eux comprenaient par là,

semble-t-il bien, la seule messianité et non pas la divinité. Cette synonymie entre la locution « Fils de Dieu » et la Messianité nous frappe, par exemple, dans la réponse de saint Pierre : « Tu es le *Christ*, le *Fils du Dieu vivant...* » et dans la question du Grand prêtre rapportée par les trois Synoptiques : « Es-tu le *Christ*, le *Fils de Dieu?* »

Encore moins voudrions-nous, pour établir la divinité de Jésus-Christ, tirer argument de l'expression « *Fils de l'homme* » par laquelle fréquemment Jésus se désigne lui-même, mais dont la signification n'est certainement que messianique. Il suffit d'examiner les deux textes cités un peu plus haut et dans lesquels, avons-nous dit, c'est de la messianité qu'il est question.

« Jésus... demanda à ses disciples : Qui, dit-on, est le *Fils de l'homme?*

» ... Et vous, qui dites-vous que je suis?

» Simon-Pierre, prenant la parole, dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

» Jésus lui répondit : Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 13 à 17.)

» Le Grand prêtre lui dit : Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu? Jésus lui répondit : Tu l'as dit, de plus... vous verrez le *Fils de l'homme* siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel [1]. »

Pourquoi Jésus avait-il choisi cette expression : « Fils de l'homme? »

Est-ce, comme le croit Lesêtre, pour mettre en relief le côté humain de lui-même?

Est-ce pour parler au cœur de ses frères en humanité? ou encore pour faire entendre qu'il était l'homme par excellence?

En réalité, Jésus-Christ semble avoir employé ces termes « Fils de l'homme », par allusion au passage de Daniel où est décrite la venue glorieuse du « Fils de l'homme ». Jésus n'a-t-il pas lui-même indiqué ce rapport?

Qu'il suffise de confronter le texte de Daniel avec ceux de l'Évangile.

« Sur les nuées vint comme un Fils d'homme... Et lui fut donné domination, gloire et règne et tous les peuples, nations et

1. Saint MATTH., ch. XXVI, v. 63 et 64. — Saint MARC, ch. XIV, v. 61 et 62. — Saint LUC, ch. XXII, v. 67, 68 et 69.

langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle et son règne ne sera jamais détruit. » (DANIEL, ch. VII, v. 13 et 14.)

« Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme et toutes les tribus se frapperont la poitrine et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. » (Saint MATTH., ch. XXIV, v. 30.)

« Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire... toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 31 et 32.)

« Vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 64.)

Les mots « Fils de l'homme » désignent donc la *messianité*, non par eux-mêmes, mais par l'emploi qu'en fait couramment le Christ, nous disant qu'il exercera les privilèges messianiques.

Cette locution « Fils de l'homme » n'a pas été inventée par la primitive Église, dans un but apologétique. Elle aurait choisi une expression à la fois plus claire et moins humble.

***

Faisons un deuxième pas et considérons les relations de Jésus non plus avec son Père, mais *avec le Saint-Esprit*.

Lui, Jésus, enverra le Saint-Esprit aux Apôtres, pour qu'ils soient revêtus de force et instruits de toutes choses. (Saint LUC, ch. XXIV, v. 49.)

A une époque où la gloire divine apparaissait solitaire et strictement inaccessible, le Christ n'hésite point à se placer entre le Père et le Saint-Esprit et c'est en leur triple nom invoqué au baptême, que tous les hommes obtiendront la vie de la grâce. « Allez enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » (Fin de l'Évangile de saint Matthieu.)

***

Quelles relations Notre-Seigneur a-t-il avec *les Anges?*

A maintes reprises, il les appelle SES anges.

« Le Fils de Dieu enverra *ses* anges et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité et

ils les jetteront dans la fournaise ardente ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Saint MATTH., ch. XIII, v. 41 et 42.)

***

Encore plus frappant est le *pouvoir du Christ sur les hommes*. Tranquillement, il leur impose des *sacrifices* inouïs.

Celui qui veut être son disciple, ne doit point s'attarder à la sépulture de son père, mais suivre le Maître sans retard, lui sacrifiant tout.

Notez que le renoncement au père, à la mère, aux plaisirs, à la vie, sont réclamés par Jésus *pour lui-même*.

« Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui perdra sa vie, à cause de moi, la sauvera. » (Saint MATTH., ch. X, v. 37, 38 et 39.)

Les hommes doivent entrer dans le grand royaume de la vérité, mais c'est *par Jésus seul qu'on y pénètre*. « En vérité, en vérité, je vous le dis : Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé [1]. » (Saint JEAN, ch. X, v. 7, 9.)

Il est la vigne mystique dont nous recevons la sève de vie :

« Je suis la vraie vigne...

» Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut, de lui-même, porter du fruit, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus... Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche. » (Saint JEAN, ch. XV, v. 1 à 7.)

La vraie *vie* est de s'attacher au Christ. « Quiconque croit en lui est justifié par lui. » (*Actes*, ch. XIII, v. 38 et 39.)

« Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 6.)

« Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » (Saint JEAN, ch. III, v. 36.)

1. « C'est par lui que nous montons et vers lui que nous montons. Il est la porte, lui qui est ouvert et qui ouvre, lui qui est frappé par ceux qui entrent et adoré par ceux qui ont mérité d'entrer. » (Saint AMBROISE, l. IX, *in Luc.*)

Comment devons-nous *prier?* Au nom de Jésus et alors nous serons certainement exaucés.

« Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai.

» ... Si vous me demandez quelque chose, en mon nom, je le ferai. » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 13 et 14.)

« Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite...

» En ce jour-là, vous demanderez en mon nom. » (Saint JEAN, ch. XVI, v. 24 et 25.)

Jésus *pénètre les secrets* du cœur humain.

« Jésus connaissait leurs pensées. » (Saint MATTH., ch. XII, v. 25.)

« Car Jésus savait, dès le commencement, qui étaient ceux qui ne croyaient point et qui était celui qui le trahirait. » (Saint JEAN, ch. VI, v. 64.)

Il découvrait à la Samaritaine stupéfaite, les misères intimes de sa vie.

« La femme répondit : Je n'ai point de mari.

» Jésus lui dit : Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari. En effet, vous avez eu cinq maris et celui que vous avez maintenant n'est pas à vous ; en cela, vous avez dit vrai.

» La femme dit : Seigneur, je vois que vous êtes un prophète.

» La femme, alors, laissant là sa cruche, s'en alla dans la ville et dit aux habitants : Venez voir un homme qui m'a dit ce que j'ai fait ; ne serait-ce point le Christ?

» Ils sortirent de la ville et vinrent à lui...

» Or, beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, sur la parole de cette femme qui avait rendu ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.

» Les Samaritains étant donc venus vers lui, le prièrent de rester chez eux et il y demeura deux jours. Et un plus grand nombre crurent en lui, pour l'avoir entendu lui-même.

» Et ils disaient : Maintenant, ce n'est plus à cause de ce que vous avez dit, que nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » (Saint JEAN, ch. IV, v. 17 à 42.)

Le Christ connaît, non seulement le passé et le présent, mais l'*avenir ;* il prédit, dans leurs détails minutieux et précis, les événements qui dépendent de la libre volonté des hommes.

« Comme ils approchaient de Jérusalem, ayant atteint Béthanie,

vers la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples en leur disant : Allez au village qui est devant vous ; dès que vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel nul homme ne s'est encore assis : détachez-le et me l'amenez.

» Et si quelqu'un vous dit : Que faites-vous? répondez : Le Seigneur en a besoin, et aussitôt on l'enverra ici.

» S'en étant allés, les disciples trouvèrent un ânon attaché à une porte, en dehors, au tournant du chemin et ils le détachèrent.

» Quelques-uns de ceux qui étaient là leur dirent : Que faites-vous, de détacher cet ânon?

» Ils répondirent comme Jésus le leur avait commandé et on les laissa faire.

» Et ils amenèrent l'ânon à Jésus. » (Saint MARC, ch. XI, v. 1 à 7.)

« Le premier jour des Azymes, où l'on immolait la Pâque, ses disciples lui dirent : Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la Pâque?

» Et il envoya deux de ses disciples et il leur dit : Allez à la ville ; vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, suivez-le. N'importe où il entre, dites au maître de la maison : Le Maître fait dire : Où est le lieu où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples?

» Et il vous montrera une grande salle meublée et toute prête ; là préparez-nous la Pâque.

» Ses disciples partirent et allèrent à la ville et ils trouvèrent les choses comme il le leur avait dit et ils préparèrent la Pâque. » (MARC, ch. XIV, v. 12 à 17.)

« Je vous ai tout annoncé d'avance. » (Saint MARC, ch. XIII, v. 23.)

« Sur le soir, Jésus vint avec les Douze. Pendant qu'ils étaient à table et mangeaient, Jésus dit : Je vous le dis en vérité, un de vous me livrera ; oui, celui qui mange avec moi.

» Et ils se mirent à s'attrister et à lui dire, l'un après l'autre : Est-ce moi?

» Il leur répondit : C'est l'un des Douze qui met avec moi la main dans le plat. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 17 à 21.)

« Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança. » Saint JEAN, ch. XVIII, v. 4.)

Le Christ a prophétisé, d'une manière saisissante, la chute de Pierre, la Passion, la Résurrection. « Lors donc qu'il fut ressus-

cité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela et ils crurent. » (Saint JEAN, ch. II, v. 22.)

Le Christ *remet les péchés* des hommes.

Nous autres prêtres nous pardonnons aussi, mais seulement par délégation, comme le rappelle la formule même de l'absolution.

« Et ego, auctoritate ipsius te absolvo. » Et moi je vous absous en vertu de *son* autorité...

Pour Jésus, pas d'allusion à un pouvoir dérivé, communiqué par un autre, mais la constatation simple et catégorique du fait.

« Le Fils de l'homme *a* sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. » (Saint MARC, ch. II, v. 10.)

« Il dit à la femme : Tes péchés te sont pardonnés. Et ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : Quel est celui qui remet même les péchés? » (Saint LUC, ch. VII, v. 49 et 50.)

Saint Pierre parle ainsi de Notre-Seigneur : « Il nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a établi juge des vivants et des morts.

» Tous les prophètes rendent de lui ce témoignage que tout homme qui croit en lui reçoit par son nom la rémission de ses péchés. » (*Actes*, ch. X, v. 42 et 43.)

Il peut investir ses Apôtres du même droit. « Il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » (Saint JEAN, ch. XX, v. 22 et 23.)

Non seulement pour la rémission des péchés, mais pour ce qui concerne l'*Église et tous les privilèges les plus sacrés*, il est maître, au point qu'il *peut transmettre* son autorité sur les âmes. « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 19.)

Prodige absolument surprenant : les hommes doivent *manger sa chair et boire son sang*. Les auditeurs s'étonnent, beaucoup de ses disciples le quittent et, malgré tout, le Christ répète l'affirmation étrange et obstinée :

« Je suis le pain de vie...

» Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Et ils disaient :

N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment dit-il : Je suis descendu du ciel?

» Jésus leur répondit : Ne murmurez point entre vous... En vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle.

» Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts.

» Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure pas.

» Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement et le pain que je donnerai c'est ma chair, pour le salut du monde.

» Là-dessus, les Juifs disputaient entre eux, disant : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger?

» Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour.

» Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui... C'est là le pain qui est descendu du ciel ; il n'en est point comme de vos pères qui ont mangé et sont morts ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement.

» Jésus dit ces choses, enseignant dans la synagogue à Capharnaüm.

» Beaucoup de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : Cette parole est dure et qui peut l'écouter?...

» Dès ce moment, beaucoup de ses disciples se retirèrent et ils n'allaient plus avec lui. » (Saint JEAN, ch. VI, v. 35 à 67.)

Notre *salut* est en Jésus-Christ et en lui seul. « Le salut n'est en aucun autre, car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » (*Actes*, ch. IV, v. 12.)

A la fin des temps, qui ressuscitera l'homme? Lui, Jésus. « *Moi* je le ressusciterai, au dernier jour. » (Saint JEAN, ch. VI, v. 54.)

Enfin le Christ *jugera* toute l'humanité.

« Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 27.)

Non seulement il jugera, mais la base de ce jugement sera la manière dont les hommes se seront comportés envers lui.

« Celui qui aura rougi de moi... le Fils de l'homme aussi rougira de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père, avec les anges saints. » (Saint MARC, ch. VIII, v. 38.)

« Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire et tous les anges avec lui... il séparera les uns des autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs.

» Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 31 à 35.)

On sera élu ou damné, selon qu'on l'aura aimé ou non.

***

Le Christ est *au-dessus de la Loi*.

Il est maître du Sabbat.

« Un jour de Sabbat, comme Jésus traversait des champs de blés, ses disciples cueillaient des épis et, les froissant dans leurs mains, les mangeaient. Quelques Pharisiens leur dirent : Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du Sabbat?

» Jésus leur répondit : Vous n'avez donc pas lu ce que fit David, lorsqu'il eut faim et ceux qui l'accompagnaient? comment il entra dans la maison de Dieu et prit les pains de proposition, en mangea et en donna à ceux qui étaient avec lui, bien qu'il ne soit permis d'en manger qu'aux prêtres seuls?

» Et il ajouta : Le Fils de l'homme est maître du Sabbat. » (Saint LUC, ch. VI, v. 1 à 7.)

Les Pharisiens multipliaient à plaisir les prescriptions les plus minutieuses, comme en témoigne ce *Talmud*, qui, sous sa forme définitive, ne fut codifié qu'au VI^e^ siècle.

« On ne saurait énumérer ici les douze cent soixante-dix-neuf règles qu'un Juif devait avoir sous les yeux, pour ne pas violer le repos sacré, les préceptes imposés aux convives dans les repas communs, les souillures innombrables auxquelles tous étaient exposés. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, pp. 10 à 12.)

Par ailleurs, le même *Talmud* avait les dix chapitres « Eroubin » c'est-à-dire les subterfuges. Voilà bien le Pharisaïsme! rien que pour un point, douze cent soixante-dix-neuf prescriptions et, en revanche, dix traités d'échappatoires!

Notre-Seigneur oppose nettement sa Loi nouvelle [1] aux anciens rites et surtout aux complications pharisaïques.

« Alors des Scribes et des Pharisiens venus de Jérusalem s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la tradition des Anciens? Car ils ne se lavent pas les mains, lorsqu'ils prennent leurs repas.

» Il leur répondit : ... Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi...

» Puis, ayant fait approcher la foule, il leur dit : Écoutez et comprenez. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme.

» Alors ses disciples, venant à lui, lui dirent : Savez-vous que les Pharisiens, entendant cette parole, se sont scandalisés?...

» Pierre prenant la parole lui dit : Expliquez-nous cette parabole.

» Jésus répondit : ... Ce qui sort de la bouche vient du cœur et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les paroles injurieuses. Voilà ce qui souille l'homme; mais manger sans s'être lavé les mains, cela ne souille pas l'homme. » (Saint MATTH., ch. XV, v. 1 à 21.)

« Vous Pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du

1. Se rappeler quelle liberté, bientôt, laissera aux Gentils le premier Concile, celui de Jérusalem. « Quelques-uns du parti des Pharisiens, qui avaient cru, se levèrent, en disant qu'il fallait circoncire les Gentils et leur enjoindre d'observer la loi de Moïse. » (*Actes*, ch. XV, v. 5.)

Mais le Concile ne leur impose qu'un minimum d'obligations : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer aucun fardeau au delà de ce qui est indispensable, savoir : de vous abstenir des viandes offertes aux idoles, du sang, de la chair étouffée et de l'impureté. En vous gardant de ces choses, vous ferez bien. Adieu. » (*Ib.*, v. 28 et 29.)

Relire, au même point de vue, les quatre Épîtres où saint Paul montre que l'Ancienne Loi est résorbée dans la religion d'amour du Nouveau Testament (*Épître aux Galates, aux Romains* et les deux *Épîtres* adressées *aux Corinthiens*). La doctrine Paulinienne se résume en ces deux textes souvent mal traduits : Vous devez à Dieu un « Culte spirituel » (il ne s'agit pas de culte raisonnable) (*Épître aux Rom.*, ch. XII, v. 1) ; le « Juste vit par la *foi* ». (Point n'est question d'esprit de foi.) (*Épître aux Gal.*, ch. III, v. 11 ; à rapprocher de l'*Épître aux Hébr.*, ch. X, v. 38.)

plat ; mais, au dedans de vous, tout est plein de rapine et d'iniquité... » (Saint Luc, ch. xi, v. 39.)

La prétendue piété des Pharisiens n'avait plus que l'apparence d'une religion vraie. Elle était pareille à ces arbres qu'on rencontre parfois dans la campagne : l'extérieur demeure intact et nous illusionne. Mais si vous vous approchez, vous constatez que l'arbre est creux. Le cœur est évidé. Il ne reste qu'une écorce et encore n'est-elle plus vivifiée par la richesse de la sève. Ainsi les Pharisiens excellaient à sauver l'apparence du précepte, alors que, dans la réalité, ils lui enlevaient son contenu de vie sincère et de vérité. C'est le sens profond des paroles prononcées par Jésus : « Vous mettez à néant le commandement de Dieu. » (Saint Matth., ch. xv, v. 6.)

« Vous savez fort bien anéantir le commandement de Dieu... anéantissant ainsi la parole de Dieu. » (Saint Marc, ch. vii, v. 9 et 13.)

***

Qu'importe le geste du corps, sans la générosité de l'âme ?

« Lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, si tu te rappelles que ton frère a un grief contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; viens ensuite présenter ton offrande. » (Saint Matth., ch. v, v. 23 et 24.)

Il est une chose que Dieu préfère à ton cadeau : c'est toi-même.

Offrir ton présent est bon.

Offrir ton cœur est mieux.

L'Ancienne Loi avait multiplié les rites extérieurs.

Et c'était sagesse pour cette époque et pour ces hommes.

Mais Jésus n'hésite point à déclarer qu'il va fonder un culte basé sur la justice intérieure.

Tout formalisme doit tomber devant cette conception, essentiellement spirituelle, de la nouvelle Loi.

« La femme dit : Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer.

» Jésus dit : Femme, croyez-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem, que vous adorerez le Père... Mais l'heure approche et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont de tels adorateurs que le Père demande.

» Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » (Saint JEAN, ch. IV, v. 20 à 24.)

Le Christ innove ce culte spirituel, en Maître Souverain.

Dans le « Sermon sur la montagne », il répète six fois : « Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens... Mais, *moi*, je vous dis... »

Alors que Moïse déclarait simplement : « Voici ce qu'ordonne le Seigneur », Jésus parle en son propre nom. « Ils étaient frappés de sa doctrine, car il les enseignait comme ayant autorité. » (Saint MARC, ch. I, v. 22.)

Dire que Jésus a une part dans l'établissement de la Nouvelle Loi, serait trop peu.

Il *est* la Nouvelle Loi.

A quoi se ramène, en effet, la Loi entière? A obéir au Christ. Écoutez les dernières lignes de l'Évangile selon saint Matthieu : « Les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait désignée. En le voyant, ils l'adorèrent... Et Jésus s'approchant leur parla ainsi... : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.

» Allez donc, enseignez toutes les nations... leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé.

» Et voici que je suis avec vous tous, jusqu'à la fin du monde. »

***

Jésus est *maître de la nature.*

Ses ennemis étaient forcés de le reconnaître. « Les Pontifes et les Pharisiens assemblèrent le Sanhédrin et dirent : Que ferons-nous? car cet homme opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui. » (Saint JEAN, ch. XI, v. 47.)

Il guérissait les malades.

Il marchait sur les flots.

« Il donna ordre aux vents et à la mer et il se fit un grand calme. Et saisis d'admiration tous disaient : Quel est celui-ci, que les vents même et la mer lui obéissent? » (Saint MATTH., ch. VIII, v. 26 et 27.)

Il multipliait les pains, les poissons.

L'Évangile raconte ces miracles sans recherche de l'effet ou de la mise en scène. Pas de remarque trahissant l'enthousiasme personnel de l'évangéliste. Voici, par exemple, le récit de la multiplication des pains, où l'exposé incolore tranche si étonnamment avec le caractère merveilleux du fait.

« En ces jours-là, comme il y avait encore une grande foule qui n'avait pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples et leur dit : J'ai compassion de ce peuple, car voilà trois jours déjà qu'ils ne me quittent pas et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie dans leurs maisons sans nourriture, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin.

» Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on trouver dans un désert assez de pain pour les rassasier ?

» Et il leur demanda : Combien avez-vous de pains ?

» Ils dirent : Sept.

» Alors il fit asseoir la foule par terre, prit les sept pains et, après avoir rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer et ils les distribuèrent au peuple.

» Ils avaient en outre quelques petits poissons ; après avoir prononcé une bénédiction, Jésus les fit aussi distribuer.

» Ils mangèrent et furent rassasiés et l'on emporta sept corbeilles des morceaux qui restaient.

» Or, ceux qui mangeaient étaient environ quatre mille.

» Ensuite Jésus les renvoya. » (Saint MARC, ch. VIII, v. 1 à 10.)

Les miracles de Jésus !... mais il faudrait rappeler tout l'Évangile. N'en citons qu'une seule page, aux détails spécialement pittoresques.

« Jésus, en passant, vit un homme aveugle de naissance.

» Et ses disciples lui firent cette question : Maître, qui a péché, de cet homme ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?

» Jésus leur répondit : Cet homme n'a pas péché, ni ses parents ; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui...

» Ayant ainsi parlé, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, et couvrit de cette boue les yeux de l'aveugle.

» Et il lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé (ce mot signifie Envoyé).

» Il y alla donc, s'y lava et revint voyant clair.

» Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis et demandait l'aumône ?

» Les uns répondirent : C'est lui.

» D'autres disaient : Non ; c'est quelqu'un qui lui ressemble.

» Mais lui disait : C'est moi-même !

» Ils lui demandèrent donc : Comment vos yeux ont-ils été ouverts ?

» Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue et m'en a couvert les yeux et il m'a dit : Allez vous laver à la piscine de Siloé. J'y suis allé, je m'y suis lavé, et je vois.

» Ils lui dirent : Où est-il ? Il répondit : Je l'ignore.

» Ils menèrent aux Pharisiens cet homme qui avait été aveugle.

» Or, c'était le jour du Sabbat que Jésus avait fait cette boue.

» Les Pharisiens lui demandèrent eux-mêmes comment il avait recouvré la vue.

» Et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux ; je me suis lavé, et je vois.

» Quelques-uns des Pharisiens disaient :

» Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le Sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un pécheur pourrait-il faire de tels prodiges ? Et il y avait division entre eux.

» Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle :

» Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.

» Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle et eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère.

» Ils les interrogèrent, en disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ?

» Comment voit-il maintenant ?

» Le père et la mère leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle.

» Mais nous ne savons comment il voit maintenant, et nous ignorons qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le, il a l'âge ; qu'il réponde pour lui-même.

» Ses parents parlèrent ainsi parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs avaient déjà résolu de chasser de la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ.

» C'est pourquoi ses parents répondirent :

» Il a l'âge, interrogez-le.

» Ils appelèrent donc une seconde fois cet homme qui avait été aveugle et lui dirent :

» Rends gloire à Dieu : nous savons que cet homme est un pécheur.

» Il leur répondit : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ; ce

que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois maintenant.

» Et ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait ? et comment t'a-t-il ouvert les yeux ?

» Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples ?

» Alors ils le chargèrent d'injures et ils lui dirent :

» Sois toi-même son disciple : pour nous, nous sommes les disciples de Moïse.

» Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais nous ignorons d'où est celui-ci.

» Cet homme leur répondit : C'est une chose étonnante que vous ignoriez d'où il est, et cependant il m'a ouvert les yeux.

» Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et accomplit sa volonté, il l'exauce.

» Jamais on n'a ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né.

» Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.

» Ils lui répondirent : Tu es né dans le péché, et tu veux nous enseigner ? Et ils le chassèrent.

» Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé et, l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ?

» Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ?

» Jésus lui dit : Vous l'avez vu, et c'est lui-même qui vous parle.

» Il lui répondit : Je crois, Seigneur et, se prosternant, il l'adora. » (Saint JEAN, ch. IX, v. 1 à 38.)

Jésus commandait à la mort pour les autres et pour lui-même : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre. » (Saint JEAN, ch. X, v. 18.)

Nous savons que certains hommes ont également eu le don des miracles.

Mais leurs miracles étaient rares et procédaient d'un pouvoir accidentellement confié, ces thaumaturges n'ayant qu'une puissance participée, due à une libre et extraordinaire faveur divine ; tandis que Jésus accomplit les merveilles en son nom et le privilège est chez lui naturel et permanent, parce qu'il n'est qu'une conséquence et une manifestation de sa filiation divine.

Non seulement il fait des miracles, de sa propre autorité, mais cette puissance lui est tellement personnelle, qu'il en dispose

comme il veut et la communique aux autres, qui se revendiquant de lui, agiront miraculeusement [1].

L'Évangile de saint Marc conclut ainsi : « Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : *En mon nom...* ils parleront de nouvelles langues, ils prendront les serpents et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris.

» Après leur avoir parlé, le Seigneur Jésus fut élevé au Ciel et s'assit à la droite de Dieu. Pour eux, étant partis, ils prêchèrent en tous lieux, le Seigneur travaillant avec eux et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient. » (Saint MARC, ch. XVI, v. 17 à 20.)

Certains adversaires ont eu l'idée vraiment burlesque de ne voir en Jésus qu'un hypnotiseur de génie.

Outre qu'on supposerait chez lui de la supercherie, c'est-à-dire de la déloyauté au sein de la plus manifeste droiture, on oublie que l'hypnotisme demande une mise en scène dont il n'y a, nulle part, trace dans l'Évangile : regard fixé longtemps sur l'interlocuteur, procédés visant à le faire entrer dans le sommeil caractéristique. Jésus aurait recouru à ces moyens, nécessairement extérieurs et constatables, pour faire, pendant trois années, les miracles les plus variés et nul n'aurait remarqué pareils stratagèmes, parmi les Pharisiens à l'affût, parmi les assistants si nombreux qu'ils étaient parfois quatre mille (Saint Marc, ch. VIII, v. 20), ou cinq mille (*ib.*, v. 19).

Supposons, un instant, que Jésus ait hypnotisé les vivants. Certainement, il n'a pas hypnotisé les cadavres qu'il ressuscitait!

Et puis encore, il apaise la tempête, multiplie les pains.

On n'hypnotise pas la mer, n'est-ce pas?

On n'hypnotise pas les poissons!

Évidemment, reprend l'adversaire ; mais on hypnotise les foules qui alors s'imaginent voir ces prodiges.

Hypothèse ridicule, nous l'avons dit, réfutée par les faits! Et si l'on entrait dans cette voie de supposition plus que gratuite, nous pourrions adopter la même méthode et dire : Ceux qui font une pareille objection sont eux-mêmes hypnotisés.

Quant aux évangélistes, relatant ces miracles, nous avons

1. « Pierre dit... : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » (*Actes*, ch. III, v. 6.)

remarqué déjà le caractère essentiellement objectif de leurs récits. Jamais une exclamation, jamais une indignation alors même qu'on l'attendrait le plus, par exemple lorsque sont exposés les reproches les plus manifestement faux, adressés au Christ, lorsqu'à la Passion sont racontées les scènes des pires avanies et des plus révoltantes cruautés contre l'innocent Jésus.

Les évangélistes racontent, mais ne commentent pas. Ils évitent de se nommer, même quand ils sont acteurs. Ils ne parlent pas d'eux. Saint Matthieu se désigne une seule fois : c'est pour dire qu'il exerçait une fonction odieuse, quand Jésus l'appela. « Jésus vit un homme nommé Matthieu, assis au bureau de péage et il lui dit : Suis-moi. » (Saint MATTH., ch. IX, v. 9.)

***

Jésus a pouvoir *sur les démons*.

« Ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs étaient guéris. » (Saint LUC, ch. VI, v. 18.)

« Or, il se trouva dans la synagogue un homme possédé d'un esprit impur, qui s'écria : Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth? Tu es venu pour nous perdre. Je sais que tu es le Saint de Dieu.

» Mais Jésus, lui parlant avec menace : Tais-toi, dit-il, et sors de cet homme!...

» Tous furent saisis d'étonnement, de sorte qu'ils se demandaient entre eux : Qu'est-ce que ceci? Il commande en maître, même aux esprits impurs et ils lui obéissent. » (Saint MARC, ch. I, v. 23 à 29.)

« Jésus commanda au démon et le démon sortit de l'enfant, qui fut guéri sur l'heure même. » (Saint MATTH., ch. XVII, v. 17.)

Jésus transmet son pouvoir aux disciples et c'est, une fois de plus, *en son nom* que s'opérera le miracle. « En mon nom, ils chasseront les démons. » (Saint MARC, ch. XVI, v. 17.)

« Alors il appela près de lui les Douze et commença à les envoyer deux à deux, en leur donnant pouvoir sur les esprits impurs. ... Étant donc partis, ils chassèrent beaucoup de démons. » (Saint MARC, ch. VI, v. 7 et 13.)

Et par la vertu de qui expulsaient-ils les démons?

Nous les Douze, dit Jean au Maître, nous pouvons ainsi « chasser les démons, en votre nom ». (Saint MARC, ch. IX, v. 37.)

***

Ayant ainsi considéré, en détail, les relations de Jésus avec son Père, avec le Saint-Esprit, avec les anges et les hommes, ayant constaté son pouvoir vis-à-vis de la Loi, de la nature et des démons, nous devons enfin conclure.

Dire, après tout ce qui vient d'être exposé : Jésus n'était qu'un homme, est manifestement absurde.

Dire : Il était plus qu'un homme, mais seulement le Messie, c'est donner à une accumulation considérable de faits une explication nulle ou, du moins, inadéquate. Dans une pareille hypothèse, chaque prodige reçoit une solution insuffisante.

Tout l'Évangile boite.

Reste la troisième réponse : Jésus était Dieu.

L'homme qui, sans objection préconçue, parcourt l'Évangile, doit avouer que seule cette troisième thèse explique *tout* et *totalement*.

Pour convaincre l'adversaire, il ne faut pas étrangler le débat, mais l'élargir ; je veux dire : n'allons pas alléguer telle phrase de l'Évangile déchiqueté, mais l'Évangile complet.

Pareille preuve d'ensemble est irréfragable.

Ce n'est plus une affirmation isolée, mais un faisceau de mille indices très nets.

On peut éluder un texte ; on ne peut les éluder tous.

Aucun verset, pris à part, n'entraîne une évidence nécessitante. Soit ! Mais l'homme qui se laisse loyalement influencer par le livre entier, n'hésite pas, ne pourrait plus douter.

Jésus, partout, toujours, agit en Dieu [1].

Supposer qu'il s'est trompé c'est admettre la plus insigne folie, chez celui qui nous apparaît d'une incomparable sagesse et d'une humilité parfaite.

Supposer qu'il nous a trompés, c'est admettre la plus insigne folie chez celui qui nous apparaît d'une sainteté sans tache.

1. Un homme ne saurait longtemps poser au Dieu.

« Quoi ! Vous vous obligez à agir en Dieu ? Mais vous ne soutiendrez pas ce rôle un quart d'heure ! Vous serez percé à jour, avant la fin de votre premier discours. » (Mgr BOUGAUD, *Jésus-Christ*, p. 239.)

Dira-t-on que l'Évangile a *imaginé* Jésus ?

Mais nous devrions répéter : L'inventeur serait aussi étonnant que son héros et, pour inventer Dieu, il faudrait être Dieu. Pour créer un Newton, il faudrait être Newton.

« Quel est l'homme qui pourrait avoir fabriqué un Jésus ? » (PARKER, *Discours sur des matières relatives à la religion*, 1849.)

L'adversaire aux abois ripostera : Mais le mot « Dieu » n'est prononcé nulle part.

C'est inexact.

Mais supposons même que ce soit vrai.

Le mot n'est nulle part.

La chose est partout.

Et c'est beaucoup plus précieux.

Car si le terme est formulé, comme dans l'exclamation de saint Thomas « Mon Seigneur et mon Dieu », ou dès le premier verset de saint Jean « Le Verbe était Dieu », ou dans maints passages de saint Paul [1], nos contradicteurs s'efforcent (nous ne le voyons que trop !) d'échapper à la force de ces expressions.

Mais jamais ils ne pourront se soustraire à une vérité qui est affirmée implicitement dans chaque fait, qui est partout à fleur de style, au point de compénétrer toutes les pages évangéliques et chacune d'elles en particulier.

La doctrine n'est pas codifiée dans une thèse formelle, mais elle filtre partout, comme une lumière qui, doucement tamisée, rayonnerait à travers les parois d'un verre dépoli. Telle « une lumière trop vive s'adoucit sous un beau globe de cristal ». (Mgr BOUGAUD, *Jésus-Christ*, p. 76.)

Cette discrétion même est un précieux argument. Notre-Seigneur avait usé d'une extrême prudence, en révélant sa messianité [2].

1. *Épître aux Rom.*, ch. IX, v. 5. — *Épître aux Hébr.*, ch. I, v. 8. — *Épître à Tite*, ch. I, v. 3 ; ch. II, v. 10 et 13 ; ch. III, v. 4.

2. Lorsque les envoyés de saint Jean-Baptiste viennent demander au Christ s'il est le Messie attendu, il se contente de les inviter à voir ses œuvres, qui, en réalité, sont messianiques. (Is., ch. XXXV et LVI.)

Au début, miraculés et démons recevaient défense de proclamer sa messianité. « Des démons sortaient de plusieurs, criant et disant : Tu es le Fils de Dieu. Et il les réprimandait pour leur imposer silence, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ. » (Saint LUC, ch. IV, v. 41.)

Le possédé de Gérasa peut chanter les gloires de Jésus, parce que, en Pérée, l'enthousiasme messianique n'est pas à craindre. Mais, en Galilée, le Sauveur exige le silence.

Non point qu'il doutât de sa messianité.

Il interdisait aussi de publier tel ou tel miracle et cependant, lui, l'auteur de ces prodiges, était bien sûr qu'ils étaient arrivés !

Il défendait à ses disciples de dire qu'*il était* le Christ. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 20.)

Vous entendez ? Il l'était !

« La femme lui dit : Je sais que le Messie, celui qu'on appelle le Christ,

A plus forte raison devait-il garder la même attitude, en parlant de la divinité.

Se dire clairement Dieu!... Quelle cause d'erreur pour les païens, qui auraient cru à plusieurs dieux et quel scandale pour les Juifs si imbus de monothéisme!

Jésus-Christ a donc évité le mot, qui eût été mal compris, ou aurait révolté.

Il a préféré la discrète éloquence des *faits*. « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, lors même que vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres. » (Saint JEAN, ch. X, v. 37 et 38.)

Il a procédé par insinuation et adopté une méthode de manifestation continue et progressive. Ainsi amenait-il les hommes à soupçonner la divinité, jusqu'au jour où, les préjugés étant suffisamment dissipés et les esprits mûrs, cette divinité, déjà constatée en fait, pourrait enfin être proclamée comme un victorieux principe.

La preuve indirecte, mais péremptoire, avait préparé la théorie et la chose avait précédé la formule.

va venir, Jésus lui dit : Je le suis, moi qui vous parle! » (Saint JEAN, ch. IV, v. 26.)

C'est formel : Jésus est le Messie et le déclare lui-même.

Mais il ne veut pas, au début, des manifestations intempestives.

Outre la réalité des choses, il faut toujours considérer la question d'opportunité. Or, la proclamation immédiate du caractère messianique aurait eu plusieurs inconvénients. Il était nécessaire d'épurer d'abord la conception d'une messianité faite de prospérité matérielle et de grandes victoires.

Le Christ prédit ses humiliations et, notamment depuis la confession de saint Pierre, il rectifie la notion de messianité par l'évocation de la Passion sanglante.

Un second motif pour lequel s'imposait la prudence était que le pouvoir romain, si autoritaire, aurait facilement pris ombrage de cette messianité qui supposait la royauté d'Israël.

Jésus manifesta graduellement sa messianité, jusqu'au jour où, devant le Sanhédrin, il la revendiqua publiquement. Pour ce double motif de messianité et de royauté, il fut jugé digne de mort ; Messie, il offusquait le pouvoir religieux et, roi, il offusquait le pouvoir civil.

Les évangélistes nous décrivent le procès du Christ dans ses deux phases « d'abord dans sa phase religieuse, devant le Sanhédrin juif, présidé par Caïphe, puis au prétoire devant Pilate, le procurateur romain. « Ce double procès met dans un parfait relief les deux éléments du caractère messianique du Sauveur : le tribunal juif l'ayant condamné comme Fils de Dieu et le tribunal romain comme roi des Juifs. » (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 415.)

La revendication immédiate et tranchante de la divinité nous apparaîtrait une grave objection, car elle cadrerait peu avec l'ordre des vraisemblances et avec les lois de la prudence la plus élémentaire.

Au contraire, la discrétion de Jésus n'est pas un argument contre lui, mais pour lui, puisqu'elle est une preuve de sagesse et répond si bien à ce que demandait la nature des circonstances.

***

Cette réserve du Maître est remarquablement *gardée dans le récit des évangélistes :* saint Matthieu, saint Luc, saint Marc [1].

Eux qui, depuis la Pentecôte, instruits de toutes choses, ne doutaient pas que le Christ fût Dieu, ils ont grand soin, en écrivant l'Évangile, de ne pas faire dire à Notre-Seigneur plus qu'il n'a dit réellement.

Preuve précieuse de leur fidélité à reproduire exactement les paroles du Maître, en s'interdisant les gloses personnelles!

Ils nous donnent la réalité des faits, sans la subjectivité des réflexions. Ils savent plus qu'ils ne racontent et néanmoins n'en parlent point, parce que leur devoir est d'enregistrer la doctrine authentique du Sauveur.

Les évangélistes ne proposent pas explicitement la thèse de la divinité.

C'est très heureux, car nos adversaires ne manqueraient pas de s'écrier : « Voilà bien la réaction de la foi sur l'histoire! Ils accommodent les choses à leurs préjugés dogmatiques. »

En revanche, devant le sobre récit de l'Évangile, les hypercritiques n'ont plus la ressource de prétendre qu'il y a des rédactions additionnelles.

Cette réserve extrême et ce scrupule délicat des évangélistes sont d'autant plus frappants dans leurs *écrits*, que, semble-t-il, dans leurs *prédications*, ils prouvaient la divinité, en parlaient très fortement et très souvent.

Au reste, quand ils prêchaient, ils agissaient, sans doute, avec la prudence du Maître lui-même et, devant ces esprits encore si peu éclairés, ils préféraient probablement exposer les *œuvres* divines du Christ, plutôt que prononcer le *mot* Dieu.

Ainsi les auditeurs s'habituaient, peu à peu, à unir le concept

1. Plus loin, nous parlerons, *ex professo*, de saint Jean.

de Jésus à celui de Dieu. Enfin, lorsqu'ils auront été suffisamment préparés, quand ils auront déjà implicitement admis cette vérité, on pourra la formuler explicitement et donner au Christ le nom formel de Dieu.

La divinité du Christ, dans l'Évangile de saint Jean [1].

La méthode que nous avons adoptée pour établir la divinité du Christ et que nous venons d'appliquer plus spécialement aux trois Synoptiques, vaut également pour l'évangile de saint Jean.

Incontestablement, on pourrait alléguer plusieurs textes isolés et nous-mêmes, occasionnellement, nous avons profité déjà de maints passages Johanniques.

On aurait le droit de faire remarquer que saint Jean affirme sa croyance à la divinité, au début de son Évangile : « Le Verbe était Dieu » et vers la fin : « Ces miracles ont été écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu. » Or, la dernière expression, dans la bouche de saint Jean, vaut pour Dieu seul.

Mais cette profession de foi de l'apôtre saint Jean, loin d'être un argument, devient une objection pour l'adversaire qui le déclare aveuglé par sa croyance et, dès lors, manquant d'impartialité.

De plus, continue-t-on, ce texte : « Le Verbe était Dieu » ou cette conclusion relative au « Fils de Dieu » n'est pas une affirmation du Christ, mais la conviction personnelle de l'évangéliste.

Quant aux déclarations de Jésus lui-même, rapportées dans l'évangile de saint Jean, les adversaires s'efforcent d'en énerver la valeur probante. Écoutez-les :

« Je suis dans mon Père et mon Père est en moi. » Mais Jésus a dit également : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (Saint Jean, ch. VI, v. 56.)

Voilà donc les mêmes expressions appliquées au communiant!

1. « Si vous cherchez l'avis de Jean, il est très certainement celui de Luc, de Marc et de Matthieu...

» Tout ce que vous rencontrez chez l'un, vous le trouverez également chez les quatre...

» Tous quatre, ils donnent le même enseignement sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et lèvent les yeux de l'esprit vers sa divinité. Chez eux, même foi en son incarnation ; chez chacun, même contemplation de sa divinité. » (Saint Grégoire, *Homélie* 3, l. I *in Ezech.*)

Or, personne ne prétendra qu'il y a vraiment identité de nature entre ce communiant et le Christ.

Jésus est dans le Père. Mais, nous aussi, nous sommes participants de la nature divine (*IIe Épître de saint Pierre*, ch. I, v. 4) ; nous pouvons nous écrier, comme saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis : c'est le Christ qui vit en moi. » (*Épître aux Gal.*, ch. II, v. 20.)

Néanmoins, il est bien clair que nous restons de simples créatures.

Le Christ a dit : « Moi et mon Père nous sommes un. » (Saint JEAN, ch. X, v. 30.)

Mais le même Christ, dans le même évangile, fait cette prière : « Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, *comme nous*. » (Saint JEAN, ch. XVII, v. 11.)

« Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, *comme* vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, pour que, eux aussi, ils soient en nous...

» Qu'ils soient un, *comme nous sommes un*, moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un. » (Saint JEAN, ch. XVII, v. 21 et 22.)

Encore une fois, les discussions de textes isolés seraient subtiles. La preuve d'ensemble est autrement péremptoire, autrement claire.

C'est pourquoi nous ferons bien de recourir, pour saint Jean, comme pour les trois autres évangélistes, à l'argument de l'évangile *total*.

Le Christ, dans l'évangile de saint Jean, nous apparaît, revendiquant avec Dieu la participation de tout.

Entre le Père et le Fils, il y a triple communauté : d'opération, de puissance et de biens, sans aucune exception.

« Tout ce que le Père a, est à moi. » (Saint JEAN, ch. XVI, v. 15.)

Il ne se lasse point de répéter au Père :

« Tout ce qui est à moi est à vous et tout ce qui est à vous est à moi. » (Saint JEAN, ch. XVII, v. 10.)

« Celui qui m'a vu, a vu aussi le Père. » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 9.)

« Tout ce que fait le Père, le Fils aussi le fait pareillement.

» Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut...

» Que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père.

» Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père. » (Saint JEAN, ch. v, v. 19 à 24.)

Combien d'autres passages on pourrait accumuler sans peine, pour établir qu'entre Dieu le Père et Jésus existe réellement la triple communauté d'opérations, de puissance et de tous les biens !

Cela est incompréhensible, si Jésus n'est qu'un homme.

S'il n'est que Messie, il faut violenter tous les textes.

S'il est Dieu, tout s'explique et devient naturel.

Seule la troisième théorie satisfait pleinement l'intelligence.

Encore un coup, nous prouvons que le Christ est Dieu, non par tel mot, ou par telle phrase, mais par l'argument autrement ferme de *tout* l'Évangile [1].

Une déclaration, même explicite, de la divinité serait un jet de lumière vive et directe. Vous devinez ce qui arriverait : les obstinés se mettraient en dehors du rayon, ou fermeraient les yeux.

L'Évangile intégral est une lumière plus tempérée, mais diffuse à chaque endroit. Comment nier la clarté, quand elle est partout, tellement qu'on baigne en elle et que, n'importe où l'on se place, elle s'insinue à travers les paupières ?

LA DIVINITÉ DU CHRIST, CHEZ SAINT PAUL.

Pour montrer que saint Paul enseigne la divinité de Jésus, plusieurs textes sont classiques.

« ... Le Christ selon la chair, lequel est au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Amen. » *Épître aux Rom.*, ch. IX, v. 5.)

Le même mot *Dieu* revient encore dans une citation de l'*Épître aux Hébreux* (ch. I, v. 8) et, quatre fois, dans l'*Épître à Tite* [2].

« Il est l'image du Dieu invisible, né avant toute créature ; car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles... tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses et toutes choses subsistent en lui. Il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe...

1. Nous pourrions ajouter à l'Évangile de saint Jean ses trois *Épîtres* et son *Apocalypse*.

2. (Ch. I, v. 3 ; ch. II, v. 10 ; ch. II, v. 13 ; ch. III, v. 4.)

» Car Dieu a voulu que toute sa plénitude habitât en lui. » (*Épître aux Col.*, ch. I, v. 15 à 21.)

« Bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes...

» C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur. » (*Épître aux Phil.*, ch. II, v. 6 à 12.)

Beaux textes !

Mais chacun est violemment discuté par les adversaires.

Prenons le passage le plus clair : « ... Le Christ selon la chair, lequel est au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Amen. »

Nos adversaires prétendent mettre un point, après *chair*. De la sorte, scindant la phrase, ils obtiennent deux affirmations tombant sur deux personnes différentes :

a) De la race d'Israël est sorti le Christ selon la chair ;

b) Dieu, qui est au-dessus de toutes choses, est béni éternellement.

Cette ponctuation est manifestement erronée.

Contre elle, milite l'unanimité, non seulement morale, mais absolue, des Pères de l'Église. Tous, toujours, partout, citent le passage sans la coupure qui en modifie le sens.

Or, il est peu de textes qu'ils allèguent aussi fréquemment que celui-là. Ils l'opposent, pour établir la divinité du Christ, aux Ariens, et eux jamais n'ont la réponse qui cependant aurait été péremptoire, si elle était vraie : la doxologie relative à la divinité ne se rapporte pas au Christ, mais au Père.

Les Ariens tâchent de faire, autour de ces mots si embarrassants pour eux, la conspiration du silence. Mais ils connaissaient (et pour cause !) cette péricope devenue un lieu commun et une arme si souvent tournée contre eux.

Tous les manuscrits reproduisent le texte comme nous l'avons écrit. Témoins le *Vaticanus* (IVe siècle) et le *Sinaiticus* (IVe siècle).

C'est au Ve siècle, l'*Alexandrinus* (conservé au Musée britannique) qui, le tout premier, place un point après « ... Le Christ

selon la chair ». Entre ce dernier mot et la suite, un espace demeure.

Mais il est établi que l'*Alexandrinus* met parfois un point entre des mots que le sens réunit manifestement. L'autorité de cette ponctuation n'est que celle d'un transcripteur. Rien ne prouve qu'il ait agi intentionnellement, pour protester contre une ponctuation qui était en possession tranquille. Lui qui, tout le premier, au Ve siècle, introduit l'innovation d'une version pareille, ne peut pas prévaloir contre l'unanimité quatre fois séculaire.

Nous sommes entrés dans ces détails passablement secs, exprès, pour montrer combien la discussion du texte le plus décisif, peut devenir délicate et exiger des notions techniques.

Aussi, nous préférons, une fois de plus, ne pas restreindre l'argumentation à tel verset qui passera au crible des arguties interminables et parfois déloyales, mais recourir à la preuve d'ensemble, pour montrer chez saint Paul la croyance évidente à la divinité du Christ.

Dans l'œuvre Paulinienne, trois Épîtres sont christologiques [1] et là est l'enseignement, non pas occasionnel, ou restreint à une incidente, mais général, sur le caractère divin de Notre-Seigneur.

S'il restait un doute sur la portée de telle expression trouvée au cours des autres Épîtres, il faudrait l'éclairer à la lumière de cette doctrine exposée dans les trois Épîtres où la question est traitée nettement, ex professo. C'est une règle générale de critique : le moins clair doit s'interpréter par le plus clair et non *vice versa*.

Autre considération embrassant l'œuvre entière de saint Paul : il donna couramment à Jésus l'épithète de *Kurios* (en grec : Seigneur).

Ce terme servait fréquemment aux Juifs helléniques, aux Septante, à saint Paul lui-même [2] pour désigner la divinité ; dès lors, si Jésus n'avait pas été Dieu, quelle source de confusion, surtout pour les Gentils, convertis récemment, de voir désigner par un seul et même mot, Dieu et le Christ !

D'autant plus qu'il ne s'agit pas d'un rapprochement verbal, mais *réel*. Saint Paul applique à Jésus ce qui est affirmé de Dieu [3]

1. *Épître aux Éphés.* ; *aux Philip.* ; *aux Coloss.*

2. Ire *Épître aux Cor.*, ch. IV, v. 19 ; ch. VII, v. 32 ; ch. X, v. 9 ; ch. XVI, v. 7. — IIe *Épître aux Cor.*, ch. X, v. 17.

3. Ire *Épître aux Cor.*, ch. II, v. 16 ; ch. X, v. 22. — *Épître aux Rom.*, ch. X, v. 13.

et les privilèges exclusivement divins, comme l'omniscience [1] et les attributs propres à Jéhovah, comme la création [2].

Saint Paul range dans une même formule le Seigneur Jésus, le Père et le Saint-Esprit, reconnaissant les mêmes attributs aux trois personnes [3].

Il applique au Christ la formule d'adoration que Joël réservait à Jéhovah. Ce Prophète avait dit : « Quiconque invoquera le nom de Jéhovah sera sauvé » (ch. II, v. 32), et saint Paul écrit : « Le même (Christ) est le Seigneur de tous, étant riche envers tous ceux qui l'invoquent. Car quiconque invoquera le Seigneur sera sauvé. » (*Épître aux Rom.*, ch. X, v. 12 et 13. Voir aussi *I^re Épître aux Cor.*, ch. I, v. 1 à 4.)

Voilà comment s'exprime, sur la divinité de Jésus-Christ, saint Paul, qui « écrivait vingt ans à peine après la mort de Jésus [4] ».

On l'écoute. On le croit. Il y a « conviction de l'Église primitive et ce fait ne peut manquer d'impressionner le critique le plus indépendant. ... Il serait inconcevable qu'une tradition aussi primitive, aussi originelle, constatée chez les témoins directs des œuvres et des paroles du Christ ou, du moins, chez les héritiers immédiats du témoignage apostolique, n'eût pas un fondement sérieux dans la réalité [5] ».

Saint Paul peut nous parler de la divinité du Christ d'une manière plus nette que les évangélistes, parce que ceux-ci relataient l'enseignement discret et progressif du Maître lui-même, tandis que saint Paul nous livre sa pensée, d'ailleurs strictement basée sur les faits évangéliques.

N'oublions pas un point fort important : Saint Paul qui s'exprime plus catégoriquement que les Apôtres, est complètement *d'accord avec eux.*

Entre eux *tous* et lui, parfaite communauté de vue [6].

Il a le même enseignement que l'Église fondée à Rome [7].

1. *I^re Épître aux Cor.*, ch. IV, v. 5.
2. *I^re Épître aux Cor.*, ch. VIII, v. 6.
3. *I^re Épître aux Cor.*, ch. XII, v. 4 à 7. — *II^e Épître aux Cor.*, ch. XIII, v. 13.
4. LEPIN, *Jésus, Messie et Fils de Dieu*, 3^e édit., p. 356.
5. LEPIN, *ib.*, p. 225.
6. *Actes des Ap.*, ch. XI, v. 22 à 27 ; ch. XV, v. 22, 32 à 34 ; ch. XXI, v. 18. — *Épître aux Gal.*, ch. II, v. 1 à 10.
7. *Épître aux Rom.*, ch. I, v. 8 à 15 ; ch. XV, v. 22 à 24 ; *Actes des Ap.*, ch. XXVIII, v. 14 et 15.

A Jérusalem, il a contrôlé son orthodoxie chez saint Pierre [1].

Par saint Paul, nous sommes sûrs d'atteindre saint Pierre et, par celui-ci, *tous les auteurs* du Nouveau Testament.

La doctrine de saint Paul sur la divinité du Christ, vérifiée, ratifiée par saint Pierre, est donc bien celle de chaque Évangile, de chaque Épître.

Que la discrétion s'imposât dans la narration évangélique, c'était clair et nous y avons découvert un magnifique argument d'exactitude historique, un souci manifeste de ne jamais forcer la parole de Jésus, mais, au contraire, d'imiter sa prudence.

L'unanime pensée des écrivains sacrés est manifeste : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, saint Paul, saint Pierre, saint Jacques et saint Jude le croient du fond de l'âme : Jésus-Christ était vraiment Dieu.

***

En 325, au *Concile de Nicée*, fut *définie* cette vérité : Jésus-Christ est consubstantiel au Père, tous deux ont une nature, non pas semblable, mais identique.

Il est évident que la divinité du Christ ne date pas plus du Concile de Nicée, que la transsubstantiation ne remonte à la définition du Concile de Trente, ou l'infaillibilité au Concile du Vatican, ou l'Immaculée Conception à la Bulle de Pie IX.

Aucun Pape, aucun Concile n'a le droit d'imposer un dogme

1. *Épître aux Gal.*, ch. I, v. 18.

Il est impertinent (au sens latin du mot) d'objecter la « dispute d'Antioche », que saint Paul lui-même ne cache pas :

« Lorsque Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était digne de blâme. En effet, avant l'arrivée de certaines gens de l'entourage de Jacques, il mangeait avec les païens ; mais après leur arrivée, il s'esquiva et se tint à l'écart par crainte des circoncis. » (*Épître aux Gal.*, ch. II, v. 11 et suiv.) Saint Paul, avec son extrême franchise, blâme la conduite de saint Pierre, mais n'a pas un seul mot niant sa primauté. Il lui reproche de ne pas être, dans un cas déterminé, à la hauteur de sa charge et de ne pas donner l'exemple qu'il devait à tous, à cause même de sa dignité.

Autre chose est d'affirmer : « Vous n'avez pas le pouvoir » ; autre chose est de dire : « Vous vous en servez mal. »

Même alors, saint Paul donne à saint Pierre le titre de fonction suprême « Céphas ». Il ne songe pas à soumettre le cas à une autorité supérieure, mais en appelle de Pierre à Pierre.

Saint Paul rappelle comme une chose extraordinaire l'audace qu'il eut de donner ainsi au prince des Apôtres une leçon d'indépendance.

qui ne serait point contenu déjà dans le dépôt de la Révélation.

La charte divine n'a que faire d'un article additionnel.

L'édifice divin n'admet pas de superstructure humaine.

Mais alors, dira-t-on, comment concilier ces deux faits?

D'une part, l'Église ne peut plus ajouter à la Révélation la moindre nouveauté et, d'autre part, voici une déclaration conciliaire, constituant le pas en avant d'un incontestable gain dans la vérité.

Peut-on mettre d'accord l'immutabilité et l'évolution?

Il y a progrès doctrinal relativement à nous. Un dogme existait dans la Révélation. Mais nous n'étions pas à même de l'y reconnaître ou, du moins, de l'y voir sûrement. L'Église, nous instruisant par une affirmation infaillible, substitue à la négation ou au doute, la certitude.

Il y a progrès aussi dans la vérité elle-même, non par innovation ou par changement, mais par développement plus parfait, la vérité en question livrant plus complètement son fruit de vie, son réel contenu.

La formulation devient catégorique, définitive; les objections sont refutées, les corollaires précisés. Ce qui n'était que pieuse croyance, ou même objet de discussion, est imposé désormais comme article de foi!

On le comprend, il ne s'agit point d'un progrès *externe*, résultant d'une *addition*, mais d'un progrès *interne*, dû à ce qu'un point spécial de notre foi est mieux mis en lumière.

Il est donc permis d'admettre une « évolution dogmatique », à condition de la bien comprendre. Le sens ne peut être qu'il y aurait apport d'un élément adventif, d'une doctrine jusqu'alors inexistante. Le vrai sens est qu'a lieu, pour ce dogme, un passage de l'implicite à l'explicite.

Des choses qui déjà *étaient*, avaient pu ne pas frapper nos regards. L'or est parfois caché dans sa gangue. Ainsi l'or de tel principe peut être dissimulé, enrobé dans un noyau de faux raisonnements.

Mais survient la décision d'un Concile œcuménique, ou d'un Pape parlant *ex cathedra*, donc infailliblement.

Le Concile, le Pape, ayant garantie divine pour pareille déclaration, tranchent nos doutes et déclarent authentiquement : Cette vérité *est* dans la révélation. Votre seule raison humaine, incompétente en la matière, reçoit, par ailleurs, la certitude.

Lorsqu'un instrument perfectionné d'astronomie nous permet de voir les astres lointains, il ne crée pas les étoiles, il les découvre, et permet de mieux inventorier les splendeurs du ciel.

D'une manière analogue, le firmament doctrinal n'est pas enrichi par une décision conciliaire, mais ses merveilles deviennent pour nous mieux connues.

Appliquant toutes ces considérations au cas présent, nous dirons : la divinité du Christ a été définie au Concile de Nicée, en 325, mais le Concile, lui, ne faisait que s'appuyer sur la Révélation pour proclamer solennellement que vraiment le Christ était Dieu consubstantiel au Père.

Il était homme parfait, comme dit saint Athanase.

Le *Credo* du même saint, résumant, pour ainsi dire, tout l'enseignement christologique, nous dit encore sur Jésus ces paroles substantielles :

« Il est égal au Père, selon la divinité ; inférieur au Père, selon l'humanité.

» Quoiqu'il soit Dieu et homme, il n'y a qu'un seul Christ et non pas deux.

» Il est un, non que la divinité soit convertie en chair, mais parce que Dieu prend l'humanité.

» Il est strictement un, non par la confusion de substance, mais par l'unité de personne.

» Car, de même que l'âme raisonnable et la chair ne font qu'un seul homme, ainsi Dieu et l'homme ne font qu'un seul Christ. »

L'Homme-Dieu est un grand mystère, dont saint Léon parle en ces termes :

« Celui-là possède la vraie piété qui ne pense rien de faux sur l'incarnation du Seigneur, ni rien d'indigne sur sa divinité.

» En effet, il est deux dangers qui présentent un égal inconvénient : nier qu'il eut la vérité de notre nature, ou nier qu'il eut l'égalité de gloire avec le Père...

» La divinité qui lui est commune avec le Père n'a subi aucune diminution de toute-puissance... car l'essence suprême et éternelle qui s'est inclinée vers notre salut, nous a attirés vers sa gloire, mais n'a point cessé d'être ce qu'elle était. Aussi, quand le Fils unique s'avoue inférieur à son Père auquel il se dit égal, il prouve la vérité de sa double nature : l'infériorité prouve la nature humaine et l'égalité prouve la nature divine. »

Je m'incline et j'adore. Jésus-Christ est Dieu!

Mais admirez la merveille! Le Christ réunit dans l'unité d'une même personne la nature humaine et la nature divine.

Il est l'*Homme-Dieu*, aux opérations théandriques (divino-humaines).

Nous venons de prouver la première partie du Symbole de saint Athanase : « Dieu parfait. » Établissons la deuxième partie : « Homme parfait. »

Le Christ avait, contrairement à ce que prétendait l'erreur des Docètes, un vrai *corps*, lui qui devait dire un jour à Thomas : « Mets ici ton doigt et regarde mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais croyant. » (Saint JEAN, ch. XX, v. 27.)

Il était bien réel, ce corps du Christ « couché dans la crèche, pendu sur la croix, ayant la pâleur de la mort, ressuscitant le troisième jour, montrant aux Apôtres les traces des clous, enfin montant au ciel [1] ».

Le *visage* de Notre-Seigneur exprimait les impressions de l'âme ; une noblesse et un charme émanaient de lui, faisant admirer « le plus beau des enfants des hommes ».

La *bouche* parlait la langue du pays, en paroles expressives, et Jésus avait un timbre de voix bien personnel, qui vibrait en disant les mots de délicatesse et d'idéal surnaturel.

« Il avait telle taille et telle physionomie et tel accent particulier, l'accent montagnard de Galilée ; il avait une démarche à lui qui le faisait reconnaître de loin ; il avait des expressions, des mots, des pensées chères qui revenaient dans ses discours. Il était un d'entre nous et il s'appelait Jésus, comme d'autres s'appelaient André ou Pilate [2]. » Une maison l'abritait. « Rabbi, où demeurez-vous ?

» Il leur dit : Venez et vous verrez.

» Ils allèrent et virent où il demeurait. » (Saint JEAN, ch. I, v. 39.)

Comme nous, il disait à une femme : « Ma mère. »

Il avait des proches parents, ceux que l'Évangile appelle ses frères et ses sœurs. « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude? Et ses sœurs ne

1. Saint BERNARD, *Serm. de Aquaeductu.*
2. R. P. CHARLES, S. J., *La prière de toutes les heures*, 1re série, p. 69.

sont-elles point toutes parmi nous? » (Saint MATTH., ch. XIII, v. 55 et 56 [1].)

1. Il s'agit de cousins et de cousines, soit du côté maternel, comme le voulait saint Jérôme, soit du côté paternel, comme le prétendent plusieurs modernes.

La Vierge n'eut pas d'autre enfant que Jésus.

La croyance en sa virginité perpétuelle remonte aux plus hautes origines. Elle eut été impossible, si Notre-Seigneur avait eu plusieurs sœurs et quatre frères!

Chez les Juifs, ces termes « frère, sœur » s'appliquent aux proches parents, surtout aux cousins et cousines. Jésus ne pouvait pas prononcer le mot de cousins, ou même de parents en général, pour se tenir à la terminologie reçue. (R. P. DURAND, S. J., *Évangile selon saint Matthieu*, p. 215.)

Jésus ajoute à ce terme de frères un sens moral d'affection. « On lui dit : Votre mère et vos frères sont là dehors.

» Il répondit : Qui est ma mère et qui sont mes frères?

» Puis, promenant ses regards sur ceux qui étaient assis autour de lui : Voici, dit-il, ma mère et mes sœurs. Car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. » (Saint MARC, ch. III, v. 32 à 35.)

Il est malaisé de comprendre, si Jésus avait eu quatre frères et des sœurs, qu'il eût, en mourant, confié sa mère à un étranger.

Les contemporains savaient bien que Jésus était *le fils de Marie* et Renan avoue que cette expression désigne le Fils unique d'une veuve. Tous ces contemporains interprétaient comme il le fallait le mot *frères*. Les évangélistes aussi connaissaient la vérité. Dès lors, ils employaient l'expression *frères* au sens large, à peu près comme saint Luc appelle saint Joseph le *père* de Jésus et parle des *parents* de l'Enfant-Dieu, après avoir nettement rappelé (ch. II, v. 35) que Marie seule intervint dans la conception de Notre-Seigneur. (Voir FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, pp. 553-555, appendice XXV : *Les frères de Jésus*.)

Ne pas confondre, pour la Vierge, ces trois points :

Immaculée conception (Marie fut conçue sans avoir le péché originel).

Parthénogénèse (Marie conçut sans époux).

Virginité perpétuelle (Marie, après la naissance virginale de Jésus, n'eut pas d'autres enfants).

***

Le Protévangile de Jacques (Apocryphe du IIe siècle) avait fait l'étrange supposition que saint Joseph, avant son mariage avec Marie, aurait contracté une autre union, d'où seraient nés des enfants. Ceux-ci auraient donc été les demi-frères et les demi-sœurs de Jésus.

Saint Jérôme a fait bonne justice de ce qu'il nomme « un rêve des apocryphes ».

Cette opinion est « aujourd'hui, complètement abandonnée ». (*Dictionnaire de Théologie catholique*, Vacant, Mangenot, Amann. Fascic. 65-66, 1925, col. 1519.) Voir aussi R. P. DURAND, S. J., *Évangile selon saint Matthieu*, p. 214.

Ses *yeux* avaient leur expression propre. Ils ont réfléchi les paysages et les fleurs de Palestine, les coupoles et les terrasses des villes et le Jourdain et Jérusalem.

Ils étaient pleins de tendresse, lorsqu'ils regardaient le jeune homme demandant ce qu'était la perfection ;

pleins de pitié, lorsqu'ils s'arrêtaient sur les humains pareils à des brebis sans pasteur ;

pleins de miséricorde, lorsqu'ils s'abaissaient vers les pécheresses repentantes ;

pleins de lumière, lorsqu'à la Cène ils se levaient vers le Père tout-puissant ;

pleins de résignation, lorsque, pendant la Passion, ils étaient cachés par le voile ;

pleins de poussière et de sueur, lorsque Jésus gravissait le Calvaire ;

pleins de sang, lorsqu'il agonisait sur la croix ;

pleins de détresse, lorsqu'il criait : Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Le corps du Christ avait des sens réels et des *membres* réels.

Ses *mains*, à Nazareth, ont travaillé rudement.

Pendant la vie publique, elles ont tant guéri, tant béni !

Elles touchaient les enfants (saint MARC, ch. X, v. 15) et la main secourable du Christ s'étendait vers Pierre.

Au repas d'adieu, Jésus « prit le Calice dans ses mains saintes et vénérables » comme le rappelle la formule précédant la Consécration de la messe.

Ses pauvres mains furent ligotées, au jardin de l'agonie ; ensuite attachées à l'anneau de la colonne, pendant la flagellation et enfin transpercées brutalement : « Qu'est-ce que ces blessures, au milieu de tes mains ? » (ZACHAR., ch. XIII, v. 6.)

Mains travailleuses de Nazareth ! Mains très douces de la vie publique ! Mains augustes de la Cène ! Mains garrottées de Gethsémani ! Mains sanglantes du Golgotha !...

Le Christ n'avait pas seulement des membres comme nous, mais des facultés comme nous : une *mémoire*, une *imagination*.

Le rôle de cette dernière est visible dans les comparaisons, les paraboles.

Cette imagination empruntait aux usages du pays et à toute la nature orientale les traits les plus vifs.

Selon la remarque de Mgr Chollet, dans la *Psychologie du*

Christ, si Jésus, au lieu de rester près du Jourdain, avait vécu aux bords du Gange, par exemple, il aurait émaillé ses discours d'images fort différentes.

Jésus-Christ, véritablement homme, avait un *cœur*. Et quel cœur [1] !

Alors que nous aimons peu et mal, il a aimé incomparablement. Saint Thomas d'Aquin nous a laissé une pensée particulièrement belle : Si Dieu était resté simplement Dieu, il n'aurait pu nous aimer que d'une manière effective ; mais Dieu a daigné s'incarner et l'Homme-Dieu a pu nous chérir d'une manière affective.

Il est devenu capable d'avoir pour nous une affection sensible.

Son cœur humain a connu la *pitié*. Ce sentiment, fait de tristesse, d'attendrissement devant l'épreuve atteignant ceux qu'on aime, est attesté maintes fois dans l'Évangile.

« Lorsque Jésus débarqua, il vit une grande multitude et il en eut compassion. » (Saint MARC, ch. VI, v. 34.)

« Jésus appela ses disciples et leur dit : J'ai compassion de ce peuple, car voilà trois jours déjà qu'ils ne me quittent pas et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie dans leurs maisons sans nourriture, ils tomberont de défaillance en chemin [2]. » (Saint MARC, ch. VIII, v. 2.)

Le tact exquis, la finesse de l'amour, se révèlent dans la maxime du Sauveur, rapportée par saint Paul :

« Il faut se rappeler la parole du Seigneur Jésus qui a dit lui-même : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (*Actes*, ch. XX, v. 35.)

Une parole comme celle-là rend le son d'un beau cœur [3].

1. « Dans ce grand Christ..., dans cette tête si bien faite, derrière ses yeux si attirants, si profonds, que se passe-t-il ? Sous cette poitrine où l'on sent circuler une vie intense, quels drames de dévouement, d'amour, d'immolation, se jouent-ils ? » Mgr CHOLLET, *Psychologie du Christ*, Lethielleux, Paris.

2. « Voilà le sentiment de l'Homme-Dieu sur l'homme : il en a pitié ! Ce pourrait être autre chose : la colère... ou bien le dégoût.

» Pervers, coupable ou méchant, l'homme n'excite dans le cœur divin que la pitié. La pitié est, sur un cœur bon, l'effet produit par la misère des autres. La pitié est toute l'âme soulevée par la souffrance des autres. » (R. P. PARRA, S. J., *Messager du Cœur de Jésus*, oct. 1925, p. 511.)

3. Ces mots du Sauveur ne sont consignés par aucun des quatre évangélistes et, dès lors, rentrent dans la catégorie des *Agrapha Kuriou*, c'est-à-dire des sentences du Maître, qui ne sont pas écrites dans l'Évangile,

Les *passions* qui constituent la vie affective, comme la volonté constitue la vie active et qui représentent les mouvements d'attraction et de répulsion liés à notre être physique, de même que la volonté comprend les attractions et répulsions d'ordre immatériel, existaient chez Notre-Seigneur [1], sans aucune déviation de la concupiscence. En elles-mêmes, les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises ; elles sont des ressorts, des forces pouvant être appliquées soit au bien, soit au mal.

Dans le Christ, notre modèle, elles conspiraient toutes et pleinement vers la perfection du but.

Jésus-Christ avait et l'intelligence divine et l'*intelligence humaine* avec sa double science infuse et acquise. Notre-Seigneur Jésus-Christ prévoyait l'avenir, ou plutôt le voyait déjà étalé, en supprimant la double distance de l'espace et du temps. Il y a deux mille ans, j'étais nettement connu par le Christ. « Avant de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais et avant que tu ne naquisses d'elle, je t'ai consacré. » (JÉRÉM., ch. I, v. 5.) J'ai préoccupé la pensée de Jésus, comme j'ai préoccupé son cœur.

En l'Homme-Dieu était la volonté divine, mais aussi la *volonté humaine*, quoi qu'en aient dit les Monothélites.

La distinction et la parfaite coordination de ces deux volontés est clairement indiquée dans la prière du Christ, à Gethsémani : « Père, éloignez de moi ce calice! Cependant que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui se fasse! » (Saint LUC, ch. XXII, v. 42.)

***

L'Homme-Dieu a-t-il seulement pris notre nature *elle-même ?*

mais apprises d'une autre manière, notamment par la tradition primitive. Resch a recueilli environ quatre-vingts *Agrapha Kuriou*. L'authenticité divine de ces axiomes est parfois discutable. Un des plus sûrs, parce qu'il est attesté, dès le début, par une foule de Pères, est le suivant : « Soyez de bons commerçants », tâchant d'acquérir une fortune spirituelle.

Quant à l'origine de la parole : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir », elle est garantie par saint Paul, comme l'atteste le verset rappelé plus haut : « Il faut se rappeler la parole du Seigneur Jésus, qui a dit lui-même... »

1. Ainsi, nous le voyons sensible à la reconnaissance du lépreux guéri et à l'ingratitude des autres lépreux ne venant pas le remercier.

Non! Allant plus loin, il a voulu connaître aussi les *infirmités* de cette nature. « Car nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos infirmités ; pour nous ressembler, il les a toutes éprouvées, hormis le péché. » (*Épître aux Hébr.*, ch. IV, v. 15.)

Les hommes connaissent l'épreuve de cette *faim* qui prend aux entrailles.

Combien de malheureux ont poussé le cri : « J'ai faim! » A notre époque, en Hongrie, en Russie, plusieurs millions d'hommes sont morts de faim.

Notre-Seigneur, parce qu'il « est apparu dans la substance de notre chair et que nous le reconnaissons semblable à nous [1] », a expérimenté la faim. Lui qui, attentif aux besoins des autres, multipliait les pains et les poissons, « comme il retournait à la ville, il eut faim. Voyant un figuier près du chemin, il s'en approcha ». (Saint MATTH., ch. XXI, v. 18 et 19.) Il jeûna au désert, quarante jours « et quand ces jours furent passés, il eut faim ». (Saint LUC, ch. IV, v. 2.) Et cependant il avait dit avec une fierté divine : « Si j'avais faim, je ne te le dirais pas. Car le monde est à moi et tout ce qu'il renferme. » (*Ps.* L, v. 12.)

Le Christ a eu *soif*.

« Jésus dit : Donnez-moi à boire! » (Saint JEAN, ch. IV, v. 7.)

Sur la croix, comme vaincu par la souffrance, il gémit : « J'ai soif! » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 28.) Sans doute, les Pères de l'Église appliquent ces paroles à la soif morale de notre salut, qui dévorait le Christ. Cela n'empêche pas, qu'au sens premier et direct, il ne s'agisse de la soif physique, propre à tous ceux qui ont perdu beaucoup de sang, qui sont « déshydratés » comme disent les médecins. Les blessés, trouvés sur le champ de bataille, demandent avant tout à boire.

A l'heure de la mort, le Christ affaibli éprouvait cette soif physiologique, laquelle d'ailleurs n'exclut pas le symbole d'une autre soif encore plus ardente.

Lui, le Dieu puissant qui faisait jaillir l'eau du rocher, sous la verge de Moïse et promettait un pays où couleraient la douceur du miel et la fraîcheur du lait, maintenant altéré, il se prend à soupirer : J'ai soif!

Nous connaissons, nous pauvres mortels, la *fatigue*, l'humiliante fatigue.

1. Prière de l'Église pour le jour terminant l'octave de l'Épiphanie.

Un homme est, pour ainsi dire, mortifié, en contemplant une machine.

Elle est la brave travailleuse, aux muscles d'acier.

Ah! si nous étions d'acier, nous autres!...

Mais les êtres de chair et de sang, morfondus de trouver si vite leur limite de lassitude et d'avouer leur défaite par ce cri : « Je n'en puis plus! », regrettent l'écart entre tout ce qu'ils voudraient faire et le très peu qu'ils exécutent réellement, entre leurs rêves de productivité et le rendement mesquin. Misérables, chez qui l'intelligence est perpétuellement trahie par le corps et qui se trouvent rapidement essoufflés, nous serions presque tentés de jalousie devant les rudes machines inlassables.

On envie l'acier, quand on n'est qu'un homme...

L'homme par excellence, l'Homme-Dieu, a, lui aussi, connu l'épuisement des forces. Écoutez le *Dies irae :*

« Quaerens me sedisti lassus. »

Vous avez dû vous reposer, tant vous vous étiez fatigué en me cherchant.

« Jésus, fatigué de la route, s'assit tout simplement au bord du puits : Il était environ la sixième heure. » (Saint JEAN, ch. IV, v. 6.)

La sixième heure, d'après la computation des Romains qui faisaient commencer le jour à 6 heures. Il était donc la sixième heure, à partir de 6 heures du matin ; en d'autres termes, il était midi et, par cette grande chaleur qui marque, en Orient, le milieu du jour, le Christ poussiéreux s'appuyait sur la margelle du puits, avec un abandon touchant.

Il nous faut bien, au milieu des travaux les plus importants, nous imposer les haltes des nuits, pour réparer nos forces et mettre, au sein de nos préoccupations, les trêves du *sommeil.*

Jésus-Christ se soumettait aux mêmes lois de la nature : « Il était à la poupe, dormant sur un coussin ; ils le réveillèrent. » (Saint MARC, ch. IV, v. 38.)

La *souffrance corporelle* nous éprouve.

Et lui donc! Nous disons que Jésus était vraiment homme.

Eh bien! non, il n'était plus même un homme, le Christ de la Passion. « Je suis un ver et non un homme. » (*Ps.* XXII, v. 7.)

De toutes les épreuves, la plus grande est la *mort.* Épouvante finale de sentir se déchirer le nœud vivant qui lie notre âme avec notre corps, dans l'unité d'une même personne!

L'auteur de la vie a daigné connaître la mort et la « goûter ». (*Épître aux Hébr.*, ch. II, v. 9.)

« Il dit : Tout est consommé... et, baissant la tête, il rendit l'esprit. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 30.)

Après la mort, reste une dernière humiliation, celle d'abandonner notre corps inerte, refroidi, à des mains étrangères, pour la sépulture.

Tel fut le cas du Sauveur. « Il y avait un homme appelé Joseph, Il était d'Arimathie... Cet homme alla trouver Pilate, lui demandant le corps de Jésus et, l'ayant descendu, il l'enveloppa d'un linceul et le déposa dans un sépulcre. » (Saint LUC, ch. XXIII. v. 50 à 54.)

***

Mais, en plus de toutes ces infirmités du corps, viennent les *tristesses de l'âme*.

Le Christ a-t-il voulu prendre sur lui, même cette deuxième catégorie d'épreuves?

Oui. « Il les a toutes éprouvées, pour nous ressembler, hormis le péché. » (*Épître aux Hébr.*, ch. IV, v. 15.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ a connu l'amère saveur des *larmes*. Et combien c'est touchant, Dieu pleurant sur nous!

Il a pleuré, en regardant Jérusalem. « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés! » (Saint MATTH., ch. XXIII, v. 37.)

Il a versé des larmes, parce que son ami Lazare était mort et les Juifs étonnés murmuraient tout bas : « Comment? Il l'aimait à ce point [1]? »

Au jardin de l'agonie, il a pleuré encore, non seulement des

1. « C'est toujours un spectacle émouvant de voir pleurer un homme... Quand un homme, dans la force et la vigueur de l'âge, s'abandonne aux larmes, c'est que son cœur a éclaté...

» Telles furent les larmes que Jésus versa au tombeau de Lazare. Il pleura. Et l'Évangile a bien soin de nous faire remarquer la qualité de ces larmes. Elles ne l'ont point surpris ; elles ne marquèrent aucune faiblesse. Le corps du Christ était merveilleusement équilibré ; sa sensibilité était parfaitement réglée et soumise. Mais, parce que son cœur avait reçu un grand coup, il s'*abandonna* et les larmes jaillirent...

» Comme elles nous enseignent la véritable amitié, les larmes de Jésus

larmes, mais du sang ; ce n'était pas ses deux yeux, mais tout son corps qui pleurait ainsi.

Il était réellement homme, « perfectus homo », celui qui a connu la *peur*, le *dégoût*. « Il commença à sentir de la frayeur et de l'abattement. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 33.) Il déclarait être triste à en mourir. *Tristis est anima mea, usque ad mortem.* (Saint MARC, ch. XIV, v. 34.)

Saint Ambroise commente ce passage : « Il a dit : Mon âme est triste. En effet, il a pris mon âme, il a pris mon corps. Il ne m'a point trompé, en montrant une apparence différente de la réalité. Il paraissait triste et il l'était. » (Saint AMBROISE, *Commentaire du chapitre* XXII *de saint Luc.*)

Par sa nature divine, il possédait le plein bonheur de l'éternité ; par sa nature humaine, il était soumis aux afflictions de ceux qui font le dur pèlerinage du temps. « Viator et comprehensor » dit la théologie...

Nous sommes *tentés*.

Et Jésus a été, si j'ose ainsi parler, jusqu'à cette frontière du mal, qu'on nomme la tentation.

Oui, oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ a été *homme parfait*. Il a le droit de nous dire, devant chaque infirmité, ou devant chaque tristesse : J'ai passé par là. Je connais cela, pour l'avoir éprouvé expérimentalement.

Nous connaissons le vers de Virgile :

« Non ignara mali miseris succurrere disco. »

Comme c'est vrai de Notre-Seigneur ! Parce qu'il n'ignore pas la misère, il est compatissant envers les malheureux.

Mieux encore que le vieux poète latin, Jésus peut s'écrier :

au tombeau de Lazare nous apprennent aussi son admirable commisération pour nos misères...

» Il savait que nous aurions à pleurer ; il voulait justifier et, en quelque façon, diviniser nos larmes.

» Nous pourrions croire parfois que Dieu nous fait un grief de pleurer, parce que pleurer, semble-t-il, c'est être faible.

» Non pas ! Jésus a renversé, une fois pour toutes, cette idée orgueilleuse. C'est pourquoi il y eut là, de sa part, une délicatesse et une pitié exquise et merveilleusement humaine. Merci, ô Cœur très bon, de nous permettre de pleurer !

» Il y a des moments où c'est la seule manière dont nous puissions vous prier et vous aimer. » (R. P. PARRA, S. J., *Béthanie*, ch. *Et Jésus se mit à pleurer.*)

« Homo sum et nihil humani a me alienum puto. »
Je suis homme et rien d'humain ne me reste étranger.

***

O Jésus! quand je vous contemple avec l'auréole de votre divinité, avec le sourire de votre humanité, plein d'adoration pour mon Dieu tellement au-dessus de moi et plein de confiance dans mon frère descendu au même niveau que moi, quand, ébloui et encouragé à la fois, je m'approche de vous, je résume toute ma foi envers mon Seigneur, toute ma reconnaissance envers mon ami, en répétant la double exclamation de saint Athanase : « Perfectus Deus! Perfectus homo! »

JÉSUS-CHRIST DANS NOTRE VIE SPIRITUELLE

Jésus remplit, dans notre vie spirituelle, un triple rôle d'unification, de séduction et d'idéal.

I. Rôle d'unification.

Les novices de la sainteté éprouvent, assez généralement, un certain découragement devant la multiplicité des observances.

On leur parle des vertus, faisant remarquer l'importance de chacune et la nécessité de les pratiquer *toutes*, car on ne peut être humble sans être pur, pur sans être mortifié, mortifié sans être obéissant, etc.

L'âme s'écrierait volontiers :

« Cinquante-six vertus ! C'est une forte somme.

Et pour les pratiquer c'est bien peu d'un seul homme [1]. »

Notez qu'à ces nombreuses vertus il faut ajouter encore les dévotions, les exercices de piété...

Alors se produit une espèce de dispersion, d'éparpillement.

La vie spirituelle serait-elle une marqueterie aux innombrables carreaux ?

Peut-on raisonnablement astreindre l'attention humaine à mener de front tant de choses disparates ?

A ce moment de désarroi moral, le Christ se présente.

Comme saint Wenceslas répondait à l'officier se plaignant de ne pouvoir avancer au milieu de la neige : « Mets tes pieds dans la trace des miens ; marche derrière moi ! », de la même façon Jésus me dit : « Suis-moi ! »

Oui ! « Maître, je vous suivrai, partout où vous irez. » (Saint Matth., ch. viii, v. 19.)

Le Christ vous a précédés « afin que vous suiviez ses pas ». (*Ire Épître de saint Pierre*, ch. ii, v. 21.)

1. H. de Bornier, *La Fille de Roland*, scène : le *Jeu des vertus*.

Maintenant tout se simplifie.

Eh non! Il n'y a pas cinquante choses à faire, ni cinq, ni même deux ; il n'y en a qu'une : s'attacher à Jésus.

La piété n'est pas une juxtaposition énervante de recommandations, mais elle se ramène à l'unité féconde d'un seul principe, le reste n'étant plus qu'affaire d'application.

De même qu'en mathématiques, de longues théories, parfois, se réduisent à une formule brève, mais parfaitement compréhensive, ainsi notre piété revient à un axiome, celui de saint Augustin :

« Aimez et alors faites ce que vous voulez! »

La science moderne a trouvé moyen de ramasser sous le petit volume des *condensés*, les plus hautes énergies médicales et nutritives.

Des hécatombes de roses aboutissent à un mince flacon où tient l'*essence* de parfum.

La dévotion au Christ est ce *condensé*, cette *essence*.

Jésus résume tout.

Qu'est la vertu? L'imitation de Jésus. Nous l'exposerons plus loin.

Qu'est l'Évangile? La vie, les paroles de Jésus.

Qu'est la dévotion au Sacré Cœur? L'amour de Jésus, considéré dans le symbole réel de son cœur de chair.

Qu'est le ministère sacerdotal? Une délégation exercée au nom de Jésus. « C'est pour le Christ que nous faisons fonction d'ambassadeurs. » (*II^e Épître aux Cor.*, ch. v, v. 20.)

Qu'est la sainte Messe? Le sacrifice prolongé de Jésus.

Qu'est la Communion? Le vrai corps de Jésus « Corpus Domini nostri J. C. », sanctifiant le nôtre.

Qu'est le tabernacle? Jésus parmi nous.

Qu'est le ciel? Jésus définitivement possédé. « J'ai le désir de partir et d'être avec le Christ. » (*Épître aux Phil.*, ch. I, v. 23.)

Jésus est le nœud vivant qui relie tout, la clef de voûte soutenant l'édifice. Il est le cœur, le centre et il faut « réunir toutes choses en Jésus-Christ ». (*Épître aux Éphés.*, ch. I, v. 10.)

Saint Paul répète cent soixante-quatre fois et saint Jean vingt-quatre fois l'expression « In Christo Jesu » ou des expressions analogues [1]. « Quoi que vous fassiez en parole ou en œuvre,

1. Le R. P. PLUS, S. J., rappelle ces deux calculs en tête de son livre : *Dans le Christ Jésus*.

faites tout au nom du Seigneur Jésus. » (*Épître aux Col.*, ch. III, v. 17.)

Sainte hantise de Jésus-Christ!...

Il est notre tout, à la fois le terme et la route. « Le Christ-Dieu est la patrie vers laquelle nous allons ; le Christ-homme est le chemin par lequel nous allons. » (Saint AUGUSTIN, *Serm.* 123, ch. III.)

« Toute notre vie consiste à chercher le Christ. Toute notre éternité consiste à le garder. » (R. P. CHARLES, S. J., *La prière de toutes les heures*, 1re série, p. 76.)

Gardons-nous de morceler la religion. Unifions-la en Notre-Seigneur.

Elle n'est pas une addition, mais une coordination harmonieuse, une force hiérarchisée.

Après beaucoup d'études et d'expériences, généralement on finit, dans tout domaine, par faire une synthèse [1].

La vie est une simplification.

Que notre synthèse, notre simplification soit Jésus-Christ!

Les îlots de corail se forment par agglomérations successives autour d'un centre de cristallisation. Si j'ose ainsi parler, le Christ doit être le centre de cristallisation de notre vie religieuse [2].

2. RÔLE D'ATTRAIT.

Non seulement la dévotion, grâce au Christ, est *unifiée*, mais elle devient *séduisante*.

Une première méthode d'ascétisme consiste à nous recommander la patience, l'humilité, la bonté... Mais avouons que les vertus ainsi présentées nous apparaissent un peu comme des notions abstraites. Or, le commun de l'humanité ne s'enflamme pas pour des abstractions. Elles ont peu de mordant sur le cœur.

Une seconde méthode consiste à ne plus parler de patience, d'humilité, de bonté, mais à nous montrer Jésus-Christ patient, Jésus-Christ humble, Jésus-Christ bon.

Cette fois, il ne s'agit plus d'une abstraction, mais d'une personne concrète.

1. « Il faut savoir abaisser ou plutôt conformer une grande idée aux minuties de la réalisation. » (Maurice BARRÈS.)

2. Voir le beau livre : *Le Christ, vie de l'âme*. D. MARMION, abbaye de Maredsous, 1914.

La vertu n'est plus *quelque chose*, mais *quelqu'un* et nous comprenons tous la supériorité du *quelqu'un* sur le *quelque chose*.

L'abstraction n'émeut guère.

Mais Jésus-Christ émeut.

Tant qu'on ne parle qu'à la raison raisonnante, l'homme n'est pas sûrement conquis. Seule la fine pointe de l'esprit est touchée.

Or, « rien de grand ne se fait sans passion ». (PASCAL.)

La vraie force est « une méthode au service d'une passion ». (M. BARRÈS.)

Sans cela, l'intelligence est convaincue. Mais il est rare que, dans la pratique de la vie, l'homme agisse pour un motif d'ordre exclusivement logique. Il trouve, notait déjà Platon, il trouve la vérité par *toute son âme*.

La contemplation de Notre-Seigneur offre cet avantage de ne point s'adresser à nous comme une thèse dûment prouvée ou comme un syllogisme en forme.

Ce qui est entrepris, ce n'est plus uniquement le *cerveau*, mais l'*homme*, qui, complètement saisi et glorieusement défait, répète l'expression de saint Paul : « Comprehensus sum a Christo Jesu [1] », que Mgr Ladeuze traduit énergiquement : « J'ai été empoigné par le Christ Jésus. »

Vaincu par la charité de celui qui nous aima et nous racheta, je m'écrie : « Seigneur, vous me touchez! Vous me prenez par le cœur et mon âme en vient à murmurer avec l'Épouse du *Cantique des Cantiques :*

> « Ton amour est meilleur que le vin,
> Tes parfums ont une odeur suave,
> Ton nom est une huile répandue :
> Entraîne-moi après toi, courons :
> Qu'on a raison de t'aimer! » (Ch. I, v. 1 à 5.)

« Mets-moi comme un sceau sur ton cœur... car l'amour est fort comme la mort. » (*Ibid.*, ch. VIII, v. 6.)

La religion cesse de paraître une entité froide et triste, le crucifiement farouche de la nature et une manière de réglementation morale, caractérisée surtout par le côté négatif de nombreuses prohibitions et de perpétuelles défenses.

Au contraire, la vertu devient pleine d'attraits, parce qu'elle

1. *Épître aux Phil.*, ch. III, v. 12.

s'incarne dans une personne aimante et aimable. La belle figure sympathique et douce de l'Homme-Dieu « mitis et festivus vultus », nous attire et nous nous éprenons, à notre insu, des perfections morales qui en sont le charme.

Il est tout naturel d'imiter le caractère de ceux que nous chérissons. L'amitié trouve ou fait deux cœurs pareils.

Nous agissons avec Jésus de frère à frère et comme un ami avec son ami. Notre-Seigneur réalise la parole du Prophète : « Je menais avec des liens humains, avec des cordes d'amour. » (Osée, ch. xi, v. 4.)

Et donc, la vertu qui semblait d'abord une notion glaciale, se convertit en amour immense. « Que le Christ habite dans vos cœurs, de sorte que, étant enracinés et fondés dans la charité, vous deveniez capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, même de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance. » (*Épître aux Éphés.*, ch. iii, v. 17 à 19.)

Soyons généreux « jusqu'à ce que nous soyons parvenus... à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ, afin que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine, mais que, pratiquant la vérité *dans la charité*, nous croissions en intimité avec celui qui est le chef, le Christ ». *(Épître aux Éphés.*, ch. iv, v. 13 à 15. Traduction de la *Vulgate.)*

Désormais, à nous deux, mon Jésus, vous et moi : la main dans la main, le cœur sur le cœur.

La piété consiste dans ces relations délicates de personne à personne. Nous finissons par nous éprendre de l'Homme-Dieu, du Christ charmeur. Faut-il des exemples ? Lisez les *Épîtres* où saint Paul épanche ses sentiments de viril et tendre dévouement au Christ.

« Je tiens tout comme un préjudice, eu égard au prix éminent de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour son amour, j'ai voulu tout perdre, regardant toutes choses comme de la balayure, afin de gagner le Christ. » (*Épître aux Phil.*, ch. iii, v. 8.)

« C'est à moi que fut accordée cette grâce d'annoncer la richesse incompréhensible du Christ. » (*Épître aux Éphés.*, ch. iii, v. 8.)

Saint Augustin applique à Jésus-Christ la phrase du poète : « Trahit sua quemque voluptas. » « A combien plus forte raison

nous devons dire que l'homme est attiré vers le Christ! Nous jouissons de la vérité, de la justice... et le Christ est tout cela. Donnez-moi un cœur capable d'aimer et il comprendra ce que je dis. Donnez-moi un homme plein de désirs, assoiffé, donnez-moi un tel homme et il sait de quoi je parle [1]. » « Mon amour est mon poids. » *(Ibid.)*

Pour saint Jérôme, Jésus-Christ est l'aimant divin, qui nous tient dans son champ de magnétisme et « si l'aimant a, dit-on, la propriété d'attirer le fer, à combien plus forte raison, le Seigneur ». (*Livre I, Commentaire de saint Matth.*, ch. IX.)

Saint Bonaventure s'écriait : « Moi, j'ai trouvé le cœur de mon Roi, de mon frère, de mon ami. » *(Sermon* 3, *sur la Passion.)* Il aime le nom de Jésus : « Si vous écrivez quelque chose, je n'y trouve de la saveur qu'à cette condition de lire le mot Jésus! Jésus est le miel dans la bouche, la mélodie de l'oreille, l'allégresse du cœur. » *(Sermon* 15, *sur le Cantique des Cantiques.)*

Le Bréviaire, dans l'office du saint nom de Jésus, rappelle la séduction exercée par Jésus-Christ sur les âmes. Plusieurs hymnes de l'Église expriment la même idée, par exemple : *Jesu admirabilis*, *Jesu decus angelicum* et surtout *Jesu dulcis memoria*, dont voici quelques strophes :

— « Jésus, doux souvenir
Remplissant le cœur de vraie joie!
Mais sa douce présence
L'emporte sur le miel et sur tout.

— » Pas de chant plus suave,
Pas de son plus agréable,
Pas de pensée plus douce,
Que Jésus, Fils de Dieu.

— » Ni la langue ne peut dire
Ni les lettres exprimer,
Seul celui qui l'a éprouvé peut croire
Ce qu'est l'amour de Jésus. »

Celui qui a écrit sur Jésus-Christ les lignes que nous allons citer, n'est pas un contemplatif, ni une recluse, mais un Parisien, un homme politique, Auguste Cochin :

1. *Tractatus* 26 *in Jo.*

« Vous, philosophes, vous ne pouvez comprendre combien nous l'aimons et ce qu'il est pour nous. Il est toujours là, devant nos yeux, en quelque sorte la main sur notre épaule, au travail et pendant le repos, à la tribune et au comptoir, à table ou à notre chevet. Tout chrétien qui sait ce qu'il croit, vit en présence et en compagnie de Jésus-Christ. Après cela, passez! passez! visions des poètes, divinités inspiratrices, beautés charmeresses de la vie. Passez! vous-mêmes encore saintes affections!... Ni poésie, ni passion, ni charme n'égaleront jamais le réel et tendre amour que nous inspire la personne de Jésus-Christ. » (Aug. COCHIN, *Espérance chrétienne*, p. 339.)

Paul Féval converti [1] s'écriait : « O sublime Ouvrier! seul Maître fertile du travail, Dieu bon, cher Dieu, amour infini, patiente miséricorde! Jésus, fruit divin de la fleur immaculée, pain de salut, vin de miracle! Baume et rayon! Jésus, ô fils de Marie!

» A l'heure bénie, vous prenez la traverse qu'il faut, à l'heure juste!

» Nul n'a entendu le pas de votre arrivée et vous voilà, Seigneur Jésus!

» Sauveur Jésus, Apôtre infatigable dont l'œuvre de salut ne se lasse jamais, merci! A mains jointes, merci, oh! merci! J'interromps cette ligne, les yeux baignés de précieuses larmes et je me jette à genoux devant l'image adorée de votre Sacré Cœur, Sauveur, divin Sauveur!

» Jésus crucifié, Jésus ressuscité, Jésus fils de Marie, mon Roi, mon Maître, mon Père, mon Dieu, mon tout, je vous aime! »

Elles sont pénétrantes ces lignes de LACORDAIRE, au début des *Lettres à un jeune homme :*

« Dieu et homme! Il tire de sa première nature une autorité qui n'a pas de bornes et il puise dans la seconde le secret d'une sympathie qui n'a pas de semblable. Le Dieu divinise l'homme ; l'homme humanise Dieu, indissolublement liés l'un à l'autre... Il s'attire un culte, le plus mérité de tous, le plus doux, le plus pur, le plus profond qui fût jamais. Jésus-Christ seul a la mesure de notre être. Il a fait, de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'onction, un breuvage tel que notre cœur souhaitait sans le connaître et ceux qui ont bu à cette coupe, une fois, à leur âge

1. Lire le récit de cette conversion dans Mgr BAUNARD. (*Le Vieillard*, ch. XXV, fin.)

d'homme, savent que je dis vrai et que c'est un enivrement dont on ne revient pas. »

Même le lamentable J.-J. Rousseau n'a pu se défendre entièrement contre la séduction de Jésus-Christ. « Une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus, ce n'est pas seulement la douceur, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait pas les fêtes, il jouait avec les enfants. Son austérité n'était point fâcheuse. Il était indulgent et doux. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de caressant, de tendre. Il avait le cœur sensible. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable [1]. »

Louis Veuillot composa une *Vie de Jésus-Christ*. Le même auteur, à la fin de *Çà et là*, ayant énuméré les vertus les plus gracieuses, conclut : « Toutes ces perfections revêtues d'une chair mortelle, présentées sous une forme accessible et infiniment aimable, se sont appelées Jésus-Christ. »

Cette réflexion de Louis Veuillot est reprise par le R. P. Longhaye, S. J., disant que Jésus-Christ est « l'inaccessible beauté, l'incompréhensible amabilité traduites et comme transposées en beauté, en amabilité humaines ».

N'importe quel âge trouve en Jésus-Christ un charme particulier. L'enfant sur les genoux de sa mère apprend à aimer « le petit Jésus » et il prépare, pour les jolis réveillons de Noël, la paille blonde et la crèche mignonne.

Le jeune homme sait bien que Jésus a été adolescent lui-même et que, rencontrant un jeune homme, il l'aima.

L'homme admire le divin entraîneur des foules [2], gagnant les cœurs par la bonté, par le tact souverain et mettant au service de son œuvre une indomptable énergie tempérée par une douceur et une humilité parfaites.

Le vieillard a perdu ses illusions. Mais il constate qu'au milieu de l'écroulement universel, un dévouement reste debout, délicat et profond, celui du Christ.

« O Dieu de mon berceau, sois celui de ma tombe ! » (LAMARTINE.)

1. Cité par Aug. NICOLAS, *Études philosophiques*, t. IV, p. 44.

2. « Une foule de gens se mirent à sa recherche... et ils voulaient le retenir, pour qu'il ne les quittât point. » (Saint LUC, ch. IV, v. 42.) Ils oubliaient de manger et le Christ était « pressé par la foule qui voulait entendre la parole de Dieu. » (Saint LUC, ch. V, v. 1.)

Ainsi l'amour de Jésus-Christ traverse toute notre vie, mais prend tel ou tel attrait spécial, aux différentes époques de l'existence.

Cette affection est de toujours et, d'autre part, elle a successivement une grâce enfantine ou juvénile, une maturité virile ou l'apaisement de pouvoir, après toutes les déceptions de la vie, faire fonds sur de l'éternel et du définitif. Souplesse du Christ qui daigne s'accommoder à tous les âges!

3. Rôle d'idéal.

L'idéal représente nos plus hautes aspirations.

Mais généralement ce rêve trop beau nous décourage.

Quand se réalise-t-il?

Il s'est vérifié, une fois, au moins. En Jésus-Christ. Lui fut le modèle accompli, absolument parfait, l'idéal concret. Aussi la vertu consiste-t-elle à l'imprimer dans nos âmes.

Le plus beau livre écrit de main d'homme porte le titre significatif : *Imitation de Jésus-Christ* [1]. Vous entendez bien : imiter Jésus-Christ, tout est là!

Depuis deux mille ans, vécurent ici-bas beaucoup de saints [2] et de saintes. Demandez-leur ce qui les a rendus si doux, si forts, si purs, si désintéressés. Tous et toutes auraient le même geste et désigneraient Jésus. On pourrait appeler les saints : la traînée lumineuse du Christ.

Bravant le respect humain, René Bazin proclamait cette vérité au sein de l'Académie française, en novembre 1913, dans son discours pour les prix de vertu. Ayant parlé des belles âmes dont s'enorgueillit l'humanité, il ajoutait : « A travers chacune d'elles je vois transparaître une image, nette ou effacée, toujours reconnaissable : celle du Maître, qu'avec des millions de vivants et des milliards de morts j'ai la joie de nommer Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

1. « Il est impossible de ne pas être saisi par l'*Imitation*, qui est au dogme ce que l'action est à la pensée. Le catholicisme y vibre, s'y meut, s'y prend corps à corps avec la vie humaine. Ce livre résout toutes les objections ; il est plus éloquent que tous les prédicateurs... C'est l'Évangile traduit, approprié à tous les temps, superposé à toutes les situations. » (de Balzac, *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XII des œuvres complètes.)

2. Jésus-Christ est la vigne féconde. « Depuis le juste Abel, jusqu'au dernier élu naissant à la fin du monde, chaque saint est un de ses rameaux. » (Saint Grégoire, *Hom.* 19 *in Ev.*).

Le Christ a tellement identifié sa vie avec la beauté morale, qu'être bon c'est lui ressembler, être mauvais c'est, hélas! s'écarter de lui.

Une existence coupable est celle où il n'y a point de Jésus-Christ.

Une existence médiocre est celle où il y a peu de Jésus-Christ.

Une existence généreuse est celle où il y a beaucoup de Jésus-Christ.

« C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu... » (Saint JEAN, ch. I, v. 16.)

L'artiste a besoin d'un idéal.

Nous aussi.

Celui qui pose devant nous est Jésus-Christ.

Lorsque sainte Marguerite-Marie entrait au couvent et demandait à sa Supérieure ce qu'elle devait faire pour atteindre à la perfection, elle recevait la réponse : « Mettez-vous, comme une toile d'attente, devant Notre-Seigneur. »

Peinture incomparable, puisque la matière d'empreinte est notre âme immortelle et que le prototype divin est le Christ!

Michelet, parlant de Kléber, disait : « Sa figure est si brave qu'on devient courageux en le regardant. »

Contemplez ardemment l'homme parfait, l'homme-Dieu, « les yeux fixés sur Jésus... Considérez-le ». (*Épître aux Hébr.*, ch. XII, v. 2 et 3.)

Pour devenir beau et bon, il importe de reproduire les vertus du Christ et, s'il est permis d'ainsi parler, il faut tenter cette galvanoplastie divine.

« Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ. » (*Épître aux Rom.*, ch. XIII, v. 14.)

« Ayez les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus. » (*Épître aux Phil.*, ch. II, v. 5.)

Dieu prédestine les saints « à être conformes à l'image de son Fils ». (*Épître aux Rom.*, ch. VIII, v. 29.)

Disciples, calquez le Maître!

Saint Paul le recommande et c'est d'ailleurs ce qu'il avait réalisé autant qu'un homme peut le faire :

« Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (*Épître aux Gal.*, ch. II, v. 20.)

« Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain. » (*Épître aux Phil.*, ch. I, v. 21.)

« Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. IV, v. 16, et ch. XI., v. 1.)

Cœur de Paul, cœur du Christ! Et saint Augustin a résumé, en trois traits, la carrière du grand Apôtre : Crucifié avec le Christ, Paul fut instruit par le Christ et glorieux dans le Christ.

Non seulement les généreux athlètes de Jésus, mais ses ennemis ont reconnu, à certaines heures de sincérité, qu'il reste le plus bel échantillon de notre race et notre idéal de vraie grandeur.

Il est « l'homme le plus sublime qui ait foulé la terre. Il est unique et sans égal dans l'histoire du monde ». (STRAUSS, *Vie de Jésus*. Trad. Littré, édit. 1856, t. II, pp. 729 et 767.)

Jésus-Christ, prononce Renan, ne sera jamais surpassé... Il « reste pour l'humanité un principe inépuisable de renaissances morales. En lui s'est condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature ». (RENAN, *Vie de Jésus*, pp. 451 et 458.)

« L'apparition du Christ reste le fondement unique de toute civilisation morale, et dans la mesure où cette apparition se renforce ou s'atténue, la civilisation morale dans nos nations va montant ou s'abaissant. » (HARNACK, *Das Wesen des Christentums*, édit. 1908, pp. 1, 11 et 78.)

« Le Christ est le type et le modèle de tous les hommes. » (GOETHE, *Entretiens avec Eeckerman*, IIIe vol., p. 371.)

Dans le pauvre mérite des humains, on découvre toujours quelques scories. Jésus seul a été *parfait*.

***

L'idéal divin peut et doit être reproduit par *tous*.

« Vous m'appelez le Maître et vous dites bien, car je le suis.

» Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, moi, vous fassiez aussi vous-mêmes. » (Saint JEAN, ch. XIII, v. 13 et 15.)

Jésus nous a instruits autant par ses actions que par ses paroles. « Ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ est œuvre et enseignement. » (Saint AUGUSTIN, *Tract.* 44 *in Jo.*)

« Notre-Seigneur et Sauveur nous avertit quelquefois par des discours et quelquefois par des actions.

» Ces actions mêmes sont des enseignements, car, tandis qu'il agit sans parler, nous apprenons comment nous devons nous conduire. » (Saint GRÉGOIRE, *Homélie* 17 *in Ev.*)

Quelle que soit notre condition de vie, Jésus reste l'exemplaire

et tendre vers lui ou tendre vers la perfection, c'est parfaitement synonyme.

Faut-il prier? Nous n'avons qu'à imiter le Sauveur.

Faut-il commander ou obéir? Nous n'avons qu'à l'imiter.

Faut-il mourir? Nous n'avons qu'à l'imiter.

Êtes-vous ouvrier? Le Christ fut l'ouvrier divin.

Êtes-vous apôtre? Le Christ fut l'apôtre par excellence.

Êtes-vous prêtre? Le Christ fut le prêtre des prêtres.

Êtes-vous persécuté? Regardez-le!

Êtes-vous acclamé? Regardez-le encore.

Cherchez-vous une belle formule de vie? Contemplez « le Christ limpide, doux et humble de cœur, calme dans sa lumière, dans son amour et dans sa force ». (R. P. GRATRY, Préface de sa réponse à Renan : *Jésus-Christ.*)

***

L'*idéal* doit réunir les quatre perfections de l'intelligence, du cœur, de la volonté et surtout de la sainteté. Mgr Bougaud applique fort bien à Notre-Seigneur ces quatre considérations, dans l'opuscule *Jésus-Christ* [1] :

L'*intelligence* du Christ « est la lumière pure. On a trouvé des taches dans le soleil; il n'y en a point ici. L'esprit est tout lumineux; il rayonne en tous sens librement, royalement, sans efforts.

» Il se déploie avec une simplicité, une aisance, qui sont tout ce qu'on peut imaginer de plus étonnant.

» Où a-t-on vu plus d'élévation qu'en Jésus-Christ? Quel but fut jamais plus haut que le sien, avec des moyens, pour y atteindre, plus spirituels et plus souples? Quels éclairs dans sa conversation, à la fois doux et vifs, qui vous illuminent sans vous saisir tant ils semblent naturels! Comme il monte tout à coup aux plus sublimes sommets et vous y emporte avec lui! Ou plutôt, il n'y monte pas, il y est toujours. S'il montait comme l'homme, nous éprouverions, en montant avec lui, cette oppression, cette fatigue heureuse de l'ascension et, saisi lui-même de cette apparition du sublime, il nous communiquerait son saisissement. Il n'en est rien.

» Cette sérénité dans une telle lumière, cette absence d'effort

1. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris. 4e édit., 1904.

pour atteindre ces hauteurs où si peu d'hommes parviennent, pour y demeurer, ont paru à quelques auteurs le trait suprême de ce prodigieux esprit...

» Que de trouble, d'incertitude dans la prévision des plus grands génies!

» Quels démentis cruels ils reçoivent tous les jours!

» Et que, néanmoins, c'est une enviable grandeur de pouvoir ainsi, même en hésitant, pénétrer dans les replis cachés des choses!

» Or, ce magnifique état, c'est l'état habituel de Jésus-Christ.

» Rien n'échappe à l'extraordinaire pénétration de son regard. Quelle magistrale connaissance du cœur de l'homme! Il connaît les destinées des peuples comme les secrets des cœurs.

» L'avenir de Jérusalem, cette grande révolution qui commence, ce monde nouveau qui va naître au pied de sa croix... il voit tout cela avec une certitude immédiate, avec une clarté absolue. Et son immense esprit, que ne bornent ni le temps, ni l'espace, s'élance jusqu'aux derniers jours du monde...

» Du reste, nul effort, nul étonnement [1] dans sa prophétique intuition, pas plus qu'il n'y en avait dans son élévation ». (Pp. 17 à 23.)

Maintenant que nous avons vu l'esprit de Jésus-Christ, fixons nos regards sur son *cœur*.

« Le cœur est naturellement plus beau que l'esprit : il est fait d'une pâte plus céleste.

» Le cœur de Jésus aime tous les hommes de la même ardeur.

» Quel être s'est trouvé ou trop souillé pour ce cœur si pur, ou trop vulgaire pour ce cœur si noble, ou trop petit pour ce cœur sublime?

» Et avec un tel cœur, une pureté que je n'ose pas appeler angélique, car ce serait trop peu dire, Il vit au milieu du monde, à la table des pécheurs et jamais l'ombre d'un doute n'est monté

1. « On le voit plein de secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est point étonné; il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire. » (BOSSUET, *Histoire universelle*, 2e partie, ch. XIX.)

« Les mystères futurs qu'il annonce ne sont point en lui des lumières soudaines et imprévues qui l'éblouissent; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue et dont il trouve les images au dedans de lui et tous les siècles à venir sont, sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire. » (MASSILLON, *Sermon sur la divinité de Jésus-Christ*.)

jusqu'à lui. On a tout attaqué, excepté la pureté de cet être céleste.

» Et, comme s'il fallait que ce cœur si aimant et si pur eût une auréole unique, il a fait une foule de cœurs à son image, cœurs de vierges, aimants et purs comme lui. » (Pp. 31 et 32.)

« La *volonté* est le troisième rayon de la beauté. Elle est ici incomparable. Jésus-Christ a toutes les forces : la force modeste dans le triomphe, au milieu de l'enthousiasme des foules ; la force patiente dans les entêtements de ses disciples, les chicanes des Pharisiens et la mauvaise foi des princes des prêtres ; la force sereine et radieuse en face des injures, des crachats, des verges ; la force résignée dans l'angoisse. Ce courage absolu et cette calme dignité forment ce qu'on peut voir de plus beau dans l'ordre de la volonté. » (Pp. 35 et 36.)

« Ces divines splendeurs de la physionomie de Jésus-Christ, cette beauté de l'intelligence, celle de l'amour, celle du courage sont en lui dans un *équilibre* parfait. On n'y trouve ni une lacune, ni une défaillance, ni une tache, pas plus qu'on n'y voit un excès ou un effort. Chaque faculté atteint le plus haut degré d'intensité ; mais il est impossible d'en signaler une qui éclipse les autres. Elles sont harmonieusement fondues ensemble. Aussi tout en lui et dans sa vie est grandeur tranquille, douce simplicité.

» Jésus-Christ est l'homme idéal, beau, pur, complet ; la plus haute fleur, le fruit le plus suave que la terre ait jamais produit, ou, pour mieux dire, la seule fleur absolument belle et parfaite qui soit sortie des racines et du tronc de l'humanité. » (Pp. 37 à 39.)

« Nous avons déjà contemplé son esprit, son cœur, sa volonté ; faisons encore un pas. Regardons... sa sainteté parfaite... Pascal, l'ayant contemplée, jeta sur le papier ces mots d'un décousu sublime : « Jésus-Christ a été doux, patient, saint, saint, saint à » Dieu, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe » et en prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et de ceux » qui voient la sagesse ! »

» La sainteté de Jésus-Christ !... j'y cherche le regret du péché, le triste souvenir des fautes d'autrefois, les saintes larmes du repentir, les résolutions de mieux faire... Voilà ce que je ne vois pas !

» Saint Jean déclarait que celui qui se croit sans péché est victime de la plus grossière illusion. Saint Paul se nommait le premier des pécheurs. J. de Maistre disait : « Je ne sais pas ce

» qu'est le cœur d'un scélérat ; je ne connais que celui d'un hon-
» nête homme ; c'est affreux ! »

» Ainsi parlent toutes les consciences saines. Imaginez un saint, même le plus grand de tous et mettez sur ses lèvres le mot : « Je suis saint ; il n'y a point de péché en moi. » A l'instant, il tombe de son piédestal et la conscience indignée se retourne contre lui et lui arrache sa couronne.

» Voici cependant une exception. Il y a un homme qui a dit un jour : « Je suis saint », un homme qui a dit : « Qui de vous me
» convaincra de péché ? » Il y a un homme, le plus humble de tous, qui a dit : « Soyez saints comme je suis saint. »

» Cet homme, qui apparaît partout avec le plus vif sentiment du péché, qui a soif du repentir de l'humanité entière, qui passe sa vie à crier sur les places publiques : « Convertissez-
» vous ! faites pénitence... ne péchez plus ! », cet homme, dis-je, ne laisse jamais paraître la plus imperceptible arrière-pensée qu'il puisse avoir besoin lui-même de pardon. Jamais il ne verse une seule larme de repentir, ni au jardin des Olives, ni au Golgotha ; jamais il ne regrette une seule de ses pensées, une seule de ses actions.

» Homme comme nous, je dirai plus, tenté comme un homme, entouré de péchés, ayant soif du salut de l'humanité tout entière, nulle part on ne le voit occupé de son propre salut. Il porte une conscience vierge, immaculée, où ne passe jamais ni un regret, ni un remords, ni une crainte et le souffle pur de sa poitrine, l'ineffable clarté de son regard, le calme divin de son âme murmurent incessamment : Saint, saint, saint !

» C'est l'impression que ressentaient ses ennemis eux-mêmes.

» Comprenant, avec ce flair souverain de la haine, qu'aucune faute n'est compatible avec le rôle qu'il se donne, ils passent leur temps à l'épier, à lui tendre des pièges.

» Il répond à toutes les embûches par ce mot : « Qui de vous
» me convaincra de péché ? »

» Et ce défi, il ne l'adresse pas seulement à ses ennemis de Jérusalem ; il l'adresse à l'humanité de tous les temps et de tous les siècles. L'Église... a, pour pierre de l'angle, le diamant de la pureté immaculée de Jésus. Supposez qu'on vienne à découvrir une imposture dans la vie de Jésus-Christ ; que dis-je ? une de ces fautes comme il y en a des milliers dans notre vie : voilà l'Église évanouie.

» Fait unique qui élève Jésus-Christ au-dessus des plus grands hommes : lequel d'entre eux a donné sa pureté immaculée pour base à une œuvre de dix-huit siècles? Il nous apparaît, au milieu des autres hommes, comme une sublime solitude.

» Faut-il ajouter que la sainteté de Jésus n'est pas purement négative? Ce qui la caractérise, ce n'est pas seulement l'exemption de tout péché, c'est l'efflorescence de toute vertu. Elles sont toutes en lui et chacune d'elles atteint son développement total, remplit pleinement son idéal, monte si haut en fleurs, en fruits, en parfums, que tout l'effort des grandes âmes sera de suivre de loin cette marche, ce progrès, sans y atteindre jamais.

» Et, quoique chaque vertu soit en lui dans son plein et absolu développement, elle ne nuit pas à la vertu contraire : elle l'appelle [1]. En sorte qu'en Jésus-Christ on ne voit jamais une seule vertu à la fois, on en voit toujours deux absolument opposées, aussi belles l'une que l'autre, d'où résultent les contrastes les plus imprévus, qui finissent par se résoudre, comme nous l'avons vu pour les qualités de son esprit et de son cœur, dans une parfaite harmonie. Qui fut, par exemple, plus austère que Jésus-Christ? et cependant qui fut plus tendre? « Pour moi, dit » Guizot, rien ne me frappe plus dans les Évangiles que ce dou» ble caractère de sévérité et d'amour, de pureté austère et de » sympathie tendre qui apparaît dans les actes et les paroles de » Jésus-Christ. » (*Médit. sur l'essence de la Religion chrétienne*, 1864, p. 272.)

» Prenez toutes les vertus, les beautés d'âme, les plus opposées et les plus contradictoires en apparence. Nommez-en une, vous verrez jaillir l'autre et, pendant que vous vous demanderez laquelle est la plus belle, vous les verrez se fondre dans une proportion si parfaite, dans une si pure harmonie, que vous en serez ravi.

» Et tout cela sans effort, comme sans lacune. On ne voit pas en lui de ces instants où l'homme se retrouve, se soulève au-dessus de lui-même par un effort violent qui l'honore, mais qui ne peut durer. Il monte sans peine au sommet des plus hautes vertus. Ou plutôt il n'y monte pas : il y est. » (Pp. 99 et suiv.)

1. « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux. » (PASCAL.) Pour connaître toute l'envergure de l'aigle, il faut le mesurer depuis le bout d'une aile, jusqu'au bout de l'autre.

L'AMI

Notre cœur a faim et soif d'affection.

N'en rougissons pas! L'*Imitation* a dit : « Sans ami, on ne vit pas heureux. »

Ce besoin profond de notre nature, nous ne devons pas le supprimer, mais bien l'appliquer.

Nous nous prenons à soupirer : « Oh! s'il existait un amour comblant et dépassant mes meilleurs désirs, que ce serait beau et bon! »

Mais oui, il existe, il existe l'incomparable Ami.

La Beauté, la Bonté, l'Amour ont pris une forme sensible et nous vîmes le Christ.

Il avait sans cesse aux lèvres le mot d'ami. « Mes amis... Notre ami Lazare... Ami pourquoi es-tu venu? »

Quel honneur pour nous! Dieu qui ne ment pas, qui n'exagère pas, qui n'est pas comme les hommes, multipliant les déclarations dont ils ne croient pas la moitié, il nous adresse le nom touchant, le mot intime et tendre : *Ami*. Il daigne être considéré, non en Seigneur, mais en ami.

« Si une âme commence à se préoccuper de la question de Jésus, c'est bien.

» Si elle salue en lui le plus grand souvenir de l'histoire, c'est mieux.

» Si elle adore en lui le Sauveur, l'Homme-Dieu, elle est entrée dans le vrai.

» Mais il lui reste encore un pas immense à faire; c'est de se dire : cet Homme-Dieu est mon ami. » (SAUVÉ, *Le Prêtre intime*.)

Lorsqu'on n'envisage pas ce dernier caractère, avouait un protestant, on a « un Dieu orthodoxe, un Dieu théologique, un Dieu historique, un Dieu transcendant, même un Dieu rationnel et scientifique et cependant... un Dieu mort ». (Cité dans *Prêtre et Apôtre*, juillet 1924, p. 212.)

Pour qu'un ami fût *idéal*, il devrait réaliser trois conditions : être accessible, bon et fidèle.

Qu'importe sa réelle valeur, s'il n'est pas abordable?

Qu'importe qu'il soit abordable, s'il n'est pas bon?

Qu'importe qu'il soit abordable et bon, s'il n'est pas fidèle?

Il faut donc ces trois qualités simultanément.

Or, le Christ les vérifie.

***

Il est un ami *toujours abordable*.

Dans son livre *Jésus-Christ*, Artaud demande :

« Où sont, ici-bas, les amis que rien n'éloigne de nous, ni la distance, ni les affaires, ni les intérêts, ni les différences de situation sociale?

» Où sont les amis que nous pouvons, à tout instant, aborder, consulter, déranger, sans crainte d'être jamais indiscrets, avec la certitude de leur faire toujours plaisir? » (*Jésus-Christ. Aux jeunes gens*, p. 226.)

Un seul reste inlassablement à notre disposition : Jésus.

Grâce au sacrement eucharistique, il est là, non seulement chaque jour, mais à n'importe quel moment du jour.

***

L'ami que nous rêvons devrait surtout avoir la *bonté*. Cette notion complexe se désarticule et comprend tout un ensemble de qualités : le dévouement, le désintéressement, la générosité, la patience.

Le dévouement.

Parlant de ses opinions, Rabelais goguenardait : « Je les soutiendrai jusqu'au feu... exclusivement! »

Combien diraient de leurs amis : « Je les aimerai jusqu'au feu... exclusivement [1]. »

Le Christ l'a déclaré : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Vous, mon cher Jésus, vous avez fait cela!

Qui donc agirait comme vous? Où est, dans le vaste monde, celui qui, pour moi, se laisserait flageller, couvrir de crachats,

1. Pendant la guerre, on disait : « Les Anglais résisteront jusqu'au dernier... Français et Belge. » Boutade évidemment! Mais cette boutade ne trouve-t-elle pas un fond de vérité dans l'égoïsme humain?

de soufflets, permettrait d'enfoncer des clous dans ses mains, dans ses pieds et de lui percer le flanc?

Généreux ami! qui vous sacrifiez ainsi, pour que moi je sois sauvé!

Saint Vincent de Paul s'offrit, un jour, à remplacer dans les fers un pauvre galérien. Imaginez que ce forçat libéré ait, plus tard, rencontré saint Vincent de Paul chargé de chaînes à sa place.

Quelle émotion reconnaissante! Voilà exactement ce que nous devrions éprouver, en regardant Jésus-Christ. Nous avions mérité le châtiment du péché. Lui s'est constitué notre remplaçant divin, expiant à notre place.

Le désintéressement.

Ce noble mot plaît à tout noble cœur.

Mais nous constatons, dans la vie, combien le désintéressement est rare. Aprement, chacun poursuit son intérêt. Voici la plainte universelle : « De plus en plus, c'est partout l'égoïsme et le sans-gêne. Le monde est un grand aquarium où les gros requins dévorent et phagocytent le menu fretin. Ceux qui ne cherchent pas leur avantage, cyniquement, le cherchent inconsciemment ; ils paraissent se dépenser pour les autres ; ils s'imaginent de bonne foi n'obéir qu'à un noble altruisme, mais, en réalité, à leur insu, ils escomptent l'estime.

» La reconnaissance n'est, somme toute, que le merci pour les bienfaits passés, en vue des bienfaits futurs. Qui donc agirait sans avoir rien à espérer en retour? »

Qui? Jésus-Christ.

Lui n'avait rien à gagner. « Tu es mon Seigneur, tu n'as pas besoin de mes biens [1]. »

Écoutez le Credo : « Pour nous autres hommes et pour notre salut, il est descendu du ciel. »

C'est confondant de songer qu'entre moi, grain de poussière, perdu sur ce grain de poussière qu'on appelle le monde, atome d'un atome, qu'entre moi, dis-je, et mon grand Dieu existent des rapports de tendresse. Quelqu'un m'aime, bien réellement avec un désintéressement parfait. Sa richesse s'est éprise de mon indigence. Il affirme que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes.

1. *Ps.* XVI, v. 2, *Vulgate.*

Délices étranges! Tenez, Seigneur, si vous n'étiez pas Dieu, je vous demanderais : « N'y a-t-il pas erreur? Savez-vous qui je suis? Pourquoi attacher votre cœur à mon cœur? Je suis tenté de redire le mot d'un converti moderne : Il faut que Dieu ne soit pas difficile, pour se contenter d'un être comme moi. Seigneur, dites, me connaissez-vous? »

Mais oui, il nous connaît très bien. « Il savait, lui, ce qu'il y avait dans l'homme. » (Saint JEAN, ch. II, v. 25.) Et malgré ces tristes bas-fonds de la nature humaine, en dépit des convoitises fangeuses et ridicules qui forment le lamentable moi, Dieu me chérit.

« Une femme oubliera-t-elle son enfant?
Quand même les mères oublieraient,
Moi je ne t'oublierai point.
Je t'ai gravé sur la paume de mes mains. » (ISAÏE, ch. XIL, v. 15 et 16.)

Le psalmiste chantait : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais Jéhovah m'a recueilli. » (*Ps.* XXVIII, v. 10.)

La générosité.

Elle ne consiste pas en protestations, mais en actes.

L'amitié vraie n'est pas seulement affective, mais effective. C'est la pierre de touche. Observez. On se brouille parfois avec son ami dès la première demande d'argent.

Qui a donné autant que Jésus-Christ? Il est don.

Pour moi, trente-trois ans de sa vie ; il m'a laissé sa mère, son cœur ; il m'accorde, tous les jours, son corps, son sang, son âme, sa divinité. Il est symbolisé sur nos chasubles et sur nos bancs de communion, par le pélican, l'oiseau sublime qui, dit-on, s'ouvre le cœur pour nourrir ses petits [1].

« Naissant, il s'est donné comme compagnon,
» Convive, il s'est donné comme nourriture,
» Mourant, comme rachat,
» Régnant, comme récompense. » (Office du saint Sacrement.)

Je suis inondé de ses bienfaits. Ma vie est une trame de faveurs divines. L'Évangile est un ruissellement d'amour et de bonté.

La patience.

Il en faut toujours dans l'affection.

Si parfaits qu'on suppose deux amis, ils ne sont pas deux

1. *Pie pelicane, Jesu Domine!* (Hymne *Adoro te.*)

séraphins, mais deux hommes. C'est dire qu'ils ont des lacunes, des divergences de caractère. De là, les risques de froissement, d'incompréhension. Un jour on se dispute et l'affection se change en hostilité. Pas de pires ennemis, que d'anciens amis! Miel, puis fiel. Ces deux mots se ressemblent fort et riment très bien.

Jésus, lui, est l'ami patient. Dans notre vie, que de fautes graves, ou de menues indélicatesses!

Et cependant, à toute confession, le Christ jette sur nos indignes misères le riche manteau de sa miséricorde.

Imaginez qu'un homme, par une froide nuit, vienne demander l'hospitalité. Il sonne chez son ami. Celui-ci s'est relevé, a reconnu le solliciteur, mais il ne veut pas se déranger pour descendre. Et l'infortuné est dehors; inutilement il insiste pendant cinq, dix ou vingt minutes. Quel est celui qui oublierait un si grand affront : rester à la porte!

Jésus subit de pareils outrages. « Voici que je suis à la porte et je frappe. » (*Apoc.*, ch. III, v. 20.)

Il se tient à la porte de tel et tel cœur, non pas cinq ou dix minutes, mais cinq ou dix ans. Il frappe, par chacune de ses grâces, avec une divine patience.

Lui qui a dit : « Frappez et il vous sera ouvert », il constate que l'homme le repousse. Cependant, rebuté, il ne s'en va point. Et si, enfin, l'homme se convertissant ouvre la porte de son cœur, le Christ entre tout de suite; il pardonne, sans même rappeler la grossièreté de la conduite passée.

« Voici que je suis à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui. » *(Ibid.* [1].)

Je n'y comprends rien!

D'autant plus que, si vous voulez entrer, c'est uniquement pour nous offrir vos cadeaux. Où est le bienfaiteur qui s'entêterait ainsi, tendrement, à me présenter un don splendide, que je refuserais? Il aurait si vite lâché le raisonnement bourgeois : « Ah! vous ne voulez pas mes présents? Très bien! Je les reprends; je m'en vais. »

1. « Qu'est-ce que l'homme, pour que tu en fasses tant d'estime,
Que tu daignes t'occuper de lui,
Que tu le visites, chaque matin? » (*Job*, ch. VII, v. 17.)
« Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui? » (*Ps.* CXLIV, v. 3.)

Vous, Jésus, pourquoi supplier qu'on daigne recevoir?

C'est incompréhensible. « Il semble que Dieu enfin se souviendra de sa fierté. Ah! si c'était un homme, on lui dirait : Sois digne! laisse-les là! prends ton cœur et va-t'en. Est-il séant à un Dieu de traîner ainsi son cœur à la remorque d'une créature qui n'en veut pas [1]? »

***

L'ami idéal devrait être fidèle.

Comme cela fait mal, l'inconstance de l'affection!

Tel cœur brisé me rappelle ce cabri que j'ai vu fuir, un jour, laissant sur la neige le rose et mince filet de son sang.

On s'était dit les mots éternels : « Toujours... Quoi qu'il advienne » et très peu de temps a suffi pour dénouer les liens.

N'avez-vous jamais entendu quelqu'un gémir : « A qui donc se fier? Celui-ci était presque mon frère, car un ami est un frère *qu'on choisit*. Nous avions grandi ensemble ; nos vies étaient tellement mêlées qu'à certains moments je ne savais plus si j'étais moi ou lui! Qu'est-il survenu? Peut-être, un vague malentendu, qu'il ne pourrait définir lui-même ; peut-être la simple usure. Il avoue : Je n'ai aucun grief positif, mais, que voulez-vous? l'affection ne s'impose pas et je sens que la mienne a disparu. »

Vous, ô Jésus, vous êtes le seul ami qui ne désenchante jamais, le très fidèle dont je suis sûr comme de moi-même et plus encore! Saint Paul, parlant de vous, emploie le magnifique adjectif « Fidelis »! Il est fidèle[2] ! « Je sais à qui je me suis confié [3]. »

Aucune désillusion possible avec vous!

Les autres abandonnent si vite, dans l'adversité!

Tant qu'on est riche « Donec eris felix... », tant qu'on peut donner des dîners au champagne et des parties fines, on est entouré. Mais qu'arrivent les revers de fortune, combien se défilent! Une personne ruinée me disait : « J'étais riche. Quand je voyais accourir le monde dans mes salons dorés, naïvement je me croyais entourée de sympathie. J'ai fait faillite. Quelle solitude maintenant dans mes salons dorés! »

1. R. P. VAN TRICHT, S. J., *Sermon sur le S. C.*

2. *I*re *Épître aux Cor.*, ch. I, v. 9, et ch. X, v. 13. — *I*re *Épître aux Thess.*, ch. V, v. 24, et *II*e *Épître aux Thess.*, ch. III, v. 3. — *Épître aux Hébr.*, ch. X, v. 23.

3. *II*e *Épître à Tim.*, ch. I, v. 12.

Il n'est pas rare qu'un accident ou une infirmité suppriment l'amour. Plus d'une fiancée a dit au fiancé revenant mutilé de la guerre : « Vous devez comprendre !... Je vous admire davantage, mais je vous aime moins. C'est plus fort que moi. »

Et ces mots de l'ancienne « promise » faisaient à l'amputé la seule blessure qui lui manquât encore, celle du cœur.

La maladie, qui abîme le corps, diminue souvent l'affection.

L. Veuillot raconte qu'il eut la petite vérole et sa terreur était que son frère, le voyant défiguré, l'aimât moins.

Seigneur, même si quelqu'un avait la petite vérole, votre tendresse ne faiblirait point, car elle n'est pas liée à la grâce éphémère du visage. Vous ne voyez que l'âme, et l'âme, quand elle est en état de grâce, reste toujours belle, même dans le délabrement du corps, comme une perle fine garde sa valeur dans un écrin usé et comme une épée reste bonne, quelle que soit la qualité du fourreau.

Les hommes nous délaissent, lorsque l'âge nous a flétris. On va d'instinct à la jeunesse, qui est intéressante et spontanée, mais pas au vieillard attristé et attristant. Plus il se rapproche de sa fin, plus le vide se fait autour de lui. Vieillir c'est s'isoler. L'expérience est le total de nos désillusions.

Toi, Seigneur, fidèle et divin ami,

« Ne me rejette pas aux jours de ma vieillesse ;

Au déclin de mes forces, ne m'abandonne pas...

J'espérerai toujours...

O Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse

Et je proclame tes merveilles jusqu'à ce jour.

Jusqu'à la vieillesse et jusqu'aux cheveux blancs.

O Dieu, ne m'abandonne pas ! » (*Ps.* LXXI, v. 9 et suiv.)

Non, non, il n'abandonne point le vieillard !

Polycarpe répondait au proconsul Quadratus le provoquant à renier Dieu : « Voilà quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamaisfait aucun mal. » Aucun mal et tant de bien !

Après la vieillesse, l'agonie.

Ah ! ce n'est pas folâtre et le monde fuit. Qui monte chez un agonisant ? Ses parents, ceux que les convenances obligent à paraître, le médecin rétribué pour cette démarche, les héritiers qui escomptent l'héritage.

Jésus est toujours là. Lui, si oublié peut-être ; aux heures de santé florissante et de bonheur, il reste l'ami des mauvais jours.

Il vient sous forme de Viatique et semble dire : « Rappelle-toi ta première communion. Voici ta dernière communion. Entre cette première et cette dernière, combien d'autres! J'aime en Dieu, indéfectiblement. Compte sur mon cœur! Il n'y a que moi, vois-tu! »

C'est vrai! et l'*Imitation* le dit si bien : « L'amour de la créature est trompeur et variable ; l'amour de Jésus est fidèle et persévérant. Aimez et conservez pour ami celui qui ne vous quittera pas lorsque tous les autres vous auront abandonné ; il faut qu'un jour vous soyez séparé de tout, que vous le vouliez ou non. Attachez-vous à Jésus pendant la vie et à la mort, reposez-vous sur la fidélité de celui qui seul peut vous assister, lorsque tous vous manqueront.

» Comptez pour perdu presque tout ce que vous donnez aux hommes et qui n'est point pour Jésus. Ne vous fiez et ne vous appuyez point sur un roseau agité par le vent. » (Livre II, ch. VII.)

Survient la mort et la mélancolie de ces « mortuaires » que le monde redoute si fort.

Mais le cadavre délaissé, devenu un objet de mystérieux effroi, même pour la famille, garde, entre ses doigts pâles, la croix, parlant d'espoir et de pardon. Le corps est porté au cimetière, enfoui. Enfin soulagés, les vivants retournent à leurs affaires. Ils reviendront rarement dans la cité funèbre, à part les membres de la famille. Même parmi ces derniers, quel étrange oubli, parfois!

Le cimetière est déserté par les hommes.

Mais il est peuplé par les croix.

Toujours la croix! symbole de Rédemption, étendant les deux bras dans un geste d'amour immortel.

L'homme a paru devant Dieu. Ses meilleurs amis ont dû l'abandonner. On ne peut cependant pas imiter les épouses du Malabar, se faisant tuer pour accompagner le mort! Le défunt a laissé sur la rive du temps les êtres les plus chers. Mais voici qu'abordant sur l'autre rive, il trouve le Christ, l'éternel ami, lui ouvrant les bras et lui disant : « Pour mon amour, tu acceptas beaucoup de sacrifices. Plusieurs sont tellement anciens, que toi, l'intéressé, tu ne t'en souviens plus! Tu n'as plus souvenir, toi-même, de telle prière, de telle aumône faite dans ton enfance. Moi je n'oublie rien. Je suis le très fidèle. Viens sur mon cœur.

» Il n'en va point de tes fautes comme de tes mérites. Tes

fautes ont été remises, grâce aux bonnes œuvres, à la confession. Tes mérites demeurent consignés au livre de vie.

» Tu seras toi-même stupéfait devant la richesse de ta récompense. Et tu verras qu'on n'est jamais trompé, lorsqu'on a compté sur moi. »

Jésus, vous êtes bon invraisemblablement!

Les autres amitiés ne comblent pas mon désir. Elles sont humaines et, pour un motif ou l'autre, elles tombent trop court et ne sont pas du « complet ». Mais vous, vous êtes l'idéal ami, l'ami du temps et de l'éternité, l'ami de maintenant et de toujours!

L'ÉVANGILE ET LE PROBLÈME DE LA VIE

Augustin en était soucieux, même au milieu de ses égarements. Il interpelait Alipe, son ami. « Alipe, Alipe, que faisons-nous? Les simples entrent dans la vie éternelle; les femmes de mauvaise vie se convertissent et pénètrent dans le royaume des cieux, tandis que nous, avec notre philosophie et le fatras orgueilleux de notre science, nous nous perdons. »

Le même Augustin, converti, insistera, au chapitre v des *Confessions*, sur l'importance qu'a cette affaire du salut. « Qui la connaît, sait tout; qui ne la connaît pas, ne sait rien, même s'il connaît tout le reste. » (*Confessions*, ch. v, 4.)

Plusieurs siècles après, un autre génie, un des hommes qui ont pensé le plus gravement, Pascal, exposait, à sa manière, comment la destinée de l'âme est le problème capital et « une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes (différentes), selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non. Entre nous et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile. Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais!

» Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic, mais il importe à toute vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. »

De son côté, Jouffroy avouait que la préoccupation de l'autre vie restait plantée dans son cœur, comme une épée enfoncée jusqu'à la garde [1].

Ils jugeaient bien : Augustin, Pascal, Jouffroy et tant d'autres!

1. On ferait facilement un volume, en résumant les textes dans lesquels ceux-là qui affichent l'incrédulité avouent leur angoisse de l'au-delà. Ou plutôt, ce volume existe et Mgr Baunard l'a intitulé : *Le doute et ses victimes*.

Ils ont mille fois raison, ceux-là qui se demandent : « Mais qu'est-ce que je fais ici-bas ? » Notre vie actuelle n'a de sens que si nous la réglons en fonction de la vie future.

Formidable problème !

***

Ce problème de la vie et de la destinée humaine a reçu de *mauvaises solutions*.

D'abord celle des *plaisirs*. Une telle solution (si elle mérite pareil titre) est la plus simpliste. *S'amuser. Gaudeamus !*

La religion ne condamne point la joie. Au contraire. Le seul amusement qu'elle interdit est l'amusement malsain ou celui qui devient exclusif, au point de remplir seul toute l'existence.

L'erreur foncière du *viveur* est de s'installer, de se cantonner dans la toute petite vie présente, qui est provisoire, comme si elle était définitive.

L'enfantillage de cet homme est de coller son cœur à des créatures fragiles, à des hochets. Il devra bientôt les quitter, comme un petit abandonne ses pantins cassés.

Il y a des choses plus urgentes ici-bas que de tuer le temps au jeu moderne du mah-jong et la vie est trop courte pour qu'on la perde en frivolités. « Car elle passe, la figure de ce monde ! » (*Ire Épître aux Cor.*, ch. VII, v. 31.)

L'univers et tout ce qu'il contient va s'évanouir, comme un décor de théâtre enlevé lorsque la pièce est finie. Quel non-sens de laisser éblouir nos yeux par l'éclat des choses caduques parce qu'elles brillent un peu !

« Fascination de la bagatelle ! » (*Sagesse*, ch. IV, v. 12.)

De même qu'un oiseau est *fasciné*, au sens propre du mot, par les verres multicolores du miroir à alouettes, ainsi l'homme étourneau se laisse prendre au scintillement des plaisirs.

Et comme les phalènes, par les chaudes nuits d'été, sont attirées par une lumière et viennent s'y brûler les ailes, ainsi les enfants des hommes volent à l'amusement.

Vous avez déjà lu, sans doute, que, dans les pays lointains, de pauvres sauvages échangent des produits ayant une valeur réelle, leur ivoire, par exemple, contre quelques verroteries et quelques oripeaux voyants. Nous nous disons : « Marché absurde ! Troquer une chose si précieuse, contre une autre si misérable ! »

Avons-nous déjà réfléchi à la folie plus grande de l'homme

qui perd son âme pour un plaisir défendu? Il donne autre chose que de l'ivoire, il donne son âme immortelle, son bonheur de toujours, pour une satisfaction coupable et dégradante.

Si encore il trouvait le bonheur convoité! Mais c'est impossible. Voici pourquoi.

D'une part, l'homme se dépasse : son âme inquiète est en souci d'infinité et sent bien que la trajectoire de nos actes va, au delà du temps, se projeter dans l'immuable éternité.

Ce pèlerin, l'homme, se rend compte qu'il n'a point sur terre de cité permanente et il éprouve ce que Henri Heine appelait la nostalgie du pays, la nostalgie du ciel.

D'autre part, cette âme convoite les jouissances d'ici-bas.

La voilà prise entre les deux aspirations et, pour ainsi dire, écartelée entre deux mondes : celui de plus tard, celui de maintenant.

Comment voulez-vous que l'homme soit heureux s'il préfère les plaisirs terrestres? Nos grands rêves éternels, si on les reporte ridiculement sur des créatures étriquées, les débordent beaucoup plus qu'un manteau de guerrier jeté sur les épaules minces d'un enfant.

Nous avons faim et soif d'une félicité parfaite. Or, nous touchons si vite le fini des créatures! Interrogées, elles nous répondraient, comme à saint Augustin : « Cherchez au-dessus de nous! »

Entre les souhaits de notre cœur et les amusements qui sont des puérilités, des non-valeurs, des balayures de la porte, il y a *disproportion*.

Et cette disproportion va toujours croissant.

Car, à mesure que le désir s'exaspère, l'habitude des jouissances les atténue singulièrement et les sens émoussés ne tardent point à se blaser.

Nul mieux que les viveurs ne connaît cette déception.

Ils constatent que les plaisirs ont une mince dorure collant aux doigts, dès qu'on y touche.

Nous *croyons* que les amusements ne satisfont pas le cœur. Eux, les viveurs, l'*éprouvent*.

La plus forte conviction est celle qui jaillit de la vie vécue.

Voilà pourquoi le désenchantement des fausses joies et de la misère dorée ne fut jamais mieux exprimé que par les désenchantés eux-mêmes. Ils l'avouent : tous les plaisirs aboutissent à l'amertume, comme tous les fleuves à la mer.

Le morne troupeau des jouisseurs ne sait comment vaincre ce « taedium vitae », cet immense ennui dont Bossuet affirme qu'il est le fond de la vie humaine.

On s'étourdit pour s'amuser et l'on s'amuse pour s'étourdir. C'est un cercle vicieux. Oh! très vicieux!...

La volupté coupable est un narcotique, un misérable stupéfiant. Le réveil d'une orgie, le lendemain d'une mascarade sont affreusement tristes. Avez-vous déjà observé le retour des hommes et des femmes masqués, ayant passé la nuit dans la licence des instincts débridés et, par un matin gris, revenant fanés, frippés, flétris? C'est cela, le bonheur?

Quand sommes-nous sincèrement heureux? après un sacrifice ou après une jouissance défendue?

Après le théâtre ou après la messe à l'église?

Après une partie mondaine, ou après la visite du pauvre couché dans sa mansarde?

Aprés avoir tangotté et fox-trotté, ou lorsque nous avons prié à genoux?

Les bals, les jeux sont-ils la félicité réelle? Allons donc!

Du simili! Du stuc!

Ces plaisirs ressemblent au vrai bonheur, comme ressemblent à la vraie vie les stimulants artificiels que les médecins appellent esthiogènes. Excitations factices, que suit la prostration!

Prenez un homme. Pour le rendre heureux, vous convoquerez inutilement tous les traiteurs et tous les faiseurs, les pâtissiers et les tapissiers, les salonnards et les fêtards, les Phrynés et les Dulcinées.

Pourquoi tant de distractions accumulées ne peuvent-elles satisfaire l'âme humaine? Parce qu'elle est trop profonde et vous pourrez y jeter plaisirs et jouissances, tout cela tombe dans l'abîme du cœur, sans le remplir, tout cela s'évapore dans l'âme, avant de pouvoir en toucher le fond.

Je viens de relire, dans *Le Néant et la Vie* de Joergensen, une belle page développant cette pensée : les prometteurs de joie nous ont trompés. « Comment pourraient-ils le nier? Il ne manque pas de témoins à charge le long des routes, dont la main agonisante a serré la fiole de poison ou la crosse du revolver...

» J'entends une voix, celle de Henri Heine : *Laissons le ciel aux moineaux et aux anges. Nous voulons du champagne, des roses et la danse des nymphes souriantes...* Pour celui qui ne peut plus

payer le vin et les roses et les nymphes, il n'y a qu'à s'éloigner un peu — assez pour ne pas gâter la joie des autres — et mettre sur sa tempe le canon du revolver. Un homme parti, un atome en moins. Peu importe! La nature est éternelle, la force des passions inépuisable; le soleil se lève chaque matin pour mûrir de nouvelles grappes, de nouveaux hommes, de nouvelles roses et de nouvelles femmes. Et le chaos crépusculaire continue sa joyeuse sarabande, tel un tourbillon de poussière dans un rayon de soleil. » (*Le Néant et la Vie*, pp. 31 et 44.)

C'est grande pitié de voir les âmes faites pour Dieu replier volontairement leurs ailes, préférant la boue au grand bleu d'en haut!

« L'homme reste un être compliqué, avec des instincts de brute et des rêves d'anges, quelque chose de misérable et de grand, un mendiant sublime toujours en quête d'infini. » (R. P. EYMIEU, *Païens*, 3e confér.)

« Vous êtes toujours en mouvement pour conquérir ce qui vous manque et en attente pour le recevoir, et ce qui vous manque c'est vraiment l'infini, puisque, si grande que soit votre part des biens d'ici-bas, vous restez de misérables inassouvis. » (R. P. SANSON, Carême de 1926, à Notre-Dame de Paris. 1re confér.)

Nous accusons les créatures de nous tromper.

Nous nous trompons nous-mêmes, en mendiant à ces créatures ce qu'elles ne peuvent donner.

Nous sommes responsables de notre déception.

Lorsqu'on veut s'appuyer sur un roseau, on ne doit pas s'étonner naïvement qu'il se casse et blesse la main.

***

Certains spécialisent le plaisir qui fait le but de leur vie dans les satisfactions de la *table*.

Leur rêve est ce banquet d'Assuérus décrit au 1er chapitre d'*Esther*. « Le roi fit... un festin de sept jours... Des tentures blanches, vertes et bleues étaient attachées, par des cordons de byssus et de pourpre, à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre; des lits d'or et d'argent étaient posés sur un pavé de porphyre, de marbre blanc, de nacre et de marbre noir. On servait à boire dans des vases d'or et le vin royal était servi à profusion. » (*Esther*, ch. I, v. 6 et 7.)

Le vin! c'était l'idéal païen d'un Horace. Il buvait au prin-

temps, saison de la joie ; en automne, époque des vendanges ; en été, pour se rafraîchir ; en hiver, pour se réchauffer. Buveur des quatre saisons !

Après lui, cette joie du vin a été chantée par tant d'autres et leur souhait est exprimé dans la pièce d'Hamlet :

O liqueur enchanteresse,
Verse l'ivresse et l'oubli dans mon cœur !

Il est bien petit l'horizon qui va jusqu'au verre de vin et jusqu'à l'assiette. Les exploits sont maigres, lorsqu'ils restent d'ordre gastronomique et j'admire (au sens latin) les vulgaires qui, pour armoiries à graver sur leurs bannières, ne trouveraient qu'une fourchette, un plat et un flacon !

Dans sa vieillesse, Renan, devenu gâteux, traîné dans sa petite voiture, en Bretagne, rappelait volontiers ses anciens banquets. Il était fier surtout (vraiment ! il n'y avait pas de quoi !) des dîners faits chez Brébant, pendant le siège de Paris. La prouesse lui paraissait tellement remarquable, qu'il avait fait frapper une médaille d'or, avec cette inscription : « Pendant le siège, quelques personnes ayant coutume de se réunir chez Brébant, tous les quinze jours, ne se sont pas une seule fois aperçues qu'elles dînaient dans une ville de deux millions d'âmes assiégée. »

C'est du meilleur goût, avouez !... Très noble !

« Leur fin est la perdition, eux qui font leur Dieu de leur ventre et mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte, n'ayant de goût que pour les choses de la terre. » (*Épître aux Phil.*, ch. III, v. 19.)

Quelle conception de la vie ! paresse et gourmandise. Repas, repos. Jouir d'une bonne chère qui mène tout droit à la goutte et à l'apoplexie. Boire, manger. Puis reboire, remanger et cela demain, après-demain, le mois suivant, l'année suivante.

Quel rêve de bourgeois pantouflard, de parvenu à grosse bourse, à gros ventre et à grosse conscience ; devenir un repu, rougeaud et pléthorique ! Oh ! ceux-là ne comptent point parmi leurs causes d'insomnie la recherche de l'idéal !

Leur idéal ? Il tient dans une cave à vins et dans un cellier. Comme cela remplit une vie, n'est-ce pas ? « Vous avez vécu sur la terre dans les banquets et les douceurs ; vous avez ressemblé à la victime qui se gorge, le jour où elle va être mise à mort. » (*Épître de saint Jacq.*, ch. V, v. 5.)

« Le jour approche. Dépouillons-nous des œuvres des ténèbres et revêtons les armes de lumière. Marchons honnêtement, comme en plein jour, n'allant pas aux excès de la table, et du vin. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne prenez pas soin de la chair, de manière à en exciter les convoitises. » (*Épître aux Rom.*, ch. XIII, v. 13 et 14.)

L'Évangile note ce fait : le mauvais riche qui descendit aux enfers, « faisait, chaque jour, splendide chère ». (Saint LUC, ch. XVI, v. 19.)

Il est bien avancé maintenant!

A quoi bon les délices du goût, s'il faut cuver tout ce vin et digérer tous ces banquets, en enfer?

***

D'autres prennent comme but de leur vie la *richesse*.

L'argent n'est-il pas le moyen pratique d'avoir tout le reste et la clef ouvrant toutes les portes?

Que d'efforts, que de crimes pour la Fortune, la déesse qui, en avril 1925, triomphait à Monaco, dans ce *Bal de l'or*, où dansaient les multimillionnaires!

Et cependant, même à supposer que l'or donne le bonheur ici-bas, est-ce qu'on l'emporte dans l'autre vie? Qu'en ferait-on, au tribunal de Celui dont la balance pèse les hommes, non au poids de l'or, mais des œuvres?

« L'homme amasse et il ignore qui recueillera. » (*Ps.* XXXIX, v. 7.)

« Ils mettent leur confiance dans leurs biens,
» Leur gloire dans leur richesse...
» Ne crains pas! quand un homme s'enrichit,
» Quand s'accroît l'opulence de sa maison,
» Car il n'emportera rien à sa mort,
» Son opulence ne descendra point avec lui. » (*Ps.* IL, v. 7 et suiv.)

« Les justes le verront
» Et ils riront de lui :
» Voilà l'homme qui se confiait dans la grandeur de ses richesses. » (*Ps.* LII, v. 8 et 9.)

« Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont mangés par les vers. Votre or et votre argent se sont rouillés et leur

rouille rendra témoignage contre vous. Vous avez thésaurisé. » (*Épître de saint Jacques*, ch. v, v. 2 et 3.)

On croit rêver, en lisant les pages où de Champagny rappelle les folies colossalement fastueuses des Césars et les prodigalités de la *vie inimitable*.

Caligula organisait des courses de chars, où le moindre cocher devait avoir rang de sénateur et des chasses où étaient tués, chaque fois, quatre cents ours et d'autres bêtes. « S'il voulait une villa, il la lui fallait en pleine mer, sur une digue, jetée là où les eaux étaient plus profondes et plus orageuses, là où les pierres des rochers cédaient au pic avec plus de peine. A ses repas, c'étaient des mets étranges, inouïs ; il buvait des perles dissoutes dans du vinaigre. Il avait fait faire des navires immenses dont la carcasse était en cèdre, la poupe couverte de perles précieuses, les voiles de couleur brillante ; sur ces palais flottants, il y avait des thermes, des salles de festin, des portiques ; il y avait de la vigne pendante sur sa tête, des arbres qui se balançaient avec leurs fruits.

» Ce n'est pas assez, Caligula va galoper sur le golfe de Baïes. Il fera un pont sur la mer. Il rassemble de toute part les vaisseaux de charge et sur eux élève non pas un pont, mais sa route, véritable voie romaine, sur le modèle de la voie Appia, construite en terre et en pierre, avec des auberges, des lieux de repos, jusqu'à des ruisseaux d'eau fraîche, pour boire. Tant de vaisseaux furent réunis là, qu'il en manqua pour porter le blé à Rome et Rome, qui ne vivait que des blés étrangers, prit son parti de mourir de faim, pourvu que son maître galopât sur la mer !

» Il était là, sur un cheval caparaçonné, la couronne de chêne sur la tête, tout armé, vêtu de la chlamyde d'or. Il fallait remuer les millions à la pelle. En un seul repas, s'il faut croire Sénèque, près de dix millions de sesterces y avaient passé. » (DE CHAMPAGNY, *Les Césars*, t. I, pp. 338 et suiv.)

L'empereur avait nommé consul son cheval Incitatus ! Ce dernier avait « des manteaux de pourpre, un collier de perles précieuses, une maison, des esclaves..., une écurie de marbre et un râtelier d'ivoire ». (*Ouvrage cité*, p. 339.) Pour que le cheval de César dorme en paix, des soldats sont là et, pour ménager son sommeil, imposent silence à tout le quartier. (*Ouvrage cité*, p. 339.)

Quant à Néron, il se bâtit la *maison d'or*, au centre même de Rome. Elle occupait une superficie de 80 à 100 hectares, ce qui équivaut à un sixième de la Rome actuelle et représente plus de terrain que le Louvre et les Tuileries réunis. Au milieu du palais se dressait la statue de Néron, haute de 120 pieds, en argent et en or.

A l'intérieur du palais « tout se couvre de dorures ; tout se revêt de perles précieuses, de coquilles, de perles. Dans les bains, un robinet amène l'eau de la mer ; un autre, les eaux sulfureuses d'Albula. Un temple de la Fortune, construit avec une pierre nouvellement découverte, blanche et diaphane, semble, les portes fermées, s'illuminer d'un jour intérieur. Les salles du festin ont des voûtes lambrissées, qui changent à chaque service, des plafonds d'ivoire d'où tombent des fleurs, des tuyaux d'ivoire qui jettent des parfums. D'autres, plus belles encore, tournent sur elles-mêmes, jour et nuit, comme le monde ». (DE CHAMPAGNY, *Les Césars*, t. II, pp. 137 et suiv.)

Néron ne portait jamais deux fois le même habit. Il pêchait avec des filets dorés retenus par des cordons de pourpre et jouait 400 sesterces sur chaque point de ses dés. Pour ses histrions, il avait des masques et des sceptres de théâtre tout couverts de perles. Il regardait à travers un miroir d'émeraude. Un de ses tapis valait 4 millions de sesterces et une de ses coupes 300 talents (environ 1,830,000 francs). Ses amis devaient, aux festins, dépenser 4 millions de sesterces en couronnes de soie parfumées. (*Ouvrage cité*, pp. 182 et suiv.)

Telle était la vie, dans la *maison d'or*.

Mais à quoi bon avoir habité la *maison d'or*, si l'on descend ensuite dans la maison des flammes ?

« Ils s'imaginent que leurs maisons seront éternelles,
» Que leurs demeures subsisteront d'âge en âge
» Et ils donnent leurs noms à leurs domaines.
» Mais au milieu de sa splendeur, l'homme ne dure pas.
» Leur ombre se consumera au Schéol sans autre demeure. » (*Ps.* XLIX, v. 12, 13, 15.)

« Le Seigneur nous montre la folie de ceux-là qui, recherchant l'abondance des biens temporels ou craignant leur privation, perdent les biens éternels que les hommes ne peuvent ni donner, ni enlever. » (Saint AUGUSTIN, t. I, *De Serm. in monte*, c. 6.)

Comparez, lorsque arrive le dernier moment, le riche qui a

été mauvais et le pauvre qui a été bon. « Il y avait un homme fortuné qui était vêtu de pourpre et de lin fin... Un pauvre nommé Lazare était couché à sa porte, couvert d'ulcères et souhaitant de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; mais les chiens mêmes venaient lécher ses ulcères. Or, il arriva que le pauvre mourut et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et on lui donna la sépulture.

» Dans l'enfer, il leva les yeux et, tandis qu'il était en proie aux tourments, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein et il s'écria : Abraham, notre père, aie pitié de moi et envoie Lazare, pour qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et me rafraîchisse la langue ; car je souffre cruellement dans ces flammes. Abraham répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie et que pareillement Lazare a eu ses maux ; maintenant il est ici consolé et toi tu souffres. Entre nous et vous il y a pour toujours un grand abîme, afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le puissent et qu'il soit impossible de venir de là-bas jusqu'à nous. » (Saint Luc, ch. xvi, v. 19 à 27.)

***

Une quatrième catégorie d'hommes met son idéal plus haut que les plaisirs ou la table ou la richesse et rêve de *gloire*.

Cicéron, dans le *Pro Milone*, développe brillamment ce thème : la seule chose nous consolant de ce que la vie soit tellement brève, est la gloire ! La gloire ! mais cela veut dire que l'homme ne meurt pas, puisqu'il se prolonge dans le temps et vit dans la mémoire des hommes. La gloire, c'est l'échelle d'or que l'homme gravit pour aller participer à l'éternelle apothéose, entre les dieux !

Tout cela est très sonore et fait bien dans les tirades oratoires, ou dans la poésie. Mais en réalité !...

La gloire est femme, donc capricieuse...

Elle est souvent injuste [1], toujours incertaine.

Elle provoque des jalousies. Beaucoup de requins suivent le bateau pavoisé où naviguent les heureux et les illustres.

Quels revirements dans la popularité ! Il suffit de voir com-

1. « Les uns *ont* la gloire ; d'autres la *méritent*. » (Sénèque.)

ment l'opinion, tour à tour, exalte puis abîme nos hommes politiques.

Tant d'humains sont inconnus ou méconnus, tant d'artistes sont morts de misère à l'hôpital!

La gloire les a couronnés après leur mort, dira-t-on.

Belle récompense, d'être loué dans un monde où l'on n'est plus!...

La partie besogneuse de l'humanité, fût-elle très méritante, ne peut aspirer à la gloire, qui d'ailleurs serait une récompense mal proportionnée à tant d'efforts.

Les dévouements cachés, les plus beaux, échappent à la célébrité!

Et puis, si nous faisions le bien pour le salaire de la renommée, nous n'aurions plus que des vertus théâtrales, des gestes d'estrade. On agirait afin d'être vu ; la source du sacrifice obscur et modeste serait tarie. Pour tous ces motifs, la gloire ne peut pas être le vrai but de la vie humaine. Au reste, même les rares élus qui la trouvent, avouent qu'elle est fort limitée dans son objet [1], décevante et que l'encens des adulations, comme tous les encens, n'est pas une matière solide, mais une forme inconsistante qui se dissipe.

On vient de trouver la momie d'un Pharaon. Il en sortait des souris. Tout de même!... Avoir commandé l'Égypte et devenir un nid de souris!...

Vous savez ce qu'était la puissance d'un empereur romain : les pays dépendaient de l'empire, l'empire dépendait de Rome et Rome dépendait de lui. Des millions de fils aboutissaient dans sa main à lui!

Or, l'empereur de Rome, expirant, soupirait : « J'ai été tout et je ne suis plus rien. »

Charles-Quint se vantait de ce que « le soleil ne se couchait jamais sur ses États ». Mais voici qu'après quarante ans d'un pareil pouvoir, il se retire dans le monastère de Yuste, pour y méditer sur la vanité des orgueilleux royaumes.

Qui a connu la gloire mieux que Napoléon Ier ? Deux fois dans sa vie, à Erfurt et à Dresde, il se vit entouré d'une cour composée exclusivement de rois et de princes [2]. Encore aujourd'hui,

1. « C'est incroyable tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout. » (TALLEYRAND.)

2. A. VANDAL, *Napoléon Ier et Alexandre Ier*, t. III, pp. 405 et suiv.

aux Invalides, tout parle de lui. Mais quelle impression, lorsque, quittant les salles pleines de ses souvenirs et l'église pleine de ses drapeaux, on arrive à ce tombeau où il dort!

C'est donc à cela que tout aboutit [1]?

Les plus illustres conquérants, après quelques années, sont un peu de poussière qui tiendrait dans une main de petit enfant.

La gloire, même la plus légitime et la plus solide, passe vite.

Lorsqu'un Pape est couronné, on brûle devant lui, dans une cérémonie symbolique, un morceau d'étoupe, en disant : « Pater sancte, sic transit gloria mundi! » Saint-Père, vous allez connaître la gloire; vous serez l'évêque des évêques, celui qu'on porte, couronné de la tiare à triple couronne, sur la sedia gestatoria, dans l'église mère de toutes les églises; vous recevrez les députations du monde entier, les hommages des rois. Vicaire de Jésus-Christ, vous aurez le respect des foules accourues pour vous voir et les acclamations délirantes. Quelle gloire! eh bien! voulez-vous connaître, Saint-Père, ce qu'elle est? Ce petit morceau d'étoupe qui flambe : une flamme, puis une pincée de cendre menue. La gloire, c'est cela, rien que cela!

Les hommes illustres disparaissent. La terre nivelle tout et, après quelque temps, entre le souverain qui porta le diadème et celui qui vécut ignoré, il n'y a plus qu'une différence de boue à boue. L'humiliation de se décomposer en terre n'épargne point ceux qui connurent la griserie du succès. Bientôt, il ne reste que des ossements blanchis.

***

Une cinquième classe d'hommes, pour trouver le secret du bonheur et l'explication de la vie, recourt à la *science*.

Mais, de nouveau, c'est l'échec. La *banqueroute de la science!* Brunetière, employant cette expression, ne voulait pas dire que la science, comme science, avait manqué à ses promesses. Elle les a tenues magnifiquement, surtout en notre siècle. Mais la

1. « Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits. »
(V. Hugo, *Chants du Crépuscule*.

science vient à défaillir lorsqu'on veut exiger d'elle ce qui n'appartient plus à son domaine : la solution des questions morales. Alors la science impuissante n'a plus rien à répondre, parce qu'elle s'occupe de choses absolument différentes.

Demandez-lui ce qui est de sa partie, ce en quoi elle excelle : voler plus haut, aller plus vite, pouvoir causer d'ici avec un ami qui se trouve à plusieurs centaines de kilomètres ou même de l'apercevoir, grâce à la télévision. Tout cela est d'ordre scientifique. Mais n'interrogez pas la science sur le problème de notre destinée. Ceci ne la regarde plus.

A proprement parler, elle assure le confort, mais pas le bonheur.

Elle travaille pour le corps, et non directement pour l'âme.

Elle s'occupe du temps, et point de l'éternité.

« L'astronome nous montre, au firmament, des milliards de mondes, mais il ne nous dit pas s'il en est où nous revivrons un jour.

» Dans tous les bouillons de cultures de son laboratoire, le chimiste ne trouvera jamais un sérum contre le doute et la tristesse.

» Les clairs de lune de tout un été, que nous concentrons dans l'ampoule Edison, n'ont pas rendu moins obscur un seul des problèmes qui sollicitent l'âme humaine.

» Que valent toutes les inventions scientifiques dont la société moderne est si fière, mais qui, en somme, ne changent rien au cœur humain, auprès des mots prononcés, il y a mille neuf cents ans par le Messie, devant quelques pauvres de Galilée? Souffrir avec résignation et mourir avec espérance, voilà le grand secret qui nous fut révélé au Calvaire et il est bien plus indispensable à notre bonheur que l'acétylène ou le phonographe. » (François Coppée [1].)

M. Georges Deherme dit à peu près la même chose dans *La Démocratie vivante* et l'aveu est d'autant plus significatif qu'il est la conclusion d'un livre où abondent (on le verra par l'extrait lui-même) les paroles antireligieuses. « Il nous faut l'absolu pour penser, pour agir, pour aimer, pour vivre, pour mourir... Malheureusement, un jour nos nerfs se brisent, nos muscles se rendent, et dans le silence des insomnies d'épouvante, nous prenons conscience de notre misère morale. Il n'y a pas d'asile

1. « Parmi tous ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Quelque chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant. »

(V. Hugo.)

laïque pour les désemparés : c'est le suicide ou l'abdication, c'est-à-dire le suicide physique ou le suicide moral.

« Où allons-nous ? Nous, les inquiets que tant de mystères oppressent, où allons-nous ? La *science* peut briser toutes les images que nous vénérions, elle peut dissiper toutes les idoles ; elle nous désespère sans nous guérir.

» Les grandes erreurs de la foi étaient fécondes et nos petites vérités d'analyse sont dissolvantes. Nous vivions bellement de ces prétendues erreurs et non piteusement de ces vérités de laboratoire.

» Nous avons disputé du christianisme en rhéteurs de décadence ; pour nous répondre victorieusement, il n'a pas à arguer de la vraisemblance de ses légendes... mais à nous rappeler ses quinze cents ans d'enthousiasme, de beauté et de puissance sociale.

» Nous affirmons la suprématie de la raison, nous cherchons à extirper des âmes la foi, dont le sillon profond s'est creusé au plus profond de notre être, siècle par siècle, au cours de cinquante générations, de toute la joie et l'action de nos ascendants. Et, plus de cent ans après la grande Révolution, après trente-huit ans de République, nous restons à patauger dans le gâchis de notre industrialisme, de notre paupérisme, de nos révoltes, de nos guerres, avec la presse pour pensée, la politique pour action, l'argent et le paraître pour idéal !

» Chez les libres-penseurs, tout s'en va en déclamation. L'*Église*, elle, continue d'agir et c'est par son action positive qu'elle affirme sa vie qui semble éternelle.

» Tout nous reste à faire, tout est à reconstruire, si nous sortons décidément du passé.» (G. DEHERME, *La Démocratie vivante*, fin.)

***

Enfin, d'autres hommes ont cru que toute lumière viendrait de la seule et orgueilleuse *raison*. Il faut pénétrer le sens de cette vie mystérieuse qui, pareille au sphinx, nous jette l'avertissement : « Devine, ou je te dévore ! »

La *philosophie* n'est-elle pas la science suprême, la connaissance remontant jusqu'au dernier pourquoi ? jusqu'aux racines vives de toute chose ?

Malheureusement, la philosophie s'égare facilement en complications et détours.

Philosophes subtils qui s'évanouissaient dans leurs pensées !

Telle de leurs discussions ressemble à du rêve écrit!

Même s'ils instruisent la raison, avouez qu'ils ne satisfont pas le cœur.

Ils ignorent certainement plus de choses qu'ils n'en savent.

Que de tâtonnements, que de mécomptes! Cicéron disait : Il n'est pas une seule erreur qui n'ait trouvé un philosophe pour la soutenir.

Et depuis Cicéron, jusqu'à nos jours, quel fatras de doctrines!

Le postulat de la raison pratique, le substratum de la justice immanente!... « Que valent ces quintessences et ces fumées, quand il faut agir et se décider, quand le cœur en détresse a besoin d'un secours qui vienne d'en haut, d'une certitude à laquelle s'attacher pour n'en plus bouger [1] ? »

Quel bonheur d'avoir la révélation divine! « C'est à cette révélation divine que tous les hommes doivent de pouvoir, même dans l'état présent du genre humain, connaître promptement, avec certitude et sans mélange d'erreur, celles des choses divines qui ne sont pas, de soi, inaccessibles à la raison humaine.

« Toutefois ce n'est pas pour ce motif que la révélation est absolument nécessaire. Mais parce que Dieu, dans sa bonté infinie, a destiné l'homme à une fin surnaturelle, qui dépasse la portée naturelle de l'intelligence. » (Concile du Vatican, Sess. III, ch. 2.)

Ainsi est condamnée cette thèse prétentieuse : La raison nous suffit et nous n'avons pas besoin des lumières de la foi.

Insensés! « Nuées sans eau, emportées au hasard par les vents, arbres d'automne sans fruits, deux fois morts, déracinés ; vagues de la mer, jetant l'écume... astres errants. » (*Épître de saint Jude*, v. 12 et 13.)

Les moralistes niant Dieu échouent dès la première question : « D'où vient l'obligation? »

Oh! ils montrent facilement que le respect des autres et de nous-mêmes, que le dévouement, le désintéressement constituent une force supérieure de vie.

D'accord, tout cela est beau, mais pourquoi est-ce que je *dois* le pratiquer? Autre chose est une convenance, un noble programme, autre chose est une obligation.

Qu'on ne tente point l'explication de dire : La loi morale est

1. P. BOURGET, *L'Étape*, p. 343.

imposée par les autres hommes, par la société. Avant qu'ils parlent, je me sens tenu en conscience à éviter le mal.

Cette loi morale n'est pas imposée, non plus, par les spectateurs de mes actes. Je serais seul en chambre ou dans un désert, je sentirais que le mal sans témoin reste le mal.

Elle n'est pas imposée davantage par moi-même. S'il dépendait de moi de la faire, il dépendrait aussi de moi de la défaire. Or, j'ai conscience que je ne le puis.

Est-elle prescrite par ma propre raison? Mais celle-ci est une faculté de connaissance, non de commandement; elle peut m'acculer à la nécessité de *penser* telle chose qui constitue une évidence, mais elle n'intime pas un *ordre*.

Reste-t-il la ressource de dire : C'est notre volonté qui ordonne et la preuve en est dans les expressions courantes : Je m'oblige par tel contrat, par telle promesse, etc.?

Non. A proprement parler, je ne me lie pas moi-même. L'obligation de garder un traité, une convention est bien antérieure à ma volonté. Engageant ma parole, je ne fais que me placer dans le cas où s'applique une loi qui existait avant mon geste, avant ma naissance et je pose, non pas l'obligation elle-même, mais la condition d'où elle résultera.

Ma propre volonté ne peut pas engendrer l'obligation. Car, en définitive, ma volonté c'est moi et le moi reste en face de lui-même.

Or, l'obligation suppose deux termes réellement distincts : un inférieur qui obéit, un supérieur qui prescrit.

Ce supérieur, intervenant dans la loi morale, est autre que moi, plus haut que moi.

Et qui serait-il, sinon Dieu?

Par conséquent, sans Dieu, une philosophie morale peut exposer le bien, mais elle est impuissante à en établir l'obligation [1].

Elle devient un corps inconsistant, qui n'a plus d'épine dorsale, qui fléchit parce que désossé.

1. « J'ai demandé à un philosophe pourquoi l'on doit faire son devoir. Il m'a répondu :
— Parce que c'est le devoir
— Mais encore?
— Parce que votre conscience l'ordonne.
— Et si je n'ai pas de conscience?
Le philosophe n'a pas répondu... » (Eug. FOURNIER, cité par M. Georges Deherme, dans la *Démocratie vivante*.)

Aussi tous ces pauvres essais de philosophie athée du devoir ont trouvé des professeurs, mais guère de disciples. Et ces professeurs eux-mêmes ne sont point parvenus à convertir les hommes de leur rue. La réflexion est de Voltaire. Ajoutons-y celle de Renan : « Dans la morale, comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout. » (*Vie de Jésus*, V.)

***

Beaucoup d'hommes manquent leur vie.

Nous venons d'énumérer les banqueroutes, les tentatives avortées des mauvais systèmes.

Oh! comme il est bon de se tourner vers le Christ et, après avoir entendu toutes les réponses de mort, d'écouter enfin les leçons de la Sagesse divine.

Maître, Maître, Rabboni, parlez! Vous avez les mots qui sauvent. Nous répétons, nous enfants des hommes, l'angoissante question : « Bon Maître, que faut-il faire pour obtenir la vie éternelle ? » (Saint Luc, ch. xviii, v. 18.)

Seigneur, indiquez-moi la source de vérité sereine : « Donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif. » (Saint Jean, ch. iv, v. 15.)

Et le Christ déclare : Tu as fait l'expérience que les autres breuvages sont troubles et ne désaltèrent pas. « Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif. » (Saint Jean, ch. iv, v. 13 [1].)

La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit.

Vous, Rabbi, vous avez les paroles de la vie éternelle. Vos maximes sont esprit et vie. Le ciel et la terre passeront, mais ce que vous avez dit ne passera point.

Beaucoup de faux sages nous trompent. Mais vous, vous êtes venu pour rendre témoignage à la vérité. Vous avez donné au monde une doctrine où n'entraient que ces choses très élevées : le désintéressement, le sacrifice, la pureté, l'amour.

Notre pauvre humanité ressemble à un troupeau errant égaré par de mauvais bergers, ou privé de pasteurs. Votre cœur s'en émouvait. « Jésus vit une grande multitude et il en eut compassion parce qu'ils étaient comme les brebis sans pasteur et il se mit

1. « Ils m'ont abandonné, moi la source des eaux vives, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau. » (*Jérémie*, ch. ii, v. 13.)

à les enseigner sur beaucoup de choses. » (Saint MARC, ch. VI, v. 34.) Jésus disait encore : « Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Et les brebis entendent sa voix ; il appelle par leur nom les brebis et il les mène aux pâturages. Quand il a fait sortir les brebis, il marche devant elles et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivront point un étranger, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.

» Jésus leur dit cette allégorie ; mais ils ne comprirent pas de quoi il parlait. Jésus donc leur dit encore : En vérité, en vérité, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands... Je suis la porte ; si quelpu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il sortira et il trouvera des pâturages. » (Saint JEAN, ch. X, v. 1 à 10.)

Ces pâturages succulents aux herbes sûres et gorgées d'un suc très riche, sont vos enseignements remplis d'une sève divine.

Les paroles que vous disiez se trouvent consignées dans l'Évangile.

Là nous trouvons les formules libératrices.

Là notre esprit fatigué des mauvaises réponses faites au grand problème de la vie, découvre enfin la solution pacifiante.

Le philosophe Jouffroy soupirait : « Comment vivre en paix, quand on ne sait d'où l'on vient, où l'on va, par où on doit aller ? »

Grâce à l'Évangile, nous connaissons et notre terme d'origine et notre terme de destinée et les moyens nécessaires pour tendre à cette fin.

Tout s'éclaire et donne un sens à notre voyage terrestre.

Pèlerin, d'où viens-tu ? — De Dieu.

Pèlerin, où vas-tu ? — A Dieu.

Pèlerin, par où dois-tu aller ? — Par le chemin de l'obéissance aux commandements de Dieu.

Les vérités à croire constituent le dogme.

Les lois à observer constituent la morale.

Le dogme, c'est l'amour de Dieu pour l'homme.

La morale, c'est l'amour de l'homme pour Dieu.

Le dogme (je suis aimé) est touchant.

La morale (je dois aimer) est juste.

***

La réponse de l'Évangile à quiconque est anxieux de ce qu'il doit faire est *noble*.

Notre vie se transfigure, transposée sur un plan supérieur.

L'idéal est le défi jeté par la grandeur de l'homme à son infirmité.

Le chrétien est un artiste pétrissant ici-bas, dans une grossière argile, la maquette de son éternel devenir.

Elle est *rationnelle*, cette doctrine évangélique.

Lorsque je l'observe, j'ai conscience d'être dans la vérité profonde, dans la vérité qu'échauffe l'amour.

La solution donnée par l'Évangile au grand problème de la vie est *heureuse*. « Vous trouverez le repos de vos âmes. » (Saint MATTH., ch. XI, v. 30.)

Où découvrir le bonheur?

Dans les satisfactions terrestres? Combleront-elles le vide de notre âme? Impossible, le creux est trop grand et Dieu seul est le plein de ce creux.

L'Évangile nous promet deux cadeaux incomparables : la vérité pour notre esprit, la paix [1] pour notre cœur.

« Je prierai le Père et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous : c'est l'Esprit de vérité...

» Je vous laisse la paix, je vous donne la paix, je ne la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et ne s'effraie point... Que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite... Père, sanctifiez-les dans la vérité, votre parole est vérité. » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 16 et suiv. — ch. XVII, v. 18.)

Et comme cette vérité est *abordable* pour tous!

Au problème formidable de la vie est donnée une réponse extrêmement facile. Pour la comprendre, il n'est point requis d'être savant ou docteur en philosophie et théologie. L'enseignement évangélique, dans ses lignes tout à fait essentielles, est tellement simple qu'une femme illettrée le saisit. En résumé, il dit : « Le bon Dieu t'a créé, tu dois le servir et, si tu le fais, il te récompensera en te mettant au ciel près de lui. »

Ces quelques mots constituent la moelle de l'Évangile.

Le plaintif Sully-Prudhomme écrivait :

» La blanche vérité dort au fond d'un grand puits. »

1. « Infusez-moi... un profond sentiment de bien-être moral, de largeur et de dilatation, de vacance et de liberté, d'indépendance universelle et de sainte suffisance, de confiance et d'entrain, en un mot, le sens plénier du bonheur. » (R. P. FOCH, S. J., *Paix et joie*, p. 46. Rue Montplaisir, 9, Toulouse.)

Non, non! elle ne dort pas au fond d'un grand puits.

Elle est à la portée de la main et les plus humbles la trouvent sans peine. Où donc?

Dans l'Évangile.

L'Évangile nous fournit une solution très *brève*.

Nous avons beaucoup de livres, les *Confessions* de saint Augustin, les *Pensées* de Pascal, le *Prix de la vie* d'Ollé-Laprune, le *Doute et ses victimes* de Mgr Baunard, l'*Inquiétude religieuse* du R. P. Sanson. Mais tout revient aux sentences de l'Évangile, si laconiques, si pleines.

L'Évangile est court, mais chacun de ses mots substantiels est surchargé de vie, est de la sagesse plénière.

Cette sagesse n'est pas exposée dans une froide théorie qui ne parle qu'à la raison. Elle s'*adresse au cœur*.

Oui, elle est lumière, mais aussi chaleur intense. Après vingt siècles, cette lave n'est pas encore refroidie.

Cependant la note la plus caractéristique de la solution fournie par l'Évangile n'est pas seulement d'être *noble*, *rationnelle*, *heureuse*, *simple*, *brève*, *cordiale*. Avant tout, par-dessus tout, elle est *divine*.

De là son autorité transcendante, sa puissance unique.

« Elle est vivante, la parole de Dieu. Elle est efficace, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants, si pénétrante qu'elle va séparer l'âme de l'esprit, les jointures et les moelles. » (*Épître aux Hébr.*, ch. IV, v. 12.)

Les sages, après tout, ne peuvent nous parler que d'hommes à hommes ; dans leurs ingénieuses théories, souvent ils se trompent et nous trompent.

« Laissez-les! ce sont des aveugles conduisant des aveugles. » Or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse. » (Saint MATTH., ch. XV, v. 14.)

« Vous n'avez qu'un Maître : le Christ. » (Saint MATTH., ch. XXIII, v. 10.)

Lui est bien autre chose qu'un guide humain. « Il instruisait comme ayant autorité et non comme les Scribes et les Pharisiens. » (Saint MATTH., ch. VII, v. 29.)

Son Évangile est l'infaillible leçon de vie enseignée par un Dieu. Dès lors, tout devient sûr et consistant. « Je suis certain » disait saint Paul. (*Épître aux Rom.*, ch. VIII, v. 38.) Nous trouvons un ferme point d'appui.

Oh! quel avantage d'être éclairé directement par celui qui est la lumière!

« Et la lumière luit dans les ténèbres,
La lumière, la vraie,
Celle qui éclaire tout homme
Venant en ce monde. » (Saint JEAN, ch. I, v. 5 et 9.)

« Jésus éleva la voix et dit : ... Je suis venu dans le monde comme une lumière, afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. » (Saint JEAN, ch. XII, v. 44 et 46.)

Prenez au hasard n'importe quelle parole de Jésus, consignée dans l'Évangile : elle nous ouvre des horizons sans fin. Ainsi, par quelque plage que l'on arrive à l'océan, on se trouve devant l'infini.

Ballotté par le flux et le reflux des systèmes changeants, on retourne au calme Évangile, comme au havre moral, où il fait bon jeter l'ancre.

L'Évangile nous sauve. La dignité des individus, la prospérité des nations est en raison directe de l'obéissance à ses lois. Sa richesse bi-millénaire a fait ses preuves. « La solution de toutes les questions sociales est évidemment dans l'Évangile. » (Jules LEMAITRE, cité dans le *Correspondant*, 10 octobre 1900, p. 57 [1].) Chaque mot du Christ est ruisselant de lumière, débordant de vérité. Chacun a fait ses preuves, a nourri les âmes. L'élite morale a grandi autour de ces idées, commes les villes se sont construites autour d'un sanctuaire.

Vivre en marge de l'Évangile n'est pas un progrès, c'est un

1. « Persuadé que la religion catholique est la seule qui puisse procurer un bonheur véritable à une société bien ordonnée et affermir les bases d'un bon gouvernement, je m'appliquerai à la protéger et à la défendre dans tous les temps et par tous les moyens. » (NAPOLÉON, Discours à Milan, 5 juin 1800.)

Aux libres-penseurs eux-mêmes, le catholicisme apparaît comme le rempart de la civilisation. C'est lui qui « depuis près de deux mille ans, sur presque tous les points du globe, défend la famille, l'ordre, le travail, la propriété, c'est-à-dire tout ce qui s'oppose le plus directement aux principes destructeurs d'anarchie, de haine, du bolchevisme ». (M. Pierre FORGEOT, 20 janvier 1921, à la Chambre française.)

L'Église catholique est la seule *Internationale* qui tient.

Son enseignement est le phare éclairant ce triste monde que menacent de submerger les grandes eaux du vice et de l'ignorance.

« Je souhaite que notre époque hagarde tourne son visage d'enfant perdu vers un refuge qui a fait ses preuves à travers les temps. » (Mme Lucie DELARUE-MARDRUS, *Sainte Thérèse de Lisieux*, p. 8.)

recul de deux mille ans, nous rejetant vingt siècles en arrière, de l'autre côté de la croix.

Par le Christ, tout vit. Sans lui, rien que déliquescence.

Ainsi nous avons l'épreuve et la contre-épreuve. « Quoi de plus dangereux pour le monde que de ne pas recevoir le Christ? » (Saint HILAIRE, *Commentaire de saint Matthieu*, ch. 18.) « Cherchez-le, puisqu'en dehors de Lui, il n'y a rien. » (P. LOTI, *Jérusalem*, p. 221.)

Le Christ n'est pas facultatif.

Il faut aller à lui, ou mourir.

« Qui n'amasse pas avec moi dissipe. » (Saint LUC, ch. XI, v. 13.)

» Toute plante que n'a point plantée mon Père céleste, sera arrachée. » (Saint MATTH., ch. XV, v. 13.)

Le Psalmiste a bien prédit : « Si Jéhovah ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent. » (*Ps.* CXXVII, v. 1.)

« Jésus leur dit : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la pierre angulaire. » (Saint MATTH., ch. XXI, v. 42.)

Oh! si les bâtisseurs d'aujourd'hui comprenaient ces paroles!...

« Tout homme qui entend ce que je viens de dire et le met en pratique sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison et elle n'a point été renversée, car elle était fondée sur la pierre.

» Mais quiconque entend ces paroles que je dis et ne les met point en pratique sera semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et ont battu cette maison et elle a été renversée et grande a été sa ruine. » (Saint MATTH., ch. VII, v. 24 à 28.)

Le premier de ces deux constructeurs est le chrétien assez prudent pour édifier sa vie et l'emmortaiser dans la fermeté du roc qui est Jésus-Christ.

Le deuxième constructeur est celui qui veut construire sur le sable mouvant des plaisirs, des richesses, de la popularité, des systèmes branlants. Celui-là est fou et l'on dira bientôt de lui : « Grande a été sa ruine. »

***

Résumons tout ce qui précède.

Le grand problème de la vie a une bonne solution et plusieurs mauvaises.

La bonne est celle du Christ, consignée dans l'Évangile.

Les mauvaises sont : plaisirs, richesses, gloire, science, orgueilleuse philosophie.

Est-ce à dire que les tendances recouvertes par ces mots sont absolument condamnées dans l'Évangile ?

Non ! et d'ailleurs ce serait utopie de croire qu'on peut arracher du cœur humain les racines profondes de ses désirs naturels.

L'Évangile ne détruit chez l'homme que le mal.

Hors de là, il n'est la mort de rien, la vie de tout.

Il s'empare de chaque amour, en garde l'élément sain, l'épure, l'agrandit, et n'en corrige que les défauts et les déviations.

Chaque force demeure, mais appuyée sur un levier supérieur et tendue vers un but éternel.

Prouvons-le, en appliquant cette vérité aux différentes aspirations énumérées plus haut.

Nous voulons la *joie*. Le Christ nous la promet, non point celle qui est ravalée aux choses d'en-bas, mais celle-là qui est complète et vraie.

Nous voulons la *nourriture*. C'est raisonnable.

Mais il ne faut pas de préoccupation exagérée, trop inquiète. « Ne soyez pas dans l'anxiété... de ce que vous mangerez ou boirez... Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?... Gens de peu de foi ! Ne vous mettez donc point en peine, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous ?... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par surcroît. » (Saint MATTH., ch. VI, v. 25 et suiv.)

Mangez, il le faut ; seulement « l'homme ne vit pas uniquement de pain, mais de toute parole de Dieu ». (Saint LUC, ch. IV, v. 4.)

« Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. » (Saint JEAN, ch. VI, v. 27.)

Homme qui manges le pain, n'oublie pas le pain de vie !

Homme qui bois le vin, n'oublie pas que le sang du Christ est un breuvage ! Aime le banquet eucharistique !

Nous voulons les *richesses*. Seuls l'attachement coupable et le mauvais usage sont défendus. Le Christ, loin de condamner l'amour raisonnable de la fortune, exploitait ce désir en comparant son royaume à un trésor. « Le royaume des cieux est sem-

blable à un trésor enfoui dans un champ. » (Saint MATTH., ch. XIII, v. 44.)

Comme on fait fructifier l'argent, nous devons faire fructifier les dons reçus de Dieu. « Car il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. A l'un il donna cinq talents, à un autre deux, à un autre un, selon la capacité de chacun et il partit aussitôt. Celui qui avait reçu cinq talents, s'en étant allé, les fit valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui en avait reçu deux, en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla creuser la terre, et y cacha l'argent de son maître... Son maître lui dit : Il te fallait porter mon argent aux banquiers et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui m'appartient avec un intérêt. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 14 et suiv.)

« Soyez de bons commerçants ! » Cette recommandation du Christ n'est pas consignée dans l'Évangile, mais toute la tradition primitive l'attribue à Notre-Seigneur.

Le Christ approuve donc la recherche d'une juste fortune.

Mais il en profite pour nous provoquer à l'amour d'une richesse morale bien supérieure [1].

Nous voulons la *gloire*. Le Christ nous reproche de ne point la vouloir assez... Il faut être plus ambitieux et conquérir l'incomparable gloire de l'apothéose dans le royaume des cieux.

Les saints pratiquaient l'humilité, consentaient à l'oubli. Et Dieu, qui récompense avec tant de largesse, leur accorde cette gloire à laquelle ils ne songeaient pas.

Revanche divine ! Parce qu'ils ont renoncé à la gloire, les saints la trouvent !

Le monde, qui la cherche avec tant d'efforts, ne l'obtient pas.

1. « C'est pourquoi j'ai prié et la prudence m'a été donnée.
J'ai invoqué et l'esprit de sagesse est venu en moi.
Je l'ai préférée aux sceptres et aux couronnes,
Et j'ai estimé de nul prix les richesses auprès d'elle.
Je ne lui ai pas égalé les pierres les plus précieuses,
Car tout l'or du monde n'est auprès d'elle qu'un peu de sable,
Et l'argent, à côté d'elle, ne vaut pas plus que la boue...
Avec elle me sont venus tous les biens
Et une immense richesse est entre mes mains,
Car la sagesse les amène avec elle...
Elle est, pour les hommes, un trésor inépuisable. » (*Sagesse*, ch. VII, v. 7 et suiv.)

Les disciples du Christ, qui ne la veulent pas, en sont rassasiés.

Tant de capitaines, de conquérants, de rois, sont oubliés!

Les saints ont l'incomparable honneur d'une canonisation.

Canonisés ou non, ils triomphent au ciel.

Le Christ magnifie les siens. Sans lui, le silence aurait depuis longtemps recouvert le nom de Marie, modeste femme de Nazareth, celui du menuisier Joseph, des Apôtres, besogneux pêcheurs de modestes bourgades et Marie-Madeleine serait demeurée une femme méprisée parmi tant d'autres.

Nous voulons la *science*. Jésus nous apprend la science des sciences : bien vivre, bien mourir.

Nous admirons la *sagesse*, la *philosophie*.

Mais, nous l'avons constaté, les orgueilleux penseurs du paganisme antique, de l'athéisme contemporain, ont tant d'erreurs ou d'ignorances!

Le moindre chrétien est plus avancé. « Vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et vous les avez révélées aux petits. » (Saint MATTH., ch. XI, v. 25.)

« Nous, mes chers frères, nous sommes philosophes : non en paroles, mais en fait; nous avons conscience de pratiquer la vertu, plutôt que d'en faire étalage ; nous ne disons pas de grandes choses, mais nous les vivons. » (Saint CYPRIEN, *De bono patientiae*, n. 1-3.)

« Voilà ce qui n'est dans aucun des anciens sages et moralistes : ni chez Hésiode, ni dans les sages de la Grèce, pas plus que dans Confucius ; ce qui n'est ni dans Cicéron, dans Aristote, ni même dans Socrate. C'est cet idéal délicat de dévouement, de purification morale, d'abandon et de sacrifice perpétuel de soi, respirant dans les paroles et se vérifiant dans la personne et dans la vie du Christ, qui fait l'entière nouveauté, comme la sublimité du christianisme pris à sa source. » (SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, III, p. 263.)

Comparez le philosophe privé des lumières surnaturelles et la pauvre servante.

Lui étudie une science que l'on définit : l'étude de la sagesse.

Mais il est ridicule d'avoir pâli sur de gros livres, d'avoir écrit de savantes choses sur la sagesse, s'il ne pratique pas cette sagesse. Perdre son âme, c'est commettre une folie et la folie est le contraire de la sagesse.

Toi, pauvre servante, tu ne connais rien à la philosophie ancienne de Pythagore ou d'Aristote, ni à la philosophie contemporaine de William James ou de Bergson. Tu ignores les *catégories* et l'*immanence*. Le mot lui-même de philosophie tu ne le comprends pas.

Et cependant, pauvre servante, c'est toi qui as la vraie sagesse, puisque tu emploies bien ta vie. Les autres sont sages en théorie, insensés en pratique. Ils exposent de subtiles considérations sur le bien, en énumèrent les divisions.

Tu les laisses dire et tu fais mieux ; loin du bruit des écoles, tu réalises la vérité. Pauvre femme qui dois te lever à quatre heures du matin pour venir vite, avant ta rude journée, entendre la messe, à une place modeste et pleine d'ombre, derrière un pilier, toi qui, avec tes mains gercées par les lessives, abîmées par les vulgarités et les gros travaux d'un ménage, viens égrener ton chapelet de dix sous et lire ton petit Évangile, toi, humble femme, tu es plus grande — oh! de mille coudées — que tous ces philosophes [1].

Et ton Évangile vaut mieux, incomparablement, que la vaine phraséologie des traités. « Malheur à la science qui ne se tourne point à aimer. » (BOSSUET.) « Si je n'ai pas la charité, tout ne sert de rien. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. XIII, v. 3.)

***

Cet Évangile nous rappelle la grande leçon : il faut servir Dieu et, par là, sauver son âme. Reprenons ces termes.

Servir. Voilà un mot qui a le don de nous révolter. Notre orgueil croit entendre la recommandation faite aux petits enfants : « Obéissez! Soyez sages! »

Et cependant, ne faut-il pas, en réalité, servir dans tous les domaines, sans exception : à l'armée, dans les administrations, dans les ministères, dans la famille ou l'Église? Les chefs n'ont-ils pas d'autres chefs et, quoi qu'il en soit, ne doivent-ils pas obéissance au devoir, aux lois?

On ne veut pas servir Dieu? On servira le démon, ou le monde, ou ses passions.

Le service du démon est rarement formel. Mais écouter les

1. « Une action vertueuse, c'est l'œuvre d'art permise à ceux qui ne sont pas artistes. » (J. LEMAÎTRE.)

suggestions de Satan, n'est-ce pas implicitement se soumettre à lui ? « Car on est esclave de celui par qui on s'est laissé vaincre. » (*II^e Épître de saint Pierre*, ch. II, v. 19.)

Retté, narrant qu'il passa d'une vie déréglée à une vie chrétienne, intitule son livre : *Du diable à Dieu.*

Avait-il été un luciférien, offrant sur un autel des sacrifices au démon ? Non ! mais le péché est, en fait, l'obéissance au démon. Dans ce sens, combien d'hommes servent le démon !

Un deuxième service est celui du monde et comme ce deuxième maître est tyrannique, ridicule ! Si l'Église imposait le dixième de ce que le monde exige pour ses modes ! Quelle préoccupation de l'estime ! quels vains racontars : « Ah ! tu dis que j'ai dit qu'elle a dit... » Quels caprices ! Jadis, quand on coupait les cheveux d'une jeune religieuse, les femmes s'indignaient. Aujourd'hui, cheveux abrégés. Robes abrégées. Consciences abrégées. Décidément, mieux que Tacite, la femme abrège tout !...

Quel souci de l'apparence extérieure ! « Les voilà tes salons simili-beaux où danse un monde simili-propre. » (LABICHE.)

Quelle déception finale ! Voyez une salle, la fête terminée : des chaises bousculées, des fleurs fanées, des programmes gisant par terre. Voilà ce qu'on aperçoit. Ce qu'on n'aperçoit point, c'est l'âme souvent troublée, l'imagination souillée, le cœur inquiet.

Un troisième service est celui des passions. Écoutez L. Veuillot . « On rougirait de s'agenouiller devant Dieu, mais on s'agenouille devant une drôlesse. »

La punition de ceux qui se cherchent... est de se trouver, de se trouver avec leurs misères, de rester emprisonnés dans l'étroitesse du moi.

Ah ! on prétend ne pas servir ! On sert quand même.

Seulement, on sert misérablement, au lieu de servir noblement.

Le service de Dieu est raisonnable, facile et doux. « Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons... Car mon joug est doux et mon fardeau léger. » (Saint MATTH., ch. XI, v. 29 et 30.)

Celui qui observe les lois de vie que recommande l'Évangile est éminemment honnête et droit ; il adopte un magnifique programme de grandeur morale. Dans ces conditions, servir c'est régner, régner sur tout ce qui est appétit inférieur.

Chose consolante! l'homme agissant ainsi, assure, *par le fait même*, le bonheur de son éternité.

Nous ne sommes point devant deux obligations divergentes ou parallèles : servir Dieu, nous sauver.

Non! les deux activités coïncident : servir Dieu c'est, en même temps, servir nos propres intérêts.

L'hommage rendu à la divinité est une lumière réfléchie et nous revient à nous-mêmes sous forme de récompense. « C'est bien, serviteur bon et fidèle : parce que tu as été fidèle... entre dans la joie de ton maître. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 21.) Ainsi donc, glorifier le Maître est la même chose que sauver son âme.

Sauver son âme! Notre-Seigneur rappelle que c'est le tout de l'homme, le but suprême auquel il faut subordonner tout le reste.

« Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne. Et si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse et que ton corps tout entier ne soit point dans la géhenne. » (Saint MATTH., ch. V, v. 29 et 30.)

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. » (Saint LUC, ch. XIII, v. 24.)

« Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme, ou que donnera un homme en échange de son âme? » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 26.)

Si je comprends ce verset, j'ai tout compris.

Notre-Seigneur, en le proposant, nous enseignait le grand sérieux de l'existence et donnait la réponse magistrale et divine au problème de la vie.

***

Toute la doctrine évangélique sur la destinée humaine aboutit à cela : le salut de l'âme [1]. « Le christianisme repose tout entier sur la valeur des âmes. » (P. BOURGET, *Némésis*, p. 109.)

1. Le salut peut être assuré simplement, par l'accomplissement des préceptes et plus magnifiquement par l'observation des conseils. « Bon Maître, quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle? » Jésus lui répondit : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements... Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi. » (Saint MATTH., ch. XIX, v. 16 et suiv.)

Or, cette question du salut est, à la fois, la plus oubliée, la plus grave.

La plus oubliée.

Combien n'y songent pas! Voyez ces hommes s'agitant au-dessus de la terre, en avion; sur terre, dans les bureaux et les usines; sous terre, au fond des mines. Parmi ces millions d'êtres humains qui se précipitent, au pas de course, vers l'éternité, combien pensent à l'éternité? Une journée a quatorze cent quarante minutes. Plusieurs mondains n'en consacrent pas même cinq à la prière! Pas cinq sur quatorze cent quarante.

Plaignons « tous ces condamnés à mort qui attendent, sur l'épave de la terre, l'appel qui les jettera devant leur Juge et qui affectent de n'y jamais penser; tous ces officiels qui se disent des mots laïques, qui se font des grâces laïques, qui s'agitent pour de petites choses laïques et qui rougiraient jusqu'aux oreilles si, tout à coup, au milieu de la fête laïque, quelqu'un proposait une simple prière à Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires ». (P. L'ERMITE, *Le Mot*, juil. 1924.)

Petits hommes, dans de petites maisons, occupés à se disputer pour les petits intérêts de leurs petites affaires, pendant leur petite existence!...

Vie sans religion, vie sans grandeur. Aucun air d'en haut pour ces pâles fantoches!

Pareils aux malades ne respirant que par une partie de leurs poumons, ils respirent si peu et si mal!

***

D'aucuns vont jusqu'à ériger l'indifférence pratique en thèse explicite. Renan a écrit une phrase insensée : « Notre principe est de régler la vie présente comme si la vie future n'existait pas. » (RENAN, *L'avenir de la science*. Calman-Lévy, 6e édit., 1890, p. 332 [1].)

La question méconnue (pratiquement ou théoriquement) est *la plus importante.*

1. Le R. P. EYMIEU, S. J., raille la folie d'une pareille déclaration, dans *Païens*, p. 276 :

« C'est la sagesse du général qui dirait : Mon principe à moi est qu'il faut régler la marche d'une armée comme si l'ennemi n'était pas dans le voisinage.

» — Oui mais, s'il y est?

» C'est la sagesse du capitaine de vaisseau qui dirait : Mon principe

Peu ont exprimé ce fait en termes plus impressionnants que Louis XVI, sur le point d'être exécuté. Il exposait à l'abbé de Firmont l'état de son âme et disait : « Monsieur l'abbé, voici la chose capitale. Dans ma vie de roi, j'ai fait beaucoup d'entreprises, tranché plusieurs cas de politique intérieure ou extérieure. Tout cela, c'était *des affaires*. Maintenant c'est l'*affaire*. »

Comme c'est vrai! Il y a une foule de problèmes, mais ceci est *le problème*.

Le reste est à la surface, ceci est en profondeur.

Il faut, avant tout, *se* sauver. Pesez le petit mot de deux lettres : *se*...

Mettez-vous dans l'hypothèse d'un incendie, d'un bombardement au cours d'une nouvelle guerre. On doit fuir de la maison. Que sauver? D'après les cas, on emporterait son argent, ses bijoux, un tableau rare, une collection précieuse. Pendant la guerre nous tâchions de ne pas perdre nos cuivres, nos matelas, nos vins. Mais l'homme placé devant l'éternité a autre chose à sauver que son argent, ses bijoux, un tableau rare, une collection, des cuivres ou des vins. Il doit *se* sauver. Rien ne nous est plus personnel que nous-mêmes. Après tout, l'objet le plus précieux n'est pas *moi*, tandis que la question du salut me concerne moi, moi tout entier, corps et âme.

On prétend qu'à Rome certains joueurs enragés ayant tout perdu et, néanmoins, voulant jouer encore, se jouaient eux-mêmes : si le coup du sort était de nouveau contre eux, ils devenaient les esclaves du gagnant.

Quand il s'agit du salut, je risque plus encore : non seulement le temps, mais l'éternité, non seulement l'esclavage vis-à-vis d'un homme, mais l'esclavage vis-à-vis du démon.

L'enjeu c'est moi. Sur la carte que je vais jeter, j'engage tout.

Si je perds, je n'aurai pas la ressource d'un second coup.

Les malheurs terrestres sont parfois réparables. Un homme a-t-il manqué une opération de Bourse, un examen, a-t-il eu une moisson hachée par la grêle, une maison brûlée? Il peut espérer la chance d'une autre opération à la Bourse et d'un autre examen ;

à moi est qu'il faut régler la manœuvre comme s'il n'y avait pas de continent où aborder, ni de roc où sombrer, peut-être.

» C'est la sagesse du voyageur qui dirait : Mon principe à moi est qu'il faut régler mon voyage comme s'il n'y avait pas de but, dans tous les cas, sans savoir où je dois aboutir. »

la moisson prochaine sera peut-être meilleure et, avec les indemnités obtenues pour la demeure incendiée, il en rebâtira une autre.

Il y a remède, espoir. On peut recommencer.

Mais on ne peut pas recommencer l'affaire du salut.

Ame perdue, tout est perdu!

Quand même un homme aurait eu beaucoup d'argent et de plaisir, s'il aboutit à l'enfer, il est fixé pour toujours dans la souffrance. Un malheureux immortel!...

Quelle faillite! Un krach est d'autant plus grave que la somme engloutie par le désastre est plus considérable. Dans le cas présent, tout sombre. C'est la pire aventure, ou plutôt la pire mésaventure.

Les journaux nous racontent parfois un déraillement.

L'infortuné dont nous parlons est un déraillé. Il a pris volontairement un mauvais aiguillage. Aucune catastrophe n'est comparable à celle-ci.

Le damné est le type suprême du raté. Il ne rate point une occasion, il rate son éternité ; il se rate.

Peut-être avez-vous déjà rencontré un homme vers la soixantaine, un homme à figure ravagée et portant un pli amer aux coins des lèvres, un homme qui disait : « J'ai manqué ma vie. »

Il faisait allusion à une ruine financière, à une infortune conjugale, à la dure épreuve d'avoir été mis à l'écart dans le petit poste d'une petite ville, sans pouvoir donner sa valeur réelle. A combien plus forte raison, celui qui a perdu son âme doit s'écrier : « J'ai perdu ma vie! »

On peut l'appeler : le célèbre député, l'illustre académicien. Célèbre député, illustre académicien, vous avez agi comme des enfants. Sous vos cheveux blancs, vous restiez puérils. L'Écriture parle des enfants de cent ans.

Oui, oui, âme perdue, tout est perdu!...

En revanche, *âme sauvée, tout est sauvé!*

Peut-être, cet homme a-t-il été victime d'injustices criantes, infirme, couvert de pustules, pauvre mendiant à l'angle d'un vieux pont. Qu'importe? si finalement il est heureux pour toujours?

Le salut est l'unique chose *strictement nécessaire.*

Le confort de la vie : électricité, communications faciles, trains rapides, tout cela est agréable, utile, mais pas essentiel.

Nos aïeux ont vécu, pendant des siècles, privés de ces ressources.

Nous-mêmes nous avons dû, pendant quatre ans de guerre, y renoncer, partiellement ou totalement. Ce n'est donc pas rigoureusement indispensable.

Mais l'affaire du salut ne peut s'éluder.

Elle est *universelle*, n'intéressant pas seulement quelques personnes, mais chacun et chacune. Tous les baptisés, quels qu'ils soient, ont à choisir entre les deux termes : élu ou damné.

Pas de milieu : le Purgatoire n'est que la salle d'attente du ciel. Il n'existe, pour les baptisés, que deux états définitifs : le ciel, l'enfer [1].

***

Gagner le royaume des cieux, comme l'a tant recommandé Jésus-Christ, c'est avoir la grande sagesse de préférer l'âme au corps, l'éternité au temps.

Comparez l'âme et le corps.

Le corps doit périr. Qu'est-il ? Des muscles et des nerfs ; de la bile et du sang ; des os, car enfin nous portons en nous notre squelette.

Est-ce bien la peine d'employer tant de truffes et de vins, de gâteaux et de pralines, de linges soyeux et de robes élégantes pour choyer ce corps, qui, après la vie, deviendra la proie du tombeau ou peut-être une fourniture d'amphithéâtre, découpée, entre deux plaisanteries macabres, par les carabins ?

La jeune fille préoccupée de sa chevelure, le jeune homme soucieux de sa sveltesse et de la minceur sportive, n'éviteront pas l'ankylose sénile et la décomposition finale.

Mais en nous est un autre élément, un élément valeur : l'âme...

Quelle n'est pas sa dignité, puisque le Christ a vécu pour l'enrichir de ses grâces et est mort pour la racheter. Il est venu pour que les âmes « aient la vie et l'aient plus abondamment ». (Saint Jean, ch. x, v. 10.)

En cas de conflit entre le salut du corps et la vie supérieure

1. Les petits enfants morts sans baptême n'ont pas le bonheur surnaturel du ciel, mais seulement un bonheur naturel.

Quant aux adultes n'ayant pas reçu le baptême (d'eau, de sang ou de désir), eux aussi ne peuvent avoir, dans l'autre vie, qu'une félicité naturelle et pour eux l'alternative se pose entre cette félicité naturelle et l'enfer.

de l'âme, nous ne pouvons hésiter. « Je vous dis à vous mes amis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. Je vais vous apprendre qui vous devez craindre :

» Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne. » (Saint Luc, ch. xii, v. 4 et 5.)

L'âme immortelle doit passer avant le corps mortel.

Nous devons être *plus soucieux de l'éternité que du temps.*

Car le temps est si peu de chose!

La vie humaine, à part quelques exceptions, tient en deux chiffres.

La vie des empires tient généralement en trois chiffres.

La vie du monde tient, peut-être [1], en quatre chiffres.

Et l'éternité? combien représente-t-elle de chiffres?

Additionnons-les, d'ici jusqu'à l'étoile la plus éloignée.

Cette étoile sera le terme fort éloigné, mais enfin le terme réel et net. Or, l'éternité est la négation de toute limite. Dieu même ne connaît pas le chiffre de l'éternité, pour la raison très simple qu'elle n'est pas emprisonnée dans un chiffre, quel qu'il soit. Et maintenant comparez ces deux chiffres de la vie, ces trois chiffres des empires, ces quelques chiffres du monde, avec l'éternité sans rivage.

« Quid hoc ad aeternitatem? » Qu'est ceci, tellement passager, confronté avec cela qui dure sans fin?

Une existence humaine est si peu de chose!

Même si vous avez grande opinion de vos forces, de votre talent, vous reconnaîtrez ce fait évident que vous n'avez pas existé toujours.

Votre ancêtre est le néant.

Les insensés disent : « Je veux vivre ma vie. »

Laquelle?

Car nous en avons deux : la vraie, la future, qui ne se terminera point, et celle-ci, qui représente combien de temps? Quatre-vingts ans? quatre-vingt-dix ans? mettez cent, si vous voulez. C'est bien peu vraisemblable et bien peu désirable... Mettons cent tout de même. Mais, de ces cent ans, si l'on ne veut compter que le rendement effectif et sérieux, il faut défalquer

1. Nous reconnaissons qu'ici on pourrait discuter. En toute hypothèse, il suffit de *quelques* chiffres pour exprimer l'antiquité du monde.

les deux bouts : la première enfance, où l'on n'a pas encore une pleine activité ; la vieillesse, où l'on ne l'a plus.

Il faut enlever aussi, quotidiennement, les heures de sommeil, en sorte qu'une journée de vingt-quatre heures représente, en réalité, 24-6, ou 24-8, ou 24-10, d'après les conditions de tempérament et de paresse.

Il faut décompter enfin le temps des récréations nécessaires, du repos et tous ces moments perdus qui sont les *faux frais* de l'existence.

Faites cette addition. Puis faites la soustraction consistant à supprimer tout cela de la vraie vie et regardez ce qui reste : une minuscule bande, une toute petite lisière de vie. Et, si on voulait n'appeler vie que la partie heureuse de l'existence, que de jours il faudrait encore barrer, en sorte que la carrière, en apparence, la plus longue, se réduirait à bien peu de chose [1] !

La vie est vaine :
Un peu d'amour,
Un peu de haine,
Et puis bonjour !

La vie est brève :
Un peu d'espoir,
Un peu de rêve,
Et puis bonsoir !

Le poète Méry, quoique Marseillais, n'exagère pas, en disant :

On entre, on crie
Et c'est la vie !
On crie, on sort
Et c'est la mort.

Mon Dieu ! comme nous avons de la peine à nous persuader que cette vie est un rapide voyage et, comme disait sainte Thérèse, une nuit dans une mauvaise hôtellerie !

Notre passage ici-bas est pareil au campement du nomade qui vient planter au désert sa tente d'une nuit et sait bien qu'il devra la rouler et l'emporter, le lendemain.

1. « La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque, si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on pourrait passer avec ce qui plaît, on ferait à peine, d'un grand nombre d'années, une vie de quelques mois. » (La Bruyère.)

Mon corps est « une demeure enlevée comme une tente de bergers ». (Is., ch. XXXVIII, v. 12.)

Mon existence est fugitive « comme une veille de la nuit ». (*Ps.* XC, v. 4.)

***

Et cependant nous avons un désir incoercible de ne pas mourir. L'être humain veut éperdument et avant tout vivre. Béni soit le Christ qui encourage et comble l'aspiration foncière de notre nature!

Il a tant parlé de *vie*, de vie *éternelle!* Il est vie et donneur de vie.

« C'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle. » (Saint JEAN, ch. VI, v. 40.)

« La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous le seul vrai Dieu et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ [1]. » (Saint JEAN, ch. XVII, v. 3.)

« Vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (*Ire Épître de saint Jean*, ch. V, v. 13.)

« Le Fils de Dieu est venu... C'est lui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle. » (*Ire Épître de saint Jean*, ch. V, v. 20.)

Nous cherchons la vie, la véritable, celle qui ne connaît pas de déclin. Et le Christ nous laisse la parole radieuse : « En vérité, en vérité je vous le dis : Celui qui écoute ma parole a la vie éternelle... il est passé de la mort à la vie. » (Saint JEAN, ch. V, v. 24.)

Jésus nous a donné un livre de vie, l'Évangile ; un repas de vie, la communion ; un séjour de vie, le ciel.

L'Église nous promet la vie, au nom du Christ.

Elle dit, en distribuant la communion : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle! »

A la fin des sermons, elle rappelle, comme un refrain d'espoir, « la vie éternelle ». Sûre de l'avenir, elle termine ses prières en les confiant à l'intercession du Christ immortel : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, pour tous les siècles des siècles! »

Lorsqu'un navire est en détresse, il envoie l'appel, qui, hélas! n'est pas toujours efficace : SOS (*Save our souls :* Sauvez-nous!)

Quand la pauvre humanité lance un cri semblable, elle est toujours entendue.

Elle supplie : « Sauvez-nous! » et Jésus répond : « Me voici! »

1. Seul endroit où le Sauveur se donne à lui-même ce nom de Jésus-Christ.

L'ÉVANGILE ET LA MORT

« Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges, qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux.

» Il y en avait cinq qui étaient folles et cinq qui étaient sages.

» Les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent pas d'huile avec elles ; mais les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes.

» Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

» Au milieu de la nuit, un cri s'éleva : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui.

» Alors toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes.

» Et les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.

» Les sages répondirent : De crainte qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt chez ceux qui en vendent et achetez-en pour vous.

» Mais, pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces et la porte fut fermée.

» Plus tard, les autres vierges vinrent aussi, disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous !

» Il leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas.

» Veillez donc ! car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 1 à 14.)

Ainsi beaucoup d'âmes s'endorment dans une vie d'insouciance. Elles ne veillent point, elles ne se préparent point aux noces éternelles, parce que l' « époux tarde à venir ». Quelle imprudence !

La mort arrive lentement, mais sûrement.

Elle vient comme une personne dont nous percevons, dans le

lointain, les pas encore assourdis, puis de plus en plus rapprochés.

Si l'on excepte le cas des « accidents » foudroyants, la mort ne survient pas d'une manière subite, mais elle nous gagne *progressivement* et procède par étapes. Lesquelles ?

PREMIÈRE ÉTAPE.

Les maladies, les infirmités.

Chacun de nous porte son poids héréditaire. Chacun de nous a son « point faible ». Que ce soit le système cardiaque, ou pulmonaire, ou cérébral, ou médullaire, il y a, en tout homme, une porte d'entrée par laquelle, normalement, la mort pénétrera de préférence.

Dans la machine humaine, si étrangement compliquée, facilement un rouage se fausse, une pièce gauchit, qu'on ne remplace guère.

L'homme le plus fort est si vite abattu !

Partout des hôpitaux, des cliniques, des sanatoriums, des cures. Chaque jour, on entend parler d'opérations chirurgicales.

Les maladies ravagent l'humanité : maladie du sommeil, au Congo, névroses chez nous. La tuberculose seule fait trois millions de victimes par an. Depuis la guerre, nous nous sommes habitués à jongler avec les millions ; mais songeons à ce chiffre : trois millions ! Pour voir défiler trois millions d'hommes, combien de semaines faudrait-il ? Eh bien ! une maladie prélève ce tribut annuel, donne ce large coup de faux dans la moisson humaine.

Ne dites pas : « Oui, les maladies sévissent. Mais les médecins sont là, pour les guérir ! »

Chez eux, que de tâtonnements, d'impuissances ! Je pense à tel docteur, spécialiste pour otites, dont la jeune fille est sourde ; à un spécialiste du cancer, dont la femme est morte du cancer ! Les docteurs eux-mêmes ne sont-ils pas malades ? ne meurent-ils pas comme nous ?

On me fera remarquer que je parle de la mort et que les maladies, les infirmités, si pénibles qu'on les suppose, ne sont pas encore la mort.

Évidemment.

Mais enfin ce n'est plus la vie intégrale.

C'est la santé déjà compromise, entamée.

La citadelle se dresse toujours debout. N'empêche qu'une

première pierre s'est détachée. Les autres suivront. La désagrégation s'achèvera.

La première emprise du trépas peut être faible, mais c'est une emprise.

La mort reste encore lointaine, « In actu remoto ». D'autre part elle a fait un premier pas.

Deuxième étape.

La vieillesse.

Nous essayons de nous illusionner, en reculant, de plus en plus, le terme initial de la vieillesse [1].

Lorsque nous étions jeunes et que nous apprenions la mort d'un homme de cinquante ans, nous disions : « Il était âgé. »

Mais quand nous atteignons nous-mêmes cinquante ans et que

1. « Vous croyez que les uns sont venus au monde avec leur peu de cheveux gris, que d'autres mourront avec l'abondance de leurs cheveux noirs. Point du tout ! Comptez que les pas légers s'appesantiront... Il y a des mots qu'il faut dire et des soupirs qu'il faut pousser, qui brisent la voix la plus agile. Heureux, alors, qui sait encore chanter le Credo et fredonner les psaumes !...

» Échappez à ce dégoût, en entrant dans une espèce à part, qui n'adore que Dieu et qui n'attend ses satisfactions que de Dieu...

» Un moment arrive où ce serait folie de regarder autre chose ; mais, ce que les uns font sans mérite ou par force, on peut le faire par vertu et la joie, comme la gloire, en sera plus grande.

» Moment redoutable, où la jeunesse s'en ira !... Autant elle apporte de séductions, autant, en dépit de toutes les tromperies qu'elle nous a fait subir, elle laisse de regrets. Ces regrets sont pleins d'amertume, parce qu'ils se compliquent et s'enveniment d'une expérience qui ne permet plus l'illusion.

» Nous nous irritons de regretter les misérables restes de nos vieux néants, les misérables lambeaux qui furent les voiles de nos chimères ; nous nous irritons de mépriser inutilement la vie et de souffrir parce que nous nous sentons chassés de la vie.

» Votre grand cœur ignore l'existence de ces humiliants abîmes. Plus ou moins profonds, ils sont de l'humanité. Là se forme un gravier, dont le poids redoutable nous attache à la terre...

» A trente ans, tout homme a été humilié dans ses délicatesses ;

» A quarante ans, dans ses vanités ;

» A cinquante, dans ses hauteurs ;

» Il connaît, à soixante ans, le néant de ses forces ; plus outre, le néant de la vie. » (L. Veuillot, *Çà et là*, t. II, pp. 364 et suiv.)

Lire : *L'art de vieillir, Psychologie chrétienne de la vieillesse*, par l'abbé Brugerette. (Lethielleux, Paris, 1926, 246 pages.)

nous voyons mourir un homme du même âge, nous nous écrions : « Il meurt encore jeune! »

J'imagine qu'à soixante-quinze ans, devant le décès d'un homme de soixante-dix ans, on affirme imperturbablement : « Il n'était pas vieux! »

On se console comme on peut!...

Un octogénaire nous parlait de son fils, qu'il appelait « le petit ». Le « petit » avait soixante ans. Une mère très âgée, blâmant la conduite de son fils, qui avait cinquante-six ans, disait : « Folie de jeunesse! »

La vieillesse est *fatale :* le seul moyen qu'on ait trouvé, jusqu'à maintenant, de vivre longtemps, est de vieillir...

Elle est *incurable*. Nous serons plus vieux demain qu'aujourd'hui et, après-demain, que demain...

Elle est *sournoise*. Sans que d'abord on la remarque, elle s'insinue en nous. On s'imagine qu'elle surviendra très tard. Erreur! Il n'y a pas une dernière année, dont nous pouvons dire : « Profitons-en jusqu'à minuit du 31 décembre, car, le 1er janvier prochain, nous entrerons dans la vieillesse. »

Non! La vieillesse vient *progressivement*, comme la mort qu'elle prépare.

Elle a commencé avec le premier fléchissement des forces (on *vieillit*, avant d'être vieux) et elle ne fait que s'accentuer, en sorte que la vieillesse avancée est le phénomène beaucoup plus prononcé, mais identique, au fond, puisque : « Plus aut minus non mutant speciem. »

La vieillesse affecte tout l'homme.

Le *talent* faiblit. Peu de choses sont aussi mélancoliques que la fin de carrière des grands hommes.

Une œuvre littéraire, artistique, a généralement l'âge de l'auteur.

« J'ai vu l'*Agésilas*
Hélas!
Mais après, l'*Attila*
Holà! »

La *Pitié suprême* de Victor Hugo est... la suprême pitié! « Le talent, c'est la vie intense, accumulée. Et à mesure que la vie baisse, le talent diminue l'aptitude à sentir. » (Alph. DAUDET, *Notes sur la vie.*)

La *mémoire* se perd.

De même que, dans le désert, les grains de sable, chassés par le simoun, recouvrent les objets et que ces petits grains, d'abord imperceptibles et si facilement enlevés par la main, finissent, en s'accumulant, par dérober les choses sous une espèce de linceul, ainsi l'oubli recouvre, peu à peu, les souvenirs et le grand suaire s'étend de plus en plus.

Le corps se délabre.

La vieillesse prend, selon les individus, telle ou telle forme, mais toujours elle en prend une.

« Senectus est morbus. » La vieillesse n'est pas une maladie, mais plutôt un ensemble, un cumul de maladies [1].

Les poumons sont compromis par l'emphysème, cette destruction plus ou moins partielle des alvéoles pulmonaires.

Sur la colline que, jeune, il escaladait si allègrement, le vieillard s'arrête essoufflé et voulant, par une pauvre ruse percée à jour, dissimuler l'infirmité qui le force à reprendre haleine, il dit à son compagnon : « Une minute ! Contemplons ce beau paysage. »

Où est maintenant la vigueur de jeune chêne bien portant ?

La chair, qui fut saine et rose, se flétrit.

La taille, qui fut élancée, se courbe sous « le poids des ans [2] ».

La marche, qui fut élastique, devient lourde, pesante.

Il faut s'aider de la canne, cette « troisième jambe du vieillard ».

Les cheveux tombent. Chute des feuilles à l'hiver, pour les hommes, comme pour les arbres !...

De tous les phénomènes séniles, le plus caractéristique est l'artériosclérose, puisque « on a l'âge de ses artères ».

Cette redoutable calcarisation est grosse de conséquences.

Ainsi, lorsqu'un jeune homme a un brusque afflux de sang, qu'importe pour ses artères éminemment souples et dilatables ?

Mais, chez le vieillard, les artères durcies sont devenues cassantes et, sous le coup d'une émotion ou d'un effort précipitant le cours du sang, elles sont menacées de se rompre, spécialement au cerveau, provoquant ainsi « la congestion cérébrale ».

1. « Presque toutes les puissances du corps s'altèrent, chez les vieillards. Tout ce qui dépend du corps diminue, le corps étant brisé. » (Saint JÉRÔME, *Ad Nepot.*, *Épître* 2, t. I.)

« Nos jours s'élèvent à soixante-dix ans
Et dans leur pleine mesure, à quatre-vingts ans ;
Au delà, il n'y a plus que peine et misère. » (*Ps.* XC, v. 10.)

2. « Temps où s'inclinent les hommes forts. » (*Eccl.*, ch. XII, v. 3.)

On a écrit beaucoup de choses sur la vieillesse.

Mais rien ne me paraît plus impressionnant qu'une description médicale. Et ce procédé s'impose, puisqu'il s'agit de phénomènes physiologiques. Plus de littérature et d'images, mais l'implacable réalité!

Lisez, par exemple, cette page du docteur Beaunis, sur la vieillesse :

« Le sang est plus pauvre en principes fixes, en globules et en albumine ; la respiration est moins active.

» La capacité vitale diminue.

» La température du corps est un peu augmentée, quoique le vieillard soit plus sensible au froid.

» Les phénomènes digestifs sont plus lents, plus difficiles.

» La circulation n'est plus parfaite.

» Les artères ossifiées, les veines dilatées répartissent le sang d'une façon inégale et amènent des troubles dans le fonctionnement de la plupart des organes.

» Les dents se déchaussent et se perdent.

» Les cartilages s'ossifient.

» La respiration cutanée s'accomplit incomplètement.

» La taille et le poids diminuent.

» La maigreur se prononce, de plus en plus.

» Les mouvements musculaires ont perdu leur énergie et leur précision.

» La tête et les mains tremblent, la marche est moins assurée, le rachis s'incurve.

» Le larynx s'ossifie, les cordes vocales perdent leur élasticité, la voix devient cassée, chevrotante.

» La contractilité des fibres lisses se perd, peu à peu.

» La sensibilité s'émousse.

» L'œil devient presbyte, hypermétrope, la latitude d'accommodation se réduit, peu à peu, à zéro. » (Dr Beaunis, *Éléments de Physiologie humaine*, p. 1054.)

Lorsqu'on se rappelle ces détails cruellement exacts, on reste un peu sceptique devant certaines expressions cependant consacrées par le langage courant :

« Atteindre un bel âge. » C'est un bel âge, cela?...

« Nous avançons dans la vie. » Mais non! nous reculons, pied à pied. C'est la mort qui avance, comme la mer pénètre, de plus en plus, dans une terre, par un phénomène d'*érosion*. Ainsi,

dans notre existence, par une espèce d'érosion morale, la mort s'infiltre progressivement et gagne, chaque jour, quelques pouces de terrain.

TROISIÈME ÉTAPE.

La mort!

Il y a cent ans, je n'existais pas. Le grain de sable du littoral était plus que moi : il avait l'être que je n'avais pas.

Dans cent ans, je n'existerai plus.

Reprenons une pensée de Bossuet :

Si je considère le temps qui s'est écoulé avant moi, je vois une quasi-éternité, où je n'étais pas encore.

Le monde roulait sans moi.

Si je considère le temps qui s'écoulera après moi, je vois une quasi-éternité où je n'existerai plus.

Le monde roulera sans moi.

Je suis comme un instant fugitif, comme une minute éphémère intercalée entre ces deux espèces d'éternité :

Celle d'avant, celle d'après [1].

On peut me comparer à un acteur qui sort de l'obscurité des coulisses, vient jouer son rôle sur la scène illuminée et quitte l'éclat de la rampe, pour rentrer dans l'obscurité des coulisses.

La vie, c'est bien cela : sortir de l'ombre, jouer cette courte pièce qu'on appelle l'existence humaine, être applaudi (ou sifflé) et retourner à l'ombre.

***

Rien n'est plus certain que la mort.

Rien n'est plus incertain.

L'incertitude est manifeste.

1. « L'homme né de la femme vit peu de jours. » (*Job*, ch. XIV, v. 1.)
« Que je sache combien je suis périssable!
Tu as donné à mes jours la largeur de la main.
Et ma vie est comme un rien.
Oui, tout homme vivant n'est qu'un souffle,
Oui, l'homme passe comme une ombre.
Je suis un étranger,
Un voyageur comme mes pères. » (*Ps.* XXXIX, v. 5, 6, 13.)
L'homme est : « comme l'écume légère que disperse l'ouragan,
comme la fumée qu'un souffle disperse,
comme le souvenir de l'hôte d'un jour qui s'évanouit. »
(*Sagesse*, ch. V, v. 14.)

Est-ce que je mourrai *tôt ou tard?*

Est-ce que je ne verrai pas l'année prochaine? Est-ce que je disparaîtrai ce mois-ci? « Je quitterai bientôt ma tente. » (*IIe Épître de saint Pierre*, ch. I, v. 14.)

Quand mourrai-je? Au chant du coq? en plein midi? un soir? la nuit?

« Vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 13.)

Où mourrai-je? Dans ma maison actuelle? dans une autre? dans la rue? chez un ami?

Les hasards de la vie ou d'un voyage m'auront-ils conduit dans un autre pays?

Mourrai-je de mort naturelle? ou bien d'une balle perdue, d'un coup de foudre? Périrai-je dans un déraillement de train, dans un accident d'auto ou, qui sait? dans une nouvelle guerre?

Sans nous en douter, nous frôlons à chaque instant la mort. « Il n'y a qu'un pas entre la mort et moi. » (*I Sam.*, ch. XX, v. 3.)

Si je meurs d'une *maladie*, ce sera probablement, celle qui est annoncée par mon tempérament, par mon hérédité.

Mais combien d'autres risques! Vais-je mourir d'une rupture d'anévrisme? d'une angine de poitrine? d'un cancer?

Autant de questions, autant de points d'interrogation.

Vraiment, rien n'est plus incertain que la mort.

Et, d'autre part, rien n'est plus certain.

Reprenez, un à un, tous les doutes énoncés plus haut; vous constaterez qu'ils portent uniquement sur les modalités.

Le *comment* est douteux, mais le fait lui-même est absolument sûr.

Il l'est, au point que c'est peut-être l'unique principe qui rallie toutes les adhésions. Les hommes peuvent nier les thèses les plus fondamentales, l'existence même de Dieu; ils peuvent différer par toutes leurs habitudes physiques, mentales et morales. Mais, qu'ils soient intelligents ou non; poètes ou épiciers; qu'ils suivent la philosophie Cartésienne, Thomiste, Kantienne, ou qu'ils n'en connaissent aucune; qu'ils soient persécuteurs ou martyrs, fêtards ou Chartreux, tous, tous, tous se rencontrent sur un terrain commun : la croyance à la mort.

Ils peuvent s'étourdir, et détourner leur attention d'une pensée qui leur paraît funèbre, mais pas un seul homme ne songe à nier cette vérité, tant elle crève les deux yeux par son évidence : il faut mourir.

Bientôt, ce sera le grand sommeil définitif, le « dernier sommeil ».

Mes yeux se ferment, la nuit. Mais ils s'ouvrent ensuite à l'aurore, aux fleurs, à la nature.

Mes yeux vont s'éteindre. Sur eux, on rabattra les paupières. Pour toujours!

Mes lèvres vont être scellées, pour toujours! Si ma bouche s'obstine à rester ouverte, il faudra recourir à un bandeau.

Ma langue s'immobilisera. Pour toujours!

Mon cœur va s'arrêter. Pour toujours! Comme il a battu, ce cœur, inlassable ouvrier de la vie, qui, même la nuit, alors que se reposaient les autres organes, continuait à palpiter! Par ces « systoles » et ses « diastoles » il était, dans l'organisme, la pompe aspirante et foulante, sans cesse en grande activité.

« Primum movens » disait Aristote et, il ajoutait : « Ultimum moriens. » Bravement, ce cœur lutte jusqu'au bout. Mais enfin il n'en peut plus. L'ondée sanguine n'arrive plus jusqu'aux extrémités où les réseaux capillaires des veinules et des artérioles ont une section trop exiguë. Ces extrémités se refroidissent. « Le pouls remonte. » Le cœur vaincu s'arrête. « Ultimum moriens. »

***

Bientôt (quel que soit le terme, toujours il vient bientôt) si Dieu veut bien nous accorder cette grâce, un prêtre sera là, pour nous préparer à mourir.

Il mettra, dans notre pauvre main toute moite, sa main sacerdotale, afin de nous aider en cette heure du grand passage.

L'entourage s'informera de notre état.

Lorsqu'il nous arrive maintenant, à nous-mêmes, de quitter le lit d'un moribond et qu'on nous demande des nouvelles, parfois nous répondons : « C'est fini! Il peut encore passer la nuit. On a des surprises et l'on n'oserait jurer qu'il n'atteindra point la fin de la semaine. Mais il est condamné. »

Le prêtre, qui m'assistera, aura peut-être l'occasion de répondre la même chose à ceux qui l'interrogeront sur moi : « C'est fini! Il peut encore passer la nuit. On a des surprises. Mais il est condamné. »

Les personnes qui nous soigneront, fussent-elles profondément dévouées et délicates, éprouveront cependant, à la fin, une

certaine lassitude. C'est humiliant à reconnaître, mais telle est la nature humaine que le sacrifice ne doit pas durer trop longtemps.

Les meilleurs finissent par se fatiguer un peu des soins ininterrompus et pénibles, des émotions, des nuits sans sommeil. Alors!... alors l'égoïsme a trouvé une formule, une formule pas trop brutale, mais pieuse, mitigée, et qui cependant dit ce qu'elle doit dire : « Si le bon Dieu voulait bien le reprendre... Quel soulagement pour lui!... » *Pour lui !*... Et, tout bas, sans même se l'avouer, on pense « et pour moi aussi ».

Eh bien! tout cela se réalisera pour moi. A supposer que la maladie soit longue, on soupirera : « Si le bon Dieu voulait bien le reprendre... quel soulagement pour lui!... »

***

Nous ferons alors notre dernier examen de conscience.

Récapitulation suprême, où défileront les personnes et les choses.

Toutes les personnes : nos parents... nos enfants... nos amis... nos inférieurs.

Toutes les choses. Nous reverrons, en détail, cette maison dont nous ne sortirons plus que les pieds en avant. Si nous devions mourir ce soir, est-ce que rien ne nous inquiéterait? Laisserions-nous telle revue au salon, telle photographie dans le tiroir secret, ou, à la bibliothèque tel livre dont le moins qu'on puisse dire est qu'il fait perdre le temps, ce temps précieux avec lequel on prépare l'éternité?

Ne mettrions-nous pas, aux murs, moins d'images d'amour et plus d'images religieuses? Ne voudrions-nous pas une frivolité en moins, un crucifix en plus?

Ne serions-nous pas plus heureux d'avoir remplacé une réception mondaine par l' « intronisation du Sacré-Cœur »?

Nous reverrons aussi les lieux où nous allions : les salles de spectacles, les soupers, les bals.

Nous nous rappellerons l'église; dans cette église, le baptistère où le prêtre nous avait dit : « Reçois ce vêtement blanc que tu dois porter sans tache jusqu'au tribunal de Dieu! » et le confessionnal... et l'autel... et le banc de communion... et la chaire de vérité...

Un mourant me disait : « Oh! comme mes yeux s'ouvrent

maintenant et comme j'envisage la vie sous un nouveau jour! Mais il est trop tard. Je meurs. »

Colbert expirant soupirait : « Si j'avais fait pour mon Dieu ce que j'ai fait pour mon roi, je serais bien plus rassuré. » Wolsey, qui avait sacrifié sa conscience à la faveur de Henri VIII, murmurait sur son lit de mort : « Que n'ai-je agi pour Dieu! Lui ne m'abandonnerait pas! »

Quatrième étape.

La mort a-t-elle remporté sa victoire définitive, au moment où les yeux chavirent, où la mâchoire tombe?

Non.

Le corps et le souvenir de cet homme demeurent encore. Ils attirent même l'attention plus que jamais.

Le *corps* est « exposé » ; on défile devant lui.

Le *souvenir* est rappelé par une lettre de faire-part, et puis encore par les articles nécrologiques ; peut-être même par une oraison funèbre où l'on ne manquera point d'affirmer que le défunt était un époux idéal, un père incomparable, un ami modèle.

Somme toute, c'est le moment où l'on parle le plus de cet homme.

Mais le temps va passer et la mort emportera une suprême victoire en dissolvant et ce corps et cette mémoire.

Elle va décomposer le *corps* et en faire un quelque chose n'ayant de nom dans aucune langue, pour répéter un mot de Bossuet, qui, lui-même, ne faisait que reprendre le mot de Tertullien. (*De Resur. carnis*, IV.)

Qui ne connaît le trait de saint François de Borgia?

L'impératrice Isabelle était morte. Il doit assister à l'ouverture du cercueil.

Et, quand il voit cette impératrice qu'il avait connue adulée, magnifique dans le double rayonnement de sa puissance et de sa beauté, devenue abominable, alors il réfléchit profondément...

Un jour, j'ai eu moi-même l'occasion d'assister à une scène pareille. J'avais connu un jeune homme, à la taille svelte, aux yeux de flamme. Il mourut, on l'enterra. Mais, après quelque temps, il fallut procéder à l'exhumation. Je ne veux pas faire ici de tableaux réalistes, mais croyez-moi sur parole, c'est inou-

bliable d'avoir vu les vers [1] sortir de deux yeux qui avaient été splendides.

Voilà ce que devient le corps.

Ou plutôt non.

Ce corps, cette pourriture, est encore quelque chose.

Même cela va disparaître et se résoudre.

Bientôt, il ne restera plus que quelques ossements.

Un tableau célèbre représente un moine pensif, tenant, dans la main, un crâne. En bas du tableau, deux mots latins : « Quis eras? »

Et le moine semble dire :

« Toi, dont je tiens le crâne en main, as-tu été un homme instruit, ou un ignorant?

» Étais-tu un homme à santé florissante, ou un infirme?

» Étais-tu célèbre, ou ignoré?

» Étais-tu un saint, ou un sectaire?

» Quis eras? »

Tôt ou tard, voilà ce qui adviendra pour chacun; de nous, il restera une tête de mort, aux orbites creuses et quelques ossements qui eux-mêmes tomberont en poussière et se mêleront à tant d'autres poussières!...

***

Et notre *souvenir?*

Oh! comme cela fait mal, de penser qu'on sera oublié!

Cependant, nous n'échapperons point à la loi générale.

L'herbe de l'oubli croît sur les tombes.

Objecterais-je : Mais j'ai tant travaillé! Mon nom restera écrit sur des registres et même gravé dans la pierre.

Il y a tant de noms, tant de pierres, auxquels on ne fait plus attention!...

Mettons les choses au mieux. Supposons que tous, à l'unanimité, chantent mes louanges. Puis-je m'imaginer que la deuxième génération, que la troisième, ou la quatrième se souviendra encore?

Pas d'illusions! Dans très peu d'années, de mon corps et de

1. « J'ai dit à la corruption : Tu es mon père; aux vers : Vous êtes ma mère et mes sœurs. » (*Job*, ch. XVII, v. 14.)

« Ils se couchent dans la poussière et les vers les couvrent. » (*Ibid.*, ch. XXI, v. 26.)

« Les vers se plaisent à les dévorer. » (*Ibid.*, ch. XXIV, v. 20.)

mon souvenir il ne restera rien. Le temps dévore l'homme, puis le digère.

Et voilà enfin la dernière étape de la mort et sa victoire complète.

Maintenant le mort est bien mort.

Totalement!

***

Et cependant, non!

Cette victoire de la mort qui paraît complète n'est qu'apparente. « O mort, où est ta victoire? » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. xv, v. 55.)

« La mort et la nature seront stupéfaites, lorsque ressuscitera la créature. » *(Dies irae.)*

Grâce à Dieu, nous avons une âme immortelle.

Seul l'élément *mortel* a été capable de mourir et, d'ailleurs, il ressuscitera, au grand jour [1].

« Dans ma chair, je verrai Dieu ;

» Moi-même je le verrai ;

» Mes yeux le verront et non un autre. » (*Job*, ch. xix, v. 26, 27.)

Je crois en la résurrection de la chair, en la vie éternelle. Les corps humiliés « ossa humiliata », refondus au creuset de la mort, seront trempés d'immortalité.

Notre-Seigneur avait perpétuellement à la bouche la promesse de récompense éternelle. Il prédisait le triomphe sur la mort et répétait l'étrange affirmation avec une insistance extraordinaire :

« Ils lui dirent : Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel.

1. « Tout est sauvé, gardé pour la vie éternelle ; tout, y compris le corps, qui ressuscitera. La vie, c'est le dernier mot de tout. Jésus-Christ est venu et il est mort. Pourquoi? Afin qu'ils *aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment*.

» Voilà le chrétien. Il est grand. Reconnais, ô chrétien, ta dignité. Sois fier et sois humble. Le chrétien vit une vie singulièrement haute. Il a, en ce monde même, la vie éternelle. Le Christ a relevé infiniment la dignité humaine ; en se faisant participant de notre nature, il nous a associés à la nature divine. *Consortes divinae naturae... ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostrae fieri dignatus est particeps.*

» Le chrétien vit ; il vit en Dieu et de Dieu. Et il vivra éternellement. Dans le ciel, il possédera pleinement Dieu. » (Ollé-Laprune, *Le prix de la vie :* Le christianisme.)

» Jésus leur répondit : C'est mon Père qui donne le vrai pain du ciel.

» Car le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.

» Ils dirent donc : Seigneur, donnez toujours de ce pain.

» Jésus leur répondit : Je suis le pain de vie ; celui qui croit en moi n'aura jamais faim et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.

» La volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. Car c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour.

» Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel.

» Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc, dit-il : Je suis descendu du ciel ?

» Jésus leur répondit : Ne murmurez point entre vous. Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire et moi je le ressusciterai au dernier jour.

» En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.

» Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure point. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel.

» Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement et le pain que je donnerai c'est ma chair, pour le salut du monde.

» Là-dessus, les Juifs disputaient entre eux : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ?

» Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.

» Celui qui me mange vivra par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel ; il n'en est point comme de vos pères, qui ont

mangé et sont morts ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement. » (Saint JEAN, ch. VI, v. 31 et suiv.).

***

Seigneur, Maître de la vie et de la mort, c'est en vous que j'espère.

J'avance dans la vie. « Restez avec nous, car il se fait tard. » (Saint LUC, ch. XXIV, v. 29.)

On pourrait rapprocher de ce passage évangélique le vers de Virgile :

« Majoresque cadunt altis de montibus umbrae. »

Dans la vie de l'homme, comme dans la journée que règle la nature, se constate un déclin, un crépuscule.

Le soir tombe et déjà les ombres s'allongent.

Restez, bon Maître, restez avec nous !

« Seigneur, chez qui irions-nous ? » (Saint JEAN, ch. VI, v. 69.)

Pendant la vie, je ne comprends pas ces mots à fond.

Chez qui aller ? Chez les amis avec lesquels on peut se distraire.

Voilà bien le superficiel de l'existence : on s'étourdit.

Mais, à l'heure de la mort, je saisirai tout le sens du verset : « Chez qui irions-nous ? »

Alors, mon ami le plus intime, mon père, ma mère, ne pourront pas me sauver et je constaterai, je toucherai du doigt cette évidence, que vous seul, Seigneur, êtes consistant, éternel.

A qui, à qui, pourrais-je recourir, en ce moment suprême, sinon à vous, cher Jésus ?

Vous serez là, près de votre disciple mourant.

Vous lui répéterez les paroles douces : « Bon et fidèle serviteur ! » et moi, malgré beaucoup de lâchetés, je m'endormirai paisible, entre vos bras, ô généreux !...

Je comprendrai la parole de celle à qui vous avez révélé le trésor de votre cœur : « Il est doux de mourir, quand on a eu une constante dévotion envers le cœur de celui qui doit nous juger. »

Venez, mon Dieu, mon Sauveur, mon espoir, ma récompense, venez, bon jusqu'au bout, me chercher pour me réunir éternellement à vous.

— « Oui, je viens bientôt.

— » Venez, Seigneur Jésus ! » (*Apoc.*, ch. XXII, v. 20.)

MÊME SUJET

Il est un prédicateur qui prêche, non dans une ville ou dans un pays, mais dans le monde entier...

Il ne s'adresse pas seulement aux fidèles, mais aux prêtres, aux évêques ; il a le droit d'entrer au Vatican et de parler au Pape lui-même...

Sur tous et partout, il est sûr de produire une impression profonde...

Ce grand prédicateur est la mort.

Jésus-Christ l'a chargé de nous avertir, à chaque page de cet Évangile dont la pressante recommandation est de nous disposer, par une sainte vie, à un saint trépas.

J'écouterai, ô mon Dieu, votre « grand prédicateur ».

Il nous prêche *trois leçons théoriques :* tu mourras, tu meurs, tu es mort déjà, en partie.

Il suggère *trois conseils pratiques :* prévois, conclus, espère!

***

D'abord, *je mourrai.*

S'il n'y avait qu'une seule probabilité sur mille, que je dois mourir et qu'au delà c'est la formidable bifurcation du ciel ou de l'enfer, l'éventualité serait déjà grave et mériterait qu'on s'y préparât.

Dans la vérité des choses, nous n'avons pas une probabilité sur mille, mais mille raisons sur mille, la certitude absolue, rigoureuse, que la mort viendra, que le ciel et l'enfer existent.

L'Évangile nous parle couramment du ciel, par exemple dans les promesses de ces huit Béatitudes qui, sous huit formes synonymiques, expriment la même idée d'une récompense éternelle.

L'Écriture a environ soixante-dix passages dans lesquels (manifestement ou probablement) il est question de l'enfer ; quinze à peu près font allusion au feu ; dix-huit sont relatifs à l'éternité des peines.

Le fait qu'il faudra mourir est évident.

« Il est statué que les hommes meurent une seule fois. » (*Épître aux Hébr.*, ch. IX, v. 27.)

Il est statué... Lorsque les hommes ont pris une décision, souvent on peut les faire changer d'avis, grâce à des intercessions, des présents, des habiletés d'avocats.

Mais, près de Dieu, pas d'intercesseurs, d'avocats. Point de cadeaux possibles.

Les hommes meurent... Tous les hommes! Dans les forêts, au printemps, nous voyons des arbres qu'un signe caractéristique désigne pour l'abatage. Dans la forêt humaine, tous les arbres sont marqués : les jeunes bouleaux, les vieux chênes.

En fin de compte, chacun de nous est un condamné à mort.

L'espace, plus ou moins long, qui s'écoule avant l'exécution est une simple question de temps, un délai, mais non une grâce. La sentence est portée.

Une seule fois... Pour le voyage suprême, on ne distribue pas de billets d'aller et de retour. On va, mais on ne revient point.

« Tu mourras de mort. » (*Gen.*, ch. II, v. 17.)

Pléonasme expressif!

Loi vérifiée par les siècles!

Où sont ces patriarches dont l'Écriture sainte, au chapitre V de la *Genèse*, nous rappelle la prodigieuse longévité? concluant toujours par le même refrain funèbre : Et il mourut.

« Tout le temps qu'Adam vécut fut de neuf cent trente ans,
» Et il mourut.
» Tout le temps que Seth vécut fut de neuf cent douze ans,
» Et il mourut.
» Tout le temps qu'Enos vécut fut de neuf cent cinq ans,
» Et il mourut.
» Tout le temps que Caïnan vécut fut de neuf cent dix ans,
» Et il mourut.
» Tout le temps que Malaléel vécut fut de huit cent quatre-vingt-quinze ans,
» Et il mourut.
» Tout le temps que Jared vécut fut de neuf cent soixante-deux ans,
» Et il mourut.
» Tout le temps que Mathusalem vécut fut de neuf cent soixante-neuf ans,
» Et il mourut.

» Tout le temps que Lamech vécut fut de sept cent soixante-dix-sept ans,

» Et il mourut. » (*Gen.*, ch. v, v. 5 et suiv.)

Morts les patriarches!... Et tous les autres!...

Où sont les héros antiques : Alexandre, César?

Où sont les grands hommes, bons ou mauvais, de notre époque : Léopold II, de Mun, Cavour? L'histoire est le grand cimetière de l'humanité.

La mort est le gouffre qui a englouti tant de générations et chaque minute est un pas vers ce gouffre.

Où sont les pasteurs? Dans les sacristies, on indique le nom de l'évêque du diocèse. Mais on a soin de le mettre sur une fiche mobile, sur une pancarte, qu'il suffira de changer pour le successeur. Les évêques meurent comme les prêtres et les prêtres comme les simples fidèles. Les papes meurent comme tout le monde. Quand le Souverain Pontife a expiré, le camerlingue se penche sur lui et, l'appelant par son nom, lui frappe trois fois le front avec un marteau d'argent; puis, dans la langue italienne, il fait la déclaration : « Il Papa è realmente morto. »

Cela nous arrivera.

La constatation du décès sera moins solennelle. Il n'y aura point de marteau d'argent pour nous frapper le front. Mais la sentence reviendra au même « È realmente morto ».

Pourquoi en appeler aux patriarches, aux anciens héros, à l'exemple du pape? Regardons autour de nous.

Où sont les membres de notre famille? Qui n'a pas perdu un petit frère, une jeune sœur, ou son père, ou sa mère? Où sont le grand-père, l'arrière-grand-père, l'aïeul?

Une famille est nécessairement bâtie sur des tombes [1].

1. Mgr BAUNARD, dans son livre *Le Vieillard*, contemplant toute la vie du haut de ce belvédère sublime où l'ont placé les quatre-vingt-trois degrés de ses quatre-vingt-trois ans, explique comment le vieillard est un solitaire. « Les dernières années de la vie sont des années de deuil, une vie bordée de tombeaux. Nos pères et nos mères ont disparu les premiers. C'est de leur départ qu'a daté pour nous la vieillesse. On n'est plus jeune, du moment où il n'y a plus personne à notre foyer qui nous dit encore : Mon enfant. » (*Le Vieillard*, ch. XVIII.)

Le même auteur écrit, dans sa poésie, *Jésus il est temps de nous voir :*

« Que ferais-je ici-bas? Étranger solitaire
Je suis une ombre errante, au milieu des vivants;
Le siècle dont je fus gît tout entier sous terre
Et je ne comprends plus la langue des passants. »

Solitude des vieillards que la terre attire!...

Quelle curieuse impression on ressent, à regarder dans l'album de famille les portraits des aïeux ! D'une part, c'est d'eux que nous descendons ; nous n'en sommes séparés que par une ou deux générations et leur sang coule dans nos veines. D'autre part, comme ils nous paraissent mystérieux, ces êtres que nous n'avons jamais connus et dont les images jaunies déconcertent par les modes archaïques, par les coiffures étranges.

Ils sont là, à la fois si près et si loin.

Faudra-t-il un siècle avant que nous devenions nous-mêmes des aïeux, dont le portrait mélancolique inspirera les mêmes sentiments ?

Si nous voulons prendre conscience que la mort frappe sans cesse, observons les personnes rencontrées dans la rue. Combien sont en deuil ! Plusieurs magasins ne façonnent que des vêtements de deuil et ainsi vivent de la mort.

Ouvrons les journaux. Il faut bien qu'ils indiquent autre chose encore que les concerts de T. S. F., les pièces de cinémas, les thés dansants et les mondanités. Chaque jour, ils doivent publier l'article nécrologique, la liste de ceux et celles qui plus jamais n'entendront les concerts de T. S. F., plus jamais n'iront au cinéma ou au thé dansant.

Entrez au cimetière. Comme les croix s'y pressent nombreuses ! Tellement que, pour garder le petit coin où l'on veut dormir tranquille, on est obligé d'acheter une *concession*, sans quoi le fossoyeur procéderait, au bout d'un certain temps, à l'exhumation et mettrait dans une fosse commune les pauvres ossements dérangés.

Dure nécessité ! Il n'y a point assez de terre pour tant de morts. Ils sont trop ! On en est réduit, dans les grandes cités, à construire tout un réseau compliqué d'allées souterraines, garnies de niches où l'on glisse les cercueils.

Toute une ville funèbre, sous la ville fiévreuse des vivants.
Et cette ville d'en haut pense si peu à celle d'en dessous !
« A quelques pieds sous terre, un silence profond.
Et tant de bruit à la surface ! »

(Victor Hugo, *Feuilles d'automne*.)

***

Mais, demanderez-vous, pourquoi prouver si longuement qu'il faut mourir, puisque nous en sommes convaincus ? Depuis quand

est-ce qu'on accumule les arguments pour établir une vérité reconnue, évidente pour tous ?

P. Bourget nous fournit la réponse : Je *sais* que je dois mourir, mais je ne le *crois* pas.

La mort est la vérité la plus admise, la plus niée.

La plus admise. Si l'on faisait circuler dans tous les pays du monde un texte ainsi conçu : « Moi je ne mourrai point », cette formule, malgré l'universel désir de vivre, reviendrait sans une seule signature.

Chacun *voudrait* inscrire son nom.

Pas un seul n'oserait le faire.

Et, par ailleurs, aucune vérité n'est plus niée *en pratique*.

On vit comme si l'on ne devait jamais mourir. Lorsque survient un décès, alors, nous dit Bossuet, les mortels s'étonnent « de ce que ce mortel est mort [1] ». On s'ingénie à oublier le trépas, à s'illusionner le plus possible. Écoutez, dans un convoi funèbre, comment on parle (car on y parle beaucoup !...).

Si le défunt dont on suit le corbillard était pâle, tous les rouges se rassurent : « Cet homme était phtisique. Il portait la mort sur le visage. »

Si, au contraire, il était rouge, tous les pâles se tranquillisent : « Il était congestionné, manifestement il était guetté par l'apoplexie. »

Ainsi les rouges se consolent en songeant aux pâles et les pâles en songeant aux rouges.

Mais, qu'on soit rouge ou pâle, qu'on meure de congestion ou de phtisie, il reste certain qu'on mourra de quelque chose, fût-ce de vieillesse.

Nous croyons à la mort, mais qu'il est difficile d'en faire l'application à soi-même ! Sans doute, mon voisin mourra, mais *moi* aussi, *moi* je vais mourir. Moi je serai un cadavre reposant sur un lit funèbre, entre des cierges qui crépitent tristement.

Moi, je serai cloué dans un cercueil.

Moi, je serai mis dans un catafalque, porté à l'église, puis au cimetière.

Moi !

***

1. *Sermon sur la mort*, 1662.

Non seulement je mourrai, mais je *meurs*.

Ce n'est pas une formule curieuse, plus piquante que vraie, mais une constatation des faits, valant moins pour la première partie de la vie (période de développement) mais *pleinement* pour la deuxième partie (période d'usure).

La vie peut se considérer philosophiquement et physiologiquement.

Philosophiquement, elle se définit par le mouvement [1].

Mais le mouvement exige un effort, une dépense de force et, la vie ne s'arrêtant pas, la dépense qu'elle demande ne cessera point.

Physiologiquement, la vie suppose que l'oxygène, emmagasiné par l'aspiration, soit porté dans les cellules où se fait une vraie combustion. Lavoisier a prouvé que la vie est une combustion. Mais cette combustion est une certaine consomption. D'où il résulte que *vivre* revient à se brûler soi-même, sans trêve. Un illustre médecin, Claude Bernard, nous livre l'énergique formule « Vivre c'est mourir ».

Là où, dans le corps, il y a hyperactivité, il y a, par le fait même, hyperusure.

Les médecins citent des chiffres vertigineux.

Le cerveau a, paraît-il, environ neuf milliards de cellules nerveuses [2].

Chez l'homme normal, la quantité de sang n'est que de cinq litres à peu près ; mais la circulation est si intense que « ce sang se renouvelant d'une façon continue, on a calculé qu'il en passe, dans les vingt-quatre heures, plus de vingt mille litres par les capillaires du poumon ». (Docteur RETTERER, *Anatomie et Physiologie an.*, p. 122.)

La surface respiratoire des bronches, si on les étalait, serait d'environ cent mètres carrés « c'est-à-dire soixante-six fois la surface du corps ». (*Ibid.*, p. 121.)

Dans l'estomac, cinq millions de glandes sécrètent le suc gastrique.

N'est-il pas manifeste qu'une telle activité suppose un travail corrélatif, une réelle fatigue ?

1. Vivre signifie, non pas recevoir un mouvement imprimé du dehors, mais se mouvoir soi-même. Tel est le sens de la définition philosophique : « Vita est in motu ab intrinseco. »

2. C'est le chiffre de MEYNERT, cité par Ribot. (H. PIERON, *Évolution de la mémoire*, p. 269.)

Cette fatigue est constatable par le seul fait que nous sommes obligés de nous reposer régulièrement.

Si évidente est la déperdition des forces, qu'on doit sans cesse en prendre de nouvelles.

Il faut manger. La nourriture conjure le péril toujours renaissant de la dénutrition. Examinez bien ces mots : « Un restaurant, un réfectoire. » On ne *refait* que ce qui était *défait*, en partie.

On ne *restaure* que ce qui était plus ou moins compromis.

Perpétuellement il faut étayer ce qui déjà fléchissait et réparer les brèches d'un édifice qui commençait à se délabrer et dont le temps triomphe, normalement, non pas par un écroulement subit, mais par des « démolitions successives [1] ».

Nous remédions aux pertes de chaque jour, par le sommeil de chaque nuit et nous en sommes réduits (quelle misère!) à défalquer de notre vie, déjà si courte, à peu près un tiers pour guérir l'épuisement causé par les deux autres tiers!... L'homme qui a les travaux les plus importants et les plus graves responsabilités est cependant contraint de dormir bourgeoisement chaque soir et d'abdiquer sa vie consciente pour se livrer au sommeil, qui est comme l'image et la pose anticipée de la mort. Rien ne ressemble à un cadavre comme un dormeur [2].

Le matin, sortant du sommeil, nous pouvons dire : « Une nuit de moins. »

Ce chiffre des nuits qui nous restent est peut-être fort grand, mais enfin c'est un chiffre, donc il est limité et Dieu le connaît d'une manière parfaitement précise.

Chaque jour est ce chiffre, moins un.

Chaque semaine est ce chiffre, moins sept.

Pour nos pulsations cardiaques, nous pouvons faire le même raisonnement. Les pulsations de notre cœur seront, peut-être, extrêmement nombreuses, mais elles constituent un certain chiffre, connu de Dieu.

Chaque pulsation représente ce chiffre, moins un.

Chaque minute représente ce chiffre, moins soixante-quinze environ. Sans arrêt notre vie diminue, comme une fortune dont,

1. Cette expression juste est de RENAN, dans *Souvenirs d'enfance*.

2. « Le sommeil est parent de la mort. » (*Iliade*, l. XIV, v. 231, et *Énéide*, l. VI, v. 278.)

« La mort et le sommeil sont les deux enfants de la nuit. » (HÉSIODE.)

à chaque seconde, on retirerait une pièce d'argent. Si grande que soit pareille richesse, si on y puise inlassablement, elle s'entame, puis disparaît.

Concluons. Nous sommes en train de mourir, à cause de deux phénomènes : usure perpétuelle et soustraction, faite d'une manière ininterrompue, à notre capital de vie. « C'est une chose terrible, avouait Pascal, de sentir qu'en moi tout s'écroule, à chaque instant. »

« Quelque chose de moi, chaque jour, se retire. » (Aug. ANGELLIER [1].)

Le temps fuit, dit-on.

Hélas ! Ce n'est pas le temps, mais nous-mêmes [2].

Sur le cadran de plusieurs horloges, on écrit la devise :

« Ultima necat,
Vulnerant omnes. »

Les petites minutes pressées grignotent la vie des hommes.

1. Aussi quelle terreur pour l'incroyant !

H. BORDEAUX, dans ses *Pèlerinages littéraires*, p. 33, analyse cet état d'inquiétude chez le pauvre P. Loti.

« Chez lui, c'est une sensation presque physique du glissement irrésistible et rapide qui mène à la mort... Se perdre par lambeaux !... Du pont du bateau d'où il épie la côte qui s'éloigne, il assiste directement à la perte partielle de sa jeunesse. Le tourment de la mort l'agite sans répit. *Angoisse coutumière de si vite passer et mourir*, écrit-il négligemment sur son carnet de route dans l'*Inde ;* comme si cette constatation était si banale qu'elle ne valût pas la peine d'être notée.

» Cette angoisse l'étreint, lui serre le cœur de plus en plus. Elle est installée en lui définitivement.

» Dans *Un vieux*, il a exprimé avec une haine digne de Chateaubriand, qui se raccrochait au passé de ses deux mains crispées, la peur de vieillir.

» Partout et toujours c'est la mort. Être, c'est passer.

» L'homme, a dit, je crois, M. Brunetière, *est un animal qui connaît la mort*. La mort, elle n'est pas seulement *au bout* de notre destin. Elle est installée dans notre vie, qu'elle déchiquète lambeaux par lambeaux. Elle nous la prend, elle l'arrache, seconde à seconde. Nous ne pouvons pas penser à elle, sans que déjà cette pensée ne lui appartienne. Notre passé est sa proie et notre présent nous est à peine perceptible. Si nous avons l'oreille fine, nous pouvons entendre la chute de nos instants dans le néant, comme un vase qui se vide goutte à goutte. »

2. « Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame ;
Las ! le temps non ! mais *nous nous* en allons. » (RONSARD.)
« Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi *nous-mêmes* nous passons. » (LAMARTINE.)

La dernière décide enfin de notre sort, mais chacune avait déjà préparé, en nous affaiblissant, l'épuisement final [1].

Ce n'est point par un grand coup d'épée que la mort nous abat, mais à coups d'épingles, si nombreux que nous finissons par mourir, à la suite de ces millions de piqûres.

Nous vieillissons.

Mots redoutables [2].

Redoutables, au point que tout l'art de la politesse consiste à trouver des euphémismes délicats.

« Vous n'avez pas soixante ans, mais trois fois vingt ans. »

Très bien dit!

Malheureusement, trois fois vingt ans, sous toutes les latitudes, restent soixante ans. Et soixante ans, cela signifie qu'on est au sixième étage, alors qu'il y en a dix, au maximum.

« Vous oubliez de vieillir. »

Mais peut-être l'intéressé a-t-il à peine le dos tourné, qu'on s'écrie : « Comme il a vieilli, ces derniers temps! »

« Vous êtes bien conservé. »

1. « Cette angoisse du temps, cette horreur de la successivité!...
» Chaque instant me détruit un peu. L'affreuse sensation de sentir chaque seconde user et détruire...» (M. PRÉVOST, *Féminités*, pp. 153, 167.)

2. Don Gomez, riche mais vieux, envie le pâtre qui est pauvre mais jeune :

« Quand passe un jeune pâtre — oui c'en est là! — souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui dans son pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais!
Oh! que je donnerais mes blés et mes forêts
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre et toutes mes ruines
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front. »

(V. HUGO, *Hernani*.)

P. Loti avoue, à chaque page, sa phobie de vieillir.

« Le chiffre de son âge lui était constamment présent à l'esprit, en obsession cruelle... Les êtres qui n'ont su trouver nulle part la lumière tant cherchée, se replient avec toute leur ardeur déçue vers l'amour et la jeunesse, s'y accrochant en désespérés, quand ils les sentent fuir. Et alors commencent les puérils et lamentables désespoirs. » (P. LOTI, *Les Désenchantées*, p. 255.) Une personne qui l'a observé lui dit : « Oh! je vous connais maintenant! Vous voulez toujours tout éterniser et vous ne jouissez jamais pleinement de rien, parce que vous dites : Cela va finir. » (*Ibid.*, p. 332.)

Le mot lui-même « conservé » revient à un aveu et le compliment est très mélancolique.

« On n'a que l'âge de son cœur. »

Hélas! on a tout de même l'âge aussi de ses pauvres yeux qui ne distinguent plus, de ses pauvres jambes paralysées.

« Vous n'êtes pas vieux. Vous êtes jeune depuis longtemps. »

C'est gentil tout plein! Mais je vous conseille de ne pas trop creuser la différence subtile qui peut exister entre les deux propositions [1].

Les formules pèsent ce que pèsent les formules [2] et ne changent pas la réalité.

Cette réalité est que le temps triomphe sûrement.

Vous en doutez? Prenez le portrait d'une personne aux différents âges. Ayez la salutaire cruauté de faire pour vous-même cette expérience. Franchement, l'illusion reste-t-elle possible?

Le visage s'affaisse, les yeux se ternissent sous la buée du temps et elles viennent, de plus en plus nombreuses, ces rides qui sont comme les préoccupations incrustées dans la chair, comme les lignes des années, implacablement gravées sur le front humain.

***

Faisons un pas de plus et ne craignons pas d'affirmer cette thèse : non seulement nous mourons, mais nous sommes *déjà morts, en partie.*

Nous sentons en nous-mêmes, comme saint Paul, des réponses de mort. (*II*e *Épître aux Cor.*, ch. I, v. 9.)

1. « Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche
Ce sera comme l'amandier
Cher Nodier.
Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage,
Mais la douce rosée en pleurs
Dans les fleurs. » (Strophes d'A. DE MUSSET à Nodier.)

Gracieux, gracieux! Mais... qu'est-ce que cela veut dire, au juste?

« Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière. »
(V. HUGO, *La Légende des siècles ;* Booz endormi.)

Plus poétique que vrai...

2. Le cardinal Bellarmin disait avec beaucoup d'esprit : « Quand, au début de leurs pontificats, on prédit aux papes la durée de leurs règnes, soustrayez un gros tiers pour tomber juste. »

Considérez un homme avancé dans la vie.

Où est son enfance? Elle est morte.

Et son adolescence? Morte aussi.

Et sa jeunesse? Morte.

Que de choses déjà mortes dans ce vivant!...

Nous l'oublions, en parlant de l'âge.

Demandez à un enfant quel âge il a.

— « J'ai dix ans. »

— « Non, si tu voulais parler exactement, tu ne dirais pas : J'ai dix ans, mais : *Je n'ai plus* dix ans. »

— « Et toi, jeune homme ardent, jeune fille dansante? »

— « Nous avons vingt ans. »

— « C'est le contraire. Vous n'avez plus vingt ans; car enfin ces vingt ans sont écoulés, vous *les avez eus.* »

— « Et toi, homme en pleine maturité? »

— « J'ai quarante ans. »

— « Tu te trompes. Ces quarante ans, tu les as déjà vécus; ils représentent le passé et non le présent. Tu as *moins* quarante ans. »

— « Et toi, vieillard? »

— « J'ai quatre-vingts ans. »

— « Illusion étrange! De ta vie tu dois *soustraire* quatre-vingts. »

Beaucoup de formules sont remarquablement inexactes.

« Gagner de l'âge. » Gagner? Il faudrait dire *perdre* de l'âge.

« Les années viennent. » Hélas! elles s'en vont...

« Une année de plus. » Erreur! une année de moins...

Le vie lentement se retire.

Cet homme vit encore, mais la mort est déjà entrée en lui et lui a ravi beaucoup de choses [1].

1. « Souviens-toi de ton Créateur
Aux jours de ta jeunesse,
Avant que viennent les jours mauvais
Et que s'approchent les années dont tu diras :
Je n'y ai point de plaisir...
Temps où l'on redoute les lieux élevés,
Où l'on a des terreurs dans le chemin...
Car l'homme s'en va vers la demeure éternelle;
Avant que se rompe le cordon d'argent,
Que se brise l'ampoule d'or,
Avant que la poussière, retournant à la terre, redevienne ce [qu'elle était
Et que l'esprit retourne à Dieu. » (*Eccl.*, ch. XII, v. 1 à 7.)

Elle a pris des hypothèques : l'acuité des sens, la finesse de l'ouïe, les forces du corps [1], la richesse de l'imagination [2], la sensibilité [3], la vigueur des facultés, l'élasticité morale. Tout cela est fini ou, du moins, partiellement disparu.

La mort est un patient bûcheron [4] qui ne renverse pas l'arbre d'un coup, mais lentement coupe les fleurs, les fruits, ampute les branches, puis s'attaque au tronc et met enfin la cognée à la racine.

Mort partielle, avant la mort totale.

« Notre vie, ici-bas, est plutôt une mort qu'une vie. Car les amoindrissements d'un être qui, chaque jour, se dissout, ne reviennent-ils pas à dire qu'on meurt longuement? Par l'avertissement de tant de ruines, Dieu nous prévient que le jour du Jugement approche et cependant notre orgueil ne veut pas se résoudre à sacrifier généreusement ce que, chaque jour, il est contraint de perdre malgré lui. » (Saint GRÉGOIRE, *Homélie 37 sur l'Évangile.*)

***

Le grand Prédicateur qu'on nomme la mort ne nous enseigne

1. Comme le déclin est rapide! Un officier d'aviation nous disait que les aspirants aviateurs ne sont pas reçus au delà de vingt-quatre ans, dans l'armée anglaise et de vingt-cinq ans, dans l'armée française.

Vingt-quatre ans, vingt-cinq ans!... Serait-ce déjà la vieillesse commençante?

Il est manifeste que non. Et cependant, on n'a déjà plus alors l'entière finesse des réflexes, l'agilité parfaite. En tout cas, on craint qu'elles ne subissent bientôt un début de fléchissement.

Quant à la jeune fille de vingt-quatre ans, les moralistes lui décernent cette épithète que la galanterie conseille de ne pas traduire à l'intéressée : « superadulta ». D'ailleurs, à partir de là, les femmes n'avoueront plus facilement leur âge et, entrant dans la voie des ruses rajeunissantes, elles deviennent des horloges marchant, de plus en plus, en retard.

2. Ce que Loti appelle la *décoloration* de tout.

3. « Quelle merveilleuse machine à sentir, j'ai été!

» Le talent c'est la vie intense, accumulée. Et, à mesure que la vie baisse, le talent diminue, l'aptitude à sentir. » (Alph. DAUDET, *Notes sur la vie.*)

4. On peut appliquer à celui auquel le temps ravit tout, ce que V. Hugo écrit de l'homme dépouillé par le malheur.

« Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant par la hache insulté...
Il regardait tomber autour de lui ses branches. »

(V. HUGO, *Les Châtiments :* L'expiation.)

pas seulement trois vérités théoriques : « Tu mourras, tu meurs, tu es partiellement mort. »

Il nous donne trois conseils pratiques : « Prévois, conclus, espère ! »

Prévois.

Supposez qu'un homme entreprenne un voyage, sans même demander quelle est la bonne direction. On crierait à la folie.

La chose est même si ridicule, qu'elle ne se passe guère.

Ou plutôt, elle ne se vérifie pas pour les voyages d'agrément et d'affaires, mais elle se réalise pour le grand voyage de la vie. Nous sommes tous, ici-bas, des pèlerins. *Peregrinamur* (*II*e *Épître aux Cor.*, ch. v, v. 6.) Des milliers d'hommes font ce pèlerinage, sans réfléchir au terme, préoccupés de voir si la route est fleurie, mais non de savoir si elle aboutit.

Ils s'étourdissent, de gaieté de cœur, sur un point d'une telle importance qu'il doit régler tout le reste.

Quelle irréflexion [1] !

Les voyageurs nous disent qu'en Amérique existe « l'oiseau stupide ».

Il a mérité ce surnom peu flatteur parce que, poursuivi par les

1. « Vous nous reprochez de considérer la vie en hommes qui devons mourir. Vous voulez que nous la considérions comment ? en hommes qui ne doivent pas mourir ?

» Non ! ce n'est pas là votre pensée.

» En hommes qui, devant mourir, ne veulent pas songer qu'ils doivent mourir. Voilà déjà un procédé assez étrange.

» Évidemment vous ne voulez pas fausser les données du problème à résoudre ! toutefois, parmi ces données, il en est une, la mort, qui vous semble gênante et que vous tâchez de mettre dans l'ombre. Avouez que, de nous deux, c'est moi qui ai le jeu le plus franc.

» Mais ce n'est pas tout : je prétends avoir le jeu le plus vrai, le seul vrai. Combien de temps va durer notre vie en ce monde ? Tantôt trente ans, tantôt quarante, cinquante ; mettons la moyenne à soixante-dix ans. Nous vivons donc soixante-dix ans ici-bas.

» C'est la première partie de notre vie.

» La seconde partie... nous vivons là-haut. Et combien de temps dure-t-elle ? Vous me répondez : l'éternité.

» Voilà donc que je dis : « Ne songez pas trop à ces soixante-dix ans. » Songez au reste : c'est l'infini ! »

» Et voici que vous dites : « Songez à vos soixante-dix ans et ne vous » souciez pas du reste : ce n'est que l'infini. »

» Qui de nous deux, je vous le demande, met mieux en face de la vérité ?

» J'avais le jeu franc ; avouez que j'ai le jeu vrai. » (R. P. VAN TRICHT, S. J., *Prêtre et religieuse.*)

chasseurs, il se cache la tête dans le sable, s'imaginant, puisqu'il ne remarque plus rien, que lui-même n'est plus remarqué.

Et voilà bien en quoi il est oiseau stupide.

Mais, parmi les hommes, que d'oiseaux stupides! Ils semblent croire que la mort les oubliera, si eux l'oublient. De parti pris, ils ne veulent point voir.

Pascal gémissait sur une pareille aberration. « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser. C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler. »

« Nous courons, sans souci, dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous, pour ne point voir. » *(Id.)*

Récemment le *Figaro* ouvrit une enquête chez les médecins français, leur demandant : Si un malade est désespéré, faut-il le prévenir, lui ou sa famille?

Un seul docteur, un seul, eut le courage de dire que le malade avait droit à la vérité.

Tous les autres conseillaient le chloroforme moral du mensonge qui endort les alarmes [1].

Notre-Seigneur, lui, a solennellement et fréquemment blâmé l'imprévoyance des hommes.

« Ne songez pas à la mort » recommande la sagesse mondaine.

« Pensez-y » ordonne le Christ.

Il disait : « Ayez la ceinture aux reins... Soyez semblables à des hommes qui attendent le moment où leur maître reviendra des noces, afin que, dès qu'il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs que le maître, à son retour, trouvera veillant!... Qu'il arrive à la deuxième veille, qu'il arrive à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux ces ser-

1. H. BORDEAUX rapporte cette enquête dans *La Peur de vivre*. (Préface, 39e édit., pp. 28 à 30.)

Le même auteur, dans le livre cité, analyse fort bien l'effet produit en plein banquet par l'annonce d'une mort. « Cette nouvelle lancée au milieu d'un festin aussi proche de la perfection, parmi la chaleur, la lumière, le charme des fleurs, l'éclat des bijoux, le luxe des toilettes, et la joie de tous, parut presque une inconvenance. L'évocation de la mort n'impliquait-elle pas que le plaisir de cette soirée ne serait pas éternel? et tout l'art de jouir du présent ne consiste-t-il pas à le supposer durable?...

» Clément fit un geste léger : Que voulez-vous? Il est mort... Je l'admire comme vous, mais il est mort.

» Il répétait sans délicatesse ce mot qui devrait être banni des salles à manger. » (*La Peur de vivre*, pp. 203-204.)

viteurs ! Mais sachez bien que, si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait point percer sa maison.

« Vous aussi, *soyez prêts*, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. » (Saint Luc, ch. XII, v. 35 à 40.)

Remarquez ce dernier verset. Le Christ ne dit point : « Préparez-vous », mais « soyez prêts ». La raison est indiquée. « Le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

En réalité, nous mourons tous à l'improviste.

Vous vous écriez : « Comment ? Ceux qui meurent, après une *longue et cruelle maladie, administrés de tous les sacrements de notre mère la sainte Église*, meurent-ils à l'improviste ?

Eh bien ! oui, car, même pour ceux-là, généralement, les parents, les amis, les médecins, l'amour de la vie, ont contribué à entretenir l'illusion. Donc, pour eux aussi, en dépit des apparences, le Fils de l'homme vient quand on ne l'attend point.

Et voilà pourquoi, à tous sans exception, le Christ répète avec instance : Veillez !

« Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce sera le moment.

» C'est ainsi qu'un homme ayant laissé sa maison pour aller en voyage, après avoir remis l'autorité à ses serviteurs et assigné à chacun sa tâche, commande au portier de veiller.

» Veillez donc, car vous ne savez quand viendra le Maître de la maison, le soir ou au milieu de la nuit ou au chant du coq, ou le matin ; de peur que, survenant tout à coup, il ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. » (Saint Matth., ch. XIII, v. 33 à 37.)

« Il leur dit cette parabole : Il y avait un homme riche dont le domaine avait beaucoup rapporté. Et il s'entretenait en lui-même de ces pensées : Que ferai-je ? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai : J'abattrai mes greniers et j'en construirai de plus grands et j'y amasserai la totalité de mes récoltes et de mes biens en réserve... pour beaucoup d'années. Repose-toi, mange, bois, fais bonne chère !

» Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même, on te redemandera ton âme et ce que tu as mis en réserve, pour qui ce sera-t-il ?

» Il en est ainsi de l'homme qui amasse des trésors pour lui-même et qui n'est pas riche devant Dieu. » (Saint Luc, ch. XII, v. 16 à 22.)

Ayons la sagesse de *conclure*.

La mort réalise, avons-nous dit, ces deux paradoxes d'être certaine et incertaine, d'être la vérité la plus admise et la plus niée. Voici un troisième paradoxe de la mort. Que nous prendra-t-elle? Tout et rien.

Tout.

« L'insensé et le stupide périssent
Laissant à d'autres leurs biens.
La mort est leur pasteur
Et leur ombre se consumera...
On aura beau te louer des jouissances que tu donnes.
Tu iras rejoindre la génération de tes pères.
Qui jamais ne reverront la lumière. » (*Ps.* XLIX, v. 6 et suiv.)

Salomon était si riche que l'or déprécié devenait banal comme la pierre. Il avait donné à une troupe d'élite quatre cents boucliers en or très fin. « Salomon consommait, chaque jour, en vivres, trente cors de fleur de farine et soixante cors de farine commune, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage et cent moutons, sans compter les cerfs, les chevreuils, les daims, et les volailles engraissées. Il dominait sur tout le pays en deçà du fleuve, depuis Taphsa jusqu'à Gaza, sur tous les rois en deçà du fleuve...

» Salomon avait quarante mille stalles pour les chevaux destinés à ses chars et douze mille chevaux de selle. » (*Ier Livre des Rois*, ch. IV, v. 22 et suiv.)

Mais la mort est la grande voleuse!

Elle prend ces habits somptueux, ces grandes fortunes, *tout!*

Mais elle ne ravit *rien* de ce qui a une valeur religieuse.

« Que votre fruit demeure! » (Saint JEAN, ch. XV, v. 16.)

Ayons la sagesse de vivre pour ce qui ne passe pas, de mettre notre idéal au-dessus de ce qui est caduc et passager.

Plaçons nos capitaux de l'autre côté de la vie!

« Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherchait de belles perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en alla vendre tout ce qu'il avait et l'acheta. » (Saint MATTH., ch. XIII, v. 45 et 46.)

Toute action religieuse est une perle fine, que Dieu lui-même, divin joaillier, se charge de sertir à notre couronne et dont le feu très doux brillera pour jamais.

Hâtons-nous de préparer le merveilleux écrin.

Le temps est compté. « La nuit vient, où personne ne peut

travailler. » (Saint JEAN, ch. IX, v. 4.) Nous n'avons pas, comme Josué, le pouvoir d'arrêter le soleil, de prolonger le jour.

La vie se fait de plus en plus rapide. Impossible, non seulement de revenir en arrière, mais d'arrêter, fût-ce une minute, la marche affolante du temps.

Vous vous imaginez être immobiles ? Vous courez, vous courez vers la mort, comme elle-même court vers vous et, dès lors, la rencontre est proche.

A ce moment, vous comprendrez qu'il est bon d'avoir servi Notre-Seigneur !

Toute vie qui n'est point basée sur le Christ, se trouve posée à faux.

La mort donne un troisième conseil : *Espère !*

Il est vrai que nous connaissons tous, plus ou moins, devant le trépas, cette épouvante dont parle l'Écriture, au deuxième *Livre des Rois* [1].

Mais la peur instinctive est corrigée par la foi chrétienne [2].

« Soyez semblables à des hommes attendant que leur Maître revienne des noces.

» Le Seigneur vient, quand il se prépare à nous juger.

» Il frappe à la porte, quand il nous manifeste, par l'épreuve des maladies, que la mort est proche. Nous lui ouvrons tout de suite, si nous la recevons avec amour.

1. « En ce temps-là, Ézéchias fut malade à mourir.

» Le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint auprès de lui et lui dit : Ainsi parle Jéhovah : Donne tes ordres à ta maison, car tu vas mourir.

» Ézéchias tourna son visage contre la muraille et versa des larmes abondantes. » (*II^e Livre des Rois*, ch. XX, v. 1 à 4.)

2. « La question est de savoir, chrétien, si tu as la foi.

» Oui ?... Mais alors pourquoi as-tu peur de la mort ?

» Malheureux ceux qui n'ont pas assez de foi pour chanter, devant la mort, sur les ruines du corps, la délivrance immortelle de l'âme. » (Mgr BOLO.)

L'espérance chrétienne voit « poindre, au travers des tentures funèbres, la gloire des saints ». Elle envisage la mort « sous le flambeau de l'éternité ». (Em. BAUMANN, *Le baptême de Pauline Ardel*, pp. 270 et 275.)

L. Veuillot appréciait ainsi le pouvoir limité de la mort sur l'homme : « Elle n'est point son juge suprême ; elle n'est que le geôlier de sa prison mortelle. Elle ne lui ferme pas la porte ; elle l'ouvre, au contraire et il lui laisse, en devenant libre, sa dépouille usée et, sans regretter ce vêtement de servitude, il s'élance joyeusement vers des jours meilleurs, pour retrouver, dans le sein de Dieu, ceux qui l'ont devancé, pour attendre ceux qui l'ont vu partir. »

» Celui-là ne veut pas ouvrir au juge frappant à la porte, qui redoute de sortir du corps et qui craint le juge qu'il se rappelle avoir offensé.

» Mais celui qui est sûr de son espérance et de ses œuvres ouvre immédiatement à celui qui frappe. Il accueille joyeusement celui qui va le juger et, quand le moment d'une mort prochaine est là, il se trouve plein d'allégresse en songeant à la gloire de la récompense. » (Saint GRÉGOIRE, *Homélie* 13 *sur l'Évangile*.)

Nous avons confiance en Jésus, maître de la mort, comme Marie et Marthe.

« Il y avait un malade, Lazare, de Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa sœur. Marie est celle qui oignit de parfum le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux et c'était son frère Lazare qui était malade. Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Ce qu'ayant entendu, Jésus dit : Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.

» Or, Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. Ayant donc appris qu'il était malade, il resta deux jours encore au lieu où il était. Il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée.

» Notre ami Lazare dort, mais je me mets en route pour le réveiller. Ses disciples lui dirent : S'il dort, il guérira. Mais Jésus avait parlé de sa mort, et ils pensaient que c'était du repos du sommeil. Alors Jésus leur dit clairement : Lazare est mort et je me réjouis, à cause de vous, de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez ; mais allons vers lui. Et Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons-y, nous aussi, afin de mourir avec lui.

» Jésus vint donc et trouva Lazare depuis quatre jours dans le sépulcre. Or, Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ. Beaucoup de Juifs étaient venus près de Marthe et de Marie pour les consoler au sujet de leur frère. Dès que Marthe eut appris que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que Marie se tenait assise à la maison. Marthe dit donc à Jésus : Seigneur si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

» Mais maintenant encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Jésus lui dit : Votre frère ressuscitera. Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera, lors de la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résur-

rection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Le croyez-vous ? Oui, Seigneur, lui dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui doit venir en ce monde. Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla et appela en secret Marie, sa sœur, disant : Le Maître est là, et il t'appelle. Dès que celle-ci l'eut entendu, elle se leva promptement et alla vers lui. Car Jésus n'était pas encore entré dans le village ; il n'avait pas encore quitté le lieu où Marthe l'avait rencontré.

» Les Juifs qui étaient avec Marie et la consolaient, l'ayant vue se lever en hâte et sortir, la suivirent en pensant : Elle va au sépulcre pour y pleurer.

» Lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, le voyant, elle tomba à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'accompagnaient, frémit en son esprit, et se laissa aller à son émotion. Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Seigneur, lui répondirent-ils, venez et voyez.

» Jésus pleura.

» Les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire aussi que cet homme ne mourût point ?

» Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre : c'était un caveau, et une pierre était posée dessus.

» Otez cette pierre, dit Jésus. Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui dit : Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? Ils ôtèrent la pierre ; et Jésus leva les yeux en haut et dit : Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez envoyé. Ayant ainsi parlé, il cria d'une voix forte : Lazare, sors ! Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller [1]. » (Saint JEAN, ch. XI, v. 1 à 44.)

1. Le R. P. Parra, S. J., fait *vivre* cette page de l'Évangile dans l'opuscule *Béthanie*. Le sous-titre annonce « neuf méditations sur l'Évangile de Lazare » et la table des matières indique ces neuf titres : 1. Seigneur, celui que vous aimez est malade. 2. Lazare était consumé de langueur. 3. Lazare mourut. 4. Seigneur, si vous aviez été là !... 5. As-tu la foi ? 6. Le Maître est là et il t'appelle. 7. Et Jésus se mit à pleurer. 8. Déliez-le ! 9. Lazare sors !...

L'ÉVANGILE ET LA BONTÉ

Dieu a plusieurs noms.

Lui-même s'est appelé *Yavéh*. Une altération de ce mot hébreux en fait *Jéhovah* [1]. » Moïse dit à Dieu : Quand j'irai vers les enfants d'Israël et que je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous, s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je?

» Et Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui est. C'est ainsi, ajouta-t-il, que tu répondras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'envoie vers vous. » (*Ex.*, ch. III, v. 13 et 14.) « Dieu parla à Moïse en disant : Je suis Jéhovah. » (*Ex.*, ch. VI, v. 2.)

Les Hébreux, n'osant point prononcer le nom de Dieu, y substituaient, dans la lecture de la Bible, l'expression Adonaï (Maître, Souverain).

Les philosophes, les théologiens nous parlent des attributs divins.

Poètes et littérateurs ont appliqué à l'Être suprême les plus nobles mots du langage humain.

Tant d'appellations sont grandioses. Elles le sont trop, peut-être ; notre cœur préfère la définition émouvante et simple de celui qui connut Dieu de tout près, de saint Jean : « Dieu est amour. » (*Ire Épître de saint Jean*, ch. IV, v. 8.)

C'est l'expression la plus substantielle de l'Évangile [2].

1. Le Seigneur dit, à la première personne : « Je suis. »
L'homme met le verbe à la troisième personne : « Il est. »

2. L'Ancien Testament n'était pas encore la loi de l'amour. L'amour y était, mais comme la sève dans l'arbre où elle dort ; refoulée, elle n'éclatera qu'au printemps.

Néanmoins, même dans la sévérité de l'Ancien Testament, nous trouvons d'innombrables manifestations de la tendresse divine.

Genèse, ch. XVIII, v. 22 à 33. Voici un exemple d'anthropomorphisme (procédé qui représente Dieu agissant d'une manière humaine).

Le Seigneur discute avec Abraham le châtiment de Sodome et, comme vaincu par sa propre bonté, il diminue, peu à peu, ses exigences. La puni-

Dans ces trois mots, il est condensé tout entier. Prouvons-le.

***

Dès la *naissance* de Jésus, apparaît la bonté.

Ici, une remarque.

Bossuet, dans le sermon de la Nativité, note que l'homme a peur de Dieu et pour deux motifs. D'abord parce que Dieu est si grand et nous si petits, mais surtout parce que Dieu est le réparateur de l'ordre moral violé par le péché. Il peut saisir la terre par les deux pôles et la secouer pour en faire tomber les pécheurs. (JOB, ch. XXXVIII, v. 13.)

Aussi nous comprenons le cri des Juifs à Moïse : « Parle-nous, toi! mais que Dieu ne parle point, de peur que nous ne mourions. » (*Ex.*, ch. XX, v. 19.)

tion n'aura pas lieu, si on découvre des justes dans la ville coupable, si on en trouve quarante-cinq..., quarante..., trente..., vingt..., dix...

II^e Livre d'Esdras : « Ils n'écoutèrent pas vos commandements ; ils refusèrent d'obéir et ils ne se souvinrent pas des merveilles que vous aviez faites en leur faveur. Mais vous, vous êtes un Dieu prêt au pardon, clément et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté. » (Ch. IX, v. 16 et 17.) « Dans votre grande miséricorde, vous ne les avez pas anéantis et vous ne les avez pas délaissés, car vous êtes un Dieu clément et miséricordieux. » (V. 31.)

JÉRÉM., ch. XXXI, v. 3 : « Je t'ai aimé d'un amour éternel.
C'est pourquoi j'ai prolongé pour toi la miséricorde. »

JOËL., ch. II, v. 13 : « Revenez à Jéhovah votre Dieu,
Car il est miséricordieux et compatissant,
Lent à la colère et riche en bonté. »

JONAS, ch. IV. Le Prophète avait annoncé la destruction de Ninive. Mais cette ville fait pénitence et Dieu pardonne. Jonas, devant l'échec de sa prédiction, conçoit un grand dépit. Le ricin qui l'abritait contre le soleil ayant séché, la mauvaise humeur de Jonas augmente. « Alors Dieu dit à Jonas : Fais-tu bien de t'irriter à cause de ce ricin? Il répondit : Je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort.

» Et Jéhovah dit : Tu t'affliges au sujet d'un ricin et moi je ne m'affligerais pas au sujet de Ninive, la grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille hommes qui ne savent pas distinguer leur droite de leur gauche? »

Psaumes, XXV, v. 10 : « Tous les sentiers de Jéhovah sont miséricorde et fidélité » ; LXXIII, v. 1 : « Comme Dieu est bon pour Israël! » ; CXVIII, v. 1 et 2 : « Louez Jéhovah, car il est bon, car sa miséricorde est éternelle » ; CXLV, v. 9 : « Jéhovah est bon envers tous. »

On pourrait multiplier les citations. Lisez surtout le psaume CIII : « Mon âme, bénis Jéhovah! » et le psaume CXXXV, où revient vingt-six fois l'exclamation : « Car sa miséricorde est éternelle. »

Dieu savait notre effroi.

Il a voulu apprivoiser l'homme.

De même qu'un roi, pour ne pas effrayer son peuple arrive dans l'incognito, le Seigneur est venu en dissimulant sa divinité. Il a supprimé les distances.

Adam avait paru au monde avec le développement de l'homme fait.

Jésus naquit enfant [1].

Qui donc aurait encore peur, devant un tout petit, ouvrant ses deux bras et souriant? « Un enfant nous est né. » (Is., ch. IX, v. 5.) *Parvulus!*

Il est si frêle que, par un curieux renversement de rôles, c'est nous qui le prenons en pitié. « Dieu, pour être aimé par l'homme d'une façon plus familière, s'est fait ressemblant à l'homme. » (Saint AUGUSTIN.)

Au-dessus de la crèche, les anges chantaient. Et quoi donc?

Criaient-ils : Voici le Justicier, le Vengeur, le Dieu des armées?

Non! Écoutez : « Paix!... »

Les conducteurs de foules, les hommes politiques adoptent un programme, un mot d'ordre. Les nobles mettent une devise sur leurs blasons.

Notre-Seigneur a également choisi une devise. Elle n'est pas longue : *Paix* [2]!

Paix aux hommes de bonne volonté. Le vrai sens est que les hommes deviennent l'objet de la bonne volonté divine à leur égard. Ils ne sont pas le point de départ, mais le terme d'arrivée de cette bonne volonté.

Et, par cette nuit d'Orient où l'on entendait le frôlement d'ailes angéliques, voilà ce qu'annonçait la douce cantilène, la

1. Autour du berceau de l'Enfant-Dieu, les peintres de la Nativité — sans parler de l'Adoration des Mages — forment une splendide constellation où l'histoire salue, parmi les plus illustres, le Corrège, Luini, Bassan, Fra Bartholomeo, Carrache, Lorenzo di Credi, Rafaelino del Carbo, Ghirlandaio, Giorgione, Pérugin, Giotto, Francia, Raphaël, le Titien, Pinturrichio, Jules Romain, Murillo, Velasquez, Dürer, Holbein, Memling, Jordaens, Van Dyck, Érasme Quellin, Honthorst et Poussin.

2. Tout l'Évangile en un mot : Paix!
Paix avec Dieu, par la soumission.
Paix avec les hommes, par la charité.
Paix avec soi-même, par l'ordre observé.

berceuse divine de ce *Gloria in excelsis*, dont l'écho résonne encore chaque jour dans nos messes.

***

Cependant Jésus grandit.

Ce n'est plus l'enfant de Bethléem, mais l'*adolescent* de Nazareth.

Il a des amis. Heureux amis [1] !

Il est bon pour ses voisins. Une tradition, qui évidemment n'est pas une tradition de foi, assure que les personnes dans la peine s'écriaient : « Allons à lui qui est la suavité ! » *Eamus ad suavitatem !* Peut-être, les hommes parlant ainsi avaient-ils déjà des cheveux blancs et lui n'était qu'un adolescent, mais un adolescent gracieux, connaissant le secret des nobles cœurs : s'intéresser aux souffrances des autres. Aussi vieillards et hommes d'âge mûr disaient de ce jeune homme : « *Eamus ad suavitatem !* »

Si Jésus était bon pour ses voisins, il devait l'être plus encore pour son père adoptif, pour Marie. Je m'imagine volontiers que les mères, se promenant avec leurs fils et rencontrant la Vierge accompagnée de Jésus, le montraient à leurs propres fils, disant : « Voilà un enfant modèle, prévenant, délicat. » L'heureuse Marie savait combien c'était vrai et combien les autres mères avaient raison en venant la féliciter d'avoir un si bon enfant !

***

Mais Notre-Seigneur a grandi encore.

Ce n'est plus l'enfant, le jeune homme, mais le *Christ*, dans la force et la beauté de ses trente ans, le Christ qui entrait simplement dans la maison des humbles, qui prêchait dans les bourgades et sur les routes de Galilée, sur la haute falaise qui domine le lac au nord-ouest, dans les barques servant de chaires [2]. Il parlait la langue musicale du pays, avec la voix douce et grave, qui allait frapper les touches les plus intimes de l'âme et qu'on n'oubliait plus quand on l'avait entendue, même une seule fois.

1. R. P. OLLIVIER, O. P., *Les Amitiés de Jésus*, 433 pages. Lethielleux, rue Cassette, 10, Paris.

2. « On peut se représenter une petite anse du lac de Tibériade, avec sa parure de lauriers-roses, le peuple formant un demi-cercle sur le rivage ; Jésus est dans la barque ; aucune tribune plus populaire. » (R. P. LAGRANGE, O. P., *Commentaire du ch.* XIII *de saint Matthieu.*)

On l'écoutait avec cette attention qui est un applaudissement silencieux.

Et que disait-il?

« Recevez mes leçons... » (Saint MATTH., ch. XII, v. 29.) Lesquelles? le secret des sciences difficiles? l'art de faire des miracles? Jésus nous révèle une chose plus précieuse : la suavité de son cœur. (Saint MATTH., ch. XI, v. 29.)

Il nous enseigne la meilleure formule de prière. Quelle est l'invocation initiale? Non pas : « Notre Juge, notre Maître », encore moins « notre tyran », mais « notre Père [1] ». De fait, personne n'est père à un tel point. « Nemo tam pater. » (Saint AUGUSTIN.)

« Si vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus encore votre Père céleste! » (Saint LUC, ch. XI, v. 13.)

Jésus-Christ s'est montré, dit aimablement saint François de Sales, « paternellement maternel et maternellement paternel ».

Nous ne l'appelons pas seulement *Dieu*. Ce mot évoque en nous l'idée d'un être majestueux et distant. Mais, plus volontiers, nous employons ces mots appris sur les genoux de nos mères : *le bon Dieu*.

O bon Jésus! *O bone Jesu*, chante l'Église.

Si « tout l'univers est plein de sa magnificence », tout l'Évangile est plein de sa mansuétude.

Jésus s'applique à lui-même la prophétie :

« L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré

1. Pour provoquer notre confiance, Dieu affirme avoir pour nous les sentiments d'un père. « L'amour paternel, ce bouclier sous lequel, enfants, nous nous sentons à l'abri de tous les coups et nous goûtons, pour quelques années, cette chose délicieuse et sereine : la sécurité absolue... Pas un cheveu ne tombe de votre tête, que le Père ne l'ait permis et si c'est vrai d'un cheveu, c'est donc à plus forte raison vrai de tout le reste qui tombe peu à peu de vous : amour, énergie, joie. Le Père sait ce qu'il vous faut; projetez donc en lui tout le souci de la vie. Car vous ne savez pas ce qu'il vous faut et vous ne pouvez rien contre Dieu qui veut, malgré vous, votre bien. Laissez-vous faire, comme l'asphodèle et le passereau. Laissez-vous faire comme l'enfant. Dieu a soin de vous. » (R. P. HENUSSE, S. J., *Joie païenne, Tristesse chrétienne*, pp. 80-82.) Dans les épreuves nous devrions instinctivement nous blottir contre le cœur du Père.

« Ce que notre père et notre mère sont, en petit, au foyer, Lui l'est pour nous, partout, toujours. » (Réponse du card. Mercier, au discours de M. Cooreman, 1924.)

par son onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres et il m'a envoyé relever ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance. » (Saint Luc, ch. IV, v. 18.)

Le bien a un rayonnement diffusif. « Une vertu sortait de lui et guérissait tout le monde. » (Saint Luc, ch. VI, v. 19.)

On voit aujourd'hui à Lourdes les malades rangés sur le passage du Saint-Sacrement. Leurs yeux, inoubliables de supplication, de foi confiante, semblent percer la sainte Hostie. Ainsi, en Galilée déjà, les infirmes regardaient Jésus. Le Christ passait guérisseur des corps et surtout des âmes. « Jésus de Nazareth... allait de lieu en lieu, faisant le bien. » (*Actes*, ch. X, v. 38.)

« Il guérissait les hommes présents, et prévoyait les hommes à venir. » (Saint Augustin, *Serm.* 14 *de sanctis*.)

Vous avez déjà rencontré tel ou tel homme (il y en a, heureusement pour notre humanité) qu'on désigne ainsi : « Quel cœur d'or! Il ne vit que pour faire plaisir. On dirait que toute sa joie est de rendre service! Le bonheur qu'il a vient de celui qu'il donne. » Jésus-Christ n'était venu sur terre que pour cela : rendre service. *Benefaciendo*.

« Bon Maître! » (Saint Marc, ch. X, v. 17.)

Toute autre bonté est une participation, un écoulement de sa bonté substantielle.

« Il n'y a de bon que Dieu seul. » (Saint Marc, ch. X, v. 18.)

Lui, n'était pas seulement bon, il était *la Bonté*.

Un auteur moderne [1] note que Jésus ne se contentait pas de répandre le bien : il le faisait avec une délicatesse extrême.

Quand il voulait soulager une infirmité du corps et surtout de l'âme, il usait d'une grande réserve pour ne pas humilier ceux dont il voyait les plaies. Nous sommes d'ordinaire plus sensibles à la façon dont une faveur est accordée, qu'à la faveur même. Telle est la tendance du cœur humain : un petit service, un mot de consolation offert avec tact et amabilité sont plus appréciés qu'un service considérable rendu sans discrétion et paraissant exiger la reconnaissance. Dieu connaît la nature humaine, lui qui l'a faite et qui l'a revêtue. Aussi voyons-nous Jésus accompagner tous ses bienfaits de la bonne grâce ineffable qui lui était propre et les rendait doublement précieux.

1. R. P. Gallerani, S. J., *La bonté de Jésus*. Lethielleux, 1914, p. 49.

L'Évangile est plein de ce qu'on pourrait appeler les attentions délicieuses de Jésus-Christ.

Il va multiplier les pains. Mais, apercevant sur la colline des hommes debout, il recommande à ses disciples de les faire asseoir. Le joli trait!

Notre-Seigneur songe à tout, non seulement aux âmes, mais au bien-être corporel de ces pauvres gens qui doivent être fatigués.

Autre récit. Le Christ est sur le rivage. Les Apôtres vont aborder. Et voici qu'il leur prépare un plat de poissons. Lui qui est Dieu, par indivis avec le Père et l'Esprit, lui qui créa le ciel et la terre, descendre à ce détail et, de ses mains glorieuses, faire cuire ces poissons! C'était un rien, ce repas frugal, mais c'était offert si gracieusement! Ah! Jésus! Quel cœur vous avez! fin et attentif, ayant toutes les prévenances.

Vous m'éblouissez sur le Thabor.

Mais vous me touchez plus, lorsque, avec une exquise familiarité, vous êtes là veillant au repos d'humbles pêcheurs [1].

Jésus-Christ, redoutant que sa grandeur nous humilie, trouve et multiplie les appellations qui nous relèvent à nos propres yeux et nous encouragent :

« Mes amis... mes petits enfants... mes frères... » Vous savez ce qu'est un frère et rien ne peut dénouer ces liens du sang.

Si un chef donnait à un inférieur ce titre de frère, quelle fierté [2]!

Si un roi nous faisait cet honneur...

Dieu nous traite ainsi : « Mes frères! »

« Apprends à connaître le cœur de Dieu dans les paroles de Dieu. » (Saint GRÉGOIRE LE GRAND, Ep. L. IV, 31, *ad Theod.*)

On sent « sous l'écorce du vieux texte éternellement jeune, le cœur vivant de Jésus ». (R. P. PARRA, S. J., *Béthanie.*)

***

1. LANCICIUS, S. J. (*De condit. boni sup.*, III, n° 32) rapporte un fait émouvant : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme l'écrit saint Clément, lorsque ses disciples dormaient à la belle étoile, avait coutume, vers le matin, qui est plus froid, de couvrir leurs pieds nus, en tirant un peu le vêtement dont ils se couvraient pendant la nuit. »

2. Pierre Loti raconte qu'il appelait de ce nom le matelot Yves et il dit la reconnaissance qu'avait cet humble Breton d'être considéré de la sorte par son officier de marine. C'est, en résumé, tout le livre de Loti : *Mon frère Yves.*

Jésus-Christ était bon *pour tous*.

Nous autres, hommes, nous témoignons aussi de la bonté, mais à un cercle restreint de parents, d'amis, de quelques privilégiés.

Que voulez-vous? N'ayant qu'une petite flamme d'amour, il faut bien la ménager. Elle réchauffe mal et seulement tout près... Notre réserve d'affection est si limitée que, si nous y puisions trop, elle serait rapidement tarie. Nous sommes pauvres, tellement pauvres!

Et puis, comment ferions-nous pratiquement pour embrasser dans une charité bien effective toutes les classes de personnes?

Il n'y eut, ici-bas qu'un seul cœur assez large, assez fort, pour donner sa tendresse à tous et à chacun.

Énumérez les différentes catégories de personnes et vous constaterez qu'à n'importe laquelle le Christ a ménagé une attention spéciale.

Les enfants.

Une page pleine de fraîcheur (Saint MARC, ch. X, v. 13 à 17) nous dit qu'au passage de Jésus « on lui amena des enfants pour qu'il les touchât ». Les historiens ont noté la simplicité d'un grand homme, d'un prince, qui familièrement jouaient avec des enfants. Le Dieu puissant avait une condescendance plus admirable encore.

Mais les enfants, à cette époque, avaient le défaut qu'ils n'ont point perdu après vingt siècles, d'être assez tapageurs et turbulents. Pour mieux entendre le Maître, on voulut chasser les petits importuns; alors le Christ les prit sous sa protection. Non! les disciples n'avaient pas le droit de renvoyer ces innocents. Le royaume divin leur appartient. Et si les grands ne deviennent petits par l'humilité, la simplicité, ils n'entreront pas au ciel.

Alors (ce n'est pas moi, c'est l'Évangile qui parle) Jésus les embrassa, les bénit en leur imposant les mains. Et comme les parents, toujours fiers qu'on s'intéresse à leurs enfants, devaient être heureux de voir ces mains divines posées sur la tête de leurs fils et de leurs fillettes!

Saint Matthieu nous dit (ch. XVIII, v. 2) que « Jésus faisant venir un petit enfant... », le désigna comme le candidat le plus éligible au royaume des cieux. Enfant privilégié! qu'un Dieu

montrait, disant : Si vous voulez être dans la gloire, ressemblez à celui-ci [1] !

Les jeunes gens.

Le Christ en vit un et l' « ayant regardé, il l'aima ». (Saint MARC, ch. X, v. 21.)

« L'ayant regardé. » On dit que les yeux sont le miroir vivant et expressif de l'âme. C'est dans les yeux qu'on lit la tristesse, l'amour, le reproche. Quand l'émotion est forte, « l'âme saute aux yeux ». Le regard sympathique est une caresse des yeux.

Tels sont les yeux des hommes.

Et les yeux du Christ! comme ils devaient être clairs et magnifiques [2] ! Ils distinguèrent le jeune passant.

Les yeux limpides se rencontrèrent.

« Jésus l'aima. » Remarquez le choc des deux verbes. Pas de transition : Jésus regarda et aima. Pourquoi donc? Parce que la jeunesse est l'âge naturellement riche et enthousiaste. Le cœur du Christ fut pris par celui du jeune homme. Le Christ aima, non seulement celui qui était là, mais la jeunesse!

Les pères.

« Un homme appelé Jaïre, lequel était chef de la synagogue, vint se jeter aux pieds de Jésus, parce qu'il avait une fille unique, d'environ douze ans, qui se mourait... Comme il parlait encore, quelqu'un vint lui dire : Ta fille est morte, ne fatigue pas le Maître. Jésus ayant entendu cette parole dit au père... Elle sera sauvée. Arrivé à la maison, il ne laissa personne entrer avec lui, si ce n'est Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de l'enfant. Or, tous pleuraient et se lamentaient sur elle et Jésus dit : Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, mais elle dort.

» Et ils se moquaient de lui, sachant bien qu'elle était morte.

» Mais lui, la prenant par la main, dit à haute voix : Enfant lève-toi!

» Et son esprit revint en elle et elle se leva à l'instant et Jésus ordonna de lui donner à manger. » (Saint LUC, ch. VIII, v. 41 et suiv.)

1. Parmi les saintes modernes, nulle, peut-être, n'a mieux compris cette « doctrine de l'enfance » que sainte Thérèse de Lisieux.

2. JOANNÈS, *Les regards de Jésus*, 260 pages. (Mignard, rue Saint-Sulpice, 38, Paris, VI[e].)

Les mères.

Jésus rencontra une mère, près de Naïm.

La malheureuse, qui n'avait plus de mari, venait de perdre son fils unique et l'accompagnait jusqu'à la dernière demeure.

L'infortune était si grande que les autres femmes, par commisération, faisaient escorte. Le cadavre du jeune homme, selon l'usage oriental, était porté sur une civière, le visage découvert. Jésus voit le cortège et celle qui est là, pitoyable dans sa détresse de femme, d'épouse, de mère. Il dit : « Ne pleure pas! » Quelle humanité réelle dans ce cri! Une personne, au cœur vite ému, fait cet aveu : « Je ne puis voir pleurer! cela me fend le cœur! » Jésus était ainsi [1]! Lui, le bon, ne pouvait voir pleurer. « Femme ne pleure pas! »

Alors, Celui qui est la résurrection et la vie, s'approcha du jeune homme, lui dit la parole toute-puissante et le rendit à sa mère, avec la joie, qu'il aimait tant, de faire des heureux.

Les pécheurs.

Jésus était la douceur même dans l'intransigeance même. Il nous enseignait qu'il faut avoir pour la vérité un amour de passion et pour les égarés un amour de compassion.

Lisez ce chapitre xv de saint Luc, appelé parfois le chapitre de la divine miséricorde.

Le père de l'enfant prodigue symbolise Jésus-Christ.

Une pauvre femme avait perdu sa drachme. Elle cherche anxieusement partout, elle se penche et regarde sous les meubles. « Est-ce qu'elle n'allume pas une lampe, ne balaie pas sa maison, ne cherche pas avec soin? » (V. 8.) Soudain elle découvre la pièce qui reluit et alors, dans sa joie naïve, elle convoque ses voisines.

« Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme. » (V. 9.)

Cette belle pièce représente une âme frappée à l'effigie divine [2].

Elle aussi était perdue, souillée par la poussière des fautes, méconnaissable dans la boue du péché. Quand Dieu l'a retrouvée, la pièce tant aimée, alors, oh! alors « je vous le dis, il y a de la

1. La sensibilité restant toujours parfaitement soumise à la raison.

2. Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » (*Gen.*, ch. I, v. 26.)

joie devant les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui se repent ». (V. 10.)

« Les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient : Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux. » (Saint Luc, ch. xv, v. 1.)

« Jésus traversait la ville. Et voilà qu'un homme appelé Zachée tâchait de voir qui était Jésus et il ne le pouvait pas, à cause de la foule, car il était petit de taille. Courant donc en avant, il monta sur un sycomore, pour le voir, parce qu'il devait passer par là. Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux et, l'ayant vu, lui dit : Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. Zachée se hâta de descendre et le reçut avec joie.

» Voyant cela, tous murmuraient en disant : Il est allé loger chez un pécheur. » (Saint Luc, ch. xix, v. 1 à 8.)

Les Pharisiens se disaient : On croirait, à la fin, qu'il a une préférence pour les pécheurs.

Parlons franchement. C'était vrai. Il avait une prédilection pour les pécheurs, comme les mères ont « un faible » pour les enfants plus malheureux. Et d'ailleurs, cet amour spécial, il le proclamait bien hautement. « Ce ne sont point les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez apprendre ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Saint Matth., ch. ix, v. 12 à 14.)

Il est le bon Samaritain, allant au blessé que les autres dédaignent et versant l'huile et le vin dans ses plaies. (Saint Luc, ch. x, v. 30 et suiv.)

« Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » (Saint Luc, ch. ix, v. 56.)

« Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu [1]. » (Saint Matth., ch. xviii, v. 11.)

Rappelez-vous ce pasteur qui avait cent brebis. Il était bon. La bergerie était douce et tiède. Mais une brebis assoiffée de liberté s'enfuit. Savez-vous ce que fit ce pasteur? Je vous ai dit que quatre-vingt-dix-neuf brebis étaient restées. Eh bien! écoutez. Il abandonna ces brebis, vous entendez? les quatre-vingt-dix-neuf fidèles, et il courut après la centième, après l'ingrate. Il la trouva blessée par les bêtes méchantes et prise dans

1. Ce verset manque dans plusieurs manuscrits grecs.

les ronces. Vous pensez qu'il abandonna la vilaine à un sort trop bien mérité? Ah! que vous connaissez peu ce pasteur! Il la prit sur les épaules, autour de son cou, comme une écharpe tachée de sang et la ramena au bercail.

L'application n'est pas d'un interprète, mais du Christ : « Ainsi, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir. » (Saint Luc, ch. xv, v. 7.)

« Je suis le bon pasteur et je donne ma vie pour mes brebis. » (Saint Jean, ch. x, v. 15.) Le divin chercheur d'âmes ajoute : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » (Saint Matth., ch. xv, v. 24.)

Le Sauveur envoya les Douze « après leur avoir donné ses instructions... Allez aux brebis perdues ». (Saint Matth., ch. x, v. 5 et 6.)

Vous voyez que le Christ était préoccupé des pécheurs.

Il les relevait par la bonté, ne froissant jamais le roseau brisé, n'éteignant jamais la mèche qui fume encore. Loin d'humilier, il encourageait.

Ainsi nous apprenait-il que les âmes ne s'emportent point d'assaut, mais se captivent à force de patience et de suavité.

On brise par la force.

On attire par la douceur [1]. Dieu qui a pétri notre cœur sait bien comment il faut le gagner. Dans ce cœur hostile et méchant, il cherche le millimètre bon par où pénétrer, le petit point d'insertion.

Comment le Sauveur a-t-il conquis les âmes et le monde entier?

En étant « l'Agneau dominateur ». (Is., ch. xvi, v. 1.)

Le premier mot explique le second : c'est parce que Jésus se faisait agneau qu'il a dominé. Celui qui était le lion de Judas, celui qui, plus fort que ses adversaires, pouvait « briser les dents de leurs bouches et arracher les mâchoires des lionceaux ».

1. « Les habitants refusèrent de le recevoir. Ce que voyant, ses disciples Jacques et Jean dirent : Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume?

» Jésus, s'étant retourné, les reprit, en disant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » (Saint Luc, ch. ix, v. 53 à 56.)

« Mes pensées ne sont pas vos pensées et vos voies ne sont pas mes voies. » (Is., ch. lv, v. 8.)

(*Ps.* LVIII, v. 7), celui-là, pour gagner le cœur des hommes, pour toucher les pécheurs, s'est fait « l'agneau de Dieu ».

Les pécheresses.

Il était bon pour ces malheureuses.

Elles en savaient quelque chose, la Samaritaine et Marie-Madeleine et cette femme adultère que les Pharisiens lui amenèrent [1]. (Saint JEAN, ch. VIII, v. 3 à 12.)

Ils se disaient : Quoi que réponde le Maître, il sera pris.

S'il acquitte cette femme, il viole la loi de Moïse. « Moïse dans la Loi nous a ordonné de lapider de telles personnes. » (V. 5.)

Reste la condamnation. Mais, condamner, lui, c'est impossible! Il est trop bon. Or, l'indulgence de son cœur deviendra une objection facile à manier.

« Ayant fait avancer la femme, ils dirent à Jésus : Vous donc, que dites-vous? C'était pour l'éprouver qu'ils l'interrogeaient ainsi, afin de pouvoir l'accuser. » (V. 3 à 5.)

« Jésus s'étant baissé, écrivait sur la terre avec le doigt. » (V. 6.) Simple contenance. Certains commentateurs disent : C'étaient les péchés de la femme qu'il écrivait, voulant signifier qu'il enfouissait les fautes dans le sol profond et silencieux qui demain serait retourné par les charrues et foulé par les passants.

1. Cet épisode semble rompre le récit, tandis qu'en le supprimant on obtient une suite naturelle. Probablement, il fut, après coup, introduit à cet endroit et celui qui l'inséra est Papias, semble-t-il. Le passage lui serait parvenu par les témoignages oraux de la tradition apostolique et il peut être un fragment incontestable et précieux de la tradition johannique. (R. P. LAGRANGE, O. P.) Quoi qu'il en soit de la place et de l'auteur, le passage fait partie du Canon des Écritures.

Il figurait dans le schéma proposé aux Pères du Concile de Trente. Ceux-ci ne voulurent pas, dans le vote du 1er avril 1546, faire une déclaration qui viserait cette péricope. Mais le Concile de Trente pensait à ce récit de la femme adultère et à la fin de saint Marc (ch. XVI, v. 9 à 20), lorsque, dans son décret définitif, il déclarait que l'Évangile *avec toutes ses parties* est inspiré. (Sess. IV. Voir DENZINGER-BANNWART, nos 783, 784.)

L'abbé Fouard dit que l'histoire de la femme adultère fut *intentionnellement* passée sous silence, au début, parce que l'indulgence du Seigneur aurait pu être mal interprétée. L'auteur cité croit pouvoir expliquer ainsi l'absence du récit dans les meilleurs manuscrits et chez les Pères les plus anciens, même chez ceux qui traitaient ce sujet de la pénitence. (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 66.)

Voir aussi le R. P. DIDON, O. P., *Jésus-Christ*, t. II, appendice : « La femme adultère. »

Eux insistaient : Maître le verdict dépend de toi. Faut-il te répéter que cette femme a été prise en plein délit? La voici. Parle donc!

Et il parla, comme on le demandait. Regardant ces hommes si durs pour la malheureuse qui avait failli, ces hommes que n'inspirait pas l'amour de la pureté, mais une intention méchante, « il se releva et leur dit : Que celui parmi vous qui est sans péché lui jette la première pierre ». (V. 7.)

Ils ne s'attendaient point à cette réponse et furent stupéfaits.

Alors « ils se retirèrent, les uns après les autres » (v. 8) et l'Évangile ajoute, non sans quelque malice : « Les plus âgés partaient les premiers. » (V. 9.)

Jésus resta seul avec la femme. Voyez ce tête-à-tête : lui et elle, la Sainteté en face de l'impureté, ou, pour parler la belle langue de saint Augustin, *Summa misericordia et summa miseria*, la pitié suprême et la misère suprême.

Pour la première fois, le Christ s'adresse à elle, directement : « Femme, où sont ceux qui vous accusaient? Est-ce que personne ne vous a condamnée? » (V. 10.) Elle, probablement, la tête basse, rouge de honte, répondit : Personne!

« Jésus lui dit : Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez, et ne péchez plus! » (V. 11.)

Telle était la conciliation des deux attributs divins :

Allez c'était la miséricorde.

Ne péchez plus c'était la justice.

***

Contre tant de faits où éclate la bonté de Jésus, que peut-on objecter?

Quelques textes mal compris [1].

1. Certaines paroles du Christ, particulièrement celle-ci : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus », ne prouvent pas que les élus sont le petit nombre. On trouvera la discussion de ce texte et d'autres semblables chez les commentateurs. Le R. P. Ch. De Smedt, S. J., dans *Notre Vie surnaturelle* (Dewit, 53, rue Royale, Bruxelles, t. II, p. 458), explique la fameuse phrase : « Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » (*Eccl.*, ch. IX, v. 1) et l'enseignement du Concile de Trente sur la prédestination.

Le nombre des élus est un problème que nous ne pouvons pas songer à étudier ici. La question semble d'ailleurs passablement oiseuse et, de plus, insoluble, le Christ ne nous ayant fait aucune révélation à ce sujet. Bornons-

Par exemple, la réponse à la Chananéenne demandant un miracle pour sa fille :

« Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » (Saint MARC, ch. VII, v. 27.) Cela voulait dire que, dans l'ordre de la Providence, il ne faut pas avantager les Gentils, mais aller d'abord aux fils d'Israël.

Les Anciens avaient, pour désigner les hommes des autres nations que la leur, des termes durs. Les Romains les appelaient *barbares ;* les Grecs aussi ; les Israélites les nommaient *chiens.* Mais ces mots, pareils à des médailles dont la frappe est usée à la longue, finissaient par perdre leur sens propre, leur allusion cruelle et ne signifiaient plus que *étrangers.* Le Christ prenait cette expression consacrée « chiens », pour désigner ceux qui ne sont pas d'Israël. Il employait les termes de l'époque.

Au reste, en retardant le miracle, il voulait seulement éprouver la foi de cette Chananéenne. Comme toujours, il exauça les supplications.

Un autre texte a surpris maints fidèles. « Si quelqu'un vient à moi et ne *hait* pas son père et sa mère... il ne peut être mon disciple. » (Saint LUC, ch. XIV, v. 26.)

Des parents, douloureusement impressionnés, demandent : « Mon fils, ma fille, appelés à la vie parfaite, devront-ils, pour être tout à fait au Christ, nous haïr ? »

Il est clair que le sens du verset n'est point *détester.*

Nous devons aimer nos ennemis et nous haïrions ceux qui restent nos premiers bienfaiteurs, nos parents !

Il y aurait conflit avec le quatrième commandement de Dieu. Et, en cas de conflit, c'est le *commandement* qui devrait l'emporter sur le *conseil* évangélique.

Enfin, lisez le passage tout entier. « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » Quoi donc ! il faudrait haïr, non seulement nos parents, mais aussi nos frères, nos sœurs, et nous-mêmes !...

On le voit, cette haine impliquerait une triple contradiction : avec tout l'Évangile qui recommande la charité, avec le quatrième commandement de Dieu, avec le bon sens.

nous à dire que, si nous sommes devant le mystère, un précieux élément de solution paraît cependant insinué par cette évidence que toute la ligne de l'Évangile est dans le sens de la miséricorde.

Rappelons-nous que la langue hébraïque, ou hébraïque-araméenne, employait souvent des expressions simplistes abolissant les nuances [1].

« Jéhovah dit : J'ai aimé Jacob, mais j'ai haï Esaü. » (MALACH., ch. I, v. 2.)

Dieu ne hait pas, mais il aime moins.

De même, dans le texte que nous étudions, le sens revient à « aimer moins ». Nous devons mettre l'amour des parents après celui de Dieu. Il s'agit de la haine très relative de préférer le Seigneur aux personnes les plus chères. Cette interprétation est confirmée par le texte parallèle de saint Matthieu : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » (Saint MATTH., ch. X, v. 37.)

***

Ayant feuilleté, une à une, les pages de l'Évangile, il faudrait en lire une dernière, celle de la Passion. Mais cela entraînerait de longues considérations et, du reste, nous les ferons ailleurs.

Bornons-nous à relever très rapidement deux ou trois faits.

Jésus guérit Malchus. Voilà, direz-vous, dans la *Passion*, un détail quasi imperceptible.

Oui, ce n'est qu'un trait fort menu, mais combien révélateur!

Jésus, qui ne guérit point ses terribles blessures, songe à la plaie légère d'un autre, d'un autre qui est un valet et un valet de ses bourreaux. Beau cœur réalisant la définition du dévouement : s'oublier soi-même pour songer à autrui! Même générosité dans ces paroles : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 8.)

1. Exemple : « A vous il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu, tandis qu'aux autres il est annoncé en paraboles, de sorte qu'en voyant ils ne voient pas et qu'en écoutant ils ne comprennent pas. » (Saint LUC, ch. VIII, v. 10.) Est-il besoin de le dire? L'intention du Christ n'est pas que ces âmes soient aveugles et sourdes, comme semblerait le dire le texte matériellement pris.

Autre exemple : « Et ne nous induisez pas en tentation. » (Saint LUC, ch. XI, v. 4.) A proprement parler Dieu n'induit jamais en occasion de péché. « Que nul, lorsqu'il est tenté, ne dise : C'est Dieu qui me tente, car Dieu ne saurait être tenté de mal et lui-même ne tente personne. » (*Épître de saint Jacques*, ch. I, v. 13.)

Le sens est : Ne nous laissez point succomber à la tentation.

Lorsque Judas vient le trahir, Jésus lui murmure à l'oreille : « Mon ami. » Pareil mot, à pareil instant!...

Jésus, le sincère, lui garantit encore son affection et semble lui dire : « Pauvre ami égaré!... Si ton baiser se terminait par un sanglot de repentir, si, dans cette accolade commencée sacrilègement, tu finissais par tomber sur mon cœur, tout serait oublié. Je te garde mon affection. A toi d'en profiter. »

Enfin Jésus en croix demande à son Père de pardonner aux bourreaux. Quelle indulgence[1]! Le Christ est mort sur une parole de bonté. « Pardonnez-leur. » Ce fut, pour Jésus-Christ, la prière du soir.

Jésus-Christ a donné sa vie pour nous pécheurs. Voilà le solide fondement de notre confiance. « Lorsque nous étions encore impuissants, le Christ, au temps marqué, est mort pour des impies. C'est à peine si l'on meurt pour un juste et, peut-être, quelqu'un saurait-il mourir pour un homme de bien. Mais Dieu montre son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous. A plus forte raison donc, maintenant que nous sommes justifiés dans son sang, serons-nous sauvés par lui de la colère. Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. » (*Épître aux Rom.*, ch. v, v. 6 à 11.)

***

Nous avons tâché de ne dire presque rien de personnel, mais de laisser la parole à l'Évangile.

Ou bien il est un mensonge, d'un bout à l'autre, ou bien il est la confirmation, par les actes, de cette parole : « Seigneur, tu es bon! » (*Ps.* LXXXVI, v. 5.)

L'Évangile n'est pas un code de rigueur, mais de miséricorde.

Évidemment, les attributs divins étant égaux, aucun ne l'emporte sur un autre. Mais Dieu reste libre d'extérioriser celui-ci plutôt que celui-là. Et ce qu'il nous a manifesté le plus, c'est la bonté.

Vers elle tout rayonne dans l'Évangile, comme, dans certains parcs, toutes les allées convergentes aboutissent à un rond-point

1. « Il demande déjà le pardon de ceux par lesquels il était injurié. En effet, il ne considérait pas le fait qu'il mourait par eux, mais qu'il mourait pour eux. » (Saint AUGUSTIN, *Tract.* 31 *in Jo.*)

central. Des chrétiens timorés s'imaginent que Dieu est l'être suprême et redoutable, toujours à l'affût pour nous surprendre en faute et alors heureux de pouvoir nous punir. « Maître, vous êtes dur. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 24.) Ils croient aussi que la religion est un ensemble de vérités farouches et que

> « De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont point susceptibles :
> L'Évangile à l'esprit n'offre, de tous côtés,
> Que pénitence à faire et tourments mérités. »
>
> BOILEAU, *L'Art poétique*, chant III.

Point de vue pusillanime et mesquin!

Théorie amoindrie, mutilée!

La religion bien comprise est avant tout encourageante. Elle est consolation ici-bas, récompense là-haut et seuls vont en enfer les révoltés se cabrant contre la tendresse divine.

L'Évangile, qui aurait pu nous décrire le Dieu vengeur, nous peint le Dieu d'amour.

« L'amour et l'espoir, auxquels sans cesse nous provoque l'Écriture sainte, sont préférables à la peur. » (Saint THOMAS D'AQUIN.)

« Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru. Dieu est amour et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu... Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte... Celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour. Nous donc aimons Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier. » (*I*re *Épître de saint Jean*, ch. IV, v. 16 à 20.)

L'ÉVANGILE ET LA CONFIANCE

Ayez confiance! (Saint JEAN, ch. XVI, v. 33.)

C'est la recommandation de Jésus à ceux qui doivent continuer son œuvre.

Rien n'est grave, pour un apôtre, comme de perdre la foi en sa cause.

Le découragement casse le ressort, ronge la racine du zèle.

Il est « ce qu'il y a de pire ; c'est la mort de la virilité ». (LACORDAIRE.)

Ayez confiance!

Mais ce n'est pas toujours facile...

Après vingt siècles d'Évangile, que de misères morales!

L'époque actuelle semble particulièrement triste.

L'audace du vice a été signalée par Paul BUREAU dans l'*Indiscipline des mœurs* ; elle est si alarmante qu'elle a inspiré au pape Pie XI sa première Encyclique du 23 décembre 1922.

Maurice Barrès a dit que la grande blessée de cette guerre est la conscience. L'honnêteté dans les affaires est compromise.

La licence triomphe au théâtre, au cinéma, au bal, aux plages où l'on dirait que tout est permis. Aujourd'hui, vie chère et vie chair...

Croyants et incroyants sont inquiets devant la plaie grandissante de la *dénatalité* (vilain mot pour une vilaine chose!). Le docteur Keiffer, professeur de gynécologie, affirme qu'en Belgique, il faut compter annuellement de cent cinquante mille à deux cent mille attentats contre la vie infantile. Les mères belges tuent, chaque année, beaucoup plus d'enfants que les Allemands ne tuèrent de Belges, pendant toute la guerre.

On répète que la jeunesse est gâtée.

Regardez les toilettes! Ou plutôt ne regardez pas trop...

Et la littérature! Combien connaissez-vous de livres absolument irréprochables?

L'indignation fait lacérer certaines affiches. Le titre, objec-

tera-t-on, est souvent plus terrible que la chose représentée. Oui?... En tout cas, il constitue un défi à l'honnêteté, une salissure pour les yeux et pour l'imagination des petits... des petits et des grands.

Nous ne devons plus dire avec Mac-Mahon : « Que d'eau! Que d'eau! » mais plutôt : « Que de boue! Que de boue! »

Outre le débordement d'immoralité, il faut encore signaler (à titre de cause ou d'effet) le fléchissement de la foi.

Moins de monde à l'église.

L'étiage religieux paraît baisser, pour l'individu comme pour la société. « Le principal crime que le monde expie en ce moment est l'apostasie officielle des États. » (Cardinal MERCIER, *Lettre past.*, 1918.)

La diminution des vocations sacerdotales ou religieuses est alarmante.

Le divin nous laisse froid. Or, comme le note Lamennais dès la première phrase de son *Essai sur l'indifférence* (introduction), le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur (la passion, après tout, étant de l'action et même de l'action fiévreuse), mais celui que la vérité trouve indifférent.

D'ailleurs il n'est pas question seulement d'apathie, mais d'insurrection positive contre Dieu. En pleine Chambre des Députés, le 11 février 1895, Jaurès lançait le cri fameux : « Si Dieu se faisait visible, si Dieu se dressait devant les multitudes sous une forme palpable, le devoir de l'homme serait de refuser l'obéissance et de le considérer comme l'égal avec qui on discute, non comme le Maître. »

Les éditions *Spes* publient un livre de M. Eug. Tavernier : *Cinquante ans de politique*. L'auteur attristé constate que cent mille instituteurs de son pays sont athées et il rappelle, en tête du volume, la phrase de Viviani, prononcée le 8 novembre 1906 et insérée dans l'affiche officiellement exposée sur les murailles des différentes communes : « Nous nous sommes attachés à une œuvre d'irréligion. »

Renan avait nié la divinité du Christ. Allant plus loin, Anat. France nia l'existence de Jésus. M. Le Goff, dans *Anat. France à la Bèchellerie*, rapporte, en neuf pages (pp. 181-190), les arguments par lesquels le sceptique voulait prouver cette thèse qui, pour lui, n'était nullement une gageure, mais une affirmation sérieuse.

L'impiété a des statues.

A Rome, celle de Giordano Bruno est érigée près du Vatican.

A Paris, celle du chevalier de la Barre porte l'inscription inepte au point de vue historique : « Au chevalier de la Barre, supplicié à l'âge de dix-neuf ans, le 1er juillet 1766, pour n'avoir pas salué une procession. » Le monument se dresse à Montmartre, en face de la basilique, comme une provocation au Sacré Cœur, comme un blasphème de pierre permanent.

Bruxelles a édifié une statue à Ferrer et la Russie à Judas!

Vraiment nos adversaires choisissent bien leurs héros!...

O ma chère Église, je suis encore plus fier de toi, en voyant ceux qu'on t'oppose!...

Nous rappelant toutes ces choses lamentables, nous pourrions murmurer le Pater mélancolique de Péguy :

« Notre Père qui êtes aux cieux,

De combien il s'en faut que votre nom soit sanctifié!

De combien il s'en faut que votre règne arrive!

C'est pire que jamais.

On dirait, mon Dieu, pardonnez-moi, que votre règne s'en va. »

Voilà, en définitive, le doute que l'apôtre ébranlé ose à peine formuler : « On dirait que votre règne s'en va!... » On a l'impression d'un échec. Est-ce là vraiment, ô Jésus, la réalisation de votre parole : *J'attirerai tout à moi?* Nous devons crier comme les Apôtres dans la tempête : *Seigneur! Sauvez-nous! nous périssons!* Et comme saint Pierre : *Je coule!*

***

Posons nettement la question.

Faut-il être optimiste ou pessimiste?

Certains répondent qu'il faut être optimiste par principe. « Le pessimisme, disent-ils, est dissolvant et tout négatif. Qu'a-t-on jamais construit avec du pessimisme? L'optimisme, au contraire, est la santé de l'âme. Il endort l'inquiétude, comme une piqûre de cocaïne ou comme les gouttes de chloroforme apaisent la douleur. Après on se réveillera, mais au moins a-t-on échappé quelque temps à la douleur

Pauvre raisonnement! L'optimisme est un défaut comme le pessimisme.

Le premier consiste à regarder tout avec des lunettes roses;

le second à regarder tout avec des lunettes noires. La première illusion est plus joyeuse que la deuxième, mais, dans les deux cas, on voit mal, puisque la vision n'est pas directe et saine.

On ne doit être ni optimiste, ni pessimiste, mais réaliste, au bon sens du mot.

Les découragés qui disent : « Contemplez la réalité! » ne la considèrent pas comme elle est, mais ils n'en choisissent que la *moitié*, celle qui est déplorable.

Toutes les causes de tristesse énumérées plus haut sont indéniables ; nous sommes les premiers à les signaler dans nos sermons, à en gémir.

Hélas! oui *cela* existe ; mais pas *uniquement cela*.

Un bilan *complet* ne suppose pas seulement la liste des pertes, mais également celle des profits.

Aux sombres qui gémissent : « Envisagez la colonne des scandales », nous dirions volontiers : « Et vous, n'oubliez pas celle des consolations! »

Dans cette deuxième colonne plaçons quelques faits, pris parmi tant d'autres et plus propres à notre pays.

Les œuvres ne se comptent plus.

Celles de jeunesse, en particulier.

L'Effort (quel titre brave!) est le vaillant journal des cercles d'études, avec les *Cahiers*. Ils étaient dix mille jeunes gens, au congrès de Gembloux ; trente mille, à celui de Charleroi ; plus de cinquante mille, au congrès de Liège, en 1927.

En France, il y a un renouveau consolant dans les écoles supérieures. La bonne presse de France a son quartier général à Paris, 5, rue Bayard. Le Sacré Cœur veille à Montmartre et la Vierge à Lourdes.

Plusieurs des saints canonisés récemment sont Français. Or, au ciel, on ne perd pas les sentiments nobles d'ici-bas et certes les saints là-haut, restés fidèles à leur patrie, intercèdent pour elle. La France du ciel protège celle de la terre. La légion des saints monte la garde dans l'invisible.

Renvoyons à la brochure *Les espoirs présents du catholicisme en France*. (*Études*, Paris, 54 pages. Prix : fr. 1.50.)

Un peu partout, aujourd'hui, on trouve des maisons réservées à cette œuvre en profondeur, la retraite. Une âme qui a suivi les exercices d'une retraite n'est pas devenue impeccable, c'est entendu ; mais, une fois au moins, elle a vu clair ; elle a compris

que la vie est une simple préparation à l'éternité. L'apostolat n'est plus réservé aux prêtres seuls : des laïcs s'y consacrent, corps et âme. Ces hommes d'œuvres ne sont pas le grand nombre, mais le monde se sauve par les élites [1]. Un pays doit se guérir d'abord par la tête.

Quelle injustice de crier : Aujourd'hui, tous coquins ou coquines !

Combien de bonnes mères, d'hommes simples et honnêtes !

« Leur nombre l'emporte, peut-être, sur celui des méchants tout à fait méchants. La terre en est pleine : les petits enfants qui vivent dans la grâce du baptême, les pauvres paysans qui font le signe de la croix, en commençant la journée... Tout cela mène une vie innocente et tout cela nous sauve. » (L. VEUILLOT.)

La vie eucharistique s'est développée, pour les enfants et pour les grandes personnes.

Comparez-la donc à ce qu'elle était il y a trente ans.

La charité chrétienne est une merveille. On mendie partout ; on reçoit toujours. Que d'œuvres soutenues par la générosité catholique !

L'Écriture sainte ment-elle en nous assurant que l'aumône couvre la multitude des péchés ? et Dieu nous trompe-t-il, en affirmant que la charité est la vertu par excellence ?

Si une idée est le contre-pied de l'égoïsme, c'est bien celle des Missions. Jamais elles ne furent davantage à l'ordre du jour, grâce aux « Journées de missions », aux expositions de missions, etc.

La Belgique à elle seule fournit le dixième des missionnaires du monde entier. N'est-ce rien cela ?

Ne séparons jamais l'effet de la cause.

Quand nous voyons un fruit, nous savons bien qu'il suppose un arbre, dans lequel circule une sève de vie et que l'arbre lui-même suppose des racines plongeant dans un sol nourricier.

De même, si je constate, dans un pays, des fruits d'héroïsme,

1. Voir le *Messager du Cœur de Jésus*, décembre 1925, Intention générale : *La formation des élites*.

Consulter aussi *Le Salut par l'élite*, de Mgr GIBIER, évêque de Versailles. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, 306 pages.

« La formation des élites est la plus capitale des choses. Quand le Christ a suscité Paul, il mettait la cognée à la base du formidable empire romain. Et un pauvre François-Xavier a suffi pour instaurer le christianisme dans le peuple le plus dense de la terre. » (P. L'ERMITE, *La Croix*, 4 avril 1926.)

je puis conclure que la terre sur laquelle ils ont germé n'est pas stérile. L'opulence de la récolte suppose la richesse du terrain.

***

Les pessimistes exagèrent la situation critique de l'Église. Ils croient que la barque de saint Pierre fait eau... Voilà tant de siècles, entendez-le bien, que sa destinée est de paraître engloutie et de reparaître victorieusement, parce que, à son bord, elle porte le divin Pilote qui a puissance sur les tempêtes.

« Fluctuat nec mergitur. »

Les réels dangers pour l'Église seraient les périls *internes* et cette remarque justifie la sévérité d'un Pie X contre le Modernisme. Mais actuellement les ennemis sont plutôt extérieurs et, dès lors, beaucoup moins redoutables. Ne craignez pas! L'Église, a dit Verspeyen, est une enclume qui a usé tous les marteaux. Les marteaux actuels ne sont pas plus durs que les anciens.

Elle « gagne toujours ses batailles, tôt ou tard » constatait L. Veuillot, et Paul Bert l'a reconnu : « Elle est l'éternelle recommenceuse. »

Pour apprécier la situation actuelle de l'Église, mettons, encore une fois, les choses en deux colonnes.

Beaucoup d'amertumes, oui.

Mais d'incontestables et grandes consolations.

Rarement la papauté s'est imposée comme maintenant. L'année jubilaire fut un triomphe. Supposez qu'un roi, n'importe lequel, s'imagine de déclarer : « Cette année, qu'il me plaît de choisir, on accourra vers moi, non seulement de tous les coins de mon royaume, mais du monde entier! » Le pape eut saintement une pareille audace. Chaque jour, des foules se pressèrent à Rome, acclamant Pierre. Et la gloire de Pierre n'est-elle pas celle de l'Église?

Le corps des officiers supérieurs, formé de quatorze cents évêques, est en parfait accord avec Rome, donnant au monde le spectacle de l'unité catholique.

Le clergé, dans sa très grande majorité, est bon et zélé. Je recours exprès à un éloge si modéré que nos adversaires eux-mêmes en reconnaîtront le bien-fondé.

Pour parler encore de notre pays[1], jamais, comme le remarque

1. Consulter *Le Catholicisme en Belgique*, par le R. P. DE MOREAU, S. J., octobre 1927, 103 pages.

Godefroid Kurth, une hérésie n'est parvenue à s'implanter chez les catholiques belges.

Nous avons, à Louvain, l'Université catholique, dont le bombardement a servi la cause, en faisant parler, dans le monde entier, de l'*Alma Mater*. L'Allemagne faisait réclame!

Nos écoles catholiques sont nombreuses et surpeuplées.

Malgré la prévision d'une demi-misère, les vocations sacerdotales se recrutent beaucoup mieux que dans maints pays.

Le prêtre n'est plus insulté dans nos rues.

Presque en tous lieux, des cloîtres sont là, foyers rayonnants de pureté, asiles qui maintiennent, au milieu de tant d'injustices, le principe de la réparation.

Dans les villes et les villages, on voit des églises, où l'homme peut venir se retremper près de Dieu.

Notre sol est constellé par les lieux de pèlerinages.

Chez ceux-là même qui ne paraissent point à l'église, la foi souvent reste latente. Il ne faut pas confondre la conviction inopérante de l'homme qui ne pratique pas, avec la non-croyance.

***

Faut-il rappeler, une fois de plus, que nous reconnaissons et déplorons les maux présents?

Mais, pour apprécier une époque, il n'est pas juste de regarder uniquement les tares. « Il faut avoir des yeux qui, voyant le laid, voient le beau quand même. » (M. Barrès.)

Multiples sont les motifs d'espérance [1].

Nous en avons rappelé quelques-uns et, pour cela, il faut presque du courage. Facilement on paraîtrait naïf.

La vraie naïveté ne serait-elle pas de s'étonner, outre mesure, devant certaines misères? « Ne soyez pas surpris. » (*Ire Épître de saint Jean*, ch. III, v. 13.)

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. S'il est une chose dont on dise : *Voici du nouveau*, cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés. » (*Eccl.*, ch. I, v. 9 et 10.)

Toujours ont existé les passions et Montaigne dit savoureusement : « Partout où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie. »

1. « Voyez le figuier et tous les arbres : dès qu'ils se sont mis à pousser vous savez, en les voyant, que l'été est proche. » (Saint Luc, ch. XXI, v. 30.)

Voilà longtemps que le Prophète s'écriait :

« Écoutez les paroles de Jéhovah.
Il n'existe dans le pays ni vérité, ni compassion,
Ni connaissance de Dieu,
On commet le parjure, on ment, on tue,
On vole, on commet l'adultère.
Ils font violence et le sang versé s'ajoute au sang versé. »

(OSÉE, ch. IV, v. 1 à 3.)

L'auteur du *II*e *Livre des Machabées*, décrivant les hontes de l'époque, est remarquable de franchise et d'espoir vaillant : « L'invasion de ces maux fut pénible, car le temple était rempli d'orgies et de débauches par des Gentils dissolus et des courtisanes... Je supplie ceux à qui ce livre tombera entre les mains de ne pas se laisser déconcerter à cause de ces calamités et de croire que ces persécutions n'ont pas eu lieu pour la ruine de notre race... Dieu ne retire jamais de nous sa miséricorde ; en le châtiant par l'adversité, il n'abandonne pas son peuple. » (*II*e *Livre des Machabées*, ch. VI, v. 3 et suiv.)

Le Psalmiste a été jusqu'à dire :

« Les hommes sont corrompus, ils commettent des actions abominables ;
Il n'en est aucun qui fasse le bien ;
Jéhovah, du haut des cieux, regarde les fils des hommes,
Pour voir s'il est quelqu'un de sage qui cherche Dieu.
Tous sont égarés, tous sont pervertis,
Il n'en est pas un qui fasse le bien,
Pas un seul. » (*Ps.* XIV, v. 1 à 4.)

« Les jours sont mauvais. » (*Épître aux Éphés.*, ch. V, v. 16.)

Le monde ancien, au témoignage de Taine, n'était qu'un mauvais lieu et un coupe-gorge.

Lisez les plus anciennes lettres des Pères de l'Église, les plus vieilles Bulles papales et vous constaterez qu'on y déplore déjà « le malheur des temps ».

Si donc quelqu'un est assez ingénu pour croire que les déficits religieux et moraux datent d'aujourd'hui, il montre bien que c'est lui qui date d'aujourd'hui et qu'il a besoin d'étudier l'histoire.

La deuxième naïveté est de faire le jeu de l'ennemi en lui

laissant croire, à tort, qu'il triomphe sur toute la ligne.

Même *si* c'était vrai, serait-il opportun d'y insister tellement? et que penseriez-vous du médecin qui, appelé près d'un malade, lui redirait à satiété : « Pauvre ami! vous allez mal, très mal, excessivement mal! »

O découragés décourageants! cessez de toujours répéter dans votre littérature poitrinaire et dolente : « On est bien bas! Tout est perdu! » Avez-vous seulement tenté un effort de relèvement?

Vaincus avant le combat, fatigués avant l'action, vous ne connaissez que deux laides choses : lassitude et panique.

Pleurez moins.

Agissez plus.

Méditez, ô larmoyants, ces fières paroles de L. Veuillot : « Le monde du mal est fort. Mais Dieu le contient.

» Le monde du bien est faible. Mais Dieu le soutient.

» La vérité ne succombe qu'aux mains de ceux qui l'abandonnent.

» Les vaincus que le temps ne relève pas sont ceux qui ont douté de leur cause...

» Sous notre drapeau surmonté de la croix, on peut être blessé, tué, mais vaincu, jamais! »

La troisième naïveté est de nous croire naïfs...

Les prêtres sont plus sensibles que personne aux tristesses de l'Église; ils connaissent les défaillances de l'âme humaine et, si une déformation professionnelle était à craindre, ce serait un peu de misanthropie [1].

Malgré tout, malgré tout, nous voulons, avec le Maître, conclure à l'espérance. *Confidite.*

Dans son mandement de carême, en 1923, le grand cardinal Mercier, que personne n'accusera d'avoir ignoré son époque, a loyalement mis la situation actuelle en deux colonnes : celle du bien, celle du mal. Or, il donnait à cette étude le titre énergique : *Confiance quand même.* « L'espérance ne trompe pas. » (*Épître aux Rom.*, ch. v, v. 5.)

***

1. « Dans notre société, il existe trois hommes : le prêtre, le médecin et l'homme de justice, qui ne peuvent pas estimer le monde.

» Ils ont des robes noires, peut-être parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus, de toutes les illusions. » (Honoré DE BALZAC, *Comédie humaine : Le colonel Chabert.*) Exagération, du reste.

Nous avons énuméré quelques faits à mettre dans la deuxième colonne, celle du *pour*.

Mais revenons à la première colonne, celle du *contre*.

Nous voici donc nettement, cette fois, en face de l'erreur et du mal. Même ici ne faut-il pas se rappeler quelques distinctions et ne point condamner en bloc?

Évitons les jugements simplistes et tranchants, lorsque nous étudions le problème si nuancé, si délicat, de la responsabilité.

Peut-être, avons-nous parfois des appréciations trop sévères, nous les privilégiés de la grâce et de la lumière.

Ayons la générosité intellectuelle de dépouiller, un instant, nos opinions, pour nous représenter, bien concrètement, la mentalité de cet enfant, né dans une famille antireligieuse. Ses parents ne l'ont pas envoyé au catéchisme. Il n'a jamais entendu un sermon, lu une Apologétique. La religion est pour lui « plus inconnue que méconnue ». (P. GRATRY.) Sans doute, elle est parfois arrivée jusqu'à lui, mais ridiculisée, altérée. Le pain de vie qui aurait dû le nourrir lui parvenait rationné, moisi. Les prêtres lui étaient représentés comme faisant l'odieux trafic du surnaturel. On lui recommandait, s'il rencontrait une soutane, de vite toucher du fer. Le jeune homme, à l'atelier, au bureau et la jeune fille, dans la promiscuité de l'usine, entendaient bafouer la religion.

Quelle sera pour ces pauvres âmes, victimes de pareille formation ou plutôt de pareille déformation, la part de bonne foi?

Quelle serait notre manière à nous de penser, si nous étions nés dans un foyer ou dans un pays sectaires? Lamennais à écrit cette réflexion, que d'ailleurs on ne peut pas admettre sans réserve lorsqu'il s'agit des convictions religieuses, car elles ne sont pas simple affaire de milieu et d'éducation : « Plus je vais, plus je m'émerveille de voir à quel point les opinions qui ont en nous les plus profondes racines dépendent du temps où nous avons vécu, de la société où nous sommes nés et de mille circonstances.

» Songez seulement à ce que seraient les nôtres, si nous étions venus au monde dix siècles plus tôt ou, dans le même siècle, à Téhéran, à Bénarès, à Taïti. »

Qui que nous soyons, nous trouverons profit à étudier l'article du R. P. Paul CLAEYS BOUUAERT, S. J. : « Tous les athées sont-ils coupables? » (*Nouvelle Revue Théologique*, t. XLVIII, avril 1921, pp. 169 à 185.)

Que d'âmes frustes!...

La théologie morale dit que Dieu jugera les *rudes*, d'après leur conscience. Ce mot latin *rudes* évoque en nous l'image d'êtres incultes, de houilleurs remontant de la bure, les mains sales de charbon. Mais dans le monde, des messieurs en habit de soirée, des dames en grande toilette, peuvent être, au point de vue de la religion qu'ils ne connaissent guère, des *rudes*.

Et puis, même les intellectuels ne nous réservent-ils point quelquefois les surprises de leurs préjugés stupéfiants, mais sincères?

On devient très indulgent, lorsqu'on a lu l'ouvrage[1] où Thureau-Dangin décrit l'état d'âme de protestants contemporains et célèbres. Quelle ignorance religieuse, là où on ne l'attendrait point! « Tu es le Docteur d'Israël et tu ignores ces choses. » (Saint JEAN, ch. III, v. 10.)

L'homme le plus érudit en matière scientifique peut, lorsqu'il s'agit de foi, se trouver fort incompétent et cela d'une manière qui n'est pas nécessairement ou entièrement coupable.

Saint Thomas d'Aquin nous prévient : il faut tout considérer avec prudence, avant de déclarer qu'une faute est mortelle. (II^{a} II^{ae}, q. 153, a. 3, c. *Quodlibet*, 9 ad 15.)

La conclusion de ces différentes remarques est que la séparation d'avec l'Église catholique et la culpabilité ne sont point fatalement des synonymes. « Si abîmé que soit le monde sous le déluge des désordres, il peut très bien se faire cependant que le mal intérieur de la volonté ne soit nullement coétendu à ce mal matériel qui apparaît. *Nolite ante tempus judicare*. Quant au jour redoutable du Jugement, Dieu nous a seulement révélé ce qui doit fermer nos lèvres comme un sceau : *Les derniers deviendront les premiers et les premiers deviendront les derniers*. Que d'étonnements alors! Sodome et Gomorrhe seront jugées moins sévèrement. » (TYRELL, *Dures paroles*.)

L'Évangile a quelques exemples saisissants. Jésus-Christ affirmait de ses bourreaux : « Ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Saint LUC, ch. XXIII, v. 34.)

« Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie... Je sais bien, frères, que vous avez agi par ignorance, ainsi que vos magistrats. » (*Actes*, ch. III, v. 15 et 17.)

Saint Paul, désignant les mêmes hommes, les déclare ignorants

1. *La renaissance catholique en Angleterre*. Plon, Paris, 1906.

de la sagesse divine, car « s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur ». (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. II, v. 8.)

Ailleurs, faisant allusion à son propre rôle dans le martyre de saint Étienne il déclare : « J'agissais par ignorance, n'ayant pas encore la foi. » (*I*re *Épître à Tim.*, ch. I, v. 13.)

Si une excuse, relative au moins, doit être admise pour deux crimes aussi énormes que le déicide et la persécution sanglante, comprenons qu'elle peut trouver place dans les égarements moins graves.

***

A la lumière de ces principes, apprécions avec beaucoup d'indulgence le cas des pauvres sauvages.

Pourquoi ne pourraient-ils pas être *sauvés*, non seulement au sens d'un bonheur naturel, mais aussi d'une félicité surnaturelle ?

Une question grave et complexe comme le salut des infidèles ne se tranche pas en quelques mots. On peut la trouver exposée à fond dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, par VACANT, MANGENOT et AMANN (t. VII, pp. 1726 à 1927) et dans les articles de S. Ém. le cardinal BILLOT, S. J., « La Providence de Dieu et le nombre infini d'hommes hors de la voie normale du salut ». (*Études*, t. CLXI à CLXIX, CLXXII, CLXXVI.)

Aux païens de bonne foi, on peut appliquer les trois principes théologiques :

Tout homme a été créé pour être sauvé ;

Personne n'est condamné au feu de l'enfer, sinon par sa faute ;

A celui qui fait son possible, Dieu ne refuse point sa grâce.

« Dieu, remarque saint Thomas d'Aquin, ne manque jamais de faire ce qui est nécessaire au salut des créatures [1]. »

Il est vrai que le baptême est requis. Mais, outre le baptême d'eau et de sang, existe le baptême de désir. Que suppose-t-il ? Un acte d'amour de Dieu ou de contrition parfaite ; il faut aimer Dieu avec une telle sincérité et avoir l'âme si droite qu'on désirerait le baptême d'eau, à supposer qu'on en connût l'existence et la nécessité. Quant aux vérités à croire de nécessité de moyen, elles sont au nombre de quatre ou, plus probablement, au nombre de deux seulement, exprimées dans ce texte de saint Paul : « Il

1. « Deus non deficit ab agendo quod est necessarium ad salutem. » (I^a, 9.49, a. 2.)

faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il existe et qu'il est la rémunération de ceux qui le cherchent. » (*Épître aux Hébr.*, ch. XI, v. 6.)

Sans doute, « hors de l'Église pas de salut ». Seulement on peut appartenir non au corps, mais à l'âme de l'Église, ou, pour employer une distinction beaucoup plus juste, il y a deux incorporations : visible et invisible.

Ces remarques et les autres qu'on trouvera dans les ouvrages indiqués répondent à l'objection de ceux qui, comparant le coin de lumière et les grandes plages d'ombre, le petit nombre des catholiques et la masse des païens [1], des hérétiques, des schismatiques, estiment que le Christ a fait banqueroute et se scandalisent de la prétendue faillite divine.

Toutes les âmes sincères sont du Christ.

Il règne sur elles et nous le montrerons dans l'article : « Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat. »

***

Deux grandes plaies : l'incroyance, l'immoralité.

Nous venons d'examiner la première, étudions la deuxième.

L'impureté ! voilà bien le péché le plus fréquent.

Dieu nous préserve d'affaiblir l'horreur qu'il faut avoir pour le péché mortel, et en particulier pour celui qui se fait le plus séduisant et qui multiplie les ruses.

Nous ne pouvons cependant pas cacher l'Évangile et nier que le Christ a été miséricordieux pour ceux qui, loyalement, venaient pleurer à ses pieds les défaillances de la chair.

Nous aurions mauvaise grâce à contredire saint Thomas d'Aquin. Il enseigne que l'impureté est un péché grave, mais celui qui a, en général, le moins de perversité, le plus de fragilité, le moins de « aversio a Deo », le plus de « conversio ad creaturam ».

Nous, prêtres, nous sommes les premiers à prêcher sans relâche contre le vice. Mais les pessimistes exagèrent en disant : « Tout le monde est gâté. »

1. Les cartes de la Propagation de la foi donnent ces deux chiffres : Population du globe : 1,726,000,000 ; infidèles : 1,007,000,000. Benoît XV (Allocution pour la Propagation de la foi, 30 novembre 1919) nous avertit qu'il y a encore un milliard de païens.

Le R. P. Plus, S. J. (*Idée réparatrice*, p. 53), dit qu'il faut compter 520 millions de chrétiens et parmi eux 260 millions de catholiques.

Qu'on nous pardonne de répéter ce que nous avons déjà écrit dans le *Combat de la pureté*.

Un seul homme connaît le fond du fond : le confesseur.

Or, s'il pouvait parler, il expliquerait comment, à côté de nombreuses tristesses, il compte de nombreuses consolations. Des centaines de jeunes gens luttent ; des centaines, s'ils ont cédé, se confessent et donc, pour eux, « cette infirmité ne va point jusqu'à la mort ». (Saint JEAN, ch. XI, v. 4.)

Il y a les non-blessés, mais aussi les rescapés.

On voit des défaillances, mais aussi des repentirs.

Après tout, il est deux manières d'être bon : ne jamais tomber et se relever toujours.

Tel jeune homme, qui succombe, avait d'abord lutté pendant plusieurs semaines.

Le monde sévère ne retient que cette défaillance finale. Mais le juste Juge a vu les deux phases de la crise : cette défaite, sans doute, mais aussi les centaines de victoires qui l'avaient précédée.

Rien n'est facile comme de vaticiner : « Il n'y a plus de vertu. »

C'est un peu rapide...

Le scandale frappe beaucoup plus que le bien.

C'est toujours ainsi.

Dix malheureuses, qui se méconduisaient avec les Allemands, attiraient plus l'attention que quatre-vingt-dix restées honnêtes.

On répond : « Ces dernières ne faisaient que leur devoir. »

D'accord ! mais encore le faisaient-elles.

Encore étaient-elles le nombre.

Encore est-il très beau, et quelquefois héroïque de faire son devoir ! Les martyrs aussi n'ont fait que leur devoir.

***

Nous sommes tous exposés à retenir l'exception scandaleuse, précisément parce que scandaleuse, plutôt que le grand nombre correct.

Si le mal choque tellement, c'est qu'il est un accroc à l'ordre, tandis que la vertu est la conformité à l'ordre. Le bien se définit : « Ce qui doit être ainsi... »

L'anormal provoque plus de curiosité que le normal.

Quand un caissier part avec l'argent, les journaux en parlent, mais aucun journal n'éprouve le besoin de mettre un entrefilet

ainsi formulé : « On nous annonce que, dans telle ville, un caissier ne s'est pas enfui avec la caisse... »

Un assassin défraie plus les chroniques que cinquante hommes à vie régulière et un déserteur plus que cinquante soldats fidèles à la discipline.

Ajoutez que le mal est tapageur.

La vertu est discrète.

Un Bolcheviste, cassant les vitres d'un monastère, fait plus de bruit que dix Carmélites s'immolant, toute l'année, dans le silence de leurs austères cellules.

Il en va de même pour le cas examiné en ce moment.

Un seul « viveur » force plus notre attention que vingt-cinq hommes restés innocents et dont personne n'a vu les luttes intimes.

***

Nous voilà convaincus, j'espère, qu'il ne faut pas exagérer la situation critique de l'Église, les souillures de notre époque, le nombre des bandits, la perversité humaine. « L'expérience m'a montré, disait Schollaert, que peu d'hommes sont des héros, mais que peu sont vraiment scélérats. »

Reste cependant beaucoup de mal.

Que feront les apôtres du bien, *pratiquement ?*

Avant tout, ils écouteront une grande leçon : soyez des laboureurs patients.

« Ceux qui sèment dans les larmes,
Moissonneront dans l'allégresse.
Ils vont, ils vont en pleurant,
Portant et jetant la semence.
Ils reviendront avec des cris de joie,
Portant les gerbes de leur moisson. » (*Ps.* CXXVI, v. 5 et 6.)

« Il faut que le laboureur travaille d'abord, avant de recueillir les fruits. » (*II*e *Épître à Tim.*, ch. II, v. 6.)

« Prenez donc patience, mes frères, jusqu'à l'avènement du Seigneur. Le laboureur, dans l'espérance des fruits précieux de la terre, attend patiemment jusqu'à ce qu'il reçoive la pluie de l'automne et celle du printemps. » (Saint JACQUES, ch. IV, v. 7.)

Le bon grain dort longtemps. La sève, ce mystérieux sang de l'arbre, est engourdie tant que dure l'hiver.

Nous voudrions voir tout germer immédiatement.

Zèle ou vanité? Soyons moins pressés.

C'est peut-être un successeur qui recueillera la moisson. *Sic vos, non vobis.* Le Maître a dit : « Levez les yeux et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson... Ici s'applique l'adage : autre est le semeur et autre est le moissonneur. Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé et vous, vous êtes entrés dans leur travail. » (Saint JEAN, ch. IV, v. 35 à 39.)

Ne disons jamais : « Peine perdue! »

Elle n'est pas perdue, puisqu'elle entre dans le riche trésor de l'Église et Dieu, qui veille à l'harmonie générale, « universalis provisor », la répartira pour le mieux [1]. Je ne sais pas quand et à qui le Seigneur appliquera ces mérites, mais je suis certain qu'il en disposera. Faisons crédit à Dieu.

Moi, pauvre ouvrier de la vigne, je ne vois que mon tout petit coin de terre. Mon orgueil voudrait la récolte personnelle et immédiate.

Le labeur n'est jamais vain, au point de vue du mérite.

Pas d'insuccès réel pour un apôtre de Jésus. « En Dieu, tout réussit toujours [2]. »

Le monde cruel maudit le vaincu : « Vae victis. »

Jésus-Christ, plus généreux que l'homme, ne demande pas le succès, mais l'effort. Pour lui le triomphe n'est rien, la bonne volonté est tout.

« Ainsi, mes frères, soyez fermes, inébranlables, travaillant de plus en plus à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. XV, v. 58.)

***

Dure est la condition de ceux qui évangélisent. « Dura evangelistarum conditio. » (Saint JERÔME, l. I, *in Matth.*, c. 10).

Le grand Maître de patience est Jésus-Christ.

Lui le Sauveur n'a pas sauvé tout le monde.

Bien plus, il fut, pour plusieurs, une pierre d'achoppement, un

1. « La Providence voit l'ensemble d'un plan dont nous n'apercevons qu'une parcelle. Et encore, notre vision étroite s'abaisse si naturellement sur moi, quand elle ne devrait fixer que Dieu. » (Réponse du cardinal MERCIER au sociologue suisse Decurtins.)

2. R. P. Germain FOCH, S. J., *La paix et la joie.*

signe de contradiction. « Bienheureux celui qui n'est pas scandalisé à cause de moi. » (Saint MATTH., ch. XI, v. 6.)

« Le monde par lui a été fait
Et le monde ne l'a pas connu.
Il vint chez lui
Et les siens ne l'ont pas reçu. » (Saint JEAN, ch. I, v. 10 et 11.)

Osons dire que Jésus-Christ eut un apostolat stérile, en partie. Nous parlons, bien entendu, du résultat apparent et immédiat et d'une situation due à ce que Jésus voulait bien ne pas forcer la liberté humaine.

Mais, ces restrictions posées, on peut dire que Jésus, pour consoler d'avance les prêtres et les hommes d'œuvres, accepta d'avoir un ministère souvent infructueux. Parcourez l'Évangile.

« Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. » (Saint JEAN, ch. VII, v. 6.)

Il n'a point converti tous les assistants, ni les Pharisiens, ni Jérusalem, sur laquelle il pleurait, ni Corozaïn, ni Bethsaïde. (Saint LUC, ch. X, v. 13.)

Il n'a point converti à la vie parfaite le jeune homme sollicité de le suivre.

Et cependant Jésus avait le don permanent et personnel des miracles!

Ce moyen, qu'on pourrait croire infaillible, connaissait des échecs. Quand le Christ eut guéri le possédé aveugle et muet, on s'écria qu'il agissait au nom de Béelzébub, prince des démons. (Saint MATTH., ch. XII, v. 22 et suiv.)

A-t-il rendu la santé à la femme infirme depuis dix-huit ans, « le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait fait cette guérison un jour de sabbat, prit la parole... ». (Saint LUC, ch. XIII, v. 10 et suiv.)

Il faut reconnaître que la multitude s'attachait aux pas de Jésus. « Voilà que tout le monde court après lui. » (Saint JEAN, ch. XII, v. 19.)

Mais était-ce toujours dans un but surnaturel?

« Un grand nombre de Juifs surent que Jésus était à Béthanie et ils vinrent, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare qu'il avait ressuscité des morts. » (Saint JEAN, ch. XII, v. 9.)

« Une foule nombreuse le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait. » (Saint JEAN, ch. IV, v. 2.)

« Ils lui dirent : Quel miracle faites-vous, afin que nous le voyions ? » (Saint JEAN, ch. VI, v. 30.)

« Jésus leur dit : Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez point. » (Saint JEAN, ch. IV, v. 48.)

Et d'ailleurs, nous l'avons noté, même ces miracles laissaient parfois les âmes incrédules.

Le Christ, non seulement ne toucha point toujours les cœurs, mais il fut persécuté.

« Les Juifs cherchaient à le faire mourir... » (Saint JEAN, ch. VII, v. 1.)

« Le monde me hait. » (Saint JEAN, ch. VII, v. 7.)

Il expira sur la croix, presque entièrement abandonné.

N'objectez pas que, si la foule était indifférente ou hostile, Jésus avait la consolation de pouvoir compter sur une élite : ses disciples, ses Apôtres.

Très grande était leur inintelligence, comme l'Évangile le dit et le redit [1].

« Leur étonnement était au comble, car ils n'avaient pas compris... parce que leur cœur était aveugle. » (Saint MARC, ch. VI, v. 52.)

« Vous aussi, vous avez si peu d'intelligence ? » (Saint MARC, ch. VII, v. 18.)

« N'avez-vous donc encore ni sens, ni intelligence ? Votre cœur est-il encore aveugle ? Avez-vous des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ? Ne comprenez-vous pas encore ? » (Saint MARC, ch. VIII, v. 17, 18 et 21.)

« Ils ne comprenaient point. » (Saint MARC, ch. IX, v. 31.)

« Jésus leur dit cette allégorie, mais ils ne comprirent pas de quoi il parlait. » (Saint JEAN, ch. X, v. 6.)

« Ses disciples ne comprirent pas d'abord ces choses. » (Saint JEAN, ch. XII, v. 16.)

« Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père. Jésus lui répondit : Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne m'avez pas connu ! » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 8 et 9. Trad. de la *Vulgate*.)

Même le prince des Apôtres mérite de graves réprimandes.

« Jésus, se retournant, dit à Pierre : Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale ; car tu n'as pas l'intelligence des choses de

1. ALLO. *Le scandale de Jésus*. Grasset, Paris, 1927. Chap. V : Jésus et ses auxiliaires humains.

Dieu, tu n'as que des pensées humaines. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 23.)

« Tandis que chacun était dans l'admiration de ce que faisait Jésus, il dit à ses disciples : Vous, écoutez ceci : Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. Mais ils ne comprenaient point cette parole et ils craignaient de l'interroger. » (Saint LUC, ch. IX, v. 44 à 46.)

« Ils ne comprirent rien ; c'était pour eux un langage caché dont ils ne saisissaient pas le sens. » (Saint LUC, ch. XVIII, v. 34.)

Lorsque Jésus, à la dernière Cène, dit qu'il est bon d'avoir une épée, ses disciples prennent la recommandation au sens matériel et « ils dirent : Seigneur, il y a ici deux épées ». (Saint LUC, ch. XXII, v. 38.)

Au moment où Jésus ressuscité va remonter là-haut, « eux, étant réunis, lui demandèrent : Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël »? (*Actes*, ch. I, v. 6.) A l'Ascension, ils en étaient encore là...

Chez les disciples et les Apôtres, il y avait, non seulement cette incompréhension, mais de l'incrédulité positive. Tenace, elle persista, même après la Résurrection. Les quatre évangélistes n'hésitent point à la signaler [1].

Et puis, disciples et Apôtres avaient gardé plusieurs *défauts*. Avec leur rudesse native, ils renvoyaient les petits enfants.

« Les disciples adressaient des paroles dures à ceux qui les présentaient. Jésus, à cette vue, fut indigné et leur dit : Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas. » (Saint MARC, ch. X, v. 13 et 14.)

Avant la multiplication des pains, voyant la foule affamée, ils demandent à Jésus de la renvoyer. Voilà l'égoïsme humain! Peu importe aux Apôtres ce que deviendront les malheureux, pourvu qu'ils s'en débarrassent, ou plutôt ils chargent un autre du message odieux de les congédier.

Les Apôtres étaient restés ambitieux. Les voici au repas des adieux touchants. Hélas! à pareil moment « il s'éleva parmi eux une dispute, pour savoir lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand. » (Saint LUC, ch. XXII, v. 24.)

Peu dévoués, ils ne peuvent pas veiller une heure avec le Maître et s'endorment à Gethsémani. Lâchement, ils s'enfuient.

1. Saint MATTH., ch. XXVIII, v. 16 et 17. — Saint MARC, ch. XVI, v. 10 à 15. — Saint LUC, ch. XXIV, v. 41 à 43. — Saint JEAN, ch. XX, v. 9.

L'Évangile, toujours remarquable de sincérité, ne raconte pas seulement les faiblesses en général, mais cite des noms propres : Thomas l'incrédule, Pierre le renégat, Judas le traître, et aussi Jacques et Jean dont voici l'histoire : « Jacques et Jean fils de Zébédée, s'approchèrent disant : Maître, nous désirons bien que vous fassiez pour nous ce que nous vous demanderons. — Que voulez-vous, leur dit-il, que je fasse pour vous? Ils lui dirent : Accordez-nous d'être assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre gloire. Jésus leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez. » (Saint MARC, ch. X, v. 35 à 41.)

Non! ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient, car celui que Jésus, assis sur l'arbre de la croix, aurait à sa droite, serait un larron et celui qu'il aurait à sa gauche, serait un autre bandit.

Jésus-Christ a dû être indulgent, tout d'abord avec les siens. Il nous a montré quelle patience il faut avoir, non seulement avec les ennemis, mais avec les collaborateurs dans l'apostolat.

***

En toute loyauté, Jésus nous prévient : notre œuvre étant la sienne, nous connaîtrons les mêmes épreuves : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus du seigneur. » (Saint MATTH., ch. X, v. 24.)

« Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... Les hommes vous livreront à leurs tribunaux et vous flagelleront. Vous serez menés, à cause de moi, devant les gouverneurs et les rois... Vous serez en haine à tous, à cause de mon nom... » (Saint MATTH., ch. X, v. 16 à 23.)

En haine à tous [1]. C'est fatal, quand on est le barrage au torrent des mauvais instincts, quand on représente l'intransigeance et l'austérité de l'Évangile qui impose à l'homme ce dont il a le plus horreur, le renoncement et qui interdit ce qu'il convoite le plus, l'assouvissement des passions. Aussi les chefs des Juifs, parlant de l'Église, criaient à saint Paul : « Pour ce qui est de cette secte, nous savons qu'elle rencontre partout de l'opposition. » (*Actes*, ch. XXVIII, v. 22.) Et saint Paul disait : « Les ennemis sont nombreux. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. XVI, v. 9.)

Voyez-vous comme c'est peu nouveau?

Encore une fois, ce fut prédit. « Si le monde vous hait, sachez

1. « Tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus, auront à souffrir persécution. » (*II*e *Épître à Tim.*, ch. III, v. 12.)

qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait, mais, parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela, le monde vous hait. » (Saint JEAN, ch. XV, v. 18 à 20.)

« Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez pas scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues et même l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira faire à Dieu un sacrifice agréable...

» Je vous l'ai dit, afin que, lorsque l'heure sera venue, vous vous souveniez que je vous l'ai annoncé... En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous vous lamenterez, tandis que le monde se réjouira ; vous serez affligés, mais votre affliction se changera en joie. La femme, lorsqu'elle enfante, est dans les souffrances, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde.

» Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans l'affliction, mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira. » (Saint JEAN, ch. XVI, v. 1, 2, 4, 20 et 21.)

« Que votre cœur ne se trouble point et ne s'effraie point! » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 27.)

« Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à mon Père de vous donner le royaume. » (Saint LUC, ch. XII, v. 32.)

***

Ce qui manque le plus, c'est la foi.

« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » (Saint MATTH., ch. XIV, v. 31.)

« Ne crains rien, crois seulement. » (Saint MARC, ch. V, v. 36.)

« En vérité, je vous le dis : si vous avez la foi et que vous n'hésitez point... quand même vous diriez à cette montagne : Ote-toi de là et jette-toi dans la mer, cela se ferait. » (Saint MATTH., ch. XXI, v. 21.)

Aujourd'hui s'élève contre l'Église une montagne : celle des préjugés, des oppositions haineuses. Mais, si l'art de nos ingénieurs est parvenu à percer le Simplon, croyons que la dynamique divine a de bien autres ressources pour faire passer la vérité à travers le granit des oppositions les plus irréductibles en apparence.

Ne faites pas les sceptiques, murmurant : Un tel miracle ne s'est jamais vu.

Il ne se voit point dans la nature, mais dans l'ordre moral visé par Notre-Seigneur.

Quand il échoue, ce n'est pas Dieu qui manque à sa promesse ; c'est l'homme qui manque à la condition exigée : la foi.

« Jésus dit : Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit...

» Aux hommes cela est impossible, mais non à Dieu, car tout est possible à Dieu. » (Saint MARC, ch. IX, v. 22 et ch. X, v. 27.)

« Par mon Dieu, je franchis la muraille. » (*Ps.* XVIII, v. 30.)

Si notre cause était humaine, avouons franchement qu'il faudrait désespérer.

L'ennemi a pour lui plus d'argent, l'outillage plus perfectionné, de plus belles salles de fêtes, les ressources naturelles [1] et surtout les passions.

Mais notre cause est divine.

En sommes-nous convaincus, bien pratiquement?

« Croyez-vous cela? » (Saint JEAN, ch. XI, v. 26) et, si vous le croyez, pourquoi trembler? Craindre pour ce qui a les promesses de la vie éternelle!... Craindre pour ce qui est divin!...

« Les portes de l'enfer ne prévaudront pas. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 18.)

L'adversaire crie : « L'Église va disparaître. *C'est moi* qui vous

1. La victoire religieuse ne dépend point de la force et du nombre. Qu'il suffise de rappeler la lutte du frêle David contre le géant Goliath et aussi la victoire de Gédéon. « Jéhovah dit à Gédéon : Le peuple que tu as avec toi est trop nombreux, de peur qu'Israël n'en tire gloire, en disant : C'est ma main qui m'a délivré... » Vingt-deux mille hommes s'en retournèrent et il en resta dix mille.

» Jéhovah dit à Gédéon : Le peuple est encore trop nombreux. C'est avec trois cents hommes que je vous délivrerai et que je livrerai Madian entre vos mains. » (*Juges*, ch. VII, v. 2 et suiv.)

« Vous poursuivrez vos ennemis et ils tomberont devant vous. Cinq d'entre vous en poursuivront cent et cent d'entre vous en poursuivront dix mille et vos ennemis tomberont devant vous. » (*Lévit.*, ch. XXVI, v. 7 et 8.)

« Jéhovah chassera toutes ces nations devant vous et vous vous rendrez maîtres de nations *plus grandes et plus puissantes* que vous. » (*Deutéron.*, ch. XI, v. 23.)

« Ainsi parle Jéhovah à son oint, à Cyrus, que j'ai pris par la main droite, pour terrasser devant lui toutes les nations et délier la ceinture des rois... C'est moi qui marcherai devant toi... Je romprai les portes d'airain et je briserai les verrous de fer. » (Is., ch. XLV, v. 1 et 2.)

le dis. » Voilà ce qui nous rassure : *c'est vous* qui le dites! Et le Sauveur dit le contraire.

Relisons tranquillement la fin de l'Évangile selon saint Matthieu :

« Les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait désignée. En le voyant ils l'adorèrent...

» Et Jésus s'approchant leur parla ainsi : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » (Saint MATTH., ch. XXVIII, v. 16 à 20.)

Le Christ donnait effectivement à l'Église la triple mission de doctrine *(enseignez)*, de sanctification *(les baptisant)*, de gouvernement *(leur apprenant...)*. Corrélativement, existe une société enseignée, sanctifiée, gouvernée. Et cela pour toujours *(jusqu'à la fin...)*.

Or, dans ce texte si important est la promesse : « Toute puissance m'a été donnée... Voici que je suis avec vous. »

Telle est la base de notre confiance surnaturelle. « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » (*Épître aux Philip.*, ch. IV, v. 13.)

« Que dirons-nous après cela? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » (*Épître aux Rom.*, ch. VIII, v. 31.)

Pesez ces mots lourds de promesses et très glorieux : Dieu avec vous. « Dominus vobiscum. »

Nous voilà rassurés, car « Dieu ne meurt pas ». (Garcia MORÉNO.) Un jour d'apparente défaite, le comte Alb. de Mun s'écriait, en pleine Chambre : « Je suis le soldat vaincu d'une cause invincible. »

Distinction merveilleuse!

Le noble pair ajoutait : « Contre tous ceux qui la calomnient, qui l'enchaînent, qui la trahissent, l'Église a, depuis dix-huit siècles, une victoire et une vengeance assurées. Sa vengeance est de prier pour eux et sa victoire est de leur survivre. »

C'est l'étrange destinée de l'Église de paraître si faible et d'être si forte. « Il y a plaisir d'être dans un bateau battu par l'orage, lorsqu'on est assuré qu'on ne périra pas. » (PASCAL.)

« Les maisons de Venise semblent reposer sur les flots, mais restent inébranlables, parce que, sous l'agitation de ces flots, il y a des pilotis qui les portent et dont la base s'appuie sur le roc.

» Ainsi l'Église semble reposer aussi sur les flots, mais, en

réalité, est bâtie sur un rocher inébranlable. Elle est sûre du temps. » (R. P. EYMIEU, S. J., *Païens.*)

Qu'importe la persécution? L'Église l'a connue dès le premier siècle et elle n'est jamais si forte que lorsqu'elle remonte à ses origines.

Christ Jésus, vous nous avez proposé la défense de votre cause, à une heure difficile.

Mais, en dépit de tout, réconfortés par votre exemple et par vos promesses, nous espérons, nous croyons. « Voilà la victoire qui a vaincu le monde : notre foi. » (*I*re *Épître de saint Jean*, ch. v, v. 4.)

Selon votre habitude, vous avez dit, ô Maître, le mot qui résume tout : *Ayez confiance!*

J'obéis.

Je me rappelle la parole célèbre : « Donnez-moi un levier et je soulèverai le monde. »

Nous avons ce levier, la confiance! et nous avons un point d'appui, Dieu.

L'ÉVANGILE ET LA DROITURE

Nous n'estimons pas assez les *petites vertus*, ce qu'on nomme les vertus humaines, les vertus naturelles. Appellations discutables, pour le dire en passant, car enfin y a-t-il des vertus purement naturelles ?

Nos contemporains sont friands de fine spiritualité. Mais annoncez-leur que vous allez traiter (on la traite si peu, d'ailleurs !) la question des petites vertus, c'est une surprise et une déception. Pareil sujet paraît tellement primaire et, ne flattant pas la vanité spirituelle, il risque de provoquer une moue.

On aime à être conduit par les cimes ; on est humilié de se voir mené par les routes plates et communes de la plaine. Il n'y a point d'illusions à se faire : les petites vertus aujourd'hui ont mauvaise presse... Elles sont dédaignées.

***

C'est injuste.

Avant de songer à être des anges, si nous songions modestement à être des hommes !... Certaines personnes ont à la bouche les maximes les plus relevées, mais gâtent et sabotent leur apostolat par un défaut de caractère. Dieu nous préserve des saints désagréables ! de ceux qui recommandent la charité, d'une manière aigre !

En revanche, tel prêtre exerce une action irrésistible. Pourquoi ?

Il n'a point brillé en philosophie, en théologie. Il n'est point parmi les rivaux de Lacordaire. Mais il a « bon caractère ».

Le saint Curé d'Ars avait risqué de ne pas être admis au Séminaire, faute de talent. Mais cet « ignorant » était gracieux et doux : il a touché plus d'âmes que beaucoup d'orateurs fameux.

Le génie éblouit ; la bonté attire.

En définitive, on fait plus de bien par son caractère, que par

son esprit. La cause religieuse devient souvent sympathique ou antipathique selon que son porte-parole est aimable ou non [1].

Il importe donc beaucoup d'avoir les *petites vertus*.

Sans doute, elles ne sont qu'un début, mais encore est-il nécessaire d'assurer le début.

Bâtissons, dans l'ordre spirituel, ce que sainte Thérèse appelait des châteaux et ce qu'aujourd'hui on nommerait de hauts palaces. Mais n'oublions pas de commencer par le commencement et de construire les fondements avant le pignon.

Saint Paul recommande « tout ce qui est vrai... tout ce qui est juste, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne réputation ». (*Épître aux Philip.*, ch. IV, v. 8.) Vérité, justice, amabilité, bonne renommée : n'est-ce point une énumération des vertus appelées naturelles ?

***

Parmi les petites vertus, celle qui mérite, sans doute, le rang d'honneur est la *droiture*.

Elle force l'estime. On pardonne à un adversaire, dès qu'il est loyal. Un homme a-t-il eu des torts ? S'il vient les reconnaître avec une franchise spontanée, il nous désarme !

En revanche, rien ne déplaît comme la duplicité. Elle coupe l'intimité des rapports. On supporte certains défauts chez des amis, sachant que, s'il fallait trouver un ami absolument parfait, le Jugement dernier surviendrait sans qu'on ait découvert cette merveille. Un ami est, peut-être, brusque, vaniteux. Nous pouvons cependant lui garder notre affection. Mais s'aperçoit-on que l'ami est faux, c'est la ruine de l'affection. N'eût-il été pris qu'une seule fois en flagrant délit de tromperie, l'indignité de pareille conduite se pardonnera, mais ne s'oubliera plus.

En matière de droiture, nous sommes très exigeants.

Non seulement nous détestons l'astuce proprement dite, mais toutes ces attitudes morales qui la préparent. Être insinuant, roublard, retors, fin renard, aimer les savantes manœuvres et ce que *Mon curé chez les riches* appelle la *combine*, tout cela n'est pas encore la fourberie, mais l'annonce, est dans la ligne et cet acheminement encore lointain nous choque déjà. « Il est finaud

1. « Les idées grandes ou saintes, les convictions profondes ont souvent pour véhicule, auprès des âmes, le charme et l'influence personnelle de ceux qui les représentent. » (Mme Élisabeth LESEUR.)

et madré » : voilà un compliment (peut-être!...) pour un paysan normand, mais pas pour celui qui veut être entièrement honnête homme. Lui doit professer la belle droiture et se dire que la vraie habileté est de ne pas en avoir. Quiconque prend l'habitude des moyens cauteleux finit par se couper et par voir son double jeu découvert.

Le manque de franchise est un *laid défaut*.

Expression curieuse, dira-t-on, car existe-t-il, par hasard, de beaux défauts?

Oui et Bossuet le dit en reconnaissant que le prince de Condé péchait par témérité.

Comprenons bien. Tout défaut, en tant que défaut, est réprouvable. Si quelqu'un est *trop* brave, *trop* généreux, il y a donc excès, et tout excès, de par sa nature, est mauvais.

Mais, s'il constitue une exagération regrettable, il faut cependant reconnaître, à l'origine, une magnifique qualité, laquelle hélas! subit une déviation. Condamnez cette dernière, mais avouez que la source première était excellente et, dès lors, le défaut peut s'appeler beau, non certes en lui-même, mais en considération du point de départ.

Au contraire, la fourberie est, purement et simplement, un laid défaut, non seulement par elle-même (comme tout défaut), mais aussi par sa cause.

Voulez-vous une preuve que c'est réellement un laid défaut?

On avouera beaucoup d'autres déficits moraux; jamais celui-là. Concrétons ce que nous avons dit en opposant un type de ruse et un type de simplicité : Talleyrand et le saint Curé d'Ars.

Talleyrand joua les plus fins diplomates. Son habileté politique était grande. Trop grande même! On se défiait... Grand talent; génie, peut-être. Par ailleurs, caractère peu sympathique. Talleyrand a pu provoquer l'admiration, mais jamais personne ne l'a aimé ou ne l'aimera.

Après avoir considéré l'évêque d'Autun, l'homme qui servit (ou trahit) treize régimes, regardez le Curé d'Ars.

Étant saint, il eut toutes les vertus. Mais la plus caractéristique ne serait-elle point la simplicité?

Il suffit de voir son portrait. On a dit souvent que la tête de M. Vianney et celle de Voltaire avaient une indéniable ressemblance. Mais faites attention aux yeux qui sont dans ces deux têtes. Les yeux de Voltaire sont tellement sournois!... Ceux du

Curé d'Ars ont une clarté, une sincérité parfaite. Lorsqu'on a deux yeux d'une eau si limpide, l'âme elle-même doit être candide. Oh! non, il n'y avait pas de fausseté, dans le cœur du bon curé!

Sa figure n'était pas belle et cependant elle était sauvée de la laideur par les deux yeux. Par la bouche aussi; car Voltaire avait le rictus, tandis que le Curé d'Ars avait le sourire.

Résumons tout ce que nous avons exposé jusqu'ici.

Nous aimons un vrai; nous détestons un hypocrite ou même un dissimulé.

***

Notre-Seigneur jugeait comme nous.

Il voulait surtout la droiture.

L'Évangile [1] raconte qu'un jour on demande au Maître : « Que faut-il faire pour avoir la vie éternelle? » Il répond par un programme en six points [2].

Or, la droiture représente deux points sur six, donc le tiers de ce programme.

« Abstiens-toi de toute fraude! » Arrière la déloyauté dans l'action! « Ne porte pas de faux témoignages. » Arrière la déloyauté du langage!

Et non seulement le Christ défend le mensonge proprement dit, mais ce « mensonge des honnêtes gens », ce mensonge relatif, l'exagération. « Que votre langage soit : Cela est, cela n'est pas. Ce qui se dit de plus vient du Malin. » (Saint MATTH., ch. V, v. 37.)

Notre-Seigneur faisait cette recommandation en Orient, le pays où le grand soleil provoque des mirages et fait mentir ingénument... A ces Orientaux prompts aux superlatifs, aimant

1. Déjà l'Ancien Testament fait maintes fois l'éloge de la droiture. Il suffit de prendre les *Concordances* et de lire les textes réunis sous les mots *rectus, simplex, dolus, simulatio*, etc.

Le livre de Job commence par cette phrase : « Il y avait dans le pays de Hus un homme nommé Job : cet homme était intègre, droit. »

— Les Machabées disaient : « Mourons dans la simplicité de notre cœur. » (*I*er *Livre des Mach.*, ch. II, v. 37.)

Pour sauver Éléazar, on lui conseillait « de feindre de manger des chairs ». Il s'indigna devant le compromis de conscience et mourut martyr de la droiture. (*II*e *Livre des Mach.*, ch. VI, v. 18 à 31.)

2. D'après le texte de saint MATTH. (ch. XIX, v. 16 et suiv.) et de saint MARC (ch. X, v. 17 et suiv.). Saint LUC résume la réponse en cinq points (ch. XVIII, v. 18 et suiv.).

la sonore faconde des protestations emphatiques et des déclamations enthousiastes, Jésus-Christ donne le précepte de la vérité toute simple.

Il fait l'éloge de Nathanaël. Ce n'est point banal, un panégyrique prononcé par Jésus-Christ! Nathanaël eut cet honneur. Et pourquoi donc? « En lui, il n'y a point d'artifice. » Et le Christ signale cette merveille : un Juif non judaïsant! un Israélite sans dol. « Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a nulle duplicité. » (Saint JEAN, ch. I, v. 47.)

Jésus prêchait : « Soyez comme des enfants. » Ils grandiront et se compliqueront, hélas! Mais, petits, quelle simplicité ils ont et quelle vérité de nature [1]!

Écoutez encore : « Soyez simples comme des colombes. » (Saint MATTH., ch. X, v. 16.)

On objectera : Puisque vous parlez de la droiture, appliquez-la et n'omettez point la deuxième partie de ce verset : « Soyez prudents comme des serpents. »

Le Christ n'a pu nous prescrire des choses contradictoires : la candeur et l'astuce.

Lorsqu'on emploie une comparaison, elle ne porte que sur un point spécial et nullement sur tout. Quand, par exemple, vous dites que tel homme est un aigle, vous ne prétendez pas que cet homme a des plumes!... De même, dans la comparaison qui nous occupe, il n'est question de la ressemblance avec le serpent que par un seul côté, celui que Jésus a nettement déterminé. Il n'a point dit : Soyez rusés comme les serpents, mais soyez *prudents* comme eux. Évidemment nous devons éviter les imprudences, mais nous ne pouvons pas devenir des tortueux. La prudence du serpent, oui, mais pas sa traîtrise, son dard ou son venin.

Il faut être colombe et serpent.

Et, si l'un des deux, parfois, devait l'emporter, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux trouver parmi nous plus de colombes que de serpents?

Un but de rectitude doit régler toutes nos actions. « La lampe de ton corps, c'est ton œil. Si ton œil est sain, tout ton corps sera dans la lumière; s'il est mauvais, ton corps aussi sera dans les ténèbres. » (Saint LUC, ch. XI, v. 34.)

1. « Ayant donc dépouillé toute malice et toute fausseté et dissimulation... comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le pur lait spirituel. » (*Ier Épître de saint Pierre*, ch. II, v. 2.)

Si l'œil de ton intention est droit, le corps de ton action sera en pleine clarté. Mais si l'œil de ton intention est oblique, fuyant, alors ta conduite sera dans l'obscurité, ou, si elle n'est pas dans l'obscurité complète, elle sera dans les demi-ténèbres. En ton âme, il ne fera point minuit, mais il ne fera plus midi et tu auras l' « entre chien et loup ».

Non seulement le Christ recommandait la droiture, mais il en était l'*exemple vivant*.

« Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 37.)

« Je suis la vérité. » (Saint JEAN, ch. XIV, v. 6.)

Il était « plein de grâce et de vérité ». (Saint JEAN, ch. I, v. 14.)

Dans le discours de la Cène et la « prière sacerdotale » de Jésus (Saint JEAN, ch. XIV à XVIII), combien de fois revient ce mot de vérité!

Sans acception de personne, il disait la vérité intégrale. Aucun nuage de dissimulation ne peut obscurcir la divine lumière de vérité. « Dieu est lumière et en lui il n'y a point de ténèbres. » (*Ire Épître de saint Jean*, ch. I, v. 5.)

Quand, au tribunal, on lui demanda s'il était roi, Jésus répondit sans détour, sachant que, par là, il provoquait sa condamnation.

Il est mort d'avoir été sincère.

Jésus-Christ a été l'homme d'honneur par excellence.

Une fois au moins, ici-bas, l'idéal d'absolue vérité a fleuri sur des lèvres humaines et ce fait glorieux pour notre race inspire à un prédicateur contemporain la page que voici :

« O les belles, les nobles lèvres de Jésus-Christ! Ces lèvres que le Pharisien rusé épiait nuit et jour dans l'espoir trouble d'y saisir enfin la sonorité fausse d'une contradiction ou d'un mensonge et, après trois années de ce contrôle étroit, le Pharisien s'inclinait devant l'hommage suprême : Maître, tout le monde sait que, toi, tu es vrai et que tu dis la vérité tout droit, sans regarder à la figure que font les hommes.

» Ces lèvres que le disciple contemplait comme on contemple sur la montagne l'apparition matinale de la lumière et, chaque matin, sur la montagne c'est la lumière et, chaque jour, aux lèvres du Christ, c'était la vérité et le disciple devenu vieux se remémorait les lèvres divines.

» O les nobles lèvres du Christ, qui ne s'ouvraient que pour laisser couler la douce harmonie de vérité, car, comme au col

de la cithare, le son prend sa forme et comme, aux trous du chalumeau, le vent qui pénètre prend la sienne, le souffle de la voix en passant à ses lèvres prenait la forme du réel. Et qu'auraient-elles caché, alors qu'il n'y avait rien à cacher?...

» O les belles et nobles lèvres du Christ, qui seules parmi toutes les lèvres humaines ont la gloire de ne s'être jamais tordues dans le mensonge et de pouvoir baiser au front la vérité, comme l'époux fidèle baise l'épouse unique qu'il n'a jamais trahie.

» Lèvres adorables et sans flétrissure; lèvres qu'on souffleta chez Caïphe, parce que vous vous obstiniez à dire la vérité; lèvres que l'on souilla chez Pilate, parce que vous vous taisiez, plutôt que de ne pas dire la vérité; lèvres que l'on ferma par le sceau terrible de la mort, parce que la mort seule pouvait arrêter chez vous le cri de la vérité; lèvres du Christ soyez à jamais bénies et adorées par nos tristes lèvres, nos lèvres d'hommes impurs, déloyaux et menteurs; mais à qui vous avez révélé la souveraine beauté de la vérité parfaite [1]. »

***

Mais, autant Jésus aimait la transparence de l'âme, autant il condamnait la fourberie. Lui qui a rencontré tant de pécheurs et de pécheresses, lui qui s'est trouvé devant Pilate, Hérode, Caïphe, lui qui a pardonné à ses bourreaux, lui qui pour toutes les misères fut indulgent, il a réservé son indignation pour les Pharisiens. Contre eux, il prononce des mots d'une telle énergie qu'ils nous étonnent presque, sur les lèvres du bon et très doux Jésus. « Sépulcres blanchis, qui au dedans sont pleins de toute sorte de pourriture!... Serpents, race de vipères! » (Saint MATTH., ch. XXIII, v. 27 et 33.) « Que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. » (Saint MATTH., ch. XXIII, v. 35.)

Jésus-Christ n'est plus devant la faiblesse, mais devant l'hypocrisie. « Gardez-vous avant tout du levain des Pharisiens, qui est l'*hypocrisie*. » (Saint LUC, ch. XII, v. 1.)

Leur apparente vertu n'est qu'un mensonge dans l'ordre religieux. « Si votre justice ne surpasse celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

1. R. P. HENUSSE, S. J., conférence : *La Sincérité* (pp. 48, 49, 50).

(Saint MATTH., ch. v, v. 20.) « Ces hommes-là lient des fardeaux pesants, difficiles à porter et les mettent sur les épaules des hommes ; mais eux-mêmes ne veulent pas les remuer du doigt. » (Saint MATTH., ch. XXIII, v. 4.)

L'humble publicain est préféré au Pharisien orgueilleux. (Saint LUC, ch. XVIII, v. 9.)

« Quand tu fais l'aumône ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites... Ne faites pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des rues. » (Saint MATTH., ch. VI, v. 2 et 5.)

« Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes, portant de plus larges phylactères [1] et des houppes plus longues. »

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin et qui négligez les points les plus graves de la loi : la justice, la miséricorde et la bonne foi. Guides aveugles qui filtrez le moucheron et avalez le chameau ! » Il faut lire tout ce véhément chapitre XXIII de saint Matthieu, où nous voyons le miséricordieux Jésus maudire, et maudire huit fois les Pharisiens, expliquant lui-même ces malédictions par le mot si souvent répété : *hypocrites* [2] !

***

Ne peut-il arriver, aujourd'hui encore, qu'on garde (inconsciemment d'ailleurs et pour certains détails) un fond de vague pharisaïsme, une tendance à juiver un peu ?

Où est la vie entièrement rectiligne, sans aucun à-côté ?

Où est l'âme de cristal, absolument diaphane, ignorant toute insincérité ?

1. « Interprétant à la lettre certains passages du Pentateuque, où il est recommandé d'avoir toujours la Loi devant les yeux, les Juifs en écrivaient les maximes sur de petites bandes de parchemin, qu'ils renfermaient, pliées avec soin, dans une capsule ou étui en basane ; la capsule était elle-même fixée à un cordon de cuir qu'ils s'attachaient au front et au bras gauche : c'est ce qu'on appelait *phylactère*, c'est-à-dire mémorial de la loi du Seigneur. » Note de Crampon.

2. Ils feront mourir Jésus. En revanche, arrivés devant le prétoire, ils n'oseront pas entrer. « Les habitations des païens étant regardées comme impures, d'après le rituel juif, ils auraient contracté, s'ils avaient franchi le seuil, une souillure légale qui aurait duré jusqu'au soir, de sorte qu'il leur aurait été interdit, en ce grand et saint jour de la Pâque, de manger leur part des victimes. » (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 442.)

Pas de mensonges, peut-être, mais des demi-mensonges ou des quarts de mensonges. Une bonne foi partielle.

« Tout homme est menteur. » (*Ps.* CXVI, v. 11.)

Si nous examinons le mécanisme interne de nos sentiments, nous y reconnaissons des mobiles inavouables, des intentions sourdes et frauduleuses. Le sous-sol de l'âme recèle tant de choses peu glorieuses qui gisent latentes dans la subconscience!

Défauts que l'on aime à camoufler! illusions chères! On se leurre soi-même avec tant d'habileté, on joue si bien la comédie, qu'on finit par être dupe de son propre jeu.

Le fard n'est pas employé uniquement par les jeunes filles. Un homme en met quelquefois, non pas aux joues, mais à l'âme.

C'est triste! car « l'homme doit vivre dans la vérité, penser comme il vit et parler comme il pense ». (Ern. HELLO.)

L'ÉVANGILE ET LA PAUVRETÉ

Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes la charité. « Que vous vous aimiez les uns les autres... je vous donne ce commandement *nouveau*. » (Saint JEAN, ch. XIII, v. 34.)

De fait, c'était nouveau!

Rappelez-vous comment on traitait le pauvre, avant Jésus-Christ.

Sénèque nous l'apprend. « Misericordia animi vitium est. » La miséricorde est un travers de l'âme [1]. « Sapiens non miseretur. » Le sage n'a point de pitié [2]. Le vrai sage est celui qui boit le falerne dans les coupes d'or, qui se fait couronner de roses par des esclaves, qui sait, comme on dirait maintenant, vivre sa vie. Mais, pour obtenir la joie, une bonne recette est de ne pas avoir de cœur.

Épictète a dit crûment : « Le pauvre est un puits infect, où l'œil plonge avec dégoût. » Les pauvres étaient les non-valeurs sociales, les déchets humains. Cette vermine est si peu intéressante!

Varron, ayant posé la question : « Quelle différence existe-t-il entre une charrue, un bœuf et un esclave? » trouve cette réponse qu'il estime fort spirituelle : « Une charrue ne parle pas; un bœuf mugit; un esclave parle. » Ce sont trois instruments aratoires d'inégale valeur.

Arrière l'immonde pauvreté! « Pauperies immunda procul. » (HORACE.)

C'est un fait d'ordre philologique : dans l'antiquité, le mot charité, avec le sens d'aumône compatissante n'était pas connu [3].

Et si le mot n'existait pas, la chose n'existait point davantage.

Sans doute, nous admirons des monuments ayant la majesté

1. *De la clémence.*
2. *Ibid.*
3. Tandis que notre terme « aumône » vient du verbe grec « avoir pitié ».

romaine, l'élégance grecque, des tribunes aux harangues, des stèles, des frontons, une acropole. Mais, nulle part, une institution de bienfaisance pour les pauvres. Ces peuples avaient du génie, mais le cœur dur. Saint Paul les caractérisait, avec sa rude franchise, « haïssables et haïssants ». (*Épître à Tite*, ch. III, v. 3.)

***

Jésus-Christ veut réhabiliter les pauvres.

Il vient au monde. Seul il a pu déterminer lui-même les conditions de sa naissance, choisir ses parents et leur condition sociale.

A tous, il préféra Marie et le pauvre Joseph.

Aux capitales, il préféra l'humble Bethléem [1] et, dans Bethléem, il voulut une étable.

« Pour eux, dit saint Luc, il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie », c'est-à-dire dans le khan oriental [2].

Si les deux voyageurs avaient pu offrir une large rétribution, on serait parvenu à les loger, malgré l'affluence. Mais, comme presque toujours, on sacrifia les indigents.

« Pour eux, il n'y avait pas de place. »

Pour eux, l'étable!

C'était probablement une excavation calcaire, attenante au khan [3]. Si on apprenait qu'un roi, pour visiter un indigent, a daigné venir dans une mansarde, dans une grotte, on admirerait ce geste.

Jésus n'a pas seulement visité, pendant quelques minutes, une étable : il y est né!

1. « Il choisit Bethléem pour sa naissance, Jérusalem pour sa Passion. » (Saint Léon, *Serm.* I *sur l'Épiph.*)

2. « A l'entrée des villes se voyait d'habitude un khan ou caravansérail, sorte de cour autour de laquelle régnait une galerie un peu élevée et munie d'un toit rudimentaire. Les caravanes qui ne faisaient que passer s'y arrêtaient pour la nuit et les voyageurs, enveloppés dans leurs couvertures, dormaient sous la galerie. » (Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 39.)

3. « Dans le flanc des collines calcaires, sur l'une desquelles se dressait Bethléem, s'ouvraient plusieurs grottes peu profondes, pourvues en avant d'une toiture rustique ; elles servaient parfois d'abri aux pasteurs et à leurs troupeaux... Joseph avisa l'une d'entre elles. Il y avait là une crèche, ou auge en bois, pour contenir la nourriture des animaux. » (Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 39.)

Il y est né, au milieu [1] d'une froide nuit [2] dans une crèche d'animaux [3], qui n'était point semblable à celles de nos fermes modèles d'aujourd'hui, mais très primitive.

Imaginez qu'en plein hiver, visitant des pauvres, vous trouviez un petit malheureux couché dans une crèche. De retour à la maison, vous diriez : « Quelle misère noire! Tantôt j'ai découvert un nouveau-né qui reposait dans une mangeoire! »

Je me rappelle qu'au début de la guerre, je vis, tout près de Namur, une étable où l'on me dit, en désignant une auge : « Un soldat de famille noble a dû y passer la nuit. » En moi-même je pensais : « Dieu a fait la même chose. »

Si nous étions passés devant la grotte de Bethléem et si on nous avait dit que cet enfant était Dieu, nous aurions saisi combien les idées de Jésus-Christ diffèrent des nôtres, sur la pauvreté!

Il est vraisemblable que, pour l'enfant Dieu, un peu de paille fit couchette. « Être sur la paille », c'est devenu l'expression ordinaire, quand on parle de détresse.

La Vierge « l'entoura de langes ». (Saint Luc, ch. II, v. 7.)

Elles étaient probablement bien simples [4] et l'enfantement survenu pendant le voyage de ces pauvres n'avait pas permis de longs préparatifs.

Vous savez bien avec quelle tendresse les mères arrangent le nid de l'enfant. Même les moins fortunées parviennent à trouver un peu de linge plus soyeux, quelques rubans ou broderies.

Dans les familles opulentes, le berceau devient une œuvre

1. « Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle!... »

« Pendant que toutes choses se tenaient dans un profond silence et que la nuit dans son cours atteignait le milieu de sa route, votre Verbe tout-puissant, Seigneur, vint. » (*Sagesse*, ch. XVIII, v. 14 et 15 ; Antienne de la veille de l'Épiphanie.)

2. Nuit du 24 au 25 décembre, l'an de Rome 748 ou 749. « Dieu n'a point permis que nous puissions préciser la date d'un événement dont la préparation et les conséquences occupent toute l'éternité. » (Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 38.)

3. « Une pieuse légende, inspirant les sculpteurs chrétiens dès 343, représente le bœuf et l'âne réchauffant de leur haleine l'enfançon. » (Fouard, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 61, note.)

4. « Otez-moi, s'écriait l'impie Marcion, ôtez-moi ces langes honteux et cette crèche indigne de Dieu. » Tertullien répondait : « Rien n'est plus digne de Dieu que de sauver l'homme, de fouler aux pieds nos grandeurs périssables, de les juger indignes de lui-même et des siens. » (Tertullien, l. II, *adv. Marcionem*, c. XXVII, *De Idol.*, c. XVIII.)

d'art. Archélaüs [1] et le petit Hérode eurent un berceau d'argent incrusté de pierreries.

Désirez-vous un exemple plus moderne? Lisez dans Welschinger *(Le Roi de Rome)* et dans Alb. Vandal (*Napoléon Ier et Alexandre Ier*, t. III), la description de la couchette réservée au fils de Napoléon Ier. L'enfant impérial dormait dans un flot de précieuses dentelles, bercé dans une nacelle de nacre, que surmontait un aigle en vermeil.

Tout cela est très joli!

Mais tout cela est réservé aux enfants riches!

Jésus était un enfant pauvre.

Il fut entouré de langes vulgaires.

A sa crèche furent invités les bergers et les sages d'Orient.

Mais les bergers d'abord!

Aux humbles, le pas! Aux petits, l'honneur!

Ils eurent un ange.

Les sages n'eurent qu'un signe lumineux.

Comme Jésus, à Bethléem, releva le pauvre!

***

Mais il ne suffit point de considérer la pauvreté de la *naissance*. Voyons la suite.

Pauvreté de la *jeunesse*.

« N'est-ce pas le fils du charpentier ? » (Saint MATTH., ch. VI, v. 54 et 55.)

« N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie? » (Saint MARC, ch. VI, v. 3.)

Pauvreté de *toute la vie*.

« Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel ont leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a point où reposer la tête. » (Saint MATTH., ch. VIII, v. 20.)

Supposez que Jésus-Christ ait vécu de nos jours, on aurait pu, à l'état civil, écrire près de son nom : « Personne sans moyen

1. « Archélaüs naquit dans un palais, le Christ dans une étable. Archélaüs fut déposé sur une couchette d'argent, le Christ dans une crèche étroite. » (Saint Fulgence, *Serm. 5 sur l'Épiph.*)

2. « Il semble que, dans cette partie de son Évangile, si différente des autres, nous entendons les paroles mêmes de Marie. Cette peinture est d'un coloris si sobre et si tendre, qu'il décèle la main d'une Vierge et le cœur d'une mère. » (FOUARD, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 69.)

de subsistance ». Il entra dans les palais, mais rarement et dans celui d'Hérode il était ligoté.

Pauvreté de la *mort*.

Il expira sur un gibet, dépouillé de tout.

Pauvreté d'*après la mort*.

Joseph et Marie n'avaient point un « caveau de famille ». Joseph d'Arimathie prêta son sépulcre, en sorte que la sépulture donnée au Christ fut une aumône.

***

Ayant considéré l'exemple du Christ, étudions sa doctrine.

Jésus nous a enseigné qu'au point de vue de la générosité, la richesse est plutôt un danger et la pauvreté plutôt un bienfait.

O riches, que vous êtes pauvres!

O pauvres, que vous êtes riches!

Bienheureux les pauvres! Beati!

Ceux qui, à Rome, s'appelaient *Beati*, c'étaient les riches ayant les thermes en marbre, les banquets délectables et les « armées [1] » d'esclaves.

L'empire romain, d'après la remarque de Mgr de Salinis et de Chateaubriand, n'était plus, à la fin, qu'une société où six millions de *Beati* pressuraient cent vingt millions d'esclaves. Les hommes étaient devenus des bêtes : bêtes de proie, ou bêtes de somme.

Jésus-Christ va opérer un déplacement de grandeurs et renouveler, par leur fond, les jugements humains.

A son tour, il déclare certains hommes *Beati!* Mais qui donc? Les pauvres.

Non seulement il les béatifie de la sorte « *Beati* », mais il va jusqu'à les identifier avec lui-même! « Toutes les fois que vous avez fait cela à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 40.) Jésus-Christ et le pauvre sont mêlés l'un à l'autre.

Quand on a demandé à Jésus un signe marquant sa mission, il a répondu : « Les pauvres sont évangélisés » (saint LUC, ch. VII, v. 22) et il a mis une telle insistance à recommander l'amour des malheureux que Mgr Baunard ose appeler l'Évangile : l'*Évangile du pauvre*.

1. Expression de Marcus Crassus.

Le Maître nous a livré la formule du Jugement dernier. Chose étrange! on dirait qu'il oublie toutes les autres vertus, pour retenir la charité. « Venez, les bénis de mon Père... car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... Retirez-vous, maudits... car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. » (Saint MATTH., ch. XXV, v. 31 et suiv.) Lui n'a plus faim, mais le pauvre qui le remplace.

« Il s'arrêta sur un plateau, où se trouvaient une grande multitude de gens de toute la Judée, de Jérusalem et de toute la région maritime de Tyr et de Sidon. » (Saint LUC, ch. VI, v. 17.) O mon roi! quelle étrange cour! des aveugles, des perclus, des paralytiques.

Tous des pauvres! Pas nécessairement des pauvres en argent, mais des pauvres en santé, en bonheur. Tous les malchanceux de la vie entouraient Dieu, le Dieu des pauvres, le Dieu charitable. Lui, penché sur leur misère, prononçait les paroles de tendre commisération.

***

L'Église a recueilli, comme un héritage de son divin Fondateur, le dévouement aux humbles.

Alors que Voltaire riait de la pitié pour « la canaille, c'est-à-dire les cordonniers et les servantes », alors que l'impiété appelle les chrétiens de condition modeste « des charrues croyant en Dieu », l'Église, elle, exalte avec Bossuet « l'éminente dignité du pauvre ».

Mais l'estime si haute d'un être si bas suppose la religion. Si vous enlevez la considération de l'âme, il ne reste qu'un aspect repoussant et par où plairait-il encore?

En revanche, si je regarde cette âme immortelle, je ne rougis plus du pauvre.

Il représente le sang du Christ, il a droit aux mêmes Sacrements que moi, il va au ciel comme moi. Fût-il rongé par des abcès purulents, fût-il un informe paquet de chair et de sang, il y a du Jésus-Christ dans ce cher pauvre.

L'Église le sait bien et maternellement elle a, selon un mot de Lacordaire, placé un secours à côté de chaque misère : le Père Damien près des lépreux ; saint Pierre Claver près des esclaves ; les Sœurs de charité près des vieillards et, près des pauvres, saint Vincent de Paul qui, pendant la Fronde et les guerres civiles, distribua en aumônes soixante millions de francs.

L'Église n'est pas seulement l'extase, mais l'action.

Elle est prière, mais aussi charité.

Comme le Maître, elle passe en faisant le bien.

Un grand fleuve de pitié a jailli, depuis la venue du Christ et il a traversé les siècles, charriant dans ses flots d'or toutes les bontés, toutes les délicatesses, atteignant les plus lointains rivages de la détresse.

***

A l'exemple du Christ, à l'exemple de l'Église, nous aimons le pauvre.

Qu'il trouve chez nous, non seulement l'aumône elle-même, mais la manière et ces menues attentions qui sont tellement rares pour ceux-là qui sont indigents et laids! Beaucoup font l'aumône ; peu font la charité.

Donnons plus que l'argent ; donnons le cœur. N'ayons pas peur de l'user : plus on en prodigue, plus on en a!

Faisons de la charité un apostolat surnaturel. Ne laissons pas monnayer notre or par des mains étrangères ; marquons-le plutôt à l'effigie de notre roi Jésus-Christ.

La bonté est une espèce d'apologétique. Les païens entraient dans la primitive Église vaincus, non par des raisonnements subtils, mais par le spectacle des premiers chrétiens. « Voyez comme ils s'aiment! » Saint Vincent de Paul, dit-on, a touché autant d'âmes par sa générosité, que Bossuet par son génie.

Le sceptique ricane : « Pas trop de cœur! Les sensibles sont malheureux. »

Il faut accomplir le bien, même avec la rançon d'une certaine peine, méritoire d'ailleurs.

Si tout consistait à ne pas souffrir, l'idéal serait d'être un morceau de marbre.

Le marbre n'a jamais mal.

Les sceptiques continuent : « Vous ne pratiquerez pas longtemps la charité sans être trompés. »

Je le crois aussi. Et après?...

Les seuls qui ne sont jamais dupés sont les égoïstes qui ne font rien, comme les seuls n'ayant jamais un raisonnement faux, un coup de feu maladroit, sont les stériles qui ne pensent pas et les embusqués ne luttant point.

Il est préférable d'accomplir le bien cent fois, en se trompant

dix fois, que d'avoir *zéro* erreur, pour le motif qu'on a *zéro* bonne action.

Ne pas faire l'aumône, parce que certains en abusent!... Si le Christ avait ainsi raisonné envers nous, lui qui nous a fait l'aumône royale de lui-même, prévoyant que son amour serait trompé tous les jours et s'égarerait sur des millions d'indignes!

Comme Jésus-Christ, ayez l'âme haute. Soyez désintéressés!

Et puis, est-il vrai que, dans l'exercice de la bienfaisance, vous serez joués? Oui et non.

Oui, si vous n'agissez que pour ce pauvre qui feint la misère.

Non, si vous agissez pour Jésus-Christ. Le prétendu miséreux rendra compte à Dieu de son mensonge, mais votre mérite, à vous, n'est pas entamé.

En réalité, notre but est de donner, non précisément au pauvre, mais à Jésus représenté dans ce pauvre. « Christo in pauperibus. » Notre-Seigneur a dit qu'il se substituait le pauvre et certains exemples le prouvent. Quand Martin a partagé sa chlamyde militaire avec le mendiant d'Amiens, le Christ déclare : « C'est le catéchumène Martin qui m'a revêtu, *moi*, de ce manteau. »

Quand sainte Catherine de Sienne a donné à un malheureux son anneau d'or, c'est Jésus qui vient le lui rendre, comme s'il l'avait personnellement emprunté.

Quand sainte Élisabeth de Hongrie a recueilli un lépreux et que son mari en conçoit une grande colère, soudain un crucifié apparaît au même endroit, le Christ remplaçant le lépreux reçu en son nom.

***

Catholiques, mes frères, gardez votre tradition de charité.

Je reconnais qu'on vous sollicite pour une foule d'œuvres et il n'est que juste de rendre hommage à votre inépuisable générosité.

Ne vous lassez point, disant : « Je ne puis plus donner de l'argent. »

Une simple question : S'il s'agissait d'une fête, d'un objet convoité, d'une partie de plaisir, hésiteriez-vous à sacrifier ces quelques francs?...

On regrette beaucoup de choses.

Mais qui se repent d'avoir été généreux?

A proprement parler, vous ne donnez pas, vous prêtez.

Et quel beau prêt!

Si je vous disais qu'une banque emprunte à un taux inouï de cent pour cent, en recevrais-je des lettres et des lettres demandant où est cette banque!... Je préfère vous l'indiquer tout de suite. Elle n'existe pas sur terre, mais dans l'autre vie et Jésus a pris la peine de nous la recommander.

« Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les vers ni la rouille ne rongent et où les voleurs ne percent pas les murs, ni ne dérobent. » (Saint MATTH., ch. VI, v. 20.) Cette fortune-là ne court pas les risques de l'argent déprécié, de la stabilisation forcée. Assurons notre fortune en prenant des accréditifs valables à cette bonne banque du ciel, où les coffres-forts ne sont pas cambriolés.

Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Avoir un pareil emprunteur est beau et sûr.

Un homme loyal paie ses dettes.

A plus forte raison, Jésus fera honneur à ses engagements.

Prenez des hypothèques sur le bon Dieu. Lorsque vous paraîtrez devant lui, vous serez heureux de pouvoir lui dire : « Seigneur j'ai fait l'aumône pour vous. J'ose vous prier de tenir vos promesses. »

Dieu vous récompensera certainement là-haut et, peut-être, ici-bas.

N'avez-vous rien à lui demander, vous que la tristesse accable, vous pauvre Monique dont l'enfant s'égare, vous femme chrétienne dont l'époux abandonne l'Église et Dieu? Jadis, au pied des autels, on s'était juré, la main dans la main, de rester ensemble toujours. Faudrait-il être séparés toujours? elle au ciel, lui en enfer?...

Qui donne, reçoit beaucoup plus. L'aumône est un riche appauvrissement. Un verre d'eau froide (c'est peu de chose, n'est-ce pas?...) aura sa récompense.

Pensez à Jésus-Christ. Si lui-même, personnellement, passait dans vos rangs, oh! avec quelle joie vous lui diriez : « De toute mon âme! »

Quand on vous sollicite pour les œuvres catholiques, Jésus-Christ vous implore, non pas sensiblement, mais réellement. Il tend la main, la main percée d'un clou... Vous, les croyants, que mettrez-vous dans cette main ouverte, dans cette main du Christ?...

L'ÉVANGILE ET LE SACERDOCE

Jésus-Christ, à la dernière Cène, institua le sacrement de l'Ordre.

« Si quelqu'un ose dire que, par ces paroles : *Hoc facite in meam commemorationem*, le Christ n'a point fait prêtres ses Apôtres et n'a point ordonné qu'eux et les autres prêtres offrissent son corps et son sang, qu'il soit anathème! » (Concile de Trente. Sess. XXII, can. 2.)

« Ce Dieu, Notre-Seigneur, quoiqu'il devait s'offrir à Dieu son Père, une fois, sur l'autel de la croix, en mourant, afin d'opérer notre rédemption, étant donné cependant que son sacerdoce ne devait point cesser par la mort et afin de laisser, lors de la Cène, la nuit de la trahison, un sacrifice visible, comme l'exige la nature humaine... livra aux Apôtres, qu'il constituait alors prêtres du Nouveau Testament, son corps et son sang, afin qu'ils le prissent et il leur ordonna à eux et à leurs successeurs de les offrir, lorsqu'il dit ces paroles : *Hoc facite in meam commemorationem*, comme toujours l'Église catholique le comprit et l'enseigna. » (Concile de Trente. Sess. XXII, chap. I.)

Jésus-Christ partait et néanmoins il voulait continuer sa mission parmi nous. Alors il a délégué le prêtre, qui a hérité des pouvoirs divins. Le prêtre est un autre Christ. *Sacerdos alter Christus*.

Quelqu'un m'avait souvent parlé de sa grande estime pour le sacerdoce. Je lui demandai ce qui le frappait surtout, en voyant le prêtre. Il réfléchit quelques instants, puis, avec des yeux magnifiques, tout éclairés par la foi : « Ce que j'admire le plus, voyez-vous, c'est que le prêtre est le Christ resté parmi nous, Jésus sensible! »

Comme c'est vrai! Voyez donc ces quatre actions du ministère sacerdotal : la consécration, l'absolution, la bénédiction, la rémission des vœux.

1. *La consécration.*

Sachons-le bien : la Cène n'est pas terminée. Le prêtre la continue. Il est un autre Christ, car, chaque jour, il répète exactement ce que fit le Christ, au repas d'adieu.

Jésus prit du pain, dans ses mains saintes et vénérables. Et nous le prenons aussi, nous les prêtres.

Jésus éleva son regard au ciel. Et nous l'élevons.

Jésus rendit grâces. Et nous revêtons tellement sa personne, que nous devons imiter ses gestes, son attitude corporelle et, comme lui, nous inclinons la tête.

Jésus bénit. Et nous bénissons.

Jésus rompit. Et nous rompons.

Jésus prononça la formule : « Hoc est corpus meum. » Et le prêtre, *alter Christus*, reprend la même formule, d'une manière non pas seulement récitative, mais opérative.

La parole toute-puissante qui a passé, depuis vingt siècles, par tant de bouches sacerdotales, n'a pas moins d'efficacité dans la nôtre ; elle est productrice de ce qu'elle signifie.

Le prêtre est un homme qui, par six petites syllabes latines, fait d'un morceau de pain le corps du Christ.

Il est un homme qui, par neuf petites syllabes latines, fait d'un peu de vin du vrai sang, le sang de Jésus-Christ.

Je ne comprends pas, mais cela est.

Un *Fiat* a créé la lumière.

Le prêtre, à l'autel, prononce un autre *Fiat* atteignant une réalité bien supérieure à la lumière. « Ut corpus et sanguis *fiat*... Jesu Christi. » Que soit fait le corps et le sang de Jésus-Christ!

Faire Jésus-Christ ! « O formidable sacerdoce ! » (Saint EPHREM.)

Jésus, à la dernière Cène, institua sa présence réelle par le miracle de la transsubstantiation. Lorsque les théologiens examinent cette merveille, ils enseignent qu'elle peut se décomposer en dix miracles [1] environ.

Ainsi donc, lorsque le prêtre, à la sacristie, revêt les ornements de la sainte messe, il peut, sans aucune exagération, se dire : « Dans quelques instants, je vais faire les vingt miracles de mes deux consécrations ! »

Si les prêtres opéraient des miracles tombant sous la per-

1. Au sens large, puisque, au sens propre, le miracle est un signe d'ordre *sensible*, accordé par Dieu.

ception des sens, quelle considération, quelle espèce d'effroi révérentiel on aurait pour eux!

Les merveilles accomplies à l'autel ne sont point constatables, mais elles sont vraies. Le prêtre a le don permanent des miracles et non, comme certains thaumaturges, le pouvoir exercé seulement une fois, en passant. Est-ce assez glorieux? être l'instrument de vingt miracles, quotidiennement.

2. *L'absolution.*

Les auditeurs du Christ faisaient cette réflexion : « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul? » (Saint MARC, ch. II, v. 7.)

Ils disaient la pure vérité. Mais alors comment expliquer le fait qu'un prêtre a le droit d'affirmer : « Je te remets tes péchés? » Et il ose insister : *Moi*, « *Ego* te absolvo ».

Depuis quand, lorsque des insultes ont été faites, une personne autre que l'insulté peut-elle survenir et déclarer : Moi, je vous pardonne?

Le cas se réalise pourtant : un pécheur a offensé Dieu. Vous entendez : *Dieu*. Mais voici qu'un homme surgit et prononce : « *Moi* je vous absous de cette faute. »

Une objection saute aux lèvres : « Si votre cause était en jeu, je comprendrais qu'elle fût tranchée par vous. Mais il s'agit d'une cause divine et vous y intervenez si peu que le pécheur n'avait jamais songé à vous, qu'il ne vous connaissait même pas!... L'injure s'adressait à Dieu directement, uniquement. Et vous, homme, vous vous immiscez dans une question toute personnelle entre l'âme et le Seigneur. Vous proférez cette formule d'absolution, dont la théologie assure que c'est un jugement, au sens rigoureux du mot. O juge! de quel droit?... »

La solution de la difficulté, la réponse est suggérée par le pénitent, lorsque, avant la confession, il récite le Confiteor : « Je me confesse à Dieu tout-puissant... et à vous mon Père, qui *tenez la place de Jésus-Christ*. »

Tout devient clair... Entre Jésus-Christ et son prêtre, il y a vraiment assimilation.

Que Jésus-Christ personnellement siège au confessionnal, remettant les péchés, ou que son prêtre les pardonne, dans les deux cas, les péchés sont réellement effacés.

Ce prêtre supplée Dieu, fait un avec lui dans l'autorité d'un même tribunal. Il a les droits suprêmes et ressemble à un ministre

plénipotentiaire auquel le roi aurait délégué sa juridiction, lui disant : « Si l'on me désobéit, je vous abandonne le droit de sentence. Qu'elle soit l'acquittement ou la peine, d'avance je la signe. Vous avez blanc-seing. »

Ainsi Jésus parle à ses prêtres : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » (Saint JEAN, ch. XX, v. 23.)

Que si le roi avait en son ministre une confiance totale, il irait jusqu'à lui remettre la clef du trésor où sont les joyaux de la couronne et les plus hautes valeurs. Jésus donne à ses prêtres la clef des richesses spirituelles, autrement précieuses, la clef puissante qui ferme l'enfer et ouvre le ciel.

Quel ministre a reçu du Souverain autant que nous?

Méditez les paroles de saint Charles Borromée à ses prêtres : « Oh! quelles grandes et saintes choses le Seigneur a déposées en nos mains! Qu'y a-t-il que le Seigneur n'ait mis dans ma main? Il a mis dans ma main tous ses trésors, ses Sacrements et ses grâces ; il y a placé les âmes, qui sont ce qu'il a de plus cher, qu'il a préférées à lui-même dans son amour ; il a mis dans ma main le ciel, afin que je puisse l'ouvrir et le fermer aux autres. »

A Rome, au XVIII^e siècle, vivait le cardinal de Lorraine, immensément riche et encore plus charitable. Un jour, il laisse tomber dans la sébile d'un aveugle une grosse poignée de pièces d'argent. A ce joyeux cliquetis, l'aveugle se redresse et, braquant ses yeux morts sur le généreux passant : « Tu es le Christ, » dit-il, puis se ravisant : « ou bien le cardinal de Lorraine ».

Quel honneur pour le cardinal, d'avoir été pris, un instant, pour Notre-Seigneur et confondu avec lui!

Mais quel honneur plus grand pour le prêtre de pouvoir, à chaque moment, être confondu avec Jésus! Ce que le prêtre donne au nom du Christ, ce n'est pas de l'or ou de l'argent, mais bien mieux.

Saint Pierre déclarait au boiteux de naissance : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche! » (*Actes*, ch. III, v. 6.)

3. *Le pouvoir de bénir.*

Au jour de l'ordination sacerdotale, l'évêque a mis nos mains dans les siennes. Il les a ointes comme des patènes, comme des calices et nous a dit : « Daignez, Seigneur, consacrer et sanctifier

ces mains, par cette onction et par notre bénédiction, afin que tout ce qu'elles béniront soit béni et que tout ce qu'elles consacreront soit consacré et sanctifié, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. »

Si le prêtre bénit, le Christ bénit, puisque : « Sacerdos alter Christus. » « Le prêtre est un autre Christ. »

Au-dessus de la main visible du prêtre est la main invisible de Jésus ratifiant le geste. (Saint JEAN CHRYSOSTOME, *Hom.* 60 *ad pop. Ant.*)

O Seigneur! je veux respecter mes mains qui remplacent les vôtres, mes mains « bénites et bénissantes ». (Saint BERNARD.)

4. *La rémission des vœux.*

Ici, même étonnement que plus haut, devant le pouvoir d'absoudre. Une âme fait une promesse au Seigneur, d'une manière solennelle. Comment un homme peut-il la délier d'un pareil engagement pris envers un autre que lui-même et où sa personnalité à lui n'intervient à aucun titre?

Puisque le vœu s'adresse à Dieu seul, Dieu seul a le droit de le remettre.

Oui, mais il délègue celui qui a l'honneur de le remplacer.

Dans ce sens large, non seulement le Pape, mais tout prêtre est « vicaire de Jésus-Christ », puisque « Sacerdos alter Christus ».

***

« Sacerdos alter Christus! »

C'est la raison intrinsèque et profonde pour laquelle un Sacrement demeurerait valide, s'il était administré par un prêtre indigne.

Nous ne parlons que de la validité et non de la licéité.

De plus, nous supposons évidemment que se réalisent les conditions exigées pour la matière, la forme, l'intention et pour la juridiction qui serait nécessaire.

Mais, une fois ces conditions remplies, même si le prêtre était pécheur, hérétique, atteint par une suspense, par un interdit

1. Il ne s'agit donc pas seulement d'une bénédiction semblable à celle des parents, mais d'une bénédiction sacerdotale, pouvant être appliquée aux personnes, aux choses. Une statue, une croix qui l'ont reçue, deviennent *bénites*.

Eau bénite... chapelet bénit... médaille bénite... etc.

ou une excommunication (à moins que ces peines n'enlèvent la juridiction), le Sacrement dont il est le ministre opère, car il n'est point conféré au nom de ce prêtre, mais au nom du Christ, le prêtre n'étant que la cause instrumentale de la cause principale, qui est Jésus-Christ.

« Tel, d'entre vous, dit : Moi je suis de Paul... Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? » (*Ire Épître aux Cor.*, ch. I, v. 12 et 13.)

Les Pères réfutaient de la même façon les Rebaptisants [1].

Saint Augustin exploite cet argument :

« Que Pierre baptise, c'est le Christ qui baptise !

» Que Judas baptise, c'est le Christ qui baptise [2]. »

Il apportait contre les Donatistes une comparaison expressive : Que le canal soit en or ou en plomb, il conduit l'eau.

Ainsi, qu'un prêtre ait la sainteté ou non, il transmet l'eau vivifiante de la grâce, celle-ci ne venant pas de lui, mais du Christ.

Même quand le prêtre n'est pas généreux, le sacerdoce reste en lui. « Dignité dans un indigne. » (Saint LÉON.) Le talent d'or, entre des mains sales, est toujours le talent d'or.

***

« Alter Christus ! »

Seul le prêtre a une si haute dignité.

Supposez qu'un pécheur mourant crie : « Sauvez-moi ! Pardonnez mes péchés ! »

Si un empereur passait, il devrait s'avouer impuissant.

Si un ange passait, même aveu.

Si la Vierge passait, elle-même ne pourrait directement remettre la faute.

Mais, si passe un jeune prêtre ordonné le matin, lui a ce pouvoir spirituel, parce que lui est un autre Jésus-Christ.

« Prêtre, à quel rang Dieu vous éleva ! Il vous mit au-dessus des rois et des empereurs. Il vous mit au-dessus des anges et des archanges. » (Saint BERNARD.)

« Sublime mystère et grande dignité des prêtres, à qui est donné ce que n'ont pas reçu les anges ! » (*Imit.*, l. IV, ch. IX.)

1. « C'est Dieu qui sanctifie et opère le changement. » (Saint JEAN CHRYSOSTOME.)

2. *Tract.* 6 *in Jo.*

Saint François d'Assise ne craignait pas de dire : « A supposer que je rencontre un prêtre et un ange, je saluerais d'abord le prêtre. »

Le comte russe Schouvaloff, dans son livre : *Ma conversion et ma vocation*, p. 336, écrit ces lignes : « Le sacerdoce est ce qu'il y a de plus grand au monde. Le prêtre, placé entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme, a reçu de Jésus-Christ des pouvoirs dont aucune autre créature humaine n'a jamais été investie. Oint du Seigneur, magistrat des âmes et juge des consciences, le prêtre est l'instrument vivant de la grâce.

» Dans le prêtre exerçant son ministère, la volonté a un pouvoir divin : elle est celle de Jésus-Christ lui-même. On le voit : le sacerdoce est la plus haute de toutes les dignités, la plus élevée de toutes les magistratures et le dernier curé de village est plus grand, cent fois, que tous les rois de la terre ensemble. »

Vous savez avec quel déploiement de richesses et de cérémonial on accueille les représentants des rois, l'estime se mesurant à la dignité du souverain qui envoie. Quelle considération l'homme devra-t-il avoir pour le prêtre qui est le député du Christ, ou plutôt qui est le Christ : « Sacerdos alter Christus ! »

Au cours de tant de siècles précédant la venue de Jésus-Christ, aucun homme ne fut honoré d'une si haute mission. Pas même le Précurseur. Il annonçait le Christ, le devançait, mais, loin de s'égaler au Maître, il disparaissait devant lui. Tandis que, maintenant, le plus humble vicaire remplace vraiment Jésus-Christ. « Alter Christus. »

Tout prêtre du Nouveau Testament est plus puissant que tous ceux de l'Ancienne Loi et que le Grand prêtre lui-même.

Eux ne conféraient qu'une justice légale. La grâce sanctifiante n'était produite ni par le prêtre ni par le rite ; mais Dieu la donnait librement, si l'âme correspondait à la grâce actuelle. Au contraire, conférant les Sacrements de la Nouvelle Loi, nous prêtres, nous l'octroyons par le fait même. « Ipso facto. Ex opere operato. »

Ainsi nous atteignons les âmes dans leur fond. Nous avons, par notre ministère, ce pouvoir de produire directement et infailliblement la vie de la grâce et de la rendre à ceux qui l'ont perdue.

Il serait prodigieux qu'un homme pût ranimer des cadavres. Mais, s'il est vrai que la vie de l'âme est supérieure à celle du corps, il existe une merveille plus grande que de ressusciter un

corps, c'est de ressusciter une âme. Or, tel est le cas du prêtre pardonnant les péchés graves. Ces fautes étaient *mortelles :* le mot indique très clairement qu'il n'y avait plus de vie surnaturelle. L'âme peut la recouvrer, grâce au prêtre. Résurrection spirituelle ! « Nouvelle créature. » (*II*e *Épître aux Cor.*, ch. v, v. 17.)

***

Tout prêtre se rappelle, les larmes aux yeux, le jour radieux où il devint « un autre Christ ».

La prêtrise ! c'était, peut-être, un lointain désir d'enfance, un rêve de première communion. « Bon Maître, si je pouvais devenir, un jour, votre prêtre ! »

Oh ! comme on s'était longuement préparé ! comme on avait soupiré après ce cher sacerdoce !

Et maintenant elle était enfin arrivée, la matinée printanière, la plus belle aurore de notre vie, à la fois touchante et sublime : l'aurore et la matinée de l'ordination sacerdotale [1]. A l'église, étaient quelques amis fidèles, les compagnons d'études théologiques, les supérieurs et les parents si fiers d'avoir un fils prêtre, sachant bien que c'est pour toute la famille un honneur et un bonheur.

Dans l'histoire d'une vocation sacerdotale, un rôle considérable revient souvent au père, à la mère. « Certaines mères ont une âme de prêtre et l'ont transmise à leur fils. » (R. BAZIN.)

Ceux qui allaient être ordonnés se sont prosternés, tout de leur long, sur les dalles du chœur, tandis que l'évêque tourné vers eux chantait : « Nous vous prions, Seigneur, de bénir, de sanctifier et de consacrer ces élus. » Ils se sont couchés, avec la pleine conscience de l'âge et de la réflexion, dans ce geste d'immolation, dans un écrasement de victimes ; ils se sont couchés humblement, eux qui allaient devenir si grands.

Voici qu'ils se sont relevés et se sont dirigés vers l'évêque, lequel leur impose les deux mains, appelant sur eux le Saint-Esprit.

Ils sont revenus à leurs places et ont vu les prêtres assistants qui, sur les degrés, à droite et à gauche de l'autel, restaient la main étendue. Et c'était inoubliable, le spectacle de tous ces prêtres comme immobiles dans l'adjuration muette qui se prolongeait, le bras figé dans une bénédiction qui ne finissait pas.

1. Lire dans *Leur péché*, par J. VÉZÈRE, la belle description d'une ordination sacerdotale.

Les élus sont retournés près de l'évêque qui, détaillant les pouvoirs du sacerdoce catholique, leur a dit : « Recevez le pouvoir d'offrir le Sacrifice à Dieu et de célébrer la messe, pour les vivants et pour les morts. » « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux-là auxquels vous les remettrez et retenus à ceux-là auxquels vous les retiendrez. »

Tout ce que nous ferons, pendant les années du ministère sacerdotal, nous l'accomplirons en vertu des paroles dites à cette cérémonie. Nous vivrons de ces quelques minutes.

Aucune modification extérieure n'apparaît. Pour les sens, c'est bien le même homme qui est là, une minute avant l'ordination ou une minute après.

L'effet des Sacrements n'impressionne point notre rétine.

L'enfant baptisé n'est pas changé apparemment, parce que, sur le front, quelques gouttes d'eau ont coulé.

Le pénitent qui sort du confessionnal semble le même qui tantôt y entrait.

Ainsi, l'ordonné quittant l'évêque paraît être le lévite qui l'abordait. Et cependant quelle transformation morale! Cet évêque consécrateur vient de faire un prêtre de Jésus-Christ!

Alors le Pontife qui avait tant donné a demandé quelque chose : « Me promettez-vous, à moi et à mes successeurs, respect et obéissance? »

Les ordonnés, avec une entière sincérité de cœur, ont répondu : « Je le promets » et l'évêque leur a donné l'accolade. Près de cette accolade, qu'est donc celle que recevaient les chevaliers, le jour du sacre?

Lorsque les nouveaux prêtres, émus, reconnaissants à perte de vue, ont défilé sortant de l'église, soudain ont éclaté au jubé ces paroles décisives, les avertissant que désormais ils n'étaient plus pareils aux autres hommes, qu'ils étaient touchés au tréfonds de l'âme et que, d'une manière indélébile, ils étaient comme divinisés : « Tu es sacerdos in aeternum. » Tu es prêtre pour l'éternité.

***

Mon Dieu! Mon Dieu! je reprends, pour les méditer, les mots de cette formule.

« *Tu!* » toi!

Toi un homme! qui, dans le secret de ton âme, te rappelles les fautes d'enfance... d'adolescence... de jeunesse...

Toi qui pourrais dire, comme le Prophète Amos : « Jéhovah m'a pris derrière le troupeau et Jéhovah m'a dit : Va! prophétise à mon peuple d'Israël. » (AMOS, ch. VII, v. 14 et 15.)

Dieu a bâti un prêtre sur mon indignité. Oubliant mes déficits et mes indignes faiblesses, il a tout réparé par un phénomène de suppléance divine.

Tu. Il t'a choisi, toi. Pourquoi pas un autre que toi? Pourquoi pas ton frère, ou tel ami que tu reconnaissais plus généreux, plus digne? Cependant c'est toi l'élu!...

Un chef désigné par Napoléon Ier pour une mission de confiance, en éprouvait beaucoup de fierté. C'était le général de Marbot et il disait : « L'empereur a une armée de cent cinquante mille braves, une garde de vingt-cinq mille hommes d'élite et c'est moi qu'il choisit! » (*Mémoires du général de Marbot*, t. II, p. 149 et suiv.)

Dieu aussi a une armée de braves, des âmes d'élite et c'est moi qu'il choisit. Son regard s'est arrêté sur moi!

Sacerdos. Le pas est franchi ; tu es prêtre!

Te voilà entré dans ce grand corps spirituel où vécurent tant de martyrs, de missionnaires, de Docteurs, de généreux apôtres! Le sacerdoce est la fleur du catholicisme [1].

Tu devras rester vierge, toi qui, chaque matin, bois le sang de l'Agneau dans un calice d'or.

Au sein d'un monde corrompu, tu resteras l'affirmation constante du Christ, ou plutôt tu seras lui-même. « Alter Christus. »

Pour continuer cette œuvre du Christ, pour être un co-Rédempteur, il faut te renoncer. *Hostia cum hostia. Imitamini quod tractatis.* Il faudra être hostie avec l'Hostie. Imitez le sacrifice que vous offrez.

Tu dois être un apôtre, un multiplicateur. Ne perds aucune occasion de zèle. Tu n'es pas prêtre pour toi, mais pour les autres. Le sacerdoce n'est pas une notion absolue, mais relative.

Travaille! Sois prêtre le plus possible!

Tu n'as point certaines heures de sacerdoce, comme un commerçant a certaines heures de magasin, et un employé certaines heures de bureau. Souviens-toi que tu es prêtre, non seulement à l'autel, non seulement au confessionnal ou en chaire, mais toujours.

1. Un vieux duc blasé déclarait : « J'ai vu, de près, le monde. Partout des mesquineries, des tares. Les grands sont petits. Je ne crois plus à aucun. Mais un bon prêtre, ah! cela est beau! »

Sacerdos[1] !

« Qui a mis Notre-Seigneur au tabernacle ? C'est le prêtre.

» Qui a reçu votre âme à son entrée dans la vie ? C'est le prêtre.

» Qui la nourrit pour lui donner la force de son pèlerinage ? C'est le prêtre.

» Qui la préparera à paraître devant Jésus-Christ ? C'est le prêtre.

» Après Dieu, le prêtre c'est tout ! Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes. »

Ainsi parlait le saint Curé d'Ars.

De son côté, ce type moderne de prêtre vaillant, Pierre L'Ermite, écrit : « Qui dira la fécondité d'une vie de prêtre ?

» Le prêtre, c'est le catéchisme aux enfants.

» Le prêtre, c'est le mariage béni, le pauvre assisté, le défunt honoré.

» Le prêtre, c'est le phare sur l'océan du monde ; c'est la petite étoile, dans la nuit de tant d'âmes.

» Et tout ce qu'ajoute à cette mission la gravité terrible de l'heure présente !... Cette haine mondiale, cette lutte des classes, toutes les puissances mauvaises rôdant démuselées... » (P. L'ERMITE, *L'appel.*)

Lorsqu'on est touché par la détresse ou par le deuil, lorsque l'âme souillée a besoin d'être purifiée, quel est l'homme tout désigné ? Le prêtre.

A lui on va demander le conseil désintéressé.

A lui, dans l'ombre du confessionnal, on révèle le grand secret qui, dans une vie, découvre le fond du fond !

A lui on fait les confidences si intimes qu'on ne dirait pareille chose ni à sa mère ni à son meilleur ami.

Mais pourquoi les cacher à Jésus-Christ ? et le prêtre remplace Jésus-Christ !

Sacerdos ! un prêtre, un professeur de générosité et, comme disait le premier Prêtre, Jésus, « la lumière du monde, le sel de la terre ».

Le rôle du prêtre est de rappeler le surnaturel à ce monde englué dans la platitude des occupations matérielles, alourdi par le métal des richesses ou par la boue du péché.

1. Lire la belle revue mensuelle *Prêtre et Apôtre*, 5, rue Bayard, Paris (VIII^e^), par exemple le numéro de décembre 1926. « Le prêtre est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. » (Mgr GIBIER.)

Inlassablement, les prêtres doivent prêcher un idéal qui domine le terre à terre quotidien. Le dimanche, ils font sortir les hommes de leurs champs, de leurs étables, de leurs bureaux, de leurs banques ; ils les réunissent autour d'une chaire de vérité, pour leur crier le « Sursum Corda! » et leur dire que la vie, sans la religion, ne serait qu'une plate aventure!...

Écoutez Victor Cousin : « A quoi servent les prêtres? Est-ce que l'État ne bénéficie pas des quarante mille chaires d'où tombe, chaque dimanche, la parole qui rappelle les devoirs de la justice, le respect de soi-même, le souci de la dignité morale, l'esprit de sacrifice, en un mot tout ce qui fait la force d'un État et concourt au bonheur de tous? »

Le même Victor Cousin se promenait un jour avec un professeur de philosophie, dans la cour de l'Institut. Il vit passer un jeune prêtre, le suivit des yeux et s'écria : « Nous avons, toute notre vie, professé la philosophie qui tâche de démontrer qu'il y a une âme.

» Pendant ce temps, que fait ce jeune prêtre et où va-t-il? Il va combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme d'un malheureux.

» Ayons l'honnêteté de reconnaître ce qu'il fait pour les âmes, pendant que nous tentons de prouver que l'âme existe! »

Le prêtre a, ici-bas, la plus haute fonction.

Qui pourrait lui être comparé?

Le médecin? Le prêtre guérit les âmes.

Le magistrat? Le prêtre siège au tribunal de la pénitence.

L'avocat? Le prêtre plaide la cause divine.

Le soldat? Le prêtre lutte pour Jésus-Christ.

Le savant? Le prêtre enseigne la science du salut.

Additionnez tout ce que ces vocations représentent de beau ; tout cela, mais dans un ordre supérieur, c'est la prêtrise!

Notre part est tellement la meilleure!...

Continuer Jésus-Christ par le sacerdoce : oh! le noble emploi de la vie!

Dans cette carrière sacerdotale, on n'ambitionne pas les billets de banque, mais on sauve les âmes.

On renonce à une épouse, mais on trouve l'immortelle Église.

On n'a pas de fils, mais on a d'innombrables enfants spirituels engendrés à la vie surnaturelle, et l'on peut dire : « Je vous ai donné la vie. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. IV, v. 15.)

La paternité n'est donc pas abolie, mais dilatée, sublimisée en hauteur et en fécondité.

Mission magnifique ! Reconnaissons-le, d'ailleurs avec beaucoup d'humilité, car, lorsqu'on a l'honneur d'avoir un ministère divin, c'est la fonction qui est grande et l'homme est toujours petit.

On n'est jamais digne de la prêtrise ; tout ce qu'on peut faire c'est tâcher d'en être moins indigne.

In aeternum. Toujours ! le mot suprême, celui qui résume tant d'aspirations, mais qui ne se vérifie point dans les choses humaines. Il se réalise pour le prêtre.

Qui lui enlèverait son sacerdoce ?

Dieu ? « Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira point : tu es prêtre pour toujours. » (*Ps.* CIX, v. 4.)

« Je ne ferai pas mentir ma fidélité et je ne changerai point la parole sortie de mes lèvres. » (*Ps.* LXXXIX, v. 34 et 35.)

Les hommes ? Ils peuvent cambrioler nos tabernacles et nous jeter en exil ; ils peuvent tout nous prendre : nos biens, notre réputation, notre vie. Mais il est une chose intangible : le caractère que Dieu même imprima dans l'âme.

Les événements ? Lorsque nous avançons dans la vie, nous perdons nos forces, nos illusions sur les personnes et sur les choses.

Mais c'est une impression délicieuse d'avoir un trésor que nul ne peut voler, de porter en soi une chose éternelle et de savoir qu'elle est placée à un étage qui domine les vicissitudes et l'écroulement de tout le reste.

Ici-bas, tout ce que nous avons ou bien se perd ou, tout au moins, finit par s'user.

La prêtrise, elle, ne connaît aucune emprise du temps.

La dernière bénédiction [1] aura la même valeur que cette première bénédiction réservée au père, à la mère, à genoux devant leur fils prêtre...

Les parents à genoux devant leur enfant ! Retournement de rôles, que la religion seule explique [2].

1. Nous n'en sommes pas réduits à demander au prêtre comme Esaü à son père : « N'avez-vous qu'une seule bénédiction ? » (*Gen.*, ch. XXVII, v. 38.)

2. Le vicomte DE BONALD, philosophe, académicien, pair de France, se tenait toujours respectueusement découvert en présence de son fils prêtre. A un ami étonné de voir le père tête nue devant son fils, il répon-

La dernière absolution effaçant les péchés, pour la cent millième fois peut-être, gardera la même efficacité qu'au début. Les armes divines ne s'émoussent pas.

La dernière consécration du prêtre qui incline sur le calice et l'hostie ses cheveux blancs est aussi puissante que la première consécration, faite le cœur battant.

Rien n'est changé.

Ou plutôt, si!

Le prêtre aux mains encore humides de saint chrême connaît seulement la douceur des prémices; tandis que le prêtre, après dix ans, a offert le Sacrifice près de quatre mille fois et le prêtre célébrant son jubilé de cinquante ans de sacerdoce a dit près de vingt mille messes! ce qui représente des semaines, des mois entiers passés à l'autel.

Qui doit plus de reconnaissance à Dieu? celui qui a bénéficié d'une faveur divine une seule fois, ou celui qui en a joui environ dix mille fois?

***

Jésus, roi des prêtres, je vous demande une grâce : faites que j'évite ce danger de l'âme sacerdotale, la routine et que je ne *m'habitue jamais à être prêtre.*

Que je bénisse toujours comme la première fois!

Que je donne toute absolution comme la première absolution!

Que je célèbre toute messe comme la première messe [1]!

Que je vive d'un sacrifice à l'autre, allant ému de l'autel à l'autel!

Il ne sera jamais *vrai* de me blaser sur le sacerdoce.

Que je garde mon âme neuve, la fleur néo-sacerdotale!

Que je sois toute ma vie ce que j'étais le jour de mon ordination!

Elle est si belle, la fraîcheur et la joie que vous réservez, Seigneur, à vos prêtres, dont chacun s'écrie, le matin : « J'irai à Dieu, qui réjouit ma jeunesse! »

dait : « Depuis que mon enfant a reçu l'onction sainte, il est plus grand que moi. *Major me est.* »

1. C'était le cas de saint François-Xavier. « On eût dit, non pas qu'il croyait, mais qu'il contemplait de ses yeux ce qui est caché dans le sacro-saint mystère. Tout le cours de sa vie, il garda ce vif sentiment de piété et l'on eût toujours dit un nouveau prêtre qui, pour la première fois, goûte les douceurs de l'autel. » (R. P. Brou, S. J., *Vie de saint François-Xavier*, p. 60.)

Marie Stuart, au moment d'expirer, soupirait : « Si, après ma mort, on ouvrait ma poitrine et si on prenait mon cœur, on y lirait un seul mot : Écosse. »

Mon Dieu, si, après ma mort, on ouvrait ma poitrine et si on prenait mon cœur, on y lirait un mot, un seul, mais qui rappelle tout, vos bontés, mon idéal, le mot : prêtre!

Le 26 novembre 1896, l'évêque d'Orléans, Mgr Touchet, faisant, à Saint-Sulpice, l'oraison funèbre de Mgr d'Hulst, résumait tout dans cette expression qu'ensuite on grava sur la pierre tombale : « Erat enim sacerdos. » C'était un vrai prêtre!

Oh! le bel éloge! court, mais complet puisqu'il veut dire : Cet homme aima sa chère prêtrise et il comprit l'incomparable honneur qu'il avait d'être un autre Christ. « Sacerdos alter Christus. »

L'ÉVANGILE ET LE PARDON

Une strophe du *Dies irae* rappelle deux pardons de Jésus :

« Vous qui avez pardonné à Marie-Madeleine
Et exaucé le larron,
A moi aussi vous avez permis d'espérer. »

Le larron [1], peut-être [2], s'était d'abord uni à son compagnon pour injurier le Christ. Saint Luc ne parle que d'un seul insulteur, mais écoutez saint Marc : « Ceux qui étaient crucifiés avec lui l'insultaient » (ch. XV, v. 32) et saint Matthieu : « On crucifia avec lui deux brigands, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Les brigands qui étaient en croix avec lui l'insultaient. » (Ch. XXVII, v. 38 et 44.)

Ces deux larrons avaient commis de grands forfaits. L'aveu est explicite : « C'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes. » (Saint LUC, ch. XXIII, v. 41.) S'il y avait proportion entre les fautes et le supplice terrible de la croix, il faut conclure que c'étaient d'insignes bandits. Saint Augustin ne peut s'empêcher, en considérant le bon larron, de s'écrier : « O bienheureux voleur ! tu as volé pendant toute ta vie et, en mourant, tu as volé le ciel. » Il a crocheté le paradis, « escroqué le ciel [3] », qui fut, pour ainsi dire, son dernier larcin.

Le bon larron ! quel rapprochement de termes ! Cela ne revient-il point à dire : un estimable brigand, un assassin honorable ?

Mais dans le cœur flétri du misérable crucifié avait germé un

1. L'*Évangile de l'enfance* (ch. XXIII) l'appelle Tite.
L'*Évangile de Nicodème* (I B, ch. X) le nomme Dysmas.

2. Saint JÉRÔME, le vénérable Bède, saint Thomas, Suarez ne rejettent pas cette opinion. Saint Hilaire, saint Ambroise, etc., l'adoptent positivement. D'autres pensent que saint Matthieu et saint Marc ont présenté au pluriel et d'une manière générale ce qui ne fut, en réalité, que la conduite d'un seul larron. (Voir KNABENBAUER, S. J., *Évangile selon saint Matthieu*, t. II, pp. 528 et 529.)

3. R. P. PLUS, S. J.

sentiment de confiance. « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez parvenu dans votre royaume [1]. »

« Jésus lui *répondit*... » Il répondit, alors qu'il n'avait rien dit à ceux qui l'accusaient. Il a semblé ne pas entendre les paroles injurieuses, mais il écoute le moindre mot de repentir.

« *Amen.* » C'est, dit saint Augustin, la formule du serment divin [2].

« *Aujourd'hui.* » Celui qui donne vite, assure un proverbe, donne deux fois. Les cadeaux de Jésus ont cet empressement gracieux.

Le larron n'avait pas demandé cela. Il n'aurait jamais eu l'audace d'y songer. Il a imploré un simple souvenir « Memento », et le cœur de Jésus accorde mille fois plus que la prière.

Le même jour, deux hommes allaient triompher : l'Homme-Dieu, vainqueur de la mort, et l'homme pécheur auquel Jésus avait promis le salut et qu'il avait, pour ainsi parler, canonisé authentiquement. On assiste à des canonisations pontificales, mais ici nous voyons une canonisation directement divine [3].

« *Dans le paradis* [4]. » « Dans le paradis, dans le sein d'Abraham, dans les *limbes* où les justes de l'Ancienne Loi attendaient la venue du Sauveur. Ce séjour, où Notre-Seigneur descendit après sa mort, pour leur annoncer sa délivrance, devint ce jour-là un lieu de délices, un paradis. Mais le ciel ne fut véritablement ouvert que le jour de l'Ascension, alors que Jésus y entra en triomphateur, escorté de toutes ces âmes. » (CRAMPON, note sur le chapitre XXIII de saint Luc.)

Tandis qu'aux limbes les justes de l'Ancienne Loi avaient longtemps soupiré après la venue du Christ, le bon larron, si

1. « Il crut plus utile d'implorer un jugement favorable pour son éternité, que d'implorer grâce pour le supplice temporel.

» La passion de la croix fut un scandale pour plusieurs. Lui, ne l'estima point un scandale, mais un secours surnaturel. » (Saint AMBROISE, *Serm.* 49 sur le saint larron.)

2. Lorsque saint Vincent de Paul « lisait, au saint Évangile, quelques passages où Notre-Seigneur avait dit : *Amen, amen dico vobis*, il se rendait très attentif aux paroles qui suivaient, comme étonné de cette double affirmation que le Dieu même de vérité employait ». (L. ABELLY, évêque de Rodez, *La vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*, t. III, p. 102).

3. Le Martyrologe romain fait, le 25 mars, la commémoraison du saint larron. Le Bréviaire (Office pour quelques lieux) met sa fête le 24 avril.

4. « Personne avant lui ne reçut la promesse du paradis. » (Saint JEAN CHRYSOSTOME, *IIe Homélie sur la croix et le larron.*)

vite, allait avoir la présence de Jésus! « Tu seras avec moi[1]. »

Alors qu'eux étaient demeurés, tant d'années, au lieu d'attente, lui, l'heureux larron, y resterait seulement jusqu'à l'Ascension. Vraiment, ceux de la dernière heure n'ont point la part moins belle que les autres et même « les derniers seront les premiers ». (Saint MATTH., ch. XX, v. 16.)

Je m'imagine qu'en arrivant aux limbes, l'ancien bandit dut avoir une certaine pudeur de se trouver parmi les Prophètes, les martyrs, les âmes virginales. Jamais il n'avait été en aussi belle société, en aussi sainte compagnie.

Ne faisons, sur l'histoire du bon larron, que deux remarques. Jésus-Christ n'avait pas les soudainetés de sentiments généreuses, mais tellement spontanées qu'elles devancent tout raisonnement et sont comme les réflexes de l'âme.

Chez Notre-Seigneur, le pardon n'est pas une surprise, mais une tendance profonde, que la volonté pleinement ratifie.

La deuxième remarque est de saint Augustin : « Les faits de l'Évangile ne sont point particuliers, mais généraux. » Le pardon du Christ n'est qu'un exemple, une application d'une tendresse, qui, en réalité, vaut non seulement pour ce cas spécial, mais pour tous. Le Christ n'eut pas cette générosité un seul jour, pour un seul homme. Il l'a toujours ; il la gardera toujours. Excellente préparation à la confession de se dire : « Jésus reste le même! Il va me pardonner comme il a pardonné au larron, avec la même libéralité. » Modifiant un peu l'invocation, je vous dirai : Seigneur, souvenez-vous de moi maintenant que vous *êtes entré* dans votre royaume, dans ce royaume où votre cœur n'a point changé. Au fond, je suis plus heureux que le larron. Lui a obtenu la rémission de ses fautes, une fois. Et moi, tant de fois! Qu'est la confession, sinon la divine miséricorde devenue un sacrement, une institution *permanente*.

***

« *Vous qui avez pardonné à Marie-Madeleine...* »

L'Évangile nous raconte l'histoire d'un fils prodigue, mais également celle d'une fille prodigue.

1. « *Aujourd'hui :* Quelle promptitude!
Avec moi : Quelle compagnie!
En paradis : Quel repos! » (BOSSUET.)

R. P. LHANDE, S. J., *Radiocarême*, 1927, 5e conférence : Le bon larron et 3e conférence : Marie-Madeleine. (Édit. Spes, Paris.)

Entre ces deux égarés, que de similitudes!

Lui, le fils prodigue, mangeait les restes des porcs.

Elle, la fille prodigue, en était là aussi, au sens moral. « Elle menait dans la ville une vie déréglée... une pécheresse. » (Saint Luc, ch. VII, v. 37 et 39.) La femme souillée, que chacun méprise en passant [1]!

Lui gémit : « Je meurs de faim. »

Elle aussi expérimente cette loi : le cœur cherchant la pâture des plaisirs malsains n'est pas rassasié et la grande faim du bonheur reste inassouvie. Cette constatation, tous les fils prodigues, toutes les filles prodigues, la connaissent bien...

Lui décide : « Je me lèverai. »

Elle dit la même chose : Du fond de mes ignominies, je me lèverai.

Cette femme, que la suite du récit nous montrera noble, éprouve la nausée de son métier honteux.

Je me lèverai! C'est le cri de la conversion.

« J'irai à mon père. » Pour parler ainsi, il fallait un réel courage au fils prodigue.

Il n'en fallait pas moins à la fille prodigue. Elle devait renoncer à un lucre défendu, mais grand, vaincre le respect humain, la tyrannie de l'habitude. Et surtout, comment oserait-elle se présenter devant le très pur, le très saint?

Le fils prodigue arriva de loin, les habits en lambeaux.

La fille prodigue arriva de plus loin, l'âme en lambeaux.

Le père du fils prodigue fut merveilleux de générosité. Comme le repentant « était encore loin, son père le vit et, tout ému, il accourut, se jeta à son cou ». (Saint Luc, ch. XV, v. 20.) Enlaçant l'ingrat, il criait : J'ai retrouvé mon fils! et il riait et il pleurait et il faisait rendre à l'infidèle l'anneau, le bel habit, le droit d'héritage.

Le père de la fille prodigue rendit beaucoup plus : l'anneau d'alliance divine, la blanche robe d'innocence, le droit d'héri-

1. « De sa vie coupable, nous ne connaissons que les légendes du Talmud, qui parlent de la beauté de Marie, de sa chevelure fameuse, de ses richesses, de ses scandales. Son mari était un docteur de la loi, Pappus, fils de Juda, qui poussait la jalousie jusqu'à l'enfermer, lorsqu'il quittait sa demeure. La fière Juive s'affranchit de cette contrainte, s'attacha à un officier de Magdala, le suivit dans cette ville et y étala de tels désordres qu'elle se rendit honteusement célèbre. » (Fouard, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, pp. 380-381.)

tage céleste. C'est le pardon complet et tellement immédiat qu'il ne laisse pas le temps d'accuser les lamentables chutes. Ces turpitudes sont déjà le passé.

Ah! ce cœur des deux pères!...

Telle est la condescendance du père envers son fils repentant, que le frère murmure.

Si grande est l'indulgence du père envers la fille prodigue que, dans l'assistance, on proteste.

Mais le père de l'Évangile défend son pauvre fils.

Et le Dieu de l'Évangile défend sa pauvre fille.

Aucun commentaire ne vaut le simple récit de l'Évangile.

« Voici qu'une femme qui menait dans la ville une vie déréglée, ayant su qu'il était à table, dans la maison du Pharisien, apporta un vase d'albâtre [1] plein de parfum et, se tenant derrière lui à ses pieds, tout en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes et à les essuyer avec les cheveux de sa tête et elle les baisait et les oignait de parfum. A cette vue, le Pharisien qui l'avait invité dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche et que c'est une pécheresse.

» Alors, prenant la parole, Jésus lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire.

— » Maître, parlez, dit-il.

— » Un créancier avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il fit grâce à tous les deux. Lequel donc l'aimera davantage ?

» Simon répondit : Celui, je pense, auquel il a fait grâce de la plus forte somme.

» Jésus lui dit : Tu as bien jugé. Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu n'as point versé d'eau sur mes pieds ; mais elle, elle les a mouillés de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, elle n'a point cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point oint ma tête d'huile ; mais elle a oint mes pieds de parfums. Voilà pourquoi je te le déclare : ses nombreux péchés lui sont

1. Ces vases d'albâtre contenant les parfums étaient d'une grande fragilité. Il suffisait, pour les briser, de presser leur col étroit et long. (PLINE, *Histoire naturelle*, XXXVI, 8.)

pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui on pardonne peu, aime peu.

» Puis il dit à la femme : Tes péchés te sont pardonnés... Ta foi t'a sauvée, va en paix. » (Saint LUC, ch. VII, v. 36 à 50.)

Le Christ donne à Marie-Madeleine une triple louange : pour sa *conduite :* « Vois-tu cette femme ?... » ; pour son *amour :* « Elle a beaucoup aimé... » et pour sa *foi :* « Ta foi t'a sauvée [1]. »

A lire l'Évangile, on peut croire que Marie-Madeleine n'a point, ou guère, parlé. Les grandes douleurs sont muettes. Et puis, à quoi bon s'accuser devant Celui qui sait tout ? Elle sort comme elle est entrée, silencieuse.

Elle n'a rien dit, mais elle a pleuré.

Ses larmes furent régénératrices.

« Jamais, depuis le commencement du monde, de telles larmes n'étaient tombées sur les pieds de l'homme. C'était la première fois que le repentir s'asseyait en silence aux pieds de l'homme et versait des larmes capables de racheter une vie. Tout en pleurant, Marie laisse tomber ses cheveux autour de sa tête et, faisant de leurs tresses magnifiques un instrument de pénitence, elle essuie, de leur soie humiliée, les larmes qu'elle répand.

» Alors elle ouvre l'albâtre... et la maison se remplit de la vertu qui sort du vase fragile et du vase immortel, de l'albâtre et du cœur.

» Chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitence, vous n'avez pas été stériles ! D'autres Marie se sont levées. » (LACORDAIRE, *Marie-Madeleine.*)

» Jésus jetait sur elle un regard si pur dans sa tendresse, que les Pharisiens eux-mêmes n'osèrent le soupçonner : il la relevait et, sans rendre à son front la fleur d'innocence qui ne se flétrit

1. Sainte Marie-Madeleine est la seule sainte dont la messe, dans le Canon de l'Église universelle, a le *Credo*. C'est un fait. S'il fallait risquer des explications, en voici trois, qui paraissent défendables.

Jésus dit à Marie-Madeleine : Ta foi t'a sauvée. Or, le Credo est le résumé, l'expression officielle de la foi.

Ce Credo rappelle solennellement notre confiance « dans la rémission des péchés ».

Enfin, Jésus ressuscité envoya Marie-Madeleine au collège apostolique. « Va chez mes frères ! » Elle devenait, pour ainsi dire, l'Apôtre des Apôtres. Comme les Apôtres, elle mérite le privilège du Credo à la messe.

qu'une fois, il le couronnait d'une gloire plus austère : celle du repentir et de l'amour pardonné. » (FOUARD, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 338.)

« Jésus espoir des pénitents
Que vous êtes accueillant pour ceux qui vous implorent!
Que vous êtes bon pour ceux qui vous cherchent!
Mais qu'est-ce donc pour ceux qui vous trouvent! »
(Hymne *Jesu dulcis memoria.*)

***

Autre tableau. « Jésus entra dans un village et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie [1]. » (Saint LUC, ch. X, v. 38 et 39.)

Le père du fils prodigue avait défendu son enfant contre le frère.

Le père de la fille prodigue la défend contre la sœur.

Il ne souffre pas qu'on l'attaque. Tout de suite, il la prend sous sa protection. Une nouvelle occasion va se présenter et saint Jean nous raconte cet épisode appelé la *seconde onction.*

« Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie [2], où était Lazare, le mort qu'il avait ressuscité [3]. On lui fit un souper

1. Certains auteurs ont cru que la pécheresse innommée de saint Luc, que Marie, sœur de Marthe et Marie-Madeleine, sont trois personnes différentes. C'est l'opinion de certains Pères de l'Église grecque, de Dom Calmet, de Bossuet dont l'opuscule *Les trois Madeleines* conclut ainsi : « Il est plus conforme à l'Évangile de distinguer ces trois saintes. » (T. XXVI, édit. Vives.)

Mais l'avis contraire est général chez les Pères de l'Église latine : TERTULLIEN, *De la pudicité*, XI ; saint CYPRIEN, *Du double martyre ;* saint JÉRÔME, *Prologue sur Osée ;* saint AUGUSTIN, *De l'accord des Évangiles*, II, 79 ; saint GRÉGOIRE LE GRAND, *Commentaire de saint Matth.*, XXV et XXXIII ; Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, II, 8 ; saint CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Commentaire de saint Jean*, XI, 1.

Sont du même avis : BARONIUS, MALDONAT, les Bollandistes, LACORDAIRE, dans son opuscule *Marie-Madeleine*, FOUARD.

Le R. P. DIDON, O. P., soutient la même thèse, dans *Jésus-Christ*, t. II, pp. 440-445, appendice T : « L'identité de Marie-Madeleine, de Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de la pécheresse dont parle saint Luc. »

2. A Béthanie, Jésus venait se reposer après les labeurs du rude ministère. Là, il se consolait de l'ingratitude ; là, il trouvait des cœurs amis et sûrs, le trésor sans prix d'une affection à l'épreuve de tout. — *Béthanie*, par le R. P. PARRA, S. J. (9, rue Montplaisir, Toulouse).

3. Tout pécheur auquel Dieu remit des fautes mortelles et qui assiste au banquet eucharistique est un ressuscité, un Lazare participant au festin du Seigneur.

et Marthe servait. Or, Lazare était de ceux qui se trouvaient à table avec lui. Marie [1], ayant pris une livre de parfum de nard pur très précieux, en oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. « Alors un de ses disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres?

» Il dit cela, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur et qu'ayant la bourse il dérobait ce qu'on y mettait.

» Jésus lui dit donc : Laisse-la; elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture. Car vous avez toujours des pauvres parmi vous; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. » (Saint JEAN, ch. XII, v. 1 à 9.)

Saint Matthieu ajoute cette prédiction du Maître : « Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet évangile, dans le monde entier, ce qu'elle a fait sera raconté en mémoire d'elle. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 13.)

Aussi longtemps qu'on parlera, ici-bas, de l'Évangile, c'est-à-dire toujours, on parlera aussi de Marie-Madeleine, l'ancienne pécheresse de Magdala, devenue, par une merveille de régénération morale [2], la grande sainte de l'Évangile, l'enfant gâtée de Notre-Seigneur. A qui donc le Christ a-t-il adressé le plus de paroles strictement personnelles? à Marie-Madeleine et à Pierre, aux deux repentants. Marie-Madeleine est « le péché devenu l'amour par la pénitence. Quels mots ont été dits à cette femme et par quelle bouche! Chacun est, sur le front de cette femme, une étoile qui ne pâlira pas ». (LACORDAIRE, *Marie-Madeleine.*)

« Les publicains et les pécheresses vous devanceront dans le royaume de Dieu. » (Saint MATTH., ch. XXI, v. 31.)

Marie-Madeleine représente le repentir dans le Nouveau Testament, comme David l'avait représenté dans l'Ancien Testament.

« David... au faîte de la prospérité, béni de Dieu plus qu'Abraham, Isaac et Jacob, aïeul prédestiné du Christ, tombe, tout à coup, dans l'adultère, la trahison et l'homicide. Chute heu-

1. Sur l'identification de cette Marie avec Marie-Madeleine, voir une note précédente.

2. Lire dans le Bréviaire (Office de sainte Marie-Madeleine) l'homélie de saint Augustin. Le repentant a bien parlé de la repentante.

reuse! puisqu'elle a fait du coupable le roi immortel de la pénitence et nous a donné à tous, pécheurs venus après lui, des larmes pour nos fautes et des accents pour porter nos larmes jusqu'à Dieu : les Psaumes! Ce roi déshonoré par le crime est, à tout moment, le père de nos vertus.

» Tel fut, dans l'Ancien Testament, le modèle donné au repentir et nul n'aurait su prévoir ce que Dieu ferait, dans le Nouveau Testament, pour mettre, à côté de Jésus-Christ, une autre et plus divine figure de la pénitence. Il y a réussi pourtant.

» Marie-Madeleine est une simple femme, sans autre histoire que son péché : elle n'a ni le sceptre, ni l'épée, ni la harpe, ni l'œil des Prophètes ; c'est une pécheresse comme une autre.

» Elle ne parle qu'une fois dans l'Évangile, au tombeau de son Maître et sa parole est sans éclat.

» Mais d'abord c'est une femme, c'est-à-dire l'être en qui la souillure est plus irrémédiable. Aucune femme flétrie par le vice n'avait été rendue grande, avant Jésus-Christ. Jésus-Christ seul l'a fait. Et, tenant à son ouvrage, il a patiemment suivi la pécheresse à travers les âges, pour lui sauver sa gloire, la ressusciter, la rajeunir toujours.

» David a chanté sa pénitence avec une poésie sans égale et cette poésie lui a fait son immortalité. Pour Marie-Madeleine, elle n'a eu que ses larmes. La simplicité est ici plus grande, la tendresse plus profonde. C'est une femme, une femme qui a vu Dieu. Humble et cachée, après avoir trouvé grâce, elle le suit jusqu'à la croix, jusqu'au tombeau. » (LACORDAIRE, *Marie-Madeleine*.)

***

Même après le tombeau, Jésus garde pour Marie-Madeleine ses grâces de choix.

A elle, la première apparition! Saint Marc, dans sa finale [1], nous relate le fait : « Jésus étant donc ressuscité le matin du premier jour de la semaine, il apparut d'*abord* à Marie-Made-

1. « L'authenticité littéraire de cette finale de saint MARC (ch. XVI, v. 9 et suiv.) constitue l'un des principaux problèmes de la critique textuelle du Nouveau Testament. » (R. P. HUBY, S. J., *Évangile selon saint Marc*, p. 400. Lire pp. 400 à 403.)

La *canonicité* nous est garantie par le Concile de Trente. (Sess. IV, 8 avril 1546. Voir DENZINGER-BANNWART, *Enchiridion*, nos 783 et 784.) Le Concile de Trente, ayant cité les quatre Évangiles, etc., déclare : « Si

leine » (v. 9) et, comme stupéfait, il ajoute : « ... de laquelle il avait chassé sept démons ». (V. 9.)

D'*abord*. Elle a donc passé avant saint Pierre, chef de l'Église ; avant saint Jean, l'apôtre très pur. Lacordaire ose dire : et avant la sainte Vierge elle-même. Mais cette dernière opinion paraît nettement improbable et j'allais presque dire inconvenante. Le livre inspiré se tait pour la Vierge, oui, mais saint Jean finit son Évangile en déclarant : « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les rapportait dans le détail, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres qu'il faudrait écrire » (dernier verset).

Si l'Évangile ne dit point que Notre-Seigneur réserva sa première visite pour sa mère, n'est-ce point parce que la chose est sous-entendue? ou parce qu'elle est d'ordre essentiellement intime? Le R. P. Huby, S. J., expose ce dernier avis (*Évangile selon saint Marc*, p. 403) et le R. P. Lagrange, O. P., écrit : le texte de saint Marc « n'empêche pas de penser que Jésus a apparu tout d'abord à sa très sainte mère!... L'apparition à Marie n'avait pas été relatée dans les documents officiels de l'Église, puisque tout se passait entre le Fils et la mère ». (R. P. Lagrange, O. P., *Évangile selon saint Marc*, p. 420.) « Sans aucun doute, il faut croire que le Christ, après sa résurrection, apparut en tout premier lieu à sa mère... Ainsi parlent tous les écrivains catholiques qui ont abordé cette question. » (Suarez, III, P., quest. 55, disp. 49, sect. I, n° 2.)

***

L'apparition à Marie-Madeleine est sobrement insinuée par saint Marc, mais détaillée par saint Jean, le bien-aimé qui comprenait particulièrement bien tout ce qui est amour et délicatesse.

« Marie se tenait près du sépulcre. » (Ch. xx, v. 11.) Elle s'était tenue aussi près de la croix, à côté de la Vierge et de

quelqu'un ne reçoit point comme sacrés et canoniques les livres en entier, avec toutes leurs parties, tels qu'on a coutume de les lire dans l'Église catholique et tels qu'ils se trouvent dans l'ancienne édition latine de la Vulgate, qu'il soit anathème. »

Pour la finale de saint Marc, consulter aussi : R. P. Corluy, S. J. (*Études*, 1876, p. 631.) — R. P. Durand, S. J. (*Revue pratique d'Apologétique*, 15 juillet 1911, pp. 628-630.) — R. P. Prat, S. J. (*Études*, 5 décembre 1912, pp. 593-596.) — R. P. Lagrange, O. P. (*Évangile selon saint Marc*, pp. 426-439.)

saint Jean, offrant le spectacle du repentir près de l'Immaculée et de l'Apôtre vierge.

Elle resta, obstinée, tandis que « les disciples s'en retournèrent chez eux ». (V. 10.) La femme est plus fidèle, moins égoïste ; elle est meilleure ou pire que l'homme. Les saintes femmes de la Passion consolèrent Jésus, que les hommes brutalisaient.

« Elle vit deux anges » (v. 12) et « quoiqu'ils fussent vêtus de blanc (v. 12), ils semblent ne point attirer son attention, toute concentrée vers la pensée de Jésus.

Celui-ci paraît, mais elle ne savait pas que c'était Jésus.

« Jésus lui dit : Femme pourquoi pleurez-vous ? » (V. 14 et 15.) Il lui avait permis de pleurer le jour de la conversion. Mais maintenant la purification était faite, la glorieuse Résurrection avait eu lieu ; il ne fallait plus verser de larmes, sinon celles de la joie.

« Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez emporté... » (V. 15.)

Elle ne spécifie pas de qui elle parle. L'amour croit que les autres comprendront quel est l'unique objet de ses préoccupations.

« Dites-moi où vous l'avez mis et j'irai le prendre. » (V. 15.)

Impossible ! une femme ne pourrait porter pareil fardeau !

Mais depuis quand l'amour tient-il compte du poids ?

Alors, des deux côtés, un cri, un cri unique, mais dans lequel se concentre toute l'immensité du sentiment : « Marie !... Rabboni ! »

« Marie ! » Nous avons le mot, mais pas l'accent.

Lorsque, dans la peine, un ami nous appelle par notre prénom, avec une intonation pénétrante, comme cela va loin en nous ! Et si c'était Dieu qui, à voix basse, nous interpellait ainsi, Dieu mort pour nous, ressuscité pour nous !...

Oh ! Dieu ne doit pas être long. Il n'est pas comme les hommes bavards. Et, pour toucher l'âme, il n'a qu'un mot à dire.

« Rabboni ! » Elle non plus n'a que faire des amplifications verbeuses. Il arrive que, plus les âmes s'aiment, plus le langage est court.

Elle tombe sans doute à genoux. Saint Jean osait se pencher sur le cœur de Jésus. Il était l'innocence. Elle, d'instinct, a cherché les pieds, dès la première entrevue chez le Pharisien

Simon. Comme alors, elle veut étreindre ces pieds. Mais le Christ lui dit : « Ne me touchez point ! » (V. 17.)

Lui défend-il maintenant ce qu'il permettait autrefois ?

Peut-être le sens est-il : Ne vous empressez pas tant, comme si cette apparition était unique et fugitive. Nous nous reverrons encore, à loisir, jusqu'à mon Ascension vers le Ciel, vers ce Ciel, Marie, qui sera l'embrassement ne finissant pas.

« Allez vers mes frères et dites-leur... » (V. 17.) A elle, ce grand message. Répétons comme plus haut : Jésus ne s'est adressé ni à Pierre, ni à Jean le très pur, mais à elle qui fut si impure.

Jésus, votre cœur s'entend à réhabiliter les pécheurs !

Vous choisissez, pour être chef de votre Église, l'Apôtre qui fut trois fois renégat.

Vous désignez, comme messagère près des Apôtres, l'ancienne pécheresse publique.

« Allez à mes frères ! » On dit parfois : « Honores mutant mores. »

Ce n'est pas vrai pour Notre-Seigneur. Après la grande gloire de la Résurrection, il reste tellement simple avec les hommes ! « Mes frères. » Ce jour-là, il apparaît six fois. On dirait qu'il ne peut se séparer de nous.

Marie-Madeleine, accomplissant la douce et glorieuse mission, « alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur et qu'il lui avait dit ces choses [1] ». (V. 18.)

***

Plus d'un, parmi nous, gémit :

Seigneur, je connais fort bien une autre malheureuse qui s'est prostituée au mal : c'est mon âme. Fille égarée, elle a parcouru de ses pieds coupables les routes de fanges.

Et voilà, dans la vie, une tristesse profonde : le souvenir du passé troublant, l'humiliation d'avouer au Seigneur qu'on doit lui offrir des restes, des dons profanés.

1. « On ne peut mettre le pied sur le sol de Provence, dit Lacordaire, sans heurter, à chaque pas, la mémoire de sainte Marie-Madeleine. »

La famille de Béthanie aurait abordé à Marseille.

Lazare aurait été le premier évêque de cette ville. Marthe aurait travaillé à Tarascon et Marie-Madeleine aurait vécu à la Sainte-Baume, où saint Maximin l'aurait ensevelie dans un sépulcre d'albâtre, en souvenir de cet autre albâtre où la sainte avait enfermé le parfum.

Que croire de ces récits ?

Il reste, en France, quelques auteurs admettant l'arrivée de Marie-

Mon Dieu, je n'ai plus que des ruines.

Mais sur ces ruines, Maître, vous ferez pousser des fleurs : fleurs de componction, de reconnaissance.

« Jéhovah a consolé toutes ses ruines !
Il a fait de son désert un Éden
Et de sa solitude un jardin de Jéhovah ;
On y trouvera la joie et l'allégresse,
Les actions de grâces et le son de la musique. » (Is., LI, v. 3.)

Le propre du péché est d'endurcir le cœur, de le fermer aux tendres sentiments de la piété. Maître, vous amollirez ce rocher, vous en ferez jaillir une source de repentir. « Voici que Dieu a frappé le rocher et des eaux ont coulé. » (*Ps.* LXXVIII, v. 20.)

Christ du bon larron, Christ de Marie-Madeleine, je me jette entre vos bras.

Oui, j'ai péché. Cependant je n'ai pas été jusqu'à vivre en bandit, jusqu'à promener le scandale par la ville. A ceux qui atteignirent ces limites du mal, vous fûtes miséricordieux. On dirait que vous avez choisi ce qu'il y a ici-bas de plus taré, de plus souillé, de plus déconsidéré, même au simple point de vue

Madeleine et de Lazare en Gaule. Mais leurs arguments sont bien faibles. Ils ont été réfutés encore récemment par M. E. VACANDARD, dans la *Revue des Questions historiques*. (T. LII, avril 1924, pp. 257-305.) Auparavant, Mgr Duchesne avait traité le même sujet dans ses *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*. (T. I, 2e édit., pp. 311-359.)

Voici, très rapidement résumé, l'article de Vacandard :

Pendant mille ans, aucune trace de tradition relative à la venue de ces personnages en Provence. Au contraire, dès le VIe siècle, on honorait le tombeau de sainte Marie-Madeleine à Éphèse ; Grégoire de Tours, entre autres, le raconte. En 899, l'empereur Léon VI fait transporter le corps d'Éphèse à Constantinople. Il est bien difficile de prétendre que cette Madeleine n'est pas la Madeleine de l'Évangile. Le culte de sainte Madeleine s'établit à Vézelay (en Bourgogne) au XIe siècle. Les documents n'en parlent pas plus tôt. Bientôt l'abbaye prétendit posséder le corps de sa patronne ; pour expliquer la chose, on raconta que Madeleine et Lazare étaient venus en Provence ; que Madeleine était morte à Saint-Maximin et avait été ensevelie dans cette église ; puis que le comte Gérard de Roussillon, fondateur de l'abbaye de Vézelay, l'en aurait fait enlever, pour donner ce trésor à son abbaye. Les Provençaux ne goûtèrent point cette histoire ; de là, discussions. De part et d'autre, on fit des fouilles, au XIIIe siècle et, de part et d'autre, on prétendit trouver les restes ou du moins une partie des restes de la sainte. Mais les chartes provençales qui, depuis 1038 jusqu'au XIIIe siècle, mentionnent les églises de Saint-Maximin et de Sainte-Marie de la Baume, ne contiennent pas la moindre trace d'une tradition locale quelconque relative à sainte Madeleine.

humain : le crime et l'inconduite notoire, pour mieux faire éclater la splendeur de vos pardons. Quel pécheur peut encore dire : « Ma faute est trop grande pour être effacée », en voyant un bandit et une malheureuse réhabilités ? Rabboni, j'ai confiance.

« Vous qui avez pardonné à Marie-Madeleine
Et exaucé le larron,
A moi aussi vous avez permis d'espérer. »

SAINT PIERRE

Il avait les belles qualités qui rendent une nature sympathique. Citons-en quelques-unes.

La *fidélité*. « Jésus dit aux douze : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller?

» Simon-Pierre lui répondit : Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Saint de Dieu. » (Saint JEAN, ch. VI, v. 67 à 70.)

La *confiance*. « Pierre dit : Seigneur, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les eaux. » (Saint MATTH., ch. XIV, v. 28.)

L'*humilité*, malgré la crise de présomption. « Simon-Pierre tomba aux pieds de Jésus, en disant : Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. » (Saint LUC, ch. V, v. 8.)

Le *renoncement*. « Voici que nous avons tout laissé. » (Saint MATTH., ch. XIX, v. 27.)

Peut-être objecterez-vous : Il se flattait un peu et saint Jérôme écrit : « Pierre était pêcheur. Il n'avait pas été riche : il se procurait la nourriture par son travail. » (Saint JERÔME, l. III sur *saint Matthieu*, ch. XIX.)

Mais saint Grégoire répond : « Nous devons considérer le cœur plutôt que le don. Celui-là laissa beaucoup, qui ne garda rien. » (Saint GRÉGOIRE, *Homélie sur l'Évangile*.) Saint Pierre donna peu, mais ce peu était tout pour lui et il donna ce tout *totalement*.

La *générosité*. C'est même, dans la physionomie de saint Pierre le trait dominant. Chez lui, l'élan se révèle parfois un peu impulsif. A la Cène, voyant le Christ à ses pieds, il s'écrie : « Non, jamais vous ne me laverez les pieds. » Cependant, Jésus lui ayant dit quelques mots, « Simon-Pierre lui répondit : Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête ». (Saint JEAN, ch. XIII, v. 6 à 10.)

Il frappe Malchus, mais il vise mal et le fait d'armes est peu glorieux.

Après la Résurrection, « le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur.

» Simon-Pierre, ayant entendu que c'était le Seigneur, se jeta à la mer ». (Saint JEAN, ch. XXI, v. 7 et 8.)

C'est bien lui! se jeter à l'eau pour Jésus qu'il aimait passionnément. Saint Pierre nous apparaît franc, spontané. Pour tout dire, c'est un brave cœur, une figure attachante.

***

Et cependant l'Apôtre a trahi son Maître.

Une chute, presque toujours, a une préparation lointaine. « La nature n'agit point par sauts » et ce principe est vrai dans l'ordre moral comme dans l'ordre naturel. « Personne ne devient tout à coup extrême. »

Quelles sont les *causes* pouvant expliquer la défaillance de Pierre?

D'abord la *présomption*. Notre-Seigneur le met en garde : « Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme du froment. » (Saint LUC, ch. XXII, v. 31.)

Le Christ prévenait d'une manière discrète, mais suffisamment claire, puisque deux fois revenait le terme : Simon, Simon!

D'ailleurs le Maître ajoutait : « Et toi, quand tu seras converti... » (*Ibid.*, v. 32 [1].) Il n'y a conversion que s'il y a eu d'abord écart, détour.

Mais Pierre de protester. « Quand vous seriez pour tous une occasion de chute, vous ne le serez jamais pour moi. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 33.) Il se croyait l'homme fort, sûr de lui-même et il répétait, à sa manière, le mot du Pharisien : « Je ne suis pas comme le reste des hommes. » (Saint LUC, ch. XVIII, v. 11.)

Alors, le Christ, voyant que l'avertissement indirect n'était pas compris, ajoute la précision des détails. « Je te le dis, en vérité, cette nuit même, avant que le coq chante [2], tu me renieras trois fois. » (*Ibid.*, v. 34.)

1. Telle est la traduction ordinaire. D'autres auteurs, Maldonat, etc., prennent ce mot, que nous traduisons *converti*, pour un hébraïsme exprimé par le verbe *schoub* et le sens deviendrait : Toi, à ton tour, de ton côté...

2. D'après saint Marc, le coq chanta deux fois. D'après les autres évangélistes, une fois seulement. Comment expliquer cette apparente contradiction?

« On dit que le coq chante deux fois : la première fois, après le milieu de la nuit; la deuxième, au point du jour. Dans l'usage ordinaire, c'est ce dernier chant qu'on appelle proprement *chant du coq* et c'est ainsi que parlent les autres évangélistes. » (CRAMPON, note sur saint Marc, ch. XIV, v. 30.)

C'est parfaitement clair : le reniement aura lieu... trois fois... ce sera pendant la nuit... détail caractéristique : le coq chantera.

Pierre est-il convaincu par la netteté accablante des moindres circonstances? Non pas! « Pierre lui répondit : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierais pas. » (*Ibid.*, v. 35.) L'exclamation revient à dire, sans la brutalité des termes : Seigneur, vous vous trompez. Moi, connaissant mes forces mieux que vous, je tiens à protester contre votre erreur.

Outre cette présomption, Pierre, à Gethsémani, en eut une autre, celle de ne pas veiller et de ne pas prier, alors que le Maître déclarait ces deux moyens nécessaires pour ne pas succomber à la tentation. « Il dit à Pierre : *Ainsi*, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi! » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 40.) Ainsi!... Pierre, tantôt tu déclarais si haut que tu donnerais ton sang... et tu ne peux pas même donner une heure de sommeil!

Celui qui est présomptueux ne fuit pas l'*occasion*. Pierre se mêle aux serviteurs des ennemis. (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 58.)

A-t-il l'excuse d'un bon motif? Jugez-en :

« Pierre le suivit de loin, jusqu'à la cour du Grand prêtre, y entra et s'assit avec les domestiques, *pour voir la fin*. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 58.)

Si, au moins, il tâchait, par la prière, de convertir le péril prochain en péril lointain! Mais aucun indice que Pierre ait prié dans ces dangereuses circonstances.

Que faisait-il, en définitive? « Simon-Pierre était là, se chauffant. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 25 [1].)

C'est tout. Vraiment, il s'agissait bien de cela!...

Enfin Pierre céda au *respect humain*. Il rougit d'être le disciple du Maître humilié.

***

La faute, préparée par ces trois causes : présomption, imprudence, respect humain, arriva et se revêtit d'une gravité exceptionnelle.

1. « Les serviteurs et les satellites étaient rangés autour d'un brasier, parce qu'il faisait froid. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 18.)

En Orient, quelquefois, les nuits sont fraîches et humides, à cause d'une rosée abondante. « A l'époque de la Pâque, les nuits sont habituellement froides à Jérusalem qui est bâtie à une altitude de 800 mètres. » Aussi les serviteurs de Caïphe et du Sanhédrin avaient-ils allumé un grand feu de braises. » (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 429.)

Rappelons-nous *qui* tomba et *comment* il tomba.

Qui? Celui qui avait la quadruple dignité d'Apôtre, d'Apôtre privilégié, de prêtre, d'élu désigné comme Souverain Pontife et comme chef visible de l'Église.

Apôtre, il l'était devenu, avec son frère André, sur l'appel direct du Maître, lequel « passant le long de la mer de Galilée, vit Simon et André son frère qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs. Jésus leur dit : Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes ». (Saint MARC, ch. I, v. 16 et 17.)

Parmi tous les Apôtres, Pierre, maintes fois *distingué*, eut l'honneur de voir le Christ opérer pour lui de nombreux miracles. Notre-Seigneur le fit marcher miraculeusement sur les eaux. (Saint MATTH., ch. XIV, v. 29.)

« Jésus entra dans la maison de Simon. Or, la belle-mère de Simon était atteinte d'une grosse fièvre et ils le prièrent pour elle.

» Se penchant sur la malade, il commanda à la fièvre et la fièvre la quitta. » (Saint LUC, ch. IV, v. 38 et 39.)

Jésus « dit à Simon : Avance en pleine mer et vous jetterez les filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, cette nuit, nous avons travaillé sans rien prendre, mais, sur votre parole, je jetterai le filet.

» L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait.

» Et Jésus dit à Simon : Ne crains point, car désormais ce sont des hommes que tu prendras ». (Saint LUC, ch. V, v. 4 et suiv.)

Lors de la deuxième pêche miraculeuse, racontée par saint Jean, Pierre était encore auteur principal. « Simon-Pierre tira à terre le filet qui était plein. » (Saint JEAN, ch. XXI, v. 11.)

Au Thabor, près de Moïse et d'Élie, se trouvait Pierre et même, ne voulant plus partir, tant il faisait bon, l'Apôtre émettait, dans son ravissement naïf, la proposition relatée par les trois Synoptiques : « Maître, dressons trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Généreusement il s'oubliait lui-même.

Témoin de la Transfiguration, Pierre fut témoin aussi de l'agonie.

A la Cène, Pierre était devenu *prêtre*.

Et il tomba, le malheureux, le soir même de son ordination sacerdotale, quelques heures après avoir vu instituer les deux Sacrements de l'Eucharistie et de l'Ordre!

Notre-Seigneur lui avait dit : « Confirme tes frères » (saint LUC, ch. XXII, v. 32), le désignant comme Souverain Pontife, comme premier anneau de la chaîne glorieuse des chefs visibles de l'Église.

Malgré tout, Pierre a péché.

Faiblesse de l'homme!...

***

Ayant considéré *qui* tomba, voyons *comment* il tomba :

Mesquinement... lourdement... sacrilègement... longtemps... souvent...

Mesquinement. Devant deux servantes [1], qui l'interrogeaient sans même le menacer. Lui, Pierre, l'homme rocher [2] sur lequel Dieu allait édifier cette Église contre laquelle échoueraient les puissances de l'enfer, lui, le premier de ces Papes qui devraient tenir tête aux tyrans, aux empereurs, il cède... C'était bien la peine de faire, à la Cène, le grand serment qu'il affronterait la prison, la mort, si maintenant il tremble devant deux femmes de service...

Lourdement. « Je ne connais pas cet homme! » (Saint MATTH, ch. XXVI, v. 72.) On assure qu'un jour, humilié par la pauvreté de son père, Jean-Jacques Rousseau feignit de ne pas le reconnaître.

Renier son père est indigne. Renier son Dieu est plus coupable encore.

« Je ne connais pas cet homme!... » Vraiment, Pierre, tu ne le connais pas? Tu n'as point vécu trois années près de lui, dans le rayonnement de ses miracles, de sa bonté?

« Je ne connais pas cet *homme.* » Non? et cependant, Pierre, sur le chemin de Césarée, lorsque Jésus avait demandé : « Qui est, dit-on, le Fils de l'Homme? » toi, comme toujours ardent tu avais proclamé : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 16.) Et lui t'avait répondu : « Tu es

1. Saint Matthieu parle de deux servantes. « Une autre servante... » (Ch. XXVI, v. 71.) Saint Marc ne parle que d'une. (Ch. XIV, v. 67.)

Ou bien Pierre vit deux fois la même servante ou, plus probablement, celle qu'il rencontra la deuxième fois était une autre. (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, pp. 429-430.)

2. « Jésus, l'ayant regardé, dit : Toi, tu es Simon, fils de Jean ; tu seras appelé Céphas. » (Saint JEAN, ch. I, v. 42.) Céphas, mot syriaque, veut dire pierre, rocher.

heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. » (*Ibid.*, v. 17.)

Et après ta solennelle déclaration et la solennelle ratification de Dieu, tu viens dire : « Je ne connais pas *cet homme!* »

Sacrilège ment. « Il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 71.)

« Pierre nia avec serment : Je ne connais pas cet homme! Peu après, ceux qui étaient là s'approchèrent de Pierre et lui dirent : Certainement tu es aussi de ces gens-là, car ton langage [1] te fait connaître [2]. Alors, il se mit à faire des imprécations et à jurer qu'il ne connaissait pas cet homme. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 73 à 75.)

Longtemps. Ce ne fut pas l'éclair d'une faiblesse, mais, entre la seconde et la troisième lâcheté, « une heure s'était écoulée » (saint LUC, ch. XXII, v. 59) et, une première fois déjà, le coq, le coq annoncé par Jésus, avait scandé la faute.

Souvent. Non la chute unique, mais triple.

Trois reniements ou plutôt trois *groupes* de reniements. « Si l'on compte les phrases de dénégation mises par les quatre évangélistes dans la bouche de saint Pierre, on trouvera qu'il a renié son Maître *plus de trois fois* et il est bien probable que les écrivains sacrés ne nous ont pas transmis toutes les réponses faites par l'Apôtre aux divers groupes de ses accusateurs...

1. Les Galiléens parlaient mal. « Leur prononciation très défectueuse ne contribuait pas peu à les rendre ridicules aux yeux des beaux parleurs de la Judée et de Jérusalem, qui ne leur ménageaient pas les avanies et les sarcasmes. Idiotismes, négligences grammaticales, accent spécial, prononciation indistincte de plusieurs lettres, notamment des gutturales, tout cela les trahissait. » (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 108.)

2. Comparez ce passage avec celui des *Juges*, ch. XII, v. 4 à 7 : « Les Galaadites s'emparèrent des gués du Jourdain et, quand l'un des fuyards d'Ephraïm disait : « Laissez-moi passer », ils lui demandaient : « Es-tu » Ephraïmite? » Il répondait : « Non! » Ils lui disaient : « Eh bien! dis » schibboleth. »

» Et il disait sibboleth, ne réussissant pas à bien prononcer.

» Les hommes de Galaad le saisissaient et l'égorgeaient. »

Voilà, plus de mille ans avant Jésus-Christ, l'équivalent des *Matines brugeoises*, où l'on massacrait tous ceux qui ne parvenaient point à dire : « Schild ende vriend. »

Cependant les dénégations multiples ont eu lieu à trois reprises. » (CRAMPON, note sur saint Matthieu, ch. XXVI, v. 75.)

Fillion (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, pp. 429 à 431) remarque aussi que saint Pierre renia Notre-Seigneur plus de trois fois, mais que ces fautes peuvent se répartir en trois grandes classes.

Oh! que le péché de Pierre fut grand [1]!

« La véracité et l'honnêteté historique des quatre évangélistes brillent dans les lignes que chacun d'eux a consacrées au reniement du prince des Apôtres. Ils ne le ménagent pas ; ils n'essaient pas d'atténuer, même légèrement, sa faute. » (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 432.)

***

La chute de Pierre fut donc *préparée... consommée...*

Reste à voir comment elle fut *réparée*.

« Pierre avait encore aux lèvres la dernière imprécation [2] » lorsque « le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre ». (Saint LUC, ch. XXII, v. 61.) Regard inoubliable, qui semblait dire : « Pauvre Pierre!... toi, mon bien-aimé... toi, après mes avertissements... toi, après tes déclarations d'amour... Toi, tu jures à mes ennemis que tu ne me connais pas. »

Oh! les yeux navrés du Christ, dans lesquels, malgré tout, se lisait déjà le pardon.

« *Et Pierre se souvint.* » (Saint LUC, ch. XXII, v. 61.)

Il se souvint de tout : du Maître qu'il avait sincèrement aimé, de sa propre indignité.

Il se souvint! Le péché est un oubli, le péché de Pierre et mes péchés à moi. « Maître c'est vrai! j'avais oublié ma fragilité d'homme, la grande loi de prier et de veiller. »

« *Et, étant sorti...* » (V. 62.)

Si vere ploras, exi foras. Si tu regrettes sincèrement ta faute, dit saint Thomas d'Aquin, eh bien! sors! Oui, sors de l'occasion, du milieu, de la maison où tu as expérimenté ta faiblesse. Pars! Pierre s'enfuit, craignant, peut-être, de rencontrer Marie, sur

1. Pour ne rien exagérer, on peut, semble-t-il, rappeler l'une ou l'autre circonstance atténuante : désarroi de cette nuit, stupeur de voir que Jésus se laissait arrêter, trouble et peur, lassitude des Apôtres, dont les yeux étaient appesantis de tristesse.

2. R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, p. 160.

son passage [1]. On n'aime pas à se trouver devant la mère, quand on a trahi le fils.

« *Pierre pleura.* » (V. 62.)

Une tradition nous dit qu'il garda, sur les joues, le double sillon des larmes.

Tous les repentants, pour qui Jésus fut si bon, ont beaucoup pleuré : saint Paul, saint Augustin et tant d'autres.

L'*Imitation* a un beau chapitre sur la componction. (Livre I, ch. XXI.)

Saint Ignace nous invite à demander le don des larmes [2].

Sainte Thérèse assure que « la componction doit être regardée comme le fond normal et ordinaire du tempérament spirituel de tous les saints ».

Dieu remet les fautes, mais, si le propre du bienfaiteur est de ne point rappeler, le propre de celui qui reçut une faveur est de se souvenir. Ayons la délicatesse de ne pas oublier trop vite nos péchés, après l'absolution.

Il faut garder une âme de gracié.

« Mon péché est constamment devant moi. » (*Ps.* LI, v. 5.)

N'allons pas mal comprendre. Ce sentiment n'a rien de commun avec la défiance. La componction est, d'après une définition attribuée à saint Thomas d'Aquin : « La douleur habituelle et *tranquille* des péchés déjà remis. »

Saint Pierre était parfaitement sûr du pardon. Ses larmes, ses nobles larmes, étaient versées par reconnaissance. Leur cause n'était point une crainte servile, mais une confusion ravie et l'extase devant la bonté du Christ.

« Les pleurs abondèrent, là où l'affection n'avait jamais disparu et la source d'amour lava les mots arrachés par la crainte. » (Saint LÉON, Sermon sur la Passion.)

Il faut utiliser le péché, par la gratitude et par le désir de réparer.

Pour le Christ qu'il avait renié, saint Pierre fut martyr. Le Maître avait déclaré : « En vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais ; mais, quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera là où tu ne voudrais pas. » (Saint JEAN, ch. XXI, v. 18.)

1. Telle est la pensée, d'ailleurs bien naturelle, de Catherine EMMERICH. (*Douloureuse Passion*, ch. XII.)

2. *Exercices spirituels*, 1re semaine, 2e exercice.

Par ces paroles, Jésus laissait deviner une mort violente.

Saint Pierre expira sur une croix. Dans son humble confusion de ressembler au Maître, il voulut être crucifié, la tête en bas [1].

***

Voilà ce que fit Pierre.

Et que fit Jésus?

C'est toujours lui, qui, dans la conversion d'une âme, joue le rôle principal.

Le disciple avait été fort ingrat.

Le Maître fut très généreux.

Jésus se montra plus magnanime que l'Apôtre n'avait été pusillanime.

Après la Résurrection, les anges (justifiant le sens de leur nom qui signifie messagers) disent aux saintes femmes : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Il est ressuscité. Il n'est plus ici. Mais allez, dites aux disciples et à *Pierre*... » (Saint MARC, ch. XVI, v. 6 et 7.)

Devinez l'émotion de saint Pierre, quand on lui rapporta ces mots! « Il m'a nommé, moi, bien à part? Comme jadis, il m'a donc gardé un amour de prédilection? Il est toujours le même, le Maître! Son indulgence dépasse notre misère. »

Mais *un message* du Christ, c'était trop peu.

Bientôt ce fut une *apparition*, pour Pierre, bien personnellement.

« Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon. » (Saint LUC, ch. XXIV, v. 34.)

« Le Christ... est ressuscité le troisième jour... et il apparut à Céphas, puis aux douze. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. XV, v. 5.)

Il se montra d'abord, non à l'Apôtre vierge et fidèle, mais à l'Apôtre qui fut renégat.

Qui dira l'entrevue de l'Apôtre avec son Dieu?

Cette première apparition fut suivie de plusieurs autres. Mais la dernière fut si importante que saint Jean lui consacre tout son dernier chapitre, à part les deux versets de conclusion.

La scène a eu lieu près du lac de Tibériade [2].

1. Mgr BAUNARD, *Saint Pierre*, sa mort. — FILLION, *Saint Pierre* (Collection : *Les Saints*, Lecoffre), ch. III : *Martyre de saint Pierre à Rome*.

2. Lire *Tibériade*, par le R. P. PARRA, S. J. (9, rue Montplaisir, Toulouse), 114 pages.

« Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » (V. 15.)

Aimer! c'est toute la loi.

« M'aimes-tu plus que *ceux-ci?* » (V. 15.) Allusion délicate, et, si l'on peut ainsi parler, douce finesse!

Pierre, à la dernière Cène, avait dit : Même si tous *ceux-ci* vous abandonnaient, moi je serais plus dévoué qu'eux, vous aimant plus qu'eux.

Notre-Seigneur l'interroge trois fois. Trois reniements, trois rétractations : symétrie touchante!

Saint Pierre répond : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime. » (V. 17.) Que nous sommes loin de l'ancienne présomption!

Autrefois, l'Apôtre multipliait les protestations.

Maintenant que Jésus l'invite à répondre, il n'ose plus faire de serment solennel. Modestement, il dit : Mon Dieu, vous lisez dans les cœurs. *Vous savez.* « *Tu scis...* »

« Pais mes agneaux... Pais mes agneaux... Pais mes brebis... » (V. 15 à 18.)

« C'est à Pierre qu'il est ordonné d'aimer plus que tous les autres Apôtres et ensuite de paître et gouverner tout : et les agneaux et les brebis et les petits et les mères et les pasteurs : pasteurs à l'égard des peuples, brebis à l'égard de Pierre. » (Bossuet, *Unité de l'Église.*)

Dieu avait, peut-être, permis la chute de Pierre, afin que l'Apôtre devenant pasteur suprême fût indulgent pour les autres [1] et n'oubliât point sa fragilité. La dignité la plus sublime devait être à base d'humilité.

Pierre, avant d'être placé le plus haut possible, s'était trouvé le plus bas possible.

De même que, pour l'Eucharistie, il faut distinguer la promesse et l'institution effective, ainsi, pour la Papauté, nous devons

1. « Le souvenir de sa chute lui apprend à tempérer, par la miséricorde et la patience, la fermeté nécessaire des condamnations qu'il lui appartient de porter contre autrui. Le pouvoir sacerdotal n'a pas été remis aux anges qui, ne péchant pas, poursuivraient sans miséricorde le péché dans le pécheur ; mais un homme, sujet aux passions, est constitué sur les autres. Retrouvant en eux sa propre infirmité, il saura mieux compatir et plus aisément pardonner. Ainsi Jésus, livré aux outrages des hommes, achevait le grand travail de l'éducation des Apôtres. » (L. Veuillot, *Jésus-Christ*, IIe partie, ch. VIII.)

distinguer plusieurs moments : la promesse, l'institution partielle, l'investiture complète et définitive [1].

La promesse. « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église [2]. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 18.)

Jésus-Christ, s'engageant à une chose, la fera certainement.

Mais enfin, ce n'est encore qu'une promesse ; le Christ parle au futur : « Je bâtirai » et il ne dit même pas quand la chose se réalisera.

L'institution partielle rapporte les paroles de Jésus à Pierre, lors de la Cène : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères » (saint LUC, ch. XXII, v. 32) et, par eux, toute l'Église.

1. Pour l'Église, on peut considérer aussi différentes phases. *La promesse :* « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. » (Saint MATTH., ch. XVIII, v. 18.) *L'institution :* « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. » (Saint MATTH., ch. XXVIII, v. 19 et 20.) L'*entrée en fonction* eut lieu le jour de la Pentecôte. « Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée et jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Actes*, ch. I, v. 8.)

2. Le texte évangélique est bien authentique. Des centaines de manuscrits le rapportent. Si parfois se rencontre une variante, elle est d'une importance presque nulle, portant sur un détail, jamais sur le fait. Aucun vestige d'une autre tradition ; accord unanime des versions.

Il est vrai qu'au XI^e^ siècle, un manuscrit porte le pluriel : « Tout ce que *vous* lierez. » Simple lapsus de copiste, puisque, dans le même texte, le singulier est conservé partout ailleurs.

— Les adversaires objectent : Notre-Seigneur avait interrogé tous les Apôtres ; saint Pierre n'a fait que répondre au nom de tous. Et c'est à tous encore et non à Pierre seul, que Notre-Seigneur confère les pouvoirs.

Nous répondons : 1. Où est-il dit que les Apôtres avaient chargé Pierre de répondre en leur nom ? 2. Si les Apôtres ont cru, eux aussi, Pierre en tout cas, eut le mérite de parler le premier et, en cela, répétons-le, n'apparaît aucun mandat, aucune délégation des autres. 3. Supposons, un instant, que Pierre fût le porte-parole des autres, nous remarquons cependant que la réponse du Christ est strictement personnelle et s'applique à Pierre tout seul. Jésus prodigue les *toi*, emploie le nom de Pierre et son prénom et le nom de son père. « C'est précis, disait un professeur de théologie, comme un acte de notaire. » Tous les membres de la phrase sont intimement reliés par *et*.

« Tu es Pierre et sur *cette* pierre... » En français, le genre du mot *pierre* doit être d'abord masculin, ensuite féminin. Mais, dans la langue employée par Jésus, aucun changement pareil.

De même, près du lac de Tibériade (saint JEAN, ch. XXI) quelle insistance à désigner saint Pierre très personnellement ! Trois fois, Jésus

C'est le pouvoir doctrinal qui est visé formellement.

Le pouvoir de gouvernement n'est pas exclu, il est même compris, mais pas explicitement et puis la primauté ne sera pas exercée tant que vivra Notre-Seigneur, ni aussi longtemps qu'après sa Résurrection il continuera de rester parmi nous.

Encore une fois, il ne s'agit que d'une promesse pour le futur : « Et toi, quand tu seras converti. »

L'investiture complète et définitive. « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » (Saint JEAN, ch. XXI, v. 15 à 18.) Maintenant c'est la collation actuelle, effective, de ces pleins pouvoirs d'enseignement et de gouvernement, qui s'exerceront, en fait, dès que Notre-Seigneur remontera au ciel.

L'Apôtre qui tomba si lourdement est choisi comme chef de l'Église.

Oh! comme le Christ a richement pardonné! comme il a relevé Pierre aux yeux de la postérité!

répète : « Simon, fils de Jean. » D'ailleurs voyez comme il oppose saint Pierre aux autres : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » (V. 15.)

— L'adversaire insiste : « Mais si! les pouvoirs sont donnés à tous. Comparez ce texte avec un autre de saint Matthieu : « Tout ce que vous lierez... » (Saint MATTH., ch. XVIII, v. 18.)

Réponse : Les Apôtres n'ont pas ces pouvoirs indépendamment de saint Pierre, tandis que saint Pierre les a reçus indépendamment des Apôtres.

Jésus n'a point conféré aux Apôtres ces pouvoirs avec la même solennité, ni avec la même plénitude.

Pierre a des pouvoirs spéciaux, indépendants, suprêmes.

En fait, seul il porte les clefs, sur les représentations des plus anciens monuments.

— L'adversaire dit encore : « Jésus a dit qu'il *priait pour tous.* »

Réponse : Oui, mais il gardait, dans cette prière, la distinction entre chefs et sujets : « Simon, Simon, voici que Satan *vous* a réclamés... mais j'ai prié pour *toi.* » (Saint LUC, ch. XXII, v. 31.)

— Autre objection : Les Apôtres étaient déjà infaillibles personnellement. En quoi saint Pierre pouvait-il encore les confirmer dans la foi?

Réponse : 1. Le Christ a considéré toute la suite des temps. Or, les évêques, successeurs des Apôtres, ne sont pas personnellement infaillibles. 2. Même les Apôtres n'étaient infaillibles qu'à la condition de se régler sur saint Pierre.

— Dernière objection. La plénitude de juridiction n'est pas prouvée par ces deux images : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux... Tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié... »

Réponse : Ces deux images *seules* ne suffiraient peut-être point à établir notre thèse. Mais elles doivent s'interpréter par l'affirmation du début, parfaitement claire : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Ceci est formel.

Si un nom a survécu, c'est le nom de celui qui fut pécheur et pêcheur, de ce gagne-petit qui prenait des poissons pour vivre.

Comptez les expressions de la langue religieuse où intervient le nom de saint Pierre :

La basilique de Saint-Pierre.

La chaire de saint Pierre [1].

La *confession* de saint Pierre.

Le denier de Saint-Pierre.

En théologie, tout un traité concerne Pierre et ses *successeurs*.

***

Car saint Pierre n'est pas mort. Il se survit dans la personne des papes, et à chacun d'eux on répète : « Tu es Petrus. » Ces mots sont écrits en lettres d'or, mesurant deux mètres de hauteur, sur la coupole de la basilique Saint-Pierre, à Rome. Avant les canonisations, le secrétaire des Brefs proclame : « Pierre va parler par la bouche de... » et alors est prononcé le nom du pape régnant.

Le Souverain Pontife prolonge Pierre [2]. Il a hérité de ses pouvoirs.

Et quels pouvoirs !

Ils sont incomparables en étendue (le pape est un souverain dont l'empire est le monde), en profondeur (les âmes sont atteintes), en durée (voici une dynastie ininterrompue de deux cent soixante-six [3] Pontifes-rois).

Pie XI est le deux cent soixante-cinquième anneau de cette chaîne glorieuse qui le rattache à saint Pierre et, par saint Pierre, au Christ.

L'organisation très forte de l'Église réalise la monarchie absolue, la centralisation parfaite : les fidèles obéissent à leurs

1. Fête de la chaire de saint Pierre, à Rome, 18 janvier. Voir, dans le Bréviaire de ce jour, le beau sermon de saint Léon. *(Serm. I, sur les Apôtres Pierre et Paul.)*

2. Chaque pape a un cachet personnel, qu'on doit briser à sa mort, et qu'on nomme l'*Anneau du pêcheur*.

3. Il y a divergence entre les historiens, pour la série complète des papes. La liste, d'après le Liber Pontificalis, en donne 260 (Pie XI inclus). La liste de Benoît XIV, 261. La liste, dite de saint Paul, 266. Cette dernière est adoptée par l'*Annuaire Pontifical catholique* (voir 1905, p. 63 — 1914, p. 27 — 1926, pp. 25-29.)

curés, les curés à leurs évêques, les évêques au pape. Il se trouve au sommet de la pyramide mystique.

Rappelez-vous quels efforts il fallut, pendant la guerre, pour que dix millions d'hommes obéissent à un chef unique, le généralissime Foch. Cependant, il y allait de leur intérêt et on ne leur demandait qu'une obéissance *extérieure* d'exécution.

Mais quand la T. S. F. annonce la création d'un nouveau pape, à l'instant, trois cent millions d'hommes s'inclinent. Ils ne trouvent, dans pareil geste, aucun avantage matériel ; on leur impose la soumission intime de la conscience. Humblement ils répètent : « Là où est Pierre, là est l'Église... Rome a parlé, la cause est jugée. Le pape est le Vicaire de Jésus-Christ... Nous avons, comme nos pères, cette déférence qu'on a osé appeler la dévotion au pape... Notre père qui est à Rome représente notre Père qui est au ciel. »

Aucun roi ne s'avise de lancer des lettres à l'univers. Le pape le fait ; par ses encycliques, il parle Urbi et Orbi.

Le pape est la plus haute personnalité du monde.

J. de Maistre l'a très bien montré dans son livre : *Du Pape*.

Un journal protestant, *Le Temps*, reconnaît « la situation véritablement extraordinaire qu'occupe la papauté. Jamais le pape n'a été aussi souverain absolu des âmes et jamais cette souveraineté n'a été aussi indiscutée. Quand on arrive à Rome, on a la sensation directe et immédiate que le pape est vraiment le premier après Dieu, au-dessus des États, au-dessus des rois, au-dessus des patries, au-dessus de tout ». (*Le Temps*, 16 juin 1922.)

« Pais mes brebis ! » Les évêques doivent obéissance à l'évêque de Rome. Ils sont tenus de visiter, tous les cinq ans, le tombeau des Apôtres et chacun de ces Pontifes doit se présenter au *Souverain* Pontife. (Droit canonique, can. 341.)

Rome leur a prescrit de répondre aux cent questions constituant pour eux un vrai programme et un examen de conscience [1]. La revue *Prêtre et Apôtre* le rappelait récemment : « Une année est assignée aux évêques d'une partie du monde.

» Ainsi les évêques d'Espagne, d'Italie, de Portugal, de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et des îles voisines, doivent se rencontrer à Rome, aux pieds du

1. Voir *Acta Apost. Sedis*, 1918, p. 487. Cent numéros, dont certains exigent plusieurs réponses.

successeur de saint Pierre. Ils doivent lui faire un rapport. (Can. 340.)

» Voilà des hommes, les premiers en dignité dans l'Église de Dieu, docteurs instruits, administrateurs habiles, vieillards souvent à la porte de l'éternité, à la veille de rendre compte à Jésus-Christ lui-même de l'état de leur diocèse, les voilà humblement à genoux devant le successeur de Pierre... recevant des conseils, une direction.

» N'est-ce pas là un spectacle inouï sur la terre et parmi les nations ?

» Le Vicaire de Jésus-Christ, en cinq ans, a visité la terre entière, toute l'Église catholique. »

Le pape est un supérieur sans supérieur et sans aucun égal, ici-bas. Son élection, même pour les incroyants, est un événement mondial.

Et pour les croyants ! Au-dessus du Vatican plane la puissance divine.

Le Souverain Pontife ne reçoit pas de caractère sacramentel ; son sacerdoce est celui de l'évêque, chez qui la prêtrise est complètement réalisée. Mais le Pape reçoit de l'Esprit saint un pouvoir de juridiction, l'investiture d'une autorité qui s'étend au monde et qui s'exerce d'une manière directe, immédiate, sur chacune des églises particulières, sur chacun des pasteurs, sur chacun des fidèles de la chrétienté. (Conc. du Vatican, Constitution dogmatique de l'Église du Christ, c. III.)

L'infaillibilité est garantie par Dieu aux Conciles œcuméniques [1] ou même au pape seul, à condition qu'il parle *ex cathedra*, dans le plein exercice du magistère pontifical.

Notre-Seigneur dit à Pierre et à chaque successeur de Pierre : « Pais mes agneaux... » Or, la seule pâture des âmes est la vérité.

Il a déclaré : « Tu es Pierre... les portes de l'enfer ne prévaudront pas. » Mais les portes (puissances) de l'enfer prévaudraient si, à un moment donné, le pape par une définition enga-

1. Conditions de l'œcuménité : *a)* Tous les évêques, en exercice de juridiction, doivent être convoqués ; *b)* le nombre des évêques présents doit être assez grand pour représenter toute l'Église ou tout l'épiscopat. Il n'est pas requis cependant que *le plus grand nombre* des évêques soit présent ; *c)* le pape doit présider (personnellement ou par des légats), sans quoi, l'assemblée séparée du pape deviendrait acéphale et ne serait plus un Concile, mais un conciliabule.

Il y eut *vingt* Conciles œcuméniques.

geant toutes les âmes, faisait sombrer l'Église entière dans l'erreur, obligeant toutes les consciences, sous peine de péché grave, à croire la fausseté.

Dieu promet l'infaillibilité, non d'inspiration, mais d'assistance. Il ne dispense point le Souverain Pontife des études préparatoires.

L'infaillibilité n'a rien de commun avec l'impeccabilité.

Elle a pour objet les points de foi ou de morale déjà compris dans la Révélation et ce qui est nécessaire à la conservation de ce dépôt.

Elle ne porte que sur le point précis de la définition et pas sur les considérations qui l'entourent.

Elle fut définie au Concile du Vatican, où plusieurs opposants étaient anti-opportunistes et non anti-infaillibilistes [1].

L'infaillibilité est nécessaire.

Nous devons croire des vérités souvent impénétrables, des mystères.

A la différence des thèses scientifiques, les principes religieux sont gênants pour les passions.

Nous sommes obligés de les admettre tous, sans exception. Celui qui rejette un seul point de foi est moins hérétique que celui qui en rejetterait cinq, mais il est hérétique tout de même.

Il faut adhérer à ces principes au point d'affronter le martyre, plutôt que de les renier.

Or, l'homme ne croira de la sorte que des vérités infailliblement sûres. On ne meurt pas pour des choses douteuses!

De plus, il est fatal que naissent des controverses.

Sans tribunal infaillible, comment seront tranchés péremptoirement des problèmes souvent subtils?

Nous savons, par expérience, que les discussions entre hommes

1. Voir *Histoire du Concile du Vatican*, par le R.P. GRANDERATH, S. J. (T. III, pp. 298 et suiv.) Deux textes significatifs :

« Je n'ai écrit et parlé que contre l'*opportunité* de la définition. Quant à la doctrine, je l'ai toujours professée, non seulement dans mon cœur, mais dans des écrits publics, dont le Saint-Père a bien voulu me féliciter. » (Mgr DUPANLOUP, p. 255.)

« Votre Sainteté peut se rappeler que nous exprimions l'espoir de réunir l'unanimité des suffrages, si l'on acceptait deux ou trois corrections qui n'atteignaient pas le fond du décret. C'est surtout la question d'*opportunité* qui nous tenait au cœur et la crainte de voir les gouvernements se désintéresser de la papauté. » (P. 256.)

n'aboutissent presque jamais. Dans un débat parlementaire ou dans une polémique de presse, est-ce qu'un parti réussit à convaincre l'autre? L'orgueil intervient. La sagesse humaine est bornée. Voyez les doutes, les désaccords entre les meilleurs esprits.

Béni soit Dieu qui a bien voulu nous donner le moyen très simple de pleine assurance : l'infaillibilité! Elle n'est point accordée au pape pour lui, mais pour nous.

Elle n'est pas une sujétion humiliante de l'intelligence, mais une certitude délicieuse de la vérité, concernant les sujets les plus graves, ceux de l'éternité.

Devant une définition pontificale, nous ne devons pas nous écrier : « Une définition en plus! » mais : « Une erreur en moins! »

Ne disons point : Hélas! mais : Merci!

Pour obéir au pape, n'attendons pas l'infaillibilité d'une définition *ex cathedra*, d'ailleurs si rare.

Il faut suivre *toutes* les *directives* pontificales, la consigne du pape étant l'ordre de Dieu.

On dira : L'infaillibilité ici n'est plus en jeu.

Soit! mais reste l'obéissance envers la plus auguste autorité.

Le Souverain Pontife a grâce d'état, assistance particulière de Dieu. Même indépendamment de toute considération religieuse, le bon sens nous avertit que le pape, vivant sur les sommets, a une vue autrement large que nous. Placé plus haut, il voit plus loin. Centralisant les renseignements de tout l'univers, il pourvoit mieux au bien général.

***

Le cardinal Mercier, dans sa Lettre du 25 février 1922, écrite après l'élection de S. S. Pie XI, résumait ce qu'on peut dire sur la gloire de la papauté :

« Nous parcourûmes la galerie où défilent, en mosaïque, les portraits de deux cent soixante papes qui, de Pierre à Benoît XV, présidèrent aux destinées de la société chrétienne, jusqu'au médaillon d'attente, encore vide, où étincellera demain la figure éternellement jeune de Pierre, sous les traits du dernier élu de la divine Providence.

» Quelle galerie! Quelle imposante continuité!

» En face de cette majesté vingt fois séculaire, essayez de vous représenter en imagination les événements qui, dans le monde

profane, se sont succédé, depuis deux mille ans : civilisations disparues, trônes tombés, empires et royaumes démembrés, races et peuples amalgamés, bousculés, terrassés ; vicissitudes toujours renouvelées de victoires et d'échecs militaires, d'alliances nouées et dénouées, de traités signés et déchirés ; flux et reflux incessant d'intérêts, de passions, d'ambitions qui s'entrechoquent ; systèmes éphémères de philosophie, théories scientifiques, courants littéraires ; tentatives d'hérésie, de schisme ; guerres et révolutions...

» Que de ruines dans ce passé ! Quelle confusion !

» Une seule institution domine ces décombres, une seule lumière luit sur ce vaste chaos : c'est notre mère, la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

» Elle n'a pas connu la précarité fatale des choses de l'histoire : elle est assise sur un roc contre lequel aucune puissance ni humaine ni infernale n'a prévalu, ne pourra prévaloir...

» Les historiens connaissent-ils une élection de pape, triomphale à l'égal de celle du pape Pie XI ?...

» Ici pas de discours ; pas de liste de candidats, sauf celle où tous les électeurs sont au même titre éligibles ; pas de menace d'interpellations, ni de discussion contradictoire.

» Chacun n'a qu'un témoin : Dieu et sa conscience... La conclusion finale, chacun la tenait pour soi, la notait dans son bulletin secret de vote, que nul autre que le votant ne connaît, ni ne connaîtra jamais.

» Ce bulletin, où le nom du votant est caché et scellé, les électeurs vont à l'autel le déposer dans une large coupe. Les cardinaux s'avancent en file, par rang d'ancienneté. Au pied de l'autel, une génuflexion, un moment de prière, à genoux ; puis la lecture, à haute voix, de cette formule de serment : Je prends à témoin le Christ, Notre-Seigneur, qui sera mon Juge, que je choisis celui que, devant Dieu, je crois devoir choisir...

» L'hommage officiel que nous rendîmes au Souverain Pontife, dès le matin du 6 février, jour de son élection, nous le renouvelâmes, avec plus d'apparat, l'après-midi, avant de sortir du conclave. Le troisième hommage, le plus solennel, la troisième *adoration*, dit le public, aura lieu demain à 11 heures. Aujourd'hui nous sommes encore en cappa violette ; demain, pour la troisième adoration, les cardinaux porteront la soutane rouge et la cappa de même couleur.

» Les derniers vestiges du deuil extérieur s'effacent ; l'Église a un instant suspendu sa marche ; elle la reprend, de son pas ferme et confiant, à la conquête spirituelle de l'avenir.

» Comme elle s'avivait en nous cette foi dans l'avenir, lorsque nous regardions avec fierté, là, à la place où était hier l'autel, notre jeune pilote tranquillement assis au gouvernail et que nous faisions monter vers Dieu le Te Deum !

» Quelle secousse religieuse, lorsque la Schola de la Sixtine lança au nouveau successeur de Pierre la divine prophétie : Tu es Petrus !...

» Le temps use, les hommes passent, les institutions disparaissent, mais toi, Pierre, tu ne passeras pas ; tu vivras ; sur toi, mon Église se perpétuera. »

INSTITUTION
DE LA
SAINTE EUCHARISTIE

Le fait est si important que nous en ferons le sujet d'une brochure spéciale qui paraîtra bientôt : *Le Sacrement des Sacrements.*

GETHSÉMANI

Le premier Adam avait péché dans un jardin de délices.

Le deuxième Adam répara dans un jardin de douleurs.

Gethsémani, en araméen, signifie pressoir, et l'endroit ne justifia que trop bien un tel sens. Notre-Seigneur fut mis au pressoir de l'épreuve.

« Il a été broyé à cause de nos iniquités. » (Is., ch. LIII, v. 5.)

Avec son intelligence divine et avec la science infuse de son intelligence humaine, Notre-Seigneur vit, comme un panorama maudit, comme une fresque d'enfer, tous les péchés du monde.

Les siècles passaient, en sombre revue. Ils défilaient, un à un, lentement, apportant chacun leurs immondices, leurs prévarications. Toutes les immondices, toutes les prévarications, depuis la faute du premier homme, jusqu'à celle que consommera le dernier pécheur du monde.

Voici d'abord le *passé*, les souillures, très vieilles. Nous ne connaissons parfois le monde antique qu'à travers les belles citations latines et grecques. Mais il était gangrené jusqu'aux moelles, mangé par les deux chancres hideux de la luxure et de l'égoïsme. Péchés de Rome et d'Athènes, de Ninive et de Babylone, de Sodome et de Gomorrhe...

Un écrivain moderne a été jusqu'à dire : La salissure humaine s'étalait sur la terre grande. C'était à se demander s'il n'aurait pas mieux valu balayer tout, anéantir d'un coup de foudre cette fourmilière gâtée.

Le peuple élu n'avait pas échappé au mal, race « à tête dure [1] » que rien n'avait pu émouvoir, ni la sévérité divine faisant se creuser la terre pour engloutir Dathan et Abiron (*Deutér.*, ch. XI, v. 6 et 7), ni les preuves d'amour de la mer Rouge entr'ouverte, de la colonne lumineuse, de la manne.

1. *Exode*, ch. XXXII, v. 9 ; ch. XXXIII, v. 3 et 5 ; ch. XXXIV, v. 9. — *Deutér.*, ch. IX, v. 6 ; ch. X, v. 16.

« Ils furent pris de convoitise, dans le désert
Et ils tentèrent Dieu, dans la solitude.
Puis ils furent jaloux de Moïse, dans le camp
Et d'Aaron le saint de Jéhovah.
Ils firent un veau, au mont Horeb,
Ils se prosternèrent devant une image de métal fondu ;
Ils échangèrent leur gloire
Contre la figure d'un bœuf qui broute l'herbe.
Ils oublièrent Dieu leur libérateur
Qui avait fait de grandes choses en Égypte,
Des miracles dans la terre de Chanaan,
Des prodiges à la mer Rouge.
Ils dédaignèrent la terre des délices,
Ils ne crurent pas à la parole de Jéhovah,
Ils murmurèrent dans leurs temples,
Ils s'attachèrent à Béelphégor
Et mangèrent des victimes offertes aux morts.
Ils irritèrent Jéhovah, aux eaux de Mériba ;
Ils se mêlèrent aux nations,
Ils servirent leurs idoles,
Ils immolèrent leurs fils
Et leurs filles aux démons. » (*Ps.* CVI, v. 14 et suiv.)

Mêmes récits des infidélités d'Israël, au chapitre XXXII du *Deutéronome* (cantique de Moïse), au II^e^ *Livre d'Esdras*, ch. IX et dans les *Psaumes* LXXVIII, CV, CVI, etc.

***

Notre-Seigneur voyait aussi les péchés du *présent*, ceux qui étaient sur le point de se consommer.

Judas arrivait, le regard oblique, parmi les oliviers, à la clarté louche des lanternes. Et dire que, même alors, la grâce du pardon lui restait offerte ! Si le traître l'avait acceptée, il serait maintenant au ciel parmi les Apôtres ; nous invoquerions saint Judas.

Après l'ingrat qui trahit, voilà les bourreaux, le peuple, les prêtres mauvais et c'est une chose effrayante de constater que, pendant la Passion, les prêtres, les pontifes, furent les plus acharnés. « Les pontifes excitèrent le peuple. » (Saint MARC, ch. XV, v. 11.)

Notre-Seigneur voit dans l'*avenir* tant d'autres Judas, d'autres bourreaux, d'autres hommes lui préférant une créature, d'autres prêtres peu dignes.

Ce devait être pour le Christ une amertume suprême de savoir que la Passion n'empêcherait pas le débordement du mal qui s'étendrait sur le monde comme une marée ignoble.

Que de péchés, s'accumulant au cours des temps!... toute la gamme allant des mesquineries jusqu'aux forfaits énormes : vanités puériles, respect humain, mensonges, vols, parjures, apostasies. Végétation malsaine des choses viles, inavouables tellement elles sont dégradantes. Fautes personnelles, fautes publiques. Guerres injustes, violant le droit des gens et les traités.

Un auteur profane, dans une page parfois choquante de réalisme, a décrit ces trois aspects de la vision du Christ : les péchés anciens, imminents, futurs.

« Le Verbe arrêta, mit, en quelque sorte en suspens, sa divinité, se spolia loyalement de sa faculté d'être insensible, afin de se mieux ravaler au niveau de sa créature et de son mode de souffrir...

» Et ce fut atroce. Lorsqu'il envisagea l'effroyable fardeau d'iniquités qu'il s'agissait de porter, il frémit et tomba sur la face...

» Sur un fond de clartés menaçantes, les siècles défilaient, poussant devant eux les idolâtries et les incestes, les sacrilèges et les meurtres, tous les vieux méfaits, et ils étaient salués, acclamés au passage, par les hourras des mauvais anges.

» Jésus excédé baissa les yeux.

» Lorsqu'il les releva, ces fantômes des générations disparues s'étaient évanouis, mais les scélératesses de cette Judée qu'il évangélisait, grouillaient en s'exaspérant devant lui. Il vit les effrayantes brutes qui allaient lui cracher au visage et lui ceindre le front de points de sang.

» La croix se dressait hagarde sur les cieux bouleversés.

» Il se remit debout, mais, saisi de vertige, il chancela et chercha un bras pour le soutenir, un appui.

» Il était seul.

» Alors il se traîna jusqu'à ses disciples qui dormaient et il les réveilla.

» Ils le regardèrent, ahuris et craintifs, se demandant si cet homme, aux gestes éperdus et aux yeux navrés, était bien Jésus.

» Il leur reprocha seulement de n'avoir pu veiller et, après

être encore revenu deux fois près d'eux, il s'en fut agoniser sans personne, dans son pauvre coin...

» Maintenant... il n'était plus question du *passé* et du *présent*, il s'agissait de l'*avenir* qui s'avançait plus redoutable encore ; les siècles futurs se succédaient... les hommes continuaient de voler et d'assassiner ; ils persistaient à crucifier leur Sauveur, pour satisfaire leurs passions. Dans les décors variés des âges, le veau d'or s'érigeait, immuable et il régnait.

» Alors, ivre de douleur, Jésus sua le sang et il cria : « Père !... »

» Ce fut l'assaut de toutes les immondices réunies des temps ; les gémonies du passé, du présent, de l'avenir, se fondirent et se concentrèrent en une sorte d'essence corrosive et elles l'innodèrent. Ce fut quelque chose comme un charnier des cœurs, comme une peste des âmes.

» Les anges qui avaient assisté le Seigneur au jardin des Olives, n'intervenaient plus. Ils pleuraient, atterrés, devant cette mort abominable d'un Dieu. » (HUYSMANS, *Vie de sainte Lydwine*, pp. 105 à 107.)

***

L'innocent, l'Agneau de Dieu, porte les péchés du monde.

Jésus a toujours fait la volonté du Père. « J'accomplis constamment ce qui lui plaît. » (Saint JEAN, ch. VIII, v. 29.)

Il est le saint des saints « et le péché n'est pas en lui ». (*I*re *Épître de saint Jean*, ch. III, v. 5.)

Et c'est le Juste, l'Immaculé et le Fils de l'Immaculée qui répare les vilenies des *sept péchés capitaux*.

Il expie notre *orgueil*, lui qui « s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave ; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix ». (*Épître aux Philip.*, ch. II, v. 7 et 8.)

« Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir. » (Saint MATTH., ch. XX, v. 28.) « Après qu'il leur eut lavé les pieds, il leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur et vous dites bien, car je le suis. » (Saint JEAN, ch. XIII, v. 12 et 13.)

Il expie notre *avarice*, lui l'enfant pauvre de Bethléem, l'apprenti de Nazareth, l'Apôtre connaissant les plus rudes privations, le crucifié auquel on arrachait tout.

Il expie notre *envie*, lui qui donnait toujours.

Il expie notre *colère*, lui doux et humble de cœur.

Il expie notre *luxure*, lui qui était la pureté idéale. Sa prédilection allait à l'Apôtre vierge. Lorsqu'il parlait, seul à seul, avec la Samaritaine, « ses disciples arrivèrent et s'étonnèrent de ce qu'il causait avec une femme ». (Saint JEAN, ch. IV, v. 27.) Ses ennemis, qui l'accusaient incessamment, ne lui reprochèrent jamais ce qui ternit l'intégrité absolue des mœurs. A Gethsémani, Notre-Seigneur a souffert de voir notre tendance à l'impureté, l'éternelle faiblesse des hommes!

Il expie notre *gourmandise*, lui qui eut faim au désert et soif au Calvaire. « Ses disciples le pressaient en disant : Maître, mangez! Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. Et les disciples se disaient les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger? Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Saint JEAN, ch. IV, v. 31 à 34.)

Il expie notre *paresse*, lui, divin chasseur des âmes, qui parcourait les routes poudreuses de Galilée.

Le Sauveur eut la générosité de prendre sur lui nos *prévarications*.

« La plaie le frappait à cause des péchés de son peuple...

» Le juste justifiera beaucoup d'hommes et lui-même se chargera de leurs iniquités... Il a porté la faute de beaucoup. » (Is., ch.. LIII, v. 8, 11 et 12.)

» Jéhovah a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous. » (ID., ch. LIII, v. 6.)

Il était devenu, non seulement un pécheur, mais le péché. « Dieu réconciliait le monde avec lui-même, dans le Christ, n'imputant pas aux hommes leurs offenses... Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait péché pour nous. » (*II*e *Épître aux Cor.*, ch. V, v. 19 et 21.)

« Le Christ nous a rachetés... en se faisant malédiction pour nous. » (*Épître aux Gal.*, ch. III, v. 13.)

Bossuet s'écrie, dans un mouvement d'éloquence hardie : « O Jésus, que je n'oserais plus nommer innocent, puisque je vous vois chargé de plus de crimes que les plus grands malfaiteurs, on va vous traiter selon vos mérites... Baissez la tête, baissez la tête! Vous avez voulu être caution. Vous paierez, tout du long, la dette. » (I*er* *sermon pour le Vendredi saint*. Exorde.)

Pour des millions de dettes, un solvable.

Pour des millions de péchés, un responsable.

Pécheur universel, Jésus-Christ « est une victime de propitiation pour les péchés du monde entier ». (*I*re *Épître de saint Jean*, ch. II, v. 2.)

Les péchés du monde entier!... Essayez de faire cette addition colossale et répugnante.

Jésus, non seulement porte les péchés, mais les *comprend*, en connaît adéquatement l'horreur. Imaginez tous les pécheurs de tous les siècles, prenant conscience de ce désordre moral qu'on nomme le péché. Réunissez toutes ces douleurs, concentrez-les dans un seul cœur. Voilà ce qui était dans le cœur de Jésus-Christ.

Dégoût et nausée!

La honte entoura Jésus comme un vêtement plus ignominieux que la coule des prisonniers, plus terrible que la tunique de Nessus, imaginée par les poètes de l'antiquité.

Le Christ à Gethsémani était le Pur dans l'inondation de la fange :

« Sauve-moi, ô Dieu,
Car les eaux montent jusqu'à mon âme. »
« Je suis enfoncé dans une fange profonde
Et les flots me submergent. »
« Je m'épuise à crier.
Retire-moi de la boue. »
« Que les flots ne me submergent pas!
Je suis dans l'angoisse ; hâte-toi de m'exaucer.
Tu connais mon opprobre, ma honte, mon ignominie. »
(*Ps.* LXIX, v. 1, 4, 15 et 20.)

La douleur du Christ était vaste comme la mer.

***

Si grande était l'horreur, que Jésus entra en *agonie*. C'est le mot formel de l'Évangile.

Avez-vous déjà vu une agonie? Scène impressionnante! Et comme le spectateur serait encore plus ému, s'il devait se dire : Moi, j'ai causé cette agonie.

Or, telle est la stricte vérité. Jésus agonisa et pour nous.

Au jardin des Oliviers, il réparait nos péchés et aussi il voulait d'avance consoler toutes nos agonies, les agonies physiques de

nos corps, les agonies morales de nos cœurs, nos jours de Gethsémani. Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié de nous!

« Il commença à éprouver de la tristesse. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 37.)

Il avait pleuré sur Lazare. Alors, il voyait un corps (un seul) privé de la vie naturelle. Maintenant, il voit les âmes (tant d'âmes!) spoliées de la vie surnaturelle.

Jésus était si affligé qu'il recourut à l'humiliation d'être réconforté par un ange et d'aller, trois fois, mendier un peu de consolation chez les apôtres Pierre, Jacques et Jean[1]. Mais « étant revenu, il les trouva endormis, car leurs yeux étaient appesantis et ils ne savaient que répondre ». (Saint MARC, ch. XIV, v. 40.)

Un homme atteint au vif par l'épreuve s'écrie : Je suis triste à mourir.

Notre-Seigneur a poussé le même cri : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 34.)

Personne n'a eu le cœur plus envahi de chagrin que Jésus-Christ.

Quel mystère! « Par une disposition divine, que le Christ avait librement acceptée, en conformité avec l'économie générale de l'Incarnation, la jouissance béatifique était, en quelque sorte, confinée dans le sanctuaire le plus intime de l'âme... Elle ne rejaillissait pas sur les puissances inférieures : imagination et sensibilité, ni même sur la vie proprement conceptuelle, en tant qu'elle abstrait ses connaissances du monde sensible. » (R. P. HUBY, *Évangile selon saint Marc*, p. 346.)

« Il commença à sentir de la frayeur. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 33.) Eh quoi? Il a peur, lui Jésus le courageux, qui tant de fois avait ranimé les autres, leur disant : « Ayez confiance. » Il avait soupiré après le sacrifice des dernières heures : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir. » (Saint LUC, ch. XXII, v. 15.) Celui qui est là tremblant, est-ce bien le Dieu du Thabor, aux vêtements de neige, la face brillante comme le soleil?

1. « Ce sont les mêmes qui ont assisté à la résurrection de la fille de Jaïre et à la Transfiguration. Plus tard, les trois témoins raconteront ce qu'ils auront vu et entendu et nul récit n'apportera plus de consolation aux âmes chrétiennes, à travers les siècles ; sans ce regard plongé dans l'abîme du cœur de Jésus agonisant, quelles richesses ineffables auraient été ravies à notre connaissance et à notre amour du Christ! » (R. P. HUBY, S. J., *Évangile selon saint Marc*, p. 342.)

« Il se jeta contre terre. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 35.)

Supposez qu'un passant, ne le connaissant pas, soit alors survenu. Peut-être que, le voyant étendu sur le sol, il aurait dit : « Relevez-vous! Soyez un homme! » C'était plus qu'un homme, c'était l'Homme-Dieu, mais l'Homme-Dieu écrasé sous le poids de nos fautes, terrassé par le péché « face contre terre ». (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 39.)

« Abba, Père,... éloignez de moi ce calice! » (Saint MARC, ch. XIV, v. 36.)

Dans cette prière, la seule que Jésus ait faite pour lui-même, s'exprime, non seulement le désir de l'appétit sensitif qui répugne à toute douleur, mais ce que le Docteur évangélique appelle la volonté surnaturelle, le vouloir-vivre nécessaire, la tendance fondamentale de l'être vers sa félicité [1].

Cet élan s'oppose d'instinct à la mort, avec d'autant plus de force que la vie est plus abondante. « La vie de Jésus-Christ était la plus riche qui fût et qui pût être ; son horreur de la mort devait être souveraine [2]. »

Jésus demande grâce et plusieurs fois. Il ajoute : « Cependant, non pas ma volonté, mais la vôtre. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 36.)

« La volonté raisonnable du Christ, celle qui s'actue dans les libres décisions et en porte le mérite, ratifie l'oblation que le Sauveur a déjà faite de lui-même comme victime et que le Père agrée. En plein accord avec la volonté divine, la volonté humaine de Jésus accepte le calice [3]. »

Notre-Seigneur a vérifié matériellement l'expression : *Suer sang et eau.*

« Sa sueur devint comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre. » C'est l'évangéliste médecin, saint Luc (ch. XXII, v. 44) qui note ce phénomène physiologique, ce fait unique, ou extrêmement rare, d'une angoisse allant jusqu'à faire perler une rosée de sang.

Prémices du sang! Maintenant il ne faisait que transsuder ; tantôt il coulera en abondance.

L'Église applique à Jésus, dans un sens *accommodatice*, les versets d'Isaïe :

« Pourquoi y a-t-il du rouge à ton vêtement ?

1. *Summa theol.*, III[a] P., q. XVII, art. 5, 6.
2. R. P. DE LA TAILLE, S. J., *Mysterium fidei*, p. 523, n° 1.
3. R. P. HUBY, S. J., *Évangile selon saint Marc*, p. 344.

» Et pourquoi tes habits sont-ils ceux de l'homme qui foule au pressoir ? » (Is., ch. LXIII, v. 2.)

On dit que rien ne tache comme le sang.

Depuis la Passion, il faudrait dire que rien ne lave comme le sang.

« Le sang de Jésus nous purifie de tout péché... Jésus-Christ est venu par l'eau et par le sang ; non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et avec le sang. » (*I*re *Épître de saint Jean*, ch. I, v. 7 ; ch. V, v. 6.)

Oui, sang rédempteur d'un Dieu, lavez ma mémoire, mon imagination, ma volonté ; coulez dans nos calices ; soyez appliqué, à travers les siècles, dans le sacrement de Pénitence, pour effacer les souillures des âmes pécheresses. « Si le sang des boucs et des taureaux sanctifie, de manière à procurer la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ... purifiera-t-il notre conscience ?... Tout se purifie avec du sang et sans effusion de sang il n'y a pas de rémission. » (*Épître aux Hébr.*, ch. IX, v. 13, 14 et 22.)

« Lui est le véritable agneau qui a enlevé les péchés du monde, qui a vaincu notre mort par sa mort, et a réparé la vie en ressuscitant. » (Préface du temps pascal.)

***

Gethsémani fut le *Confiteor* pleuré par le *prêtre-Jésus*, avant de monter à l'autel de la Passion.

Maintenant, Jésus va passer de l'agonie au suprême combat.

Athlète divin, il s'est redressé ; il dit aux Apôtres : « Levez-vous ! allons ! » (Saint MARC, ch. XIV. v. 42.)

Ce mélange de faiblesse et de force est « exprimé dans l'Évangile par le récit le plus simple et le plus pathétique qui soit sorti d'une plume humaine ». (R. P. HUBY, S. J., *Évangile selon saint Marc*, p. 349.)

LE GRAND DRAME DE LA PASSION

La Passion du Christ est le plus grand drame qui se soit joué sur la scène du monde.

Il comprend un prélude (Gethsémani) et trois actes :

L'acte dérisoire des moqueries ;

L'acte brutal des coups ;

L'acte sanglant de la crucifixion.

1er *Acte.*

Saint Matthieu le résume en un mot : *Illudebant.* (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 29.) Ils le raillaient.

Littéralement, ils se jouaient de lui. Se jouer de Dieu!

Brimades de casernes, gaietés épaisses de corps de garde!

Les soudards lançaient des injures poissardes.

« Tous ceux qui me voient se moquent de moi. » (*Ps.* XXII, v. 8.)

Pilate avait demandé à Jésus : Es-tu roi?

Clairement, fièrement, le Christ avait répondu : Tu le dis. Je suis roi.

« Les soldats conduisirent Jésus dans l'intérieur de la cour, c'est-à-dire dans le prétoire. » (Saint MARC, ch. XV, v. 16.)

Là eut lieu la scène d'outrages.

Ah! le Christ se disait roi... Cette royauté allait être couverte de ridicule.

Un sceptre au roi! On met dans la main de Notre-Seigneur le sceptre de roseau, que le doux Sauveur prend et garde.

Un roi porte un manteau d'honneur. On arracha à Jésus les vêtements qui collaient dans le sang des plaies ; on jette sur ses épaules le manteau rouge des légionnaires romains.

Il faut une couronne. On donne à Jésus un diadème ou plutôt un vrai casque d'épines [1].

1. « On sait que la couronne d'épines de Notre-Seigneur fut donnée par Baudouin, empereur latin de Constantinople, au roi de France saint Louis, qui fit construire la Sainte-Chapelle, pour l'y recevoir. Cette

A un roi on prodigue les témoignages de respect. Et les soldats inventent des simulacres d'hommages, pour cette royauté postiche et carnavalesque. Ils mettent le genou en terre, disant : Salut, roi!

Pauvre roi!

L'histoire a gardé le souvenir des rois tués par leur peuple ou vilipendés. Louis XVI essuya beaucoup d'outrages. Enfermé avec sa famille, il exprimait parfois le désir de se trouver au jardin. Le gardien Rocher (s'appelait-il ainsi à cause de son cœur?) arrivait derrière la grille et, avant d'ouvrir, prolongeait l'attente. Il avait la pipe à la bouche et lançait de grosses bouffées en plein visage, au roi, à la reine, à la princesse.

Au roi, descendant de saint Louis!

A la reine, descendant des Césars par l'origine autrichienne!

A la douce et sainte princesse Élisabeth!

Ce n'était pas tout. Les gardes trouvaient ce spectacle si intéressant, qu'ils accouraient; plusieurs prenaient des chaises et s'asseyaient pour contempler la scène plus à l'aise. Grossièretés des goujats triomphants. Les valets se redressent d'autant plus insolents qu'ils ont salué plus bas, en courbant l'échine.

Louis XVI fut traité d'une manière odieuse.

Mais Jésus-Christ a été beaucoup plus conspué.

Les soldats avaient un triple plaisir à insulter en lui la nationalité juive, à écraser un malheureux, à bafouer la royauté [1].

Car cette royauté avait le don de les exaspérer. « Il est remarquable qu'à travers toutes les ignominies de la Passion, la royauté

relique insigne se conserve aujourd'hui à Notre-Dame de Paris. » (CRAMPON, *Commentaire de saint Jean*, ch. XIX, v. 5.)

Mais cette couronne d'épines est notablement plus large que la tête. D'après Lesêtre, dans ses joncs on entrelaçait des branches épineuses; on montre à Pise une épine de la couronne et ailleurs des rameaux épineux dits *de la Passion*. Paris et Pise peuvent donc avoir raison en même temps. Voir FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, pp. 389 et 401, et R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion, essai historique*, 1891, Bruxelles, 16, rue Treurenberg, l. IV, ch. VI : La flagellation et la couronne d'épines (pp. 271-289) et appendice F : Les fleurs de la couronne d'épines.

1. La royauté de Notre-Seigneur, le titre de Christ-roi, aujourd'hui solennellement proclamés, sont affirmés déjà et par l'Évangile et par l'Ancien Testament, notamment par les *Psaumes*.

« Jéhovah m'a dit : Tu es mon Fils.

Demande et je te donnerai les nations en héritage. » (*Ps.* II, v. 7 et 8.)

« Tous les rois se prosterneront devant lui.

Toutes les nations lui seront soumises. » (*Ps.* LXXII, v. 11.) Etc.

Consultez l'Évangile :

ne cessait de s'imposer à la pensée des hommes. Les princes des prêtres parlaient du Christ-roi.

« Pilate appelait Jésus roi des Juifs. Hérode le revêtait de la robe rouge et les soldats du prétoire offraient au roi mystérieux un manteau de pourpre, rebut de la dépouille d'un soldat, mais symbolisant bien par sa couleur et par son origine les combats

Les Mages n'ont pas encore vu le Christ. Que disent-ils de lui ?

« Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » (Saint MATTH., ch. II, v. 2.)

La messianité supposait la royauté. Nous l'avons rappelé, dans le chapitre *L'Homme-Dieu* et nous avons cité plusieurs faits.

« Nathanaël répondit : Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu : vous êtes le roi d'Israël. » (Saint JEAN, ch. I, v. 49.)

Les foules entraînent Jésus, pour le faire roi.

L'entrée à Jérusalem est un triomphe messianique et non politique. Or, il a nettement le caractère d'une apothéose royale. « Béni le roi qui vient au nom du Seigneur. » (Saint LUC, ch. XIX, v. 38.) « Ceci arriva afin que s'accomplît la parole du Prophète : Dites à la fille de Sion : « Voici que vient ton roi. » (Saint MATTH., ch. XXI, v. 4 et 5.)

On mena Jésus devant Pilate, disant : « Nous avons trouvé cet homme... se disant le Christ-roi. » (Saint LUC, ch. XXIII, v. 2.)

« Pilate leur dit : Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ? » (*Ibid.*, v. 38 et 39.)

« Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. Crucifierai-je votre roi ? » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 14 et 15.)

Ils avaient placé « au-dessus de sa tête, un écriteau indiquant *la cause* de son supplice : Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs ». (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 37.)

« Ces mots étaient écrits à la fois en hébreu, la langue nationale ; en grec, la langue usuelle ; en latin, la langue des Césars conquérants. Dieu avait permis qu'un païen, suivant une boutade de son caractère, proclamât, dans les trois idiomes du monde civilisé, la royauté de Jésus-Christ. » (Mgr LE CAMUS, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 561.)

Actuellement, ce titre de roi est couramment rappelé. Les prêtres disent, chaque jour, au début du Bréviaire : « Venez, adorons le Roi... »

Écoutez le *Credo :* « Son royaume n'aura pas de fin » ; le *Te Deum :* « Vous êtes le roi de gloire, ô Christ ! » ; le *Dies irae :* « Il rassemblera tout le monde devant son trône. »

Saint Ignace a une méditation célèbre : « Le règne de Jésus-Christ », où il compare un roi mortel et le roi divin.

En 1923, cinq cent cinquante-deux évêques et cardinaux signèrent une pétition demandant une fête du Christ-roi. Le *Messager du Cœur de Jésus*, dans presque tous ses numéros de 1925, rappela les bases théologiques de cette dévotion et contribua singulièrement à la populariser.

Ainsi les fidèles étaient préparés, lorsque, en décembre 1925, le pape Pie XI, voulant clôturer solennellement, par cette mesure, l'année jubilaire, promulgua l'encyclique sur la royauté de Jésus-Christ. Voir le même *Messager*, numéro d'octobre, 1926. Par exemple, p. 543 : « Histoire de la fête du Christ-roi. »

et les victoires sanglantes du roi-Messie. » (LESÊTRE, *Jésus-Christ dans son saint Évangile*, p. 510.)

Pour réparer tant de génuflexions dérisoires, prenons la résolution très simple, mais très pratique, de bien faire la génuflexion à l'église, en arrivant, en partant. Ah! ces génuflexions des catholiques! comme parfois, sans qu'ils s'en doutent, elles sont, elles aussi, dérisoires!...

Reprenons le cri des soldats : Ave rex! Salut roi!

Oui, nous redisons la même chose, mais avec respect, avec amour et foi.

Les Juifs criaient : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous! » (Saint LUC, ch. XIX, v. 14.)

Nous autres, nous le voulons!

Qu'il règne dans notre vie privée!

Qu'il règne dans la vie familiale ; dans la chambre des époux, par l'observation des lois conjugales ; au foyer, par l'intronisation du Sacré-Cœur ; dans toute la maison où il doit être le premier chef!

Qu'il règne dans notre vie publique! Lorsque nous rencontrons ses croix, ses calvaires, ses églises, ses prêtres, ses processions : Ave rex!

Qu'il règne dans notre vie sociale, qu'il soit reconnu dans les élections, dans les écoles, dans les tribunaux [1]. « La paix du Christ, dans le règne du Christ. » (Devise de S. S. Pie XI.) L'État n'a rien à craindre du roi Jésus. Au contraire, les meilleurs citoyens seront toujours les meilleurs chrétiens.

Qu'il règne!

Un royaliste est fier de son roi.

Un chrétien doit être plus fier encore de son Dieu.

« Nous voulons Dieu, c'est notre Père,
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi. »

Oui, dans notre quadruple vie, privée, familiale, publique, sociale, ô Jésus, que votre règne arrive!

1. Le conseil communal de Moncalière (Italie) a voté récemment cet ordre du jour : « Le conseil communal de Moncalière décide que sera placée dans la salle des séances l'image du Christ crucifié, afin que, par le signe du sacrifice de l'Homme-Dieu, pour la rédemption de l'humanité, chaque conseiller soit poussé à délibérer et à agir dans un esprit de bonté et dans un sentiment d'amour chrétien ».

2e *Acte.*

Mais retournons au drame de la Passion.

Après l'acte des railleries, ce fut bientôt le deuxième acte, celui des brutalités. *Percutiebant.* (C'est le mot des trois Synoptiques [1].) On le frappait.

Notre-Seigneur devint, pour nous exprimer comme Bossuet, le plastron de la canaille.

Nous savons, depuis la guerre, de quoi sont capables des soldats mauvais, surtout lorsque le chef leur abandonne une victime. Ce fut le cas. « Les soldats convoquèrent toute la cohorte » (saint MARC, ch. XV, v. 16) et Pilate leur avait livré Jésus. « Il le leur donna. » (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 26.)

Ils crachaient sur lui. La chose ignominieuse! Qui a reçu autant de crachats, en pleine face, que Notre-Seigneur? Et ces crachats visqueux, se mêlant au sang de la victime, restaient accrochés à sa barbe.

« Ils le soufflетaient. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 3.)

Le soufflet est l'affront suprême, celui qui, tant de fois, hélas! a provoqué des duels. Nous connaissons tous la scène de Corneille, où Don Diègue interpelle Rodrigue :

« Viens mon fils, viens mon sang, viens réparer ma honte,
Viens me venger!
— De quoi?
— D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux, il porte un coup mortel,
D'un soufflet! »

Vous entendez? un soufflet porte un « coup mortel » à l'honneur d'un homme.

Et à l'honneur d'un Dieu?... Lui, n'est pas seulement une personne honorable, il est l'*Honneur.*

Or, il supporta, non pas un soufflet, non pas cinq ou dix, mais d'innombrables soufflets. Toute la cohorte étant là ; chaque soldat devait avoir son tour et la pluie retentissante des grands soufflets ne s'arrêtait pas. Pourquoi les soldats se seraient-ils gênés?

C'étaient, peut-être, entre eux, des paris à qui les appliquerait le mieux. Ils ricanaient. « Christ, reçois celui-ci et celui-ci donc et celui-ci encore. »

1. Saint MATTH., ch. XXVII, v. 30. — Saint MARC, ch. XV, v. 19. — Saint LUC, ch. XXII, v. 64.

Le Maître qui avait dit : « Quand on vous frappe sur une joue, présentez l'autre ! » donnait l'exemple de la patience.

« Je ne me suis pas retiré en arrière.

» J'ai livré mes joues.

» Je n'ai pas dérobé mon visage. » (Is., ch. L, v. 5 et 6.)

Cette nuit-là, ô mon Dieu, vous avez vu, non seulement les insulteurs du moment, mais tous les pécheurs. Chacun de nous doit se battre la poitrine, disant : « J'y fus de mon crachat, de mon soufflet. »

On frappait Jésus-Christ à la tête.

L'histoire de la seconde Restauration rappelle le trait suivant : Ney allait être fusillé. Alors, celui que Napoléon Ier appelait le brave des braves, se tourna vers le peloton d'exécution et dit : « Soldats, vous me viserez ici, au cœur, mais respectez la tête ! »

La tête ! la partie noble et expressive de nous-mêmes.

Les soldats du prétoire, eux, s'acharnaient précisément sur la tête, « frappant au visage ». (Saint Luc, ch. XXII, v. 64.) Ils meurtrissaient ce front qui avait porté une si fière pensée, ces oreilles qui s'étaient ouvertes à toutes les plaintes, ces yeux qui avaient regardé avec tant de bonté, ces lèvres qui n'avaient prononcé que de nobles mots. Le visage du plus bel enfant des hommes, le visage que les anges désirent voir et que nous souhaitons contempler au ciel [1], était devenu le spectacle d'horreur de la *sainte Face*. La beauté est le grand appât de l'amour. Elle provoque la concupiscence chez l'homme, la vanité chez la femme. Jésus a voulu réparer ces fautes du visage, en acceptant que le sien devînt méconnaissable. Il a voulu, aussi, expier les péchés de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du tact.

Les barbares avaient voilé la tête de Notre-Seigneur.

L'antiquité, ayant fait une statue de la douleur, Niobé, représentait la tête voilée. Délicatesse esthétique. Le sculpteur avait jugé pareille douleur intraduisible et, en tout, pénible à voir.

Jésus, statue vivante de la douleur, a aussi le visage couvert.

Mais, cette fois, il n'est plus question d'esthétique.

C'était un jeu barbare. « Prophète, devine qui vient de donner le coup. »

C'était peut-être, aussi, une précaution, pour que la douleur de la victime ne pût attendrir les bourreaux. Ainsi, ils ne seraient

1. Fin de l'hymne *Adoro te*.

pas arrêtés par le reproche muet et par la supplication des yeux.

Sous le voile, Dieu les voyait et nous voyait. Est-ce qu'un bandeau arrête le regard de Dieu? Rappelons-nous cette expression de détresse, de tendre reproche, sentons-la, longuement, posée sur nous, tâchons d'en avoir la sensation physique.

Quel spectacle! Jésus brutalisé!

Parfois un homme outragé répond fièrement : « Dites-moi tout ce que vous voulez ; mais ne me touchez pas! ne vous avisez point de lever la main contre moi!

Les soldats n'ont pas seulement touché Notre-Seigneur ou levé la main contre lui. Ils assénaient des coups avec leurs poings armés de gantelets, avec leurs pieds chaussés de fortes sandales. (MALDONAT.)

Lâchement, ils avaient lié la victime, qui ne pouvait ni se garer des coups, ni essuyer la sueur ou les crachats. Les membres vinculés s'enflaient, provoquant des crampes intolérables.

Pour bien enfoncer les épines dans le front, les soldats « prenant le roseau, frappaient » (saint MATTH., ch. XXVII, v. 30) et le sang coulait en filets rouges, dans les yeux qui s'aveuglaient.

On ose à peine rappeler de telles choses. La passion jouée à Oberammergau provoque des larmes. Et cependant ce n'est qu'une représentation.

Lorsqu'au théâtre on voit un innocent conspué, les cris d'indignation fusent parmi les spectateurs. Or, il ne s'agit que d'un jeu scénique et, en général, le dénouement heureux arrange tout.

Mais, à la Passion, ce n'est pas un jeu scénique et le dénouement n'arrangera rien.

Si nous apprenions qu'un malheureux fut lynché par la multitude, nous aurions mal au cœur.

Au prétoire, Jésus fut réellement lynché.

Efforçons-nous, encore une fois, de nous représenter vivement ce spectacle, de *voir* celui que saint François d'Assise appelle le pauvre Bon-Dieu, celui que Bossuet nomme le divin lépreux. Quel rapprochement de mots! Dieu et la lèpre qui est la maladie répugnante! L'horreur de ce mal est décrite dans certains livres comme *Le Lépreux de la cité d'Aoste*. Au moyen âge, les infortunés atteints par cette corruption étaient parqués dans des léproseries et, lorsqu'ils sortaient, ils devaient agiter une sonnette, pour qu'on pût immédiatement fuir devant eux.

Et voici que Bossuet juxtapose les deux termes : divin, lépreux.

Dieu a enduré tout, si courageusement!

L'homme endure peu, si lâchement!

Nous nous indignons d'avoir une infirmité, ou moins encore : une indisposition, un malaise.

On va jusqu'à s'écrier : « Personne n'a souffert comme moi! »

Qui parle ainsi? Un chrétien qui a lu le récit de la Passion.

Si, si! quelqu'un a souffert comme vous et plus que vous et pour vous.

Nous ne pouvons pas exiger une couronne de roses, quand notre Dieu porta une couronne d'épines.

Ayons le courage d'accepter un mal de tête, puisque Jésus a eu si mal à la tête!

Il ne convient pas que le membre d'un chef souffrant soit délicat.

Ne posons pas à la victime sur l'autel du sacrifice.

Quelqu'un, au spectacle d'un soldat mutilé, disait : « Quand on a vu cela, on ne peut plus jamais se plaindre. » A plus forte raison, quand on a contemple Jésus-Christ, on ne peut plus jamais se plaindre.

Cessons nos gémissements et « embrassons celui qui est meurtri pour nous ». (Saint BERNARD, *Sermon* 3 *sur la Passion.*)

Regardez son corps couvert de marbrures et déchiqueté.

Depuis la guerre, on parle des grands blessés.

Jésus-Christ est, par excellence, le grand blessé.

3e *Acte.*

« Ils le crucifièrent. »

L'Évangile emploie cette laconique expression.

« On dirait une chose toute simple, presque insignifiante, si l'on ne réfléchissait que ces trois mots représentent, pour toute l'antiquité, la description du plus effrayant des spectacles. » (R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, p. 332.)

La croix était le supplice le plus déshonorant.

Apulée trouve que c'est le dernier mot de l'humiliation et de la souffrance. « Extrema poena. » (APUL., *Aur. Asin.*, X.) « C'est un supplice d'esclave. » (TACITE, *Histor.*, IV, II.) Cicéron disait : « Que le mot lui-même de croix ne soit pas prononcé... La mention seule est déjà indigne d'un citoyen romain et d'un homme libre. » (*Pro Rabirio*, V.) « C'est le plus cruel et le plus effroyable de tous les supplices. » (*In Verrem*, V, 66.) Verrès avait fait

mettre en croix un citoyen de Rome. Cette audace fit pousser au prince des orateurs romains un rugissement d'indignation qui, à vingt siècles de distance, nous émeut encore.

Aujourd'hui, la croix, réhabilitée par un Dieu, a pris une allure de triomphe.

Mais jadis elle buvait le sang des esclaves. Quand un homme expirait sur ce bois, on semblait croire que son agonie perdait droit à toute pitié. « Lorsque quelqu'un, ayant commis un crime capital, aura été mis à mort et que tu l'auras pendu à un bois, son cadavre ne passera pas la nuit sur le bois... Car un pendu sur le bois est l'objet de la malédiction de Dieu. » (*Deutér.*, ch. XXI, v. 22 et 23.)

Telle était l'infamie de la croix, que, pendant les premiers siècles de l'Église, on évitait de faire des *crucifix* [1].

L'empereur Constantin « sanctionna une loi défendant de crucifier désormais. Ainsi un instrument qui avait servi à couvrir les hommes de honte et de mépris, commença à obtenir la vénération et la gloire ». (Bréviaire : Invention de la sainte Croix, 3 mai.) Avec ce signe, autrefois *maudit*, maintenant on *bénit*.

***

Condamné au crucifiement, Notre-Seigneur gravit [2] la pente du Golgotha [3].

Sans doute, couronné d'épines [4], il marchait sous une voûte

1. « Jusqu'alors la croix était nue, sans l'image du crucifié.

» Du Ve siècle, l'on trouve une ou deux représentations du Christ en croix.

» C'est au VIe siècle que le crucifix commence à paraître plus fréquent. » (*Dictionnaire de théologie catholique*, VACANT et MANGENOT. Letouzey, Paris, t. III, art. *Croix*, col. 2350.)

2. R. P. PERROY, S. J., *La Montée du Calvaire*. Paris, Retaux, 1907.

3. Colline au nord-ouest de Jérusalem. On l'appelait Calvaire (en latin, *calvus* veut dire chauve) parce que, de loin, cette éminence ressemblait, plus ou moins, à une crâne dénudé.

Quant à l'idée d'attribuer le nom de Calvaire, *crâne*, à la sépulture d'Adam en ce même lieu, saint Jérôme la rejette avec raison. (*Epist.* XLVI, v. 3.)

« Ce qu'on appelait la *montagne* du Calvaire, est, en réalité, une *colline*, ou mieux une butte rocheuse de quelques mètres d'élévation : 4 ou 5 mètres, autant qu'on peut en juger maintenant. » (*Ibid.*, p. 329.)

4. ORIGÈNE, *Commentaire de saint Matthieu*, ch. XXVII.

« Son front gardait la couronne d'épines. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1880, t. II, p. 401.)

d'imprécations, ayant au cou [1] la tablette où était écrite sa condamnation. Généralement, les tablettes de ce genre avaient une couche blanche de gypse, sur laquelle se détachaient les lettres noires [2].

Le Sauveur portait lui-même [3] sa croix.

Ce fut barbare d'obliger un condamné à traîner lui-même l'instrument de son supplice.

On dira : « C'était l'usage [4]. »

Usage cruel! digne de ces temps-là.

Il faut reconnaître qu'on a exagéré le poids et la grandeur de la croix [5].

1. « A son cou pendait la tablette où était écrite sa condamnation. Souvent un licteur portait cette tablette *devant* le condamné, en publiant l'arrêt. Mais il ne paraît pas que les choses se soient passées ainsi pour le Sauveur, car les Juifs ne connurent l'inscription qu'en la voyant sur la croix. » (*Ibid.*, pp. 401 et 402, note.)

Cet écriteau était prescrit par le droit romain : APUL., *Florida*, 1. — DION CASSIUS, LIV, 3. — EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI. — *Actes des martyrs*, passim.

L'écriteau affiché sur la croix de Jésus « a été retrouvé, en même temps que la croix, par sainte Hélène. Il reste une partie importante de cette précieuse relique conservée à Rome, dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem. C'est la partie gauche ; elle mesure 23 × 13 centimètres ; on y lit encore, en grec et en latin, le mot Nazaréen ; la partie supérieure manque, avec l'inscription hébraïque ». (Mgr LANDRIEUX, *Jésus dans l'Évangile*. Marseille, 1922, p. 280.) — Voir aussi ROHAULT DE FLEURY, *Les instruments de la Passion*, p. 182.

2. SOCRATE, *Hist. eccl.*, I, 17. — SUÉTONE, *Caligula*, XXXII. — EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 1. — DION CASSIUS, LIV, 3.

3. « Jésus, portant sa croix, arriva... » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 17.) Il fut aidé par un homme de Cyrène, nommé Simon. « C'est ainsi que Simon-Pierre n'étant pas là, un autre Simon prit sa place et ce sera l'éternel honneur de celui-ci d'avoir assisté de si près au grand acte de l'expiation. » (Mgr LE CAMUS, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 553, note.)

« Les peintres qui représentent Simon ne portant que le pied de la croix, oublient qu'il n'y a rien de tel dans l'Évangile et que, s'il avait simplement soulevé l'extrémité touchant à terre, au lieu de soulager Jésus, il n'eût fait que le surcharger. » (*Ibid.*, p. 556, note.) Voir aussi Mgr LANDRIEUX, *Jésus dans l'Évangile*, p. 278, note.

4. PLAUTE, *Mil. glor.*, II, 46. — PLUTARQUE, *De sera num. vindict.*, n° 9.

5. En général, la croix était peu élevée. (SUÉTONE, *Nero*, 49. — ROHAULT DE FLEURY, *Mémoire*. — MARTIGNY, *Dictionnaire*, au mot Croix.)

« Les pieds du crucifié touchaient presque la terre et les bêtes fauves pouvaient lui déchirer les entrailles, ce qui était souvent la fin de ses souffrances, surtout lorsqu'il n'était attaché à la croix que par des cordes fortement serrées, comme en Égypte par exemple. » (R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, p. 333.)

« La croix du Sauveur ne pouvait avoir plus de 8 à 9 pieds d'élévation,

N'empêche que cette croix rude « faite de deux poutres équarries [1] » devait peser douloureusement sur les épaules déchirées par la flagellation.

Le porteur était affaibli par les mauvais traitements, et avait été en *agonie*.

***

Au sommet du Calvaire, on expose tout ce qui va servir au supplice.

Vous savez avec quel soin on tâche, avant une opération, de dissimuler aux yeux du patient les instruments qui vont fouiller sa chair et le faire souffrir. Mais, pour Notre-Seigneur, on n'y regarde pas de si près et, sans vouloir prendre ces précautions, on étale les marteaux, les clous, les cordes, la croix [2].

C'était une croix latine [3].

en admettant qu'on l'engageait d'un pied dans le sol ; c'est pour avoir exagéré ces dimensions, qu'on a dû recourir aux systèmes d'escabeaux et d'échelles imaginés par les visionnaires et les artistes du moyen âge. » (*Ibid.*, p. 344.)

« D'après les reconstitutions de Rohault de Fleury, la croix devait avoir $4^{m}50$ ($1^{m}50$ en terre) et les pieds de Jésus se trouvaient à 50 centimètres du sol. » (Mgr LANDRIEUX, *Jésus dans l'Évangile*, p. 279.)

« Le terrible poteau n'était ni trop haut, ni trop lourd, car le condamné devait le porter ou le traîner lui-même. » (Mgr LE CAMUS, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 554.)

Un soldat présentait au Sauveur crucifié une éponge imbibée de vinaigre et placée au bout d'un roseau d'hysope. Or, l'hysope n'atteignait généralement que 2 pieds, rarement 3. Donc la hauteur de la croix ne dépassait point celle d'un homme ayant le bras étendu et tenant en main un roseau d'environ 2 pieds.

1. R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, p. 343.

2. Voir ROHAULT DE FLEURY, *Les Instruments de la Passion*.

3. « A l'origine, la croix avait été un simple pieu, qui servait à empaler le supplicié. Bientôt on se servit d'arbres fourchus.

» La forme de ces arbres paraît avoir varié. Tantôt la croix, composée de deux poteaux croisés, ressemble à la lettre X des Grecs ; tantôt elle se compose d'un seul poteau avec barre transversale et rappelle la lettre T. La tradition la plus commune, aussi bien que le fait de Jésus mourant avec un titre au-dessus de la tête, établissent que l'instrument de son supplice fut la croix latine, c'est-à-dire celle où le poteau principal s'élève au-dessus du poteau transversal. » (Mgr LE CAMUS, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 553, note.) Voir FILLION, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1922, t. III, pp. 471 et 472.

La croix du Sauveur « était faite en bois de chêne. Les reliques que l'on possède de la vraie croix ne laissent pas de doute à ce sujet. Le chêne était d'ailleurs commun en Palestine et très propice pour ce genre de supplice. » (Mgr LE CAMUS, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 554.)

Le crucifiement est parfois représenté d'une manière qui n'est pas strictement historique.

Ainsi, maints artistes nous montrent les deux pieds du Sauveur réunis par un clou unique, alors qu'il y eut quatre clous, pour les deux mains et les deux pieds [1].

Ou bien, on met sous les pieds de Jésus un support qui, en réalité, n'existait pas [2].

En revanche, sur le montant de la croix, il y avait une pièce transversale, une sellette, que les Grecs appelaient *pegma* et les Romains, *cornu*, *hasta*, *sedile*. De là, ces expressions : être à cheval sur la croix, y être assis. « Cruci inequitare ; in cruce sedere, vehi, requiescere. »

La croix de Notre-Seigneur avait une cheville de ce genre. Les auteurs l'affirment [3]. D'ailleurs, c'était l'usage et une vraie nécessité, car, autrement, tout le poids du corps aurait porté sur les mains qui se seraient vite déchirées [4].

***

Sur la croix, constituée de la sorte, Notre-Seigneur est étendu ou plutôt jeté [5] et puis *cloué*.

1. « On ne peut douter qu'il n'y eut quatre clous, un pour chaque membre, car il est impossible de clouer les deux pieds l'un sur l'autre ; c'est là une invention de peintres que la tradition orientale et le bon sens condamnent. » (Mgr LANDRIEUX, *Jésus dans l'Évangile*, p. 280.)

« Les deux pieds n'eussent pu être superposés qu'avec une extrême difficulté et, pour les percer, il eût fallu un clou d'une longueur extraordinaire, qui eût infailliblement brisé les os. Les commentateurs des prophéties n'auraient donc pas eu le moyen de justifier la parole : Vous ne briserez pas un seul de mes os. » (R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, p. 336.) Voir aussi Mgr LE CAMUS, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 559.

2. R. P. KNABENBAUER, S. J., *Évangile selon saint Matthieu*, t. II, pp. 523 et 524.

Mgr Le Camus, posant cette question : La croix de Jésus avait-elle ce support ? répond : « Grégoire de Tours est, peut-être, le premier qui l'a prétendu. » (*La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 560, note.)

3. Saint JUSTIN, *c. Tryph.*, n° 91. (L'auteur compare ce soliveau à une corne de rhinocéros.) — Saint IRÉNÉE, *Adv. haeres.*, I, 12 ; II, 24, 4. — TERTUL., *Adv. nation.*, I, 12. — R. P. KNAB., S. J., *Ev. S. Matth.*, t. II, p. 523. — MARTIGNY, *Dictionnaire* (voir Croix).

4. On devait même employer des cordes pour maintenir le corps. (Saint HILAIRE, *De Trin.*, X. — LUCAIN, *Pharsale*, VI, 547.)

5. « Il est brutalement jeté sur le bois de la croix, qui était par terre. » (LUDOLPHE, *De Passione*, LXIII, 5.)

Est-ce que vous concevez l'horreur du tourment? être cloué vivant! Si on enfonçait un éclat de bois sous l'ongle, si on perçait la main avec une fine aiguille, quelle douleur!

Au Calvaire, il n'est pas question d'une écharde, d'une aiguille, mais on emploie ces gros clous, à large tête, dont le fac-similé [1] se trouve dans plusieurs églises. Comment exprimer l'affreuse déchirure des chairs, la crispation des muscles et des nerfs, lorsque ces clous, enfoncés brutalement, à grands coups de marteau, traversent les mains [2] de part en part? « Ils ont percé mes mains et mes pieds. » (*Ps.* XXII, v. 17.)

Notre-Seigneur, martyrisé dans ses mains qui n'avaient semé que les bienfaits, expiait pour toutes les mains coupables, pour les mains voleuses et pour celles qui se crispent de colère, pour les mains sensuelles et meurtrières. Elles expiaient pour nos mains avares, ses mains à lui, généreuses et non seulement ouvertes, mais perforées, afin de mieux laisser couler les grâces. Mains sanglantes, gardez-nous du mal!

On lit dans l'histoire des martyrs du Canada (béatifiés le 21 juin 1925) que le R. P. BRESSANI, S.J., avait converti un Huron. Des Iroquois les surprennent tous deux et les mènent au supplice. Ce fut d'abord le tour du missionnaire. Les barbares s'acharnèrent particulièrement sur les mains, en sorte que finalement elles étaient devenues absolument méconnaissables [3]. Ensuite ils commencèrent à torturer le Huron. Mais, devant la souffrance,

1. « Un de ces clous est conservé à Rome, en l'église de Sainte-Croix de Jérusalem. On en a fait des fac-similés répandus dans le monde entier. Sa longueur est de 12 centimètres, sa largeur, à la base, de 1 centimètre sur chaque face (clou à 4 pans).

» La tête est enfermée dans une sorte de capuchon qui laisse environ 10 centimètres de saillie, à la tige apparente. » (R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, p. 346, note.)

2. « Les clous des mains traversaient le poignet ou la paume ; ceux des pieds s'enfonçaient dans l'épaisseur du métatarse et sortaient par la plante appliquée au bois, les jambes étant légèrement relevées. Il en résultait pour le patient une position intolérable, par suite de la projection en avant du torse ou de l'affaiblissement du corps sur les genoux pliés. » (R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, p. 337.)

3. Le Père Bressani écrit plus tard au Père Général de la Compagnie de Jésus : « Je ne sais si votre Paternité reconnaîtra l'écriture d'un pauvre estropié. La lettre est mal écrite et assez sale, parce que, entre autres infirmités, celui qui l'écrit n'a plus qu'un doigt entier à la main droite et il ne peut empêcher le sang, qui découle de ses plaies encore ouvertes, de salir son papier. Son encre est formée de poudre à fusil délayée et la terre

lui, le pauvre sauvage encore faible dans la foi, se sentit tout à coup défaillir. Alors, se tournant vers le missionnaire : « Père! je n'en puis plus! Je sens que je vais être lâche. Vite, vite, Père, montrez-moi vos mains! Elles me disent combien il faut aimer Dieu. Ne me parlez même pas! Mais, de grâce, montrez-moi vos mains! Vos mains me convertissent. »

Nous aussi, nous avons des heures troublantes. Chacun passe, une ou plusieurs fois dans sa vie, par une de ces crises terribles à en perdre la tête. Accourons près de Jésus cloué à la croix et jetons le même cri de l'âme : « Je n'en puis plus! Je sens que je vais être lâche! Vite, vite, mon Sauveur, montrez-moi vos mains! Elles me disent combien il faut aimer Dieu. Ne me parlez même pas! Mais, de grâce, montrez-moi vos mains. Vos mains me convertissent. »

***

Après que Notre-Seigneur fut cloué aux deux mains, aux deux pieds, on dressa la croix. C'était, pour ainsi dire, la première *Élévation.*

L'arbre rédempteur se trouva debout, portant son fruit sanglant. Il fut planté. Quel choc!

Lorsque nous souffrons, fût-ce d'une simple migraine, le moindre heurt produit dans tout le corps un contre-coup pénible. Et quelle répercussion douloureuse, quand les bourreaux de Notre-Seigneur, sans ménagement, laissèrent tomber la croix dans le trou préparé [1]!

sert de table. Il vous écrit du pays des Iroquois, où il est aujourd'hui prisonnier...

» Il ne m'en reste maintenant qu'un seul (doigt) entier et encore ils en ont arraché l'ongle avec les dents. Un soir, ils m'enlevaient un ongle ; le lendemain, la première phalange ; le jour suivant, la deuxième. En six fois, ils en brûlèrent presque six. Aux mains seules, ils m'ont appliqué le feu et le fer plus de dix-huit fois et j'étais obligé de chanter pendant ce supplice... Je n'aurais jamais cru que l'homme eût la vie si dure. » (Lire *Au Pays des Hurons*, ou *Les Premiers apôtres de la nouvelle France*, par le R. P. ROUVIER, S. J. Retaux, Paris. — *Documentation catholique*, 2 janvier 1926 : Les martyrs jésuites du Canada. — *Messager du Cœur de Jésus*, août-septembre 1925. R. P. BROU, S. J. : Les bienheureux martyrs du Canada. — *La Vie spirituelle*, couvent des RR. PP. Dominicains, 38, quai Mativa, Liége. Décembre 1925, pp. 321-352. F. DE LANVERSIN : Cœurs de martyrs.)

1. Voir LUDOLPHE, *De Passione*, LXIII, 7-8. — Mgr LE CAMUS, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 560.

Jésus reste là, sur cette croix qui, entre la colère de Dieu et le péché des hommes, devait faire écran.

Le supplicié ne repose plus que sur des plaies, exposé aux rayons brûlants du soleil. Sans doute, les moustiques, nombreux dans ce pays, sont attirés par le sang frais.

L'agonie commence.

Agoniser trois heures, nu, sanglant [1] !

« Quand ils l'eurent crucifié, ils se partagèrent [2] ses vêtements en les tirant au sort, afin que s'accomplît la parole du prophète : Ils se sont partagé mes vêtements en les tirant au sort et ils ont tiré ma robe au sort. » (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 35.)

C'est le scandale de certaines familles, que des héritiers avides saisissent les dépouilles tout de suite après le décès, parfois même avant.

Notre-Seigneur n'était pas mort et, *sous ses yeux*, on avait la suprême indélicatesse de se disputer le très peu qui lui restait.

Que garde-t-il ?

Ses habits ? les voici octroyés.

De l'or ? il n'en avait jamais voulu.

De l'honneur ? on l'a souillé de toute manière.

Maintenant la honte est plus grande que jamais. Car l'affluence est énorme, la Pâque étant la fête solennelle des Juifs.

Les hommes à haine irréductible, la foule des jours sinistres triomphe de voir le Christ humilié. C'est l'ouragan des blasphèmes, des injures. « Il se fit un si étrange assemblage de dérision et de cruauté, qu'on ne sait presque laquelle y domine. » (BOSSUET, 2e *sermon sur la Passion*, I.)

***

Jésus tout à coup jeta un grand cri. Cri d'effroi humain devant la mort ? Cri de détresse, de dégoût au paroxysme ? Invocation au Père ? Exclamation du vainqueur, son œuvre accomplie ? Laissons ce trop divin mystère.

« Jésus dit : Tout est consommé. Et baissant la tête, il expira. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 30.)

1. R. P. SERTILLANGES, O. P., *Ce que Jésus voyait du haut de la croix*. (Édition *Revue des Jeunes*. Paris. — Desclée, 1925.)

2. Le centurion avait laissé près de la croix quatre fantassins avec un décurion. C'était l'escouade réglementaire. (POLYBE et PHILON, *In Flaccum*.) (Saint MATTHIEU dit : « S'étant assis, ils le gardaient. » (Ch. XXVII, v. 36.)

« Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième [1], il y eut des ténèbres [2] sur toute la terre. » (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 45.)

Le gibet où avait expiré Jésus restait caché dans une obscurité livide.

Cette mort d'un Dieu nous est, aujourd'hui, rappelée par le crucifix. Mais il ne nous fait pas toujours assez d'impression, à nous chrétiens. Précisément parce que chrétiens, nous l'avons, dès la plus petite enfance, aperçu partout : à la maison, au collège, à l'église. Une chose qu'on rencontre souvent ne frappe guère, n'amène plus de réaction dans l'âme.

Et puis, le crucifix est souvent un objet d'art : crucifix d'argent, crucifix d'ivoire, artistement travaillé et conservé au salon, sur de la fine peluche, protégé par une petite glace. Cela devient un article de piété, très joli, luxueux.

Nous oublions un peu que c'est l'image d'une scène atroce et tragique.

Les missionnaires nous racontent que les sauvages auxquels on présente pour la première fois un crucifix, ont une impression plus sensible que la nôtre et plus profonde. Ils disent : « Père, cette chose terrible s'est passée, probablement, à minuit, l'heure ténébreuse, l'heure des crimes? Elle fut accomplie au fond d'un bois, par une peuplade plus dégradée que la nôtre? Celui qui meurt ainsi cloué avait dû commettre de grands forfaits. Pourquoi est-il mort? »

Et le missionnaire répond : « Cette scène n'a pas eu lieu à minuit, mais à la grande clarté du soleil. Elle ne s'est point accomplie au fond d'un bois, mais dans la ville célèbre de Jérusalem. Elle ne fut pas exécutée par une tribu dégradée, mais par le peuple élu. Celui qu'on a supplicié de la sorte n'avait fait

1. Voir *Revue apologétique*, 1er avril 1926, pp. 63-64. F. LA PORTE : « L'heure de la condamnation et de la mort de Jésus. »

2. « A la naissance de Jésus, la nuit s'était joyeusement illuminée. (Saint LUC, ch. II, v. 9.) Le jour s'obscurcit tristement à sa mort. » (Note de Crampon sur saint MATTH., ch. XXVII, v. 45.)

« Ces ténèbres miraculeuses qu'aucun phénomène astronomique n'explique, à l'heure du jour où le soleil est dans son plein, ont dû s'étendre bien au delà de Jérusalem et de la Judée. » (Mgr LANDRIEUX, *Jésus dans l'Évangile*, p. 283, note.)

On prête à Denys l'Aréopagite, se trouvant à Athènes, ces mots dont, plus tard, Tertullien devait tirer argument, au chapitre XXI de son Apologie : « Ou bien la divinité souffre, ou bien le monde subit un grand malheur. »

aucun mal, puisqu'il était Dieu. Il expiait pour vous, pour moi. Pourquoi est-il mort? Pour nous sauver. »

***

Pour nous sauver.

Le traité de théologie expliquant notre rédemption par le Christ, s'appelle *Sotériologie.*

Il cite les textes des Pères de l'Église.

Ceux-ci, il est vrai, n'ont point parlé comme les théologiens d'aujourd'hui, en ce sens qu'ils n'ont pas systématisé leur doctrine dans un enseignement complet, ordonné.

Mais leurs ouvrages nous fournissent les trois éléments doctrinaux si importants pour la Sotériologie :

1. Rédemption (non seulement indirecte, par les leçons de patience, de contrition, etc., mais directe, par la connexion entre la mort du Christ et notre salut);

2. Délivrance du péché, par la mort de Jésus ;

3. Substitution du Christ aux hommes, pour l'expiation des fautes. Nos adversaires reconnaissent le fait (évident!) que cette doctrine est dans saint Paul [1].

Mais ils prétendent qu'elle fut inventée par lui.

C'est absolument faux.

La thèse sotériologique a ses fondements dans l'Évangile. « Le Fils de l'homme est venu donner sa vie, pour la rançon d'un grand nombre. » (Saint MARC, ch. X, v. 45.)

Jésus-Christ s'identifie, non par un simple rapprochement littéraire ou en passant, mais *ex professo* et souvent, avec cette victime expiatrice : le Serviteur de Jahvé [2].

A la Cène, Jésus donne à sa mort un caractère sacrificial et rédempteur. Il sépare les deux consécrations du corps et du sang ; il déclare : « Ceci est mon sang, de la nouvelle alliance, répandu pour un grand nombre, en rémission des péchés. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 28.)

Saint Anselme a, le premier, proposé une doctrine complète de la rédemption, dans son traité *Cur Deus homo?* (1098.) Il a même exagéré, en disant que Dieu *devait* exiger une rançon parfaite et que, dès lors, la mort du Christ était nécessaire.

1. *I*re *Épître aux Cor.*, ch. XV, v. 3. — *II*e *aux Cor.*, ch. V, v. 21. — *Épître aux Gal.*, ch. I et III. — Toute l'*Épître aux Rom.*, surtout ch. III et V.

2. Saint MATTH., ch. III, v. 17 ; ch. XX, v. 28. — Saint LUC, ch. IV, v. 14 à 21 ; ch. VII, v. 18 et suiv. ; ch. XXII, v. 37. — Saint MARC, ch. X, v. 45.

Dieu aurait eu le droit de pardonner gratuitement.

Le Concile de Trente a prononcé le mot le plus clair que l'Église ait dit en cette matière. « Il a satisfait pour nous, près de son Père. » (Sess. VI, ch. VII. Voir les sept premiers chapitres de la même Session.)

***

Jésus-Christ mourant a donc opéré notre rachat. « Il a détruit l'acte qui était contre nous... et il l'a fait disparaître en le clouant à la croix. » (*Épître aux Col.*, ch. II, v. 14.)

Mais, de plus, il nous a donné les divines leçons qu'il faut utiliser. « Que la croix du Christ ne soit point rendue vaine. » (*Ire Épître aux Cor.*, ch. I, v. 17.)

Le bois sur lequel Jésus meurt, dit saint Augustin, est la chaire du haut de laquelle il nous instruit.

Chaire où le prédicateur, tout en plaies, pour mieux nous toucher, parle avec l'éloquence incomparable du sang [1].

Sermon en six points.

1. L'horreur du péché.

C'est lui qui a causé toute la Passion.

Reconnaissez le péché à ses conséquences.

Il doit être un mal effroyable, puisque, à cause de lui, Dieu « n'a pas épargné son propre Fils ». (*Épître aux Rom.*, ch. VIII, v. 32.)

Le péché a fait mourir Dieu.

Quel meurtre ressemble à celui-là ?

Caïn tua son frère. Mais le pécheur ayant tué Jésus-Christ, le frère aîné de la famille humaine, est aussi fratricide.

Dans une prison, comme celle de Louvain, en parcourant les corridors froids et silencieux, on lit parfois sur une porte de cellule : « Parricide. »

Le péché n'est-il pas un parricide ?

Le régicide est un grand forfait [2]. Le déicide est plus grave.

1. RODRIGUEZ, S. J., *Pratique de la perfection chrétienne*, 7e traité : « Des biens et des trésors que nous possédons en Jésus-Christ ; de quelle sorte il faut méditer sur les mystères de sa Passion et du fruit que nous devons en tirer. »

2. « J'ai entendu, dans mon enfance, des vieillards parler de la Révolution. Volontiers ils en racontaient les épisodes. Quand ils arrivaient à la mort du roi, ils s'arrêtaient comme si les paroles, enchaînées jadis sur leurs lèvres, s'y fussent immobilisées pour jamais. On aurait dit qu'ils eussent

Et ne dites pas : « Je n'y ai contribué que partiellement. »

Qui oserait parler de participation négligeable, quand il est question d'un déicide?

« Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 37.)

Celui-là c'est Dieu. Lui fut assassiné.

On prétend que, dans certaines tribus, lorsqu'un homme est tué, chacun doit passer devant lui, étendre la main et jurer qu'il n'est pas le meurtrier.

Quelque chose d'un peu semblable se voit le Vendredi saint. Le crucifix est exposé sur le sol. On défile devant lui.

Mais heureusement qu'il ne faut pas étendre la main et faire le serment! Car le pécheur devrait au contraire avouer : « Ce cadavre, je le reconnais. Je suis le meurtrier. »

Jésus, notre victime, pardon!

Les rochers de Jérusalem se sont fendus. Nos cœurs seront-ils plus durs que ces pierres? Réalisez, Seigneur, votre parole : « J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. » (EZÉCH., ch. XXXVI, v. 26.) « La Passion continue aujourd'hui à fendre les rochers. » (Saint BERNARD, *Sermon 4 de la Semaine sainte*.)

De pauvres sauvages, devant le crucifix, sentent leur cœur s'amollir et conçoivent une horreur profonde du péché. Au mois de septembre 1841, le R. P. De Smet, S. J. [1], vint évangéliser une tribu indienne des Montagnes rocheuses, les Têtes plates. Après deux mois, il dut s'en aller. Le jour du départ, les Indiens entouraient le missionnaire, et leur chef, debout, les cheveux ornés de grandes plumes, lui dit, dans la langue imagée de ces peuplades :

« Robe noire, nous te remercions de nous avoir parlé du Grand Esprit. Sur ton conseil, nous avons cessé nos luttes,

horreur même de se remémorer. Seulement, par intervalles, d'un geste bref, ils montraient des maisons, souvent d'apparence abandonnée, où d'autres vieillards s'étaient éteints, solitaires, farouches, silencieux eux aussi. Là, avaient habité ceux qu'on appelait les régicides et telle était la flétrissure qu'elle ne s'effaçait que par degrés sur le front de leurs descendants.

» Les hommes de mon âge peuvent encore se rappeler ces choses. » (DE LA GORCE, *Histoire religieuse de la Révolution française*. Paris, Plon, t. III, p. 28.)

1. R. P. LAVEILLE, S. J., *Le Père De Smet*. Liège, Dessain, 1913.

enterré le tomahawk de guerre et fumé le calumet de la paix. Nous avons écouté les paroles de ta bouche, parce que ta langue à toi n'est pas fourchue et que tes paroles sont claires, vraies et bonnes.

» Maintenant que tu nous quittes, nos cœurs sont tristes et flétris, comme l'herbe desséchée des plaines.

» Mais, lorsque les neiges fondront sur nos montagnes, lorsque les premières fleurs apparaîtront dans nos vallées, nos cœurs, actuellement si tristes, bondiront de joie dans nos poitrines, comme le cabri et l'orignal sautent dans nos plaines.

» Robe noire, j'ai dit. »

Le Père partit et le temps s'écoula sans qu'il pût revenir.

Or, voici que, vingt ans après, il rencontre un Indien qu'il avait jadis converti :

« Salut, mon fils ! Es-tu resté généreux ?

— » Oui, Robe noire, je suis demeuré fidèle aux paroles de ta bouche.

— » Te rappelles-tu, mon fils, que, lorsque je vins te convertir, tu étais l'esclave du whisky, la liqueur de feu que vendent les Faces pâles d'Amérique ? Dès que tu étais en état d'ivresse, tu te livrais à tous les excès.

— » C'est vrai, Robe noire. Mais tu m'as laissé, en partant, un petit crucifix de cuivre. Je l'ai toujours sur moi. Tiens ! le voilà.

» Et, lorsque j'étais tenté, je regardais ce petit crucifix. Et lorsque la tentation devenait trop forte, je prenais en mains ce petit crucifix et je lui disais : Comment ! tu as souffert tout cela pour moi et je ne souffrirais pas quelque chose pour toi ?

» Depuis vingt neiges et vingt printemps, je ne me suis plus enivré avec le whisky.

— » Quoi ! dit le Père, depuis vingt ans, loin de tout prêtre, privé de tout Sacrement, tu n'as plus commis un seul péché mortel ? »

Mais l'Indien, étonné à son tour : « Un péché mortel ! Dieu est mort pour moi et moi j'aurais fait un péché mortel ? Est-ce que les Blancs, auxquels tu as expliqué le crucifix, font encore des péchés mortels ? »

Répondons nous-mêmes, nous les Blancs, accablés de grâces, entourés de prêtres, munis des Sacrements, ayant mille fois plus, pour nous garder, qu'un crucifix laissé par un missionnaire de

passage. Nous connaissons les usages du monde, nous serions malheureux d'avoir manqué à un détail de protocole. Mais avons-nous toujours autant de politesse envers Notre-Seigneur?

Nous, les civilisés, imitons ce sauvage : aux heures de tentations, regardons le crucifix, disant : « O mon Dieu! tu m'as aimé jusqu'à la mort et je l'oublierais et je t'offenserais? »

Ne soyons pas des pécheurs ingrats « qui, pour leur part, crucifient de nouveau le Fils de Dieu ». (*Épître aux Hébr.*, ch. VI, v. 6.)

Si le péché veut nous alanguir par des charmes, faisons surgir, au-dessus de l'image tentatrice, la croix sanglante! Cette vision de Jésus en croix, rançon des pécheurs, arrêtera nos âmes chancelantes, avant que nous ne consommions de nouveau le forfait. Sauvés encore une fois et restés fidèles à l'amour de notre Rédempteur, nous saluerons, sur le ciel redevenu serein, le soutien de notre innocence conservée, la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide. » *(Stabat Mater.)*

O mère de douleur, gravez-moi, au fond de l'âme, les plaies du crucifié!

Que l'effigie de la sainte Face, marquée sur le voile de Véronique [1], s'imprime beaucoup plus profondément encore dans mon cœur!

2. Jésus m'aime [2].

On assure qu'un jour apparut, à sainte Angèle de Foligno, le Jésus pitoyable et lamentable de la Passion.

Il dit : « Ma fille, regarde et dis-moi : T'ai-je aimée pour rire? »

Oh! non, il ne m'a pas aimé pour rire, mais d'un amour terriblement sérieux.

Avec Pascal, j'en crois des témoins qui donnent leur vie pour attester ce qu'ils disent.

Or, Jésus l'a fait.

Un pacte mérite confiance, lorsqu'il est signé avec du sang.

1. Voir PP. Bollandistes, S. J., *Acta Sanctorum*, t. IV, 4 février, pp. 454-463. — R. P. Ollivier, O. P., *La Passion*, pp. 315-329 : *Véronique et les filles de Jérusalem.*

2. Voir l'hymne « O Cor amoris victima! » O cœur victime d'amour!

Et Jésus a signé de son sang le pacte d'amour entre lui et moi.

« A ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a donné sa vie pour nous. » (*I*re *Épître de saint Jean*, ch. III, v. 16.)

Si quelqu'un avait fait pour moi le millième de ce qu'a fait Notre-Seigneur!...

Nous sommes touchés par un bienfait.

Et nous oublierions la reconnaissance envers le Dieu qui s'est dévoué pour nous!

« Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui.

» Et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris. » (Is., ch. LIII, v. 4 et 5.)

« L'amour du Christ nous presse... Que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » (*II*e *Épître aux Cor.*, ch. V, v. 14.)

« Il m'a aimé et il s'est livré lui-même pour moi. » (*Épître aux Gal.*, ch. II, v. 20.)

Je comprends l'étonnement ravi de saint Paul.

Il m'a aimé *moi;* non pas les hommes en général, mais moi personnellement, me connaissant par mon nom et par mon prénom.

Il s'est livré pour moi. Le voyant puni, je devrais, comme celui dont parle le poète, m'élancer en criant : C'est moi le vrai coupable! « Me! me! Adsum qui feci. » (*Énéide*, l. IX, v. 427.)

Un pécheur, touché de voir saint François-Xavier se flageller à sa place, lui arrachait des mains la discipline sanglante. Jésus-Christ fut aussi flagellé pour nous. Bien plus : « Il fut crucifié pour nous. » *(Credo.)*

« Servus erat morte dignus,
Rex luit poenas optimus. » (Hymne *Ira justus.*)
Le serviteur méritait la mort,
Le roi excellent se chargea de l'expiation.

« Les hommes étaient captifs sous l'empire du démon et servaient les démons. Mais ils furent rachetés de cette captivité. Ils avaient pu se vendre, mais n'auraient pu se racheter eux-mêmes. » (Saint AUGUSTIN, *Enarrat. in Ps.* XCV, nº 5.)

Ce qui émeut le plus sûrement un grand pécheur, ce n'est pas toujours la menace de l'enfer, mais le rappel de la Passion et le spectacle attendrissant d'un Dieu mourant pour lui.

« Il nous a créés par sa force; il nous a cherchés par ses abaissements. » (Saint AUGUSTIN, 15e *traité sur saint Jean.*)

Ses plaies nous parlent ; elles sont autant de bouches qui nous crient l'amour.

Confiance dans le Fils qui nous racheta !

Confiance dans le Père qui nous envoya son Fils ! « Il l'a livré à la mort pour nous tous ; comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute chose ? » (*Épître aux Rom.*, ch. VIII, v. 32.)

S'il nous a fait cadeau de son Fils, comment refuserait-il le reste ? Qui donne le plus, donne le moins.

3. Jésus mourant nous apprend combien nos âmes sont précieuses. Quand on veut connaître la valeur d'une chose, on demande : « Qu'a-t-elle coûté ? »

Posons cette question. Qu'est-ce que nos âmes ont coûté ?

Saint Pierre nous répond : « Vous avez été affranchis... non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, le sang du Christ. » (*I*re *Épître de saint Pierre*, ch. I, v. 18 et 19.)

Saint Paul dit : « Vous avez été rachetés à grand prix. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. VI, v. 20.)

Même pensée chez saint Augustin : « Le Rédempteur vint et donna le prix, il répandit son sang. Le sang du Christ, voilà le prix. » (*Enarrat. in Ps.* XCV.)

Oh ! que vous avez coûté cher à Notre-Seigneur !

Pour faire le monde, un Fiat créateur a suffi.

Mais pour sauver les âmes, Dieu a souffert trente-trois années.

Vous croyez qu'une âme n'a pas de couleur ?

Elle est rouge, rouge de sang divin.

Mettez, dans le premier plateau de la balance, une âme ; vous devrez, dans le second plateau, placer la colonne de la flagellation, les clous, la croix, le sang du Christ, tout un contrepoids divin.

Est-ce que j'estime assez mon âme, pour laquelle Jésus a tant peiné ?

« Ou il en a fait trop, ou je n'en fais pas assez. Il faut nécessairement ou que je condamne Jésus-Christ, ou que je me condamne moi-même. » (R. P. CHAIGNON, S. J., *La Méditation*, t. II, p. 281.)

Est-ce que je me dévoue pour sauver d'autres âmes ? Car saint Augustin a raison : Si, pour les âmes, Jésus-Christ a fait *trop*, comment moi ferais-je *assez ?*

4. Puisque Jésus a porté sa croix, nous devons porter la nôtre. Nous avons tous nos tristesses. « Depuis six mille ans, de même qu'il tombe du ciel une quantité de pluie chaque année, il tombe du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes.

» L'homme a tout essayé pour échapper à cette loi : il a passé par bien des étapes différentes, depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême civilisation ; il a vécu sous des sceptres de toutes formes et de toutes pesanteurs ; mais partout et toujours il a pleuré et, si attentivement qu'on lise son histoire, la douleur en est le premier et le dernier mot. » (LACORDAIRE, *Conférences*, 36e année, 1845, t. III. p. 175.)

Il nous est bon de souffrir et l'on a dit justement que, si l'épreuve n'existait pas, Dieu devrait l'inventer par charité pour nos âmes...

« Quand l'exil est trop doux, on en fait sa patrie. »

« Les âmes labourées par le sacrifice sont des champs merveilleusement préparés pour la semence divine. » (Mgr BAUNARD, *Le Doute et ses victimes*, fin.)

« L'union avec Dieu se soude au feu. » (Bienh. P. EYMARD.)

Au ciel, nous bénirons plus nos chagrins que nos joies. Il faut surnaturaliser chaque tristesse, la considérant comme une parcelle de la sainte croix.

Fiat! Toute la résignation chrétienne tient dans ces quatre lettres.

« Oui Père, parce qu'il vous a plu ainsi. » (Saint MATTH., ch. XI, v. 26.)

« Ne boirai-je donc pas le calice que mon Père m'a donné? » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 11.)

Comparons nos souffrances à celles de Jésus.

Elles ne sont la Passion qu'au centième et nous n'avons que des croix de paille à côté de la sienne.

La croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ reste, « dans la perpétuelle douleur, un symbole d'éternelle consolation ». (MONTALEMBERT, *L'Avenir*, 11 février 1831.)

Relisez le chapitre de l'*Imitation :* La sainte voie de la croix (l. II, ch. XII) et les réflexions de Ruysbroeck l'admirable : « Le Christ, notre chantre et maître de chœur, a chanté dès le commencement et entonnera éternellement le cantique. Puis, nous tous, nous chanterons à sa suite. Avec lui, nous chanterons cette douce mélodie que mérite la souffrance. Il nous imposera lui-même ce

cantique, car il est le prince et le roi de toute souffrance... Et sa voix est d'une clarté, d'une richesse et d'une sonorité sans pareilles ; il a la science parfaite du chant céleste, de ses modes, de ses nuances et de ses harmonies. » (*Les sept degrés d'am. spir.*, chap. XII.) Traduction des Bénédictins de Wisques, t. I, 3e édit., pp. 249 à 251.

Jamais on ne supprimera de la religion la part de l'effort et du sacrifice. (R. P. PLUS, S. J., *L'Idée réparatrice*, surtout p. 104, pp. 148 à 160.)

Nous restons les disciples d'un Dieu crucifié, les « Fils du Calvaire », comme dit saint Augustin.

« Considérez le rocher d'où vous avez été taillés et la carrière dont vous avez été tirés. » (IS., ch. LI, v. 1.)

5. Le Jésus de la Passion nous apprend l'humilité.

« Semblable à la brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'ouvre point la bouche. » (IS., ch. LIII, v. 7.)

Que nous avons peine à supporter une calomnie, une médisance ; moins que cela, un reproche justifié ; moins encore, un simple manque d'égards !

Combien il est difficile de réciter *sincèrement* la petite incidente du Pater : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »

Nous déclarons, au contraire : « Je ne souffrirai jamais une atteinte à ma réputation. Mon honneur est sacré. »

Votre honneur à vous, mon Dieu, était beaucoup plus sacré.

Vous avez cependant essuyé les pires avanies.

Seigneur revêtu de la robe blanche et du manteau rouge, Jésus « saoulé d'opprobres » (BOSSUET), enseignez-moi, non seulement l'humilité [1], mais l'amour de l'humiliation.

Ceci paraît une utopie, en marge de l'humanité réelle.

Aimer l'humiliation ! Somme toute, cela signifie : Aimer ce que l'on déteste. S'arc-bouter contre soi-même !

Il est téméraire, un pareil défi à nos instincts profonds.

Si l'on venait dire à quelqu'un : « Voici le mets que vous détestez le plus et dont la vue seule provoque un réflexe de

1. RODRIGUEZ, S. J., *Pratique de la perfection chrétienne*, t. II, 3e traité. De l'humilité. — *Formation à l'humilité*, par l'auteur de *La pratique progressive de la confession*. Lethielleux, Paris, 367 pages.

dégoût, une incoercible nausée. Vous mangerez néanmoins cet aliment et vous ne mangerez que cela. »

Impossible! Il y a « intolérance » de l'organisme; tout le système de défense proteste.

Passons à l'ordre moral : il semble tout aussi déraisonnable de vouloir forcer un cœur à se nourrir d'humiliations.

Mais supposez qu'on puisse déguiser dans le miel un aliment exécrable. Il passera, ainsi dissimulé.

De même, l'odieuse humiliation, enrobée dans la douceur de l'amour, deviendra supportable, aimable. Jésus-Christ est un miel merveilleux pour la bouche.

« In ore mel mirificum. » (Hymne *Jesu, decus.*)

D'instinct, je m'insurge contre ce qui blesse mon amour-propre.

Je n'aime pas l'humiliation.

Mais j'aime le Christ humilié.

Je regarde mon crucifix et voici que tout change, car nous sommes là « les yeux fixés sur Jésus qui, au lieu de la joie qu'il avait devant lui, a souffert la croix, méprisant l'ignominie ». (*Épître aux Hébr.*, ch. XII, v. 2.)

Cette fois l'humiliation me plaît, non en elle-même, ce qui n'arrivera jamais, mais en Lui. *In Christo.*

Elle est enfin agréée, non pour elle, mais indirectement. Le problème est résolu par l'amour.

« Quand on aime, on ne peine plus, ou, si l'on peine encore, la peine elle-même est aimée. » (Saint AUGUSTIN.)

« Dans toutes ces épreuves, nous sommes plus que vainqueurs, par celui qui nous a aimés. » (*Épître aux Rom.*, ch. VIII, v. 37.)

« De même que les souffrances du Christ abondent en nous, de même aussi par le Christ abonde en nous la consolation. » (*II^e Épître aux Cor.*, ch. I, v. 5.)

« Dans la mesure où vous avez part aux souffrances du Christ, réjouissez-vous... Si vous êtes outragés pour le nom du Christ, heureux êtes vous. » (*I^re Épître de saint Pierre*, ch. IV, v. 13 et 14.)

Et n'allons pas croire que l'amour de l'humiliation rend les âmes veules et constitue l'abdication de la personnalité! Elle est, au contraire, une vaillance et, loin de nous déprimer, elle supprime bravement toutes ces causes de découragement : la peur des critiques, de l'échec, du respect humain...

Elle n'est donc pas pusillanimité, mais magnanimité.

Les mondains s'écrient : Aimer l'humiliation, c'est folie [1].

Nous répondons : Le Père a bien eu, lui, une folie d'amour.

« En effet, Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. » (Saint JEAN, ch. III, v. 16.)

Le Fils a eu la folie de la Rédemption. Et, même étant donné le dessein du rachat, le Christ aurait pu nous sauver par une larme, par une prière, par une seule de ses actions théandriques. Il n'a point voulu nous racheter au rabais.

« Nostrae dedisti *prodigus*
Pretium salutis sanguinem. » (Hymne *Rex sempiterne.*)

Tu as été prodigue, quand tu donnas ton sang, prix de notre salut.

Considérez l'ordre naturel. Tout ce qui est remarquable exige une certaine folie : folie d'audace chez le soldat, l'explorateur, l'aviateur ; folie de santé chez les grands travailleurs et les grands dévoués ; folie de vie elle-même chez les mères...

Les saints peuvent bien avoir la folie de la croix.

D'ailleurs, n'exagérons pas. Cette folie est raison. « Le bon sens est de tout. » (BOSSUET.)

« Le bon sens est le meilleur gardien de toutes choses. » (BOURDALOUE.)

Imaginez le plus héroïque désir d'humiliation. Il a plusieurs limites : nous ne pouvons pas chercher les excentricités et Jésus-Christ, qui a été le plus loin de tous dans la voie des affronts, évita cependant toute singularité.

Nous ne pouvons pas chercher la calomnie en tant que calomnie, car ce serait vouloir le péché comme tel.

Nous ne pouvons pas mépriser les vrais biens, ceux de l'ordre surnaturel.

Nous devons considérer les circonstances : bien commun, influence nécessaire pour l'apostolat, conseils du directeur spirituel, obéissance, etc.

Mais, ces règles de prudence une fois posées, le disciple du

1. « La doctrine de la croix est une folie pour ceux qui périssent, mais pour nous elle est une force divine. Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ?... Nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils... Ce qui serait folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. I, v. 18 et suiv. Voir aussi *I*re *Épître aux Cor.*, ch. III, v. 18 et 19.)

Christ a le courage d'embrasser l'humiliation, parce que son Dieu mourut humilié.

Contre toutes les objections accumulées par l'amour-propre, il y a une réponse invincible : la croix.

6. Ayons la dévotion du crucifix.

Oh! il n'est pas seulement un peu de plâtre sur un peu de bois. C'est un rappel d'amour émouvant. C'est un livre!

Les plus beaux traités sur les vertus ne le valent point.

Saint Bonaventure à qui saint Thomas d'Aquin demandait : « Où est la bibliothèque dans laquelle vous avez puisé tant de science religieuse? » répondait : « Ici », et il montrait le crucifix.

La bienheureuse Bernadette Soubirous, à la fin de sa vie, ne gardait plus, dans sa chambre, que l'image de Jésus crucifié. « Celui-ci me suffit », disait-elle.

Celui-ci suffit.

Il enseigne tout. Leçons inépuisables de la Passion si heureuse pour nous, « tam beatae Passionis »! (Canon de la messe.)

Ah! Jésus! ce que vous avez fait avec deux pièces de bois et quatre clous!

Votre croix si simple est exemple et doctrine, force et douceur.

Nous la mettons sur le prie-Dieu, sur la table de travail, sur nos cœurs, pour l'avoir près de nous aux heures de lassitude et de tentation.

Sur elle nous arrêtons nos yeux embués de larmes.

« Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore!...
Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as, contre le temps, défendu de l'oubli
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli [1]. »

« Vous qui pleurez, venez à Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure [2]. »

1. LAMARTINE, *Nouvelles méditations poétiques*, XXII, *Le crucifix*.
2. Victor HUGO, *Inscription pour un crucifix*. *Contempl.*, l. III.

La croix console notre vie et notre mort [1].

« Après avoir servi de parure à nos vierges, de décoration à nos guerriers, elle reçoit nos derniers soupirs [2]. »

Plaçons le crucifix, non à un endroit quelconque, mais à la place d'honneur, au salon, bien en évidence.

Irions-nous rougir de la croix?

En rougir? Mais ce sont nos armoiries à nous. Dieu est mort sur ce bois, l'ennoblissant à jamais par la pourpre de son sang.

En rougir? alors qu'elle est inspiratrice de vaillance! Le sang des martyrs fut semence de chrétiens, mais le sang du divin Martyr fut semence de héros.

En rougir? alors qu'elle fut adorée par l'élite morale de l'humanité et qu'elle apprend tout ce qui transporte les âmes au-dessus des mesquineries terrestres [3].

En rougir? alors qu'elle reste le Labarum arboré dans les combats religieux et l'infaillible gage de victoire. « In hoc signo vinces. »

En rougir? alors qu'elle a brillé sur le diadème des rois, sur l'aiguille aérienne des églises et qu'on lui a si souvent chanté l'hymne de triomphe : « Vexilla Regis [4]. »

En rougir? alors qu'elle paraîtra au Jugement et que Dieu accomplira sa parole : Si vous n'avez pas rougi de moi, je ne rougirai pas de vous.

En rougir? Mais le Maître a dit : Que la lumière ne soit point étouffée! Or la croix est l'incomparable boisseau, portant si haut

1. « Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sus mourir. »

LAMARTINE, *Nouvelles méditations poétiques*, XXII, *Le crucifix*.

2. MONTALEMBERT, *L'Avenir*, 11 février 1831. On venait de supprimer, à Paris, les croix, et Montalembert pensait qu'il est bien dangereux, par les temps d'orages, d'enlever les paratonnerres. Il doit y avoir quelque chose entre nos villes et le ciel, pour détourner la foudre. Qu'on nous laisse nos croix!

Mussolini a rétabli la croix au Colisée.

En mai 1926, M. Roco, ministre de la Justice, fit remettre la croix dans tous les prétoires italiens.

3. « Ne rougis pas de ta foi! Vingt siècles en ont vécu et tout ce que l'humanité produit de bon s'appuie sur elle. » (R. BAZIN.)

4. Sainte Radegonde (521-587), veuve de Clotaire Ier, roi des Francs, avait obtenu de Sophie, impératrice de Constantinople, une parcelle de la vraie croix. On reçut solennellement la relique à Poitiers et Venance Fortuna, évêque de la ville, composa, pour la circonstance, le *Vexilla Regis*.

la Lumière divine, que tous les siècles en sont éclairés et contemplent cette grande Lumière sur ce grand candélabre.

En rougir ? Mais elle seule demeure, quand tout s'effondre.

« O crux ave, spes unica. »

Salut, ô croix, notre unique espoir [1].

1. En 1924, le jour du Vendredi saint, M. Étienne Bricou écrivait dans le *Gaulois :* « O Christ du Golgotha, espoir splendide et de nos détresses et de nos défaillances et de nos déceptions, prends en pitié l'effréné désarroi de cette petite planète que les hommes ont appelée la terre et qu'ils affolent du bruit de leurs disputes. Tout y tremble, tout y vacille, comme si tout en allait disparaître. »

Pierre Loti, dans *Jérusalem*, s'écrie : « Le Christ ! oh ! oui, quoi que les hommes fassent et disent, il demeure bien l'inexplicable et l'unique ! Dès que sa croix paraît, dès que son nom est prononcé, tout s'apaise et change, les rancunes se fondent et on entrevoit les renoncements qui purifient ; devant le moindre crucifix de bois, les cœurs hautains et durs se souviennent, s'humilient. »

LA TRIPLE PASSION

Lorsque nous méditons les souffrances du Christ, nous commettons généralement deux erreurs, dont l'une porte sur la durée, l'autre sur la nature réelle de la Passion.

Demandez quand commença et finit la Passion.

On répondra : Elle s'ouvrit le jeudi soir, au jardin de Gethsémani et se termina le vendredi à trois heures de l'après-midi. Un jour affreux!... mais enfin un jour seulement, ou plutôt pas même un jour entier.

Quelle erreur!

Une épreuve attendue est déjà une épreuve. Si vous saviez que tantôt, rentrant chez vous, vous allez trouver votre fils mort, que demain vous aurez le déshonneur public d'une banqueroute ou que vous devrez subir une opération chirurgicale, pour laquelle le pourcentage de salut est fort minime, déjà maintenant vous sentiriez la tristesse envahir votre âme.

Une douleur commence au moment précis où on la prévoit avec certitude. Or, Notre-Seigneur, dès le premier instant de sa conception, connaissait tous ses tourments futurs, dans la précision implacable des moindres détails. Le petit enfant, qui souriait dans la crèche, voyait déjà se profiler la silhouette du Calvaire. Cette vision devait le hanter partout. Et, parce que, toute sa vie, sans oubli possible, le Christ eut devant ses yeux le panorama des supplices, avec le relief d'une parfaite netteté, la Passion ne dura point un jour, mais trente-trois ans.

Une seconde remarque porte sur la vraie nature de la Passion.

On prêche surtout les tortures physiques du Sauveur.

C'est l'aspect « sensible », immédiatement perceptible et les auditeurs, quels qu'ils soient, sont impressionnés par le sang rouge qui coule, par l'aspect des chairs déchirées, tandis que la peine morale n'est point constatable extérieurement et risque d'être moins comprise par les âmes peu fines.

On en arrive parfois à ne plus voir, dans la Passion, qu'un

drame un peu réaliste de chair et de sang, de nerfs tordus, de muscles froissés.

Sans doute, la Passion fut, en partie, physiologique, mais elle fut aussi et surtout psychologique. L'aspect extérieur ne doit pas faire perdre de vue toute la partie intérieure. Après tout, une nature délicate souffre beaucoup moins de ce qui fait saigner l'épiderme que de ce qui fait saigner le cœur. Ces blessures-là font beaucoup plus de mal et se ferment plus difficilement.

Le cœur! voilà le vrai centre de la Passion!

N'oublions pas une troisième Passion.

Tout ce qui nous touche dans notre amour-propre atteint ce qu'il y a de plus *nous* en nous. Quoi de pénible comme l'humiliation injuste, comme la réputation indignement salie?

Le Christ connut cette épreuve jusqu'au fond et vida l'amer calice jusqu'à la lie.

Sa Passion ne fut donc pas seulement corporelle, mais surtout morale et le Christ, en fait, eut trois Passions : celle de l'honneur, celle du cœur, celle du corps.

1. *La Passion de l'Honneur.*

Jésus fut livré pour trente deniers.

Cette somme, réalisée en monnaie d'aujourd'hui, représenterait environ cent francs [1].

Cent francs!... Qu'est-ce que l'on a pour cent francs? Qu'est-ce que l'on avait, même alors?

Eh bien! voilà ce qu'il vaut, lui, Dieu!

Pour ce prix, qui était celui d'un esclave [2] (et l'on sait ce que représentait un esclave, en ce temps-là!...), le Christ est acheté.

Au reste, il est très possible qu'il y eut d'abord marchandage.

— « Trente deniers! C'est trop! Rabattons! Vingt-cinq!...

— Je maintiens trente.

— C'est exagéré.

— Non!

— Si! »

Jésus-Christ est l'objet de cette discussion ignoble ; finalement il est troqué, adjugé.

Et que de fois, pauvre cher Jésus, un marchandage aussi

1. KNABENBAUER, S. J., *Commentaire de saint Matthieu*, t. II, p. 397.
2. *Exod.*, ch. XXI, v. 32.

indigne se renouvelle dans le cœur des hommes! On vous livre pour trente deniers et souvent pour beaucoup moins encore : pour une minute de dégradante volupté.

Avec les trente deniers, on acheta un champ qui « fut nommé Haceldama, c'est-à-dire champ du sang ». (*Actes*, ch. I, v. 19.)

Tout plaisir coupable est acheté au prix du sang divin, est un Haceldama!

***

Après que Notre-Seigneur fut échangé contre trente deniers, on vint le saisir.

Quelle honte! et comment se la représenter?

Je me rappelle le récit poignant que me faisait jadis un vieillard. Il avait eu avec son fils une explication très orageuse.

A la fin, ce fils était parti, mais, avant de claquer la porte, il avait crié, sur le seuil, bien haut, afin que les voisins pussent l'entendre : « Je vais chercher la police et vous faire arrêter. »

Le vieux père aux cheveux blancs disait : « Ah! le mauvais fils dénaturé! Introduire la police dans la maison paternelle et — le malheureux! — faire arrêter son père! »

Il vécut plusieurs années encore, mais la scène pénible était devenue une obsession, dans sa mémoire sénile, et que de fois il m'a répété le même refrain amer et indigné : « Ah! le mauvais fils!... faire arrêter son père! »

De fait, c'est un acte contre nature de faire arrêter son père.

Mais est-il moins grave de faire arrêter son Dieu?

La chose monstrueuse eut lieu.

Vous avez déjà, peut-être, assisté à une arrestation, dans les rues de la ville. Parmi la foule, ce sont des commentaires, des chuchotements : « Que s'est-il passé? »

Les mauvais ricanent : « Bien fait! » et tout le mal qu'ils ne peuvent pas faire, ils le crient en insultes de bas étage, en huées abjectes.

Chez d'autres spectateurs, au cœur bon, c'est la pitié : « L'infortuné! entre ces hommes brutaux!... Mon Dieu, que va-t-il arriver? Quels coups l'attendent, là-bas, dans l'ombre? »

Hélas! il n'y avait pas même, pour le plaindre, ces passants au cœur sensible, lorsque Jésus fut arrêté et conduit comme un agneau à la boucherie. Les Apôtres allaient s'enfuir. Seuls les ennemis resteraient et feraient la lugubre besogne. « Judas,

l'un des Douze, arriva et, avec lui, une troupe nombreuse de gens armés d'épées et de bâtons... Ils s'avancèrent, mirent la main sur Jésus et le saisirent.» (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 47 et 50.)

***

Ils ne se contentèrent point de l'arrêter. « Ils le lièrent. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 12.)

Ces liens avaient, peut-être, servi déjà pour des malfaiteurs.

Jésus fait lui-même cette réflexion plaintive : « Vous êtes venus comme vers un brigand. » (Saint LUC, ch. XXII, v. 52.)

Ne devait-il pas bientôt voir qu'on le mettrait publiquement aux enchères, offrant le choix entre lui et un « insigne [1] » bandit et c'est l' « insigne » bandit qui lui sera préféré.

N'allait-il pas mourir entre deux voleurs ?

« Ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Il a été mis au rang des malfaiteurs. » (Saint MARC, ch. XV, v. 28. — Is., ch. LIII, v. 12.)

Il était bien assimilé aux misérables qui constituent le rebut d'une société, celui qui, au jardin de Gethsémani, était arrêté comme eux, ligoté comme eux.

Librement, il tendait les deux mains — ses deux mains très puissantes — pour qu'on les garrottât [2].

L'histoire raconte que Louis XVI étant au pied de l'échafaud, on voulut, selon l'usage, lui lier les mains.

Devant ce dernier outrage, le condamné retrouva son âme de roi et s'écria : « Jamais ! me prenez-vous pour un malfaiteur ? »

Alors l'abbé Firmont s'approcha et dit : « Sire ! quelqu'un, avant vous, accepta pareille humiliation, Jésus ! »

Le roi ne répondit rien, mais leva les yeux vers le ciel et le regard voulait dire : « Cet argument est sans réplique ! Si Dieu a passé par là, le roi de France peut aussi passer par là. »

Toujours muet, il présenta les deux mains, on les lia et il gravit les marches de l'échafaud.

Dieu ne nous demande pas, à nous, de nous laisser entraver les deux poings et de monter ainsi les degrés d'un échafaud !

Et cependant, à tous il impose certaines entraves : celles des

1. Saint MATTH., ch. XXVII, v. 16.

2. Voir la suite de la Passion. « Anne avait renvoyé Jésus *lié* à Caïphe. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 24.)

dix commandements, des préceptes de l'Église. Nous devons assujettir et l'esprit, devant les exigences de la foi et la volonté devant les lois de la morale.

Voulant exhorter les Colossiens à la générosité, saint Paul leur disait :

« Souvenez-vous de mes liens! »

Mieux encore que son Apôtre, Jésus peut nous dire : « Souvenez-vous de mes liens! » Pour vous, j'ai accepté des liens ignominieux. Pour moi, acceptez des liens honorables, éminemment justes et qui, ô merveille! vous rendront libres! Car ces chaînes de mes lois n'entravent que les passions basses et les convoitises mauvaises qui vous réduiraient à l'esclavage de la chair; en sorte que mes chaînes d'amour sont libératrices et glorieuses.

« Moi, disait saint Paul, je suis le prisonnier du Christ Jésus. » (*Épître à Philémon*, v. 1 et 9.)

Il était fier d'être le ligoté du ligoté divin.

Que cette fierté soit la nôtre! Aimons d'être vinculés miséricordieusement par la loi de Celui qui fut vinculé ignominieusement, Jésus-Christ.

***

Mais, pour Notre-Seigneur, les humiliations se poursuivent.

Le décor s'est déplacé : ce n'est plus le jardin des Oliviers, mais la cour d'Hérode.

Seconde scène, où va se dérouler la Passion de l'honneur.

Le père d'Hérode, Hérode le Grand, avait ordonné le massacre des Innocents, auquel Jésus, spécialement visé, n'avait échappé que par miracle.

Fils de meurtrier, Hérode Antipas était meurtrier lui-même, car il avait eu la faiblesse coupable de livrer à une jeune ballerine, ayant joliment dansé, ce Jean-Baptiste qui lui reprochait une liaison coupable. « Hérode, ayant fait arrêter Jean, l'avait chargé de chaînes et jeté en prison, à cause d'Hérodiade, femme de son frère Philippe, parce que Jean lui disait : Il ne t'est pas permis de l'avoir pour femme. » (Saint MATTH., ch. XIV, v. 3 et 4.)

Hérode avait le tétrarchat de Galilée et Jésus, étant Galiléen, lui fut envoyé par Pilate, qui voulait se débarrasser d'une cause très fâcheuse. « Quand Pilate entendit nommer la Galilée, il demanda si cet homme (Jésus) était de Galilée, et quand il apprit

qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui se trouvait aussi à Jérusalem, en ces jours-là. » (Saint Luc, ch. XXIII, v. 6 et 7.)

Ainsi le tétrarque devenait un juge à qui l'on défère la cause sacrée d'un innocent.

Mais ce jouisseur au cœur sec ne songeait qu'à une chose : s'amuser.

Il fut ravi de voir Jésus. Pourquoi donc? « Parce que, depuis longtemps, il en avait le désir, ayant entendu beaucoup parler de lui et il espérait lui voir opérer quelque prodige. » (Saint Luc, ch. XXIII, v. 8.)

Voilà tout ce qu'il envisageait, dans un pareil événement!

Le divin Maître avait dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

Au contraire, celui-ci, qui se trouve en présence directe de Dieu, ne le reconnaît pas, le vice fermant les yeux et tarissant la source de pitié, chez l'homme endurci par les débauches.

« Il espérait voir opérer quelque prodige... »

Il se représentait Jésus, un peu comme un prestidigitateur faisant des tours intéressants. En cet homme qu'on lui amenait, il voyait ce que nous appellerions aujourd'hui un maître en spiritisme, un médium accomplissant des choses extraordinaires.

Quelle bonne fortune pour une cour blasée, où l'on ne sait plus, à la fin, comment varier les divertissements!

Enfin du nouveau!

Positivement, Hérode était enchanté : « Il eut une grande joie. » (Saint Luc, ch. XXIII, v. 8.)

Aussi, quelle déception, lorsque le Christ ne voulut pas se prêter à ce rôle d'histrion! Hérode « lui adressa beaucoup de questions, mais Jésus ne répondit rien ». (Saint Luc, ch. XXIII, v. 9.)

Ah! ah! il ne voulait pas s'exécuter!

Puisqu'on ne pouvait pas s'égayer avec lui, on allait s'égayer de lui.

A défaut du plaisir manqué, on aurait, du moins, celui de tourner en ridicule le baladin récalcitrant.

Et le désappointement prit cette revanche mesquine.

« Illusit. » Dieu raillé!

« Sprevit. » Dieu pris en pitié!

On ne lui fera pas même l'honneur de le haïr, non! on lui réservera le sort plus méprisant du dédain.

« Hérode avec ses gardes... »

Représentons-nous ces officiers riant à gorge déployée, sans retenue, vils courtisans encouragés par l'exemple royal et allant, ne fût-ce que pour plaire au potentat, plus loin encore que lui dans l'insulte. « Hérode, avec ses gardes, le traita avec mépris, après s'être moqué de lui... » (Saint Luc, ch. xxiii, v. 11.)

Toute la cour s'en mêle. On s'excite mutuellement aux lazzi, aux quolibets.

Et c'est là un jugement!...

Tout à coup une idée!... Comment n'y avait-on pas songé encore?

Bravo! On affuble Jésus « d'une robe éclatante » désignant la folie de ce prétendant.

La robe blanche, chez Hérode, la robe rouge, au milieu des soldats du prétoire, sont également destinées à ridiculiser Jésus [1].

Ah! il avait osé appeler Hérode : un renard [2]!

Il n'en était pas un, lui! Comme il manquait complètement de réparties et de finesse pour se tirer hors d'un vilain pas! Il n'y avait plus qu'à le classer parmi les simples d'esprit.

Je m'imagine que, ce jour-là, plus d'un courtisan, plus d'un officier, rentré chez lui, aura dit à sa femme, riant encore : « On ne s'est pas ennuyé aujourd'hui! Certes, il n'est point commode, à la cour du tétrarque, de trouver chaque jour de nouveaux plaisirs! Mais aujourd'hui, il y eut de l'inédit. On nous amena un certain Jésus de Nazareth. Figure-toi, femme : il allait renouveler le monde, celui-ci! Il se donnait pour prophète et roi!

» Tu aurais dû le voir, le prophète!

» Crois-moi, il n'était pas fier, le roi!

» Quelle matinée! »

— Oui, oui, quelle matinée!...

Quel bain de grossièretés, de lâches insultes à une victime désarmée!

Dieu conspué par l'homme!

Le Très-Haut, insulté par le très bas!

1. Robe « blanche, littéralement éclatante, telle qu'en portaient les rois et les princes, dans les circonstances solennelles, et cela par un jeu dérisoire, à peu près semblable, quoique moins cruel, à celui des soldats qui couronnèrent Jésus d'épines et couvrirent ses épaules d'une casaque rouge. » (Crampon, note sur saint Luc, ch. xxiii, v. 11.)

2. Saint Luc, ch. xiii, v. 31 et 32.

O vous, mon pauvre frère tout meurtri et révolté devant les injustices de la vie, vous qui dites : « Mon droit est méconnu, mon injuste rival triomphe insolemment », rappelez-vous, rappelez-vous cette matinée.

Jésus était là, dans sa pose d'accusé, misérable après tant de coups, sursaturé d'affronts.

Les assistants cédaient à cette joie mauvaise des âmes vulgaires : humilier ce qui est grand et beau.

Pas un défenseur indigné. Pas un cœur ami.

Devant lui, Hérode siégeait sur un trône splendide, entouré de flatteurs.

Le meurtre et la débauche couronnés !

Les crimes du potentat étaient connus.

La méconduite avec Hérodiade était publique.

Et c'est le roi assassin et voluptueux qui tenait en mains le sort de Jésus !

La vertu comparaissait devant le vice.

Jésus devant Hérode !...

***

Le décor change une troisième fois et, après Gethsémani, après la cour d'Hérode, voici l'estrade de l' « Ecce homo ».

Le procurateur romain s'était dit que les Juifs, à moins d'être plus cruels que des tigres, finiraient par s'attendrir devant ce spectacle d'inénarrable souffrance.

« Voici que je vous amène Jésus ! » dit-il à la foule houleuse.

Et, de fait, un condamné gravissait les degrés, lentement ; il chancelait comme un homme ivre. Il avait traversé le grand escalier de marbre blanc, le maculant du sang qui coulait des blessures nombreuses ; maintenant il montait, portant un diadème étrange, tressé d'épines.

Il apparut là-haut, bien en vue.

Pilate se tourna vers lui, le désigna du geste et, escomptant pour l'homme de douleurs la pitié populaire, il dit : « Ecce homo ! » L'intention était miséricordieuse, mais l'expression plus que sommaire.

Deux mots.

Aucun rappel des titres au respect.

Lorsque, dans le monde, une présentation se fait courtoisement, on s'ingénie à trouver des formules aimables et délicates.

Si intervient un prince, quel cérémonial déférent [1] !

Notre-Seigneur aussi a été *présenté!*

Mais les termes rappellent moins une présentation qu'une exhibition.

« Ecce homo! »

Ecce. Tenez! Le voilà!

Homo. L'homme! Quel terme! Notre orgueil parle si volontiers de surhomme!

Jésus-Christ a voulu expier cette fatuité humaine.

Lui, le vrai Surhomme, lui l'Homme-Dieu, il fut appelé, tout simplement, « l'homme ».

Et encore était-ce trop, si l'on ose ainsi parler, pour l'état où il s'était abaissé.

« Il n'avait ni forme, ni beauté pour attirer nos regards, ni apparence pour exciter notre cœur.

» Il était méprisé...

» Comme un objet devant lequel on se couvre le visage :

» Il était en butte au mépris et nous n'avons fait aucun cas de lui. » (Is., ch. LIII, v. 2 et 3.)

S'il est permis de répéter l'effrayante expression du R. P. PERROY, S. J., dans *La montée du Calvaire*, le Christ était devenu « une loque sanglante ».

Au moins, le peuple sera-t-il ému par un tel excès de souffrance?

Même quand il s'agit d'un grand coupable, dès que celui-ci est puni et désarmé, la compassion succède à la colère.

Jésus échappe à la grande loi humaine de la pitié.

Mille bouches haineuses hurlent : « *Crucifige!* » La croix! La croix!

Qui réclame cette mort cruelle entre toutes les morts?

Les prêtres représentant la sainteté.

Les Scribes représentant la science religieuse.

Les vieillards représentant la sagesse.

Donc, l'élite du peuple élu.

Et (circonstance plus humiliante encore, peut-être) quel est l'homme qui seul tâche de le sauver? Un païen.

Mais ce dernier constate « qu'il ne gagne rien et que le tumulte augmente ». (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 24).

1. Voir dans Alb. VANDAL, *Napoléon Ier et Alexandre Ier*, la manière dont on annonçait les princes, les rois et l'empereur. (T. III, pp. 414 à 416.)

Enragés dans la convoitise de leur proie, « ils crièrent encore plus fort ». (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 23.) « Ils insistèrent, demandant à grands cris qu'il fût crucifié et leurs clameurs allaient grandissant. » (Saint LUC, ch. XXIII, v. 23.)

Le Christ est au pilori.

Devant lui, la foule, semblable à une mer démontée dont il voit déferler partout les lames mauvaises.

Couvert d'injures, il assiste à ces discussions dont il est l'enjeu.

Il entend ces demandes tournant aux sommations impérieuses et qui, finalement, vont se ramasser en un seul cri bref et féroce, poussé dans une telle clameur de rage qu'elle fait trembler toute la ville : *Tolle!*

Tolle! La formule était trouvée et les foules en délire aiment les exclamations frappantes et courtes que la passion hurle et répète à satiété.

Tolle! Tolle! criait la foule sauvage.

Les peuples du monde entier se trouvant là représentés, à cause de la fête de Pâque, le *Tolle* devenait la sentence de la grande famille humaine condamnant son Dieu.

***

Après le jardin de Gethsémani, après la cour d'Hérode et l'estrade de l'*Ecce homo!*, voici une quatrième scène d'humiliation : le tribunal.

Ou plutôt les tribunaux.

Car Notre-Seigneur fut traîné, trois fois, au tribunal religieux, où il comparut devant Anne et Caïphe et, trois fois, au tribunal civil, où il se trouva devant Pilate et Hérode.

Fillion résume ainsi les faits :

« *Le procès religieux de Jésus, devant le Sanhédrin* [1] :

1. Lorsque le Sanhédrin tenait une séance judiciaire dans son local accoutumé, le *gazzil*, chacun avait sa place marquée. Les juges étaient assis au centre, en demi-cercle, sur des coussins. Au centre de l'hémicycle, sur des estrades élevées, se tenaient le président, qui n'était autre que Caïphe, dans le cas actuel, et le vice-président. Ils avaient auprès d'eux les *Sages*, qui étaient les conseillers ordinaires de la haute assemblée.

» A chacune des extrémités de l'hémicycle, était placé un secretaire : celui de droite avait pour mission de recueillir tout ce qui était à la décharge de l'accusé ; celui de gauche devait noter tout ce qui lui était défavorable.

» Au milieu de la salle, se tenait l'accusé entouré de gardes. » (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 420.)

» Le procès religieux se composa de trois sessions distinctes, qui eurent lieu :

» La première, chez Anne,

» La seconde, chez le Grand prêtre Caïphe, pendant la nuit,

» La troisième, encore chez Caïphe, mais le matin.

» *Le procès séculier devant le gouverneur romain* [1] :

» Ici s'ouvre le second acte du procès de Notre-Seigneur.

» De la juridiction religieuse, nous passons à la juridiction civile ; du Sanhédrin, nous passons au prétoire ; de Caïphe à Ponce-Pilate.

» Dans cette autre partie du jugement, nous trouvons aussi trois phases :

» Une première séance sera tenue au prétoire.

» Une seconde, au palais d'Hérode.

» Une troisième, encore au prétoire. » (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, pp. 434 et 435 [2].)

1. Devant le Grand prêtre, on avait allégué contre Jésus un motif religieux : il ose se dire le Fils de Dieu. (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 64 à 68. — Saint JEAN, ch. XIX, v. 7.)

Devant Pilate, juge civil, on apporte trois accusations d'ordre politique : « Nous avons trouvé cet homme qui poussait notre nation à la révolte et défendait de payer le tribut à César, se disant lui-même... roi. » (Saint LUC, ch. XXIII, v. 2.)

2. L'ordre *chronologique* de la Passion est le suivant :

— La Cène. Jeudi soir.

— Agonie au jardin et arrestation.

— Jésus est conduit devant Anne.

— Il est amené devant le Sanhédrin présidé par le Grand prêtre Caïphe et condamné à l'unanimité.

— Pendant le reste de la nuit, il est livré à la soldatesque.

— Tôt matin, seconde séance du Sanhédrin (celle de nuit étant illégale) et seconde condamnation à mort.

— Tôt matin encore, comme le notent les quatre Évangiles, Jésus est conduit devant Ponce-Pilate représentant l'autorité romaine, seule compétente pour décréter la mort.

— Pilate renvoie le prévenu à Hérode.

— Jésus revient devant Ponce-Pilate, qui recourt aux deux expédients d'offrir le choix entre le Christ et Barabbas, de faire flageller Notre-Seigneur.

— La cohorte du prétoire frappe et raille Notre-Seigneur. Couronne d'épines... sceptre de roseau... génuflexions dérisoires...

— Ecce homo !

— La route du Calvaire.

— La mort en croix, vers 3 heures, le 15 Nisan, fête de la Pâque.

— En un seul jour, quelle accumulation de souffrances et de preuves d'amour, dont chacune était héroïque !

Même à supposer que les formules légales fussent observées scrupuleusement, le seul fait que Dieu fût attrait au tribunal des hommes, constituait une énormité.

Le Créateur jugé par ses créatures!

Dieu à la barre!

Le « prévenu » Jésus-Christ et bientôt le « condamné à mort » Jésus-Christ!

Lorsque, dans un procès, on découvre après coup que les juges, en condamnant, se sont trompés, c'est une immense pitié pour la victime et tous déplorent avec émotion ces « erreurs judiciaires ».

Mais, s'il y avait injustice positive, la pitié ferait place à un autre sentiment, l'indignation. Voilà ce qu'un dramaturge moderne, Brieux, a voulu exprimer dans sa fameuse pièce : *La Robe rouge*.

Rien ne révolte comme cette chose paradoxale : la Justice injuste! une institution officiellement chargée de rétablir le droit et violant le droit!

Rappelant comment fut condamné l'empereur Maximilien, de La Gorce affirme qu'on n'a jamais connu un procès aussi indigne : un empereur jugé, avec violation de toute légalité [1]!

L'historien de La Gorce se trompe!

On a vu un procès autrement indigne que celui-là :

L'accusé était plus qu'un empereur : c'était Dieu ;

On a beaucoup plus violé la légalité.

Maints auteurs ont étudié le procès de Jésus, au point de vue de la jurisprudence générale et de la législation juive [2].

Les deux frères Lémann, dans leur livre : *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus* (1876), relèvent vingt-sept irrégularités manifestes, dont les moins graves entraînaient déjà la nullité de la sentence.

L'arrêt de mort était invalide :

A raison du lieu (puisqu'il était prononcé dans la maison de Caïphe), alors que tout jugement porté en dehors du *gazzil* ne comptait pas ;

1. DE LA GORCE, 2e *Empire*, t. V, p. 137.

2. DUPIN, *Jésus devant Caïphe et Pilate*. (1829.) — Abbés LÉMANN, *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus*. (1876.) — A. T. INNERS, *The Trial of J. C., a legal monograph*. (1899.) — G. ROSALDI, *Il processo di Gésu*. (1908, 4e édit.)

A raison du temps (car le verdict ne pouvait pas être rendu pendant la nuit [1]) ;

A raison de l'incompétence. Seule l'autorité romaine avait le droit de condamner à mort. Cependant le Sanhédrin, dès la première séance, devançant le recours au tribunal romain, avait déclaré :

« Il mérite la mort. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 66.) Dénués de pouvoir, tous les membres du Sanhédrin « à l'unanimité prononcèrent que Jésus méritait la mort ». (Saint MARC, ch. XIV, v. 64.)

Dans tous les tribunaux du monde civilisé, le prévenu, tant que l'arrêt définitif n'est pas formulé, se trouve protégé par la loi. « Res sacra reus » disaient les Romains : l'accusé est intangible, sacré. Notre-Seigneur, lui, se voit, et maintes fois, livré aux outrages de la soldatesque.

Aucun déni de justice ne devait être épargné au Christ.

Considérez son procès et, en particulier, les *témoins*, les *griefs*, la *procédure*, les *juges*.

Les *témoins*. Rien de plus odieux qu'un faux témoin.

Rien de plus déconcertant que de le voir encouragé par l'autorité elle-même.

Cependant les choses se passèrent ainsi pour Jésus.

« Les Princes des prêtres et tout le Conseil cherchaient un témoignage contre Jésus, pour le faire mourir et ils n'en trouvaient pas. Car plusieurs déposèrent faussement contre lui, mais les dépositions ne s'accordaient pas. Enfin quelques-uns, se levant, portèrent contre lui ce faux témoignage :

« Nous l'avons entendu dire : Je détruirai ce temple fait de » main d'homme et, en trois jours, j'en rebâtirai un autre qui ne » sera pas fait de main d'homme. »

» Mais sur cela même, leurs témoignages ne s'accordaient pas. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 55 à 60.)

Pour Jésus se vérifiaient les paroles prophétiques : « Contre moi s'élèvent des témoins de mensonge et des gens qui ne respirent que violence. » (*Ps.* XXVII, v. 12.)

« Ils méditent de mauvais desseins dans leur cœur et aiguisent

1. « C'est pour guérir ce vice de forme et, en même temps, pour aviser aux moyens de faire exécuter la sentence, que le Sanhédrin se rassemble (une seconde fois) au point du jour. » (CRAMPON, note sur saint Luc, ch. XXII, v. 66.)

leur langue comme le serpent et ont sous leur langue le venin de l'aspic... Hommes de violences, qui cachent des pièges et des filets sous mes pas. Ils tendent des rets de long de mon sentier, ils me dressent des embûches. » (*Ps.* CXL, v. 4 à 7.)

Saint Matthieu nous le dit : les témoins n'étaient que deux. Deux, c'était le minimum exigé par la loi. Encore ces deux se contredisaient-ils !

Mais leur habileté consistait à invoquer contre Jésus ce qui, pour les Juifs, était le plus sacré : l'amour du Temple.

Le prophète Jérémie, pour avoir osé prédire la ruine de ce temple, avait couru le risque d'être mis à mort. (JÉRÉM., ch. XXVI, v. 6 à 9.)

Un des plus graves reproches adressés plus tard à saint Étienne, sera : « Nous l'avons entendu dire que Jésus, ce Nazaréen, détruira ce lieu. » (*Actes*, ch. VI, v. 14.)

Au reste, Jésus n'avait nullement affirmé : « Je détruirai ce temple », mais, indiquant les *autres*, et, d'une manière hypothétique, il avait dit : « Détruisez... »

Peut-être précisait-il l'expression « ce temple », se désignant par un geste. Car c'est bien à lui-même qu'il pensait : « Il parlait du temple de son corps. » (Saint JEAN, ch. II, v. 21.)

Quels étaient les autres *griefs* allégués ?

Qu'il blasphémait. Lui le très Saint !

Qu'il poussait le peuple à la révolte. Lui qui avait dit : « Rendez à César ce qui est à César ! »

Qu'il voulait se faire roi. Oui, mais il ajoutait : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 36.)

Non, celui qui était là, les mains liées, ne se posait pas en rival de l'empereur et n'était le candidat d'aucune royauté terrestre !

« Le Grand prêtre interrogea Jésus sur ses discours et sa doctrine.

» Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où tous les Juifs s'assemblent et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu ?

» Demande à ceux qui m'ont entendu... Ils savent ce que j'ai enseigné. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 19 à 22.)

« Ceux qui m'ont entendu... » Mais c'étaient des ennemis acharnés et nombreux.

Pourtant le Christ ose, avec confiance, invoquer ce témoignage.

Il a « parlé ouvertement », en plein air, dans les grandes villes et les villages, devant les foules. Les paroles dites aux disciples, il leur a recommandé de les crier sur les toits, le plus haut possible.

Notre-Seigneur ne redoute pas la grande lumière et n'a besoin que de la vérité.

Le parti pris des attaques, au procès de Jésus, était si manifeste, que le divin accusé se renferma dans la dignité du mutisme.

« Jésus gardait le silence. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 63.)

« Le Grand prêtre se leva et interrogea Jésus, disant : Ne réponds-tu rien à ces hommes déposant contre toi ?

» Mais Jésus garda le silence et ne répondit rien. » (Saint MARC, ch. XIV, v. 60.)

« Il ne répondait rien aux accusations des Princes des prêtres et des Anciens.

» Alors Pilate lui dit : N'entends-tu pas de combien de choses ils t'accusent ?

» Mais il ne lui répondit sur aucun grief, de sorte que le gouverneur était dans un grand étonnement. » (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 11 à 15.)

Lorsqu'on nous accuse injustement, quel flot d'explications coule immédiatement de nos lèvres !

Des lèvres divines, pas un mot ne sortait [1].

Un païen racontait jadis à saint Augustin qu'un maître barbare cassa la jambe d'Epictète, pour s'être amusé à la tordre en guise de passe-temps cruel, et que la victime se contenta de cette réflexion : « Je vous l'avais dit. »

— « Voyons, s'écriait le païen, qu'est-ce que votre Christ a fait de plus beau ?

— Il s'est tu », répondit saint Augustin.

Il n'a point dit quelques belles paroles.

Il n'a rien dit.

Même quand on est coupable, il est fort malaisé de ne pas se défendre.

Et lorsqu'on est innocent !...

Jésus l'était, à l'évidence.

1. Du moins, quand on l'injuriait. Mais, lorsqu'on l'interrogea sur la question de principe : « Es-tu le Christ ? » alors loyalement, courageusement il répondit : « Oui. »

Pilate va en faire l'aveu.

Hérode le renverra.

Le bon larron déclarera :

« Lui, il n'a rien fait de mal. » (Saint Luc, ch. xxiii, v. 41.)

Le centurion retournera, se frappant la poitrine et murmurant : « Certainement, cet homme était juste » (*ibid.*, v. 47), et Judas avait confessé : « J'ai péché, en livrant le sang innocent. » (Saint Matth., ch. xxvii, v. 4.)

Au procès de Notre-Seigneur, quelle fut la *procédure?*

Alors que les plus grands malfaiteurs ont un avocat, nous ne découvrons, près de Jésus, aucun défenseur, pas même un scribe notant les circonstances à décharge.

Le droit d'appel, le pourvoi en cassation ont varié d'après les époques et les législations ; mais, sous une forme ou l'autre, ils ont toujours existé.

Après le procès de Notre-Seigneur, aucun appel, aucune cassation.

Verdict illégal et irréformable!

Considérez les *juges.*

Ce mot éveille en nous l'idée d'hommes qui représentent officiellement le droit et tiennent en mains la balance de la justice.

Dans le procès de Notre-Seigneur, nous voyons deux juges religieux et deux juges civils.

Anne, beau-père de Caïphe. Il avait été Grand prêtre, pendant vingt ans et, quoique déposé, gardait sur les Juifs une grande influence. « C'était un vieux sectaire. Pour donner satisfaction à son orgueil et à sa haine sénile, le cortège s'arrêta chez lui. » (Lesêtre.)

Caïphe, grand prêtre en fonction. « Et Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple. » (Saint Jean, ch. xviii, v. 14.) Devant lui, Jésus reçoit le premier soufflet. Et le juge ne proteste pas!

Notre-Seigneur énonce l'irréfutable dilemme : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? » (Saint Jean, ch. xviii, v. 23.)

Hérode. Était-ce bien un juge, ce voluptueux sanguinaire?

Pilate [1]. Le type de tous ceux-là qui, pour ne pas perdre leur place, agissent contre leur conscience.

Mauvais juge! il condamne à mort, après avoir reconnu, huit fois environ, que cette peine serait imméritée.

« Je ne trouve aucun crime en cet homme. » (Saint Luc, ch. xxiii, v. 4, et saint Jean, ch. xviii, v. 38.)

« Pour la troisième fois, Pilate leur dit : Mais quel mal a-t-il fait? » (Saint Luc, ch. xxiii, v. 22.)

« Il savait que c'était par envie qu'ils avaient livré Jésus. » (Saint Matth., ch. xxvii, v. 18.)

« Je suis innocent du sang de ce juste. » (*Ibid.*, v. 24.)

« Pilate, ayant assemblé les Princes des prêtres, les magistrats et le peuple, leur dit : Vous m'avez amené cet homme, comme excitant le peuple à la révolte; je l'ai interrogé devant vous et je n'ai trouvé en lui aucun des crimes dont vous l'accusez; ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui et, vous le voyez, rien qui mérite la mort n'a été prouvé contre lui.

» *Donc*, après l'avoir fait flageller, je le relâcherai.

» Je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort. Ainsi *donc*, je le ferai châtier et le renverrai. » (Saint Luc, ch. xxiii, v. 13 à 17 et v. 22.)

Ce *donc*, deux fois répété, est effarant!

L'accusé est innocent : *par conséquent* il sera flagellé!

L'homme qui employait cette formule, déconcertante au point de vue du droit et de la logique, rédigeait et signait lui-même la pièce à conviction la plus accablante par laquelle, dans l'avenir, lui juge serait jugé.

En vain, sa femme lui envoie le message : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, car j'ai été aujourd'hui fort tourmentée en songe à cause de lui. » (Saint Matth., ch. xxvii, v. 19.)

1. « Le nom complet, en latin, était Pontius Pilatus. Pilatus n'était qu'un surnom (comme on disait alors, un *cognomen*), dont il est difficile d'expliquer la provenance.

» Pilate fut le cinquième des gouverneurs romains ou, d'après le titre officiel, des *procurateurs* de la Judée et de la Samarie réunies en une province unique. Il exerça cette fonction depuis la douzième année de Tibère, l'an 26 de notre ère. » (Fillion, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, pp. 443 et 444.)

Le *prétoire*, résidence des procurateurs romains en Judée, était la citadelle Antonia, d'où les Romains pouvaient voir le Temple. On comptait 1,300 pas entre elle et le palais du Grand prêtre, d'où venait le cortège amenant Jésus.

En vain, le Christ lui parle de la vérité.

« Qu'est-ce que la vérité? » riposta brusquement le procurateur et, alors qu'il avait devant lui la Vérité elle-même, pouvant l'instruire de toute chose, il partit sans même attendre la réponse.

» Sa question n'avait rien de sérieux. C'était la saillie d'un homme d'affaires, superficiel, dépourvu de convictions, qui lance au hasard un propos des plus graves et qui rompt soudain la conversation pour penser à autre chose, n'ayant pas le temps de s'occuper de sujets si abstraits [1]. »

Il fallait enfin rendre le verdict.

Solennellement Pilate prit place sur la chaise curule.

Elle était, dit saint Jean, sur l'emplacement qu'on nommait en grec *Lithostrotos*, « lieu pavé de mosaïques », et, en araméen, *Gabbâtha*, « lieu élevé ».

Le procurateur trancha l'affaire.

« Il le leur livra pour être crucifié. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 16.)

Pilate avait beau se laver les mains dans un peu d'eau, il venait de commettre un meurtre judiciaire, car, en fin de compte, tout dépendait de lui. Les Juifs avaient reconnu leur impuissance : « Il ne nous est pas permis de mettre personne à mort » (saint JEAN, ch. XVIII, v. 31) et Pilate lui-même avait assumé la plénitude de la responsabilité en disant au Christ : « Ignores-tu que j'ai le pouvoir de te délivrer et le pouvoir de te crucifier? » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 10.)

Mgr Pie, dans son Mandement du 12 février 1861, a écrit ces lignes éloquentes : « Depuis dix-huit siècles, il est un formulaire en douze articles que les lèvres chrétiennes récitent chaque jour.

» Dans ce sommaire de notre foi... figurent, en outre des trois noms adorables des personnes divines, le nom cent fois béni de la femme qui a donné naissance au Fils de Dieu et le nom cent fois exécrable de l'homme qui lui a donné la mort.

» Cet homme, ainsi marqué du stigmate déicide, quel est-il donc?

» Ce n'est ni Hérode, ni Caïphe, ni Judas, ni aucun des bourreaux juifs ou romains : cet homme, c'est Ponce-Pilate.

» Et cela est justice.

» Hérode, Caïphe, Judas et les autres ont eu leur part dans le crime, mais enfin rien n'eût abouti sans Pilate. Pilate pouvait

1. FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 449.

sauver le Christ et, sans Pilate, on ne pouvait mettre le Christ à mort.

» Lave-toi les mains, ô Pilate! Déclare-toi innocent de la mort du Christ! Pour toute réponse, nous dirons chaque jour et la postérité la plus reculée dira encore : Je crois en Jésus-Christ, le Fils du Père, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie et qui endura la mort et la Passion sous Ponce-Pilate. »

D'autre part, ne forçons pas les choses. Il faut reconnaître que, si le nom de Pilate a été inséré dans le Credo, c'est, avant tout, à titre de renseignement historique, fixant la date à laquelle mourut le Sauveur.

Notre-Seigneur lui-même a déclaré que la faute de Pilate, pour grande qu'elle était, ne fut point la plus grave. « Celui qui m'a livré à toi a un plus grand péché. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 11.)

Le peuple élu et ses représentants religieux ont commis « un plus grand péché » en condamnant à mort leur Messie et en exigeant du procurateur qu'il ratifiât la sentence.

Saint Pierre rejettera sur eux la grande part de responsabilité :

« ... Jésus que vous avez livré et renié devant Pilate, alors que celui-ci était d'avis qu'on le relâchât. Vous, vous avez renié le Saint et le Juste et vous avez sollicité la grâce d'un meurtrier. Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie. » (*Actes*, ch. III, v. 13, 14 et 15.)

Pilate a trahi son devoir et très gravement. C'est clair.

Mais, au moins, agit-il ainsi par faiblesse et non par cruauté.

Il s'efforça même de faire acquitter le Christ.

« Pilate désirait relâcher Jésus. » (Saint LUC, ch. XXIII, v. 20.)

« Pilate cherchait à le délivrer. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 12.)

Il tentait les moyens les plus divers : renvoi à Hérode, choix entre le Christ et Barabbas, flagellation qui apitoierait les Juifs et après laquelle, disait-il, « je le renverrai ».

Il sortait, rentrait, parlementait, essayant de concilier, à force de biais, son devoir et sa place, finissant par capituler devant la foule qui criait : Si tu le renvoies, tu n'es plus l'ami de César (alors Tibère).

C'était la grande menace, qui portait droit.

Lamentable fonctionnaire, Pilate redoutait de déplaire en haut lieu, d'être disgracié.

Tout en reculant, il voulut se débattre encore contre l'injurieuse sommation de la foule.

Mais, comme tous les concessionnistes et comme tous les neutres, il finit par perdre et par perdre tout.

Il n'a rien gagné près des Juifs, rien devant l'histoire, rien pour Jésus, rien pour lui-même, ni pour cette place qu'il tremblait de devoir abandonner. « Les terreurs auxquelles il avait succombé, en sacrifiant Jésus, devinrent des réalités. Condamné à son tour, il fut envoyé en exil. Vienne montre encore sur les bords du Rhône une haute pyramide qui passe pour le tombeau de Pilate.

» Au dire de certaines traditions, c'est là que, poursuivi par les remords, le proscrit termina violemment son existence. D'autres légendes lui font trouver, dans ses malheurs, la grâce de Jésus, et l'Église d'Abyssinie place au rang des saints ce cœur pusillanime, chrétien pourtant, dit Tertullien [1], dans ses désirs impuissants. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, pp. 361 et 362.)

2. *La Passion du Cœur.*

Plus un cœur est délicat, plus il est sensible aux manques d'égards.

Aussi, comme il a dû souffrir, le cœur de Jésus-Christ!

Considérons, en particulier, le moment où le Christ était sur la croix.

Oh! qu'il avait « mal au cœur »!

Il avait « mal au cœur » doublement :

A cause de ceux qui étaient là,

A cause de ceux qui n'étaient pas là.

Ceux qui étaient là! Les témoins de la Passion étaient implacables. La douceur de Jésus et ses plaies ne les avaient pas attendris.

Les quatre Évangiles notent que *tous* exigeaient sa mort.

***

Alors qu'un arrêt de mort produit toujours une impression profonde, alors que la foule, devant une victime meurtrie, s'émeut facilement, les ennemis de Jésus ne désarmaient point.

1. « Jam pro conscientia christianus. » (TERTULLIEN, *Apologeticus*, 21.)

« Que son sang retombe sur nous! »

C'est affreux!

Il est dur d'être condamné à mort ; mais être condamné à mort par les siens! être livré par un ami, par un intime, qui, à table, mettait la main dans le même plat! « Ce n'est pas un ennemi qui s'élève contre moi.

» Mais toi, tu étais un autre moi-même, mon confident et mon ami. Nous vivions ensemble dans une douce intimité [1]. » (*Ps.* LV, v. 14.)

Ceux qui ont exigé la mort de Jésus constituent son « peuple élu », sa « vigne de choix ». « Mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je causé de la peine? Réponds-moi. » (MICH., ch. VI, v. 3.)

Jésus en croix avait le cœur noyé de tristesse, à cause du *mauvais larron.*

Ce dernier assiste à l'acte même de la Rédemption, au sacrifice prédit par tant de Prophètes, attendu par tant de siècles ; il est si près de Jésus, qu'il fut, peut-être, éclaboussé, au vent du Calvaire, par le sang de Dieu, le sang « dont une goutte suffit à sauver le monde entier [2]. »

Il a vu le repentir de l'autre brigand, le pardon immédiat et magnifique du Maître.

Malgré tout, il se bute dans son obstination.

Ce larron n'est pas un type isolé, un cas unique.

Non! il devance et symbolise tous ceux qui se raidissent contre les assauts miséricordieux de Jésus et dont le dernier geste, en mourant, est de repousser la grâce, une dernière fois offerte. Il constitue ces navrantes prémices, de même que le bon larron constitue les consolantes prémices de ceux-là qui, dans leur agonie, au moins, se tournent vers Jésus.

Le bon larron! Le mauvais larron!

L'avenir personnifié en eux.

L'humanité en deux colonnes :

Tous les cœurs qui sont à Jésus, ou qui lui reviennent,

Tous les cœurs qui s'opiniâtrent contre lui, jusqu'au bout.

Des foules de repentants!

1. Beau commentaire dans FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 419.

2. Hymne *Adoro te :*

« Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere. »

Des foules d'impénitents!

Parce qu'il entrevoyait ces tristes légions de révoltés imitant le triste révolté du Golgotha, Jésus souffrait dans son cœur. Mourir pour les autres est déjà héroïque ; mais mourir pour les autres en prévoyant qu'ils rendront cette mort inutile, c'est deux fois amer.

Vous avez déjà vu, sans doute, le tableau de Jean Beraud (1894) intitulé : « La montée du Calvaire. »

Il représente les deux humanités dont nous parlons : d'une part, les bons, aux mains jointes par la prière ou par la pitié ; d'autre part, les mauvais, aux mains crispées par la menace ou par le geste de lancer des pierres.

Dans le coin du tableau, on aperçoit un fêtard qui, en ricanant, montre à sa danseuse le Christ défaillant et il semble dire à la valseuse décolletée qui rit à pleines dents : « Était-il étrange, celui-là, avec ses leçons d'austérité! Ma chère, nous avons mieux, nous autres, que son *renonce-toi, prends ta croix.* »

Tous les costumes sont modernes, mais l'anachronisme n'a rien de choquant parce que le sujet représenté est d'aujourd'hui et de toujours.

Dieu en croix prévoyait que, pour des milliers d'âmes, sa Passion resterait stérile et qu'au cours des siècles, tant de possibilités de salut seraient perdues.

Une cause très différente mais qui, à sa manière, provoquait, chez Notre-Seigneur mourant, une vraie Passion du cœur, était la présence de *la Vierge.*

Un bon fils souffre, lorsque sa mère souffre.

Or la Vierge était là, courageusement dressée, « Stabat », mais l'âme percée par la pointe de sept glaives.

Nous ne lisons point, même dans l'histoire des peuples sauvages, qu'on rit d'un agonisant, alors que sa mère navrée est près de lui et entend les moqueries lancées contre son fils expirant.

Le jeu cruel qui ne s'est vu nulle part, s'est vu au Calvaire.

Le Fils mourait.

La mère était à son chevet, au rude chevet de bois, au chevet sanglant de la croix.

On ricanait.

Non seulement un homme sans cœur, mais la foule entière.

« Le peuple se tenait là et regardait. Les magistrats se joignaient à lui, pour railler Jésus, en disant : Il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même!... Les soldats aussi se moquaient de

lui ; s'approchant et lui présentant du vinaigre [1] ils disaient : Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. » (Saint LUC, ch. XXIII, v. 35 à 38.)

« Les Princes des prêtres, avec les Scribes et les Anciens, le raillaient aussi et disaient : Il s'est confié à Dieu. Si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant ! » (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 41.)

« Les passants l'insultaient, en branlant la tête et en disant : Ah ! toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la croix !

» Les Princes des prêtres aussi, avec les Scribes, le raillaient et disaient : Il en a sauvé d'autres et il ne peut se sauver lui-même !

» Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions ! » (Saint MARC, ch. XV, v. 29 à 33.)

L'insulte poursuit Jésus, non seulement pendant l'agonie, mais jusqu'après la mort, pour parler comme saint Jean Chrysostome. « Les soldats vinrent et brisèrent les jambes des autres, pas celles du Christ. Mais, pour plaire aux Juifs, ils lui ouvrirent le flanc avec la lance et ainsi insultent encore celui qui est déjà mort. » (*Homélie* 84.)

***

Voilà comment le Christ souffrait de la part de ceux qui étaient présents.

A-t-il moins souffert de la part des *absents ?*

Comme ils étaient loin, les enthousiastes de l'entrée triomphale !

Dire que, tout récemment, ils agitaient des palmes, étendaient leurs manteaux sur la route ; mais aujourd'hui !...

Telle est bien l'inconstance humaine, avec les volte-face de l'opinion et les caprices de la popularité.

A la Passion, nous ne voyons point le centurion dont Jésus avait guéri la fille. Nous remarquons bien un centurion, mais il préside au supplice.

Véronique avait consolé Jésus, mais il n'y a plus de Véro-

1. « Ce vinaigre était la *posca*, boisson ordinaire des soldats romains, espèce de mauvais vin ou de vinaigre mêlé d'eau. » (Note de CRAMPON sur le passage de saint MATTH., ch. XXVII, v. 48.)

La posca était un vin aromatisé d'encens, narcotique et stupéfiant pour les crucifiés. (R. P. OLLIVIER, O. P., *La Passion*, pp. 338 et 339.) Mais Jésus, roi des martyrs, résolu à épuiser la souffrance jusqu'au bout, refuse de boire ce vin assoupissant.

nique au Calvaire. Les amis, s'ils étaient venus, n'auraient pu le sauver, c'est vrai, mais au moins l'auraient-ils consolé!

Le Christ devait avoir le cœur serré, en ne voyant point les miraculés accourir pour le défendre.

Où étaient-ils, les perclus, les boiteux, les aveugles, les lépreux qu'il avait guéris?

Il s'était penché sur leurs infirmités avec une délicatesse infinie.

Où étaient-ils maintenant que lui saignait et avait mal partout? maintenant qu'un peu de pitié lui aurait fait tant de bien, où étaient-ils?

Où?

Qui sait? Peut-être plus d'un se trouvait là, parmi la foule hargneuse. Celui-là s'était dressé et avait emporté son grabat... Celui-là était à la multiplication des pains... Celui-là avait vu son ami Lazare ressuscité... Celui-là avait assisté à cinq ou dix miracles...

Ne pas remercier le bienfaiteur, c'est vilain. Mais exiger que le bienfaiteur soit crucifié et assister, en riant, à ses derniers spasmes!

Où étaient-ils, les *Apôtres?*

Comme cela fait saigner le cœur, d'être lâché, au moment de l'épreuve, par ses meilleurs amis!

Alors on gémit : « Lui!... m'abandonner!... Est-ce possible? Je l'aurais cru de tous, excepté de lui! »

Le Christ a eu ce crève-cœur.

Ces Apôtres tirés par lui de leur condition vulgaire, pour être élevés à l'honneur d'établir l'Église, eux qui, pendant trois ans, ont mangé, bu, dormi près de Dieu, voici qu'ils se défilent!

Rapprochez deux passages de l'Évangile.

A la Cène, Pierre a dit qu'il n'abandonnerait jamais le Maître.

« Et tous les autres disciples dirent de même. » (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 35.)

« *Omnes.* »

Quelques minutes après, à Gethsémani, on arrête Jésus.

« Alors, *tous* les disciples le lâchèrent et prirent la fuite. » (*Ibid.*, v. 56.)

Omnes.

Deux fois, l'unanimité, *omnes :* d'abord, dans la déclaration d'amour, puis dans la trahison.

Comptez sur les amis!...

« Mes amis se sont détournés de moi.
Je suis abandonné par mes proches,
Mes intimes m'ont oublié.
Tous ceux qui étaient mes confidents m'ont en horreur.
Ceux que j'aimais se détournent de moi...
Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis.
Car la main de Dieu m'a frappé. »

(JOB, ch. XIX, v. 13 à 22.

Notre-Seigneur connut encore une autre agonie du cœur, causée par un abandon, conforme à l'ordre divin, mais plus sensible que tout autre : celui du *Père*.

A celui qu'il appelait toujours avec tant de confiance « Abba! Père! » il crie maintenant : « Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » (Saint MARC, ch. XV, v. 34.)

La détresse allait si loin, que plusieurs auteurs ont osé faire un certain rapprochement, que d'ailleurs on ne peut exagérer, entre cette épreuve de voir Dieu se retirer et la peine du dam [1].

Tout ce que Jésus-Christ a souffert dans son cœur, pendant la Passion et depuis la Passion, nous est rappelé par la dévotion au Sacré-Cœur, laquelle consiste à réparer, par amour, ce que, par amour, le cœur de Jésus a enduré d'amertume.

Par son fond essentiel, la dévotion au Sacré-Cœur est aussi ancienne que l'amour de Jésus et que l'outrage de l'homme. C'est dire qu'elle remonte à l'Évangile [2]. Il est le livre du cœur de Jésus, car, à chaque page, il dit équivalemment et prouve, par les faits, cette parole qu'adressera Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes et ne reçoit cependant qu'indifférence et outrages. »

L'Évangile consiste à nous apprendre comment Dieu a aimé

1. Le cœur de Jésus expirant connut cependant certaines consolations tempérant les peines, comme en témoignent les paroles qu'il prononça sur la croix.
Ses ennemis avaient une irresponsabilité relative (1re parole);
Le larron pénitent profitait de la Rédemption (2e parole);
De même, les Saints, fils adoptifs de la Vierge (3e parole);
Le Christ avait conscience d'avoir rempli sa mission (6e parole);
Il remettait son âme entre les mains du Père (7e parole);
Quant à la quatrième et à la cinquième paroles, elles expriment un mélange de joie et de peine.

2. *Messager du Cœur de Jésus*. Toulouse, 1924. Voir les articles de HAMON : *Le Sacré-Cœur dans l'Évangile*.

les hommes : « Il les a aimés jusqu'à la fin [1] » et « Nous avons cru à son amour [2] ».

Sous cette forme générale, la dévotion au Sacré-Cœur se retrouve fort vivante chez saint Jean, qui reposa si près du Maître, qu'il pouvait percevoir, dans la poitrine de l'Homme-Dieu, les palpitations du cœur ; elle fait corps avec la doctrine des Saints et des Docteurs, comme saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin.

***

Mais, par sa « modernité », si l'on peut parler ainsi, par son caractère très actuel de devenir, « dans ces derniers temps, un dernier effort de l'amour », elle est du XVII^e siècle et date des apparitions à sainte Marguerite-Marie, au monastère de Paray-le-Monial.

Jésus-Christ montre son cœur.

On dit parfois, avec admiration : « Voilà un homme de cœur... Comme il a du cœur ! »

Le geste même de Jésus semble provoquer la même exclamation : « Comme il a du cœur ! »

Un homme veut-il prouver son affection ? Il porte la main au cœur. Il dit : « Que ferai-je pour te prouver mon attachement ? Ah ! s'il m'était permis de t'ouvrir ma poitrine, te verrais que je ne mens pas. »

Ce que nous ne pouvons pas, pour nos aimés, Dieu le peut et il l'a fait, en apparaissant, au sanctuaire de Paray-le-Monial, la poitrine ouverte : « Voilà ce cœur ! »

Attitude émouvante et unique !

Lorsque nous sont représentés les dieux antiques, c'est toujours avec une expression de force ; ils apparaissent triomphants, mais point suaves. Entrez au musée de Trèves, voyez les nombreuses statues de Jupiter : il tient la foudre, il est toujours majestueux, jamais touchant.

Considérez les tableaux des rois. Quand ces monarques montrent de la main quelque chose, c'est le livre des lois qu'ils ont composées, ou la carte de leur empire.

Le doigt désigne le front qui conçut des plans de génie, ou l'épée qui les réalisa.

1. Saint JEAN, ch. XIII, v. 1.
2. Saint JEAN, *I^re Épître*, ch. IV, v. 16.

Notre-Seigneur a aussi tendu la main, mais il l'a portée, lui, au cœur. « Voilà ce cœur !... »

***

La dévotion qu'il nous enseignait alors considère le cœur du Christ, son cœur réel, tel qu'il battait dans la poitrine de l'Homme-Dieu.

Mais elle ne se termine pas à ce cœur considéré isolément.

Elle ne sépare pas le cœur de la personne [1].

Elle ne sépare pas le cœur de la charité qu'il exprime [2].

1. Suarez observe que l'hommage semblant viser une partie, peut, dans l'ordre d'intention, embrasser tout l'ensemble. (*De Incarnat.*, 55, s. 2.)

Un enfant connaît cela comme un profond penseur. En baisant la main maternelle, il ne prétend pas honorer la main seule, mais donner à la mère une preuve d'affection. A son tour, la mère, posant les lèvres sur le front de son enfant, n'a pas une ridicule tendresse limitée à un seul muscle.

De même, le culte du Sacré-Cœur n'est pas l'adoration d'un seul organe, mais s'adresse à Notre-Seigneur.

Écoutez la doctrine de saint Thomas d'Aquin : « L'honneur, à proprement parler, se rend à toute la personne. En effet, nous ne disons pas : J'honore la main de tel ou de tel homme, mais c'est l'homme lui-même que j'honore. Et si parfois il nous arrive de dire que nous honorons ou le pied ou la main d'une personne, ces expressions, à les bien prendre, ne signifient pas que nous honorons ces parties pour elles-mêmes, mais que c'est le tout de la personne que nous honorons en elles et par elles. » (III[a] P., q. 25, a. 1.)

2. Tout comme la dévotion aux saintes Plaies du Christ considère les blessures réellement, mais pas exclusivement et s'adresse aux souffrances de Jésus, représentées par ses plaies. Ni la souffrance seule, ni les blessures seules, mais la souffrance qu'expriment les plaies.

Ainsi, dans la dévotion au Sacré-Cœur, il ne s'agit ni du cœur uniquement, ni de l'amour uniquement, mais de l'amour représenté par le cœur.

« L'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur, ce n'est ni le cœur de chair, à l'exclusion de l'amour, ni l'amour, à l'exclusion du cœur, mais le cœur et l'amour. Qui dit le cœur de Jésus, dit ces deux choses, ou plutôt ne dit qu'une seule chose, composée, pour ainsi dire, de deux éléments inséparablement conjoints...

« J'adore le cœur matériel de Jésus, mais en l'adorant, je le regarde comme le symbole vivant qui personnifie pour moi tout son amour ; j'adore l'amour de Jésus, mais, en l'adorant, je le contemple dans la manifestation naturelle et sensible où Jésus me le montre : dans le cœur de chair.

» Ce qu'il y a de principal, c'est l'amour. » (R. P. Terrien, S. J., *La Dévotion au Sacré-Cœur*, p. 37.)

De ces paroles rapprochons celles du R. P. Vermeersch, S. J. : « Cœur et amour sont un seul objet. C'est le cœur, symbole réel de l'amour, ou c'est l'amour symbolisé par le cœur. » (*Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, 2[e] partie, p. 397.)

Ce cœur n'est pas un simple viscère, mais un rappel d'amour.

Des philosophes et des médecins objectent gravement que le cœur n'est pas l'organe et le vrai siège de l'affection. Je suppose que Notre-Seigneur le savait!... mais je suppose aussi qu'en apparaissant à une humble religieuse de Paray-le-Monial, il n'entendait pas lui donner une leçon de philosophie ou un cours de physiologie!...

Le cœur, sans être l'organe de l'amour, en subit les contre-coups et, dans le langage de tous les peuples, il est le symbole, d'ailleurs très réel, de l'amour.

***

Tâchons de comprendre exactement la dévotion au Sacré-Cœur, telle que Jésus vint nous l'enseigner par les apparitions à sainte Marguerite-Marie.

Pour bien l'interpréter, mettons-nous en garde contre plusieurs écueils :

Celui de bâtir des thèses ingénieuses, mais subjectives ;

Celui de croire qu'il s'agit de l'amour de Jésus, considéré d'une manière toute générale ;

Celui de faire une discussion purement cérébrale, oubliant qu'il faut parler de la dévotion du cœur avec le cœur, et qu'on ne peut traiter sèchement ce qu'il y a de plus tendre et de plus touchant ;

Celui de trop subtiliser, la dévotion au Sacré-Cœur s'adressant, non seulement à un mandarinat intellectuel de théologiens, mais à tous. Dès lors, comment admettre qu'on se trouve devant une dévotion si mystérieuse, qu'il faille des théories raffinées pour comprendre le point essentiel et primordial de savoir en quoi elle consiste?

Afin d'éviter ces quatre dangers, je recours à la méthode la plus sûre et la plus simple, au procédé le plus rationnel de tous.

Les apparitions de Paray-le-Monial étant *un fait*, je me place devant ce fait, je regarde et j'écoute.

Je regarde et je vois deux choses : le cœur, brûlant de tendresse, mais aussi blessé, couronné d'épines.

Ce cœur me dit l'amour [1].

1. Strictement et tout d'abord, l'amour *créé*, semble-t-il.
« Le cœur de Jésus, à proprement parler, symbolise la charité créée,

Ces blessures me rappellent la souffrance.

J'écoute et j'entends deux déclarations :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, mais ne reçoit, en retour, qu'ingratitude et froideur. »

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé... » Affection!

« Mais qui ne reçoit... » Douleur!

Les deux mêmes éléments que plus haut.

Mes yeux, mes oreilles me livrent donc la double donnée de la dévotion :

L'amour de Dieu : non pas l'amour quelconque, mais l'amour méconnu.

L'amour de l'homme, en retour : non pas l'amour quelconque, mais l'amour réparateur.

On résumerait tout dans cette formule :

La dévotion au Sacré-Cœur est l'amour outragé de Dieu, appelant l'amour réparateur de l'homme.

La fête du Sacré-Cœur, telle que Notre-Seigneur l'a demandée positivement (car, encore une fois, c'est d'un *fait* qu'il s'agit), est une fête réparatrice.

Somme toute, la doctrine exposée jusqu'ici se ramène à une courte série de questions et de réponses, proposées par le R. P. Vermeersch, S. J., (ouvr. cité) :

« — Dans le culte du Sacré-Cœur, qui reçoit nos hommages?

Jésus-Christ.

— En quelle partie de lui-même est-il spécialement honoré?

Dans son cœur.

— Pourquoi?

A cause de son amour immense et payé d'ingratitude, que ce cœur représente.

— Quel est cet amour?

Un amour pareil au nôtre, dans sa forme, et dont les preuves éclatantes furent la Passion et l'institution de la sainte Eucharistie.

celle surtout qui nous donne la Passion et l'Eucharistie. » (R. P. De San, S. J., *De Verbo incarnato*, c. 21.)

Le R. P. Ramière, S. J., qui consacra toute sa vie à étudier et à propager le culte du Sacré-Cœur, est du même avis : « Bien que l'amour éternel et divin dont brûle Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne soit nullement étranger à la dévotion envers son aimable cœur, l'objet propre de cette dévotion est son amour humain et créé. » (*Messager du Sacré-Cœur*, t. XIV, p. 275.) Voir aussi R. P. Vermeersch, S. J., livre cité, pp. 399-450.

— Quels actes faut-il lui offrir?

Des actes d'amour et de réparation, notamment la communion fréquente et réparatrice [1]. »

***

Rappelons-nous que l'amour manifesté par le Sacré-Cœur est l'amour souffrant et qu'il y a un lien intime entre cette dévotion et la Passion.

Le Cœur de Jésus est apparu avec les insignes de la Passion : la croix, la couronne d'épines, la blessure.

La messe du Sacré-Cœur évoque aussi la Passion.

La Préface est celle de la Passion et de la croix.

1. La dévotion au Sacré-Cœur, enseignée par Notre-Seigneur, au XVII[e] siècle, est moderne : *a)* par les notes spéciales que nous venons de signaler; *b)* par les promesses positives et spécialement par la « grande promesse » attachée à la pratique des « neuf premiers vendredis ». Jésus-Christ était libre de promettre ou non, mais une fois qu'il a promis, il doit, d'une nécessité conséquente à sa parole engagée, exécuter ce qu'il a dit. Pour l'interprétation de la « grande promesse », voir R. P. VERMEERSCH, S. J., ouvrage cité, pp. 554-594; *c)* le culte du Sacré-Cœur est moderne, en ce sens qu'il répond à une nécessité moderne. Notre époque, étant égoïste avant tout, a besoin avant tout d'une dévotion d'amour; *d)* cette dévotion est moderne enfin par l'extension qu'elle a prise à notre époque et par son caractère de culte national.

Garcia Moréno consacra son pays au Sacré-Cœur. Ce geste fut imité par la Colombie, Costa-Rica, Malte. L'Espagne fit la même démarche, rendue officielle par la présence du roi, des ministres, des princes, des généraux.

Le Sacré-Cœur de Montmartre domine Paris et protège cette France qui l'a tant contristé et tant consolé.

La Belgique fut consacrée au Sacré-Cœur, le 8 décembre 1868. Après la guerre, le 29 juin 1919, eut lieu, à Koekelberg, une cérémonie d'action de grâces, à laquelle assistaient le roi, la reine, les évêques. S. Ém. le cardinal Mercier émit le vœu d'ériger la Basilique du Sacré-Cœur, à Koekelberg, en reconnaissance pour la victoire.

« Entre 1914 et 1917, dans la seule province de Québec, trente-cinq monuments ont été élevés officiellement au Sacré-Cœur. Vingt villes et localités lui ont été consacrées par leurs magistrats. » (*Messager du Cœur de Jésus*. Toulouse, juillet 1924, p. 439.)

Cinquante-cinq *Messagers du Sacré-Cœur*, rédigés en trente-cinq langues, atteignent mensuellement plusieurs millions d'abonnés. Signalons tout spécialement le vaillant *Messager du Cœur de Jésus*, de Toulouse. (Rue Montplaisir, 9.) Le numéro de juin énumère les différents *Messagers*.

Le *Messager* polonais, avant la guerre, comptait cent quatre-vingt mille abonnés.

Le *Graduel* est emprunté à Jérémie : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. » (*Thrènes*, ch. I, v. 12.)

Le *Trait*, dans les messes votives du Sacré-Cœur, après la Septuagésime, est le suivant :

« Je suis comme de l'eau qui s'écoule
Et tous mes os sont disjoints.
Mon cœur est comme de la cire,
Il se fond dans mes entrailles. » (*Ps.* XXII.)

Enfin la messe du Sacré-Cœur a cette *Post-communion :*

« L'opprobre a brisé mon cœur et je suis malade ;
J'attends de la pitié, mais en vain,
Des consolateurs et je n'en trouve aucun. » (*Ps.* LXIX.)

***

L'amour n'est pas aimé [1].

Le Sacré-Cœur s'en plaignait à sainte Marguerite-Marie et gémissait, tout spécialement, de voir l'Eucharistie méconnue.

Pour plusieurs, la communion, au lieu d'être le cœur-à-cœur matinal avec le Maître, n'est plus qu'une espèce de baiser glacial.

Pour d'autres, elle devient la comédie sacrilège, où l'homme « mange et boit sa propre condamnation ». (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. XI, v. 29.)

J'aimerais mieux, cent fois, voir le Saint-Sacrement choir dans la boue, ce qui, après tout, ne serait qu'une souillure accidentelle et matérielle, que de le voir tomber dans la pourriture d'un cœur mauvais, ce qui constitue la profanation volontaire et d'ordre moral.

Et puis, la messe ! Elle pèse à plusieurs comme un fardeau. Dieu s'immole pour les hommes et les hommes ne daignent guère assister au sacrifice. L'Église est obligée d'en faire un précepte grave, au moins pour un jour sur sept. Même alors, si l'on vient, on tâche de voler quelques minutes : on arrive après le début, on part avant la fin. On choisit la messe où il n'y a pas de sermon (c'est autant de gagné !) et, pendant les vingt-cinq minutes qu'il faut bien passer là, on observe les toilettes de dimanche. La messe est le sacrifice du Golgotha prolongé sous

1. *Messager du Cœur de Jésus*. Toulouse, juin 1921 : « Ceux qui aiment mal ; Ceux qui n'aiment pas ; Ceux qui haïssent. »

nos yeux et le chrétien, y assistant, bâille et s'efforce de tuer le temps, comme ces soldats qui jouaient aux dés, près de la croix.

Des croyants passent devant l'église, sans même soulever leur chapeau. Le promeneur qui, à Paris, à Bruxelles, aperçoit la tombe du soldat inconnu, se découvre. Ah! si, longeant l'église, on saluait le Dieu connu, comme, longeant l'Arc de triomphe ou la Colonne du Congrès, on salue le soldat inconnu!

Nos temples restent parfois sans visiteurs.

L'histoire a recueilli le mot de Louis XIV : « J'ai failli attendre! » Heureusement que Dieu est moins susceptibl que Louis XIV! Que de fois, non seulement il a failli attendre, mais il attendit, hélas! pendant des jours et des années les ingrats qui ne sont pas entrés.

Les cinémas sont pleins, les théâtres sont pleins, les dancings sont pleins, tandis que les églises sont vides... Je songe à telle église de Bruxelles. Placé tout près d'elle, séparé par les quelques mètres d'une rue étroite, est un hôtel où l'on trouve des attractions et quelles attractions! L'Église est souvent déserte, mais l'on s'engouffre à côté... C'est bien plus amusant! Au moins, on rit là-bas, tandis qu'on s'ennuierait chez le bon Dieu!... Vraiment, il y a concurrence entre Notre-Seigneur et le monde, et Notre-Seigneur a le dessous.

Parfois, c'est beaucoup pis que l'abandon, c'est la profanation [1].

Les journaux, parmi les *Faits divers*, ont quelquefois un entrefilet : « Tabernacles cambriolés. » Les prêtres en sont réduits à faire construire des tabernacles coffres-forts, à enfermer Notre-Seigneur, la nuit, avec des clefs spéciales, pour que les apaches ne viennent pas le voler!

***

La dévotion au Sacré-Cœur fait réparation pour tant d'offenses, pour les ingratitudes des hommes pendant la Passion et au cours des siècles, puisque, selon le mot de Pascal, Jésus restera en agonie jusqu'à la fin des temps. Chacun doit expier pour les autres, pour lui-même. Chacun, s'il fait le bilan, le

1. Se rappeler, par exemple, l'époque de la Révolution française. « C'est le temps où les étoles sont transformées en brides, où les dalmatiques deviennent des housses pour les chevaux, où les calices servent de verres à boire et les patènes de poêles à frire. » (DE LA GORGE, *Histoire religieuse de la Révolution française*, t. III, p. 107.)

triste bilan! l'inventaire, le triste inventaire! de sa vie, doit reconnaître tant de fautes!

« Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes [1]. »

Seigneur, lorsque je considère votre cœur, j'y vois une blessure, une flamme.

Lorsque je considère le mien, j'y découvre aussi une blessure, mais celle du péché; j'y reconnais une flamme, mais quelle flamme! Celle des convoitises mauvaises.

Mon Dieu! mon Dieu! je suis plus misérable que je n'ose me l'avouer à moi-même.

Mes bonnes œuvres elles-mêmes restent un amalgame où entrent sournoisement des calculs d'amour-propre.

Ma pauvre âme est faite de contradictions et d'égoïsme.

Si je veux faire quelque chose de grand, tout de suite je me cogne à mes petitesses.

Souvent le respect humain m'arrête au bord des généreuses résolutions.

Comme j'ai de la peine à traîner ma volonté sur la claie du devoir et comme j'éprouve que l'esprit est prompt, mais la chair faible! Cauteleusement, je tâche, par un vrai jeu de cache-cache avec moi-même, de concilier la loi et le plaisir.

Je marchande avec Dieu.

Vraiment, j'ai plusieurs motifs de ne pas être fier.

Mes résolutions sont faibles et mon inconstance connaît la fluctuation des oui-non, des non-oui.

Moi qui parle beaucoup d'idéal, je reste mesquin.

Rêvant de cimes, je me retrouve dans la plaine.

Parce que je me sens illogique et pauvre, j'évite de m'étudier. L'examen de conscience m'effraie comme un projecteur lumineux fort indiscret. Je verrais trop clair!

Il faut que je sois piètre, pour que j'aie une telle horreur de me voir face à face, tel que je suis et que je tremble de me rencontrer!

« Cœur de Jésus, rendez mon cœur semblable au vôtre! »

Que mon lamentable cœur s'ennoblisse au contact du vôtre qui bat si grandement!

Le mien est dur, pauvrement replié sur lui-même.

1. Saint Jean, *Ire Épître*, ch. I, v. 8.

Le vôtre est magnifique et fidèle, et tendre et fort.

Élevez-moi ! Apprenez-moi le dévouement et l'amour.

Le roi de France, Jean II, prisonnier des Anglais, disait : « Si la noblesse avait quitté cette terre, il faudrait qu'on la retrouvât dans le cœur d'un roi de France. »

Tout catholique devrait avoir le droit de dire : « Si la noblesse avait quitté cette terre, il faudrait qu'on la retrouvât dans le cœur d'un chrétien, puisqu'il se fait un cœur splendide, au contact du cœur divin. »

3. *La Passion du Corps.*

C'est la plus connue, avons-nous dit.

N'en rappelons qu'un seul incident : la flagellation.

Le patient qui endurait ce supplice était attaché à une colonne très basse, de sorte que, sur le dos courbé, les coups étaient assénés sans rien perdre de leur force.

« La colonne vénérée à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède, est une espèce de piédestal ou de borne, de 70 centimètres de hauteur et de 45 centimètres de diamètre à la base. On voit, au sommet, la trace d'un anneau. Il paraît que, lorsqu'elle fut transportée à Rome, par le cardinal Colonna (1223), on laissa le socle à Jérusalem. Elle est de marbre noir, avec des veines blanches. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 387, note.)

Une statue de Constantin Meunier représente Jésus flagellé. Il semble tout grelottant et l'on dirait que les yeux, pleins d'une souffrance intraduisible, demandent grâce. Le dos incliné attend la morsure des lanières.

« Ils ont labouré mon dos.

Ils y ont creusé de longs sillons. » (*Ps.* CXXIX, v. 3.)

Avouons-le : il nous est pénible de nous remémorer pareille scène et, lorsqu'on prêche sur la Passion de Notre-Seigneur, on remarque parfois comme un malaise dans l'auditoire.

Et, d'autre part, n'aurons-nous pas le courage d'*entendre* ce que Jésus a eu le courage de *faire ?*

Ne serons-nous pas assez généreux pour *lire* ce qu'il fut assez généreux, lui, pour *souffrir ?*

Imaginez qu'une personne ait été sur le point de périr dans une catastrophe. Mais un homme de cœur s'est dévoué pour elle.

Le récit de l'émouvant sauvetage a été consigné ; on a même

représenté l'événement par une peinture qui montre, tout saignant, celui qui meurt pour un autre.

Que penserions-nous du rescapé, s'il ne daignait pas connaître cette narration, voir ce portrait?

Ce n'est pas là une parabole.

Nous sommes des rescapés, des rescapés de l'enfer.

Jésus-Christ est notre « Sauveur ».

L'exposé du tragique rachat est le récit de la Passion.

La représentation du Sauveur tout meurtri est la croix.

Ayons donc la reconnaissance élémentaire de regarder ce sanglant portrait, de nous rappeler cette « rédemption », *notre* rédemption!

Ayons, tout spécialement, le courage d'assister, en ce moment, à l'un des plus atroces incidents : celui de la flagellation.

Dans les comptes rendus de la presse contemporaine, nous lisons parfois, avec un serrement de cœur, les cruautés de la flagellation infligée par la schlague des Russes, par le knout des Cosaques ou par la chicote des Congolais.

Mais pensez-vous que la flagellation romaine était moins redoutable?

Horace, qui n'était pas précisément un sentimental, la reconnaît *horrible*. « Horribili flagello. » (*Sat.*, I, III, 119.)

Cicéron [1] et Philon [2] nous ont laissé de terribles descriptions et les trois mots consacrés, lorsqu'il s'agissait des courroies flagellantes, étaient : « Lacerant, secant, rumpunt » : elles lacèrent, coupent et brisent.

Plusieurs fois, notamment, la loi Porcia et la loi Sempronia ordonnaient de réserver aux seuls esclaves un pareil traitement.

Les Romains, dans l'application de ce tourment, étaient plus durs que les Juifs.

« Les Juifs flagellent avec des lanières, mais les Romains flagellent avec des scorpions », disait le proverbe.

En effet, les premiers employaient de simples lanières, mais les seconds usaient de « lanières de cuir, armées d'osselets et de balles de plomb » (FOUARD) et attachaient, au bout de leurs courroies, des onglets, des ergots et des scorpions de fer. De là, le dicton terrible : « Les Juifs flagellent avec des lanières, mais les Romains flagellent avec des scorpions »

1. *In Verrem*, V.
2. *Pro Flacco*, X.

De plus, chez les Juifs, la loi du *Deutéronome* (ch. XXV, v. 3) spécifiait que le maximum de quarante coups ne pouvait jamais être dépassé et, pour être sûr de ne pas excéder, on s'arrêtait au trente-neuvième coup, ainsi que l'atteste saint Paul : « Cinq fois, j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet, moins un. » (*II^e Épître aux Cor.*, ch. XI, v. 24.)

Dans le droit romain, pas de limite spécifiée.

« Nulle règle ne déterminait le nombre de coups ; tout était laissé au caprice des licteurs, qui ne s'arrêtaient que par dégoût, ou par lassitude. » (FOUARD, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 388.)

« Sur l'ordre de celui qui présidait au supplice, deux licteurs au moins, parfois quatre et même six, hommes vigoureux, habitués à manier le fouet, frappaient de toutes leurs forces, sans pitié. La poitrine n'était pas moins cinglée que le dos, par le terrible instrument. » (FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 460.)

Comment s'étonner, dès lors, que parfois le patient finissait par s'affaisser, au pied de la colonne et, qu'emporté évanoui, il ne tardait pas à succomber ? « Pro mortuo sublatus, brevi postea mortuus. » (CICÉRON, *In Verr.*, V, 54.)

Il arrivait que les bourreaux, après l'inhumain supplice, n'avaient plus devant eux qu'un cadavre. (TITE-LIVE, XXVIII, 16. — SUÉTONE, *Caligula*, 26. — JOSÈPHE, *Bell. jud.*, V, 3.)

Les quatre Évangiles, certifiant que le plus terrible des tourments fut appliqué à Notre-Seigneur, se bornent à dire, sans un seul mot de commentaire, qu'on flagella Jésus et les trois synoptiques ne mettent cette laconique remarque que dans une simple incidente : « Après avoir fait flageller Jésus [1]... »

« La sévère simplicité avec laquelle les quatre historiens de Jésus racontent les scènes, pourtant émouvantes, de sa Passion, a été souvent admirée. Elle est un gage manifeste de leur parfaite impartialité. Leurs narrations ne seraient pas plus incolores, si c'étaient des rapports officiels émanés de Pilate ou de ses subalternes. On n'y rencontre pas une seule épithète destinée à exprimer ou à exciter soit l'indignation contre les bourreaux, soit la compassion pour la victime.

1. Saint MATTH., ch. XXVII, v. 26. — Saint MARC, ch. XV, v. 15. — Saint LUC, ch. XXIII, v. 16.

» Les écrivains sacrés se bornent à constater les faits. » (FILLION, *Évangile selon saint Matthieu*, p. 546.)

Et cependant, la flagellation, toujours affreuse, dut l'être spécialement pour Notre-Seigneur.

Il suffit, pour le comprendre, de se rappeler les circonstances suivantes :

Le but de Ponce-Pilate était surtout d'apitoyer les Juifs, par le spectacle de la victime déchirée.

Dans le corps vierge et parfait du Christ, la sensibilité devait être fort délicate. Plus un organisme est fin, plus il vibre sous l'archet de la douleur. La flagellation survenait après « l'agonie » de Gethsémani, après des heures d'insomnie et des brutalités nombreuses. Qui ne sait combien est douloureux un coup, ou même le simple toucher d'une blessure, d'une plaie vive? Mais quel paroxysme de souffrance, si des lanières de cuir s'abattent, avec une force terrible, sur un corps déjà tout meurtri!

La rage des exécuteurs était, peut-être, excitée par le silence, par l'impassibilité apparente de la victime et (n'oublions jamais ce fait) par la fureur de l'enfer, car c'était la vengeance du « prince de ce monde » et, disait Jésus lui-même : « l'heure et l'empire des ténèbres ». (Saint LUC, ch. XXII, v. 53.)

***

Celui qui se laisse ainsi flageller est Dieu, celui qu'adorent les anges, les archanges se voilant la face de leurs ailes et répétant : « Sanctus! Sanctus! Sanctus! »

La divinité se cache, pendant la Passion.

Le Christ gardant la joie supérieure béatifique, mais laissant la tristesse envahir son humanité, fait songer à une montagne dont la cime resterait baignée de lumière, tandis que la partie inférieure serait entourée par les sombres nuages de la tempête.

On dirait que la divinité du Christ ne sert qu'à lui permettre de supporter de plus grandes douleurs et, sans pareille explication, il serait bien difficile de comprendre comment le Christ put résister à de telles souffrances.

Le Christ, à la Passion, nous offre ce spectacle : le désarmement volontaire de sa toute-puissance.

Il souffre *librement*.

« Il a été maltraité parce qu'il l'a bien voulu. » (Is., LIII, v. 7.)

Aux Pharisiens, il avait déclaré : « Je donne ma vie... Personne

ne me la ravit, mais je la donne de moi-même. » (Saint JEAN, ch. X, v. 17 et 18.)

A Gethsémani, « Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous ?

» Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth.

» Il leur dit : Jésus de Nazareth, c'est moi...

» Lors donc que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. » (Saint JEAN, ch. XVIII, v. 4 à 7.)

Saint Pierre frappe un serviteur accompagnant ceux qui venaient arrêter le Christ : « Alors Jésus lui dit : Remets ton épée à sa place... Penses-tu que je ne puisse pas, sur l'heure, prier mon Père qui me donnerait plus de douze légions d'anges [1] ?» (Saint MATTH., ch. XXVI, v. 52 et 53.)

Il répond à Pilate : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait pas été donné d'en haut. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 10 et 11.)

Cette Passion qu'en toute liberté il voulait bien accepter, Notre-Seigneur l'avait connue d'avance et clairement *prédite*.

« Jésus commença, dès lors, à découvrir à ses disciples qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup, de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des prêtres, être mis à mort et ressusciter. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 21.)

« Comme ils parcouraient la Galilée, Jésus leur dit : Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes et ils le mettront à mort et il ressuscitera, le troisième jour. » (Saint MATTH., ch. XVII, v. 21.)

« Pendant que Jésus montait à Jérusalem, il prit à part les douze disciples et il leur dit : Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux Scribes.

» Ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils, pour être raillé, flagellé et crucifié et il ressuscitera, le troisième jour. » (Saint MATTH., ch. XX, v. 17 et 18.)

***

Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il accepté la Passion du corps ?

Il a voulu souffrir, non seulement d'une manière morale, mais

1. Généralement la légion représentait 6000 hommes. Mais le nombre varia d'après les époques.

Jésus avait le droit de compter sur le secours des anges, ou plutôt il n'en avait pas même besoin et pouvait, s'il le voulait, se défendre lui-même.

dans sa chair, afin de réparer les péchés de la chair, la multitude des hontes charnelles. Prévoyant tous les péchés du corps, depuis la simple sensualité jusqu'au vice, il entreprenait d'expier, dans son corps virginal, les fautes des corps jouisseurs.

Il a voulu souffrir, non seulement d'une manière morale, mais dans sa chair, afin de consoler les souffrances de la chair. Que d'hommes allaient connaître les maladies, les tortures du corps! Que de vieillards allaient ployer sous les infirmités! Que de jeunes gens, au cours des guerres futures, allaient être balafrés, déchiquetés! A tous ceux-là, le Christ entendait laisser l'exemple de son corps qui, de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'avait plus une place saine.

Il a voulu souffrir, non seulement d'une manière morale, mais dans sa chair, pour encourager tous les pénitents, pour fortifier tous les martyrs. Le divin flagellé du prétoire savait bien que ses Apôtres, dans quelque temps, allaient endurer aussi la flagellation ; que beaucoup d'hommes, d'adolescents, de jeunes filles, devraient subir, pour lui rester fidèles, les plus affreux supplices [1] ; qu'ils seraient « moulus comme du froment [2] » sous la dent des fauves ; que, dans les jardins de Néron, revêtus de la « tunica molesta [3] », ils éclaireraient, la nuit, comme des torches humaines et des candélabres vivants, les orgies impériales ; qu'ils endureraient les horreurs des tenailles, du plomb fondu, de la fosse [4],

1. « Traduntur igni martyres
Et bestiarum dentibus ;
Armata saevit ungulis
Tortoris insani manus.
Nudata pendent viscera. »
(Hymne : *Christe profusum.*)

Les martyrs sont livrés au feu,
A la morsure des bêtes féroces ;
Elle sévit, armée d'onglets,
La main du bourreau fou de rage.
Les entrailles pendent, mises à nu.

2. Paroles de saint Ignace d'Antioche, mené au supplice.

3. Ce « vêtement de souffrances » était composé de matières très inflammables. Lire Lucrèce, Sénèque, Juvénal, Martial.

4. Le martyr était suspendu, la tête en bas, dans une fosse. On avait entouré le corps de bandelettes, pour maintenir les entrailles à leur place. Bientôt une sanglante rosée commençait à perler, puis coulait par le nez, la bouche, les yeux, les oreilles. On avait eu soin de mettre à portée de la main, tout près, tout près, une petite sonnette. Si le martyr l'agitait,

du topsil [1]. Ils devaient être les « témoins du sang » et, puisque Notre-Seigneur demandait à la faiblesse humaine cette chose héroïque, il convenait, pour ainsi dire, qu'il ouvrît la voie et que le Christ saignant donnât l'exemple aux martyrs saignants. « Parum erat Dominum hortari martyres verbo, nisi firmaret exemplo. » (Saint AUGUSTIN, *In Ps.* 63, ad v. 2.)

***

Rappelons-nous souvent la triple Passion du Christ : dans son honneur, dans son cœur, dans son corps.

Un moyen fort simple est le « Chemin de la croix ».

Il pourrait paraître difficile de *méditer* sur la Passion ; mais il est extrêmement simple de *regarder des tableaux*, et le Chemin de la croix, c'est la Passion en quatorze tableaux !

Rien de plus immédiatement perceptible et rien de plus suggestif que cette méthode intuitive, où l'idée se concrète en image sensible [2].

Et puis, n'oublions pas que, dans nos églises, nous avons mieux qu'un rappel de la Passion, sous forme de quatorze Stations

c'était signe d'apostasie. On accourait et, au lieu du supplice, il trouvait la délivrance, la richesse.

Cependant le martyr ne touchait point la petite sonnette tentatrice et (nous affirment les historiens) parvenait parfois à vivre neuf jours entiers, en proie à d'intolérables vertiges, perdant peu à peu tout le sang de ses veines.

1. Ce tourment était surtout employé au Japon. La première apparence n'avait rien de fort redoutable : pas de tigre, pas de roue, ni de chevalet. Un simple fil de crin ! Cela n'a point l'air terrible, n'est-ce pas ? Seulement, voilà qu'on prenait ce fil solide et l'on sciait la chair, le plus lentement possible, jusqu'à l'os. Puis on recommençait, avec la même lenteur savante, à scier, un millimètre plus bas, jusqu'à l'os ; puis, un millimètre plus haut, jusqu'à l'os. Ce découpage menu et sanglant durait plusieurs jours.

— Mais le sang des martyrs devenait semence de chrétiens.

C'était la victoire des vaincus !

La vie sortait de la mort.

2. Pour gagner les indulgences du « Chemin de la croix », il suffit de remplir deux conditions : *a) visiter* les quatorze Stations, c'est-à-dire se déplacer, au moins quelque peu, pour aller de l'une à l'autre ; *b)* devant chaque Station, *méditer*, quelques instants, sur la Passion. (Il n'est pas requis de méditer sur le sujet spécial représenté par telle Station.) Le mot *méditer* n'a rien qui doive nous effrayer : quoi de plus facile que de réfléchir, une minute, devant un tableau qui représente une scène impressionnante ?

Les autres pratiques, comme les génuflexions, les prières, pendant ou après le Chemin de la croix, sont louables, mais aucunement obligatoires.

accrochées au mur. Nous avons la Passion elle-même, prolongée, appliquée. Car la Passion n'est pas un événement arrivé il y a vingt siècles! Elle se perpétue parmi nous et s'appelle la *messe*.

L'Église a élevé sa grande voix conciliaire :

« Dans ce divin Sacrifice qui s'accomplit à la messe, il y a une seule hostie et la même (qu'au Calvaire); celui qui s'offre maintenant, par le ministère des prêtres, est le même que celui qui jadis s'offrit sur la croix; seule diffère la manière dont l'offrande est faite. Les fruits de cette oblation sanglante sont perçus avec abondance par cette oblation non sanglante. » (*Concile de Trente*, Sess. XXII, c. 2 [1].)

La messe est un sacrifice relatif, en ce sens qu'elle se rapporte à celui du Golgotha, dont elle applique les mérites.

Mais, à aucun prix, on ne pourrait dire qu'elle est simplement une *représentation* du sacrifice opéré au Calvaire.

« Si quelqu'un prétend qu'à la messe on n'offre pas à Dieu un vrai sacrifice, au sens propre, qu'il soit anathème! » (*Concile de Trente*, Sess. XXII, can. 1.)

« Si quelqu'un prétend que le sacrifice de la messe est un pur rappel du sacrifice accompli sur la croix, qu'il soit anathème! » (*Concile de Trente*, Sess. XXII, can. 3 [2].)

1. Le *Catéchisme de Malines*, dans sa 20e leçon, expose ainsi la même doctrine :

« Y a-t-il une différence entre le sacrifice de la messe et celui de la croix?

» Le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix, puisque dans l'un comme dans l'autre, c'est le même Jésus qui est offert et qui fait l'offrande; il n'y a de différence que dans la manière dont le sacrifice est offert : sur la croix, Jésus-Christ a répandu son sang et, dans la messe, ce sang n'est plus répandu. »

Chaque fois qu'est célébrée la commémoration de l'hostie, s'exerce l'œuvre de notre Rédemption. « Quoties hujus hostiae commemoratio celebratur, opus nostrae Redemptionis exercetur. » (Oraison du 9e dimanche après la Pentecôte.)

2. Les théologiens peuvent n'être pas d'accord pour la *définition*, lorsqu'il s'agit de dire en quoi consiste exactement le *sacrifice* de la messe. (Voir surtout *Mysterium fidei*, par le R. P. DE LA TAILLE, S. J. Paris, Beauchesne, 1921, et *L'idée du Sacrifice de la messe*, par LEPIN. Beauchesne, 1926.)

Mais pour le principe que la messe *est* un sacrifice, ils sont unanimes et doivent l'être, puisque ce point est défini par le Concile de Trente.

En quel acte précis réside l'*essence* de ce sacrifice?

Il semble bien que c'est dans la consécration et, fort probablement, dans la double consécration, car il faut s'en rapporter à l'institution divine et « la consécration distincte et du corps et du sang représente, comme par

Telles sont les bases dogmatiques sur lesquelles repose notre estime de la messe.

« Dire que le sacrifice de la messe est essentiellement le même que celui après lequel le monde a soupiré pendant quatre mille ans, qui a été prédit par les Prophètes, figuré par toutes les cérémonies de l'Ancien culte, offert au milieu des temps, près de Jérusalem, sur le Calvaire et dont l'oblation unique, dit saint Paul, a été pleinement suffisante pour consommer la sanctification de tous les élus (*Épître aux Hébr.*, ch. x, v. 14), c'est reconnaître, avec toute la Tradition, que l'Église catholique n'a rien de plus auguste [1]. »

Il nous arrive de dire : « Oh! si j'avais contemplé le drame du Golgotha! quelle émotion, quelle reconnaissance! »

Un catholique vivant sa foi aurait les mêmes sentiments à chaque messe, puisque alors il assiste vraiment au sacrifice du Golgotha.

Réfléchissons. Quelle attitude aurions-nous eue, près du Christ expirant?

Aurions-nous ri, au Calvaire?

Est-ce qu'on rit, à une agonie, à une mort?

Nous n'avons point davantage le droit de rire à la messe.

Ce sacrifice et celui du Calvaire ne diffèrent point, par leur fond essentiel.

Un jour qu'on faisait à Clovis le récit de la Passion, le roi porta la main à sa lourde framée et, dans sa naïve piété, il s'écria : « Si j'avais été là, avec mes Francs! »

« Si j'avais été là! »

Mais, à la messe, nous sommes vraiment là!

La messe est un *drame*, au sens étymologique de ce mot grec : une chose qui se fait, qui n'est plus seulement racontée mais effectivement opérée. Soyons attentifs à ce drame divin.

A deux genoux, récitons l'ardente prière, si chère à saint Ignace [2] :

une effusion mystique, l'effusion réelle du sang sur la croix ». (*Instit. Theol. Moralis.* PP. Génicot-Salsmans, S. J., 9e édit., t. II, p. 187, nos 213 et 214.)

1. R. P. CHAIGNON, S. J., *Le prêtre à l'autel*, p. 6.

2. Il ne l'a point composée, mais plutôt popularisée.

Voir *Collection de la Bibliothèque des Exercices de saint Ignace*, par le R. P. WATRIGANT, S. J., 1913, n° 43, pp. 1 à 56 : « Quel est l'auteur de la prière *Anima Christi?* » Quatre articles.

« Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi!
Corps de Jésus-Christ, sauvez-moi!
Sang de Jésus-Christ, enivrez-moi!
Eau du côté de Jésus-Christ, lavez-moi!
Passion de Jésus-Christ, fortifiez-moi!
O bon Jésus, exaucez-moi!
Dans vos plaies, cachez-moi!
Ne permettez pas que je sois séparé de vous!
De la malice de Satan défendez-moi!
A l'heure de ma mort appelez-moi!
Et ordonnez-moi de venir à vous,
Afin qu'avec vos Saints, je vous loue
Dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

LA RÉSURRECTION

Les fidèles qui assistent aux cérémonies de la Semaine sainte passent par des émotions très différentes.

C'est, dans toute la liturgie, un désarroi expressif.

Le Jeudi saint, les autels, dépouillés de tous leurs ornements, restent dénudés. Le tabernacle vide est laissé entr'ouvert, comme une demeure abandonnée dont, en toute hâte, on a fui, ne fermant pas même la porte derrière soi! Qu'elle est froide et qu'elle est triste, cette église, sans la présence réelle de Jésus-Christ!

Depuis plusieurs jours, les statues des saints étaient voilées sous la gaze ayant cette couleur violette qui est le demi-deuil de l'Église. Puis le grand deuil.

On prononce, avec une étole noire, le sermon ou plutôt l'oraison funèbre du Vendredi saint.

Ce jour-là, le sacrifice est interrompu. L'office se célèbre en noir, comme pour un mort. Et, de vrai, on rappelle la mémoire d'un mort, d'un cher mort : Notre-Seigneur.

***

Mais voici le clair soleil de Pâques.

L'Église entonne la prière : « Seigneur, vous avez daigné réjouir le monde tout entier par la Résurrection de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Aux lamentations de Jérémie succède l'Alléluia.

Quarante jours de pénitence, la tristesse de la Semaine sainte, se résorbent dans la joie.

La joie! le sentiment terminal et définitif de la religion, tout le reste n'ayant été qu'une épuration préliminaire, un simple prélude!

La joie! pour les petits enfants auxquels on ménage, pour ainsi dire, une deuxième fête de saint Nicolas : la surprise naïve des œufs de Pâques, rapportés par ces cloches rentrant de leur mystérieux voyage à Rome.

La joie pour les grands ! comprenant le sens profond de leur bonheur et revenant des églises où ils ont « fait leurs Pâques », rajeunis, transfigurés.

La joie tellement débordante, qu'elle envahit jusqu'aux incroyants ! Malgré eux, ils participent au bonheur commun et sont pris dans un remous d'allégresse. Qu'ils le veuillent ou non, il faut bien qu'ils entendent la haute clameur des cloches et qu'ils subissent cette espèce d'ivresse sonore. C'est la fête des cloches, ces oiseaux qui chantent là-haut, en plein ciel, dans leurs cages de pierre : cloches des cathédrales, clochettes des campaniles ajourés, bourdons des tours massives.

Et sur la terre de Belgique et sur la terre de France et d'Espagne et d'Italie et par delà les mers, partout, partout, elles sonnent, comme les cœurs, à se rompre, et dominent, par leurs triomphants carillons, les rumeurs des villes. C'est le printemps des âmes, le dimanche des dimanches.

Elles veulent, les cloches, elles veulent impérieusement qu'on se réjouisse. Elles exigent que personne ne se soustraie à la consigne d'être heureux.

***

Seule, l'Église catholique est assez forte pour imposer une fête universelle [1].

Nous avons les fêtes des personnes ou des corporations ; les fêtes de tel hameau, de telle ville, de tel pays, voire de telle civilisation ou de telle alliance de peuples.

L'Église, elle, ose instituer une fête vaste comme son domaine qui est le monde. Telle est la portée véritable et l'ampleur de cette expression : « une fête catholique ».

Les ennemis de la religion, quoi qu'ils fassent, doivent compter avec pareilles fêtes ! Elles restent les jalons, les grandes dates ; elles règlent tout le rythme de l'année, comme le dimanche règle toute la semaine.

Pâques, même pour l'athée, est un point de repère.

Évidemment, les sceptiques s'efforcent de laïciser cette fête, de lui enlever la signification religieuse. Ils la minimisent, au point de ne voir plus, en elle, qu'une institution pratique, une bonne époque où les classes et les bureaux chôment, où les

1. « Est-ce notre fête ou celle de Jésus ? Pour dire vrai, c'est la sienne et la nôtre. » (Saint GRÉGOIRE, *Hom.* 12 *in Ev.*)

fonctionnaires en congé peuvent faire une excursion, tandis que les messieurs riches se paient un meilleur dîner avec de plus fins cigares.

C'est voir petit.

C'est voir faux.

Pâques est essentiellement un anniversaire glorieux, le grand fait catholique.

***

Le Christ est vainqueur de la mort.

Il avait prédit sa Résurrection. Le Fils de l'homme « après trois jours, ressuscitera ». (Saint MARC, ch. X, v. 34.)

Le voilà engagé : fait et date sont annoncés.

« Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine. » (*Ire Épître aux Cor.*, ch. XV, v. 17.)

Les amis de Jésus n'ont pas oublié la prophétie.

Ses ennemis, eux surtout, se la rappellent. La preuve, c'est que « les Princes des prêtres et les Pharisiens allèrent ensemble trouver Pilate et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur, lorsqu'il vivait encore, a dit : Après trois jours, je ressusciterai ; commandez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober le corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts.

» Cette dernière imposture serait pire que la première.

» Pilate leur répondit : Vous avez une garde ; allez, gardez-le comme vous l'entendez.

» Ils s'en allèrent donc et ils s'assurèrent du sépulcre, en scellant la pierre et en y mettant des gardes. » (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 62 à 66.)

Vous venez de le lire : ils s'assurèrent du sépulcre.

Oh ! ils étaient bien tranquilles maintenant [1] !

« Le sépulcre était taillé dans le roc. » (Saint MARC, ch. XV, v. 46.) On roula, « à l'entrée du sépulcre, une pierre... elle était fort grande ». (Saint MARC, ch. XV, v. 46 ; ch. XVI, v. 4.) Les sceaux du Sanhédrin étaient bien authentiques ; les gardes étaient sûrs et

1. « Oh ! la sûre précaution, n'est-ce pas ? comme si, un jour, on plaçait un factionnaire sur une cime de vos Alpes, pour signifier au soleil : Soleil, tu ne te lèveras pas aujourd'hui !

» Et le divin soleil se leva ! » (LACORDAIRE, *Sermon de Pâques*, à Grenoble, 1844.)

la consigne sévère. Ainsi les ennemis de Jésus avaient multiplié les précautions, c'est-à-dire les preuves de la Résurrection.

Autant de garanties que le Christ ne pouvait être dérobé, autant d'arguments précieux pour nous.

Que les Apôtres n'ont pas volé le corps de Jésus, mais c'est déjà certain par tous les détails qui précèdent.

Et puis, comment se serait opérée la supercherie?

Trois hypothèses se présentent : la violence, la corruption, la ruse.

La violence : les Apôtres, timides et lâches, auraient donc attaqué les soldats armés!... Pareil attentat serait demeuré impuni et ignoré!...

La corruption : ces pauvres auraient gagné les gardes et tous les gardes!

La ruse : ils ont, peut-être, risque-t-on, creusé un souterrain par lequel ils ont enlevé Jésus.

Est-ce sérieux? Ils ont perforé le souterrain en plein roc? Aucun bruit pendant ce travail ne les a trahis? Aucune trace n'est restée? Ils ont perdu leur temps à plier soigneusement les linges? (Saint JEAN, ch. XX, v. 5, 6 et 7.)

Puisque c'est par un souterrain qu'ils voulaient enlever Jésus, pourquoi est-ce que les Apôtres ont fait la chose inutile de prendre la grosse pierre et de la rouler « loin du sépulcre »? (Saint LUC, ch. XXIV, v. 2.)

Si les gardes étaient éveillés, ils n'ont pas remarqué pareil événement? S'ils étaient endormis, pas un seul ne s'est réveillé? Pas un seul n'a poursuivi ou, tout au moins, dénoncé les coupables?

Les Anciens, aux abois, sont tellement incapables d'expliquer les faits, qu'ils tentent le dernier des subterfuges. « Quelques-uns des gardes vinrent dans la ville et annoncèrent aux Princes des prêtres tout ce qui était arrivé. Ceux-ci rassemblèrent les Anciens et, ayant tenu conseil, ils donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats, en leur disant : Publiez que ses disciples sont venus de nuit et l'ont enlevé pendant que vous dormiez. » (Saint MATTH., ch. XXVIII, v. 12 et 13.)

Ce n'était pas la peine de réunir le Conseil des Anciens pour trouver pareille merveille, et saint Augustin, commentant ce passage, ne cache pas sa dédaigneuse ironie :

« Vous citez des témoins endormis! Vraiment vous-mêmes

vous rêvez! Vous voilà réduits à payer des gardes qui auraient trahi leur consigne en dormant! »

Les gardes recevaient consigne d'assurer que les Apôtres avaient pris le corps de Jésus.

Mais ce n'était rien de le prendre. Il fallait le montrer ensuite, parlant, marchant, agissant. Même si l'on parvenait à expliquer l'*enlèvement* de Jésus, on n'aurait rien prouvé encore, car il resterait ce grand fait qu'il retrouva la *vie*.

Autre chose est de voler un cadavre; autre chose est de le ressusciter.

Jusqu'ici, nous avons constaté que les Apôtres n'auraient pas *pu* recourir à la supercherie.

Ajoutons qu'ils ne l'auraient pas *voulu*.

Eux, si pusillanimes, auraient affronté de grands dangers?

Espéraient-ils réhabiliter et faire adorer par le monde ce supplicié, mort au milieu des avanies? Ils ne voyaient autour d'eux qu'ennemis de Jésus et ils prévoyaient ce qu'ils eurent tous en fait : le martyre [1].

Si Jésus n'était pas ressuscité, il n'était qu'un imposteur qui les avait trompés et les avait mis dans une position plus que fâcheuse.

S'ils doutaient que le Christ pût réaliser sa promesse, le plus simple bon sens leur commandait d'attendre.

Et qu'on ne dise pas : Mais l'enthousiasme de la foi les exaltait!

D'abord la foi ne crée pas son objet. La Résurrection du Christ ne fut pas un mirage, mais un fait constaté avec un vrai luxe de preuves.

Ensuite rien n'est plus contraire à la réalité que cette prétendue crédulité des Apôtres. Ouvrez l'Évangile.

Quand Simon-Pierre et l'apôtre Jean couraient au sépulcre vide, « ils ne comprenaient pas encore l'Écriture, d'après laquelle il devait ressusciter d'entre les morts ». (Saint JEAN, ch. XX, v. 9.)

Les saintes femmes ont trouvé le tombeau vide et entendu les paroles angéliques. « Elles rapportèrent toutes ces choses aux Onze... mais ils regardèrent leurs discours comme vain radotage et ils ne crurent pas ces femmes. » (Saint LUC, ch. XXIV, v. 9 et 11.)

1. Saint Jean subit, comme tous les autres, le martyre, mais seul il échappa miraculeusement à la mort. Il fut plongé dans une cuve d'huile bouillante. (Bréviaire, 6 mai; saint JÉRÔME, *Contra Jovin.*, en appelle au témoignage de Tertullien.)

« Jésus étant donc ressuscité, le matin du premier jour de la semaine, il apparut à Marie-Madeleine... et elle alla l'annoncer à ceux qui avaient été avec lui et qui s'affligeaient et pleuraient. Quand ils entendirent qu'il vivait et qu'elle l'avait vu, ils ne la crurent point.

» Ensuite Jésus se montra en chemin, sous une autre forme, à deux d'entre eux qui allaient à la campagne [1]. Ceux-ci revinrent l'annoncer aux autres, qui ne les crurent pas non plus.

» Plus tard, il se montra aux Onze eux-mêmes, pendant qu'ils étaient à table et il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de n'avoir pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. » (Saint MARC, ch. XVI, v. 9 à 15.)

Que de choses dans cette dernière phrase! Jésus doit réprimander ses Apôtres. Ils ont le cœur dur, ils sont sceptiques. Eux qui connaissent la prophétie de la Résurrection, eux à qui des témoins viennent de certifier : « Nous l'avons vu, de nos deux yeux », ils ne se rendent pas encore à l'évidence des faits!

L'incrédule type reste l'apôtre Thomas.

« Thomas, l'un des Douze, celui qu'on appelle Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur.

» Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous et si je ne mets mon doigt à la place des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point.

» Huit jours après, les disciples étant encore dans le même

1. Saint Luc nous raconte en détail le dialogue de Notre-Seigneur avec ces deux disciples d'Emmaüs :

« Les Princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Quant à nous, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël; mais, avec tout cela, c'est aujourd'hui le troisième jour que ces choses sont arrivées.

» A la vérité, quelques-unes des femmes qui sont avec nous, nous ont fort étonnés : étant allées, avant le jour, au sépulcre et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur ont apparu et ont annoncé qu'il est vivant.

» Quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre et ont trouvé toutes choses comme les femmes l'avaient dit; mais lui, ils ne l'ont pas vu.

» Alors Jésus leur dit : O hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes! » (Saint LUC, ch. XXIV, v. 20 à 27.)

La force des preuves accumulées que ces deux disciples énumèrent eux-mêmes, ne vient pas à bout d'un aveuglement dont la persistance nous étonne.

lieu et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées et, se tenant au milieu d'eux, il dit : Paix avec vous !

» Puis il dit à Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains, approche aussi ta main et mets-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais croyant. » (Saint JEAN, ch. XX, v. 24 à 29.)

Avec une touchante condescendance, le Christ a bien voulu passer par l'exigence de l'Apôtre et, acceptant l'impertinente condition, il se laissa toucher.

Devant le scepticisme de Thomas, nous pouvons dire : *Felix culpa!* car l'événement nous devient singulièrement profitable, comme l'explique saint Grégoire : « L'infidélité de Thomas qui ne croyait pas, nous fut plus utile que la foi des disciples qui croyaient. S'il fut ramené à la foi parce qu'il palpait, tous les doutes sont dissipés et notre esprit est affermi dans la foi. Le disciple doutant, puis palpant, devint un témoin de la réalité de la Résurrection. C'est après avoir palpé qu'il s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu ! » (*Hom.* 26 *in Ev.* [1].)

***

La preuve de la Résurrection [2] se ramène à ces deux assertions :

Le Christ fut réellement mort ;

Le Christ fut ensuite réellement vivant.

Jésus-Christ est mort. Les quatre Évangiles sont formels : « Il expira ! »

Le seul étonnement possible est que l'homme de douleurs ait pu vivre jusqu'alors.

La mort fut constatée.

1. « Le fait que les disciples furent lents à admettre la Résurrection du Seigneur, fut moins leur infirmité morale que notre assurance future, si j'ose ainsi parler. En effet, parce qu'ils doutaient, la Résurrection fut prouvée par de nombreux arguments ; lorsque nous les lisons et que nous les reconnaissons, nous sommes affermis dans la foi, grâce à leurs hésitations à eux.

» Marie-Madeleine, qui a cru immédiatement, m'a été moins utile que Thomas, lequel fut longtemps incrédule. Lui, à cause de son doute, a touché les cicatrices des plaies et ainsi a guéri la plaie du doute, en nos cœurs. » (Saint GRÉGOIRE, *Hom.* 29 *in Ev.*)

2. Consulter l'excellent opuscule de Mgr LADEUZE, recteur magnifique de l'Université de Louvain : *La Résurrection du Christ, devant la critique contemporaine.* Ce discours, prononcé, le 19 septembre 1907, à la réunion des anciens étudiants de Bonne-Espérance, fut publié dans la collection *Science et Foi*, n° 1.

« Les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés et qu'on les détachât. Les soldats vinrent donc et ils rompirent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Mais, quand ils vinrent à Jésus, le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui transperça le côté avec sa lance et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en rend témoignage et il sait qu'il dit vrai. » (Saint JEAN, ch. XIX, v. 31 à 36.)

Pilate, à qui Joseph d'Arimathie vient demander le corps de Jésus, pour l'ensevelir, veut d'abord avoir la certitude de la mort. « Il fit venir le centurion et lui demanda s'il y avait longtemps que Jésus était mort. Et, sur le rapport du centurion, il donna le corps à Joseph. » (Saint MARC, ch. XV, v. 44 et 45.)

Ce rapport du centurion était, dans l'occurrence, l'équivalent de ce que nous appellerions aujourd'hui le constat du décès par l'état civil, la déclaration officielle.

Mais le mort fut ensuite vivant [1].

Ici les preuves surabondent.

Le divin ressuscité s'est prodigué. Il apparut six fois, le même jour ; il se montra, non pas en une circonstance, mais dans les occasions les plus diverses ; non pas en un lieu, mais un peu partout ; non pas un jour, mais pendant quarante jours ; non pas à une seule personne, mais aux Douze, aux cinq cents disciples. « Il apparut, en une seule fois, à plus de cinq cents frères, dont *la plupart sont encore vivants.* » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. XV, v. 6.)

Apparaître ne suffisait point.

Jésus se mêlait, de nouveau, à la vie des siens, marchait avec eux, entretenait de longues conversations avec Marie-Madeleine, avec les disciples, donnait des ordres précis et conférait des pouvoirs aux Apôtres ; il avait, près du lac de Tibériade, cette apparition célèbre dont les détails sont minutieusement rapportés par saint Jean et enfin, sur la montagne de Galilée, faisait ses dernières recommandations, puis montait au ciel, dans la gloire de l'Ascension.

Le Christ ne se *montrait* pas seulement ; il *agissait* et de cent manières.

Aux Apôtres, « après sa Passion, il s'était montré plein de vie,

1. « Je suis le Premier et le Dernier et le Vivant ; j'ai été mort et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles ; je tiens les clefs de la mort. » (*Apocalypse*, ch. I, v. 18.)

leur donnant des preuves nombreuses, leur apparaissant pendant quarante jours et les entretenant du royaume de Dieu ». (*Actes*, ch. I, v. 3.)

Les *Actes des Apôtres* nous relatent ces lignes du sermon prononcé par saint Paul, dans la synagogue d'Antioche : « Ils le descendirent de la croix et le déposèrent dans le sépulcre.

» Mais Dieu l'a ressuscité des morts et, pendant plusieurs jours de suite, il s'est montré à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem et qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple. Nous aussi nous vous annonçons que la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants, en ressuscitant Jésus. » (*Actes*, ch. XIII, v. 30 à 33.)

Le Christ *prouvait* la réalité de ses apparitions.

« Les portes du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, parce qu'ils craignaient les Juifs, Jésus vint et, se présentant au milieu d'eux, il leur dit : Paix avec vous!

Ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et son côté. » (Saint JEAN, ch. XX, v. 19 et 20.)

« Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus se présenta au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous! C'est moi, ne craignez pas.

» Saisis de stupeur et d'effroi, ils pensaient voir un esprit.

» Mais il leur dit : Pourquoi vous troublez-vous et pourquoi des doutes s'élèvent-ils dans vos cœurs? Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi. *Touchez-moi et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai.*

» Ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et ses pieds.

» Comme, dans leur joie, ils hésitaient encore à croire et ne revenaient pas de leur étonnement, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger?

» Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il les prit et mangea devant eux. » (Saint LUC, ch. XXIV, v. 36 à 44.)

Jésus, ne sachant comment convaincre ses Apôtres, recourait à cette preuve sensible de manger avec eux. Plus d'une fois, il daigna, lui, le Christ glorieux, avoir cette délicieuse familiarité : « Venez et mangez. Jésus s'approcha et, prenant les pains, il leur en donna. Il fit de même du poisson. » (Saint JEAN, ch. XXI, v. 12 et 13.)

Cet argument, à la fois péremptoire et touchant, a frappé les

Apôtres d'une manière spéciale, comme on le constate en lisant les discours de saint Pierre : « Nous avons mangé et bu avec lui, après sa Résurrection d'entre les morts. » (*Actes*, ch. x, v. 41.)

Avec ses Apôtres « il se trouvait à table ». (*Actes*, ch. I, v. 4.)

Aussi les Apôtres croient enfin à la Résurrection.

Ces lâches sont prêts à mourir pour leur foi.

Ces incrédules se trouvent convaincus à fond.

Ils se disent témoins de la Résurrection et exigent chez celui qu'ils vont élire pour remplacer Judas le traître, qu'il ait vu le Seigneur, non pas seulement pendant sa vie, mais après sa mort, vivant de nouveau au milieu de ses Apôtres, jusqu'au jour de l'Ascension. « Il faut donc que, parmi les hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu avec nous, à partir du baptême de Jean, jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il y en ait un qui devienne avec nous témoins de sa Résurrection. » (*Actes*, ch. I, v. 21 et 22.)

Saint Pierre, dans son premier discours (celui qui convertissait trois mille hommes !) prêchait hautement la Résurrection. « Jésus de Nazareth... Dieu l'a ressuscité. Car David dit de lui : Vous ne laisserez pas mon âme dans le séjour des morts et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption.

» Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire en toute franchise, au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et que son sépulcre est encore aujourd'hui parmi nous.

» C'est la Résurrection du Christ, qu'il a vue d'avance, en disant que son âme ne serait pas laissée dans le séjour des morts et que sa chair ne verrait pas la corruption.

» C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité ; nous en sommes tous témoins. » (*Actes*, ch. II, v. 22 à 36.)

On nous excusera de revenir sur une observation d'une importance capitale. Plusieurs incrédules veulent restreindre tout le débat de la Résurrection à ce point unique : les Apôtres ont, peut-être, enlevé le corps de Jésus.

La question n'est pas là.

Accordons, un instant, que les disciples aient ravi le cadavre, le problème demeure entier. Car, enfin, les Apôtres ont-ils pu ainsi infuser une nouvelle vie ?

Or, voilà le fait lumineux d'évidence. Jésus a retrouvé la vie, la vie pendant quarante jours, la vie dans ses manifestations les plus variées.

Il ne fut pas dérobé, cadavre inerte.

Il a vaincu la mort.

Et le bel ange du sépulcre, l'ange dont « l'aspect ressemblait à l'éclair et dont le vêtement était blanc comme la neige », disait aux saintes femmes : « Ne craignez pas ; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici ; il est ressuscité, comme il l'avait dit. » (Saint MATTH., ch. XXVIII, v. 3, 5 et 6.)

Heureuse Marie-Madeleine, qui, après la Résurrection, eut la douceur de voir le Maître !

Heureuse Marie-Madeleine, que l'Église, pendant toute l'octave de la Résurrection, interpelle dans l'hymne d'allégresse :

« La mort et la vie ont lutté en un duel étonnant.

» Le Maître de la vie, qui était mort, règne vivant.

» — Dis-nous, Marie, ce que tu vis sur la route.

» — J'ai vu le sépulcre du Christ et la gloire du Ressuscité,

» Les anges témoins, le linceul et les linges.

» Il est ressuscité, le Christ, mon espérance et il vous précédera en Galilée.

» Oui, nous savons que le Christ est vraiment ressuscité d'entre les morts.

» Toi, notre Roi vainqueur, aie pitié de nous.

» Amen. Alléluia ! »

LE TRIOMPHE DU CHRIST

Sur la place Saint-Pierre, à Rome, se dresse l'obélisque de Caligula. C'est un monolithe égyptien, mesurant 25 mètres, dressé sur un piédestal ayant, lui-même, 24 mètres de hauteur.

Au sommet, on a placé une grande croix victorieuse et dans le marbre sont gravées les trois inscriptions :

« Christus vincit. »
Christus regnat.
Christus imperat. »
Le Christ triomphe.
Le Christ règne.
Le Christ est chef souverain.

Christus vincit.

Le Christ ressuscité a vaincu le péché, la souffrance, la mort. Il a triomphé de ses ennemis.

Comme ils se croyaient sûrs de l'emporter, en le voyant expirer sur la croix!

Celui qui, devant tout le peuple, flagellait l'imposture, ne parlerait plus.

Le Christ était dans le sépulcre.

***

Il en sort.

C'est l'éternelle histoire.

Tant de persécuteurs ont cru que le Christ et sa religion étaient scellés à jamais sous la lourde pierre!

Dioclétien fit frapper une médaille ayant l'inscription : « Nomine christianorum deleto » : Le nom chrétien est rayé du monde.

O César! votre empire, à vous, depuis longtemps, « est rayé du monde ». Vous décrétiez que le christianisme n'existait plus.

Et quelle eût été votre surprise, si vous aviez pu prévoir que, tant de siècles après ce verdict, les chrétiens couvriraient le monde de leurs églises et de leurs œuvres!

Voltaire poussait le cri célèbre : « Dans vingt ans, le Christ aura beau jeu! » Vingt ans après, Voltaire se débattait dans l'agonie pleine de terreurs que décrivent les récents travaux de critique historique et, sur le point de comparaître au tribunal du Christ, vraiment il n'avait pas « beau jeu »!

Lors de la loi scolaire de malheur, en 1879, un ministre fossoyeur récitait des phrases d'enterrement et affirmait en termes qu'il estimait (pauvre petit!) fort impressionnants : Un cadavre barre la route : celui du Christ ; nous allons le rouler dans la fosse.

Voilà bien longtemps qu'il est roulé, lui, dans la fosse ; voilà bien longtemps qu'il s'y est décomposé.

Le Christ est aussi vivant, aussi jeune, que le matin où il apparut, dans la rosée du jardin et dans la joie blonde de l'aurore, à Marie-Madeleine.

***

Les sectaires ont passé.

Il reste.

Où sont les dix grands persécuteurs? Même un érudit ne saurait point, peut-être, réciter leurs noms par cœur.

Qu'il est loin, Néron!

Mais qu'il est près, Jésus-Christ! Jésus-Christ notre contemporain, auquel nous allons dire, dans l'église voisine : « Adoro te. »

Eux, ils ont voulu attaquer sa grandeur, pareils à l'enfant colère et ridicule qui jette une pierre à l'océan.

Ils ont blasphémé, un jour, puis ils sont morts.

Jésus leur survit. Il est l'éternel triomphateur dont parlent les Psaumes :

« Pourquoi les nations s'agitent-elles en tumulte
Et les peuples méditent-ils de vains projets?
Les rois de la terre se soulèvent
Et les princes tiennent conseil ensemble
Contre Jéhovah et contre son Christ...
Celui qui est assis dans les cieux rit,
Le Seigneur se moque d'eux...
Tu les briseras avec un sceptre de fer,
Tu les mettras en pièces, comme le vase du potier.

» Et maintenant, rois, devenez sages ;
Recevez l'avertissement, juges de la terre.
Servez Jéhovah. » (*Ps.*, II, v. 1 et suiv.)

« Il dominera d'une mer à l'autre :
Devant lui se prosterneront les habitants du désert
Et ses ennemis mordront la poussière. »
(*Ps.* LXXII, v. 8 et 9.)

« Du lever du soleil jusqu'à son couchant,
Loué soit le nom de Jéhovah!
Qui est semblable à Jéhovah notre Dieu? »
(*Ps.* CXIII, v. 3 et 5.)

CHRISTUS REGNAT.

Il règne.

Et c'est par le bois qu'il règne. « Regnavit a ligno Deus [1]. »

Alors que des trônes et des trônes ornés de perles fines et vêtus d'étoffes soyeuses, se sont écroulés, le bois rugueux d'une croix continue obstinément à dominer le monde.

« Stat crux, dum volvitur orbis [2]. »

Empire étrange!

Le Christ avait ordonné à ses Apôtres de lui gagner tout l'univers. On a vu plusieurs monarques lancer leurs soldats à la victoire. Mais aucun n'a dit : « Quand je ne serai plus là pour

1. « Toi qui as choisi le bois, pour le salut du genre humain, afin que la vie ressuscitât de là même d'où venait la mort et que celui (Satan) qui triomphait par le bois fût aussi vaincu par lui. » (Préface de la croix.) « Le Christ a vaincu, non par le fer, mais par le bois. » (Saint AUGUSTIN, *Comment. du Ps.* LIV.)

2. Au congrès d'études de Charleroi, en septembre 1912, le vicomte d'Ardoye décrivait l'impression éprouvée lorsqu'on arrive dans la baie de New-York et qu'on voit la colossale statue de la Liberté.

« Elle apparaît comme l'allégorie de la libre Amérique. Sa main dresse un faisceau lumineux servant de phare et illuminant toute la rade.

» C'est un symbole et une promesse.

» C'est beau, c'est grand.

» Mais il y a plus beau et plus grandiose encore.

» Il y a l'image du Christ, s'élevant sur la cime des âges et dominant de sa hauteur divine tout le cours des destinées humaines.

» Sa croix domine le monde.

» C'est de cette croix, de cette montagne sacrée arrosée par le sang du Christ, qu'a jailli ce grand fleuve de civilisation, qui traverse le monde et ne s'arrêtera que lorsqu'il aura rencontré l'océan de l'éternité. »

vous donner le mot d'ordre, c'est alors que vous commencerez à me conquérir de grands pays. » Quelle merveille : un mort conquérant! Jésus-Christ a osé prédire ces conquêtes posthumes, ces conquêtes mondiales.

A-t-il réussi?

Les Apôtres n'avaient pas encore terminé leur tâche, que saint Paul écrivait aux Colossiens : « L'Évangile que vous avez entendu, est prêché à toute créature sous le ciel. » (Ch. I, v. 23.) Le témoignage de saint Justin (*Dial. cum Tryph.*, n° 117) nous garantit que, cent ans après Jésus-Christ, la religion comptait des fidèles au sein de toutes les nations. Tertullien, dans son *Apologie* adressée aux magistrats de l'Empire, disait : « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons vos villes, vos îles, vos camps même, et le palais et le sénat et le forum; nous vous laissons seulement vos temples. Si nous venions à nous retirer, l'empire serait désert...

» Chez les Parthes, les Mèdes, les Élamites, chez les habitants de la Mésopotamie, de l'Arménie, de la Phrygie, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de Cyrène, parmi les races diverses des Gétules et des Maures, parmi les populations de l'Espagne, de la Gaule, de la Bretagne et de la Germanie, partout nous trouvons des fidèles. » (C. 38, n° 124.)

Un ennemi de la religion, Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, écrivait en 112 à l'empereur Trajan : « La contagion de la superstition chrétienne ne se borne plus aux villes; elle a envahi les villages et les campagnes et s'est emparée des personnes de tout âge, de tout rang. Nos temples sont presque entièrement abandonnés et les cérémonies négligées. » (*Lettres*, l. X, I, 97, et *Annales* de TACITE, XV, 44.)

Sénèque laissa échapper l'exclamation de dépit :

« Cette race de chrétiens est partout [1]. »

La conclusion est tirée par Renan lui-même : « En cent cinquante ans, la prophétie de Jésus s'était accomplie. Le grain de sénevé était devenu un arbre qui commençait à couvrir le monde. » L'Église est « catholique », c'est-à-dire représentée partout, la catholicité n'étant pas une notion de nombre [2], mais d'universalité. Trois cent millions d'hommes s'appellent « chré-

1. Relaté par saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, l. VI, II.

2. On n'aurait donc rien prouvé contre la « catholicité », si l'on établis-

tiens », ce qui signifie, d'après l'étymologie même, qu'ils se donnent officiellement comme sujets du Christ.

Il est roi régnant et la nouvelle fête du Christ-roi a pris, un peu partout, un caractère triomphal. Christus regnat.

***

Le plus frappant est que Jésus a osé vouloir et prédire que ce règne serait un règne d'amour.

L'amour! ce qui se force le moins au monde! le sentiment tellement libre, que nul ne peut le prendre d'assaut. On peut imposer aux hommes l'obéissance ; on peut imposer l'estime ; on peut même imposer l'admiration, à force de vertu, de talent ou de génie.

Mais l'affection ne se commande pas ou le seul fait de la commander aurait comme résultat de la paralyser. On ne dit pas : « Je vous ordonne de m'aimer. »

On supplie : « De grâce, aimez-moi! »

Notre-Seigneur, lui, exige l'amour et même il en fait son premier commandement. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. C'est là le premier *commandement.* » (Saint Marc, ch. xii, v. 30.)

Il va plus loin et veut l'amour de tous.

Nous autres, nous parvenons difficilement à le trouver chez un ami, chez deux ou trois personnes ; parfois, un époux le demande inutilement à son épouse et un homme ne l'obtient pas de son frère, de son fils. Comme il est rare que l'on ait la certitude d'avoir gagné certains cœurs, un seul cœur, entièrement!

Mais qui a donc jamais songé à être chéri de tous?

Qui?

Jésus.

Et combien de temps faut-il l'aimer ainsi?

Est-ce qu'il se contente d'une preuve éclatante d'affection? de quelques actes héroïques? d'une année entière de dévouement? Non, il veut être aimé toujours, sans aucune repentance.

sait que telle autre secte a plus d'adhérents, mais groupés, massés d'une manière locale et non répandus par le monde entier.

De plus, en opposant catholicisme à protestantisme, par exemple, on compare *une* doctrine, rigoureusement unique, à des opinions différentes, puisqu'il n'y a pas un protestantisme, mais des protestantismes. Dès lors, ce n'est plus confronter un avec un, mais un avec plusieurs.

« Quiconque... regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. » (Saint Luc, ch. IX, v. 62.)

Mais comment faut-il l'aimer? Car enfin il y a des degrés dans l'amour.

Il doit être aimé au-dessus de tout, tellement que (dans l'estime rationnelle, si point dans la partie émotive) les hommes doivent le préférer à leurs parents, à leurs femmes, à leurs enfants.

Telle est sa volonté intransigeante.

Une pareille exigence ne va-t-elle pas le condamner à l'isolement, au ridicule?

Cependant un dernier point déroute plus encore notre sens humain.

Quand sera-t-il aimé de cette manière?

Après sa mort.

« Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi.

» Ce qu'il disait, pour marquer de quelle mort il devait mourir. » (Saint Jean, ch. XII, v. 32 et 33.)

Lui, qui fut abandonné pendant sa vie, même par ses disciples; lui, qui expira au milieu des insultes, il sera aimé après son trépas?

Ne savait-il point que la présence est le grand aliment de l'amour et ignorait-il cette loi de psychologie très simple : loin des yeux, loin du cœur?

Quand un homme est décédé, les hommes qui l'ont connu peuvent l'aimer encore; mais ils disparaissent et, avec eux, la tendresse. Les successeurs pourront admirer, mais non plus vraiment « aimer ».

Or, voyez le miracle.

Notre-Seigneur a réussi. « Je triomphe étant mis à mort. » (Saint Fulgence, *Sermon 5 pour l'Épiphanie.*)

Pascal, sur un des bouts de papier où il jetait ses pensées, écrivait ces mots laconiques, dont le développement aurait fait sous sa plume un beau chapitre : « Jésus-Christ a voulu être aimé; il l'a été; il est Dieu. »

Il a des millions de fidèles, qui l'aiment, non pas d'un amour platonique, mais d'un amour s'exprimant en sacrifices concrets, en victoires sur toutes les passions. « Animateur » divin!...

Il eut des milliers de martyrs; or, il faut aimer beaucoup pour donner sa vie!

Combien il a trouvé de religieuses, de religieux!

Ils faisaient vœu d'obéissance perpétuelle; or, il faut aimer beaucoup pour sacrifier ce qui est le plus intime en nous, ce à quoi le pauvre renonce en dernier lieu : la liberté.

Ils faisaient vœu de chasteté perpétuelle; or, il faut aimer beaucoup pour sacrifier les désirs les plus forts du cœur.

Ils faisaient vœu de pauvreté perpétuelle; or, il faut aimer beaucoup pour sacrifier tout désir de fortune. Jésus compte des légions et des légions d'hommes et de femmes qui, spontanément, joyeusement, lui ont voué toutes leurs richesses.

Ces prodiges d'amour allant jusqu'à l'immolation, Jésus les obtient, longtemps après nous avoir quittés.

Alors que « les morts vont vite » et que, selon le mot du poète : « Le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants! » lui, parvient à se faire toujours adorer. Les Pharisiens l'appelaient « Séducteur ». (Saint MATTH., ch. XXVII, v. 63.) C'est plus exact qu'ils ne pensaient. Il séduit, dans le vrai sens du mot.

Il a vaincu le temps, ce qui est unique.

Au matin de sa Résurrection, il a renversé la pierre du sépulcre. Mais depuis, il a soulevé une pierre tombale autrement pesante : celle de l'oubli, celle de vingt siècles entiers.

Jésus de Bethléem, de Nazareth, de Jérusalem, comme on t'aime! Invisible amant, disparu il y a deux mille ans, tu continues à conquérir les cœurs.

Ce miracle moral, ce fait unique dans l'histoire, était, pour Napoléon Ier captif à Sainte-Hélène, le sujet de longues méditations. « J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi; mais il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi. Aujourd'hui que je suis à Sainte-Hélène, maintenant que je suis seul et cloué sur ce roc, où sont les courtisans de mon infortune? Qui se remue pour moi en Europe?

» Louis XIV... mort... était déjà laissé seul dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles, négligé par ses courtisans.

» Ce n'était déjà plus leur maître, c'était un cadavre.

» Encore un moment et voilà mon sort.

» Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel de Jésus-Christ, prêché, aimé, adoré et vivant dans tout l'univers!... Le Christ parle; désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang.

» Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout amour. J'y ai pensé souvent et c'est ce que j'admire davantage et ce qui me prouve absolument la divinité du Christ. »

Ce serait le moment de rappeler aussi la page du frémissant Lacordaire : « Il est un homme dont l'amour garde la tombe... »

Cependant je préfère citer, non pas le moine enthousiaste, mais l'écrivain qui publia le livre le plus sournois contre Notre-Seigneur, celui qui ne fait du Christ le premier des grands hommes, que pour lui enlever, avec mille respects apparents, l'auréole de la divinité, celui qui fut doublement traître : à son pays, à sa religion, et dont nous venons hélas ! de subir le centenaire : Renan.

Ayant raconté la mort de Jésus en croix, il s'écrie :

« Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur !...

» Désormais, hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes...

» Pour des milliers d'années, le monde va relever de toi. Drapeau de nos contradictions, tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille. *Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort*, que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements... Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume, où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs. » (RENAN, *Vie de Jésus*, 3e édit., p. 426.)

***

« Soit ! répondra-t-on ; mais à côté des « siècles d'adorateurs », n'y a-t-il pas les siècles de détracteurs ? Adoré ou abhorré, le Christ a marché entre un double courant d'amour et de haine. Vous avez prouvé que personne ne fut tellement chéri ; on prouverait avec la même facilité que personne ne fut tellement honni. »

C'est exact et nous nous trouvons devant ce phénomène : la colère contre celui qui l'a méritée le moins.

La survivance d'une fureur qui ne désarmerait jamais, le Christ l'avait prévue, comme tout le reste, et, de même qu'il avait prédit la tendresse, il avait prédit l'implacable rancune.

Mais regardons-y de près : la haine est, à sa manière, un hom-

mage ; si l'amour est un hommage à la bonté, la haine est un hommage à la force.

En général, la haine tombe, si l'adversaire disparaît.

On ne hait plus Néron, Attila, Robespierre. Même quand il s'agit des hommes les plus malfaisants, dès qu'il ne reste plus que la poussière morte et inanimée, le mépris remplace la haine. A la longue, il n'y a plus que l'oubli dédaigneux.

Il serait anormal de s'acharner contre ce qui a disparu et de pourfendre l'inexistant. On n'est pas tenté de se colleter avec un zéro [1].

Si donc les attaques contre Jésus-Christ continuent furieuses, c'est la meilleure preuve qu'il reste fort. La haine suppose un obstacle actuel, un gêneur ou un adversaire *vivant*.

Tel est l'aveu que Renan fait, peut-être sans le vouloir, par cette phrase que nous avons citée et dont le sens est profond : « Drapeau de nos contradictions, tu seras le signe, autour duquel se livrera la plus ardente bataille. »

***

Jésus-Christ ne laisse pas le monde indifférent ; pour lui, ou contre lui, on se passionne. Le franc-maçon l'insulte dans la Loge. La carmélite le prie dans une petite cellule.

Les uns le blasphèment [2], les autres l'adorent ; certains le découronnent, certains meurent pour lui.

Mais on ne l'oublie pas. On ne parvient pas à faire autour de lui la conspiration du silence.

Ce Juif, né, il y a vingt siècles, dans un village de Palestine, ce fils de charpentier, ce thaumaturge ayant pour disciples douze pêcheurs ignorants (douze, parmi lesquels se trouvait un traître !), ce condamné qui expira sur le bois d'infamie et fut placé sous une pierre, celui-là est aujourd'hui le grand vivant.

Partout son nom, partout ses missionnaires.

Autour de lui gravite la pensée la plus moderne, toute l'inquiétude religieuse de notre vingtième siècle.

1. Jules LEMAÎTRE l'observe finement, lorsqu'il analyse les *Blasphèmes* de RICHEPIN. Trois mille vers environ. A supposer que vraiment Dieu n'existe pas, c'est apostropher un peu longuement le néant !...

2. Le dramaturge allemand Gérard HAUPTMANN a récemment écrit un roman dont le titre seul est déjà une abomination : *Le fou dans le Christ*. Henri BARBUSSE vient de publier un livre détestable : *Jésus*.

Dès qu'on scrute une grave question morale, on l'y trouve, au fond, on le rencontre, lui, toujours lui : le grand Christ obsédant. Il est le commencement et la fin, la première lettre du grand livre, comme la dernière : « l'alpha et l'oméga ». (*Apocalypse*, ch. I, v. 8.)

C'est de lui qu'on parle le plus.

En France, au Danemark, en Amérique, dans l'ancien et le nouveau monde, des livres, amis ou ennemis, ne s'occupent que de lui [1].

Lisez les titres : La messianité de Jésus. La divinité de Jésus. Le pays de Jésus. Les miracles de Jésus. Les contemporains de Jésus. La vie de Jésus. La Résurrection de Jésus. L'œuvre de Jésus.

Oui, oui ! Jésus est celui dont on parle le plus. Partout se profile la grande ombre du Christ.

Il préoccupe tellement nos contemporains (ceux qui l'aiment et ceux qui le haïssent) qu'il semble rester, au cœur de l'humanité, comme une écharde lui donnant la fièvre.

Ses pires détracteurs sont subjugués par lui. Ceux qui voudraient l'oublier gardent sa nostalgie. Il s'impose.

CHRISTUS IMPERAT [2].

Le Christ reste un chef souverain, imposant ses volontés. Nous avons déjà considéré ces deux phénomènes : un mort aimé, un mort conquérant. Voyons la troisième merveille : un mort dictant ses ordres.

1. *Revue catholique des idées et des faits* (11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles) : *Batailles d'idées autour de Jésus*, par Mgr SCHYRGENS (20 fév. 1925) et *Le Christ en Amérique*, par Michael WILLIAMS (19 juillet 1926). *Études : Bulletin d'histoire religieuse* (20 avril 1926), pp. 211 et suiv.

2. « Voulez-vous vous rendre compte de l'influence de la religion chrétienne dans la civilisation ? Supposez, un moment, qu'elle n'ait pas existé. Effacez par la pensée ce qui subsiste d'elle dans les trois domaines du beau, du vrai, du bien. Commencez par les arts plastiques. Entrez dans tous les musées et décrochez des murailles l'image du Christ. Emportez les toiles qui représentent des saints, des martyrs et des apôtres. Après la peinture, la musique. Rayez du nombre des compositeurs Haendel, Palestrina, Bach et tant d'autres. Expurgez l'œuvre de Beethoven, de Mozart, de Pergolèse, de Rossini, de tout ce qui a été inspiré par la religion chrétienne. Entrez ensuite dans la sphère de la pensée et de la poésie : supprimez Bossuet, Pascal, Fénelon ; ôtez Polyeucte à Corneille, Athalie à Racine. Poursuivez le nom du Christ dans les vers de Lamartine, de Victor Hugo

Pour les plus fameux, le pouvoir se termine avec la vie.

Le pharaon qu'on vient de retrouver à Louqsor, a commandé. Comment s'y prendrait-il pour le faire encore, aujourd'hui qu'il n'est plus qu'une momie?

César a commandé.

Charlemagne a commandé.

Mais les anciens souverains ne commandent plus.

Excepté un.

Jésus-Christ.

« Christus imperat. »

Lui continue à donner des ordres effectifs; il impose ses dix « commandements » et les « commandements » de son Église.

« Ton Créateur tu recevras,

» Au moins à Pâques, humblement. »

Et combien d'âmes, obéissant à la consigne, remplissent leur « devoir pascal »! Les prêtres, pour satisfaire la faim eucharistique des fidèles, prennent dans les celliers divins qu'on nomme les tabernacles, les ciboires, ces huches contenant le bon pain de chez nous, le Pain supersubstantiel ayant toute force et toute suavité.

Les chrétiens ne pourront pas se contenter d'une démarche généreuse mais transitoire. Ils devront, le devoir pascal accompli, garder un idéal de vie très élevé. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu; affectionnez-vous aux choses d'en-haut et non point à celles de la terre. » (*Épître aux Col.*, ch. III, v. 1 et *Épître aux Rom.*, ch. VI, v. 4.)

***

Par le fait même que Dieu impose aux hommes un pareil programme de lois morales, il ne prescrit pas seulement la formalité d'un rite extérieur.

et même de Musset. Ce n'est pas tout. Faites un pas de plus. Détruisez les saint Vincent de Paul, les saint François d'Assise. Effacez enfin toutes les traces qu'a laissées sur la terre le sang sorti des blessures de Celui que j'entends appeler quelquefois le Pendu. Puis, cette besogne accomplie, retournez-vous. Embrassez d'un long coup d'œil les dix-huit cents ans échelonnés derrière vous et regardez sans épouvante, si vous le pouvez, le vide que fait à travers les siècles cette seule Croix de moins dans le monde. » (Ernest LEGOUVÉ.)

Il entre dans le tréfonds sacré de la conscience et prétend réglementer, contrôler la vie la plus intime.

La morale qu'il veut imposer ainsi, est-elle commode et proposée avec tous les ménagements nécessaires ?

Les disciples du Christ lui objectaient : « Maître, votre parole est dure. » Le vrai disciple est celui qui se renonce lui-même et choisit la voie étroite.

***

On objectera : Nous le savons, Dieu impose des lois, mais plusieurs les transgressent.

Vous parlez avec complaisance des chrétiens faisant leurs Pâques.

Mais vous ne dites rien de tous ceux qui ne les font pas.

Dieu commande, oui, mais est-il obéi toujours ?

— Non, il n'est pas obéi toujours.

Nous avons le « libre-arbitre », source de mérites, mais aussi de fautes, si nous l'appliquons à mauvaise fin.

Il faut cependant, pour apprécier le dérèglement de la volonté humaine offensant Dieu, tenir compte de maints éléments déjà indiqués plus haut. Plusieurs de ceux qui pèchent viendront demander pardon à confesse. Plusieurs se repentiront, fût-ce au moment suprême, en sorte que, n'ayant pas vécu dans sa grâce, au moins ils mourront dans son amour. Combien ne connaissent pas assez leur Sauveur Jésus-Christ ! Le Christ miséricordieux considère, dans les natures les plus frustes et parfois les plus apparemment rebelles, une seule chose : la bonne foi.

Si l'homme se raidit contre la grâce jusqu'au bout, Dieu devra venger son honneur et, pour l'éternité, sa justice l'emportera. « On ne se moque pas de Dieu. » (*Épître aux Gal.*, ch. VI, v. 7.) Il gardera le dernier mot, dans ce monde ou dans l'autre.

Au Jugement, il convoquera ses ennemis. « Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges avec les trompettes retentissantes et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. » (Saint MATTH., ch. XXIV, v. 30 et 31.)

***

Le Jugement dernier fut prédit par le Christ [1] et sera la grande mise au point, le suprême verdict de Jésus-Christ.

***

« Un jour viendra
Qui tout paiera. »

Oui, il viendra, le grand Jugement, le moment des réparations et des justices. Ici-bas, le bandit est parfois triomphant.

Mais alors, tous auront la place méritée.

1. Les adversaires en conviennent, mais disent : Jésus fit erreur, croyant toute proche l'*eschatologie* (destinées suprêmes du monde et des hommes), la *parousie* (avènement définitif et glorieux du Fils de l'homme). En effet, le Sauveur, ayant décrit la fin du monde et cet avènement, ajoute : « Cette génération ne passera point avant que toutes ces choses n'arrivent. » (Saint MATTH., ch. XXIV, v. 34.)

Nous risquerions de nous tromper en cherchant la pensée du Christ dans quelques images hautes en couleur et dans un prophétisme très difficile à bien comprendre.

Il faut la trouver plutôt dans les assertions nettes de Jésus.

Quelques métaphores apocalyptiques doivent s'interpréter par l'ensemble clair et non vice versa.

Or, 1° La doctrine générale du Christ ne parlait pas d'une eschatologie survenant bientôt après sa mort. Au contraire, plusieurs paraboles disent qu'il faudra auparavant une longue phase de préparation et elles ne font pas mention d'un événement catastrophique, arrivant dans l'intervalle (Grain de sénevé... Ferment... Semailles... Zizanie... Mauvais vignerons... Festin nuptial... Noces... Talents... Maître revenant tard.)

2° Il faudra beaucoup de temps, puisque le monde entier doit être évangélisé :

« Allez évangéliser toutes les nations. » (Saint MATTH., ch. XXVIII, v. 19.)

« Auparavant, l'Évangile doit être prêché à toutes les nations. » (Saint MARC, ch. XIII, v. 10.)

« Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Actes*, ch. I, v. 8.)

3° Rappelons-nous la théorie des *logia*, paroles du Christ, parfois groupées ou rapprochées.

Jésus-Christ avait traité plusieurs points (conseils moraux, ruine de Jérusalem, parousie). Sur lequel tombe l'affirmation que les hommes de cette génération verront *cela ?*

Sur la parousie ? Mais les trois Synoptiques citent la prophétie rappelée plus haut : l'Évangile sera prêché dans le monde entier. Dès lors, la parousie ne peut être imminente.

***

Autre texte souvent objecté : « Plusieurs de ceux qui sont ici présents ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans son règne. » (Saint MATTH., ch. XVI, v. 28.) Les trois Synoptiques

Beaucoup de grands apparaîtront petits ; beaucoup de petits apparaîtront grands.

Ce sera le jour des jours et, pour parler comme le vieux Montaigne : le « maître-jour ».

Quel pesage et quel triage!

Quel procès et quelle revue!

***

Quel *pesage!*

Mané! Thécel! Phares!

Chacun évalué à son vrai poids : celui des œuvres.

Qu'est-ce qui fera incliner le plateau de la balance?

Avare, ce n'est pas le monceau d'or,

Paysan accapareur, ce n'est pas le monceau de blé,

Conquérant, ce n'est pas le monceau de butin,

Empereur, ce n'est pas le monceau de canons.

donnent, presque identiquement, le même verset. Mais n'avons-nous pas la juxtaposition de deux logia différents?

Saint Marc paraît nous en avertir par la formule qui, chez lui, semble annoncer un rapprochement artificiel : « Et dicebat illis. »

Dans saint Matthieu, où nous rencontrons le verset en question, se trouvent également sept paraboles et plusieurs textes annonçant une parousie lointaine.

***

Les Apôtres, continue-t-on, et les écrivains du Nouveau Testament pensaient que la parousie était proche.

Mais 1° Comment auraient-ils pu avoir pareille certitude, alors que Jésus avait dit formellement : « Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, nul ne les connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils, mais le Père seul. » (Saint Marc, ch. XIII, v. 32.)

2° La proximité de la parousie pouvait être fort relative, mesurée à l'éternité de Dieu, comme le dit saint Pierre mis en demeure d'expliquer ce sujet : « Il est une chose, bien-aimés, que vous ne devez pas ignorer : c'est que, pour le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour. » (*IIe Épître de saint Pierre*, ch. III, v. 8.)

3° Certaines paroles apostoliques peuvent s'interpréter, non comme des affirmations, mais comme des cris d'espérance, au milieu des persécutions, ou comme des arguments « ad hominem » pour les contemporains qui, eux, croyaient à une parousie très prochaine.

4° Les réflexions émises par les Apôtres ne les ont pas empêchés d'organiser l'Église, sans indication de terme, de temps limité.

5° Les Thessaloniciens croyaient à une parousie imminente. Saint Paul leur dit sa pensée dans deux *Épîtres*. « En ce qui concerne l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui, nous vous prions,

On peut avoir tout ce poids lourd et cependant être trouvé trop léger. Dans la balance de Dieu, l'aumône de cinquante centimes donnés à ce mendiant affalé de lassitude à votre porte, pèsera beaucoup plus que tout le faste de l'orgueil.

***

Quel *triage!*

L'ivraie et la zizanie enfin séparées du pur froment.

Les deux humanités nettement départagées :

D'une part, les doux, les purs, les humbles. Vous méritez récompense, car vous fûtes héroïques, en gardant la route droite, alors qu'elle rencontrait tant de bifurcations, de carrefours et que tant d'autres hommes s'en allaient par les chemins obliques.

D'un autre côté, les méchants, les persécuteurs du premier siècle et ceux du vingtième...

Les malfaiteurs attendant, le soir, au coin du bois, pour voler la bourse ;

Les tentatrices attendant, le soir, au coin du trottoir, pour voler l'innocence ;

Les traîtres, à l'âme sombre ;

Les assassins, à l'âme rouge.

frères, de ne pas vous laisser ébranler facilement dans vos sentiments, ni alarmer... comme si le jour du Seigneur était imminent. » (*II^e Épître aux Thess.*, ch. II, v. 1 et 2.)

Cette Épître ne faisait que rappeler la prédication déjà faite auparavant : « Ne vous souvenez-vous pas que je vous disais ces choses lorsque j'étais encore chez vous ? » (Ch. II, v. 5.) (Voir surtout *I^re Épître*, ch. IV, v. 13 à 18 ; ch. V, v. 1 à 12. — *II^e Épître*, ch. II.)

***

Une question aussi grave que celle de la parousie ne se traite pas en quelques mots. Consulter : *Commission Biblique*, 18 juin 1915, *Saint Paul, les Apôtres et la parousie.* — R. P. PRAT, S. J., *La Théologie de saint Paul.* (Beauchesne, Paris, 1920, 7^e édit., pp. 73 à 101 : *Correspondance avec Thessalonique.*) — R. P. CORLUY, S. J., *La seconde venue du Christ.* (*Science catholique*, avril et mai 1887.) — Cardinal BILLOT, *La Parousie.* (Beauchesne, Paris, 1920, 352 pages.) — R. P. LAGRANGE, O. P., *L'avènement du Fils de l'homme.* (*Revue biblique*, 1906, pp. 382 à 411.) — *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, D'ALÈS. (Beauchesne, 1911, t. I, col. 1911 à 1928 : *Fin du monde.*) — R. P. LAHOUSSE, S. J., *Apologie de la divinité de Jésus-Christ* (21, rue des Tanneurs, Anvers, 1923, t. II : *Discours eschatologique de Jésus-Christ.*) — M. l'abbé P. BUYSSE, *L'Église de Jésus.* (Desclée, Bruges, 1925, pp. 293, 294, 303 à 333.) (Très bonne vulgarisation.)

« Allez à gauche! »

Séparation définitive entre les bons et les mauvais, entre les sincères et les hypocrites.

Finies ces réputations, maintenant dégonflées comme les ballons qu'il suffit à un enfant de percer d'une épingle, pour que tout le gaz s'échappe en un soupir et pour qu'il ne reste qu'un peu de baudruche fripée.

Fini le bluff!

Finies les comédies : les grandes et les petites.

« Ainsi seront révélées les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre. » (Saint Luc, ch. II, v. 35.)

« Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, rien de secret qui ne doive être connu. » (Saint Luc, ch. XII, v. 2.)

« Il mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres et manifestera les desseins des cœurs. » (*I*re *Épître aux Cor.*, ch. IV, v. 5.)

Toi, prétendu honnête homme, que l'on croyait un caissier si probe, ah! tant d'argent te collait aux doigts!...

Toi, prétendue honnête femme, que l'on citait comme modèle, comment? tu donnais ces coups de canif dans le contrat?...

Toi, jeune homme à la figure candide, vraiment tu faisais cela?...

Toi, jeune fille aux yeux limpides, ton vrai fond d'âme était ceci...

Devant tous, Dieu arrachera les masques et cette heure-là ne sera pas glorieuse pour vous, les saintes nitouches, les « m'as-tu vu? » de la piété.

Non, non! vous ne serez pas fiers, ô comédiens!

Allons, les Coquelin et les Sarah Bernhardt de la vie, vous n'êtes plus sur les planches.

Allons, bel avocat, on ne te demande plus une plaidoirie.

Le rôle est terminé.

Le jugement commence.

***

Quel *procès!*

Les assises plénières de l'humanité.

Pas de défenseurs, pas de Cour d'appel ou de cassation.

Le petit catéchisme demande : « Qu'est-ce qui rendra ce jugement redoutable? » et il répond : « C'est que le Juge est inflexible, sa sentence irrévocable. »

Le Juge paraîtra et, le temps de la miséricorde étant clos, il inaugurera celui de la justice.

Après l'armistice, dans la salle des glaces, au palais de Versailles, Clemenceau regardant dans les yeux les représentants de soixante millions d'hommes, leur disait : « Messieurs, l'heure des comptes a sonné. »

Qu'est cette scène, à côté de celle où Dieu dira aux prévaricateurs : « L'heure des comptes a sonné. »

Voici le dossier, le livre de votre vie.

Tout se lira en public. Impossible de nier, puisque, dans la clarté crue de l'éternité, c'est l'évidence. L'évidence ne se discute pas ; elle s'impose ; elle écrase.

Qui dira la honte d'une condamnation publique ?

L'histoire des procès fameux raconte l'atterrement des Peltzer, des Joniaux, à l'audition du verdict.

Il existe une page frémissante où Maurice Barrès décrit la scène de flétrissure infligée en pleine Chambre aux hommes politiques convaincus d'avoir trempé dans les affaires de Panama :

« Le banc des ministres semblait le banc des accusés. Ils avaient deux cents haines dans le dos, de la défiance aux deux extrémités de la salle, l'outrage en face... Les amateurs de choses tragiques eurent de belles étrennes : le lent étranglement de Baïhaut. On peut comparer ce que subit l'ancien ministre au supplice du garrot. A l'ordinaire, le patient est dissimulé sous un capuchon. Cette fois, la chose se fit à visage découvert.

» On ne perdit pas un jeu des muscles du chéquard. Sur Baïhaut terrassé tous ses amis se jetèrent. »

Le baron juif de Reinach se suicide.

Le « grand Français » est obligé de comparaître.

Toutes les infamies sont démasquées. C'étaient les « grandes opérations de vidange à ciel ouvert. Tout ce monde ricanait, sifflait, crachait ». (*Leurs Figures*, pp. 160 et suiv.)

Séance d'expiation pour ceux-là qui avaient forfait.

Et cependant elle n'est rien près de celle que subiront, devant l'humanité entière, les réprouvés.

Leur âme sera jetée nue au tribunal de Dieu et dans leur honte ils s'écrieront : « Montagnes, couvrez-nous ! écrasez-nous ! »

Le Prophète a dit : « Tu boiras la coupe, coupe large et profonde de dérisions et de moqueries, tant est grande sa capacité. Tu seras rempli de douleur ; c'est une coupe de désolations.

» ... Tu la boiras et tu la videras... Ainsi parle le Seigneur : Parce que tu m'as oublié et que tu m'as rejeté derrière ton dos, porte la peine de ton crime. » (ÉZÉCH., ch. XXIII, v. 32 à 36.)

***

Quelle *revue!*

« Debout les morts [1]! » ceux de tous les siècles et de tous les pays :

Les vieux pharaons qui dorment au fond des pyramides ;

Les contemporains qui dorment au Panthéon ;

Ceux des sarcophages et des mausolées ;

Tous les morts de tous les cimetières ;

Les défunts qui ne sont d'aucun cimetière : les naufragés perdus au sein des mers ; les assassinés abandonnés au bord des routes ; les égarés dont la poussière a fini par se mêler à la poussière du chemin, à la glèbe des champs ; l'armée des anonymes sans tombes, des morts non retrouvés après la guerre, ceux des dunes et ceux des tranchées ;

Tous debout!

Debout pour la grande Revue!...

La retentissante trompette a sonné.

Le Christ paraît, brandissant sa croix ainsi qu'un étendard, portant les marques de sa Passion et arborant ses blessures comme un capitaine ses décorations. Inspection des troupes.

Ils doivent défiler, les déserteurs, les lâches qui, n'ayant pas même le cœur de tenter la lutte, soupiraient : « La vertu est trop difficile! », les rageurs qui s'insurgeaient contre Dieu.

Cortège de vaincus, au front bas.

Honte des Fourches-Caudines, des retraites sous l'œil moqueur de l'ennemi triomphant, qu'êtes-vous, comparées à cette humiliation-là?

Dégradation militaire, où, devant tous, on brise l'épée, on arrache les galons de l'officier indigne de les porter encore, qu'êtes-vous à côté de cette dégradation publique?

Traîtres, vous êtes à jamais réprouvés! Retirez-vous, maudits!

« Dies irae. » Jour de colère.

***

1. Mot célèbre du lieutenant français Péricard.

Mais aussi jour de récompense.

Car, si les mauvais doivent défiler honteusement, les bons défileront glorieusement.

Ils passent. Qu'ils sont beaux et nombreux!

O vous qui avez pu voir, au lendemain de l'armistice, à Paris, les troupes marchant sous la voûte de l'Arc de triomphe, dans l'immense griserie de l'apothéose, dans le crépitement ininterrompu des applaudissements et la caresse chatoyante des oriflammes, devinez ce que sera là-haut l'immortel défilé.

Le Maître, qui punira les félons, récompensera les braves.

« Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et, toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

» Alors le roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père : prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » (Saint MATTH., ch. XXXV, v. 31-35.)

Courage donc! Dieu nous garde « un héritage incorruptible...

» Dans cette pensée, vous tressaillez de joie, bien qu'il faille encore, pour un peu de temps, être affligés par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi, beaucoup plus précieuse que l'or périssable, qu'on éprouve cependant par le feu, vous soit un sujet de louange, de gloire et d'honneur, lorsque se manifestera Jésus-Christ. Vous l'aimez, sans l'avoir jamais vu ; vous croyez en lui, bien que maintenant encore vous ne le voyiez pas et vous tressaillez d'une joie ineffable et pleine de gloire, sûrs que vous êtes de remporter le prix de votre foi, le salut de vos âmes ». (*I*re *Épître de saint Pierre*, ch. I, v. 6 à 13.) « Et quand le Prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez la couronne de gloire, qui ne se flétrit jamais. » (*Ibid.*, ch. V, v. 4.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface de S. G. Mgr Heylen	5
Dédicace : A Jésus-Christ !	7
Le livre des livres	9
Le Verbe s'est fait chair	43
L'adoration des Mages	52
La fuite en Égypte	62
Le massacre des Innocents	69
Nazareth, école de sainteté	72
La tentation de Jésus au désert. (Le récit évangélique.)	90
La tentation de Jésus au désert. (Ses leçons.)	108
L'Homme-Dieu	127
Jésus-Christ dans notre vie spirituelle	173
L'Ami	189
L'Évangile et le problème de la vie	198
L'Évangile et la mort	233
Même sujet	248
L'Évangile et la bonté	267
L'Évangile et la confiance	285
L'Évangile et la droiture	309
L'Évangile et la pauvreté	318
L'Évangile et le sacerdoce	327
L'Évangile et le pardon	342
Saint Pierre	356
Institution de la sainte Eucharistie	375
Gethsémani	376
Le grand drame de la Passion	385
La triple Passion	415
La Résurrection	458
Le triomphe du Christ	469

246.723
H768
44467
HOORNAERT, S. J., G.
AUTHOR
À Propos de L'Évangile.
TITLE
Deuxième Édition.
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
ROOM NUMBER
St Marie
J. Murray
Hagemann
Healy
STORAGE
44467